



Fédération Française de Cyclotourisme 12 rue Louis Bertrand 94207 Ivry sur Seine Cedex

Commission Culture et Patrimoine

Collection

Mémoire littéraire du Cyclotourisme

Opus 3

Pierre Roques



Réalisation

Dominique Pacoud



Ce document est la transcription du Cédérom troisième opus d'une collection consacrée à la mémoire littéraire du mouvement cyclotouriste

Il est consacré à
Pierre Roques
et reprend l'essentiel des textes, récits, publiés dans ses ouvrages
"du soleil dans mes rayons" et
"les cyclotouristes" ainsi que dans la presse cyclotouriste : Cyclotourisme, Le Cycliste...

Au fil des années, d'autres auteurs suivront, puisés dans l'exceptionnel réservoir de grandes plumes qu'a compté et compte encore notre mouvement.

La Commission Culture et Patrimoine de la FFCT

Pour toutes les photos

©Pierre Roques

Dessins

©M. Deligne

©H. Simoni

©G. Perpère

L'AUTEUR

Passion ! S'il n'y avait qu'un mot pour qualifier Pierre Roques c'est celui qui lui irait le mieux. Passion pour ses terres pyrénéennes et le Comminges en particulier, qu'il parcourt à bicyclette et à pied depuis sa jeunesse et dont il connaît jusqu'à la moindre touffe de "Jispet"...

Passion pour l'écriture qu'il a mise au service de sa passion suprême, le cyclotourisme. Il a commencé très tôt à écrire : d'abord pour Le Cycliste d'André Rabault, puis pour Le Miroir du Cyclisme et enfin pour la revue fédérale. On peut dire que des générations de lecteurs ont rêvé en lisant ses récits dans lesquels il narre avec malice les hauts faits de la geste cycliste de Godefroy, cyclotouriste épique et attachant où l'auteur a mis beaucoup de lui-même. Combien de vocations a-t-il ainsi fait naître ? Certainement bien plus que toutes les campagnes de promotion du "vélo-loisir" qui fleurissent un peu partout aujourd'hui... Ce rapide portrait serait incomplet, si on ne mettait pas en lumière ses incontestables qualités de photographe : une technique parfaitement maîtrisée, des cadrages tantôt classiques, tantôt originaux, et toujours un regard où humour et gentillesse se conjuguent avec talent. Sa modestie devrait-elle en souffrir, il mériterait le titre de "DOISNEAU des sous-bois et des petites routes pyrénéennes..." : Sociétaire des Cyclo-Randonneurs Commingeois avec son épouse Micheline et organisateur de la Semaine fédérale de Gourdan-Polignan en 1975, il a pris d'importantes responsabilités fédérales puisqu'il a été vice-président de la FFCT de 1973 à 1976 sous la présidence de Jacques Vicart.

Félix

Pierre Roques a publié :

***Du soleil dans mes rayons* (Denoel 1976)**

***Pyrénées à vélo* (Cépaduès 1981)**

***Les cyclotouristes* (FFCT 1989)**

***Haute Route des Pyrénées à vélo* (en collaboration)**

(Rando Editions 1995).

LE TOUR DE FRANCE

À **Henri Bosc**, efficace, patient et dévoué compagnon de route.

À tous les errants du Tour de France Randonneur, connus ou inconnus, passés ou à venir.

Je dédie cette histoire vraie.

Pierre Roques

Il n'y a plus de Godefroy. Ce "double" familial m'a paru trop usé et je l'ai relégué dans la quiète retraite de mes souvenirs.

Je me retrouve donc seul, à la première personne, sans le paravent ou le bouclier d'un nom d'emprunt.

Dépouillé de tout déguisement, je me considère plus à l'aise, plus libre pour conter à ma guise, mais avec sincérité, mes souvenirs et impressions de ce "Tour de France Randonneur".

Après tout, Godefroy devenait encombrant et il me semblait parfois être prisonnier de ce personnage de fantaisie.

Par voie de conséquence, mon compagnon de route, Henri Bosc, voudra bien comprendre que je ne puis lui conserver ce surnom de "frère Henri" qu'il avait accepté et qui lui allait si bien.

Je l'appellerai donc, tout simplement, Henri.

"Il arrive parfois qu'on se trouve dans une situation bizarre. On y a été entraîné peu à peu, le plus naturellement du monde, mais une fois qu'on y est bien plongé, on s'étonne soudain, et la question se pose de savoir comment diable les choses en sont venues là."

Thor HEYERDAHL

l'expédition du Kon - Tiki

LA ROUTE DES LANDES

Je ne voulais pas faire le "Tour de France Randonneur". Tout m'en éloignait : mes conceptions du libre voyage à bicyclette, les itinéraires en grande partie sursaturés, l'obligation de traverser les grandes villes dans ce hourvari dont j'ai horreur, le caractère un peu top "M'as-tu-vu" de l'épreuve avec ses contrôles dans les grands journaux (en fait, je les ai évités systématiquement) la longueur de l'absence à envisager loin des miens et, enfin, le coût relativement élevé de l'opération.

Pourtant, il a suffi d'un rien pour faire s'écrouler ce bel édifice de bonnes raisons

Par un beau soir d'août 1964, Henri Bosc et moi achevions une randonnée du Verdon sans histoire, à l'issue de la semaine Fédérale de Digne.

Sans nous connaître beaucoup, nous avons constaté une parfaite entente sur le plan de la technique du vélo, notamment sur le choix et l'utilisation des braquets, sur les cadences à adopter en côte, contre le vent. Aussi, peu avant Digne, Henri me posa soudain la question : "Si nous faisons ensemble le "Tour Randonneur", l'année prochaine?"

Je lui répondis négativement, lui énonçant les contre-indications que je viens d'énumérer. Il n'insista pas et nous parlâmes d'autre chose.

Deux mois plus tard, j'écrivais à Henri Bosc pour l'informer de ma décision de faire avec lui ce "Tour de France"

Me connaissant encore assez mal, il fut un peu surpris de ma volte-face mais il accepta avec joie ma

proposition, me chargeant, avec une belle confiance et quelque légèreté, de l'établissement de l'itinéraire et du découpage des étapes.

J'achetai un lot de cartes routières et me plongeai incontinent dans les travaux préparatoires.

Ils durèrent tout l'hiver. À la fin du printemps, nous fixâmes les dates de nos départs respectifs.

J'allais partir de Castets-des-Landes le 14 août, et lui quitterait Bordeaux avec moi le 15 août.

Cette heureuse disposition de dates devait m'assurer, tout au long du périple, un incontestable soutien moral puisque je roulais, sans cesse, avec une étape d'avance sur Henri. Je ne devais du reste pas manquer de lui rappeler fréquemment cet écart... Mais n'anticipons pas. Nous avons tant de chemin devant nous, et, pour mon stylo, le vent souffle toujours de face...



LES LANDES

J'établis un camp de base familial, dès la mi-juillet, non loin de Castets, sur les bords du Lac de Léon. Et là, pendant plus de trois semaines, j'oubliai presque le vélo. Je fréquentais les plages, allais promener à pied dans les pinèdes, jouais à cache-cache avec mes enfants... le fis même du canoë.

Après quinze jours de cette existence sans problèmes, mon épouse crut devoir me rappeler à mes obligations et me posa des questions gênantes sur ma forme et sur mes intentions précises.

Pour la calmer, je me mis, durant quelques jours, à réviser mes itinéraires, à confirmer quelques réservations d'hôtels. Puis, comme ce zèle bureaucratique allait s'affaiblissant, les questions reprirent.

Je montai alors deux pneus neufs sur ma Rossinante, ce qui me valut un nouveau répit.

Les premiers jours d'août s'étaient déjà écoulés dans une douce et somnolente quiétude lorsque une brève sortie de vingt kilomètres me démontra à l'évidence que ma belle forme du début juillet allait s'estompant.

Je pris peur et poussai une visite à un ami d'Hagetmau. Cette sortie de cent cinquante kilomètres me laissa, à vrai dire, un peu las et fort perplexe. Je n'en dis rien et achevai mes préparatifs avec une superbe désinvolture.

Mon départ était donc fixé au samedi 14 août.

Le jeudi 12, j'appris par une carte postale envoyée du Puy qu'Henri Bosc venait, après une chute dans le Vercors, de se voir déceler une "fêlure du grand trochanter". La carte était pessimiste et le "Tour" compromis.

Sur le coup, je fus consterné, à cause de la fêlure d'abord, à cause du "Tour" ensuite. Puis, à la réflexion, et ma consternation pour la fêlure subsistant, je m'aperçus que je n'étais pas autrement désolé de ne point partir.

Je vécus quelques heures dans cet état d'esprit mitigé, prenant les décisions les plus contradictoires, décidant, avant de dîner, de partir seul, pendant le dîner, d'organiser un voyage impromptu en Suisse ou dans les Dolomites, après le dîner, de faire la sieste.

Heureusement, dans l'après-midi du 13, Henri lui-même mit fin à ces tergiversations en venant me voir... sur son vélo. Il était presque guéri et regagna Bordeaux le soir même pour ses ultimes préparatifs. Pour moi, je vécus cette soirée du 13 au milieu des miens, jouant avec les enfants, dissimulant à ma femme mon cafard, et elle me dissimulant le sien (j'avais lu qu'une des conditions nécessaires pour réussir le "Tour" est de partir avec un moral sans faille. Ce n'était pas le cas pour moi... et pourtant...). Le 14 au matin, nous fûmes, en voiture, jusqu'aux abords de Castets. Nous nous arrêtâmes à l'écart de la route, je sanglai mes sacoches d'une main un peu trop fébrile et nous nous fîmes nos adieux avec cette brusque gaucherie qui trahit les grandes émotions en voulant les masquer.

Je me retournai au bout du chemin et je vis ma femme et les enfants, déjà tout petits à l'orée d'une pinède, agitant leurs mouchoirs.

Comme inconscient, je livrai à la poste de Castets la première carte contrôle et mis le cap sur Bordeaux.

Le "Tour" était commencé.

LA CAISSE

Je parvins à Bordeaux enfin d'après-midi, après une étape relativement monotone, une de ces journées que l'on qualifie de "sans histoires" par flemme de se souvenir de ces petits faits qui sont bien souvent la seule et précieuse trame de notre existence.

En fait, ce premier épisode fut peut-être, pour moi, le plus crucial, sinon le plus pénible du "Tour". Outre le cafard d'avoir quitté les miens, cafard sur lequel je n'insiste qu'avec la crainte de me voir taxé de puérilité, je ruminais, sans cesse, les arguments qui m'avaient si longtemps détourné de cette entreprise. Je les trouvais aveuglants de logique, tyranniques, et ce fut cette tyrannie même qui me permit de les vaincre. Je me morigénais. Oui ou non savais-je ce que je voulais ? Etais-je un randonneur digne de l'idée qu'il se plaisait à avoir de lui-même ou une chiffe tout au plus capable d'aller minauder dans quelques rallies régionaux ?

J'absorbai mon repas de midi, l'estomac bien ouvert mais la gorge contractée. Je me souviens pourtant que ce premier restaurant du "Tour", à Labouheyre, me parut plaisant. Il se trouvait que les têtes de la plupart des convives étaient sympathiques et, dans un angle de la salle, une vaste cage à oiseaux abritait de pimpants volatiles exotiques...

Je me présentai donc dans les faubourgs de Bordeaux vers 17 h., assez heureux, au fond, d'inscrire cette première étape dans le domaine des choses acquises et vécues. Désormais, cette journée franchie, je pouvais envisager de poursuivre l'entreprise avec un noble esprit offensif et "sans esprit de recul".

Je trouvai Henri Bosc et son frère Paul plongés dans la mécanique cycliste. Je fus si bien et si aimablement reçu chez eux que j'en oubliai mes idées grises de la journée. J'étais vraiment dans le bain, d'autant plus que je venais de m'éclabousser les pieds avec un mélange d'essence et d'huile préparé pour le nettoyage du vélo d'Henri.

Peu avant le repas du soir, il me fut donné de visiter le seul monument que j'eus loisir de détailler durant ce "Tour". Je veux parler de la CAISSE. Il s'agit d'une énorme carapace en contreplaqué destinée à enfermer les vélos des frères Bosc lorsque ceux-ci se voient contraints d'utiliser le train.

On me conduisit dans un garage au fond duquel, dans la pénombre du soir tombant, je vis l'objet, déjà célèbre dans nos milieux et sans doute, aussi, dans beaucoup de stations de la S.N.C.F.

Imaginez donc un parallélépipède sans failles ni saillies, un volume géométriquement parfait, massif et sombre comme un sarcophage. Je tournais autour du monolithe, promenant mes mains surprises sur les faces lisses et les angles droits lorsque, par un secret effet de leurs mains habiles, les propriétaires déplacèrent le couvercle qui s'abattit mystérieusement. Je crus presque voir sortir Belphégor, mais le catafalque était vide.

Agité de sentiments divers, heureux malgré tout, d'avoir visité cette curiosité bordelaise, hélas méconnue du grand public, je me mis à table avec un appétit plus ouvert que lors du repas de midi.

Dans ma chambre, je tuai le moustique de la soirée après un bref affût de cinq minutes et je me mis à lire pour attendre le sommeil.

Car j'avais pris de la lecture : dans mon sac de guidon, entre le rasoir et le paquet de cartes routières, j'avais, inséré l'un de ces "livres de poche" que l'on manipule sans précautions spéciales et sans remords. Je l'avais choisi pour son auteur (Marcel Aymé) et pour son titre : "Le passe-muraille".

Tout un programme en somme.

Je lus ce soir-là le premier conte du "Passe-Muraille" et je ris enfin de bon coeur avant que de dormir.

LES PILULES

J'abordai, fort dispos, ce 15 août qui se trouvait être, par surcroît, un dimanche. Est-ce pour cette double raison qu'Henri prolongea, plus qu'il n'avait prévu ses devoirs religieux ? Je dois à la vérité de dire qu'il m'avait loyalement averti de ses convictions; je l'avais éclairé sur les miennes et nous avions convenu, avec beaucoup de bonne volonté réciproque, de ne point nous affronter sur ces terrains mouvants (nous ne tiendrons pas nos promesses...).

Pourtant, je ne lui cachai pas mes craintes concernant notre départ tardif de Bordeaux en direction de La Rochelle. Je lui rends justice. Il fit tout pour se hâter, il avala de travers la moitié de son déjeuner, rudoya son frère, bouscula ses parents, cassa un lacet de soulier. Je le modérais, ajoutant à sa nervosité par mon calme, avivant son irritation par mes allures décontractées de celui qui s'était levé tard et qui était prêt depuis longtemps déjà.

Le moment vint de prendre congé. Et je sortais sur le pas de la porte, enfilant mes gants, lorsque je vis les deux frères, de chaque côté du vélo d'Henri, les bras ballants et la mine également navrée. Henri me dit, d'une voix sourde: "Mon vélo tire à gauche...".

Je fus surpris. Un vélo de haute lignée, bien né, construit suivant les meilleurs principes, sobre d'allure, émaillé de noir, chevauché par un ancien élève des Jésuites, un tel vélo ne pouvait "tirer à gauche".

Je l'enfourchai, pour la forme, sur une centaine de mètres. J'en torturai loyalement la direction. Il allait droit, ce vélo, franc et honnête comme son maître. Je fis demi-tour et considérai les deux frères qui attendaient, l'oeil inquiet.

Je leur signifiai, avec vigueur et toutes les apparences de la sincérité, qu'à mon sens il tirait à droite (après auscultation hivernale par un spécialiste, il s'avère que les frères Bosc avaient raison. À qui se fier, en vérité...). En faisant une moyenne, il ne lui resterait plus qu'à filer son chemin, nous partîmes enfin.

Il faisait presque nuit lorsque nous débouchâmes sur le port de La Rochelle.

La journée avait été relativement pénible. Un vent généralement contraire, nous obligea à des relais incessants. Pour ma part, je ressentis mon inactivité landaise et je trouvais mes jambes lasses. Henri, visiblement, était heureux. Sa fêlure du grand trochanter ne le gênait que pour monter ou descendre du vélo. Son coup de pédale égal et souple contrastait avec mes façons un peu saccadées. Seule la pratique de la danseuse le montrait mal à l'aise, soudain alourdi, bien qu'efficace. Cette impression devait se confirmer par la suite. Henri est fait pour pédaler assis... ce qui n'est pas si mal.

Pour moi, assis ou en danseuse, je recherchais vainement ce petit rien qui fait que l'on se sent à l'aise. De plus, je m'accoutumais tout doucement à mon équipier. Je l'étudiais, je guettais ses réactions, ses changements d'allure, afin de trouver plus de confort et plus de profit à prendre sa roue. À La Rochelle, je connaissais par cœur ce qui deviendrait bientôt une série de réflexes. Le premier de ces réflexes ne concernait d'ailleurs pas la façon de rouler mais l'art de stationner.

En effet, Henri s'avéra un garçon soigneux, méticuleux, pointilleux à l'égard de son vélo plus qu'il n'est permis de l'être, même à un cyclotouriste. Je suis honnêtement maniaque du vélo. Je l'aime joli, propre, silencieux. Je le traite avec amour, d'aucuns diraient avec idolâtrie, mais, à côté d'Henri, je suis un Vandale, un Barbare hirsute et inculte, le Hun venu des confins de l'Asie Centrale. Je mets au défi la mère la plus tendre et la plus délicate de traiter son nourrisson avec plus d'amour, plus de soins jaloux qu'Henri traite son vélo.

S'arrêter est pour lui un drame car, lorsqu'on s'arrête, il faut appuyer le vélo quelque part. J'ai assisté à la scène assez souvent et je l'en ai taquiné avec assez d'insistance pour me permettre d'en parler ici sans qu'il s'en formalise désormais,

Donc, la scène représente un coin de campagne. avec une belle route bordée de platanes. On s'arrête. Henri met pied à terre avec une brève grimace (le grand trochanter...) : puis, immobile, il inspecte les alentours d'un regard qui glisse, sans s'y arrêter, sur le premier arbre d'accès malaisé, s'arrête sur une murette, passe au second arbre, revient au premier. Henri s'en approche et effectue une première tentative pour appuyer sa monture. Essai peu concluant : le guidon peut tourner. Contre la murette, la pierre s'effrite, égratignant la tresse du guidon et le côté de la selle. Il reste le second arbre...

Pendant ce temps, plus expéditif, j'ai abandonné ma Rossinante contre un aimable talus herbeux où elle s'étire, le guidon de travers et les roues dans les pissenlits.

Enfin, mon compagnon avise une barrière à l'entrée d'un champ. Il en éprouve la solidité avant de lui confier son engin qu'il n'abandonne qu'à contrecœur, se retournant à plusieurs reprises avant de s'en éloigner de quelques mètres.

Il m'arrivera, durant les premières étapes, d'abandonner instinctivement un bon coin pour le lui laisser. Ce réflexe altruiste disparaîtra pourtant au fil des jours, ma sensibilité à cet égard s'émoussera et chacun devra chercher son mur ou son arbre sans souci de l'autre.



Enfin mon compagnon avise une barrière à l'entrée d'un champ...

Je disais donc qu'il faisait presque nuit à La Rochelle. Un quart d'heure plus tard, nous accostions devant notre hôtel de La Pallice.

Installés dans notre chambre, Henri sortit de son sac de guidon une petite boîte de pilules qui me fit ouvrir des yeux ronds. Nous étions prêts à nous coucher. Il m'expliqua avec le plus grand sérieux qu'ayant mal dormi la nuit précédente, il désirait être sûr de son sommeil cette nuit-là. A cet effet, il décidait d'absorber deux comprimés d'un somnifère absolument inoffensif, selon lui, quant à ses suites. Ainsi fit-il. Et la nuit se passa.

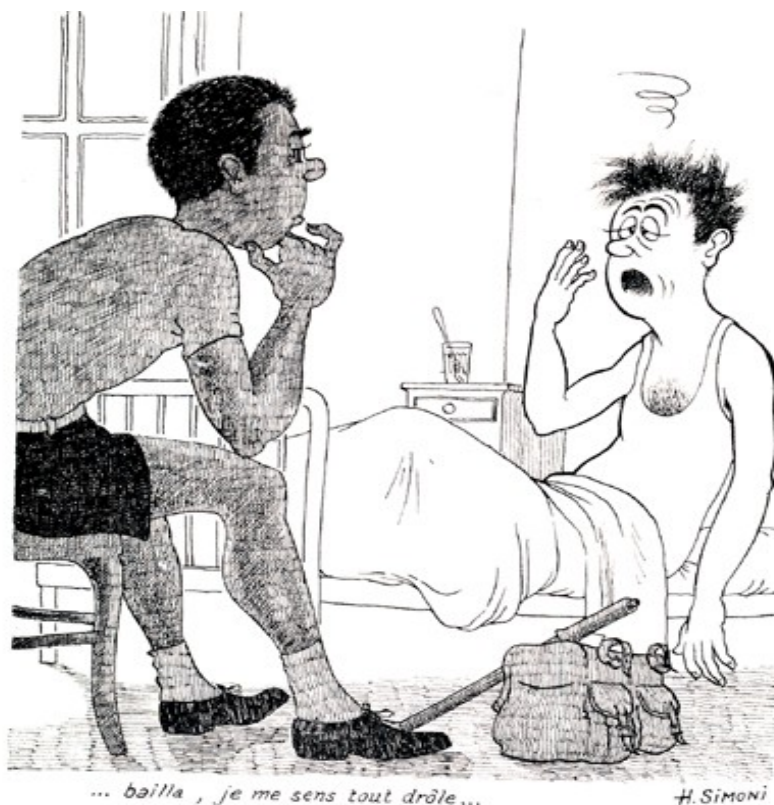
Le lendemain, je m'éveillai le premier, vers 7 h. Je jetai un coup d'oeil préliminaire au dehors. Le ciel était clair, un vent frisquet balayait le plat pays Charentais, faisant s'iriser les plans d'eau des bassins de La Pallice. Tranquillisé sur ce point, je secouai mon équipier qui fut long à réagir. Il ouvrit enfin les yeux, soupira, émit un vague bonjour d'une voix dolente et s'assit lentement sur le lit. Mais il arrêta là son mouvement ascendant. Il cligna des yeux, bâilla, exhala un superbe rot et dit enfin, en passant la main sur son front moite :

"Je me sens tout drôle...".

Pour ma part, je lui trouvais aussi la mine défaite mais l'engageai à se lever tout à fait. Il s'exécuta comme un automate, vacilla, tituba entre le lit et l'armoire et s'accrocha à la porte avant de l'ouvrir en s'y cramponnant comme un ivrogne. Puis il disparut aux toilettes durant un grand quart d'heure. Lorsqu'il reparut, moins zigzagant mais toujours aussi pâle, il me regarda d'un oeil terne et émit l'hypothèse selon laquelle son foie très fragile lui jouait un tour ; il avait dû manger du mauvais chocolat et les pilules de la veille n'étaient sûrement pour rien dans ce qui lui arrivait. Je n'en disconvins point

mais je lui fis remarquer qu'il aurait avantage, à l'avenir, à user des dites pilules en dehors des périodes de "Tour de France", et seulement en cas de tentative de suicide (en fait, ce fut le premier et le dernier recours d'Henri à ce genre de médication. Les pilules disparurent, ce matin-là, et pour jamais, de ses bagages).

Nous prîmes pourtant le départ vers Nantes, mais, ce matin-là, Henri ne s'éveilla tout à fait qu'aux approches de Luçon.



LA VENDÉENNE

Nous roulâmes presque tout le jour sur des petites routes tranquilles, en excellent état, plates au début mais beaucoup plus tourmentées en fin de journée. Je me souviens qu'Henri me photographia, au milieu des marais aux grands roseaux frissonnants, tandis qu'une grasse vache laitière contemplait la scène d'un oeil paisible. Je suis sur la photo, au second plan, la vache occupant le premier. Car Henri est friand de couleur locale.

Il a raison. Une vache vendéenne n'a pas de prix. Elle donne à cette photo tout son sens et tout son poids. En maintes circonstances, au cours de ce "Tour", Henri devait rechercher la couleur locale. Il ne me trouvait personnellement typique nulle part. J'avais beau m'insinuer sournoisement dans le champ de l'objectif, il s'arrangeait pour cadrer, en premier lieu et en priorité, quelque chose qui ne fût pas moi. Je ne pouvais lui en vouloir car il faisait pareil pour lui, m'enjoignant de le noyer dans un vignoble, au creux d'une pommeraie, sous une houblonnière ou contre une haie de cyprès.

Or, ce lundi 16 août, vers le milieu de l'après-midi, il advint que nous aperçûmes , au tournant d'une petite route du bocage, une vieille Vendéenne en costume local, coiffe au vent, sabots aux pieds, un panier sous le bras et un grand parapluie passé sous l'anse du panier. Henri en fut comme ébloui. Pour notre malheur, je voulus, avant de prendre la photo, demander à l'aieule, poliment et pour la forme, son autorisation. Mal m'en prit. Elle me répondit en son jargon volubile mais avec de tels signes de dénégation, qu'il ne fallait pas s'y tromper. Elle alerterait tout le village de ses cris plutôt que de figurer dans nos albums. Je craignis l'esclandre.

Ma position était faible ; mal pensant, maître d'école laïque par surcroît, je ne voulais pas risquer l'affrontement direct avec la population chouanne ; je battis piteusement en retraite devant la mémé qui poursuivit en grommelant son chemin que je lui souhaite long encore.

Henri ne se consola pas de ma maladresse et de mon excès de politesse. J'étais également déçu, mais vexé de m'être fait éconduire de si rude façon. Encore maintenant, je regrette aussi de n'avoir pas usé de mon appareil de façon plus expéditive, au risque de heurter la vieille dans son obscurantisme têtue.

Nous atteignîmes Nantes sous les feux du couchant. La Loire reflétait l'éclat des réverbères et, ce soir-là encore, il faisait presque nuit lorsque nous montrâmes patte blanche à l'hôtel.

Avant de s'aliter, Henri eut une pensée mélancolique pour la coiffe, les sabots, le panier et le parapluie de la vendéenne ; mais il s'endormit malgré tout et, cette fois, sans pilule.

C'EST MA TOURNÉE

Nous aperçûmes le premier moulin à vent breton vers les dix heures de mon quatrième matin (le troisième Henri...). Nous nous réjouissions déjà d'une bonne photo à prendre, mais, en nous rapprochant, Henri me fit remarquer que ce moulin avait l'air en trop bon état pour être honnête. C'était bien le cas. Les ailes repeintes en rouge vif, le toit géométriquement remis à neuf, le voisinage d'un transformateur, nous firent renoncer à ce faux folklore. Nous nous rattraperions plus tard.

Ce fut aussi ce matin-là que nous fîmes connaissance avec le premier estaminet breton. Nous y pénétrâmes, poussés par la faim, pour nous faire servir du jambon et de la confiture.

Nous avalions gloutonnement ce second "petit-déjeuner" de la matinée lorsqu'un groupe de chauffeurs de camions entra après avoir garé les engins de l'autre côté de la route. Nous pensions qu'ils avaient faim, eux aussi.

Nous nous trompions : ils avaient soif ; mais vraiment très soif. "Quatre calvas", commença le premier. Le coude sur le bar, le gosier tendu sous le menton relevé, ils burent. Je contemplais, rêveur, leurs glottes mobiles monter et descendre au rythme de la déglutition.

Ils posèrent leurs verres, lentement, comme à regret, dans l'attente confiante d'un nouvel ordre. "Quatre calvas, patron, c'est du bon !...". A nouveau, je revis le mouvement des glottes. Les verres vides redescendirent, toujours aussi lentement.

La même scène se renouvela encore, chaque chauffeur offrant "la sienne".

Henri et moi buvions de l'eau, paisiblement, sans honte et même, pourquoi ne pas l'avouer, avec quelque ostentation. Les "buveurs de calva" ricanaient gaîment en nous voyant faire ; et moi, je regardais les gros camions qui allaient, dans quelques minutes, reprendre la route.

Alors, tandis que j'essuyais les dernières traces de confiture au fond de l'assiette, je vis le patron empoigner la bouteille de "calva" et jeter dans un large sourire à ses clients qui s'apprêtaient à repartir "Allez, les gars, encore un, c'est ma tournée !..."

Et moi de dire à Henri : "Ça aussi, c'est du folklore breton".



Les cyclos qui me liront pourraient se demander si je vais enfin parler de vélo. Il n'en a pas été tellement question jusqu'ici. J'y viens.

Nous roulions donc, tous deux, à bicyclette. Nous passions de longs moments sans nous en rendre compte, soit que le vent nous poussât, soit que la route descendit, soit que nous fussions engagés dans une interminable conversation à "rayons rompus" sur les mérites comparés du 650 et du 700, sur les mystères et les lois du recrutement des cyclotouristes ou même sur d'épineux problèmes de montage des manettes de dérailleur. De cela, il sera du reste question plus loin.

Mais si le vent nous prenait à partie, si une côte se révélait plus longue ou plus pentue qu'il n'était bienséant, alors, je me rappelais que je faisais le "Tour de la France" à bicyclette. Mon réflexe immédiat, en ce cas-là, était de diminuer mon braquet et vérifier le gonflement de mon pneu arrière ; j'ai la phobie des crevaisons à l'arrière. Je me salis en effet les doigts sur la chaîne ; après quoi, l'oublie que mes mains sont souillées et je les passe sur mon visage en sueur. Les gens rient alors de moi, et ça me vexa.

Par vent de face (les vents dominants, comme chacun sait, soufflent de face), nous progressions par relais. Et, sur ce point, j'affirme très haut, qu'à aucun moment, durant ce "Tour", l'un de nous n'eût la pensée de laisser l'autre en tête plus qu'il ne le devait. Chacun effectua sa besogne crânement, avec le souci constant d'épargner à son compère le plus de peine possible. Si c'est cela, une bonne équipe, alors, Henri et moi avons formé une bonne équipe. Mais une bonne équipe, c'est aussi pour chacun le droit de morigéner l'autre, ou de le calmer, ou de lui remonter le moral, ou de se faire "eng..." sans trop se fâcher. Là, j'avoue que j'ai eu des torts et des mots durs pour Henri, surtout lorsqu'il prenait une photo ou qu'il cassait un câble de dérailleur. Mais de cela, ai-je dit, il sera question bientôt.

Une seule chose me gênait, sur le plan technique, chez mon compagnon.

Au bas d'une descente, il laisse courir le vélo sur son erre et ne reprends la pédalée que lorsque son élan est pratiquement inexistant. Pour moi, j'aime au contraire utiliser cet élan pour entraîner mon "grand" braquet (45 X 15, pour les rieurs) et aborder la bosse suivante avec le plus d'énergie en réserve.

À ce détail près, nous nous entendions parfaitement, aimant l'un et l'autre mouliner en souplesse, rétrograder assez tôt et utiliser les plus petits rapports dès que nous le jugions utile, même dans des rampes courtes.

À ce prix, nous terminâmes toutes nos étapes, même les plus rudes, dans un état physique normal, c'est-à-dire avec bon appétit, bon sommeil et sans mal aux jambes. Déjà, après Nantes, mon inaction en vacances landaises était rattrapée et j'enroulais sans raideur toutes les mécaniques. Henri me complimenta même plusieurs fois pour mon style, ce qui était, chez lui, la marque de beaucoup d'indulgence. Pourtant, il suffisait qu'il me dise cela pour que je me trouble et me désunisse, me mettant aussitôt à pédaler "carré". Je le priai donc de m'admirer en silence pour ne point troubler l'artiste. Le récital promettait d'être long et je voulais ménager mes talents.

Nous couchâmes, ce quatrième soir, à Pont-Aven.

Ce fut pour Henri la plus heureuse nuit du "Tour" car il dormit avec sa bicyclette, ou, du moins, à ses côtés.

Nous fûmes logés en effet dans une annexe de l'hôtel et notre chambre donnait de plain-pied sur une ruelle. Nous y introduisîmes donc nos montures. La pièce était superbement garnie de meubles bretons vieux de plusieurs siècles, travaillés et sculptés avec un luxe inouï de détails et de bon goût. De fort belles toiles décoraient les murs. Et c'était un étrange spectacle que celui de nos engins d'acier et de dural appuyés contre un bahut du dix-neuvième ou une table digne des Ducs de Bretagne.

Nous dormîmes sans fausse honte dans cet inoubliable décor et, le mercredi matin 18 août, nous quittâmes Pont-Aven pour Plouigneau après Morlaix.

"Cinquième étape", dis-je à Henri.

"Quatrième étape !", répliqua-t-il, imperturbable, comme il devait l'être, à ce sujet, jusqu'au dernier jour. Ce matin-là, nous vîmes le ciel limpide pour la dernière fois avant l'Alsace. Nous ne le savions pas et c'était mieux ainsi.

LE CÂBLE

Le ciel se couvrit aux approches de Châteaulin, si sérieusement que nous attendions avec une confiante résignation les premières gouttes de pluie bretonne. Je me souviens très précisément d'une longue côte, assez douce, que nous montions "au train" entre d'épaisses frondaisons qui exhalaient une odeur de feuilles humides et de champignons. Un cantonnier travaillait contre un talus et Henri lui demanda "ce qu'allait faire le temps", "Ça va mouiller, pour sûr", nous répondit-il.

Eh bien, ce jour-là du moins, - ça ne mouilla pas - Le ciel se fit de plus en plus menaçant, nous eûmes cent fois l'impression qu'il commençait à pleuvoir, mais il ne pleuvait pas.

Nous arrivâmes vers midi au Faou. Pour gagner du temps, nous avons décidé de pique-niquer, ce qui devait nous arriver par la suite bien rarement. Après quelques recherches infructueuses nous elûmes domicile sur une murette longeant le terre-plein de l'église. Nous mastiquions avec entrain nos provisions tout en contemplant les sculptures du clocher qui pointait ses dentelles de pierre vers les nuages ; une forte odeur de marée et de varechs montait du cours d'eau voisin. Là encore, nous nous sentions vraiment en Bretagne. Le vent d'Ouest faisait vibrer nos discrètes plaques de cadre, unique signe distinctif de notre périple organisé et contrôlé. Il faisait très frais et nous expédiâmes le repas sans cérémonie. Puis, nous reprîmes notre progression vers Brest. Aux approches de Doualas ; je m'avisai a

plusieurs reprises, qu'Henri cafouillait étrangement en changeant de vitesse, ce qui n'était pas dans ses habitudes. Il nous arrive à tous d'avoir, parfois, un geste maladroit. Mais lui, décidément, trafiquait anormalement sa commande de dérailleur à chaque changement de braquet.

Il faut dire que cette manette, sur le vélo d'Henri, ne se trouve ni sur le tube horizontal, ni sur le diagonal, ni à l'extrémité du guidon.

Sa manette se trouve brasée sur le hauban droit entre la selle et l'entretoise en un lieu difficilement accessible au commun des mortels, vrais que la conformation rationnelle et parfaitement étudiée des frères Bosc rend particulièrement bien située.

Il suffit pour changer de vitesse de se pencher à l'horizontale, de rejeter le bras droit sous la cuisse, d'allonger la main comme un tire-laine et d'atteindre d'un doigt preste et agile la fameuse manette.

L'incontestable (mais contesté) avantage de cet agencement consiste dans un sensible raccourcissement du câble et dans la suppression radicale de ces coudes et renvois intempestifs, vice des montages classiques et causes de ruptures. De la sorte, aucun danger de ce côté-là. Quant aux difficultés pour atteindre la manette, avec les gestes du singe qui se gratte la cuisse, elles sont une vue de l'esprit, et seuls les gens bornés, dénigreur, chagrins, peuvent soutenir que ce montage n'est pas rationnel.

Donc, Henri cafouillait.

Soudain, à la sortie d'un bourg sis au bas d'une descente, mon compagnon rata tout à fait son coup et sa chaîne se mit à grincer affreusement. Il s'arrêta, je fis de même. Et, au ras de la fameuse manette, je vis, ô stupeur, l'extrémité ébarbée du câble : celui-ci venait de se casser.

Je n'oublierai jamais la physionomie de mon compère en cet instant. A sa vue, le rire me prit, un rire profond, bête, méchant, suffoquant, un rire cruel, un rire de brute, un rire de primitif, un rire délicieux, débordant, un rire qui reste pour moi l'un des sommets de cette randonnée. Henri se facha bien un peu, mais fit bonne contenance. Il se lança dans une impeccable démonstration pour m'expliquer que je n'avais aucune raison de rire ainsi, que j'étais de mauvaise foi, que je tirais de l'incident des conclusions absurdes. Entre deux hoquets, je lui disais que je ne tirais qu'une seule conclusion : le câble était cassé. Il réprimait un geste d'impatience et je riais de plus belle.

Il fallut pourtant cesser cette aimable comédie et la scène se termina, sans autres commentaires, chez un mécanicien de cycles qui se trouvait là par hasard... il serait vain d'épiloguer sur cet incident auquel j'attribue, au demeurant, une bien relative importance ; je soupçonne pourtant Henri d'en avoir éprouvé une réelle contrariété, ce en quoi, il aura eu bien tort, comme je lui ai précisé par la suite... Notamment, lorsque son câble le laissera en plan une seconde fois à l'attaque du Soulor, avant Arrens... Mais n'anticipons pas.



le câble de dérailleur d'Henri se casse, Le rire me prit ...

VIRE À TRIBORD !

Des hauteurs de Plougastel, la rade de Brest se découvrit soudain et nous glissâmes en roue libre vers la dépression de l'Elorn. Sur le grand pont, le vent plus violent nous suffoquait et couchait nos vélos Mais nous étions heureux car Brest marquait pour nous le premier point stratégique du "Tour" depuis les Landes.

Laissant la ville à notre gauche, nous fîmes pointer nos cartes de route dans une station-service du faubourg avant de mettre le cap sur Landerneau.

Cette question des contrôles provoqua, au début, quelques controverses entre Henri et moi ; il souhaitait rendre visite aux journaux régionaux pressentis à cet effet par les organisateurs, non point par

un souci de gloriole personnelle à laquelle je le crois insensible. mais dans un but de propagande. Je me suis montré beaucoup plus sceptique et réticent à ce sujet, et je m'en suis tenu constamment à cette règle : me soumettre loyalement aux contrôles obligatoires, mais faire en sorte qu'ils me contraignent le moins possible. Mon opinion, à propos des contrôles en cyclotourisme, est nette : j'estime qu'ils ne servent rien en tant que contrôles ; ils servent tout au plus de souvenirs par la suite, si tant est que la contemplation de cachets puisse être tenue comme particulièrement évocatrice.

Mais enfin, puisque je faisais ce Tour Randonneur. et qu'il prévoyait des contrôles, je n'ai eu garde d'en sauter un seul, choisissant de préférence les stations-service qu'Henri découvrit en cette occasion. Leurs avantages sont évidents : placées sur la route, offrant un abri immédiat en cas de pluie, pourvues de lavabos et toilettes, l'accueil y est presque toujours favorable et très souvent carrément agréable, ce qui n'est pas toujours le cas chez les commerçants qui vous considèrent d'un air soupçonneux, quand ils ne vous éconduisent pas sous les plus fallacieux prétextes.

Ce pointage à Brest nous vit donc virer à l'Est et prendre la route avec vent dans le dos, ce qui était pour nous une nouveauté et nous procura un immédiat soulagement.

Henri, du reste, manifesta à ce moment un soudain accès d'enthousiasme qui se traduisit par une sensible augmentation du régime de croisière. Il interpella même dans la traversée d'un bourg, une gentille dame qui balayait, sans penser à mal, le pas de sa porte. Prudemment logé, depuis plusieurs kilomètres, dans le sillage de mon heureux compère, je vis le balais se stabiliser soudain en position oblique, tandis que la Bretonne demeurait saisie, la bouche ouverte et les yeux ronds. Comme l'allure ne baissait pas, au contraire, je ne pus émettre de commentaire et l'incident fut classé parmi ces menus faits inattendus et inexplicables qui forment les strates de nos souvenirs.

Le crépuscule nous surprit, une fois encore, bien avant Morlaix, sur cette portion paisible de la route de Paris-Brest-Paris entre Landerneau et Landivisiau sur les bords humides et touffus de l'Elorn. Je peux dire que nous fûmes presque toujours surpris par le crépuscule au long de ce "Tour de France". Nous étions déjà fin août et j'avais compté, sur les horaires, sans le sensible raccourcissement des jours à cette époque. Aussi, la traversée de Morlaix s'effectua à la lumière des néons des magasins et des réverbères. Nous retrouvâmes, à la sortie, une nuit opaque et une rude côte que nous avons négociée sur le plateau de montagne. Comme je m'en suis déjà expliqué, Henri et moi sommes des partisans résolus de l'usage systématique des petits, voire des très petits braquets. Je n'hésite pas à répéter combien nous avons eu à nous féliciter de leur usage quasi-constant. Moins catégorique que mon équipier, je ne vais pas jusqu'à prétendre que tous doivent faire comme moi ; je me borne à constater que le système m'a toujours réussi, qu'il me réussit plus que jamais et que les fréquents déboires des utilisateurs de grandes mécaniques ne m'incitent pas à les imiter.

Mais estimant que le vélo étant pour nous tous un instrument de plaisir, si les autres trouvent leur bonheur à pousser grand, je n'aurais garde de vouloir les détourner de leurs goûts.

Du reste, je ne considère pas que ce petit discours constitue une digression à ce récit ; il faut bien comprendre qu'Henri et moi avons eu amplement le temps d'évoquer sur la route bien des problèmes. Nous étions fort loin d'être d'accord sur tous, mais celui de notre régime de croisière et des braquets constituait l'une des pierres angulaires de notre réussite.

À la réflexion, ni l'un, ni l'autre n'aurions pu nous satisfaire, ou, du moins. nous accommoder d'un équipier pédalant suivant d'autres principes et d'autres cadences que les nôtres. Sur de telles distances, et à considérer l'obligation de répéter jour après jour le même exercice, il ne me paraît pas concevable de former une équipe sans être certain d'un accord absolu sur les points évoqués ici.

Notre gîte du soir était retenu à Plouigneau que nous atteignîmes sans encombre, avec un appétit très ouvert et une légitime aspiration au repos du guerrier.

Nous mangeâmes, en la circonstance de délicieux fruits de mer habilement accommodés, ce qui nous consola d'une chambre neuve, avec tout le confort moderne mais... sans eau aux robinets.

Nous fîmes la toilette du chat avant de nous endormir sans remords.

LES ÉCLUSES CÉLESTES

Un douloureux problème tourmentait depuis La Rochelle, les orteils d'Henri. Dans la hâte et le remous du départ de Bordeaux, il avait choisi pour chaussures les souliers de son frère, dont les épaisses semelles lui inspirèrent, sur le moment, une entière confiance.

Las, il fallut déchanter. Après quelques heures d'usage, les souliers fraternels s'avéraient trop étroits du bout et les orteils d'Henri, au soir du premier jour, criaient grâce.

Il crut pourtant obvier à cette gêne en chaussant, le lendemain, les sandales emportées pour mettre le soir. Au début, il en éprouva un heureux et complet délassément. Il trouvait la semelle un peu souple, mais ses orteils se trouvaient si au large que leur joie faisait plaisir à deviner. Mais, au cours du second après-midi, la trop souple semelle s'incurva sur la cage rigide des pédales et ce fut la voûte plantaire qui commenta à souffrir.

Le soir même, Henri expédia un S.O.S. à Bordeaux pour que lui soient envoyées ses propres chaussures à Dol-de-Bretagne, terme de l'étape du 19 août. Entre temps, il chaussa tantôt les souliers de son frère, tantôt ses sandales, quittant les uns lorsque les orteils criaient grâce, quittant les autres lors que la plante des pieds n'en pouvait plus de s'incurver.

Donc, à l'issue de la dernière étape bretonne, nous fîmes notre entrée à Dol à la nuit tombée évidemment. A l'hôtel Henri demanda, d'une voix un peu tremblante, si un paquet était arrivé pour lui. Le paquet était là. Henri récupéra ses vieilles chaussures avec un bonheur que je compris fort bien. et ses ennuis pédestres s'achevèrent alors.

Au matin du 20 août, le soleil était encore avec nous, accompagné. il est vrai, d'un vent très violent qui balayait la baie du Mont Saint-Michel que nous pûmes admirer malgré tout. De longs nuages effilochés ou ventrus fuyaient vers les falaises du Cotentin que nous apercevions devant nous tandis que nous approchions d'Avranches

Là, nous obliquâmes vers le N. O. , le vent nous prit de trois quarts face. En même temps, sur la route de Grandville, nous nous trouvâmes aux prises avec une étonnante série de côtes longues, raides, en ligne droite, où nous crûmes devenir gâteux. L'un et l'autre avions l'illusion d'être aguerris, de savoir ce que monter veut dire, d'être blasés sur les lents cheminements au long des rampes montagnardes. Mais la route d'Avranches à Granville, c'est autre chose, c'est le rocher de Sisyphe, le tonneau des Danaïdes, le foie de Prométhée. La difficulté à peine vaincue, le sommet longuement espéré à peine atteint, avec mille peines, comme la crête d'un Mont Ventoux offert à la bourrasque, vous apercevez à l'infini une succession de rampes toutes pareilles, une vaste ondulation, une sinistre plaisanterie où la route ne se déroberait un instant sous vos roues que pour se cabrer de plus belle vers un nouvel horizon pâle. Et par là-dessus, ce maudit vent de trois quarts nous empêchant de trouver un abri efficace lorsque venait le moment d'être relayé. Il eût fallu, pour cela, se placer sur le côté droit de la roue arrière de l'équipier qui ne pouvait se décaler vers la gauche à cause d'une intense circulation. Il suffisait d'un timide essai pour esquisser cette formation en éventail ; aussitôt, un concert de klaxons nous rappelait à l'ordre et nous rejetait à notre rang de fragiles mortels.

Alors, il fallait à nouveau se replacer dans le vent. Nous ne devions pas sentir le renfermé. Henri se trouvait, là, plus mal à l'aise, s'il se pouvait. que moi. Il a horreur de la lutte contre le vent. Son influx nerveux qui le sert si bien en d'autres circonstances l'abandonne lorsque les courants d'air lui sont contraires. Il se crispe, il râle, il ronchonne, il se désespère, Son humeur s'aigrit, son intelligence... s'évente ; ce n'est plus un cyclotourisme pensant, ni même bien pensant. C'est un quelconque bicycliste soumis comme une bête aux éléments contraires.

Pour moi, loin de me trouver à l'aise dans ces circonstances, j'affecte de me faire plus facilement une raison et je grignote mes hectomètres en essayant et penser à autre chose. Par exemple, je me souviens parfaitement d'un âne dans un pré, au bas d'une côte (nous étions toujours au bas d'une côte). Comme nous passions, l'âne se mit à braire et je songeai incontinent à cette belle chanson de Charles Trenet où il est question d'un gendarme et d'un âne. L'âne y devient gendarme et le gendarme...

Cette plaisante évocation m'occupa esprit durant deux ou trois côtes.

Nous échouâmes littéralement à l'entrée de Granville, ou le premier restaurant venu nous vit entrer, le cheveu en bataille, l'oeil éteint et la jambe molle.

Nous devons, par la suite, monter encore bien des côtes et des cols. Mais je ne me souviens pas avoir négocié des kilomètres plus longs que ceux d'Avranches à Granville. Et dire qu'en faisant l'itinéraire j'avais tablé, en cet endroit, sur une portion faiblement ondulée, avec une moyenne proche de 25 ! Illusion des cartes routières étalées sous la lampe des soirs d'hiver...

Au matin du 21 août, il pleuvait sur Cherbourg. Cette fois, ça y était. Il pleuvait vraiment. Une pluie serrée, froide, oblique, une pluie de la Manche qui prenait le Cotentin par le travers et nous trempait insidieusement le côté droit, car nous avions pris, vers le Sud, la route de Valognes.

Je me souviens doublement de cette route de Valognes, à cause de la pluie d'abord, à cause de ses grandes bornes kilométriques ensuite, ces bornes de la "Voie de la Liberté" qui sont autant de monuments commémoratifs. J'avoue cependant n'avoir pas apprécié leur couleur, à mi-chemin entre l'ocre et le rose bonbon...

À la sortie de Cherbourg, survint un menu incident qui situe pleinement le caractère d'Henri et... le mien. Mon équipier est un garçon respectueux des principes. L'un de ceux-ci consistait, sur ce "Tour de France", à envoyer systématiquement une carte postale chez lui depuis chaque ville-étape. Pour ma part, très soucieux d'envoyer aussi des nouvelles quotidiennes, j'écrivais au gré des circonstances, souvent des villes-étapes, mais pas obligatoirement.

La veille, une arrivée tardive à Cherbourg n'avait pas permis à Henri d'écrire dans la soirée sa carte postale. Le matin, nous enfilâmes nos vêtements de pluie et nous abordions les faubourgs, frileusement abrités sous les ponchos. Déjà, je sentais monter une agréable tiédeur et me forgeais l'habituelle philosophie du cycliste sous la cloche lorsque Henri avisa un bureau de tabac ouvert de l'autre côté de l'avenue. Il m'avertit de sa décision de s'y arrêter pour "la carte postale". Il me prit à froid. Déjà mal disposé par l'ambiance et la perspective d'une étape humide, longue et difficile, je lui signifiai sèchement que, pour ma part, je ne m'arrêtais pas. J'ajoutai que j'allais rouler lentement et qu'il me rattraperait vite... Or, il ne s'arrêta pas lui non plus. Il exhala quelques reproches bien sentis à mon égard et prit la tête d'un coup de pédale plus appuyé.

Il rumina sa déconvenue une partie de la matinée ; de mon côté, raidi dans ma mauvaise humeur, je me contentais de mener à mon tour sans mot dire et d'aller de flaques en flaques sur la route de Carentan. Le repas de midi fut triste et maigre. Nous avons choisi une auberge assez sombre ; le menu abondait en laitages et fromages odorants, dont j'ai horreur mais dont Henri raffole. Il mangea à sa faim tandis que je me débattais avec une méchante tranche de je ne sais quoi que j'avalai sans enthousiasme aucun. Après cela, la traversée de Caen s'effectua par l'itinéraire des poids lourds. Nous préférons en effet nous imposer quelques kilomètres supplémentaires, car rouler sous le poncho dans une grande ville ne nous paraissait ni prudent, ni agréable.

Nous longeâmes longtemps des usines noires, des clôtures barbelées, des terrains vagues et nous primes la direction de Honfleur, terme de notre étape du jour.

Les journées les plus sombres nous ménagent souvent quelque souvenir qui rachète, en partie, les heures sans joie.

Après une laborieuse traversée des "lieux de villégiature" accrédités, Cabourg, Houlgate, Trouville, Deauville, après avoir longé des terrains de camping surpeuplés baignant dans la boue et les flaques, après avoir côtoyé une foule dense et résignée sous les imperméables, après avoir monté et descendu encore bien des côtes, nous débouchâmes, au soleil couchant, sur les coteaux dominant Honfleur. Une éclaircie laissait filtrer, au large de l'estuaire, un long rayon pourpre qui allumait des éclairs sur nos vélos et colorait nos jambes luisantes de reflets fauves. En face se mirant dans l'eau, les lumières du Havre trouaient le crépuscule. Notre route minaudait entre des villas et des parcs cossus, sentait bon les feuilles mouillées et la résine. Cette odeur du résine me ramena un instant dans les Landes.

Elles étaient déjà bien loin, ces Landes, et plus loin encore, dans le futur. À mon retour, il ne fallait point encore songer et une pointe de cafard me visita.

Mais nous entrions dans Honfleur et le terme de cette nouvelle étape me ramena à une agréable réalité. Cette rude journée était achevée et je m'endormis, content de moi. Je m'éveillai au son des cloches songeant que nous en étions au 22 août et que c'était dimanche.

Henri se leva donc avant moi, brossa méticuleusement ses cheveux courts et s'en fut à la messe pendant que je vaquais aux menus soins de ma personne et de mes bagages.

Au fond, j'aimais bien ces dimanches matins du "Tour de France". Je paressais, je me rasais plus soigneusement qu'à l'ordinaire, je cirais mes chaussures, je rassemblais, sans hâte, mes bagages épars dans la chambre et je descendais déjeuner à pas comptés.

Pourtant, je me souviendrai de ce dimanche matin-là car, pendant que je beurrerais mes tartines, il éclata sur Honfleur un épouvantable orage qui noya rues et trottoirs en quelques minutes.

L'hôtel, lui-même, fut en partie investi par les eaux. Elles coulaient sous les combles, dans les chambres, dans la salle à manger dont les serveuses enlevaient précipitamment les nappes. J'espérais fermement que la messe d'Henri s'était assez prolongée pour le tenir à l'abri. Il me revint en effet à peu près indemne mais de fort méchante humeur, car son vélo, pourtant bien rangé dans le garage de l'hôtel, avait reçu, toute la nuit, les projections d'une gouttière. En fait, sa roue libre en craqua pendant une heure ou deux puis tout rentra dans l'ordre et il n'y pensa plus.

Nous avions eu, il est vrai, une distraction de choix en ce début d'étape avec le passage du pont de Tancarville. Nous en avons conservé deux photos passables et les tickets de péage.

Ensuite, la route devint épouvantablement mauvaise jusqu'aux faubourgs du Havre, à Harfleur, exactement, où nous primes le repas de midi.

Cette évocation du repas de midi me conduit à préciser un détail fort important de notre existence quotidienne sur ce "Tour".

Dès le premier jour, je m'avouai incapable de me contenter du petit déjeuner classique pris à l'hôtel. Henri souffrait de cette insuffisance, bien que moins nettement que moi. Il nous fallait donc manger une deuxième fois vers dix heures et ce, très sérieusement. Oeufs, jambon, confiture, gâteaux, tout nous était bon. À ce petit jeu, nous perdions régulièrement une demi-heure. Comme il nous arrivait très rarement de pouvoir quitter l'hôtel à 8 h., selon l'horaire théorique, mais souvent à 8 h. 20 ou 8 h. 30, nous nous retrouvions à coup sûr en fin de journée avec une bonne heure de retard sur nos prévisions ; ce qui m'obligea bien souvent à téléphoner à l'hôtel suivant pour y confirmer notre réservation. Cette histoire de téléphone était devenue un rite. Vers 15 h., l'un de nous disait : " Il va falloir téléphoner " et nous téléphonions...

Je ne me souviens pas avec précision d'où et quand il fallut téléphoner ce jour-là, mais ce dont je me souviendrai longtemps, c'est de notre nuitée aux Andelys...

LA SALLE DES PAS PERDUS

Nous arrivâmes donc aux Andelys plus tard que prévu, ayant pris le repas du soir vingt kilomètres avant le terme de l'étape. Nous avions roulé une bonne heure dans la nuit. Henri n'appréciait guère cet exercice car, sur la digestion, je l'obligeais à foncer pour me réchauffer. J'ai toujours froid après les repas et je me fais violence pour forcer la cadence. Déjà pénible pour moi, la corvée devait l'être bien plus encore pour mon compagnon qui s'en plaignait amèrement, tandis que notre route jouait à cache-cache avec les collines boisées dominant la Seine. Pourtant, ces intermèdes nocturnes avaient leur charme. Nous savions que nous allions bientôt dormir, que la pédalée du jour s'achevait. Les mystères de la nuit ajoutaient aux surprises des routes inconnues que nous empruntions. Parfois, à un carrefour, Henri braquait sa lampe de poche sur les panneaux. Nous consultations rapidement la carte, nous basant essentiellement sur les numéros des routes, jouant à un "Critérium du Jeune Cyclotouriste" pour attardés. Et puis, nous repartions en devisant et nos ombres déformées sautaient sur les talus et les murettes lorsque l'un de nous entraînait dans le faisceau lumineux de son équipier.

Nos vélos allaient sans gémir. À part la mémorable rupture de câble pour Henri, et une crevaison pour moi, nous n'avions rien à déplorer, sinon la crasse, de plus en plus visible et épaisse, qui ternissait les jantes et les cadres.

Mais, de toutes façons, la nuit, nous ne pouvions la voir ; et puis, ces détails ne nous tourmentaient plus guère. Nous étions vraiment devenus des randonneurs du "Tour de France".

Il était largement 21 h. lorsque nous entrâmes aux Andelys. Notre hôtel était celui de "La Chaîne d'Or". Un beau nom, en vérité, et un bel hôtel aussi.

Une ancienne et vaste demeure où l'on pénètre par une porte cochère. Une grande cour s'éclaira lorsque le crissement du gravier annonça notre arrivée, et une très aimable hôtesse dépêcha à notre service un gamin stylé qui voulut à tout prix se charger de nos sacoches. Il nous mena vers le garage. C'était, arrivés, notre premier souci. Henri, surtout, n'aurait jamais consenti à se coucher avec son vélo dehors ou sous un simple appentis. La cérémonie que j'évoquais au début de cette histoire concernant les arrêts en rase campagne se renouvelait chaque soir, en plus long, en plus hésitant, en plus minutieux. J'ai déjà affirmé que la plus heureuse nuit d'Henri fut, à cet égard, celle de Pont Aven. Mais, aux Andelys, il abandonna sa monture sans crainte particulière, la dame aimable nous conduisit vers nos appartements. Nous longeâmes une longue galerie vitrée. Le plancher ciré jurait un peu avec nos chaussures maculées ; nous avions l'habitude de ce genre de contrastes et, jusque-là, nous n'étions pas le moins du monde gênés.

La dame ouvrit une porte et s'effaça pour nous laisser entrer. Mais, sur le seuil, nous nous arrê tâmes, saisis.

Devant nous, s'étendait une immense chambre aux murs garnis de glaces jusqu'au plafond orné de volutes et de moulures de plâtre. Sur notre gauche deux grands lits dorés étendaient leurs garnitures d'un pourpre somptueux. Les rideaux des deux larges baies étaient également pourpres. Le paravent masquant le lavabo était pourpre. Tout était pourpre.

Nous regardions cet étalage de luxe, cette profusion de confort, et nous n'avancions pas. La dame esquissa un fin sourire et dit alors :

"Mais ne vous inquiétez pas (sic) ce sera le prix convenu !..."

Vexés, pourpres à notre tour, nous réagîmes aussitôt et nous entrâmes d'un pas conquérant en ces vastes lieux. La dame nous souhaite une bonne nuit et nous nous retrouvâmes seuls, au large de la pièce, les bras ballants, nos bagages à même le plancher.

Alors, je poussai un profond soupir et Henri éclata d'un long rire péniblement étouffé par le souci des convenances : Nous étions "chez nous".

PARIS

*"Quand reverrai-je, hélas, de mon petit village
fumer la cheminée!..."*

J. DU BELLAY

Ainsi, nous allions passer à Paris ; cette bizarre obligation de porter nos roues et nos fesses dans ce paisible et désert recoin de France figurait dans ma longue liste des arguments "anti-tour". Mais, puisque je "tournais", il fallait rester logique dans mon illogisme et pointer, toucher barre, avant de rejoindre des zones littorales et frontalières plus conformes à l'idée que je me fais du "Tour de quelque chose"...

J'avais fait admettre, avec quelque peine, à Henri de nous passer des contrôles prévus au siège des journaux. Mon intransigeance ne faiblit pas en cette circonstance et nous avons décidé de nous introduire en tapinois jusqu'à la Porte de Clignancourt avant de tourner bride au plus vite vers Beauvais.

Ce qui fut fait. Nous avions quitté en soupirant notre opulente résidence des Andelys et traversé une morne portion du Vexin, sous un ciel blafard, négociant quelques rampes sournoises et dénudées traversant d'immenses champs ou de lointains tracteurs découpaient leur anguleuse géométrie sur des crêtes mollement incurvées.

Après Magny, la route large et unie jointe à un vent pour une fois amical nous permit d'accélérer la cadence. Je gardais fréquemment la chaîne sur le grand plateau, signe évident de circonstances particulièrement favorables à ma progression. Henri, de son côté, moulinait allègrement, les pans de son blouson largement déployés à la brise, la grande visière de sa casquette couvrant sa nuque et la partie supérieure du dos, comme ces excroissances métalliques de certains heaumes de chevaliers des guerres d'Italie.

À me lire et observant notre constant souci de mouliner sans pousser, ou en poussant le moins possible, de notoires cycloportifs pourront nous ranger dans cette minable caste des "contemplatifs" synonymes à leurs yeux d' "impuissants du vélo" , d'adorateurs des vaches qui paissent, par incapacité de sacrifier au dieu de la moyenne. Ils se tromperont. Nous n'allions pas vite, mais nous ne contemplions pas, du moins, presque pas : Non point que nous n' ayons pas le goût de la contemplation : nous y sacrifions, l'un et l'autre avec délices. Mais, simplement parce que nous n'avions pas le temps. Et il est encore heureux, à cet égard, que notre allure soit restée généralement faible ; grâce, si je puis dire, à cet inconvénient ; nous avons pu voir quelque chose des régions traversées... Oh, fort peu, en vérité ! Les souvenirs nombreux et précis qui me restent, habituellement, de mes voyages à bicyclette, demeurent cette fois, très fragmentaires. Nous avons à la fois trop vu et trop peu regardé. Certes, l'image de cette visière d'Henri, celle de la courbe et du poli de son garde-boue arrière, celle de la marque de sa selle ou de la perspective de sa chaîne engrenant sur les couronnes de la roue libre, cette vision-là ne s'estompera pas de si tôt... Mais que dire du port de La Rochelle, des villages bretons, des ruelles de Honfleur ou du port du Havre ? Dès que la circulation le permettait, et si le vent ne nous contraignait pas à des relais (deux conditions trop rarement réunies), nous roulions côte à côte en devisant ; les discussions étaient poussées à fond, amicales et calmes souvent, animées parfois, acharnées et presque grinçantes en quelques rares circonstances. Heureusement, en ces cas-là, un poids lourd s'annonçait sur nos arrières et séparait les belligérants que quelques minutes de pédalage en file simple ne calmaient pas toujours. On se lançait alors les répliques en hurlant à cause des bruits de la route, du vent dans les oreilles. À ce régime, le ton montait naturellement, les esprits s'échauffaient, et il est heureux que quelques mots durs échappés à l'un ou à l'autre se soient perdus dans le vent des plaines avant d'atteindre son destinataire.

Je laisse là cette utile digression pour me retrouver en plein Paris. En plein Paris ? Mais, au fait, où doit être le plein Paris ? Depuis une grande heure les derniers champs, les derniers jardins avaient disparu. Nous nous faufiletions furtivement le long d'insipides avenues, butions dix fois sur des feux rouges. repartions, rebattions. La meute motorisée nous entraînait, nous bousculait. nous assourdissait, nous suffoquait, nous empoisonnait, nous rendait fous. De loin en loin, un panneau indiquait la direction de... Paris ! Où étions-nous donc ? Enfin, peu avant midi, nous débouchâmes devant une sorte de grand carrefour, dans un inextricable enchevêtrement de véhicules d'où émergeait, par épisodes, le bâton d'un agent, comme le moignon de mât d'une barque en perdition. Nous étions à la Porte de Clignancourt et nous y accostâmes. Henri eut la très heureuse idée de fixer sur la pellicule notre passage devant une bouche de métro, au milieu de la cohue, sous les yeux ironiques de quelques badauds qui considéraient curieusement ces deux cyclistes illuminés prenant des photos sur un trottoir de Paris. Ce fut, je le répète une très heureuse idée car ces photos s'avèrent désormais comme le document le plus sincère, le plus vivant, le plus amusant, le plus cocasse et le plus loufoque de cette équipée.

Dès quinze heures, nous nous retrouvâmes enfin en rase campagne après une fuite éperdue et cahotante au long des sinistres boulevards pavés qui s'ouvrent dans la masse grise ou noire d'Aubervilliers.

Devant nous, la route de Beauvais fuyait au long d'une campagne bruyante, perçant d'épaisses fûtaies, débouchant sur des plateaux ventés, traversant ou côtoyant de gros villages conservant souvent d'innombrables pavés.

J'ai parlé de plateaux ventés. Ce vent fut le drame de cette fin d'étape. Il nous prit de face dès la sortie de Paris, nous obligea à de longues heures de relais poussifs et désespérants, la tête dans les épaules, les bras douloureusement crispés à angle droit. la tête bourdonnante du hululement de l'air dans les oreilles.

Ce vent maudit ne se calma qu'à la chute du jour. Nous avons laissé Beauvais derrière nous et approchions du terme de cette étape, la petite ville de Poix, ou nous plongeâmes en roue libre du haut d'un plateau, accompagnés du ronflement de nos dynamos car cette fois encore, la nuit nous avait surpris en route.

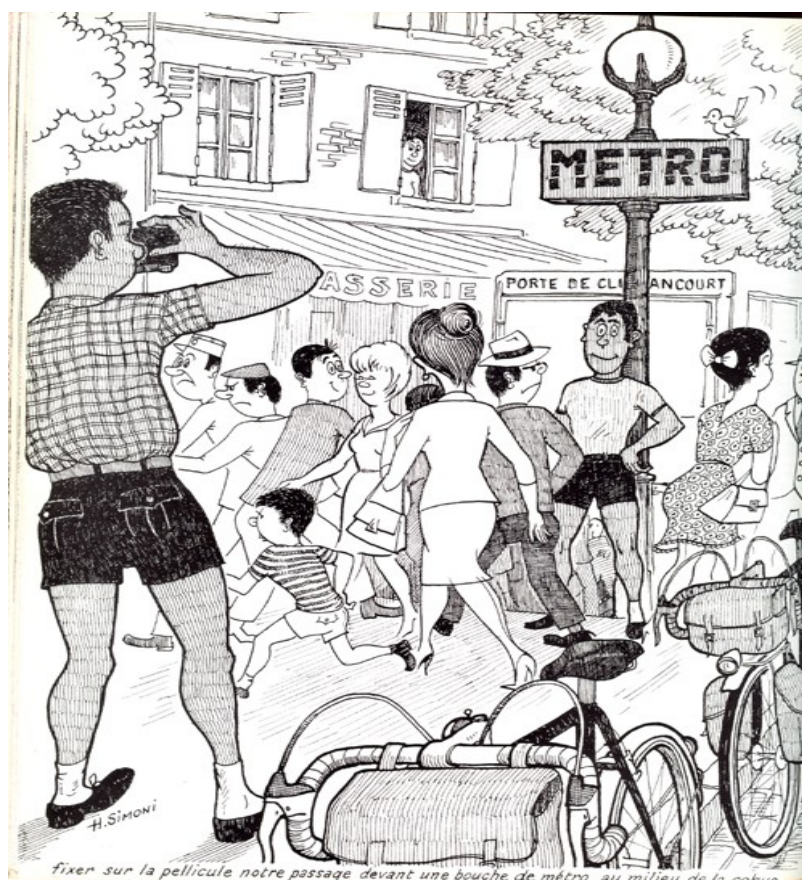
Ce soir-là, nous eûmes, Henri et moi tout loisir d'écrire des cartes postales. J'en envoyai une, entre autres, à mes deux enfants. J'ai retrouvé, à mon retour, cette carte. J'en reproduis ici le texte car je pense qu'il constitue un petit jalon naïf mais authentique de cette longue histoire .

Poix, lundi soir

Chers petits Michel et Mireille,

Je suis tout en haut de la carte de France et il faudra vous hausser sur la pointe des pieds pour voir l'itinéraire sur la porte de la penderie (la penderie de notre caravane, dans le terrain de camping, près de Castets) ! Ici, il fait assez beau mais presque froid. Nous traversons de grands coteaux et des bois très touffus. Les vaches sont noires et blanches, l'herbe très verte. Les maisons bien bâties en petites briques plates.

Etes-vous mignons avec maman? Les poupées de Mimi sont elles sages? Michel a-t-il construit de nouvelles cabanes ? Je vous envoie de grosses bises de Papa.



fixer sur la pellicule notre passage devant une bouche de métro, au milieu de la cohue

LE PLAT PAYS

Nous le vîmes s'étendre devant nous, ce plat pays, au départ de Calais, par un froid matin de grand vent. Le sable de Blériot-Plage fouettait les débris grisâtres et rouillés du Mur de l'Atlantique. Les clochers de Calais se détachaient en demi-teinte sur la clarté blafarde du ciel. Et, cette fois, le vent nous poussait sur la route de Dunkerque ; toute droite, cette route, toute plate enfin après une éprouvante série de côtes dans le Boulonnais que nous avions traversé la veille sous un épais crachin.

Nous voguions grand largue, toutes voiles dehors, le buste haut pour mieux recueillir la brutale poussée de ce grand vent frais d'Ouest. Un soleil pâle éclairait la Flandre et nous pûmes bientôt photographier un vrai moulin à vent dont les ailes tournaient dans un grincement d'un autre âge.

Nous ne quittions guère le quinze ou le dix-huit dents et nous dévorions les kilomètres. Un coureur à l'entraînement nous dépassa pourtant, tirant et poussant dans un style heurté une énorme mécanique de 52 ou 54 dents. Henri me fit remarquer, très justement, que nous aurions pu, avec nos moulins, le suivre assez aisément. Toujours soucieux de maintenir notre rythme de croisière, nous le laissâmes filer mais, effectivement, sur ces longues lignes droites, il ne nous distança que fort lentement et nous aperçûmes, longtemps, sa silhouette que nous gardions en point de mire jusqu'à un carrefour où nous nous arrê tâmes pour une photo, car une plaque indicatrice portait le nom exotique de "Tape-Cul" (citée dans le "Cycliste").

Comme le terme de notre étape du jour était Maubeuge, que nous devions passer à Dunkerque, à Lille, à Valenciennes et en d'autres lieux de réputation paradisiaque, ce terme de "Tape-cul" nous parut riche de promesses et d'avertissements...

En fait, la journée se révéla moins terrible que prévu, bien que fort pénible malgré tout.

D'abord, le vent nous aida, fortement jusqu'à Dunkerque, moins nettement ensuite où nous l'avions souvent de côté.

Par ailleurs, les pavés, que nous redoutions beaucoup, nous secouèrent surtout dans les traversées de villes. Valenciennes, à cet égard, nous a laissé un piètre souvenir... En rase campagne, nous empruntions les "cyclables" qui allaient du petit sentier de mêchefer bordé de chiendent au trottoir pur et simple que nous disputions aux piétons, aux chats et aux gosses jouant à la marelle.

Au début, pour changer de trottoirs, nous mettions pied à terre pour remonter sur nos vélos de l'autre côté de la rue ; mais, très vite, la manoeuvre nous sembla fastidieuse. Le premier, je me hasardai, malgré mes roues de 700, en principe fragiles, à sauter les caniveaux en roulant. Henri, fort de ses 650 trapus et robustes, suivit mon exemple, et au bout d'une heure ou deux de cet exercice, nous nous sentions dans la peau des coureurs de "Paris-Roubaix".

Chose étrange, nous vîmes fort peu d'usines et à peine quelques terrils à l'horizon du côté de Bayeul. Il est vrai que notre progression sur ces cyclables accaparait notre attention et les paysages alentour passaient souvent inaperçus. Y avons-nous perdu ? Je n'en suis pas autrement persuadé. Ce pays, de grise réputation, m'a paru effectivement triste ; certains endroits, autour du Mont Cassel ou aux approches de Maubeuge, étaient verdoyants, riants, même. Mais d'autres zones, autour de Cysoing ou de Valenciennes, m'ont paru presque sinistres, avec leurs lignes d'arbres monotones, leurs talus couverts d'herbes folles et d'orties, leurs villages aux longues rues bordées de façades plates et noires. Là encore, je sais bien que nous n'avons pu voir que fort peu de choses. J'ai lu et entendu que le Nord est divers, qu'il possède ses beautés cachées et sa secrète poésie. Je me défie, en matière de paysages, des beautés cachées. En tout cas, celles du Nord m'ont paru fort discrètes et avares de leurs séductions.

Henri, volontiers plus curieux et plus intéressé que moi par les contrées qu'il traverse, ne me paraissait guère enthousiaste. Assidu des contrôles des B.P.F., B.C.N., et autres manifestations de cette "tamponnite" chronique, maladie de la plupart des cyclos (je n'échappe qu'en partie à la règle), il aurait bien aimé pouvoir, en un seul coup, toucher tous les lieux-contrôles obligatoires de ces contrées, à seule fin, avoua-t-il, de n'avoir pas à y revenir...

Pour comble d'infortune, la nuit nous ayant, une fois de plus, surpris bien avant Maubeuge, nous nous égarâmes dans un fouillis de routes secondaires, allant, sous les étoiles, de carrefour en carrefour, pestant contre nous-mêmes, contre la nuit, contre ce satané pays qui se révélait, en fin de parcours,

beaucoup plus bossu que nous ne l'avions supposé.

Enfin, nous entrâmes dans Maubeuge par une interminable avenue rectiligne, presque déserte à cette heure où les gens étaient à table.

Je couronnai cette journée faste en me trompant de porte devant l'immeuble de notre hôtel. Je poussai la première qui s'offrit à moi et me trouvai, tout benêt, en survêtement, les yeux clignant sous les rampes lumineuses, dans une boîte de nuit où une barmaid violemment maquillée me demanda d'une voix douce ce que je désirais.

Je ne désirais rien ; je m'excusai et tournai les talons sous les regards intrigués, ironiques ou amusés d'élégants "peigne-zizis" perchés sur les tabourets d'un bar...

La bonne porte enfin trouvée, nous primes nos dispositions pour un repos espéré et bien gagné. Comme j'allais m'endormir, Henri tira le rideau d'une fenêtre, jeta un coup d'oeil sur la ville et me raconta une histoire de clair de lune à Maubeuge à laquelle je ne compris goutte car mes pensées, diffuses, planaient déjà entre ciel et terre. Je grognai un vague bonsoir ; je me souviens parfaitement que ma dernière vision de cette étape nordique fut la corniche d'une armoire à glace. Une seule pensée émergeait encore de mon cerveau embrumé, une pensée toute simple mais qui prenait, dans mon demi-sommeil, une importance démesurée : j'étais à Maubeuge ; l'étape Calais-Maubeuge était vécue, était finie. Le Nord était traversé. Il me semblait que le "Tour" était presque fini ; bientôt l'Alsace, et puis, enfin, la montagne, les cols qui nous ramèneraient vers ce Midi dont je m'éloigne vraiment avec peine... Je m'endormis heureux.

LA BOUTEILLE AUX SOUVENIRS

Maintenant encore, après des mois de décantation, mes souvenirs, entre Maubeuge et l'Alsace, demeurent confus ; de loin en loin, quelque vision précise surgit, se dégage, monte lentement de l'oubli comme un dépôt vient, du fond d'une vieille bouteille, flotter à la surface.

Je me souviens d'une route des Ardennes ; elle est étroite, tortueuse, montueuse aussi. Nous sommes toujours à changer de vitesse. Les bois sont épais, humides et sombres. La route aussi est humide, grasse (dans les villages lorrains, nous y trouverons du fumier, et du meilleur !). Les pneus y chuintent et, souvent, une ondée nous oblige à mettre le poncho. Vers Sedan, un cycliste de rencontre, sur un vélo de course, sac au dos, les fesses trempées par le geyser que soulève sa roue arrière sans garde-boue, nous accompagne une heure ou deux ; il a l'air gentil mais je comprends mal ce qu'il dit car son accent du Nord heurte mes oreilles et je ne reconstitue pas toujours les mots tronqués de leurs syllabes finales. J'en suis à quelle étape ? Je m'y perds un peu et, en pédalant, je compte

Bordeaux... Pont-Aven... Dol... Les Andelys... Calais... J'y suis ! C'est la 13ème étape, "La 12ème !", rectifie Henri qui semble, lui aussi, assombri par la grisaille et la sévérité de ces contrées.

Dans une côte, je casse à mon tour le câble du dérailleur. Chez moi, c'est normal. Un montage classique ne peut que m'occasionner de tels ennuis. Je le sais. Je m'y soumetts sans révolte ; ça m'arrive à peu près une fois par an. Là, c'est arrivé ; j'en ai jusqu'à l'an prochain.

Le mécanicien qui effectue la réparation est aimable et bavard ; son accent, déjà lorrain, est plus intelligible. Mon dérailleur fonctionne. Une giclée d'huile par-dessus et nous repartons.

Et maintenant, il fait nuit. Nous arriverons à Longuyon aux chandelles. Comme d'habitude. Nous montons une côte, toujours comme d'habitude. Dans le ciel, de grandes lueurs allument d'étranges reflets multicolores. De lointains sifflements lancinants ajoutent à cette étrange atmosphère un soupçon d'angoisse. Il se passe, par delà cette côte, d'étranges choses.

Nous débouchons, au sommet, sur un vaste plateau. Des lignes infinies de projecteurs et de signaux balisent les pistes d'une immense base aérienne. Des camions canadiens nous dépassent. C'est une base de l'O.T.A.N. Un sifflement plus puissant déchire l'air. Dans le ciel noir, un oeil de cyclope s'allume soudain, grossit, grossit, glisse sur notre droite : atterrissage nocturne. Dans le faisceau des projecteurs, un chasseur à réaction miroite, fugitif, et plonge à nouveau dans le noir, tandis que le trait lumineux de

son phare de bord glisse sur le plateau comme un rayon issu du néant. Nous nous arrêtons, car la scène est curieuse, inattendue, grandiose même ; de plus, Henri et moi sommes très curieux des choses de l'air.

L'avion reparaît à la grande lumière; il a touché la piste. Un grand parachute s'épanouit et se gonfle derrière lui, ajoutant à l'irréel de cette vision. L'engin s'éloigne, le bruit strident des réacteurs faiblit. Mais, déjà, dans le ciel noir, un nouveau phare a troué les ténèbres ; il vient vers nous, semble immobile un instant, monstrueuse planète qui perce la nuit. A nouveau, le sifflement proche des moteurs, l'éclat métallique et la forme de squalo d'un chasseur, le parachute blanc qui gonfle et glisse sur la piste. Il faut repartir. Un long moment, la sourde rumeur de la base nous poursuit. Une descente nous éloigne du plateau. Derrière nous, le ciel s'allume encore de feux étranges et mouvants. Et puis, c'est fini. Nous devons être au creux d'une vallée plus encaissée et la vision s'efface tout à fait. Nous percevons à nouveau l'infime chanson de nos dynamos et des gravillons sous nos légères roues de simples bicyclettes.

Voici Longuyon et notre hôtel, le traintrain de chaque soir. Nous entrons d'abord pour "montrer patte blanche". On nous considère avec un peu de surprise, un peu d'amusement parfois, de commisération souvent, de réserve froide et polie à plusieurs reprises. Mais il n'y a rien à dire ; les chambres sont bien réservées à notre nom. J'ai emporté les lettres d'acceptation pour plus de précaution. Mais la contestation n'est pas possible et les hôteliers les plus réticents (le fait s'est produit deux ou trois fois) s'inclinent sans histoire.

À Longuyon, il n'y a pas eu d'histoire ; une étape classique, un peu morne, une étape de plus, une étape de moins; c'est ça, le "Tour de France Randonneur".

Demain, nous serons à Phalsbourg, après-demain à Colmar, et puis à Besançon, et puis... Et puis, toujours un nouveau départ, une autre étape, pareille aux autres et pourtant si différentes. Chaque jour est une vie et chaque jour n'est qu'un moment. Hier soir, la chambre était bleue, avec une armoire à glace. Ce soir, elle est tapissée de gris avec des fleurs rouges, et la penderie s'encastre dans le mur ; comment sera la chambre demain ? Chambres d'hôtels, couloirs, numéros sur les portes qu'on oublie et que l'on confond avec ceux des soirs écoulés ; sacoches mouillées que l'on vide pour les faire sécher durant la nuit; menus objets, menus bagages enroulés dans du nylon : le cirage pour les souliers avec le rasoir, les socquettes de rechange avec les mouchoirs, les sandales pour le soir avec le short sale que je renverrai par la poste. Et puis, les cartes routières que l'on change chaque jour et que je glisse sous le mica du sac de guidon pour l'étape du lendemain ; l'enveloppe des horaires, du carnet de route ; et mon livre, aussi, ce "Passe-Muraille" que je n'ai pu continuer depuis Bordeaux, que je ne veux pas abandonner et dont je me séparerai pourtant avant les Alpes !

Pour Henri, à quelques détails près, les richesses sont les mêmes. Mais il n'a pas de "Passe-Muraille". Il possède, par contre, une brosse dont il use avec dextérité, lissant avec une étrange application une étendue égale et docile de cheveux drus et courts qui ne bougent guère de la position verticale, quelle que soit la force du vent, la froideur de la pluie ou la profondeur du sommeil.

Il conservera sa brosse, même dans les Alpes. Car Henri est fidèle à ses habitudes. Seraient-ce ses plus chères amies ?

L'OASIS

Nous franchissons en douceur le premier col de ce "Tour", celui de Saverne. L'étape d'hier, entre Longuyon et Phalsbourg, nous a montré la Lorraine sous un ciel pluvieux. Nous verrons l'Alsace sous le soleil. Le brouillard recouvre encore les noires sapinières des Vosges mais il se dissipe vite tandis que nous dévalons vers Saverne. Voici qu'il fait presque chaud. Je quitte sans regret le survêtement. Nous nous apercevons soudain que nous sommes encore en été. Le vent est tiède et le ciel clair illumine la plaine de Strasbourg. Nous empruntons, pour gagner ce nouveau point stratégique de l'hexagone, une délicieuse départementale, fort peu fréquentée. Les grandes perches inclinées des houblonnières enserrent de petits villages paisibles que nous traversons en prononçant, par jeu, leurs noms que je dois

relire sur la carte pour m'en souvenir : Willgottheim, Dossenheim, Oberhausbergen... Noms bizarres? Peut-être ; les noms bizarres apportent de la saveur à nos voyages. Et puis, dans nos terres pyrénéennes, y a bien Rebirechioulet, Escanecrabe, Bruno-Minjesebes. De toutes façons, la signification française de ces termes alsaciens est, paraît-il, très simple, très ordinaire. Dans ces conditions, j'aime mieux ne la point connaître et déchiffrer sur la carte cet Oberhausbergen qui fleure bon les bords du Rhin, comme Rebirechioulet garde la saveur des coteaux commingeois.

A Strasbourg, nouveau pointage rapide dans une station-service, nouvelle fuite vers les faubourgs et vers la rase campagne. Notre étape du jour est courte. Nous serons ce soir à Colmar où, pour la première fois depuis Bordeaux, nous ne passerons pas la soirée à l'hôtel mais chez un mien ami, Commingeois exilé en ces terres rhénanes et sachant bien ce que pédaler veut dire puisqu'il vécut avec moi les 60 heures du "Raid Pyrénéen" Hendaye-Cerbère en 1953. J'en fis, à l'époque, un récit où Godefroy parle beaucoup de son ami Jo. Je logerai ce soir chez Jo. Sa femme nous servira un plantureux et fin repas comme on n'en déguste dans aucun hôtel. Nous boirons du vin d'Alsace. Du vrai. Car il existe, paraît-il, des vins d'Alsace de provenances fort inattendues. Même Henri boira du vin d'Alsace, lui qui n'a jamais bu, durant ce "Tour", que l'eau des fontaines et celle des bouteilles capsulées. Ce sera une mémorable soirée, la halte trop courte, le bain de chaude amitié dont nous avons besoin et qui nous forgera un moral neuf avant de nous relancer, le lendemain matin, sur la route de Mulhouse, quittant l'oasis de Colmar après des adieux non exempts d'émotion. Jo nous accompagnera jusqu'aux dernières maisons de la ville, regardant s'amenuiser les silhouettes de ces deux randonneurs dont il peut, mieux que personne, comprendre les buts, l'état d'esprit et les soucis.

Je me retourne une fois encore vers ce compagnon de mes premières longues équipées. Et puis, pour couper le silence, Henri vient devant moi en disant : "Je "fais" la première borne ; on a le vent contre, aujourd'hui..."

C'est vrai, le vent est contre ; tout à mes pensées mélancoliques, je prends la roue. Voici un nouveau jour qui commence. C'est ma seizième étape. Colmar a marqué pour moi la mi-parcours. Ce soir, à Besançon, ce sera au tour d'Henri. Une page est tournée et ce "Tour de France" se révèle peu à peu à moi dans toute son étendue. Avant le départ, je confiais à un ami que je ne pouvais réaliser l'ampleur de l'entreprise, que j'étais comme l'alpiniste qui s'attaque à un sommet géant mais qui, de la vallée, n'aperçoit que les premières forêts et quelques escarpements secondaires.

Maintenant, entre Colmar et Mulhouse, j'en sais assez pour bien me situer et pour évaluer, dans ses proportions vraies, la difficulté. Je fais un nouveau décompte des jours écoulés. Henri, du reste, tient beaucoup à participer à ces récapitulations et, au gré des relais, tandis que défilent lentement à notre droite les croupes vosgiennes, nous égrenons le bilan de cette première quinzaine. Dès lors, nous renouvellerons fréquemment cet exercice de mémorisation qui s'avèrera plus ardu au fur et à mesure de notre progression.

Voici Mulhouse. Nous traversons d'interminables et insipides faubourgs pour éviter, à notre habitude, le centre de la ville. Et c'est déjà la route de Belfort. Les derniers villages d'Alsace défilent. Le vent se fait plus fort, souffle maintenant par rafales. Nous avons rejoint un cyclotouriste suisse qui nous dit, avec un inimitable accent, aller lui aussi vers "Pezançonn" (Besançon). Nous lui proposons de profiter de notre abri, ce qu'il fait tant bien que mal, gêné par un guidon relevé sur lequel il ploie son buste pour lutter contre la bourrasque. Quelques petites côtes le mettent en difficulté. Nous l'attendons deux ou trois fois puis, de guerre lasse, après un nouveau décrochage dans une rampe plus longue, nous l'abandonnons à son sort. Notre entreprise n'est pas une randonnée ordinaire et nous devons penser à nous. Sa silhouette s'amenuise rapidement et disparaît bientôt. Nous ne le reverrons pas.

Les côtes sont plus fréquentes, plus dures, plus longues. Nous entrons dans Belfort vers midi, sans même voir le fameux lion. Nous aurons décidément vu assez peu de choses durant ce "Tour". Henri s'en afflige plus souvent que moi et ironise sur le genre de cyclotourisme que nous pratiquons. Je lui donne raison mais l'engage à boire la cigüe jusqu'au fond du calice. Nous mourrons de cette folie ou nous en serons définitivement guéris. Henri craint d'en mourir. Je me sens en train de guérir. Treize jours de crise et nous entrerons, lui dis-je, en convalescence

En attendant, il faut penser à manger. Il faut sans cesse penser à manger. Manger et dormir, voilà les

seuls vrais impératifs de cette épreuve. Tout le reste est secondaire. Alors, une fois de plus, nous mangeons. Qu'importe si le restaurant est sans caractère, la serveuse laide ou l'addition salée ; il est des cas où le porte-monnaie ou l'esthétique s'inclinent devant la fringale.

L'estomac à peu près lesté pour une paire d'heures, nous mettons le cap sur Clerval et la vallée du Doubs. Les Vosges sont derrière nous. Leurs dernières croupes arrondies s'estompent et disparaissent, masquées par les premiers vallonnements du Jura. Nous voici sous d'autres cieux. Le "Tour" continue.

UNE BELLE ÉTAPE

Aujourd'hui, dix-septième étape. Besançon-Bellegarde. L'étape du Jura. Elle sera longue mais nous ne partons pas plus tôt pour cela ; de plus, nous sommes trois. L'ami Jean Marquet, de Louhans, officiant comme moi, à ses heures perdues, dans une salle de classe, est venu hier à notre rencontre ; nous avons joyeusement rejoint Besançon et, ce matin, nous escaladons gaillardement une longue et régulière déclivité qui dévide ses virages au-dessus de la ville. C'est bon à monter, une vraie rampe assez longue, bien tortueuse, pittoresque. On s'y amuse, on s'y prélassé sur un petit braquet, on va de courbe en courbe, en transpirant doucement ; les talus sont moussus ; des sapins ourlent les crêtes ; les vaches grasses s'égaillent dans les pâtures : c'est le Jura. Et nous faisons aujourd'hui du cyclotourisme. Nous sommes heureux. Le ciel est bien bleu, les nuages ronds et blancs. Henri ne souffre de nulle part. Pour moi, j'ai bien des ennuis depuis la Normandie avec un tendon de cheville gauche ; certains jours, ce tendon m'a obligé à pédaler carré avec le pied gauche. Aujourd'hui, ça va à peu près de ce côté-là. Jean de Louhans va nerveusement sur sa haute haridelle. Lui aussi a des roues de 700. Henri ne manque pas de lui faire la morale à ce sujet ; ce n'est pas la première fois. Pour moi, le refrain m'est trop connu et je m'abstiens même de toute ironie usée sur l'aspect lourdaud, trapu et pataud des 650. Je les laisse dire. Ils jacassent tous deux comme des retraités du Trésor et de la S.N.C.F. qui se retrouvent chaque jour sur l'allée des tilleuls. Par moments, ils me distancent et je ne suis pas fâché de profiter pleinement des sites ou nous évoluons.

Voici l'aimable vallée de la Loue, une eau claire, des moulins moussus.

Maintenant, une nouvelle longue rampe nous ramène vers des hauts plateaux. Il en sera tout le jour ainsi. A midi, nous pique-niquons aux abords du Lac de Saint-Point.

L'herbe est drue. Jean de Louhans a bon appétit, presque autant que nous. Il me photographie aux prises avec une conserve rebelle. Au-dessus de nous, un vieux fort s'agrippe au ressaut d'une cluse. Un ruisseau reflète de petits sapins. Il faudrait pouvoir faire la sieste ici. Hélas, il est plus que certain que la nuit sera au rendez-vous avant nous à Bellegarde... Il faut avaler de travers une dernière banane, déglutir à la sauvette une gorgée d'eau, remettre les gants, la casquette, et en route ...

Tout l'après-midi, nous roulons sur d'étroits et capricieux chemins qui font le gros dos à travers forêts et pâturages. Où sont les autos ? Où sont les camions ? Nous voici chez nous, au pays des cyclos heureux. Faisons-nous le "Tour de France Randonneur" ? Point du tout. C'est une randonnée à travers le Jura, voilà tout. Trois cyclos se promènent sur les routes du Jura. Ils font des photos, ils devisent, roulent de front. C'est la fête !

"Soudain, le vent fraîchit, la montagne devint violette, c'était le soir"...

A. DAUDET.

Jean Marquet nous a quittés. Nous revoici tous les deux ; le crépuscule noie les combes d'ombres grises et 40 km nous séparent de Bellegarde. Henri ne pense pas au loup, ni moi non plus ; nous pensons simplement que nous sommes à nouveau sur le "Tour" et nous faisons des calculs en déchiffrant la carte. Hésitant entre le col de la Faucille et la vallée de la Valserine, nous optons pour celle-ci. Et vogue la galère. À l'entrée d'un bourg, roulant à bonne allure, je passe avec les deux roues sur un gros trou. Henri aussi. Mais ses roues de 650 ont résisté. Chez moi, la jante avant a une grosse bosse qui

m'empêche de freiner. Fini de rire. La pente s'accentue, la vitesse aussi. Avec mon frein arrière, je ne m'amuse pas. Je le sollicite avec mesure et me rattrape en serrant les fesses à bloc. Dans un trou noir, voici les lumières de Bellegarde. Illusion ! Une soudaine remontée nous dresse sur les pédales ; et ça dure, ça dure ! Nous hésitons à changer de plateau, pensant à un court caprice du profil. Au bout de cinq minutes, c'est toujours pareil. En avant sur le petit braquet. Quelle soirée... Il fait vraiment noir. Henri y voit assez mal la nuit. Il suit mon feu rouge. Quelle responsabilité pour moi... Enfin, ça redescend. Gare au freinage. Ça cogne dur devant. Revoilà les lumières de Bellegarde, toutes proches soudain, si proches que nous entrons dans la ville un peu ahuris. Voici l'hôtel. Patte blanche. Garage pour les vélos. Bagages. Chambre. Toilette. Repas. Itinéraire du lendemain. Cartes postales. Train-train quotidien. Au lit maintenant. Le "Tour de France", c'est cela.

LES SPORTS D'HIVER

"Lorsque la chèvre blanche arriva dans la montagne, ce fut un ravissement général"...

A. DAUDET

La chambre de notre hôtel de Valloire est confortable. Elle sent bon le parquet ciré et les lambris de sapin. Nos vêtements de route achèvent de sécher sur les radiateurs chauds. Car nous sommes en hiver. Tout hier, nous avons navigué sous une pluie drue et froide qui nous a pris peu après Megève, accompagnés au long de la sombre, insipide et interminable vallée de l'Arc, poursuivis dans la montée du col du Télégraphe.

Depuis longtemps, la nuit tôt venue a masqué les quelques pentes que la brume grise laissait à découvert. Nous avons écrit nos cartes postales et j'ai lavé mes socquettes. C'est, chez moi, une douce manie que celle de porter, l'été, des socquettes blanches. Henri, pourtant pétri de bons principes, échappe à ce souci. Ses socquettes sont de couleurs variées, avec pourtant, des dominantes sombres. Je lui en ai vu des noires, des grises, des kaki. Ce sont des socquettes américaines, en ce sens qu'on les jette après usage. Je ne puis faire le décompte des paires de socquettes qu'Henri a laissé en souvenir dans les corbeilles à papiers de nos chambres d'hôtels. Ce système, d'une incontestable simplicité d'exécution, lui épargnait tout souci de lessive. Je me défends d'émettre la moindre opinion sur ce procédé technique. A quand le vélo standard, à base de résine synthétique, que l'on jettera après usage et que l'on remplacera par une machine équivalente en vente dans toutes les pharmacies ?

Mes socquettes sont lavées, essorées, posées sur un radiateur. Demain, elles seront blanches et sèches. Pour combien de temps ?

Henri dort. Pas moi. J'écoute les rares bruits de Valloire endormie. La nuit est avancée, l'hôtel silencieux. Nulle voiture au dehors. Une gouttière, sur un toit voisin, s'est tue. Il ne pleut donc plus ? Ce serait trop beau. Je me lève à tâtons, gagne les toilettes au bout du couloir. J'entr'ouvre la fenêtre. Un air âpre et glacé me pique les narines. Au coin de la rue, un réverbère darde son cône lumineux vers le sol luisant. Et dans cette zone éclairée, je vois tourbillonner des flocons. Je m'y attendais. Il neige ! Il neige à 1400 m et le Galibier se trouve à 2 550 m. Nous sommes jolis... Si la route est fermée, que faire ? Un détour par Grenoble pour gagner Briançon ? Une grande journée de perdue ; et puis, comment seront les autres cols

l'Izoard, le Vars, l'Allos

Frissonnant, je me recouche sans bruit. Il faut dormir. On verra bien...

C'est tout vu. Le jour pâle nous révèle un paysage hivernal. Certes, la couche est mince, la neige mouillée ne tient que sur les herbes et les feuilles. Mais là-haut ?

L'hôtelier nous conseille de tenter le passage sans tarder. Il est encore temps. Demain, ce pourrait être pire.

Et nous quittons Valloire sous le poncho. Les flocons viennent y mourir sans bruit tandis que nous négocions lentement la rude rampe des Verneys. Comme nous approchons de Plan-Lachat, la neige

durcit. C'est du grésil qui rebondit maintenant en crépitant sur le nylon. J'abrite mes yeux de mon mieux avec le bord du capuchon et mon horizon ne dépasse guère quelques mètres au-delà de ma roue avant. Parfois, une vague et brève accalmie me permet de lever les yeux. Les pentes, déjà âpres en temps normal, prennent, sous cette neige fraîche, des aspects de Cordillère des Andes. Dans un couloir rocheux, de l'autre côté du torrent, une avalanche gronde soudain et une épaisse fumée blanche accompagne une pluie de cailloux qui rebondissent. Henri, qui monte à quelques encâblures devant moi, a manqué cet étrange et peu rassurant spectacle.



Le sommet ne doit plus être loin ...

Le grésil s'épaissit. Je baisse à nouveau la tête et je ne dois pourtant pas avoir l'air d'un coureur. Je pourrais monter un peu plus vite que je ne le fais, mais j'évite autant que possible de trop transpirer sous ce poncho où j'étouffe et je redoute un refroidissement en cas d'arrêt inopiné.

Plan Lachat. La route est toujours libre, mais, sur les talus, la couche s'épaissit notablement. Henri m'a attendu sur le pont qui franchit la Valloirette. Il ressemble au père Noël. Nous attaquons, de concert, les derniers kilomètres. La pente s'accroît et il faut s'employer ; cette fois, je transpire ferme, il n'y a pas moyen de faire autrement. Pourtant le froid gagne mes pieds. Mes chevilles insensibles se raidissent et, quand je me mets en danseuse, le nylon durci et raidi du poncho fait contre le garde-boue avant un bruit bizarre d'emballage de carton.

Aux chalets des Granges, des vaches immobiles, les sabots dans la neige, se serrent contre une muraille grise et suintante. Le vent se lève et nous bloque par rafales brutales et imprévisibles. Vers la borne 4, la neige prend sur le goudron. Nous suivons les traces de quelques voitures dont nous distinguons à peine les occupants masqués par l'épaisse buée des vitres. Que doivent-ils penser? Nous plaignent-ils? Nous admirent-ils? Se moquent-ils de nous? De toutes façons, peu doivent rester indifférents et je serais bien curieux de saisir leurs réflexions que je me plais à deviner, instruit par des expériences passées. Henri

m'a à nouveau distancé, comme il me distancera, nettement, dans chaque col. Certes, il explique aimablement cette différence par un braquet un peu plus long que le mien qui l'oblige à appuyer plus fort pour soutenir une cadence normale. Je suis assez lucide pour comprendre qu'il grimpe, simplement, mieux que moi.

C'est une constatation d'évidence qui ne me vexe pas. Du reste, pour l'instant, je m'occupe de moi-même. Où sont mes pieds? Je les vois mais ne les sens plus. C'est drôle, cette sensation de pédaler sans pieds...

Maintenant, les ornières sont plus profondes, plus difficiles à suivre. La bourrasque, aux approches des crêtes, devient plus brutale. A deux reprises, le poncho se rabat sur mon visage et je zigzague, aveugle, dans la neige épaisse. Je rétablis de justesse l'équilibre. Une grosse voiture me frôle sans ralentir et soulève de grands geysers de neige sale qui m'éclaboussent jusqu'à la tête. Les touristes de grand standing...

Où est Henri ? le l'ai aperçu, voici quelques minutes, dans un lacet au dessus de moi, pas très à l'aise lui non plus ; sa cadence, devenue anormalement lente, trahit un effort qu'il ne doit guère apprécier, lui qui aime comme moi, et plus que moi, pédaler toujours en souplesse. Il me disait, avant notre départ, et même plusieurs jours après, que ce "Tour de France Randonneur" n'était en somme, qu'un voyage itinérant avec des étapes un peu longues. Mais, en simple voyage itinérant, aurions-nous quitté ce matin l'hôtel de Valloire? Toute la question est là. Henri, du reste, reconnaîtra que cette épreuve n'est pas un simple voyage; elle est à la fois beaucoup plus et beaucoup moins. En tout cas, il me reparlera souvent de la gêne éprouvée pour se propulser dans ces derniers virages du Galibier, qu'il avait pourtant franchis aisément lors d'un récent B.R.A. Oui, mais il faisait beau, le vélo était délesté de ses sacoches latérales et les forces demeuraient intactes. Ici, nous sommes à la vingtième journée ; à la dix-neuvième pour lui. Nous n'avons aucun muscle douloureux mais nos forces vives doivent diminuer. La nourriture des hôtels n'est pas celle que nous souhaiterions et une grosse platée de nouilles au beurre complétée d'une confortable portion de confiture nous ferait souvent mieux l'affaire que les coûteux "amuse-gueule" que nous proposent les menus.

J'ai faim. Je ne vais pourtant pas m'arrêter là, dans la neige, en pleine tourmente. Le sommet ne doit plus être loin. Je respire difficilement un air froid qui me fait tousser et larmoyer, je sens à nouveau mes pieds, mais c'est parce que mes orteils me font souffrir. Je ne peux plus me mettre en danseuse : le sol est trop glissant ; les coups de vent plus rapprochés me bousculent dans tous les sens, la neige vole en poudre et glisse sur le poncho plus raide et plus "cartonnant" que jamais. J'ai toujours faim. Mon plus petit braquet se fait étrangement lourd à tirer. Ce n'est pourtant qu'un 28 X 26 ; ce n'est heureusement qu'un 28 X 26 - et j'avance vaille que vaille. Il faut tenir, il faut monter. Cette fois, un remous plus violent me stoppe net ; je vais tomber ; mais non, ça repart juste pour garder l'équilibre. Encore un lacet ; je sais que le dernier tourne vers la droite; c'est le cas. Est-ce le dernier ? le n'y vois presque rien. Mais si, ça y est, c'est le sommet : le trou noir et ovale du tunnel, trois ou quatre voitures arrêtées et, stoïque, devant le panneau du coi, la silhouette d'Henri qui me regarde venir avec un pâle sourire transi.

Vite, une photo... Elle ne sera pas bien belle, mais allez faire des cadrages savants dans ces conditions ! Là dessus, un remous brutal saisit le poncho de mon compère qui doit patauger deux ou trois longues minutes en neige profonde pour récupérer sa chasuble.

Dans le tunnel, la boue, le froid et une buée gluante nous accompagnent vers le Briançonnais. A la sortie, un épais brouillard nous accueille mais la route semble moins mauvaise. En attendant, nous entrons dans un bar refuge à la toiture ourlée de pendeloques givrées.

Il fait chaud, dedans. Le poncho ne cartonne plus, mes pieds revivent et nous buvons un grand bol de thé.

Soudain, au dehors, le brouillard blanchit étrangement, prend un éclat insoutenable et se déchire d'un

coup, découvrant à nos yeux éblouis tout le Briançonnais ensoleillé. De longues trainées de brume, remontant les versants très vite, se retournent au niveau des crêtes et se disloquent en fugitives volutes. La neige fraîche recouvre les combes très bas dans la vallée, au-delà de la coupure du Lautaret où nous allons passer. Déjà, sous ce premier soleil, la neige sur la route s'amollit et ruisselle. Nous sommes sauvés. Le "Tour" continue.

LE SUD

Et le "Tour" a continué, avec ses hauts et ses bas. Les hauts ? L'Izoard, où il neigeait, le Vars, où il neigeait, l'Allos, où il neigeait. Nous avons mangé, et dormi et pédalé. Nous avons pris, chaque matin, nos sacoches abandonnées la veille au soir, sur une chaise de la chambre ou à même le plancher. Nous avons huilé nos chaînes et les dérailleurs, de généreuses giclées de lubrifiant, sans souci des projections sur des jantes depuis longtemps recouvertes d'un dépôt noirâtre. Sous leur gangue de crasse, nos montures restent en bonne santé. Pour ma part, j'ai connu une seule alerte dans la montée du col de Vars, un grincement d'abord discret, puis plus lancinant, dans la boîte du pédalier. A tout hasard, j'ai huilé... et le grincement a complètement disparu.

Maintenant, nous sommes en bas des montagnes, et en bas de la carte. Nous approchons de Nice. C'est ma vingtroisième étape ; c'est samedi aussi. Dans une semaine exactement, je serai à Castets. Est-ce possible ?

Tout récemment, pendant un repas de midi, Henri demeurait silencieux et fermé. Nulle querelle technique ou idéologique ne nous ayant divisés depuis plusieurs étapes, je m'enquis des raisons de cette sombre humeur. Et Henri me dit : "J'ai le cafard ; j'ai le cafard parce que le "Tour" va bientôt s'achever ; et avec s'achèvent mes vacances et une belle aventure

J'ai compris cela. Pour moi, c'est un peu différent. J'ai hâte de retrouver le camp des Landes et ses occupants. Je sais, par les lettres, qu'il pleut beaucoup là-bas, et par les journaux que nous entrevoyons dans les hôtels, que les tempêtes succèdent aux tempêtes sur les côtes de l'Atlantique. Que doit-faire ma tribu ? Bien sûr, il ne faut rien dramatiser, il n'empêche que cette dernière semaine sera longue. Même pour Henri, malgré la perspective désolante d'une proche fin de vacances.

Nous voici donc aux abords de Nice. La vallée du Var s'évase un peu et les hauteurs des Alpes du Sud vont se dégradant jusqu'à ne plus être maintenant que de simples collines. Droit devant, le ciel bleu, le grand, le profond, l'absolu ciel bleu de la Côte . La route est plate et rectiligne, le goudron uni, la brise douce, le soleil chaud, Les ponchos sont pliés, les souliers cirés ont oublié la boue du Galibier. Un rapide coup de chiffon a même rendu un peu de lustre aux vélos. Certes, il n'y faudrait pas regarder de plus près, mais le soleil fait des miracles...

Sorties d'on ne sait où, les voitures pullulent à nouveau. Elles étaient devenues rares, dans les cols, en ce début de septembre et sous la bourrasque. Ici, comme les mouches à la chaleur, elles nous harcèlent à l'envi. Ce "Tour de France" est infernal. Un mal disparaît, un autre lui succède. Plus de froid, plus de pluie : voici les autos et les camions.

À Nice, c'est le bouquet. Nous longeons des files ininterrompues de véhicules qui vont je ne sais où, chenilles processionnaires obstinées et aveugles, image étonnante et rassurante de ces abcès de fixation qui réservent aux honnêtes cyclos des chemins paisibles et déserts, à condition de ne pas faire le "Tour de France Randonneur".

Pour nous, c'est toujours le "Tour" Et ce n'est pas maintenant que nous allons renoncer. La perspective d'une réussite possible, sinon prochaine, a définitivement chassé toute idée d'abandon. Nous devrions aller à quatre pattes que nous poursuivrions la route jusqu'à son terme.

Ici, c'est la corrida ; la corrida à Antibes, la corrida à Cannes, et sur l'Esterel et partout. Cependant, Henri se veut à toute force redevenu cyclotouriste et, quelque part du côté d'Anthéor, il décide de se baigner... les pieds.

Nous nous arrêtons donc près du rivage, dans une pinède à peu près exempte de papiers gras. Et tandis

que je mange (pédaler-manger-dormir, sont les trois mamelles du "Tour de France"...), Henri disparaît au fond d'une crique avec quelques friandises et là, les orteils frétilant dans l'eau salée de la mer latine, il mangera, un quart d'heure durant, du chocolat aux noisettes, des oranges et des pêches, joignant ainsi l'utile à l'agréable.

Nous atteignons Sainte-Maxime, but de cette étape, à la chute du jour, sans avoir à utiliser notre éclairage, ce qui, durant notre périple, constitue un fait rare et digne d'être signalé.

Aujourd'hui, c'est dimanche, le dernier dimanche de ce "Tour de France", du moins pour moi, puisque mon compagnon en vivra encore un entre Castets et Bordeaux.

Une fois encore, pendant qu'Henri accomplit avec une imperturbable constance ses devoirs dominicaux, je me livre, non moins imperturbablement, aux menus soins du départ. Ce matin, pour gagner du temps, ou, du moins, pour en perdre aussi peu que possible, je me hasarde à arrimer moi-même les sacoches d'Henri sur sa monture. Ces sacoches sont, en réalité, deux sacs de sport munis d'une plaque en balsa. Il faut, par un subtil tour de main, les plaquer sur l'armature du porte-bagage et les y maintenir pendant qu'on les ceinture de tendeurs. Le système, conçu et mis au point par le frère d'Henri, a de quoi surprendre le profane. Mais, comme pour la manette du dérailleur sur le hauban arrière, je m'y suis fait avec d'autant plus de philosophie que la chose ne me concerne pas directement. J'arrime donc de mon mieux les deux sacs. A vrai dire, je modifie un brin leur disposition et j'ai la faiblesse de penser que mon système a pour lui une plus grande rapidité et une meilleure tenue. Je me fais des illusions car, dès le lendemain, Henri reprendra l'affaire en mains, si je puis dire, et les choses retrouveront la place qui leur a été assignée au départ de Bordeaux.

Pour ma part, mon bagage, plus ordinairement composé de vieilles sacoches grises, un peu flasques et délavées, prend très humblement sa place à cheval sur le porte-sac de guidon. C'est simple, commun, sans originalité ni recherche. Ma technique, longtemps hésitante, se fonde sur un empirisme éminemment critiquable mais qui présente à mes yeux l'inestimable mérite de me donner satisfaction. Nous quittons Sainte-Maxime sous le soleil ; par pour longtemps. Dès que nous abordons les Maures, le ciel noircit et il commence à pleuvoir. Cette pluie tourne rapidement au déluge, en cataractes qui noient routes et fossés. Nous avançons là dedans en payant et les voitures, toujours aussi nombreuses, achèvent sur les côtés l'arrosage que nous subissons verticalement. Pourtant, cette pluie est tiède en comparaison des douches glacées de la montagne. Les pieds complètement trempés, nous ne craignons plus les flaques et nous pataugeons presque gaiement. Nous traversons ainsi La Londe-des-Maures où nous faisons notre arrêt casse-croûte de 10 h.

C'est là qu'Henri va oublier ses gants cyclistes qu'il regrettera amèrement, non point pour leur valeur marchande (des gants qui ont fait un "Tour de France" ne sont guère reluisants...) mais par leur valeur de souvenirs, de reliques. Il est difficile aux hommes de ne pas vénérer de reliques. Moi-même, je conserve dans mes tiroirs des objets hétéroclites et innombrables qui iront pourtant un jour à la poubelle, ce que je sais et qui me chagrine. Il en sera sans doute ainsi de mes gants et de la plaque de cadre de ce "Tour de France". Je console Henri de mon mieux et lui expose qu'il y a quelque paganisme à regretter ainsi de simples objets; un garçon tel que lui doit dominer ces réflexes fétichistes et les laisser à des esprits étroitement et froidement matérialistes. En somme, il vaut mieux que ce soit lui qui ait oublié ses gants plutôt que moi.

Mes beaux discours ne sont guère convaincants ; visiblement, Henri regrette ses gants mais plus le temps passe, plus nous roulons et plus il a conscience qu'il devra se contenter de regrets : il ne reverra jamais ces infimes et pitoyables témoins d'heures glorieuses, oubliés un matin de grande pluie au coin d'une table de café...

La pluie cesse pendant que nous dînons (le dîner, dans le midi, correspond au déjeuner des gens du Nord de la Loire) à Toulon et, quand nous quittons cette ville, le soleil reparait, soudain chaud comme il sait l'être encore, en ces contrées, début septembre.

Peu après Toulon, nous voyons venir vers nous un autre cyclo. De très loin, nous savons discerner un confrère ; il se distingue à coup sûr d'un autre cycliste, facteur ou coureur, à un je ne sais quoi de spécial et de particulier dans l'allure et la silhouette. " Et si c'était Anselme ?..". - pensons-nous de concert.

Anselme, mon collègue de l'école de Marcoux, Anselme que nous avons déjà croisé entre Boulogne et Calais et qui fait le Tour en sens inverse...

Et c'est Anselme ! Arrêt, salutations, congratulations. On parle de rendez-vous de l'espace. Après tout, nous sommes des satellites à notre façon. Celui que nous croisons achève son périple; il sera à Nice dans la nuit. Le Tour en dix-neuf jours ! Et c'est sa seconde expérience... Nous le considérons curieusement, hirsute, le visage brûlé par le froid (il a trouvé la neige dans les Pyrénées), les yeux rougis de sommeil, Anselme offre l'image d'un naufragé recueilli sur son radeau après un mois de haute mer. L'image mais point le ramage. Le randonneur dignois n'a rien perdu de sa façon provençale et nous causons, nous causons comme trois bourgeois qui font leur tour de ville et se rencontrent sur la place du 14-Juillet.

Pourtant, il faut nous quitter. Quelques photos souvenirs et Anselme disparaît vers Toulon tandis qu'Henri ne cesse d'épiloguer sur l'étrangeté de cette deuxième rencontre entre cyclistes perdus sur un si vaste parcours et soumis à tant d'impondérables. Ceux qui n'ont jamais vécu de longues randonnées ne sauraient comprendre ce que représentent ces heureux hasards de la longue route où nous ne trouvons que présences d'étrangers, d'indifférents, de gens qui "ne savent pas".

Là-dessus, nous approchons de Marseille.

De Marseille ce jour-là, je conserve deux souvenirs : les pavés d'Aubagne et la sortie de la ville vers Martigues.

Les pavés d'Aubagne sont une zone non signalée sur les guides archéologiques, une voie romaine reconstituée par un Viollet-le-Duc trop zélé, un conglomerat de blocs disloqués qui s'allongent sur des kilomètres. Les passants interrogés vous sourient aimablement et vous disent toujours que c'est bientôt fini. Bientôt, mais pas encore. Je n'ose plus rouler ; mon vélo va se démolir ; lui, ou peut-être moi, ou les deux en même temps. Henri non plus n'est pas fier et ses 650 ne suffisent plus à lui assurer l'impunité. Nous voici sur les trottoirs. Mais les trottoirs d'Aubagne ne sont pas ceux du Nord. Un malabar poilu et noir de peau nous barre le passage et maugrée des menaces. Il manquait ce pavé là ! Je suis écoeuré. Au diable le "Tour" et ses contrôles obligatoires dans les grandes villes. La prochaine fois que je voudrai voir Marseille, je grimperai à la Sainte-Baume et observerai la ville et le port aux jumelles. Après quoi, je me retirerai dans les terres. Mais on me promettrait tous les paradis de toutes les religions antiques, actuelles et futures que je ne porterais plus mes roues sur les pavés d'Aubagne.

Marseille abordée, il faut en sortir. Là, imaginez une sorte de Peyresourde en ligne droite, bordé de maisons et de trottoirs, surchargé de véhicules. Et quand vous vous croyez au sommet, un coude de l'avenue vous révèle une nouvelle rampe plus pentue encore, plus longue, plus désespérante.

Lorsque, enfin, les maisons s'espacent et la côte s'achève, nous constatons que la traversée de Marseille nous a pris deux grandes heures, deux heures passées à louvoyer, à trépidier, à pester, à suer. Qu'avons-nous vu de la ville ? Des pavés, bien sûr. Des carrefours, des feux rouges, des sens uniques. Le port, nous le devinons, de loin, tandis que nous filons enfin vers Martigues que nous atteindrons, suivant la coutume, à la nuit tombée, alors que les lumières des pétroliers tremblotent sur l'eau noire de l'Etang de Berre.

Un jour de plus, un jour de moins. Demain, vingt-cinquième étape !

MISTRAL

Avec les cols, les vallées encaissées, les virages innombrables, nous l'avions presque oublié, ce vieil adversaire invisible et tyrannique, ce vent de face qui nous faisait sacrer et pester sur les routes de l'Ouest et du Nord.

Le revoici dans son expression la plus cinglante : le Mistral. Il faut avouer que nous venons le provoquer dans son fief le plus inaliénable, la Crau.

Nous faisons présentement route entre Fos-sur-Mer et Raphèle. Un horizon plat et vide, des cailloux,

une chaussée rectiligne, des bornes extraordinairement espacées et, par-dessus tout, le long hullement modulé mais continu du mistral dans nos oreilles, Il chante partout sa mélodie guerrière : sur les rares herbes du talus, dans les isolateurs, dans les fils du téléphone, dans la courbe des garde-boue, sur le rabat du sac de guidon. Torse effacé, tête dans les épaules, le nez froncé, la chaîne sur le 40 X 23 (oui, sur le 40 X 23), je pédale. Je pédale pour rien. Aucun indice sérieux ne me permet de supposer que j'avance. Je me raccroche à la sensation légère que me procurent les vibrations du vélo : il bouge, donc je bouge. Henri bouge aussi. Lui non plus n'a pas du tout l'impression de se déplacer. Il vient de me confier qu'il rêve d'une baguette magique pour se trouver transporté d'un coup à Agde, but de notre étape du jour. Quel aveu, chez ce garçon qui a toujours posé en principe de pédaler par plaisir et de s'arrêter si les éléments contraires lui rendent la route désagréable et languissante. Présentement, il languit, Henri. Plus que moi peut-être.

Pour m'encourager moi-même, comme je le fis entre Avranches et Grandville je le raisonne, lui expose et lui prouve, sans trop y croire, la réalité de notre progression.

Au loin, se profile un mas. Il reste longtemps à l'infini, indistinct, inaccessible. Il faudra l'atteindre, et puis le dépasser, et puis le perdre de vue. Le perdre de vue ! Alors qu'il est encore si loin devant...

Un camion-citerne nous croise et son remous, ajouté au mur du mistral, nous cloue presque sur place. Maintenant, c'est Henri qui mène. Je laisse tomber la chaîne sur le 20 dents et mâchonne une pâte de fruits. C'est épatant, ces pâtes de fruits, agréables au goût, faciles à emporter, à atteindre, à mâcher ; vite assimilé. C'est une idée d'Henri, une recette que mes longues années d'empirisme ne m'avaient pas révélée.



Ma pâte de fruits est finie. Le relais aussi. Me revoilà dans le vent. J'essaie de garder le 20 dents mais, décidément, je “patauge” mieux sur le 23. Si nous tenons le 15 à l'heure, c'est bien tout. Où est le mas ? Toujours aussi loin. Je m'étais promis d'attendre deux ou trois relais avant de le regarder à nouveau. Ça m'apprendra.

Je baisse le nez. Ça hulule toujours. L'ombre d'Henri court sous mon pédalier et la mienne grignote des mètres, juste devant ma roue. A quelle heure serons-nous à Arles ? Quant à Agde, il vaut mieux n'y

point songer. J'ai un renvoi de pâte de fruits et le goût du sucre dans les dents. Il me faudrait boire mais mon bidon est vide et Henri a horreur que l'on boive dans le sien (il n'accepte, à la rigueur, que des transvasements et en use ainsi, même avec son frère. C'est logique.,.). Question d'hygiène élémentaire, m'a-t-il expliqué un jour. Je n'ose plus revenir sur une aussi criante évidence et je garde ma soif et mon amour-propre intact.

À son tour de mener. Du coup, je garde le 23 dents. Dans sa roue, je ne vois que son garde-boue et ses pieds qui montent et descendent. Tiens, ses socquettes sont kaki, aujourd'hui. Il me semble bien qu'hier elles étaient grises. Encore du travail pour la soubrette de l'hôtel de Martigues...

Je ne veux pas encore regarder vers le mas, "je ne veux pas". Je détaille à droite les champs de cailloux, à gauche, les champs de cailloux, devant, les socquettes kaki, je ne peux pas me retourner ; les remous sont violents et je colle très près à la roue qui me précède pour mieux user de l'abri. Récupérer pour mieux aider mon compagnon lorsque viendra mon tour de mener ; il récupérera alors pour mieux m'aider ensuite ; est-il meilleur symbole de la fraternité sportive ? Les coureurs se relaient pour se ménager et se mieux combattre ensuite. Nous, c'est pour mieux nous aider, jusqu'au bout.

Tiens ! Le mas... mon ennemi personnel, le mas. Il est là, je le tiens, je le longe, le maîtrise, le dépasse, le relègue dans le passé, dans les lointains flamboyants de la Crau. Devant nous l'horizon est plus vide que jamais ; seulement, je regarde franchement au-delà de mon guidon puisque le mas est passé. Peu à peu, une frange bleu émerge sur le ciel blanc, se précise, se découpe. Henri l'a vue et me dit que sont les Alpilles. Je le pensais aussi sans oser y croire. Maintenant, apparaissent quelques lignes de peupliers. Deux cyprès, en avant-poste, nous regardent venir. La Crau s'achève. Henri semble ragaillardi et je repasse le 20 dents pour le suivre. C'est formidable nous devons atteindre le 20 à l'heure nous volons ! Voici d'autres arbres encore, une pinède, des haies de roseau. Tout va très vite maintenant. Déjà une nouvelle borne et c'est à moi de mener : 40 X 18 ; la cadence des jours normaux. Henri chantonne, il a tout oublié, insouciant et oublieux comme ces enfants sans rancune et sans soucis qui jouent et rient cinq minutes après une séance de martinet. Nous traversons Raphèle et décidons déjà de bien manger en passant à Arles. Il y a plus de quarante kilomètres que nous n'avons pas fait de repas. Plus ça va, plus notre faim devient malade, endémique, tyrannique et désolante. Plus qu'Henri, je ressens ce désagréable état de vide stomacal. Je mange, pourtant, très, très souvent (il est vrai que je suis, à table, plus difficile que lui ? J'ai notamment horreur du lait et du fromage, aliments nutritifs par excellence..). Mais, sur ce plan, les derniers jours me seront durs ; ne souffrant de rien, je manque pourtant de forces et de ressort. Moins sensible sur le plat, cette faiblesse m'apparaîtra évidente dans les Pyrénées où je passerai les cols au petit train, sans jamais peiner réellement, mais sans pouvoir supporter le moindre changement de rythme, alors qu'Henri gardera, jusqu'au bout, notamment en montagne, une grande efficacité et une singulière aisance.

Cette fois, nous sommes à table, et il n'est que onze heures du matin. "Manger avant d'avoir faim", disait Vélocio. Alors pensez, quand on a faim !...

Il fait nuit. La ligne droite, entre Sète et Agde, étire ses kilomètres exaspérants. Exaspérante, la route bombée et crevassée, ourlée de bas-côtés instables et dangereux; exaspérant, le vent de N.-O. qui ne nous bloque plus comme le mistral du matin mais dévie notre route et rend inefficaces nos relais ; exaspérante, la circulation intense sur ce littoral dont nous ne percevons même pas la senteur marine ; exaspérants, ces deux motards de la police qui font depuis Sète la lieue du chien et scrutent à chaque passage nos vélos, guettant vainement une défaillance de nos éclairages ou une imprudente embardée ; exaspérant, enfin, ce "Tour de France" qui n'en finit pas de finir, qui s'amaigrit, fond au fil des heures et garde pourtant en réserve ses ultimes troupes d'élite, les Pyrénées.

Je mène rageusement. Ce goudron de l'Hérault est inimaginablement mauvais. Que serait-ce si nous souffrions de la selle ? Point n'est le cas pour aucun de nous deux et pourtant, jamais, jamais, je ne repasserai à bicyclette par ici. Je prévoyais ces difficultés. Je savais que j'ai horreur de ce bas-Languedoc sursaturé de poids lourds et de voitures, au décor souvent insipide, aux mauvaises routes longées de tas d'ordures, de plâtras, d'herbes lépreuses et de hideux cabanons bariolés de publicités. Non, la France

n'est pas partout belle. Je me souviendrai de la laideur des cabarets bretons qui puent l'alcool, de la hideur d'Aubervilliers et des dunes de Calais, de la tristesse et de la noirceur de Cysoing, de la désespérante théorie motorisée du littoral méditerranéen. Grâce à ce "Tour", la France aura pour moi des zones interdites où je ne mettrai plus mes roues (je ne vise pas ici la Bretagne, même si ses estaminets débitent l'alcool par hectolitres). Et je ne reviendrai pas plus entre Sète et Agde qu'entre Aubagne et Marseille.

Voici Agde enfin, voici l'hôtel, le repas et le lit.. Demain, il fera jour...

LES PYRÉNÉES

C'est une étrange sensation que celle de se vouloir chez soi et d'avoir conscience qu'il faut encore franchir sept cents kilomètres et une douzaine de cols avant de déboucler les harnais. C'est pourtant notre situation lorsque nous quittons Perpignan, dans la touffeur d'une fin d'après-midi orageuse. Devant nous, le Conflent creuse sa dépression au pied du Canigou, sombre et massif sous de noires nuées. L'orage pourtant nous épargne et tout se borne à un violent coup de vent que nous laissons s'épuiser en mangeant des gâteaux devant une vieille maison catalane. Des gosses viennent flairer nos vélos. Les vitesses multiples les intriguent et les impressionnent mais nos garde-boue leur font faire la moue. "Ce sont des vélos routiers", conclut le plus dégourdi qui met dans ce jugement le ton de mépris que l'on pourrait avoir pour un char mérovingien. Quand donc les dirigeants fédéraux, soi-disant soucieux de recrutement, se décideront-ils à interdire les garde-boue sur nos vélos ? Quand donc comprendront-ils que l'avent du cyclotourisme réside dans sa disparition même et dans son remplacement par du sang frais, celui de rapides et lucides cyclosportifs qui ne feront, au moins, plus rire personne? (C'est, du moins, ce qu'ils disent... et ce qu'ils croient !)

Conscients de ces évidences, nous enfournons nos gâteaux sans mot dire, buvons une rasade et reprenons la douce et progressive montée vers Olette.

Le soir tombe doucement ; la route est calme et nous causons paisiblement. Je suis en veine de confidences et raconte à Henri quelques souvenirs d'une jeunesse que je ne me décide pas à juger lointaine. En fait, je suis heureux, décontracté. Jusqu'à Perpignan, ce fut l'infamale danse de la Nationale, à peine facilitée, entre Béziers et Narbonne, par la présence fortuite de Louis Romand, un autre "Tour de France" qui rôdait par là, en quête de contrôles de la "Randonnée des Sites Cathares". Ce compatriote et compagnon de route occasionnel nous aida à oublier ces tristes kilomètres. Il nous quitta à Narbonne, nouveau témoin épisodique et amical de notre équipée.

Maintenant, nous longeons les vergers qui bordent la route de Villefranche-de-Conflent. Très absorbé par le récit de mes souvenirs, je remarque à peine les remparts de Vauban et la porte par où l'on entre dans le vieux village. Je connais bien cette région qu'Henri traverse pour la première fois. Je lui en ai beaucoup parlé et il ne sera pas déçu, se promettant de revenir y faire du cyclotourisme.

Et voici Olette aux maisons étagées au-dessus de La Têt.

Nous allons dormir avec la fenêtre ouverte. Hôtel de Valloire, chambre calfeutrée, buée aux vitres, flocons de neige, où êtes-vous ? Ici, les derniers Insectes de l'été crissent encore ; les étoiles brillent dans le ciel bleu sombre. Dans la rue, des villageois attardés rentrent de la partie de cartes et ce langage sonore, ces syllabes tour à tour abruptes ou chuintantes, ces accents toniques vigoureux, c'est la langue catalane. Demain, nous serons en Ariège, et puis en Comminges, et en Bigorre, et en Béarn, et en pays basque, et, et... dans les Landes.

Dans les Landes ! Ce n'est pas croyable... Comme c'est étrange. Les insectes crissent toujours. Je vais m'endormir. Je m'endors.

"Après ce virage, nous verrons la borne deux..."

Le virage passe et voici la borne. Nous achevons le col d'Aspin. Il fait nuit. En bas, les lumières d'Arreau s'enfoncent dans le creuset obscur de la vallée d'Aure. Nous grimpons de concert. Nous n'avons guère croisé que deux ou trois autos attardées. Le faisceau de leurs phares a balayé quelques instants les pentes, les balises blanches, des lacets, les touffes de genêts et les troncs noueux des

bosquets de hêtres.

Ici, nous sommes seuls. De longues écharpes de brume épaisse estompent les crêtes proches. Par une mince trouée brille une étoile, juste devant nous, à la verticale du col que nous situons sans le voir : nous le connaissons si bien...

Il a beaucoup plu, depuis l'Ariège. Il faisait beau au col de la Perche, en Cerdagne, au Puymorens... Ça n'a pas duré. Les écluses se sont largement ouvertes après Massat que nous avons quitté, pour la seule fois de notre aventure, avec une heure d'avance sur l'horaire théorique, soit 7 h.

Pourtant, sur le sommet de l'Aspin, il fait nuit. Septembre s'avance, les jours raccourcissent étrangement. Nous n'avons pourtant pas perdu de temps aujourd'hui, forçant les durs lacets du Portet sous le poncho, passant les Ares sous un déluge, remontant la vallée de Luchon dans de doux clapotis. La pluie ne nous a quitté qu'à deux kilomètres du Peyresourde. Juste le temps de plonger sur Arreau et c'était le soir...

Voici la courbe molle de l'Aspin. Au sommet, nos pas crissent un instant sur le goudron mouillé tandis que nous enfignons, à la hâte, les survêtements. A une centaine de mètres, une cabane de bergers encore habitée perce la nuit d'un rectangle jaune. Des clarines assourdies trahissent le troupeau immobile autour du refuge.

Dans la descente, le brouillard s'épaissit ; nos petits phares lèchent vaguement la route juste devant nous. Henri me suit, plus mal à l'aise que moi dans l'obscurité. Je guette le premier lacet. Il n'en finit pas de venir. La brume goutte lourdement sous les sapins. Les patins sifflent sur les jantes humides. Il fait froid. Le poncho se creuse entre le guidon et mes genoux que je fais aller au ralenti et qui frottent le nylon avec un raclement léger et rythmé. Cette fois, voilà le lacet.

J'avertis Henri et je vire, et d'un. Le second n'est pas loin. Le voici déjà. Et de deux. Encore deux fois la manoeuvre et nous glissons dans la combe de Payolle. Un peu de pédalage nous réchauffe et puis nous plongeons vers La Séoubé. Au ras des maisons, un court écho amplifie le graillement des roues libres.

Cette descente nous paraît bien longue. Encore une courte remontée, une brève séance de danseuse et c'est enfin Sainte-Marie-de-Campan. Nous dormirons ce soir à " l'Hôtel des Deux Cols " , le bien nommé. Nous arrivons de justesse. On ne nous attendait plus et la patronne s'apprêtait à fermer. Nous sommes ce soir les seuls clients avec... un cyclotouriste anglais. Il faut être fou comme un cyclotouriste pour circuler dans les cols par un temps pareil

L'Anglais est allé dormir. Nous mangeons rapidement, mais abondamment, sous un petit lustre à la lumière tamisée. Il fait bon dedans. Après-demain, j'aurai fini le " Tour de France ". Allons nous coucher.

RETOUR AUX SOURCES ET ÉPILOGUE

J'ai fini le "Tour". Ce n'est pas possible. Je n'y crois pas encore. Je ne réalise pas que ce qui glisse sous mes doigts dans une vibration amortie, ce n'est plus la toile rêche du guidon ni le caoutchouc strié des poignées de freins, mais le volant oublié de ma voiture. Près de moi, ma femme silencieuse respecte mes pensées qu'elle devine. Derrière, mes enfants, fatigués par la joie et l'excitation des retrouvailles, se sont endormis. Les essuie-glace balaient l'épaisse averse qui gicle sur le pare-brise. C'est fini. Plus de poncho, plus de dérailleur, plus de vent de face. Henri n'est plus là non plus. Nous l'avons laissé, après un dernier repas en commun, à l'hôtel de Castets d'où il partira pour sa dernière, sa vingt-neuvième étape.

Ma vingt-neuvième étape à moi, je la revis. Tombés hier sur Oloron des hauteurs froides et mouillées de l'Aubisque (en compagnie de l'ami Baleix, de Pau, venu à notre rencontre malgré un temps médiocre...), nous avons ce matin traversé le pays basque sous un gai soleil. Mais je n'arrivais pas à être heureux. J'avais beau me dire que c'était la dernière étape, que j'allais réussir, que j'allais retrouver le soir mon petit monde, je ne réalisais pas. La routine des étapes m'avait déformé à tel point que je pédalais toujours comme si j'avais dû recommencer le lendemain, et le surlendemain, et longtemps encore, vers

un but qui m'avait paru si lointain que je ne pouvais désormais le sentir si proche. L'Osquich, dernier col du "Tour" m'a paru pénible. Je manquais de ressort, moulinant sans aucune nervosité et pourtant sans trêve. Henri m'a attendu un long moment au sommet et nous avons pris là les dernières photos de notre "Tour de France".



Après le repas de midi à Saint-Jean-Pied-de-Port, nous avons négocié les côtes sèches de Louhossoa, de Cambo, d'Ustaritz. Bayonne n'arrivait jamais. J'aurais voulu forcer les rampes presque au sprint. Si j'avais pu, je l'aurais certes fait puisque je n'avais pas à repartir le lendemain. Mais, vraiment, je ne pouvais pas. Rageusement, j'attaquais sur 40 X 20, puis sur 40 X 26. L'allure faiblissait, tombait. Mon rythme ralentissait jusqu'au point limite où, d'une main résignée, je basculais la chaîne sur le plateau du 28. Et, cependant, je ne souffrais de nulle part; j'étais comme celui qui rêve qu'il veut finir, qui agite follement ses jambes et qui ne bouge pas.

À Bayonne, nous avons effectué notre ultime casse-croûte commun, à l'abri d'une étroite ruelle, car une bourrasque orageuse s'abattait sur la ville.

Et puis, très vite, j'ai revu les Landes. J'ai revu les pinèdes profondes avec les pots sur les troncs, et les bruyères, et les fermes basses aux murs de briques et aux croisillons de bois. Là, d'un coup, j'ai repris vie et joie. J'ai "sentí" cette joie. Je l'ai accueillie avec soulagement parce qu'il "fallait" qu'elle vienne enfin. Je me souviens que la chose s'est produite après Labenne, tandis que nous roulions, sur la chaussée redevenue plate, vers Saint-Geours. Une brusque bouffée de senteurs résineuses, de bruyères mouillées, a traversé la route. J'ai lâché le guidon, levé les bras dans le plus heureux des gestes de victoire et j'ai crié

"Henri ! Les Landes ! Les Landes !"

Nous voilà au camp. J'arrête la voiture. Dans la pinède presque déserte, les phares font reluire les troncs mouillés. Voici la caravane. Voici le lac. Il me semble les avoir quittés hier, tout à l'heure même. Et pourtant, pourtant j'ai fait, entre temps, le "Tour de France".

ÉPILOGUE

Nous avons donc bouclé le "Tour" en vingt-neuf jours. Henri a effectué, sans histoire, sa dernière étape qui fut ma première. Ainsi, tout se sera bien passé et nous aurons strictement suivi le programme prévu. Plusieurs camarades m'on demandé si "ça vaut le coup". J'avoue mon embarras et je ne puis, pour ma part, que leur répondre en gascon, précisant bien que ce jugement est strictement personnel et ne concorde pas forcément avec celui, tout aussi valable, d'autres randonneurs qui ont effectué aussi cette randonnée, à commencer par Henri.

D'abord, si je me place au strict point de vue de la froide raison, je maintiens plus que jamais les réserves exposées au début de cette histoire : trop de routes à grande circulation, trop de grandes cités encombrées, obligation, légitime mais astreignante, de se faire pointer en de nombreux endroits, comme les forçats libérés du siècle dernier devaient se présenter aux gendarmeries de leurs lieux de passage. Mais cette réserve s'applique à toutes nos "épreuves" de cyclotourisme et pas spécialement au "Tour de France". Ensuite, la longueur des étapes à couvrir chaque jour ne permet guère qu'une vision superficielle des régions traversées. J'ai expliqué dans le récit que, pour certaines d'entre elles, la chose n'est guère regrettable. Mais que dire pour toutes les autres, les plus nombreuses ?

C'est ce qui m'incite à penser que le "Tour de France Randonneur" est, avant tout, une "épreuve". Si on l'envisage sous cet angle précis et restrictif, alors, oui, le "Tour Randonneur" vaut la peine d'être fait. Oui, cette succession d'étapes, de routes, de côtes, de plaines et de cols, cette existence de nomade durant plusieurs semaines, cette expérience unique de notre résistance physique et morale, de notre aptitude aux longues chevauchées, cette inexprimable "vision globale" de la France, cette profusion de sensations et de souvenirs, cela vaut la peine d'être vécu. Vélocio préconisait ouvertement ces tests physiques et moraux que l'on s'impose à soi-même, que l'on se fixe par amour-propre (au sens littéral du terme) et non par gloriole, car il n'y a gloriole que si l'on veut se comparer aux autres "pour leur prouver qu'on leur est supérieur", ce qui est le fondement même de la compétition.

Je doute que le "Tour Randonneur", peut-être conçu à l'origine à leur intention, tente beaucoup de nos ardents cycloportifs. C'est une épreuve de laboureur, de "Bosc suetus aratro" (Henri, excuse-moi !). Les lévriers s'y useraient les pattes. Et puis, il n'y a pas de "classement" ! Alors...

Enfin, j'ai beaucoup insisté sur mon notable manque d'énergie (nous n'avons, ni l'un ni l'autre, subi à aucun moment de défaillance) lors des derniers jours et, parallèlement, sur cette faim qui renaissait toutes les heures. Je rappelle à ce sujet qu'Henri n'a pas connu une telle baisse de régime, mais a ressenti aussi, bien qu'avec moins d'acuité, le manque de nourriture appropriée. Les menus des restaurants sont établis, et cela se conçoit, pour des automobilistes. Voilà un problème supplémentaire à prévoir et à résoudre pour ceux qui, à leur tour, prendront bientôt le départ, "quelque part en France".

Bonne route à eux !

Pierre ROQUES.



DU SOLEIL DANS MES RAYONS



AVANT PROPOS

Il peut paraître de peu d'intérêt, voire présomptueux, de vouloir rassembler en un livre une suite d'anecdotes, de réflexions, de récits et de souvenirs se rapportant exclusivement au cyclotourisme. En effet, cette activité trop longtemps méconnue est souvent présentée sous les aspects les plus inexacts ou les plus superficiels, tantôt comme une parente pauvre de la compétition cycliste, tantôt comme l'innocente et insignifiante expression d'une manière de folie douce...

C'est pourquoi il m'a semblé opportun de présenter ici une série d'observations et d'histoires écrites sous l'inspiration d'innombrables pédalées. Ainsi, au travers des petites et grandes aventures de "Godefroy", et par le biais des remarques concernant une "technique" mise à l'épreuve de la pratique, je peux croire qu'apparaîtra sous son vrai jour le cyclotourisme dans toute l'étendue de son registre, dans toutes ses implications aussi, tant morales que matérielles.

Simple et paisible promeneur ou randonneur acharné, amoureux de beaux sites ou dévoreur de kilomètres, pédaleur farfelu ou cycliste méthodique, aimable rêveur ou méticuleux spécialiste, élément marginal et inadapté ou sujet lucide intégré dans le siècle, qu'est-ce qu'un cyclotouriste ?

Il se peut, après tout, que cet ouvrage n'apporte point de réponse, car le cyclotouriste, comme tout être humain, échappe dans sa diversité et la complexité de ses motivations, à toute analyse simpliste. Du moins, la question étant posée, puis-je espérer que les chevronnés voudront bien se retrouver au hasard de ces lignes et que les néophytes, les futurs "cyclos", ressentiront le désir d'éprouver par eux-mêmes, et pour eux-mêmes, l'authenticité de ce qui suit.

J'aurai alors le sentiment d'avoir œuvré pour ce cyclotourisme qui est, j'ose l'écrire, pour nombre de ses adeptes, bien mieux qu'une simple activité de loisir : un art de vivre.

J'AIME LE VÉLO

Nous vivons à l'ère des fusées... Sur terre, tout ce qui roule à moins de cent à l'heure n'excite plus que commisération : on se contente du cyclomoteur, en attendant la voiture : la voiture est le but, le moyen, la raison, la joie de vivre des foules. C'est une divinité à laquelle on sacrifie volontiers sa vie... et celle des autres!

De loin en loin, il arrive que l'on croise ou que l'on dépasse un être humain à bicyclette : mais sur une vraie bicyclette, sans moteur ni rien ; et il pédale! On le regarde, on sourit, on s'attendrit ou on s'offusque...

Et pourtant, j'aime le vélo... j'aime le vélo pour lui-même et pour ce qu'il m'apporte de joie de vivre. Mon vélo est pimpant, il brille au soleil ; il est léger ; son dérailleur et son triple plateau excitent la curiosité des enfants qui ne se retournent plus depuis longtemps au passage d'une Grand Sport 6 cylindres.

Mon vélo est joli ; ses roues en métal léger tournent autour de larges flasques où se reflètent les herbes des talus...

Mon vélo est fidèle, je le prends quand je veux. Je l'emmène où je veux ; il reste avec moi jusque sur les sentiers écartés.

Mon vélo est silencieux ; il me laisse écouter le vent, le ruisseau, le corbeau qui croasse et le coup de bec du pic-vert.

Mon vélo est noble ; il a sa place bien à lui sur la galerie de l'auto ; l'auto est la servante de mon vélo.

L'auto me rend service. Le vélo m'accorde le bonheur. j'entretiens la voiture, je bichonne le vélo.

j'aime le vélo parce qu'il est une machine perfectionnée et sûre, la seule machine qui laisse intacts les rêves de l'enfance. Le vélo est l'antidote de la passivité. Il n'offre que ce qui est mérité.

La côte est longue et dure ; atteindre le sommet procure un bonheur, un petit bonheur, mais un bonheur vrai.

Un cycliste chante dans les descentes ; il chante sans y penser : il est heureux. Il est rare, à notre époque, de chanter parce qu'on est heureux, ou même de chanter tout court.

En voyage, je ne fais pas les Pyrénées ou les Alpes : je les parcours. Un cycliste vit ses promenades, ses randonnées. Il n'est pas transporté. Il se propulse. Il crée sa progression. Il connaît les satisfactions du piéton : le piéton et le cycliste sont frères, car ils sont les seuls à apprécier la lenteur. La lenteur est une vertu ; l'effort est, et demeure, la condition de tout enrichissement.

Pour tout cela, j'aime le vélo. Je l'aime enfin pour des raisons secrètes, indéfinissables, ces tendances profondes et mystérieuses qui échappent à l'analyse et constituent néanmoins la trame de nos pensées.

Et lorsqu'il m'arrive, au volant de ma voiture, costumé, cravaté, confiné dans le confort des coussins, de distinguer au loin une silhouette aérodynamique sur un engin rendu plus gracieux et plus inconsistant par la distance, lorsque je croise ou dépasse le pédaleur qu'une longue habitude m'a fait discerner bien à l'avance, je sens venir en moi la nostalgie et le regret de n'être pas celui-là que j'envie, et que je suis un instant des yeux comme on s'attache à un rêve trop bref que le réveil efface.

J'aime le vélo...

POURQUOI PÉDALER ?

L'alpiniste développe sa propre puissance et se la prouve à lui-même ; il la sent et la pense en même temps... Mais celui qu'un train électrique a porté jusqu'à la cime n'y peut pas trouver le même soleil.

ALAIN

Que voici des propos savants... Et où se trouve, en ces discours, la bicyclette ? Elle n'est pas si loin ; remplacez simplement, dans ce propos d'Alain, le terme d'alpiniste par celui de cycliste : nous y voilà ! Quel cycliste amateur en général, quel cyclotouriste en particulier ne s'est jamais entendu demander, à peu de chose près, pourquoi il s'obstine à se propulser sur un vélo alors que le cyclomoteur...

La question se nuance d'ironie ou d'inquiétude si le cycliste est possesseur, également, d'un engin motorisé qu'il dédaigne souvent, et de façon inexplicable pour les êtres “sensés” qui l'interrogent ou s'interrogent sur la santé mentale de l'original.

Ayant subi moi-même, et bien des fois, cette monotone et insidieuse remarque, j'ai pris pour habitude de donner deux sortes de réponses.

Si je pense avoir devant moi un interlocuteur d'esprit obtus ou mal intentionné, je proclame gravement que l'usage de la bicyclette m'a été conseillé pour des raisons hautement médicales ; une simple allusion de ce genre suffit généralement pour imposer silence au quidam qui ne veut que vous embarrasser sans chercher un quelconque enrichissement dans votre réponse.

Pour les autres, pour ceux qui s'étonnent de votre passion pédalante au siècle du moteur, mais qui s'étonnent parce que, déjà, ils se posent des questions, la réponse mérite à la fois d'être sincère d'abord, claire ensuite, convaincante enfin, dans la mesure du possible.

Pourquoi pédaler ? D'abord parce que l'on aime le vélo ; car il existe un amour du vélo, une passion qui se contracte suivant des processus mystérieux et complexes, mais une passion libératoire et non contraignante. Celui qui la détient tombera en arrêt devant une fine bicyclette de course ou de randonnée, flairera de longues minutes la vitrine d'un vélociste “à la page”... et ne se retournera pas au passage de la Jaguar dernier cri.

Cette passion acquise et constatée, il ne faut pas craindre de dire à votre interlocuteur que le plaisir de pédaler s'apparente, à bien des égards, à celui de la marche ; on y retrouve le rythme, la continuité, l'automatisme aussi, dans une certaine mesure, qui libère l'esprit et lui permet d'orienter les pensées en tous sens, très “loin, souvent, de la route. Le cyclotouriste, du reste, se double souvent d'un marcheur convaincu. L'amour de l'effort physique est un tout. De plus, le vélo décuple vos forces par le miracle continu du pédalage ; l'usage du dérailleur aiguise en vous les notions de pente, de profil ; vous réglez vos efforts, vous décidez, d'un geste, quelle résistance vous voulez vaincre. Vous êtes à la fois propulseur et propulsé. Vous vivez, enfin.

Cependant, pour le cyclotouriste, l'usage du vélo permet un rayon d'action décuplé par rapport à celui du marcheur. Entendons-nous bien : le marcheur est roi dès qu'il emprunte le sentier ou tout autre terrain tourmenté. Mais la route appelle la roue. Marche et pédalage, ici encore, se complètent et ne se concurrencent pas.

Il est parfois reproché au cyclotouriste d'évoluer dans la contradiction ; il veut être lent pour bien jouir des paysages, mais il tient au vélo qui lui permet d'aller plus vite et plus loin qu'à pied.

C'est qu'en réalité la vitesse du cycliste reste telle qu'il n'est jamais gêné par elle pour remarquer les plus infimes détails du paysage. Et puis, un cycliste s'arrête n'importe où, n'importe quand, sans souci de parking, d'étroitesse de la chaussée ou de profil de la route.

Mais alors que le piéton, dans certains cas, évolue de longues heures dans un paysage uniforme avant de voir changer un décor qui peut le lasser, le cycliste va malgré tout assez vite pour éviter facilement la monotonie d'une plaine trop vaste ou d'une vallée trop longue.

Mais l'auto va plus vite, plus loin... Certes, vous pouvez répondre alors que, pour se promener, elle va trop vite et trop loin ; les paysages vous fuient, et vous vous retrouvez, à l'étape du soir, la tête lourde ou vide, sans souvenir précis et durable des contrées traversées. L'auto est une admirable servante, mais une servante. La bicyclette est une “petite reine”, mais une reine.

IL Y A DES JOURS...

Le célèbre humoriste Jacques Faizant, grand randonneur cycliste à ses heures, dessina un jour la silhouette pittoresque et très anonyme d'un cyclotouriste sous la pluie, encapuchonné, enfermé sous le précaire abri de sa " cloche " de nylon, forme noire, anguleuse et solitaire allant son misérable chemin contre vents et marées, dans un décor d'une désespérante nudité. Et sous ce dessin, J. Faizant écrivit cette courte légende, apparemment énigmatique parce que tronquée, mais riche en prolongements multiples: *Il y a des jours où on se demande...*

Amis cyclos, cyclistes de toutes races, de toutes catégories, de toutes humeurs, et vous aussi, coureurs, lequel d'entre nous ne s'est posé au moins une fois, cette question ? Lequel d'entre nous, après de longues heures de lutte contre les éléments ou stoppé brutalement par un "coup de pompe" aussi imprévu que total, lequel ne s'est écrié (tout haut ou mentalement) : "Qu'est-ce que je f... ici ?"

Encore, lorsque de tels doutes vous assaillent dans la solitude compatissante, consolatrice et complice de chemins écartés, peut-on se laisser aller sans retenue aux réactions extrêmes: jurons, rejet du vélo dans les hautes herbes du talus, longue séance de prostration dans les marguerites, retraite hargneuse sous l'auvent d'une vieille grange tandis que ruisselle la pluie...

Mais que l'averse vous cingle à longueur de journée sur une route fréquentée, que la bourrasque vous confine dans un médiocre 15 km / heure sur le plat, guère mieux en descente et infiniment moins en montée, que les voitures vous aspergent en vous frôlant, ajoutant aux douches célestes des bains d'eau boueuse, alors, plus que jamais, vous vous posez des questions. Alors, vous vous demandez pourquoi vous n'êtes pas à la maison, devant la télé, les pieds dans vos pantoufles; alors, vous pensez à votre voiture, petite ou grosse, modeste ou luxueuse, mais nantie, de toute façon, de ce qui vous fait le plus cruellement défaut: un moteur et un toit!

Bien heureux si, dans quelque côte ou dans un passage resserré qui vous met en position de cycliste expérimental en séance de soufflerie, bien heureux si un gentil minois ne vous lance pas, d'une portière, l'apostrophe narquoise, usée mais terriblement éprouvante en certains cas: " Vas-y Poupou, baisse la tête, tu auras l'air... " le reste se perdant au gré du vent et du chuintement des pneus sur le goudron ruisselant.

Que votre image vous revienne alors, au hasard d'un passage devant une vitrine, et vous voilà au fond du désespoir. Cette silhouette hésitante, flottante, ruisselante, ces espèces de je ne sais quoi qui vont et viennent alternativement sous une informe carapace de nylon flottant au vent, cette face ahurie sous la casquette détrempée et avachie qui vous tombe sur le nez, c'est vous; cette bécane un peu grinçante, boueuse, au dérailleur rétif, aux chromes maculés, c'est votre fine et chère bicyclette, astiquée et huilée avec amour quelques heures auparavant.

Parfois, alors que vous croyez avoir atteint le fond du désespoir, lorsque vous avez déjà fixé le prix dérisoire auquel vous revendrez votre machine dès votre retour au bercail, une secousse plus sèche vous révèle un nouveau malheur: la crevaison, à l'arrière bien sur !

Il me souvient d'avoir assisté à cette scène lors d'un brevet de début de saison, en plein col du Portet d'Aspet, dans la rampe dite de "L'homme mort " redoutée des familiers de ce col pyrénéen; c'était au mois de mars et une épaisse giboulée de neige nous transformait en pères Noël tandis que chacun grignotait de son mieux, sous le poncho, la pente féroce qui atteint à cet endroit 20 %. Ce fut à cet instant précis, alors qu'un fin grésil nous cinglait le visage, que l'un de nous poussa un épouvantable juron puis, mettant pied à terre, resta quelques instants stupide, gelé et grelottant, devant son pneu arrière aplati dont l'éphémère sillage blanchissait déjà à vue d'œil...

Mais si cet exemple est assez particulier, combien d'entre nous ont connu de tels moments de détresse, de doute, de dégoût ?

Le cyclotouriste est un sportif à part entière, et, si la compétition ne le concerne pas, c'est avec les difficultés de la route qu'il est confronté sans douceur ; c'est la règle du jeu, c'est la rançon, mais c'est aussi, presque toujours, la suprême récompense.

Pourquoi pédaler lorsque le moindre cyclomoteur ou une voiture d'occasion coûtent souvent beaucoup

moins cher qu'un vélo de qualité ?

Pourquoi peiner lorsque des camarades, des amis ou des parents ne cessent de vous conseiller de faire comme tout le monde ?

Pourquoi accomplir tel ou tel brevet, parfois très long et très pénible, qui ne vous rapportera rien, si ce n'est, en cas de réussite, le droit d'en *acheter* la médaille commémorative ?

Pourquoi laisser votre voiture dans la plaine ou dans la vallée pour enfourcher votre vélo à l'endroit où la route commence à monter et où, précisément, le moteur s'impose à la plupart des touristes ?

Pourquoi sortir du lit à l'aube grise ou à la nuit noire pour effectuer un raid que la plus poussive 2 cv vous permettrait de réaliser en quatre fois moins de temps ?

Pourquoi ?

Ni vous, ni moi ne pourrions, je crois, répondre valablement. Il n'y a pas de réponse possible car pour savoir ce que pédaler nous apporte à nous tous qui sommes de la "Franc-maçonnerie du guidon" (dixit Jacques Faizant), il faut précisément pédaler ; non pas pédaler un peu, ni même beaucoup, mais passionnément, à la folie, ce qui n'est pas la même chose.

À ce prix, il est alors possible de se dire :

Il y a des jours où on se demande... pourquoi les autres ne font pas aussi du vélo.

MIROIR DÉFORMANT

C'est une attitude courante de croire que les cyclotouristes sont des cyclistes qui pédalent en touristes faute d'avoir les moyens physiques des coureurs.

Il se peut qu'il y ait parmi nous des cyclistes qui se soient tournés vers la randonnée après avoir éprouvé des déceptions en compétition. Je crois en connaître. Et j'affirme que cette reconversion est à leur honneur. Ils ont eu l'intelligence, et aussi la volonté, de voir dans le vélo autre chose que l'engin de course. Ils ont continué à vouloir pédaler, pour eux seuls, pour le plaisir et pour l'amour du sport, au sens le plus désintéressé qui soit. On ne voit pas où est la déchéance ; surtout si l'on compare cette attitude à celle, beaucoup plus fréquente, des coureurs qui raccrochent après quelques saisons pour ne plus faire du sport que devant l'écran de télévision.

Mais que l'on ne s'y trompe pas. La majorité des cyclotouristes se compose de gens qui sont venus à cette activité sans passer par les voies hasardeuses de la course cycliste. Du reste, on devient cyclotouriste à tout âge. J'ajouterai que l'on ne peut réellement se dire cyclotouriste que lorsqu'on a atteint l'âge mûr. Que les jeunes randonneurs ne s'offusquent pas. Il se trouve parmi eux des cyclotouristes, au sens le plus complet du terme, qui savent pédaler, qui aiment les parcours difficiles et inédits, les voyages, qui peuvent rouler fort pour devancer l'orage ou éprouver le copain (qu'ils attendront plus loin), qui essaient aussi de faire bon usage de l'appareil photo qui ne les quitte pas sur la route. Mais ils voudront bien considérer que ces heureuses dispositions ne pourront se trouver confirmées qu'avec les années ; les hasards de la vie, les contingences familiales, l'acquisition de la première voiture, constituent des obstacles que beaucoup ne sauront, ne pourront ou ne voudront franchir.

Au contraire, le cyclotouriste d'âge mûr est celui qui a fait son choix, qui goûte les joies du vélo à leur juste prix, qui a su peser le poids des obligations de toutes sortes, mais qui a voulu préserver son jardin secret. Et puis, c'est vrai, nombre d'entre nous sont venus tardivement au cyclotourisme, au hasard d'une lecture, d'une rencontre. Bien conseillés pour l'achat du matériel, sagement initiés par des compagnons de route chevronnés, ils s'étonnent de leurs possibilités ignorées ou sous-estimées et sont pris d'une vraie passion pour cette nouvelle activité qui leur ouvre des horizons qu'ils n'osaient déjà plus entrevoir.

Et parce que le cyclotourisme est une activité sportive majeure, parce qu'il se suffit à lui-même, parce

qu'il a acquis depuis longtemps ses lettres de noblesse, parce qu'il progresse de nouveau depuis plusieurs années malgré la motorisation outrancière (et peut-être grâce à elle), il convient plus que jamais de le défendre contre ceux qui le sous-estiment.

D'abord, bien sûr, il faudrait pouvoir le montrer au grand public tel qu'il est et non pas au travers de quelques manifestations chronométrées où l'on voit s'échiner sur une rampe quelconque des gens dont la plupart ne sont pas à leur avantage, surtout sous l'objectif ironique d'une caméra de télévision.

Combien une seule émission, bien réalisée, passant à l'échelon national à une heure favorable, ferait mieux que ces pseudo-reportages réalisés au hasard d'une grimpée où se coudoient des jeunes gens en rupture de pelotons de la F.F.C. et des personnes d'âge trop mûr qui imposent en ces circonstances à leur organisme inadapté à ce genre d'exercice des efforts dont la violence peut mener au drame absurde, comme l'ont montré de récents exemples.

Et que devrait montrer cette émission idéale de télévision? Elle devrait montrer ceux qui partent le dimanche matin au point du jour pour rentrer le soir après, avoir sillonné les chemins tranquilles, ceux qui explorent les itinéraires les plus reculés, ceux qui réalisent des voyages de vacances, ceux qui savent pédaler toute une journée ou plusieurs jours de suite sans clamer leurs exploits, ceux qui franchissent les cols les plus élevés sans forcer leur talent parce qu'ils ont compris l'utilité et la nécessité des petits braquets.

La vision d'un randonneur gravissant en souplesse, avec son petit bagage, le Tourmalet ou le Galibier frapperait mieux la masse des téléspectateurs que la fugitive vision d'un peloton hétérogène singeant ou parodiant une course cycliste.

Mais avant de montrer à tous ce qu'est le cyclotourisme, encore faudrait-il que certains de ceux qui croient le pratiquer cessent de le juger au travers du miroir déformant de leurs illusions. Je pense ici à ceux des nôtres qui ne fréquentent les rallyes ou les randonnées que pour foncer du début à la fin ; ce qui, somme toute, serait leur affaire et ne regarderait qu'eux s'ils ne donnaient à ceux qui nous observent une image singulièrement déformée de nos activités.

Or, ne nous y trompons pas. Si le cyclotourisme a existé, s'il existe, et s'il paraît devoir survivre, ce n'est point par l'exemple ou l'action de ceux qui le dénaturent tout en se servant de lui pour se faire valoir, mais par le simple fait de l'existence et de l'action effacée mais constante... des autres, c'est-à-dire, en définitive, des cyclotouristes.

UN ART DE VOYAGER

Dès ses origines, le cyclotourisme trouva sa principale raison d'être et sa meilleure illustration dans la réalisation, par ses adeptes, de voyages à bicyclette.

Aller à travers la France ou à l'étranger, à la fin du siècle dernier, juché sur un vélocipède, c'était encore la véritable aventure. Nombre de cyclotouristes qui ont connu cette époque nous ont laissé de leurs expéditions des récits qui vont bien au-delà, en intérêt et en qualité, des indigents reportages que nos modernes touristes motorisés sont fiers de proposer à l'admiration des foules. Parmi bien d'autres, Velocio, le Dr Ruffier ont raconté comment ils roulaient des journées entières (et parfois des nuits) à la rencontre de sensations, de découvertes et de souvenirs qui ont comblé leur existence...

Certes, les routes de l'époque ne connaissaient pas les actuelles cohues; cependant, poudreuses sous le soleil, gluantes sous la pluie, elles accumulaient sous les roues les traîtrises de leurs silex et de leurs nids de poules. Certaines populations rurales voyaient d'un mauvais œil approcher ces originaux sur deux roues : on leur montrait le poing, les gosses leur lançaient des cailloux et les chiens se révélaient féroces (ils le redeviennent...). De plus, sans être des charrues, les vélos de ces temps héroïques n'offraient que d'assez lointaines ressemblances avec les fines et sûres randonneuses actuelles. Il convient pourtant de rappeler que Velocio et ses disciples de l'Ecole stéphanoise utilisaient, dès le début de ce siècle, des machines polymultipliées d'un remarquable rendement. Il fallut bien du temps pour que les coureurs

utilisent, avec une méfiance et une prudence surprenantes, ces perfectionnements qu'ils doivent aux touristes.

Avec les années, cette passion pour les voyages à bicyclette n'a pas diminué. Certes, bien des moyens de déplacement, réservés autrefois à une minorité fortunée, se sont démocratisés et, en premier lieu, l'auto...

Certes, les grandes routes sont devenues dangereuses pour de fragiles cyclistes; certes, une catégorie d'entre nous répugne à s'éloigner des faubourgs et préfère rouler peu de temps à vive allure que des journées entières en touriste; d'aucuns paraissent même gênés par ce terme de touriste; il n'empêche que nombreux sont les cyclos qui pensent, chaque hiver, à leur voyage d'été. Ce voyage d'été, c'est leur grand espoir, le sommet, le couronnement de leur saison. Sorties amicales, brevets, épreuves chronométrées, cela leur plaît, les amuse, leur procure aussi entraînement et résistance; mais, en fin de compte, le grand jour, pour eux, est celui où ils prennent la route pour aller où leurs goûts et leur curiosité les appellent.

Un voyage à bicyclette, c'est une grande affaire. Sa préparation exige des soins. Il faut choisir l'itinéraire, repérer les routes secondaires, voire les petits chemins que les cartes indiquent en filet gouttière. Il faut découper les étapes en fonction du relief, des sites à visiter, des moyens physiques aussi; cela ramène vite vers la connaissance que chacun doit avoir de ses moyens. Les cyclo-campeurs (il y en a!) choisiront un matériel léger et solide qu'ils arrimeront de part et d'autre de la roue avant, dans des sacoches surbaissées. Leurs vélos seront munis de très petits braquets et leurs pneus seront des 650 ; il en existe de très souples et d'aussi légers que les 700 C.

Les autres, moins chargés, auront prévu malgré tout de quoi se changer et être propres à l'étape; il n'est rien de pire, pour la propagande cyclotouriste, que d'aller dépenaillés et crasseux sur la route ou au repos.

Certains, en vacances familiales, rayonneront autour de leur lieu de villégiature. La formule de voyage en étoile permet de n'emporter que peu de bagages.

Mais pour ceux qui préfèrent les voyages itinérants, si quelques problèmes matériels supplémentaires peuvent se poser, la découverte, chaque jour, d'horizons nouveaux compensera largement ce handicap. De toute façon, tel le randonneur pédestre qui va sur les chemins et les sentiers, le cyclotouriste en voyage ne sera pas de ceux qui sont pressés d'arriver car, son plaisir, c'est sur la route même qu'il le trouve; c'est dans le déroulement du parcours, dans l'accomplissement de l'étape que réside l'intérêt de son voyage. Et c'est pourquoi, à l'ère des avions supersoniques, il existe toujours des touristes qui vont à pied ou à vélo. Pour un cyclotouriste qui va de Paris à Nice, ce n'est point tellement Nice qui importe, c'est la petite route de Sologne, la halte sous un vieux chêne du Morvan, la descente sur la vallée de la Saône, un soir au col de l'Iseran et un bidon d'eau fraîche à la Madone de Gorbio, avant de plonger sur Menton...

On peut aller de Paris à Nice en moins de deux heures; on y peut aller aussi en huit, dix, quinze jours, par le chemin des vacances cyclistes...

Alors, amis cyclos, bon voyage !

N'OUBLIONS PAS NOTRE CHEVAL

On a parfois dit du cyclotouriste qu'il est le poète du cyclisme, voire l'intellectuel (?) de la bicyclette. Gardons-nous de prendre aveuglément à notre compte de telles définitions. On n'enferme pas sans risque d'erreurs dans de strictes limites une faune aussi diverse et aussi disparate que la nôtre. Du reste, doit-on considérer avec méfiance ces termes de "poète" et d' "intellectuel" qui prennent, à notre époque, des résonances parfois très péjoratives... ce qui est déplorable, mais cela est une autre histoire. En tout cas, pour cette fois, trêve de poésie ou de raisonnements qui se voudraient subtils, et parlons de la manière la plus terre à terre qui soit, de l'outil sans lequel il n'y aurait pas de cyclotouristes : la

bicyclette. Négliger ou ignorer ce menu détail matériel équivaldrait à imiter le singe de Florian qui n'avait pas allumé sa lanterne. Eclairons la nôtre.

Il arrive souvent que des cyclotouristes en herbe se posent des questions sur le matériel à utiliser. A quelques variantes près, leurs lettres peuvent se résumer ainsi:

J'ai un vélo de course (ou demi-course); je voudrais faire du cyclotourisme.. puis-je utiliser ma bicyclette actuelle ?

Il faut répondre bien vite oui. Car on peut, à la vérité, faire du cyclotourisme avec n'importe quel vélo, si l'on admet que le cyclotouriste est celui qui "se promène" à bicyclette. On peut même, à la rigueur, considérer que le mini-vélo, malgré ses défauts majeurs en tant qu'engin de route, peut permettre un embryon de cyclotourisme, bien pâle et très édulcoré.

Mais attention... Si vous voulez pédaler agréablement, rationnellement, si vous voulez obtenir du rendement, si vous caressez la légitime ambition d'entreprendre de belles randonnées, sous quelque forme que ce soit, et notamment en montagne ; alors, apprentis cyclos, veillez bien à ceci. D'abord, à plusieurs détails près, dont il sera fait état plus loin, les principes généraux admis pour les vélos de compétition se retrouvent pour les vélos de cyclotourisme, à savoir :

1. Cadre bien dessiné et *adapté* à votre taille.
2. Accessoires de qualité, à la fois légers et robustes, vous assurant *sécurité* et *rendement*.
3. Gammes de développements bien étudiées.

Ces trois points précisés, il convient d'examiner les détails.

En ce qui concerne le cadre, il n'est pas aussi nécessaire pour un cyclotouriste que pour un coureur qu'il soit d'une extrême légèreté; il faudra en tout cas veiller à sa *rigidité* condition certainement essentielle pour un bon rendement. Mais, encore une fois, un cadre de course, *moyennant quelques aménagements nécessaires*, pourra convenir à un randonneur.

Par contre, veillez soigneusement à monter des roues légères. Dans ce domaine, malheureusement, il n'existe pas pour le randonneur de solution idéale. La roue à boyaux, la plus fine, et la plus légère, si elle s'impose en compétition, a contre elle une grande fragilité ; il en est de même du boyau proprement dit. Que le futur randonneur ne perde pas de vue qu'il aura à rouler sur des chemins parfois... inconfortables et qu'il n'aura pas derrière lui une voiture suiveuse hérissée de roues de rechange, du moins s'il tient à échapper à la détestable manie de certains cyclotouristes qui ne savent pas randonner sans escorte motorisée.

Il n'empêche que la roue à boyaux est utilisée par certains cyclotouristes ; si vous les imitez, veillez au parfait état des jantes et du rayonnage et surveillez, de près, vos boyaux, surtout en cas de route mouillée. Enfin, n'oubliez pas d'emporter deux rechanges, eux-mêmes en parfait état!

Les randonneurs avisés préfèrent néanmoins le pneu démontable; il en existe de légers, demi-recouverts ; sans atteindre dans l'absolu au rendement *théorique* du boyau, ils sont plus robustes, moins coûteux... et il vous suffit d'emporter, outre la classique trousse de réparations, une simple chambre à air de secours, convenablement enroulée et en bon état, bien sûr.

Si, avec bon sens et malgré une certaine mode, vous préférez les pneus, exigez des jantes en *duralumin* et non pas en acier! Ce détail est d'une extrême importance car tout ce qui tourne, sur un vélo, doit être le plus léger possible.

Enfin, sans prétendre épuiser ce chapitre des roues qui pourrait, à vrai dire, occuper un volume, il faut mentionner, dans le cas des jantes pour démontables, le problème de leurs dimensions. À l'heure actuelle, les plus nombreuses sont des 700 C qui se rapprochent, par l'aspect, des roues à boyaux, d'où certainement leur grande vogue, plus explicable par des motifs de rentabilité industrielle ou même de snobisme, que par des raisons strictement techniques. Il convient, en effet, de signaler que nombre de randonneurs, et pas forcément des *lents*, des *vieux* ou des *contemplatifs*) préfèrent aux jantes de 700 C, les 650 B d'aspect plus trapu mais nettement *Plus robustes et au moins aussi légères* que les premières, à condition, bien sûr, qu'elles soient aussi en alliage léger. De toute façon, si vous avez déjà un cadre pour

roues de 700 C, ne comptez pas y monter des 650 B, ni inversement! À!

Abordons maintenant l'important problème des développements. Mais, au fond, avec les systèmes actuels de doubles ou triples plateaux à l'avant et de cinq ou six dentures à la roue libre, le problème n'est pas autrement ardu à résoudre.

En effet, que vous disposiez, en principe, de dix, quinze ou dix-huit vitesses, l'essentiel est que vous puissiez utiliser, en cas de besoin, de petits ou de très petits braquets, tant il est vrai *qu'on a souvent besoin de plus petit qu'on a*. Il vous sera toujours loisible, de temps en temps, si les circonstances s'y prêtent ou si l'humeur vous en dit, de “mettre tout à droite” et d'enrouler un 7 m qui vous fera rêver aux exploits d'Anquetil... ou de Merckx!

Pour être plus précis, et sans prétendre jouer ici les pontifes du dérailleur, je pense qu'un randonneur disposant d'un entraînement moyen et désirant franchir *sans trop forcer* des difficultés de tout ordre, y compris les grands cols, et cela avec un petit bagage, je pense donc que ce cyclo-touriste pourrait prévoir les combinaisons suivantes :

Soit un double plateau avant de 46 ou 48 dents pour le grand plateau ; 28, 30 ou 32 dents pour le petit plateau.

Soit un triple plateau avant de 48-40-30 dents ou 46-38-28 dents.

Dentures arrière de 14-17-19-22-25 dents ou 15-18-20-22-24 dents.

Ces précisions sont fournies à titre indicatif ; on peut modifier sans grandes conséquences les grandes multiplications, mais je crois nécessaire d'insister sur les petits braquets, les dentures de 28, 30 ou 32 à l'avant, de 22, 23, 24 ou 25, voire 26 dents à l'arrière.

Nouveaux venus au cyclotourisme, laissez sourire ceux qui affecteront de se moquer de vous et de vos petits moulins. Ils ne seront pas là pour vous pousser dans les derniers kilomètres de l'Iseran, du Galibier ou du Tourmalet...

Pour achever ce rapide tour d'horizon du vélo de cyclotourisme, signalons que le sac de guidon, bien posé sur un discret et léger porte-sac, recueillera votre survêtement ou votre anorak que vous serez bien aise d'enfiler le soir venu ou au sommet d'un col. Vous y frotterez du reste mille autres choses encore! Et surtout, surtout, amis cyclos, n'oubliez jamais qu'un cycliste non éclairé la nuit est un candidat au suicide. Il est des moments où il faut être vaniteux et se faire remarquer! Enfin, expliquons une fois encore que les garde-boue, en dural ou en plastique, n'alourdisent guère un vélo et sont bien utiles quand la route ruisselle sous l'averse.

Car aucun cycliste n'aime la pluie. Il se peut que certains d'entre nous, particulièrement aguerris ou habitant des régions généreusement arrosées, supportent sans trop gémir ce don du ciel. Mais il est certain que le moral est meilleur et que la pédale semble plus légère dès que l'on peut rouler l'imperméable sous la selle après une séance “en aquarium”.

Bien sûr, la légende des cycles qui abonde en scènes héroïques pourrait fournir des exemples fameux d'hommes de la pluie, telle champion luxembourgeois Charly Gaul, garçon de gabarit modeste mais d'une rare résistance au mauvais temps. Beaucoup se souviennent de l'hallucinante étape du Monte Bondone qu'il remporta sous la bourrasque... de neige ; et aussi de sa victoire au Tour de France 1958, victoire forgée sous une pluie diluvienne et glaciale dans la trilogie de la Chartreuse... Mais si *le Grand douché* comme le surnomma fort à propos un journaliste, s'accommodait mieux que d'autres du mauvais temps, rien ne peut laisser croire qu'il ne trouvait pas, lui aussi, la pluie froide... Et, en tout état de cause, il est vrai aussi que l'exception confirme la règle : la pluie reste, avec le vent de face, notre ennemie.

On peut se défendre du vent de face : en course ou en randonnée, chacun s'abrite à son tour dans les roues ; une haie touffue, un bois en bordure de la route, un compréhensif cyclotouriste vous procurent des moments de répit ; et puis, c'est vrai, il nous arrive, de loin en loin, d'avoir le vent dans le dos...

Mais la pluie! Comment s'en protéger ? Le coureur ou le randonneur pressé peuvent, pour une heure ou deux, en prendre leur parti et foncer sous l'averse, à condition que cette pluie ne soit pas trop froide,

que de longues descentes ne provoquent pas des refroidissements aux fâcheuses conséquences; à condition aussi d'avoir à l'arrivée des effets de rechange.

Il est certain, en effet, que le léger imper en nylon enduit que certains préfèrent endosser n'est pas sans inconvénients. D'abord, il provoque une forte sudation, surtout en montée, et la condensation sous le nylon devient aussi désagréable parfois que la pluie elle-même; ensuite, ce petit imper de course, s'il abrite la poitrine et les reins, laisse les jambes à découvert, les genoux surtout, zone très exposée et pourtant essentielle dans la pratique du pédalage.

Le coureur peut se prémunir en partie avec des huiles ou ambrociations diverses ; le randonneur qui recherche la performance et un rendement maximal peut agir de même, encore que ce procédé ne résiste guère à la descente d'un grand col par mauvais temps.

Mais, pour la majorité des cyclotouristes, le problème est tout autre. Beaucoup d'entre nous n'apprécient pas outre mesure de s'enduire les jambes de produits gras et odorants qui laissent la peau poisseuse et trahissent votre présence de façon parfois agressive... Et puis, pour descendre un col, nous préférons prendre le temps d'enfiler au sommet le survêtement que l'on roulera plus tard, dans la vallée, au creux de cet accueillant sac de guidon, accessoire caractéristique du cyclo organisé. Alors, en cas de pluie, que devient ce survêtement si on renonce à une protection supplémentaire ? Il devient une chose informe, une tunique spongieuse et alourdie qui pend à vos épaules et sur vos hanches comme serviettes éponges sur leur séchoir...

Aussi, la majorité des cyclos reste-t-elle fidèle au poncho de nylon, à la cloche, comme disent certains, qui couvre homme et machine et abrite aussi vos jambes puisque l'avant passe au-delà du guidon.

Evidemment, le système est loin d'être parfait, et j'en connais de féroces détracteurs. D'abord, on y transpire aussi très vite dès que l'on pédale avec tant soit peu de vigueur ; ensuite et surtout le rabat qui protège votre avant-train fait volontiers office de voile et aggrave l'action du vent contraire ; de plus, la pluie s'accumule vite entre vos bras, au creux d'une sorte de bassine improvisée dont vos genoux agitent le fond dans un raclement rythmé et, à la longue, irritant. De plus, la longue queue-de-pie qui tombe sur vos reins se relève volontiers sous l'effet des remous et laisse sournoisement à découvert un "postère" que vous croyiez au sec. Enfin, cette misérable cloche n'empêche pas vos pieds de faire trempette, surtout si votre garde-boue avant est démunie de sa discrète mais précieuse bavette.

J'ai parlé de garde-boue... Horreur ! Et pourtant... Si l'on excepte d'emblée la compétition et ses exigences, qui ne sont pas ici notre propos, je crois ne pas être seul à considérer cet accessoire beaucoup plus utile qu'encombrant. D'une part, les garde-boue actuels, en dural ou en plastique, sont d'un poids négligeable pour un cyclo ; la résistance au vent peut difficilement se chiffrer pour la grande majorité d'entre nous qui ne grignotons, dans nos tableaux de marche, ni secondes ni même minutes. D'autre part, à moins de cyclo exclusivement dans des régions où il ne pleut jamais (!), il est difficile de prétendre échapper aux surprises célestes, et alors... Alors, si le spectacle offert par un cycliste roulant sous l'averse n'est jamais plaisant, la séance devient délicate lorsque la monture est dépourvue de garde-boue. Deux minces geysers, l'un devant, l'autre derrière, escortent le spartiate et héroïque partisan du vélo dépouillé. Le premier geyser asperge avec générosité la face du malheureux et crible ses yeux (ou ses lunettes !) de mouchetures d'autant plus agréables que la route est empruntée par les bovidés. Le geyser de poupe humecte puis imprègne le dessous de selle et trace du sacrum à la nuque du patient un élégant liséré boueux, cependant que des fesses monte une délicate sensation de fraîcheur. Il me souvient avoir vu un compagnon de route s'arrêter au bas du col de Chioula, en Ariège, à l'issue d'une mémorable dégringolade sous l'orage, et vider de son entrejambe une inattendue poignée de sable pulvérisé en ces recoins par une roue arrière non protégée.

Et je ne parle pas des camarades qui "profitent", dans la roue de l'élégant, des aspersions et éclaboussures oubliées sur ses arrières...

Ce n'est donc point par esprit de routine ou par on ne sait quel ostracisme à l'égard du vélo de course que la plupart des randonneurs tiennent à équiper leurs machines de garde-boue ; et, nonobstant ses inconvénients, ils préfèrent transpirer un peu sous la cloche que de recevoir de plein fouet l'averse brutale ou opiniâtre que le mauvais sort leur octroie de temps en temps. Car les cyclotouristes pratiquent *une activité de Plein air* ; le ridicule ne consiste pas à tenir compte des impondérables de la

route, mais à les ignorer en comptant sur la chance ou... sur la voiture suiveuse qui constitue, à tout prendre, un bien lourd bagage !

CYCLO-CAMPING

Si le goût de se promener ou de randonner à bicyclette peut paraître à beaucoup comme un paradoxe à l'ère du moteur, bien des cyclistes convaincus et acquis aux bienfaits et aux joies du vélo ne peuvent s'empêcher de faire à leur tour la moue à la seule évocation du cyclo-camping. Non point que les sportifs de la route répugnent à l'effort : le seul fait qu'ils chevauchent un vélo durant leurs loisirs prouve le contraire. Mais le cyclo-camping évoque chez la plupart l'image cocasse ou désolante de ces errants sur deux roues (je ne me résous pas à les appeler cyclotouristes) venus chaque été d'outre-Rhin ou de plus loin sur de lourdes et méchantes haridelles sans dérailleurs ou vaguement munies d'un incertain dispositif à trois vitesses qui les condamne à monter à pied la moindre côte. De plus, ces héroïques (ou inconscients) cavaliers entassent sur leurs déjà lourdes machines des amoncellements de bagages, invariablement arrimés sur un porte-bagages arrière jusqu'à venir à la hauteur de leurs épaules. Ajoutez à cela des guidons fièrement relevés et le choix d'itinéraires simplistes, par les routes à grand trafic de juillet et août... Quel que soit le mérite (et il doit être grand) de ces héroïques cyclo-campeurs, il faut reconnaître que pour un randonneur habitué à sa fine monture l'exemple n'est guère encourageant. Et l'on a beau penser que ces garçons ont autrement de volonté que les nuées d'auto-stoppeurs qui lèvent le pouce à longueur de vacances au bord des grandes routes, il est bien vrai que leur spectacle ne constitue pas une propagande heureuse pour le cyclo-camping.

Aussi, ne s'agit-il pas de s'étendre davantage sur cette forme peu convaincante d'une activité pourtant pleine d'intérêt.

En effet, rares sont les cyclotouristes qui n'ont pas souhaité, au moins une fois, se trouver délivrés de la sujétion et des aléas de la chambre d'hôtel. *L'espoir d'arriver tard en un sauvage lieu*, s'il a pu séduire l'imagination du poète romantique, comporte pour le randonneur fatigué au soir d'une rude étape des aspects moins alléchants. En grande période vacancière, les hôtels affichent *complet* et, il faut le dire, certains hôteliers à courte vue ont tendance à considérer le cyclotouriste comme un client médiocre et trop peu rentable. L'accueil est quelquefois désagréable, voire ouvertement (si je puis dire) hostile. Certes, il existe d'assez nombreuses exceptions, mais il s'agit d'exceptions...

Aussi, vers 10 ou 11 heures du soir, après une dernière et infructueuse requête, le cyclo déçu et fourbu rêve parfois d'une "guitoune" bien à lui qu'il pourrait planter au crépuscule dans un terrain de son choix, en toute liberté, en toute quiétude. Oui, mais...

Mais cette guitoune, il faut la transporter, et avec elle un sac de couchage, et un matelas. Bien sûr. Et pourquoi pas ?

Pourquoi pas, si vous savez vous limiter à une petite tente légère ? Il en existe, à deux places et avec abside, qui ne dépassent pas 4 kg, double toit et piquets compris. Certes, il s'agit de modèles spéciaux dont le prix relativement élevé peut rebuter beaucoup de cyclos, surtout s'il s'agit de jeunes aussi lourds en espoirs que légers en moyens financiers...

Pour ceux-là, il existe des modèles plus classiques, des "canadiennes" de bonne qualité, un peu plus lourdes certes à volume égal (5 à 6 kg) que les monomâts spéciales d'abord évoquées. Il convient alors de répartir équitablement les charges si l'on est deux ou plusieurs.

Comment arrimer tout cela ?

D'abord, il faut des sacoches. Non pas des sacoches rigides et lourdes bonnes pour la ménagère qui fait son marché, mais des sacoches en toile imperméable, *réglables en volume, que l'on peut se procurer* dans les magasins spécialisés ou chez la plupart des constructeurs-artisans de machines de cyclotourisme.

Le principe de *la charge à l'avant*, nombreuses expériences faites, me paraît de très loin préférable, tant du point de vue de la tenue de route du vélo que de la répartition du poids. On ne doit pas, en effet, perdre

de vue que le poids du corps est déjà supporté pour les deux tiers par la roue arrière. Surcharger encore celle-ci paraît raisonnablement superflu...

Il faut par ailleurs s'efforcer de placer ces charges *le Plus bas possible* de part et d'autre de la roue avant. Si vous êtes malgré tout obligés d'arrimer quelques bagages à l'arrière, réduisez-les au maximum. Vous pouvez avec profit imiter les cyclotouristes anglais et leur sacoche fixée sous la selle mais toujours *en avant* de l'axe de la roue arrière. A défaut d'une telle précaution, votre vélo, si rigide soit-il, accusera la surcharge et flottera. Les montées en danseuse et, surtout, les descentes deviendront de vraies corvées. La charge à l'avant, si elle alourdit un peu la direction (on s'y habitue en quelques heures), ne provoque aucun des inconvénients majeurs mentionnés plus haut.

Evidemment, la tente est essentielle mais ne suffit pas. *Comme on fait son lit on se couche* dit le proverbe. Ayez un sac de couchage, un duvet de très bonne qualité, surtout si vous devez camper en montagne ou à Pâques; quant au matelas pneumatique, certains durs au sommeil sans failles peuvent s'en dispenser. Les autres pourront utiliser un très léger matelas en plastique, dit de plage. D'un confort relatif, il vous évitera pourtant la racine ou le caillou sournoisement nichés au creux de vos reins vers deux heures du matin.

Tout cela est bien joli, direz-vous, mais ça doit quand même peser. Assurément, ne vous attendez pas à rouler comme sur un vélo de piste... Mais le cyclocampeur cherche-t-il à battre des records ou à parcourir à loisir les sites de son choix ? Et puis, n'ayez garde d'omettre les petits, les très petits braquets. Un 28 ou un 30 dents comme plus petit plateau, une 25 ou une 26 dents à l'arrière, des patins et des câbles de freins en parfait état et vous pourrez faire route vers les Alpes ou les Pyrénées... ou les côtes de Bretagne.

De toute façon, il existe une formule qui permet au cyclo-campeur de ne point s'encombrer *chaque jour* de ses bagages. Il lui suffit de choisir, au creux d'une vallée, un terrain de camping à sa convenance (car il devra laisser son matériel durant la journée). De là, pendant plusieurs jours, il explorera à sa guise les alentours, sur son vélo délesté. Après quoi, en une étape assez courte, et exempte de grosses difficultés, il transportera plus loin ses pénates pour reprendre à son aise de nouvelles explorations.

Par exemple, dans les Pyrénées, quelques cyclos remontent paisiblement l'Ariège jusqu'à Ax-les-Thermes, plantent la tente. Le lendemain, ils vont en Andorre sans leurs sacoches. Le surlendemain, toujours légers, ils font les cols du Pradel et de Pailhères. Ensuite, ils vont à Montségur par le Chioula, les Sept Frères et la route des Crêtes de Lordat...

Après ces pérégrinations, ils portent (facilement) leurs pénates à Luchon en évitant au besoin le raide col du Portet d'Aspet. De Luchon, nouvelles randonnées, nouveaux- cols. Le soir, on rentre quand on veut ; le matin, on repart à sa guise. Quel beau programme pour un cyclo épris, par définition, de liberté !

On peut appeler cela le voyage en étoile... Un joli titre pour les poètes, une formule à retenir pour les esprits pratiques. Il suffit de partir.

UNE DYNASTIE

Barbe-Bleue en était à sa septième épouse lorsqu'un fâcheux enchaînement de circonstances mit fin à son exceptionnelle existence.

Godefroy, pour sa part, en est à sa dixième bicyclette. Toute comparaison supplémentaire avec le sinistre Gilles de Retz doit être exclue, car Godefroy n'est pas un personnage historique. De plus, sa barbe, lorsqu'elle a plus d'une journée d'âge, est noire et sans intérêt. Enfin, une bicyclette, même si elle joue en un certain sens le rôle d'une maîtresse, ne saurait être assimilée à une épouse, cela pour mille raisons dont il serait sans intérêt de dissenter ici.

Il n'empêche que Godefroy use présentement sa dixième bicyclette. Il l'use, il en use, il en abuse, c'est comme chacun l'appréciera.

Encore convient-il d'ajouter à cette collection le premier engin

“uniquement mû par la force musculaire” qu'il lui fut donné d'utiliser en ses toutes jeunes années : un tricycle à roue avant dirigée par les pieds et aux roues arrières reliées par un système de bielles à deux rames, d'où le nom riche de lourdes promesses donné à cet ustensile: cyclo-rameur.

Lorsque les inexorables lois de la croissance interdirent au jeune Godefroy l'usage normal du rameur, la guerre survint. Les vélos devinrent rares, coûteux. Il fallut se rabattre sur la panoplie familiale, heureusement assez fournie, puisqu'on y découvrit un petit vélo de fillette, à cadre berceau, qui convint assez bien aux premiers hectomètres sinusoïdaux de l'héritier. L'apprentissage sur ce premier véritable “deux roues” s'effectua en quelques jours, sur les espaces alors libres de toute circulation motorisée d'un boulevard bordé de marronniers...

Le petit vélo fillette devint à son tour, en toute logique, trop petit et comme, sous l'occupation, il importait de pouvoir rouler à vélo si l'on ne voulait pas aller à pied, les parents de Godefroy firent tant et si bien qu'ils eurent la bonne fortune de pouvoir acquérir une bicyclette de garçonnet qui avait eu pour premier cavalier un gamin soigneux et organisé, lequel devint par la suite ingénieur ; ce qui est peut-être une relation de cause à effet.

A côté du premier vélo-fillette, le vélo-garçonnet était un vrai pur-sang. D'abord, primordial ennoblissement, il avait la barre, c'est-à-dire ce tube horizontal qui est, dans le domaine du cycle, la marque suprême de la virilité.

Ensuite, il était muni d'un porte-bagages, accessoire vital en ces époques de quêtes alimentaires sur les chemins de campagne.

Enfin, comble de luxe et de perfection, ce vélo était nanti d'un changement de vitesses ! Ce dispositif ferait sourire un cyclotouriste actuel, car il ne procurait, en principe, que trois rapports. Je dis bien en principe car, en fait, pour on ne sait plus quelle sombre tare mécanique, il ne put jamais faire quitter à la chaîne le pignon moyen. C'était, en réalité, un système à fourchette et à tendeur de chaîne sous la boîte de pédalier. Il n'empêche que l'ensemble attirait le regard et faisait flamber de convoitise les prunelles des jeunes camarades de Godefroy.

Ce pur-sang connut une noble carrière, essentiellement axée sur le parcours bi-hebdomadaire entre le village natal du propriétaire et celui de ses ancêtres. Ce parcours comportait notamment une côte de deux kilomètres, bête noire de Godefroy peu aidé, en ces minutes douloureuses, par son dérailleur postiche.

Outre l'affection chronique du dérailleur, ce vélo subit une violente crise qui faillit l'emporter. Lors d'un pique-nique familial, un bovidé, affolé par un chien hargneux, vint piétiner à sabots-que-veux-tu la frêle monture qui se recroquevilla sous la douleur. Godefroy pleura beaucoup et rentra à pied à la maison. Néanmoins, le vélo guérit suffisamment pour pouvoir être revendu lorsque survint l'âge ingrat du propriétaire.

L'âge ingrat, c'est aussi l'âge bête; ce fut pour Godefroy l'âge du lycée. Les nouveaux pénates familiaux, sis à 4 km de l'établissement, posèrent de nouveau le problème d'une bicyclette; en attendant mieux, ce fut la monture paternelle qui servit pour les transports scolaires. Juste assez basse pour ne pas provoquer de disgracieux déhanchements, juste assez haute pour donner à son cavalier l'illusion d'être grand, cette machine austère, impersonnelle et sans vains accessoires, était un pur produit de guerre acquis à l'aide de ces bons monnaie-matière présents à bien des mémoires.

Elle connut l'existence sans joie des bicyclettes scolaires, pendues tout le jour par la roue avant sous un appentis en tôle ondulée, ramenée le soir d'une main lasse par un potache distrait qui remontait à pied une côte qui, à l'instar de celle de ses débuts cyclistes, s'étirait sur deux kilomètres.

Le vélo scolaire connut une fin obscure : un soir, Godefroy ne le trouva pas à son crochet, sous l'appentis de tôle ondulée ; il n'y était pas davantage le lendemain; ni les jours suivants ; ni jamais plus. Comme il fallait continuer à fréquenter le lycée, on eut recours au vélo du grand-père. Godefroy ayant grandi s'était habitué à prendre quelques initiatives et, pour redonner à sa nouvelle monture un air de jeunesse, il la peignit, un dimanche matin, en rouge sang-de-bœuf. L'opération, menée à larges coups de pinceau, sans le moindre démontage préalable ni même la plus élémentaire toilette, donna un résultat moins hideux qu'il n'eut été prévisible. Vue de loin, la bicyclette affectait une allure pimpante. Chose

curieuse, la peinture devait être d'une exceptionnelle qualité pour l'époque car ce vélo, gisant présentement dans un grenier, attire toujours l'œil malgré la poussière des ans...

Du reste, Godefroy serait mal venu de médire de cette quatrième bicyclette car elle connut ses débuts de cyclotouriste. Outre son traitement à la peinture rouge, elle subit en effet des transformations qui trahissaient les goûts et intentions d'un adolescent avide d'espace et de grands chemins, elle fut nantie d'un guidon de course, d'un dérailleur à quatre vitesses et de cale-pieds. Ces accessoires marquèrent une orientation qui ne cessa, par la suite, d'aller en s'aggravant.

C'est ainsi que le vélo du grand-père de Godefroy, outre ses basses besognes quotidiennes et scolaires, mena son jeune cavalier sur les routes commingeoises et même au sommet de quelques cols sérieux, tels d'Aspin et le Peyresourde. Mais cela est une autre histoire.

Godefroy enfourcha son premier vélo neuf pour son baccalauréat. C'était un honnête "demi-course", de bonne mine, soigneusement astiqué et bichonné, nanti d'un double plateau de 44 x 47 et d'une 24 dents à l'arrière. Ce 44 x 24 permit à Godefroy de mener à bien sa première Randonnée des cols pyrénéens, malgré le handicap de ce braquet exagéré, de jantes en acier et de beaucoup d'inexpérience, mais avec l'avantage d'une jeunesse intacte, d'un enthousiasme irrésistible et d'une merveilleuse insouciance. Du reste, la marque de cet engin ne manquait pas de prétentions, il s'intitulait : *l'Impeccable*. *L'Impeccable*, déchargé de toutes besognes quotidiennes, se trouva dès ses débuts promu au titre et au rôle exclusif de vélo de gala. Outre la fameuse R.C.P.(1) il connut l'époque des premières Randonnées du Comminges, il découvrit de nombreuses côtes, à l'occasion de paris de potaches. (La montera, la montera pas.) Il effectua la trilogie des Randonnées ariégeoises par la route du col de Pégère alors à l'état muletier.

À ce régime, et très vite, *l'Impeccable* devint insuffisant. La croissance de Godefroy s'était à peu près arrêtée mais ses appétits de randonneur allaient grandissant.

Pourtant, comme il n'avait point atteint encore d'autonomie financière, il dut attendre, pour son sixième vélo, que ses parents consentissent à un gros sacrifice : l'achat d'une vraie randonneuse à dix vitesses, avec tubes légers, accessoires en dural et, surtout, un plateau de 32 dents qui ouvrit en grand à Godefroy toutes les perspectives, surtout celles des routes de montagne.

Ce sixième vélo était un noir coursier à la fourche et aux bases chromées, un vrai pur-sang qui n'a, du reste, jamais quitté la famille. Un peu décati et transformé, il vit de paisibles jours pour de courtes balades. Il se souvient sans nul doute de ses heures de gloire, du premier Bayonne-Luchon de son maître, du Raid pyrénéen et de Critériums de grimpeurs épiques où les places étaient au moins aussi chères que de nos jours...

Cependant, entré désormais dans l'ère de la vélomanie, Godefroy connut le coup de foudre pour une nouvelle venue, originaire de Grenoble, courtaude d'aspect, montée sur 650, d'occasion mais à l'état neuf, nantie d'un triple plateau, et, de plus, d'une légèreté extrême. Un essai prudent en côte cristallisa cette nouvelle passion, et la septième monture entra ainsi dans la danse. Ce fut un grand roman d'amour car avec son vélo dauphinois Godefroy effectua son premier vrai voyage à bicyclette, de Saint-Gaudens à Nice en passant par Genève. Episode crucial de sa carrière de cyclo et qui devait l'orienter définitivement vers une forme de cyclisme qui, à défaut de gloire ou d'argent, devait lui apporter de grandes joies.

Néanmoins, comme la perfection n'existe pas, Godefroy s'avisait un jour que son vélo grenoblois était trop petit ! Il fit alors une petite crise de snobisme et, sous prétexte de se rajeunir (car la trentaine était passée), il commanda sa huitième monture à Paris, chez un grand faiseur, revenant pour la circonstance aux roues de 700.

Si ce bel engin lui permit de longues et mémorables expéditions, tel un Tour de France Randonneur de glorieuse mémoire, il n'y retrouva pas l'extraordinaire impression de rendement du vélo dauphinois. De plus, las de compter les creux et les bosses de ses roues de 700 et d'en retendre ou détendre les rayons, il se fâcha, vendit le vélo parisien, en commanda un autre, mais en 650 ; il effectua la "jointure" avec un remplaçant qu'il revendit dès réception de sa dixième monture qui court encore. Pour combien de temps ? Godefroy ne se hasarde pas à le prévoir. Peut-être pour fort longtemps ; avec l'âge, les passions s'apaisent, les goûts s'affermissent, les changements paraissent plus pénibles qu'excitants. Bref, ce

dixième vélo de Godefroy, gris, sobre d'aspect, passant volontiers inaperçu avec ses airs de n'y pas toucher, restera peut-être de la maison comme ces vieux serviteurs que l'on ne quitte plus.

1. La Randonnée des cols pyrénéens.

CONFIDENCES D'UN SAC DE GUIDON

Je suis vieux

Condamné à la potence vers la moitié du xxe siècle, ma toile a fané sous deux gibets successifs, mes cuirs se sont distendus et craquelés; arrachées sont mes coutures et rouillées sont mes boucles. J'ai essuyé les bourrasques océanes, enduré le soleil de la Crau et bravé les brumes du Stelvio.

Je suis vieux

Constellé, dans ma jeunesse, de multiples décorations, je me suis vu peu à peu dépouillé de ces brillants attributs et ne possède plus désormais que trois écussons aux couleurs si délavées que de rares initiés peuvent, seuls, en déchiffrer les glorieuses inscriptions.

Je suis vieux

Peut-être cette saison finissante sera-t-elle, pour moi, la dernière. Je reverrai quelques jours encore les perspectives familières de mon Comminges, je recevrai sur mon rabat avachi les dernières feuilles mortes des peupliers de Galié; peut-être connaîtrai-je encore le décor hivernal, les brumes de la Garonne, les corbeaux sur les prés blanchis du col des Ares.

Et puis, un soir prochain, la main de mon maître débouclera mes brides noircies et brisées par l'âge autour d'un cintre si familier à mon dos que j'en ai à jamais épousé la courbe.

Ensuite, ce sera fini. Finis les horizons lointains, les petits matins gris, les folles girations dans les grands lacets ; finies mes épreuves... finis mes jours heureux. Pour moi, ce sera le placard obscur, l'étagère dédaignée. Peut-être retrouverai-je, sous quelque penderie, des compagnons de lutte : un anorak délavé, un pullover fané, un foulard élimé... nippes glorieuses, mortes à la tâche, que j'ai tant de fois abritées sous ma rude toile.

Peut-être aussi, dans quelques années, mon maître me redécouvrira, au hasard d'un nettoyage ou poussé par une nécessité passagère.

Alors, pour un jour ou deux, reprenant ma place à la proue de l'équipage, tout ridé et surpris de la grande lumière du jour, je respirerai à pleines poches le grand vent des routes et je frémirai de bonheur aux trépidations de mon support.

Je suis vieux et je suis triste, car les routes sont belles et noirs sont les placards... et j'ai vu ce soir même la toile raide et les cuirs neufs de mon remplaçant.

À toi de jouer, jeune frère! Bonne route et bon vent!

LE TEMPS DES FRIMAS

Quand un homme valide reste au coin du feu, sa force tourne en graisse et en sottise...

ZOÉ OLDENBOURG

Essuyant du revers rugueux de son gant de cuir la goutte hésitante qui perlait à son nez pointu, Godefroy songea décidément que l'hiver est un grand méconnu...

Il était parti de chez lui, par ce matin frisquet, dans un brouillard épais qui enveloppait toutes choses dans les voiles du mystère. Bravant les avis des doctes conseillers qui considèrent que, pour bien pédaler l'été, il faut se désintoxiquer du vélo l'hiver, il considère pour sa part que c'est le vélo qui le désintoxique, et il s'en allait pédalant, insoucieux de la saison, imitant le merle de Théophile Gautier qui *chante l'hymne d'avril en février...*

Godefroy ne déteste pas le brouillard ; il s'y sent à l'aise, merveilleusement seul, l'avenir se bornant à sa roue avant, le passé se refermant sur le feu rouge. Il roulait lentement, dans une atmosphère ouatée, croisant d'impalpables fantômes. Les paysages les plus familiers se déformaient, se transformaient ; et quand l'univers visuel se rétrécit et s'altère, celui de l'imagination s'étend : le flanc du coteau devient un contrefort himalayen, la ferme du bord de la route se transforme en manoir pour contes d'Andersen, avec une fenêtre éclairée et les rais lumineux qui strient la brume grise.

Au bout d'un moment, Godefroy avait deviné que ses cheveux et ses sourcils blanchissaient, qu'il devenait le Père Noël à bicyclette ou son propre fantôme. Mais, comme il commençait malgré tout à se lasser de cette impalpable humidité et de l'univers borné qui l'enserrait, il vit se déchirer soudainement la grisaille, et le soleil vainqueur vint éclairer de sa dure lumière les silhouettes hiératiques des arbres dépouillés, les talus blancs de givre tranchant sur le bleu profond du ciel. Il se grisa sans retenue de l'air froid qui glissait sous ses narines et râpait son visage en âpres bouffées. Et il se surprit à chantonner. Car Godefroy était heureux, amoureux de l'hiver, de l'hiver mal aimé, mal connu dont il oubliait en ces instants les côtés moins grisants, le verglas qui vous envoie au sol les mains et le menton en avant, la pluie froide et cinglante trempant vos pieds, coinçant le dérailleur et vous rendant à vos foyers boueux, minable et grelottant, glissant dans le fond du garage, d'une main lasse et dégoûtée une chose innommable et crottée qui fut précédemment votre rutilante bicyclette.

Justement, ce matin-là, le vélo de Godefroy était rutilant ; rutilant parce qu'il faisait grand soleil ; rutilant parce qu'il l'avait bichonné la veille d'un chiffon tour à tour vigoureux, précautionneux et inquisiteur ; rutilant surtout parce qu'il était neuf !

Et un vélo neuf, pour un cyclotouriste, c'est beaucoup ; c'est plus que la nouvelle voiture du voisin, plus que la première moto du frère ou du fils. C'est le monstre sacré, la merveille des merveilles à la naissance de laquelle ont été apportés les soins les plus jaloux et les calculs les plus minutieux.

D'abord, il y avait eu, la gestation : le cyclotouriste qui commande un vélo se reconnaît à plusieurs signes. Il est d'humeur inquiète, s'enferme dans de longs silences méditatifs, n'astique presque plus son ancienne monture, passe le plus clair de ses soirées à noircir des pages avec des calculs de braquets.

Dans un second temps, on écrit à plusieurs constructeurs, on compare des devis, on suppute, on modifie, on décide un soir de faire monter une roue libre à six dentures pour y renoncer le lendemain, on rêve d'un cadre en 3/10, mais on se cantonne prudemment à du 5/10, songeant aux chemins cahotiques des itinéraires champêtres de l'été suivant.

La dimension des roues résultera de choix déchirants entre la finesse et le rendement théorique des 700 C, le confort, la robustesse, la légèreté réelle mais l'apparente lourdeur du 650...

Au dernier stade des projets, enfin, Godefroy était allé jusqu'à consulter ses proches parents et son plus cher ami pour le choix de l'émail qui devait être bleu selon les uns, grenat d'après les autres, noir enfin aux dires du cher ami, cyclotouriste dur et pur de l'école de Vélocio... En définitive, Godefroy avait opté pour un gris clair métallisé ; gris pour la discrétion et le côté pratique (il n'est pas salissant), clair pour le moral des troupes, métallisé pour la mode...

Après quoi, la commande enfin effectuée, le pauvre Godefroy en mal de vélo neuf n'avait plus vécu que

dans l'attente fiévreuse, inquiète et angoissée du nouveau-né.

Celui-ci enfin livré, dépouillé d'une main anxieuse et fébrile de sa gangue cartonnée, Godefroy avait ressenti cette joie, cet éblouissement, ce choc que seuls connaissent les amoureux comblés et les enfants, en présence du jouet rêvé qui leur est offert...

Et sur sa route hivernale inondée maintenant de soleil, Godefroy pédalait. Bientôt, il s'arrêterait dans un recoin abrité et tiède pour dévorer le viatique pris dans son sac de guidon. Après quoi, il reprendrait la route vers sa maison, heureux par avance de la bonne fatigue qui le laisserait un peu las, les pieds dans ses pantoufles mais le nez sur les cartes routière, pour y revivre les heures passées et y préparer la saison à venir...

Car un vrai cyclotouriste ne saurait se passer de cartes, ni sur la route, ni, surtout, chez lui. Cela peut paraître paradoxal. Il n'en est rien. Sur la route, à la rigueur, et si l'on roule dans son fief, on connaît les itinéraires par cœur et la carte devient superflue. Mais à la maison, il faut un support pour rêver aux futures pédalées ; et ce support, c'est la carte!

Généralement, le cyclotouriste dédaigne deux sortes de cartes : celles qui décrivent les "grands itinéraires", feuilles arrogantes et raides qui désignent aux automobilistes pressés la voie la plus directe pour aller de Paris à Vienne ou de Milan à Hambourg ; celles aussi que nous réservent encore les calendriers des P.T.T. ; petites cartes départementales étriquées et approximatives qui n'ont évidemment pas été conçues à l'usage des randonneurs à vélo...

Les cartes préférées de Godefroy sont celles qui détaillent assez les parcours pour distinguer nettement un chemin de chars d'une route départementale ou d'une voie vicinale, mais qui sont assez vastes pour permettre d'embrasser d'un coup d'œil une zone de cent à deux cents kilomètres. Le randonneur aime saisir à la fois le détail d'un brin de route qu'il négociera en quelques minutes et l'ensemble d'un itinéraire qui meublera sa journée du chant du coq au crépuscule.

De temps en temps aussi, en cyclotouriste pointilleux, soucieux d'explorer une région dans ses moindres recoins, Godefroy utilise les savantes cartes I.G.N. (Institut géographique national). Elles ont tout pour lui plaire : les courbes de niveaux qu'il traduit en braquets et en litres de sueur, les fermes isolées où il faudra parer aux attaques de la gent canine, le bosquet propice au casse-croûte ou à la sieste réparatrice, la soudaine courbe en épingle à cheveux au bas d'une descente presque rectiligne où l'on aura pris de la vitesse, le chemin de crête où il faudra compter avec le vent qui sera, bien entendu, de face, le chemin représenté en filet gouttière ou en pointillé, ce qui laisse présager trous, bosses, cailloux et racines à profusion, le rectangle bleu d'un abreuvoir ou d'une source où l'on pourra, au besoin, remplir le bidon...

C'est cela, une lecture de carte ; cela et bien d'autres choses encore, qui ne se voient pas, qui ne se lisent pas, qui ne se traduisent ni en kilomètres, ni en pourcentages ; la lecture d'une carte, c'est la voie ouverte à tous les projets, à toutes les folies, à toutes les illusions même. Sur une carte, tous les voyages sont possibles, tous les raids réalisables, tous les cols franchis sans encombre. Car la carte ne nous prédit ni la pluie tenace, ni le vent de trois quarts face, ni la crevaision, ni le câble de dérailleur cassé ; elle ne vous dévoile pas davantage l'horizon insoupçonné qui monte à votre rencontre au sommet d'une côte, le soudain contre-jour sur les troncs d'une pinède, l'image inversée d'une vache et d'un peuplier sur le miroir d'un étang ; la carte ne vous prédit pas la rencontre d'un ami au détour d'une lointaine route, une descente inespérée au terme d'une rude étape. Non, il est vrai, les cartes ne sauraient en dire tant ; mais à celui qui veut bien les lire, elles disent l'essentiel ; et l'essentiel, pour un cyclo qui sent venir le terme de l'hiver, c'est de savoir qu'il va bientôt repartir à la rencontre des petits bonheurs que son vélo et lui vont fabriquer ensemble...

HIVERNALES AU MENTÉ

Il faisait si beau, en ce dimanche de décembre, que Godefroy ne se sentit pas la force de rester dans ses pantoufles. Certes, le thermomètre accusait une température de saison et les premières neiges avaient depuis des semaines blanchi la chaîne pyrénéenne. Mais justement, les sommets commingeois étaient si blancs et le ciel si bleu que l'invite paraissait trop pressante pour y pouvoir résister.

Godefroy n'y résista pas.

Seulement, au lieu de faire "comme tout le monde", c'est-à-dire chausser les souliers de ski et rejoindre les foules au pied de quelque remonte-pente, Godefroy préféra les souliers cyclistes, enfila ses gants d'hiver, glissa une tablette de chocolat, deux oranges, son appareil photo et l'anorak dans son sac de guidon et s'en alla.

Il s'en fut vers le col du Menté.

En ce temps-là, le col du Menté n'était qu'un chemin muletier connu seulement des bûcherons, des bergers et de quelques cyclotouristes. Nul n'aurait pu prévoir qu'il verrait un jour ses lacets gravis par les pelotons du Tour de France.

Or donc, Godefroy pédalait vers le Menté. Et comme le pédalage régulier d'un cyclotouriste favorise les cogitations, Godefroy cogitait. Il évaluait ses chances : passerait-il ? Pourrait-il déboucher sur le versant de Boutx ? Car il faut préciser que le Menté, comme tous les cols, a deux versants : celui de Ger-de-Boutx que les coureurs du Tour gravissent en venant du col du Portet d'Aspet, et le versant de Boutx, qui plonge vers la Garonne, non loin de la frontière espagnole.

Certes, le Menté n'est pas très haut ; il culmine à 1349 mètres. Mais il est pentu, ses lacets sont rapides et serrés. De plus, les deux derniers kilomètres sinuent, sur un versant nord, à l'ombre d'une épaisse forêt.

Godefroy savait tout cela. Il savait aussi que les premières pentes, très abritées et exposées au soleil, sont rarement encombrées par la neige.

Ce jour-là, il en fut bien ainsi. Familier des lieux, le cyclo négocia prudemment la base du col. La route est classique. C'est la N.618, celle qui monte aussi vers le raide Portet d'Aspet. Mais au hameau de Henne-Morte, le chemin du Menté quitte la Nationale ; à l'époque, le goudron cessait aussi à ce carrefour. Le chemin, mi-empierre, mi-herbeux, se haussait au-dessus de la vallée, s'étranglait dans la traversée de Ger-de-Boutx entre les quelques maisons du hameau puis se lançait à l'assaut des pentes supérieures. Assez bien tracé jusqu'à la forêt, il se transformait ensuite en mauvais passage muletier. Jusqu'à la forêt, Godefroy progressa sans ennuis particuliers. Bien sûr, il avait passé dès le pied du col son petit plateau, celui de 28 dents. Avec une couronne de 26 dents à l'arrière, il ne craignait pas de rester en litige à la corde de quelque lacet. Il savait depuis longtemps que les petits braquets des cyclos font sourire les non-initiés ou les fiers-à-bras. Mais il avait aussi appris que c'est au pied du mur qu'on voit les maçons...

Cependant, sur son 28 x 26, Godefroy gagnait de l'altitude. Il avait rencontré les premières plaques de neige dès le village de Ger-de-Boutx. Mais il s'agissait de timides traces, étriquées et confinées au creux des fossés ou à l'ombre des bergeries. Sur les pâtures attiédies par le grand soleil, les moutons étaient nombreux à paître. Le torse allégé et les manches retroussées, il fallait même transpirer ferme pour progresser.

Soudain, comme Godefroy se laissait déjà glisser vers un optimisme prématuré, une congère embusquée au détour d'un lacet l'obligea à rouler au ras du talus pour ne pas mettre pied à terre. C'était une première alerte. La seconde ne tarda guère. À l'orée de la forêt, là où le chemin, de plus en plus mauvais, change de versant pour pointer vers le col, la couche neigeuse devint continue. D'abord tête, Godefroy tenta de forcer le passage et, cramponné au guidon, vrillant sur les pédales, il laboura sur quelques mètres. Son chétif élan mourut bientôt. Enfoncé jusqu'au pédalier, le vélo s'enlisa irrémédiablement et, avec un long soupir, le cavalier se retrouva les pieds dans la neige, irrité, déjà inquiet. Ça s'annonçait mal. Sous le couvert des sapins, en direction du col, il n'y avait plus trace de chemin.

Fallait-il tourner bride ? Arriver si près du col et ne pas le franchir parut trop bête à Godefroy. Il continua. Il tenta d'abord de traîner le vélo près de lui. Mais la neige se tassa bientôt dans tous les recoins de la machine ; les roues ne tournaient plus et c'était double travail de progresser soi-même et de faire avancer ce qui n'était plus qu'encombrante ferraille. Il est curieux de constater combien l'engin le mieux conçu et le mieux entretenu peut devenir un assemblage hétéroclite et absurde dès lors qu'il se trouve dans un élément étranger. Et il n'est pas d'élément plus étranger à une bicyclette que la neige ! C'est ce que pensait Godefroy en se résignant à prendre sa monture sur l'épaule.

Un vélo de randonneur a beau être presque aussi léger qu'un vélo de course, il ne tarde pas à peser très lourd dès qu'il repose sur une épaule par un point d'appui de quelques centimètres carrés.

Très vite, Godefroy se lassa. Il essaya d'enrouler un pull-over autour du tube horizontal du cadre, mais ce système précaire lui parut à l'usage plus irritant qu'utile ; la bosse du vêtement qui aurait dû servir de coussin prenait un malin plaisir à glisser et à former au-dessus du cadre un encombrant bourrelet, tandis que le tube, de nouveau dénudé, jouait plus que jamais son rôle de supplice chinois.

En outre, la neige se faisant plus épaisse, Godefroy ne tarda pas à s'enfoncer jusqu'aux genoux, puis, par endroits, jusqu'aux hanches. À un moment donné, trompé par la couche uniforme, il enfonça son pied au creux d'une vieille souche et s'étala, le nez dans la neige et le vélo par-dessus. Barbotant quelques secondes dans cette ridicule posture, il se redressa enfin, toussant et maugréant, jetant un coup d'œil alentour dans la crainte d'avoir été surpris en si piteux exercice. Mais non, il était bien seul. Pas le moindre oiseau pour troubler le silence du sous-bois. Excédé, un peu nerveux et vaguement inquiet, Godefroy songea de nouveau à rebrousser chemin ; puis, se ravisant, il chargea le vélo sur son épaule douloureuse et, en quelques élans rageurs, gagna d'un coup plusieurs dizaines de mètres.

Haletant, en sueur malgré l'ombre froide du sous-bois, il s'arrêta pour chercher des repères.

Connaissant les lieux, il savait qu'il n'était nullement égaré ; il cherchait simplement distinguer les signes avant-coureurs du col. Il avisa enfin un hêtre au tronc convulsé qu'il identifia immédiatement :

“L'hippopotame !” pensa-t-il, soudain joyeux et soulagé. Le vieux hêtre hippopotame, c'était l'annonce du col tout proche... Du reste, le sous-bois plus clairsemé, le souffle plus mordant du vent confirmaient cette observation. Godefroy se sentit puissant, son épaule lui sembla soudain moins endolorie, la neige moins profonde.

Il repartit, zigzaguant, trébuchant, mais porté par l'espoir d'un proche succès. Effectivement, après quelques minutes, il déboucha tout soudain au col ensoleillé.

De l'autre côté, sur le versant de la Garonne, le chemin bien tracé ouvrait ses perspectives : commodées et rassurantes.

Alors, Godefroy enfila son anorak, s'assit sur un tronc tiédi par le soleil et, tranquillement, pela sa première orange.

Comme chez bien d'autres, février sonne pour Godefroy l'appel de la route. Non point qu'il délaisse tout à fait, durant le plein hiver, la pratique du pédalage. Quelques brèves sorties dans les avant-monts pyrénéens maintiennent en forme, surtout si on les agrmente de compléments pédestres, après l'échange, au bout du chemin goudronné, des souliers cyclistes contre les chaussures de marche.

Mais, avec février, Godefroy se remet sérieusement en selle. Il connaît des circuits bien à lui, des côtes savamment repérées qui lui offrent le prétexte à des efforts pénibles au début, mais toujours payants. Il les affronte généralement seul avant d'y revenir avec ses amis, car il sait que l'effort solitaire ne laisse pas de place aux interprétations faussées par la compagnie d'autres cyclos.

Ainsi, bien avant le printemps officiel, Godefroy sait s'il passe convenablement, c'est-à-dire en souplesse et sans essoufflement anormal, les côtes ordinaires...

Alors, et alors seulement, il se tourne vers les cols. Les premiers à s'ouvrir sont, bien sûr, les plus bas : les Ares, le Portet-d'Aspet... Le Portet-d'Aspet ! Godefroy a vu des champions y mettre pied à terre... mais avec 28 x 26, on ne met pied à terre que volontairement.

Viennent ensuite, fin mars ou début avril, les grimpées du Peyresourde et de l'Aspin, longtemps fermé aux autos par une congère sommitale, ce qui est bien pratique pour les cyclos qui s'y trouvent alors chez eux. Quant aux voisins les plus hautains de Godefroy, le Tourmalet et l'Aubisque, ils ne se livrent guère

avant juin.

Parfois pourtant, ces honnêtes et bourgeoises coutumes sont bousculées. Elles sont bousculées parce que, durant deux ou trois jours, le vent du Sud, le vent d'Espagne, ronfle par-dessus les hautes crêtes du Néthou et de la Sierra des Encantats. Il lèche de sa chaude haleine les hautes pâtures et fait gémir les ramures des profondes sapinières qui dominent le Val d'Aran et le col du Menté. Ce col du Menté, pour Godefroy est une vieille connaissance. Il le fréquentait à l'époque où n'existait qu'une raboteuse route forestière qui s'achevait, là-haut, par un chemin de chèvres. Maintenant, le Menté est goudronné, élargi. Une station de ski y hérissé ses pylônes et, durant l'hiver, la foule des néosportifs du dimanche y vient faire valoir ses talents. Hélas ! parfois souffle le vent du sud. Et la neige fond. Et le goudron reparaît. Et les skieurs disparaissent.

Alors, Godefroy ne résiste pas à la tentation et, oubliant ses sages méthodes d'entraînement progressif, il s'attaque au versant sud du col.

Il longe la Garonne toute neuve, sortie depuis une douzaine de kilomètres de son Ibérie natale, il traverse le bourg de Saint-Béat et se met en tenue de combat au pied de la rampe qui débute brutalement, contre une carrière de marbre... qu'exploitèrent les Romains.

28 x 26 tout de suite. Que les rieurs rient. Godefroy ne rit pas. Il a chaud, très chaud, ses jambes sont lourdes, son souffle étrié. Les gouttes de sueur lui chatouillent les ailes du nez et il se gratte rageusement.

Rien ne va sur son vélo ; il trouve le guidon trop loin, la selle trop basse ; la chaîne fait du bruit, et le gros orteil du pied droit bute au fond du cale-pied. Godefroy se trouve minable. À quoi bon avoir fait du vélo depuis plus de vingt ans, et à haute dose, pour en venir là ! La souplesse, l'aisance dans l'effort ? Des mots, tout cela, des mots. Le Menté ? Une sale petite route raide, mal tracée, sans replats. Un camion forestier double Godefroy ; il pue, ce camion ; il pue l'huile chaude et le gas-oil. Il faut tousser et cracher, après cela, comme un soudard.

Voici le village de Boutx. Il y a une fontaine, à Boutx. Eh bien, non Godefroy ne s'y arrête pas. Il ne la regarde même pas. Elle fait un joli bruit en coulant, elle murmure, elle gazouille. Godefroy ne veut pas l'écouter et il attaque les lacets supérieurs comme on va à l'abattoir.

Pourtant, Godefroy ne meurt pas. Il parvient au bout d'une heure sous les sapins et les hêtres des derniers kilomètres. Là-haut, il fait un peu frais, des plaques de neige expirantes tapissent le fond des fossés. On entend les merles qui croient, eux aussi, au printemps. Godefroy se sent mieux. Le guidon est à sa portée, et la selle à bonne hauteur. Le gros orteil ne dit plus rien, et la chaîne se tait. Godefroy regarde sa montre et constate qu'il n'a pas mis plus de temps qu'à l'ordinaire. Du reste, voici le sommet. Une route nouvelle continue à grimper au-delà du col, vers la station de ski. Du coup, Godefroy s'y engage, sans s'arrêter. Il se sent tout à fait bien maintenant, et, devant quelques ouvriers qui travaillent sur un chantier de forêt, il prend sans trop de peine une allure qu'il suppose dégagée et souple.

Le voici au sommet, il appuie son vélo contre un gros sapin, enfile posément son survêtement. Il n'y a personne : Les remontées mécaniques sont inertes, dressant leurs noirs pylônes inutiles vers le ciel capricieux.

Alors, Godefroy tire une grosse orange de la sacoche et, assis sur l'herbe sèche, il déguste gravement son goûter en écoutant chanter le vent du sud.

LE TEMPS DES FLEURS

Dans l'esprit le moins imaginaire, l'idée de printemps évoque ordinairement une série d'images charmantes, naïves, attrayantes, une galerie de clichés aussi usés que possible : le ciel bleu, les oiseaux qui chantent, les ruisseaux murmurants, la brise caressante, les pâquerettes dans les prés, les pique-niques...

Sans nous illusionner sur les vrais printemps de notre Europe occidentale, lents à sortir de l'hiver, instables, capricieux, jalonnés de coups de froid et d'abondantes giboulées, ne versons pas dans un pessimisme renfrogné et admettons une fois de plus que, pour un cyclotouriste, le printemps doit rester coûte que coûte le printemps, c'est-à-dire le retour à la route, au grand air, aux pédalées plus longues et plus fréquentes.

Certes, beaucoup d'entre nous n'attendent pas les jonquilles pour pédaler; il a été écrit que l'hiver, pour un cyclo, n'est pas forcément une morte-saison. Mais avec le mois de mars, les plus timides et les plus frileux sortent de leur léthargie et effectuent leurs premières sorties.

Bien sûr, il faut d'abord revoir à fond sa monture.

C'est déjà un monde!

Et puis, il faut reconnaître que chacun, mis à part les principes généraux, a ses petites habitudes, ses goûts, ses manies, même, qui font que les cyclistes échappent à cette déprimante sensation d'être faits en série... L'un attachera son poncho sous la selle ; un autre préférera le garder dans son sac de guidon; un troisième, peu porté vers les boissons, lui affectera en permanence son porte-bidon ; l'essentiel étant, dans ce domaine, de ne pas oublier ledit poncho à la maison !

Certains, tout en utilisant le classique sac de guidon, ne voudront pas se priver du petit porte-bagages arrière ; très pratique, il faut le reconnaître, pour rouler après l'averse un poncho ruisselant, ou pour loger, au bas d'une montée, un anorak trop gonflant. Mais il en est d'autres qui ne veulent rien à l'arrière et préfèrent, à l'occasion, accomplir des prodiges pour inclure dans le sac de guidon une invraisemblable quantité d'objets. Il est, à ce sujet, instructif de dénombrer ce qu'il est possible de fourrer dans ce fameux sac, signe distinctif de la plupart des cyclos. Sans prétendre fournir une liste exhaustive, on peut citer en vrac :

Un anorak, une paire de gants, un appareil photo, une pellicule de réserve, des morceaux de sucre, le portefeuille, un nécessaire de réparation, une chambre à air de rechange, des lunettes, quelques biscuits, du chocolat, une clé à rayons, un pull, un mouchoir, un crayon à bille, une balise de secours (non réglementaire mais très efficace !), une ou deux cartes routières, le guide fédéral, une casquette, un câble de frein et un câble de dérailleur... Ne souriez pas. Si vous savez vous y prendre, il vous restera assez de place, avant de dîner, pour glisser dans un recoin une ou deux boîtes de conserves et enfiler, sous le rabat, en travers du guidon, une baguette bien dorée que vous mettrez à mal, quelques minutes plus tard au cours d'un simple mais solide casse-croûte.

Donc, possesseur d'une nouvelle monture ou d'une machine depuis longtemps rompue à vos habitudes, vous voilà au seuil d'une saison toute neuve. Il arrive que les premières sorties soient pénibles ; le souffle est court, la jambe rétive. L'arrière-train surpris cherche sa place sur une selle aux délices oubliés. La petite côte de grimpe menu que l'on passe en juillet sur le 46 x 19 ne se laisse franchir qu'avec le 40 x 22 ; il a même fallu, au retour d'un brevet printanier, consentir à utiliser le plateau de montagne, celui de 28 ou 30 dents ; mais on se trouvait seul et on ne le dira à personne.

Pourtant, il est vrai que ces drôles de printemps vous ménagent d'autres surprises ; il peut neiger en plein mois d'avril et en plaine! Et, la semaine suivante, on étouffe sous un soleil digne des canicules de juillet... C'est cela, le printemps. C'est aussi le départ, avec le survêtement, l'anorak, les gants, et le retour, en cours d'après-midi, en short et manches courtes.

Le printemps, enfin et surtout, c'est au cours d'un beau dimanche d'avril ou de mai, la pédale qui se fait soudain plus molle, votre souffle plus long : c'est la côte que vous ne sentez plus, c'est la brise douce qui chante à vos oreilles au long d'une descente, c'est la petite route bien à vous qui joue dans la plaine, fait le gros dos sur les collines ou ruse avec les pentes de la montagne. Le printemps, pour un cyclo plus que pour d'autres, c'est une promesse.

Alors vive le printemps et en selle!

« TRA LOS MONTES »

La nuit était tout à fait noire. Robert plongeait le torse sous la tente monomât et en extirpa, malgré le magma rugueux et obscur des sacoches et autres impédimenta, une lampe électrique qui trahit sous son cercle blanc les rares reliefs du souper.

Une boîte de conserves bavant un reste de confiture fut promptement léchée puis récurée d'un doigt avide. Un quignon de pain disparut dans la tourmente finale, Godefroy récupéra de justesse un couteau enfoui dans les herbes froides puis, le

“couvert” levé, il jeta sur les deux vélos la nappe de nylon promue au rang de garage portatif.

Un ultime regard des deux cyclos tenta, en vain, de percer l'obscurité ambiante. Tout était silencieux; pas un aboiement, pas un souffle de vent. Un petit froid aigrelet tombait sur la combe.

“Pour du camping sauvage, c'est du camping sauvage...”, émit Robert qui résumait par là les pensées des deux compères. .

C'était vrai; en contrebas d'une route perdue des monts aragonais, le premier village à plusieurs kilomètres, les campeurs ne souffriraient cette nuit-là ni des transistors, ni des fêtards, ni des autres avantages que le camping confortable et civilisé procure à ses milliers d'adeptes...

Il ne restait qu'à s'aller coucher.

Il faisait vaguement tiède sous la tente; par cette nuit de Pâques frileuses, à plus de mille mètres et avec la neige presque sur le pas de la porte, il ne fallait pas s'attendre à transpirer très fort.

Robert avait déjà disparu au plus profond de son duvet d'où n'émergeait que l'épi rebelle et dru de sa noire chevelure.

Godefroy, encore assis sur sa literie, vérifia la fermeture de la porte, glissa plus soigneusement sous le tapis de sol la toile à pourrir, remonta posément sa montre, ajusta sous ses reins le blouson du survêtement et se glissa à son tour dans le duvet moutonnant et douillet.

Avant d'éteindre le petit plafonnier qui faisait son orgueil de campeur léger mais organisé, il jeta un dernier regard sur l'étrange géométrie pyramidale de la guitoune aux coutures convergeant vers le sommet de l'unique mât de dural. Puis, il éteignit, nicha son oreille droite au creux de l'oreiller qu'il trouva trop gonflé à son gré; à tâtons, il dégagea le bouchon, laissa mollir sa couche et referma soigneusement l'orifice. Après quoi, l'âme tranquille et les pieds froids, il décida de s'endormir.

Lorsque Godefroy se réveilla, la nuit était toujours profonde. Sa première sensation fut d'avoir anormalement froid; tout était froid: l'oreiller, la fermeture Eclair du duvet, le tapis de sol, le dural du mât que sa main frôla pour allumer le plafonnier. Puis, comme il tenait le fil dans ses doigts tâtonnants, il suspendit son geste.

Quelqu'un marchait sur la route... oui, pas de doute, à une vingtaine de mètres au-dessus de la prairie, à cette heure tardive (ou matinale), un passant déambulait. En d'autres lieux plus peuplés, Godefroy n'eût point prêté attention à ce fait banal. Là, en pleine nature, loin de partout, la chose était inattendue, curieuse, insolite.

Elle devint inquiétante lorsque les pas ralentirent, s'arrêtèrent, reprirent, s'arrêtèrent de nouveau. Aucun doute, “Il” venait de voir la tente. Pourquoi s'arrêtait-il? Curiosité? Godefroy avala sa salive et retint son souffle jusqu'à ne plus entendre que le bourdonnement de ses oreilles où le sang battait un peu trop vite pour un cyclo-campeur au repos.

De nouveau, les pas crissèrent, comme ralentis, hésitants; ils parurent s'éloigner; ils s'éloignèrent, leur bruit décrût, décrût, et ce fut de nouveau le silence. Godefroy haussa les épaules, pour lui, dans le noir et sans témoin; il percevait le souffle quiet et régulier de son compagnon, et il préféra ne pas allumer de peur de le réveiller.

Il fallait donc se rendormir; il fallait, mais le cœur n'y était plus.

“C'est ce froid de canard”, se disait Godefroy; mais il pensait et repensait aux pas, à cet arrêt, à ces hésitations au sommet du talus. “Il ne faudrait pas, il ne faudrait pas...” Oui... Quoi? Allons, l'insomnie commençait son œuvre. Godefroy craint les insomnies; au cours de ses cinq Bayonne-Luchon il a toujours eu des hallucinations à deux heures du matin, dans *l'Aubisque*, du côté de *Gourette*; il savait cela,

Godefroy. Mais il pensait tout de même aux pas, aux pas qu'il n'entendait plus mais qu'il avait entendus. Réveiller Robert ? Et que lui dire ? Lui couper le sommeil pour des pensées fumeuses et ridicules ? Lui insuffler une inquiétude puérile, exciter ses quolibets ?

Les minutes durent passer, aucun bruit nouveau ne vint troubler la nuit froide. Godefroy emmaillota ses pieds et ses chevilles dans son pull-over, ferma le plus haut qu'il put le col du survêtement et se roula en boule dans le duvet qu'il rabattit sur ses oreilles. Son cœur battit plus lentement, son souffle devint plus lent, plus léger, ses yeux se fermèrent, il se rendormit.

L'aurore, la divine aurore, vint jeter sous la tente ses lueurs jaune et orange. Godefroy déplia ses longues pattes raides, remonta d'un geste théâtral le curseur de la fermeture Eclair de la porte et demeura médusé, le nez pointé sur les herbes ; tout était blanc de givre ; blanches les pentes avoisinantes, blancs les arbres, blancs les halliers, blancs les cordeaux de la guitoune, blanc le double toit raidi et tendu comme carton d'emballage. Contre la haie, les vélos sous leur capuche de nylon, suintaient doucement aux premières touches du soleil.

Robert, également réveillé, contemplait le spectacle par-dessus l'épaule de Godefroy et, réprimant un bâillement, émit cette supposition qui laissa son compère silencieux mais songeur :

- C'est le froid qui a dû me faire ça : j'ai rêvé cette nuit que *quelqu'un* marchait sur la route et s'arrêtait près de la tente...

Deux heures après, le soleil ibérique ayant séché les toiles, le camp fut levé et, par une rampe abrupte, les chaînes sur les petits plateaux, Robert et Godefroy s'en furent vers les horizons du *Sud*.

LES PETITS RIEN

Par cette fin ensoleillée d'une randonnée sans histoire, Godefroy constata qu'un cyclotouriste ne peut, à chaque sortie, ramener des souvenirs héroïques ou même, simplement, originaux. En tout cas, au long des 200 km de ce périple dominical, il n'avait ni frôlé de précipice, ni côtoyé, à aucun moment, la mort par écrasement ; il n'avait pourtant pas emprunté uniquement des petites routes mais, ce jour-là, les conducteurs du dimanche s'étaient montrés à peu près normaux.

Il n'était donc rien survenu de très saillant, mais Godefroy ne s'en montra pas déçu.

Il ne s'en montra pas déçu parce qu'une randonnée à vélo, ou même une simple promenade, suscite toujours, du seul fait que l'on pédale, que l'on pense et que l'on vit, une floraison discrète mais précieuse de menus souvenirs, de petits riens qui n'ont de valeur que pour celui qui les a vécus. Ces infimes événements ne sauraient, dans la plupart des cas, servir de trame ou de point d'appui à des récits verbaux ou écrits ; on ne les raconte donc pas et, de ce fait, ils demeurent, sans déformation, discrets et fragiles, mais authentiques, dans ce jardin secret que cultive tout cyclotouriste, même à son insu.

Et ce soir-là, poursuivant son ombre rasante, Godefroy épuisait calmement les dernières minutes de sa pédalée en évoquant pour lui seul les épisodes anodins du jour écoulé.

Il était parti avec le soleil levant et il se souvenait de s'être arrêté au bout de quelques kilomètres pour gonfler un pneu arrière un peu mou. Ce pneu arrière l'avait inquiété une bonne heure car il lui semblait qu'il se dégonflait sournoisement. Et puis, ce souci mineur s'était estompé.

Dans la traversée d'un bois, un lapin avait coupé la route à dix mètres à peine, et comme Godefroy roulait lentement, il avait pu entendre, au passage, les furtifs froissements de feuilles et de brindilles qui trahissaient la fuite de l'animal sous les taillis.

Vers dix heures, au sommet d'une longue côte, d'une de ces côtes gersoises toutes droites et escaladant le ciel comme une échelle de Jacob, le solitaire avait cassé la croûte sous un pin parasol. Comme l'herbe était humide, il s'était assis sur le poncho de nylon ; il avait longuement observé un tracteur au travail non loin de là, accroché à la pente du coteau comme un gros insecte pataud...

Vers midi, la cathédrale d'Auch avait surgi, baignée de ce soleil décidément fidèle, et Godefroy s'était mis en quête d'un restaurant, car il n'avait pas voulu, ce jour-là, s'embarrasser d'un repas froid.

Il ne se souvenait de rien d'autre jusqu'à 3 heures de l'après-midi, si ce n'est d'une digestion paisible sur la route de Mirande.

La rampe de Laguian le fit transpirer, mais le fait le plus saillant du jour se situa après Tarbes. Depuis plusieurs kilomètres, le bord de la route se garnissait de gens et les "Vas-y Poupou" se multipliaient à son passage. Il flaira la venue imminente d'une course cycliste ; bientôt, quelques bruyants véhicules publicitaires le dépassèrent et, comme il attaqua gaillardement une côte après Tournay, le peloton le rattrapa, comme une vague déferlante s'abat sur le baigneur distrait.

Il se trouva incontinent englobé dans cette meute multicolore et haletante et décida, par jeu, d'y demeurer un moment. Autour de lui, ses nouveaux compagnons de route le lorgnaient comme des poussins l'auraient fait d'un caneton. L'atmosphère manquait de sérénité, l'allure aussi du reste. On entendait, çà et là, gémir un dérailleur, crisser un frein, jaillir un juron hâtif suscité par la peur panique d'un accrochage évité de peu.

Cependant, insensiblement, Godefroy qui se refusait, dans les descentes, à passer une "grande mécanique", se trouva relégué dans les arrières de la meute et, comme il estimait que la séance commençait à être énervante, il vit l'armada bifurquer vers d'autres horizons pour le laisser brutalement, délicieusement solitaire.

Maintenant, au soir tombant, son ombre s'allongeait un peu plus devant lui car il faisait route vers l'est ; à peu de distance se profilait la courbe de la dernière côte qu'il absorba d'un élan, pour mettre un digne point final à sa randonnée, à une journée sans histoires, bien sûr, mais riche de ces petits riens qu'il savait n'être qu'à lui seul.

PÂQUES EN PROVENCE

Avec février et mars, la route s'ouvre, pour les cyclotouristes, vers une nouvelle saison. Durant l'hiver, soit en famille, soit à l'occasion des réunions de clubs, les souvenirs de l'année écoulée se sont trouvés cent fois évoqués, embellis parfois, et pas seulement à Marseille, illustrés souvent par des projections de photos ou de films. Il est rare, en effet, qu'un cyclotouriste soit exclusivement un cycliste, une machine à débiter ou à moudre du kilomètre. Beaucoup sont aussi des photographes, voire des cinéastes qui n'hésitent pas à sprinter durant plusieurs minutes à l'avant de la troupe des camarades pour cadrer à loisir et dans les règles de l'art le passage du peloton.

Mais que fleurissent les premières pâquerettes, et le petit peuple cyclo, délaissant albums et projecteurs, hume la brise, s'agite, astique les vélos, compulse les calendriers, achète les cartes routières les plus récentes et inaugure le carnet de route par petites pédalées prudentes et quelquefois douloureuses.

Pour beaucoup, le premier objectif demeure le Rallye pascal de Provence. Cette grande manifestation, organisée chaque année dans le plus pur esprit cyclotouriste, consiste à gagner, le dimanche de Pâques, un petit village reculé et pittoresque à souhait des hautes terres chères à Giono ou des collines parfumées du pays de Mireille.

Ce rallye pascal, organisé en souvenir de Paul de Vivie, alias Vélocio, apôtre du cyclotourisme, de la grande randonnée et des machines polymultipliées, connaîtra longtemps encore, sans nul doute, la grande affluence. Et ce n'est pas un spectacle courant que celui de ces centaines de cyclistes, hommes, femmes et enfants qui se retrouvent ce jour-là sans autre but que celui de se regrouper, sans autre satisfaction (mais elle est grande !) que celle de rouler quelques heures sous le ciel de Provence en compagnie d'amis lointains que l'on ne voit que trop rarement, dans de telles occasions. Chacun, du reste, se rend à sa façon, et librement, à ce grand rassemblement printanier. Les uns viennent camper en famille à proximité du village choisi pour le rallye et se contentent d'effectuer à vélo, le matin du grand jour, les quelques kilomètres qui les séparent du but.

D'autres, venus de fort loin et limités par le temps, prennent le train qui les dépose, avec leurs vélos, à Orange ou à Avignon. De là, ils rayonnent durant un ou deux jours autour du lieu de la concentration. Nombreux sont aussi les cyclos qui profitent de la concentration pascalle pour venir en Provence à vélo,

en plusieurs étapes, inaugurant ainsi la longue série des voyages itinérants, forme supérieure et achevée du cyclotourisme.

Il en est enfin qui participent, par esprit sportif ou aventurier, à la Flèche Velocio, épreuve hautement athlétique consistant à couvrir au minimum 360 km en 24 heures en direction du lieu de la manifestation.

Cette épreuve pour randonneurs aguerris s'effectue par équipes de trois à cinq membres. On part d'où l'on veut (ou d'où l'on peut).

Chaque année, de nombreuses équipes se lancent dans la Flèche sans autre but ni autre ambition que de vivre une mémorable pédalée, au prix d'une nuit passée sur le vélo et qui paraît longue à beaucoup. Une Flèche, ça ne s'oublie pas. On en parle longtemps, et on en meuble les vieux jours.

Mais il serait dommage et injuste de passer sous silence les réalisations de certaines équipes, rares et très spécialisées, il faut le préciser, qui s'élancent chaque année en direction de la Provence avec l'idée fermement ancrée de battre des records. Alors, pour peu que tout aille bien, que les équipiers tiennent le coup, que le brouillard nocturne ne soit pas trop épais et que le vent, dans la vallée du Rhône, souffle dans le bon sens, on enregistre d'étonnants résultats. Les 600 km ont été dépassés à maintes reprises et plusieurs formations ont même atteint et doublé le cap des 700 km ! Ce sont là des chiffres qui peuvent laisser rêveurs bien des coureurs cyclistes parmi les plus huppés. Et pourtant, il faut bien dire que parmi ces "fléchards" certains savent rester par ailleurs des cyclotouristes à part entière, capables de rouler tranquillement avec des copains sans autre souci que celui de parcourir de belles régions et de découvrir des sites agréables ou captivants.

Et tout ce monde-là, bambins moulinant sur leurs petits vélos, dames et demoiselles en rupture de talons hauts, randonneurs encore un peu las de leur longue chevauchée, vétérans et ancêtres aussi heureux et alertes que les plus jeunes, tout ce peuple paisible mais divers, pacifique mais entreprenant, anonyme mais authentiquement sportif, cette longue cohorte pédalante sans dossards ni haut-parleurs viendra, cette fois encore, chercher sous le ciel printanier de Provence cette joie simple et profonde que savent éprouver les fidèles de la Petite Reine.

Mais lorsque viendra, toujours trop vite, le moment de quitter la Provence, il n'y aura point trop de mélancolie chez tous ceux qui s'éparpillent au hasard des petites routes du Vaucluse et du Comtat. La saison ne fera que commencer. Bien des projets mijotés au creux de l'hiver se seront précisés. On aura convenu, au gré des amitiés et des affinités, de réaliser une diagonale, un raid, un voyage en Italie, ou en Autriche. On aura pris date pour Bayonne-Luchon, ou pour la Semaine fédérale, pour la Journée Velocio de Saint-Etienne ou pour la Randonnée des sites cathares. Pâques en Provence, ce sont les trois coups, c'est le lever de rideau, la grande inauguration. C'est une tradition. Mais c'est aussi, chaque fois, un point de départ.

À BOULBON... ET AILLEURS

Comme il fut écrit ailleurs et naguère, "je me suis toujours fait une certaine idée de la Provence...", pense souvent Godefroy.

Et c'est vrai ! Bien avant d'avoir pu y mettre les pieds et les roues, il la voyait au travers des illustrations modestes mais évocatrices des manuels de géographie ou par la magie du prisme un peu déformant de la prose d'Alphonse Daudet. Il l'écoutait par la musique de Bizet et de son *Arlésienne* ou par la *Mireille* de Gounod, plus affinée peut être mais moins prenante que la première. Il la sentait au hasard des flacons de lavande furtivement débouchés...

Et lorsqu'il eut enfin l'occasion d'aller sur ces terres promises, à l'occasion de Pâques en Provence à Pernes et du centenaire de la naissance de Velocio en 1953, il ne découvrit à vrai dire, rien d'autre que ce qu'il avait imaginé, ce qui était loin de le décevoir, bien au contraire ; il est rare qu'une contrée dont on a trop rêvé tienne ses promesses à l'heure de la vérité ; celle-là les a tenues...

Elle les tient toujours.

Godefroy a passé quelques jours à cycler ou à lézarder sur les petites routes et chemins écartés du comtat. Il était en short, et en sueur, aux heures où les montagnes froides de son Comminges frissonnaient encore sous les neiges basses et tardives. Il a revu des sites familiers, ceux de Beaumes-de-Venise, de la Roque-Alric, de Suzette... Il a rôdé au long des pentes du Ventoux sans en atteindre pourtant cette fois le sommet enneigé. Il a retrouvé la senteur des cyprès, les vergers fleuris de Malaucène ou de Lafare. Il a découvert des chemins inédits, seul ou en compagnie de compères avignonnais, dont le parler délicieusement chantant et traînant contraste si curieusement avec la vivacité de l'allure sur les rampes caillouteuses des Dentelles de Montmirail, quelque part entre la Tour Sarrazine et le vignoble de Gigondas.

Et, bien sûr, le dimanche de Pâques, Godefroy était à Boulbon, comme tout le monde, c'est-à-dire comme tous les heureux cyclos qui ont pu y aller : proches méridionaux, lointains ressortissants du nord de la Loire, vieux chevaux de retour, jeunes minets et minettes s'égayant dans les ruines du château malgré les cris courroucés de dirigeants accablés.

À Boulbon, il a vu beaucoup de camarades et d'amis. Il y avait des gens sérieux, d'autres moins, tel ce pantin pédalant aux cheveux crasseux et à la carcasse soulignée par un invraisemblable bermuda à grandes fleurs sous lequel était glissé un flasque maillot de coureur dont les poches arrière abondamment garnies donnaient, au postérieur de ce bipède, une forme parallélépipédique des plus insolites. Tout rassemblement important impose la loi du nombre et son corollaire, le principe des probabilités : quelques rigolos pour des centaines de participants; après tout, la proportion peut être considérée comme négligeable. Pourtant, que l'on ne s'y trompe point ; les autochtones de Boulbon ou de Barbantane auront sans doute vu les centaines de cyclos. Mais ils auront à coup sûr détaillé le garçon au bermuda, et il est à craindre que, chez certains, le terme de cyclotouriste reste lié à l'image d'une paire de fesses quadrangulaires et fleuries...

À l'heure de la méridienne, la chaleur était assez forte sur les vieilles pierres de Boulbon pour faire fondre à vue d'œil la foule des cyclos. Très vite, le lieu redevint presque désert. Pendant une heure encore, des groupes de pique-niqueurs s'attardèrent ; quelques vélos ou tandems attendant leurs cavaliers donnaient encore au lieu un aspect un peu insolite. Mais quand Godefroy est parti, l'un des tout derniers, il n'y avait, sous les murailles du château, qu'une dizaine de gosses du village, s'amusant comme ils doivent le faire chaque jour ; et puis, à la verticale des vieux créneaux écroulés et des pins accrochés aux falaises, les bandes de choucas dont les cris résonnaient étrangement dans un vrai décor de drame moyenâgeux.

Le Rallye pascal à Boulbon était bien fini. Une autre année, les cyclos seront ailleurs...

Le décor aura changé. Mais point l'esprit. Et c'est bien là l'essentiel.

Ainsi, en un autre après-midi de Pâques, Godefroy quitta le petit village de Vernègues, quelque part en Provence, où venait de se dérouler le traditionnel Rallye pascal des cyclotouristes. Il avait retrouvé en cette occasion beaucoup d'amis, et le temps était passé si vite qu'il repartait un peu triste et un peu déçu. Déjà, le rendez-vous de l'année suivante avait été fixé mais Godefroy savait bien qu'il en serait comme toujours : une ou deux heures de fiévreuses retrouvailles, des visages que l'on aime revoir, des voix que l'on reconnaît, des accents de toutes les provinces.

Mais quoi ? N'est-ce point là le charme de ces grands rallyes annuels où l'on vient par simple mais solide tradition, par plaisir de retrouver des gens qui partagent vos goûts et, souvent, votre philosophie ? Quelle différence avec ces manifestations dites cyclotouristes où s'affrontent dans de dérisoires rivalités de clubs ou de personnes des gens obnubilés par des réussites chronométrées à la petite semaine ou par des distributions de coupes ou autres bimboleries ! Oui, décidément, le Rallye pascal de Provence est un vrai rendez-vous de cyclotouristes...

Donc, en cet après-midi de timide printemps, Godefroy tourna le dos à ce qui n'était déjà plus qu'un souvenir et s'en fut vers le sud : d'abord parce qu'il avait repéré dans cette direction une petite route à son goût ; ensuite parce qu'il soufflait un bon mistral, point trop féroce, mais qu'il valait mieux, sur la digestion, avoir pour ami que pour adversaire. Et comme, lorsque le vent le pousse, un cycliste se sent

optimiste et léger, Godefroy mit son grand braquet et laissa courir tout à la fois sa machine et son esprit. Les vastes horizons qui dévoilaient à cet instant les ultimes rides provençales sur la mer et le scintillement du lointain étang de Berre, ces amples perspectives l'incitèrent à échafauder toutes sortes de projets pour l'été.

Car l'été, pour un cycliste, reste par excellence la haute saison, même si celle-ci commence au 1^{er} janvier pour ne s'achever qu'à la Saint-Sylvestre; ce qui est le cas pour beaucoup de cyclotouristes !

Mais un été, c'est court; il faut l'utiliser au mieux, en fonction des congés, des contingences familiales et, aussi, des disponibilités financières... Et puis, c'est vrai ; chaque cyclo a son caractère, ses goûts. L'un aime les pédalées solitaires, un autre ne conçoit la randonnée qu'avec des compagnons de route; certains affectionnent les longs voyages itinérants ; d'autres n'apprécient pas un dépaysement trop prolongé et limitent leurs folies estivales à un raid de trois ou quatre jours.

Or, lorsqu'il en est au stade des projets encore vagues et gratuits, Godefroy n'aime se ranger dans aucune catégorie précise. Toutes les solutions lui paraissent alléchantes ; il est comme ces gamins qui écrasent leur nez contre la vitrine du magasin de jouets : tout les fascine, tout leur fait envie et l'idée d'un choix précis et définitif ne les effleure pas.

Ainsi font beaucoup de cyclotouristes qui, à l'instar de Godefroy, se sentent prêts à tout entreprendre, à tout envisager. Et Dieu sait si le choix est large ! D'abord, dans le domaine des randonnées officielles, contrôlées, répertoriées, sanctionnées (en cas de réussite) par une médaille que l'on paie évidemment (les vrais sportifs, ça existe !), l'éventail s'ouvre largement.

Il y en a pour tous les goûts, depuis le Tour de Bretagne jusqu'au Tour du Comté de Comminges, en passant par le Tour de Picardie, celui de Bourgogne et bien d'autres encore qui, s'ils ne s'appellent pas forcément tour de quelque chose, consistent de toute façon à pédaler.

Ces organisations elles-mêmes présentent, dans leurs règlements, des différences parfois sensibles. Certaines exigent de la résistance, une certaine vélocité aussi, car les délais sont assez courts ; d'autres sont si libérales qu'on pourrait presque les effectuer à pied sans risquer une quelconque élimination ; c'est que, dans ce cas, le participant aimera effectuer des détours, soigner ses photos, dormir longtemps, manger beaucoup et digérer lentement ; quitte à s'offrir, pour achever sa journée, l'héroïque grimpe en lacets vers un oratoire moyenâgeux ou un moderne relais de télévision. Il est du reste question d'organiser bientôt une nouvelle randonnée : celle des Relais de Télévision. Amateurs de grands braquets, faites ressembler vos souliers!

Lorsque les tours ou les randonnées semblent malgré tout trop faciles ou dépourvus de ce piment que procure la difficulté garantie, il est possible de se rabattre sur un genre de super-randonnées qui présente l'avantage de vous faire traverser la France en très peu de temps sur votre vélo (trois ou quatre jours) et que l'on appelle chez les cyclotouristes : les Diagonales.

Cette trouvaille diabolique consiste à partir de Dunkerque pour rallier Menton, Perpignan ou Hendaye trois jours et deux nuits plus tard ; je dis bien deux nuits car bien rares sont les diagonalistes, (c'est ainsi qu'on les appelle) qui peuvent gagner le but en dormant comme tout un chacun. Certains ne dorment pas du tout, d'autres à peine, d'autres assez peu. Aucun ne peut dormir beaucoup.

Si le départ de Dunkerque ne vous agréé pas, vous pouvez faire la diagonale en sens inverse ; vous pouvez aussi la tenter dans les deux sens. Il vous est également loisible d'aller de la sorte de Brest à Strasbourg, de Strasbourg à Hendaye ou à Perpignan, ou de Brest à Menton, ou vice versa. Futurs randonneurs, si le cœur vous en dit, renseignez-vous. C'est faisable. Beaucoup ont accompli le cycle (si je puis dire) des neuf diagonales. Certains ont ensuite recommencé, mais dans l'autre sens... Cela fait rêver. Mais ne souriez pas, car seuls pourraient sourire ceux qui ignorent ce que pédaler sur de telles distances signifie d'organisation, de méthode, d'expérience, mais aussi et surtout de courage et de ténacité!

Il existe enfin, dans le cadre de ces randonnées au long cours, deux géantes qui ont tenté et tenteront bien des randonneurs. D'abord, le fameux Paris-Brest-Paris et ses 1 200 kilomètres.

Enfin, il faut rappeler ou indiquer l'existence du Tour de France randonneur, à propos duquel on peut lire çà et là d'étranges fantaisies qui tendent peu ou prou à le présenter comme une compétition qui serait aussi une pâle réplique au petit pied du Tour de France des professionnels.

Rien de tel ici. Il suffit de boucler dans un délai de 30 jours les 5 000 km d'un parcours qui suit exactement les frontières et rivages. Ce Tour de France peut s'effectuer seul ou en équipes et dans le sens de votre choix. Vous décidez vous-même de la date et du lieu de votre départ que vous devez simplement rallier dans ce fameux délai d'un mois. Point d'ombre de compétition dans cette histoire! Mais que de routes, que de côtes, que de cols, que de lignes droites à négocier par vent debout... Que de souvenirs aussi, récoltés au long de ces semaines de pédalage quotidien, par étapes qui dépassent souvent les 200 km ! La récompense ? Tout simplement les joies du long effort et de la réussite. Et ces joies, futurs cyclotouristes, ces satisfactions, si elles sont strictement morales, croyez bien qu'elles ne sont pas minces!

Godefroy, donc, le mistral en poupe et l'imagination en délire, songeait à toutes ces réalisations possibles, et même à la réédition de quelques-unes déjà inscrites à son actif.

Mais, après tout, pourquoi nécessairement n'envisager qu'une Randonnée officielle et contrôlée ? Les routes sont à tout le monde et le cyclotouriste entreprenant va où il veut sans avoir besoin du moindre tampon ou d'une quelconque carte de route.

Alors, pourquoi ne pas envisager un libre voyage itinérant ? Pourquoi ne pas fixer le choix vers une région précise pour figurer ensuite à loisir le détail des étapes et des itinéraires ? Quoi de plus grisant que d'accomplir une étape dont on s'est tracé soi-même le cheminement ? Certes, il faudra souvent consulter la carte, car il va de soi qu'on n'effectue pas un voyage à vélo en suivant les grandes routes. Tout au contraire, Godefroy se voit déjà pédalant sur quelque chemin vicinal retiré, traversant un hameau délaissé, évitant les grandes villes et leurs faubourgs sans caractère qui se ressemblent tous, qu'ils soient de Marseille ou de Calais...

Alors, que choisir ? Une ou deux diagonales ? Un Tour de Bretagne ? Et pourquoi pas l'assouvissement de ce vieux rêve qui mène vers Innsbruck et les Dolomites par les cols suisses et autrichiens ? Ou, peut-être bien aussi, la participation à la Semaine fédérale de cyclotourisme. Pourquoi pas ?

Godefroy ne s'est pas encore décidé. Mais n'est-il pas déjà merveilleux, pour un cyclo poussé par le mistral, de se poser de telles questions ?

LA FLÈCHE VÉLOCIO



L'usage s'est instauré, chez de nombreux randonneurs, de rallier la concentration pascal de Provence par équipes de trois à cinq compères qui se proposent de couvrir le plus de chemin possible en vingt-quatre heures. C'est la Flèche Vélocio, grand pari sportif un peu fou mais très grisant où chaque équipe joue sa chance au hasard du mistral ou de la tramontane...

Un certain printemps, Godefroy embarqua avec quatre compagnons sur cette galère pour y ramer bravement durant les vingt-quatre heures d'une odyssée contée ici avec la sincérité et l'humilité qui conviennent en présence de pareille aventure.

Au moment de conter cette histoire, je crois pouvoir avouer, sans fausse modestie, l'embarras et les hésitations qui me troublent. C'est qu'en effet la Flèche de mes quatre compagnons et de moi-même ne doit ressembler en rien aux glorieuses et fulgurantes chevauchées des nombreuses autres équipes qui ont rallié la Provence durant ces heures mémorables. Pour tout dire, nous avons atteint de justesse 410 km, songez un peu... pensez aux 600, 700 km et plus de certaines équipes ! Pourtant, s'il est vrai que chez les cyclotouristes, nous avons coutume de respecter tout effort, même obscur, alors je lève mon front bien haut car, en vérité je vous le dis, nous avons beaucoup peiné si nous n'avons guère brillé.

Voici donc l'histoire de la grande peine du quintette commingeois.

Nous étions cinq, en effet, le plus jeune ayant vingt ans, le plus âgé soixante.

Nous partîmes un vendredi, à 15 heures, des faubourgs de l'est de Saint-Gaudens, au lieu dit "*Les Gavastous*" non loin du panneau de *fin de limitation de vitesse* !

Je me souviens vaguement d'une ruée impétueuse, échevelée, au long des premiers kilomètres que notre tableau de marche prévoyait pourtant à 20 km/h ; à ce petit jeu, nous traversâmes Saint-Girons avec 40 minutes d'avance sur notre horaire et, aux approches du Mas d'Azil, nous avions le cœur en fête et la pédale légère. Il fallait voir comme nous filions.

En tête, moulinait le benjamin, Robert, le "toubib" de l'équipe. Mince, le cheveu noir et dru, le jarret souple et nerveux, il fendait la brise ariégeoise de ses deux petites sacoches latérales à cheval sur sa roue avant.

Venait ensuite le doyen, Paul, ancien écumeur de courses régionales, ayant couru avec Antonin Magne et autres Speicher, mais trouvant désormais sa joie de vivre dans le plus authentique cyclotourisme.

Assis assez bas et en arrière, l'échine plate, sa casquette de joueur de pétanque abritant son chef dénudé, il arborait un maillot, à manches courtes (en prévision des canicules provençales...)

Dans la roue de Paul, Claude, coureur cycliste à ses heures, mais cyclotouriste par inclination, lorgnait d'un œil vaniteux la superbe lampe torche fixée sur la fourche de son engin. Dépasant généreusement du chariot de sa selle, un paquet de boyaux de rechange s'évasait sous son postérieur, lui faisant comme une queue de renard. Ne s'étant pas encore résolu à porter sacoches, il trimbalait sur son dos un petit sac de montagne bourgeonnant de gibosités mystérieuses qu'il disait être le strict nécessaire.

À la suite du troisième, venait la quatrième : Joseph, de parents corses et natif de Marseille, garde des Eaux et Forêts de son état. Imaginez un petit homme tout en muscles, de belle carrure, brun de cuir, le pantalon serré aux chevilles par deux pinces, le cou strictement cerclé d'un impeccable col de chemise fermé par une classique cravate nouée bien droit (1). Couronnant l'ensemble, un vaste béret rond qui, plaqué sur la nuque, faisait à Joseph une manière de sainte auréole.

Pour moi-même, n'excellant point - comme Montaigne - à me décrire d'une plume juste et sincère, je ne dirai rien, si ce n'est que je chevauchais aussi un engin uniquement mû par la force musculaire, ce dont je ne cessai, au long de cette aventure, d'avoir une conscience de plus en plus aiguë.

Nous atteignîmes Pamiers à l'heure grise où les lions vont boire. Jusque-là, mis à part le sac de montagne de Claude et la cravate de Joseph, rien de très spécial ne nous eût distingués d'une honorable équipe de fléchards. Mais, à considérer notre façon de nous installer dans un restaurant de Pamiers - pour n'en ressortir qu'une heure après - la panse distendue et l'esprit assoupi - l'observateur le plus optimiste n'aurait pas parié un centime des chances de cette curieuse équipe. Nous, la confiance au cœur et l'œil encore vif, nous mîmes en marche nos centrales électriques (torches devant, torches derrière, dynamos, balises, catadioptriques : nous étions une enseigne lumineuse itinérante) et nous plongeâmes à corps perdu dans la nuit bleutée.

La lune se leva comme nous approchions de Mirepoix. Je me souviens qu'alors quelques nuages la masquaient par instants et leurs contours, frangés d'argent, nous donnaient l'âme de poètes. Nous ralentissions pour mieux rêver ; mais l'ombre basse et puissante de Joseph passait en tête comme un sombre reproche ; nous accrochions dare-dare les wagons à cette machine oscillante, apparemment poussive, mais terriblement solide et efficace, comme ces locomotives du Far West, branlantes sur leurs rails hâtivement ajustés, qui couraient, sans repos, de Philadelphie à San Francisco à travers la Prairie et les Rocheuses.

Après Mirepoix, une courte côte mit Paul en éveil ; il affecte ne pas aimer les côtes ; nul ne l'a jamais vu monter à pied nulle part mais il est comme les vrais artistes ; les difficultés lui donnent le trac. Donc, Paul s'inquiéta. Notre vice-président, longtemps habitant de Carcassonne, m'avait bien dit que la section Mirepoix-Faujeaux était assez ondulée, et Paul, ne sachant rien de précis, me questionnait, averti par cet instinct que l'on a des drames en préparation.

Lorsque vers 11 heures du soir, nous eûmes perdu le compte des montées innombrables (nous ne descendions presque jamais), Paul était toujours là ; nous étions tous là. Mais déjà nous n'étions plus poètes et nous allions, la mine sombre, la tête penchée, sauf Joseph toujours bien droit, le béret parfaitement centré et la cravate d'aplomb.

Nous entrâmes dans Carcassonne à minuit précises, ce qui fut bien pratique pour noter l'heure sur les carnets de route. Pour les Commingeois, Carcassonne, c'est déjà un dépaysement, l'annonce des contrées méditerranéennes, des régions où les cyprès poussent ailleurs que dans les cimetières et où les rivières ne coulent pas vers l'Océan.

Cette idée du chemin parcouru, jointe à une courte halte près d'une boîte aux lettres, nous redonna quelque ressort et comme Joseph, inquiet de notre passivité, tournait autour des autres assis sur le trottoir, il fallu se résigner à reprendre la route ; ce que nous fîmes. Ce fut après Trèbes, alors que nous avions traversé l'Aude pour rouler vers Capestang, que le froid devint gênant.

Le vent, heureusement favorable en cette zone, nous glaçait le dos malgré des amoncellements de lainages et d'anoraks. Les platanes dénudés du canal du Midi gémissaient sous les rafales plus fortes qui s'insinuaient dans les plis de nos vêtements, y pourchassant les recoins de tiédeur que nous conservait le pédalage.

Nous ne causions guère. Paul avait achevé trop tôt de conter ses souvenirs, et lui, le plus bavard, se taisant, les autres sombraient dans le semi-sommeil ; quelques écarts mal contenus trahissaient de temps à autre un passage à vide plus marqué de l'un d'entre nous. Seul, Joseph, imperturbable et aussi frais qu'au saut du lit, filait sa trajectoire sûre et rigide à travers les vignobles d'Olonzac.

Après Romps, comme nous naviguions par vent de trois quarts arrière en formation d'éventail, une très longue ligne droite acheva, par sa monotonie, de nous assoupir. Pour moi, en tout cas, j'allais sans rien voir, les paupières lourdes, la tête vide. La chaussée, assez unie, accentuait cette impression de torpeur. Soudain, deux chocs très violents, l'un à l'avant, l'autre aussitôt à l'arrière, me réveillèrent en sursaut ; des deux roues je venais de passer sur un nid de poule ; les autres se réveillèrent du même coup...

- Rien de cassé ?

- Apparemment pas, ça roule...

Ça roulait effectivement, mais, lorsque je voulus freiner, les jantes révélèrent deux hernies redoutables que Paul, mécanicien du groupe, ne put réduire que plusieurs heures après, le jour venu.

L'incident, en nous réveillant, nous rappela à notre condition ; nous sentîmes d'un coup le froid et la faim.

Il fallait, à toute force, remédier à l'un et à l'autre. Nous fîmes halte au creux d'une ancienne carrière et là, frissonnants et engourdis, nous sortîmes nos provisions...

Joseph se contenta d'un petit quelque chose que nous ne pûmes distinguer assez tôt, car nous n'avions pas plutôt débouclé nos sacs qu'il avait déjà achevé, nous considérant d'un œil triste et réprobateur.

Claude, armé d'un véritable coutelas à cran d'arrêt dont la lame brillait sous la lune, étala dans un froissement de papiers gras un sombre bloc de pâté et une sorte de fromage blanc, baveux et odorant. Pendant ce temps, Paul usait de son briquet de grand fumeur, et une bienheureuse flamme claire monta bientôt vers la lune, tandis que nos ombres, monstrueuses, animaient les rochers de la carrière. Il faisait bon, il faisait chaud, le pâté de Claude s'amollissait devant les flammes, le fromage s'amenuisait, le grand couteau étincelait, mes paupières battaient... Seule, hiératique et tutélaire, la silhouette trapue de Joseph nous dominait ; mais nous ne le regardions pas et nous nous tassions vers la flamme, honteux et craintifs comme des chiots par une nuit de tempête.

Le combustible s'épuisant et Joseph languissant, il fallut se résoudre à quitter ce havre de repos et de tiédeur. La route, toute proche, allongeait dans la nuit bleutée son ruban indécis. À l'horizon, une lueur blafarde annonçait Béziers. On repartit.

Savez-vous ce qu'est un poids lourd ? Un semi-remorque ou autre citerne, pansu, immensément long, haut, large, qui gronde dans votre dos, va vous écraser sûrement, vous faisant froncer le nez, aplatis l'oreille et hérissier les poils du dos ? Un monstre roulant qui vous frôle, vous bouscule d'une griffe d'air chaud aux relents de fuel pour vous laisser pantelant, les nerfs à plat et la vue brouillée... Oui, nous savons tous ce qu'est ce cauchemar du cyclo en campagne.

Eh bien, songez que sur la route de Béziers à Sète, nous fûmes aux prises avec des dizaines de ces créatures effrayantes, résurgence moderne des êtres antédiluviens ; ils nous pourchassaient, nous rejoignaient, nous reléguèrent dans les zones cahotiques des bas-côtés de la route et nous abandonnaient, êtres falots et pitoyables, dans les remous écœurants de leur masse grondante.

Je ne sais comment je parvins, dans ces conditions, à voir l'aube, puis l'aurore, jouer de ses doigts roses sur les marais d'Agde puis sur le littoral frangé par le ressac. Je me souviens aussi que Paul roulait devant moi et que le souffle d'un de ces engins décolla son honorable casquette de son support naturel ; l'objet prit son vol suivant une trajectoire tendue à l'horizontale, frôla ma joue, amorça une chandelle puis, en perte de vitesse, spirala en feuille morte jusque sur les herbes rares du fossé. En cet instant, je me sentis partir d'un rire énorme, saccadé, nerveux, un rire de malade, un rire de crise de nerfs, à la vue de Paul debout près de son vélo, le corps abrité sous sa cape de nylon et le crâne luisant faiblement sous les clartés du jour naissant. Il est des visions qui restent gravées en nous ; elles ne sont pas forcément glorieuses ou héroïques ; elles sont uniques. Peut-être, dans quelques décades, la "Flèche" sera, pour moi, une image : la route piquant vers Sète, l'aurore sur la mer, le vent couchant les herbes, une casquette virevoltant sous le ciel blafard et un moine mendiant exposant sa tonsure à l'air froid du matin...

Nous entrâmes cependant à Sète sans autre incident. Là, Joseph eut la douleur de nous voir stopper devant un café pour y absorber force croissants et boissons chaudes et sucrées ; enfin, résigné, il nous imita, et ce nous fut un doux moment ; le soleil montait sur le port, les bateaux roulaient mollement, mes paupières baissaient, baissaient... et je me retrouvai, comme dans un cauchemar à peine interrompu, sur mon vélo, à la sortie de Sète, aux abords de Frontignan. Je ne m'expliquerai jamais ce phénomène ; que l'on ne me parle surtout pas d'effort de volonté, de cran, de ressort ou d'amour-propre. Les faits sont là ; j'étais dans un café, au chaud, avec un chocolat fumant sous mon nez... et je me suis retrouvé sur mon vélo près de Frontignan. J'expose le problème ; je ne le résoudrai jamais.

Toujours est-il que mon regard fixe retrouvait la perspective immuable de la grand-route avec, en premier plan, l'horaire théorique de la Flèche sous le mica du sac de guidon et, plus près encore, les courbes symétriques des câbles de freins arquées comme antennes de homard sur le cintre du guidon. Le guidon, l'horaire, la route, l'horaire, le guidon... Je ne saurai jamais ce que voyaient mes compagnons en ces instants ; je les soupçonne fort de n'avoir pas eu des horizons bien différents du mien, sauf, bien sûr, Joseph, dont l'esprit frais et alerte s'offrait aux sensations variées du touriste dispos.

Cette obscure période prit fin sur le sable tiède de Palavas-les-Flots. Nous n'y pûmes résister. Hannibal, ayant franchi les Pyrénées, perdu une partie de ses éléphants dans les Alpes et écrasé malgré tout les Romains sur leur sol, fut vaincu par la tiédeur et les mollesses de Capoue.

Les Commingeois de la "Flèche Vélocio" faillirent tout perdre sur la plage chaude et abritée de Palavas. Les jambes ensevelies dans le sable, le dos contre un mur blanc, les yeux clos, nous laissions fuir le temps.

Claude, par réflexe, avait sorti son fromage et son pâté qui attirèrent bientôt les petites mouches noires des sables. L'une d'elles se posa sur mon visage et je me trouvai trop las pour l'en chasser. J'esquissai un geste vague et sans effet ; la mouche resta.

Elle y serait encore sans Joseph. Il nous demanda soudain si nous comptions AU MOINS faire les 350 km nécessaires pour l'homologation. Il nous eût dit cela sur un ton coléreux, nous l'eussions envoyé aux calandes sans bouger un orteil. Mais sa voix si calme, si posée, et pourtant si lourde d'inquiétude, nous fit honte. Je chassais ma mouche. Claude enferma son pâté (il avait dû finir le fromage que je ne revis point), Robert s'ébroua, Paul assura d'une main ferme son volage couvre-chef, et nous quittâmes, la mort dans l'âme, les délices de cette Capoue languedocienne.

Ce fut aux alentours de 12 h 30 que Joseph chuta. Nous avions doublé, par tribord, les remparts

d'Aigues-Mortes, laissé sur bâbord la tour Carbonnière, et mettions le cap sur le Paty de la Trinité lorsque la chose se produisit.

Paul la raconte ainsi: “Alors, vous comprenez, Joseph était dans ma roue. J'ai senti comme un raclement à l'arrière de mon vélo et je me suis dit : ça y est ! Joseph prend une *gamelle*. Tout de suite, j'ai entendu le bruit de la chute, mais quand je me suis retourné, le bougre était déjà relevé, et son vélo aussi...”

Tel fut le constat verbal de Paul. Comme Joseph, à ce moment, était le dernier de la file, nul ne pourra assurer qu'il soit vraiment tombé, encore qu'il ne le nie pas. Il est probable qu'il tomba. Je l'ai vu, de mes yeux vu, redresser sa direction d'une poigne rageuse et puissante. Paul l'a entendu tomber. C'est tout. Ni son béret, ni sa cravate n'avaient bougé. Et, sur ce, il prit crânement les devants !

Le Paty, 6 km... Le Paty, 5 km... Le Paty, 4 km... Nous étions tous les cinq à ramer, à pédaler avec les pieds, les reins, le dos, les épaules et les oreilles ; nous mettions petit (2), nous enragions, nous allions sans mot dire et c'était un cauchemar car nous n'avancions pas. Le mistral nous bloquait, nous secouait, nous suffoquait, nous brutalisait.

Grimper le Tourmalet à 8 ou 10 à l'heure, soit. Mais se traîner en Camargue, dans une plaine morne et sans espoir, même si quelques taureaux ruminants vous regardent passer du fond de leurs herbages, cela devient du vice, de l'absurdité, du cauchemar, du Kafka. Du reste, je retiens de cette traversée de la Camargue une seule image : la mienne. J'ai passé près de deux heures, ma roue avant à la hauteur du pédalier de Claude, à fixer d'un œil de bovidé le réflecteur chromé de sa lampe torche où se réfléchissaient mes deux pieds, masquant ou découvrant, à chaque giration, mon visage minuscule, oblong et trituré par la distorsion sur la courbe du miroir. Oui, je vis cela, et je ne retiens que cela de ma traversée de la Camargue. Poètes, à vos flûtes, chantez Mireille et les guardians, le Vaccarès et les Saintes-Maries !... Moi, de la Camargue, je connais la lampe torche de Claude et des bornes : Le Paty, 6 km... Le Paty, 5 km... Le Paty, 4 km...

Quand je levai la tête, nous entrions dans Arles. Les événements, comme les minutes, se précipitèrent alors. Paul connaissait des moments difficiles, buvant ici à la sauvette, croquant là un morceau de sucre, avançant, s'arrêtant, repartant.

Les autres, tels les Curiaces, poursuivaient le combat en ordre dispersé, par saccades et mollement. Je rassemblai mes dernières parcelles de lucidité pour décompter les kilomètres. Sur la carte, à peu de distance de Fontvieille que nous traversions, le hameau du Paradou se situait au kilomètre 410. Un bon chiffre, claquant sec et facile à retenir.

Nous atteignîmes ce Paradou de rêve au bas d'une descente en roue libre, 23 h 58 après notre départ des Gavastous. Et nous mîmes pied à terre, soudain décontenancés et sans réaction : c'était FINI.

Des suites de la “Flèche”, je ne dirai que peu de chose : nul ne parla de nous à la radio et, ce soir-là, à l'hôtel d'Avignon où nous parvînmes, Paul paya ses fatigues en étendant sur sa barbe durcie, en guise de savon, sa pâte dentifrice.

Ainsi s'acheva l'histoire de la Flèche Vélocio des Cyclos randonneurs commingeois, telle que la vécut et la conta Godefroy.

1. Ce détail vestimentaire, étonnant pour bien des randonneurs, est strictement authentique! (*Note de l'auteur*).

2 Un petit développement (*Note de l'auteur*).

FOLIES ESTIVALES

Lorsque, sans être bien vieux, un cyclotouriste commence à brasser de nombreux souvenirs, lorsque, les soirs d'hiver, il feuillette lentement les carnets de route des années défuntées, son esprit et sa mémoire s'évadent plus volontiers vers l'époque des premières grandes sorties, des premières aventures de sa longue route. Plus que d'aucun autre, il se souvient de son premier vrai vélo et, s'il sourit de ses

imperfections et de son équipement simpliste ou désuet, il se demande aussi, mi-étonné, mi-admiratif : "Comment pouvais-je rouler sur un pareil engin ?..."

Un soir de novembre, Godefroy a mis, lui aussi, de l'ordre dans ses carnets et dans ses souvenirs. Et voici que sur un feuillet crasseux et effrangé, il a lu ces phrases sibyllines:

28 juillet 1950. *Rallye du Tourmalet*. 3e. 1 H 31 (1)

Il avait fait bien chaud, la veille de ce 28 juillet. En ce temps-là, Godefroy avait dix-huit ans, presque toutes ses dents et un double plateau de 44-47. Il ne se souvient plus des dentures arrière, sauf de la grande couronne qui était une 24.

Le reste du vélo était un honnête demi-course, nanti d'un bidon au guidon et de sacoches... à l'arrière : l'équipement classique du cyclo-néophyte qui supplée aux imperfections techniques par l'irremplaçable enthousiasme des jeunes années.

Il avait donc fait chaud et Godefroy se souvient que la route de Lourdes, où siégeait le club organisateur, mollissait au soleil. Cette société bigourdane organisait à l'époque un Rallye du Tourmalet épicé par une montée chronométrée du célèbre col. Excusez du peu : à ce moment-là, Godefroy n'était encore allé qu'une fois au Tourmalet. Il en avait monté une longue portion à pied et se promettait une revanche. Il se rendait donc à ce Rallye, non point pour faire un temps, mais, plus modestement, pour monter *tout* le col sans mettre pied à terre.

La nuit précédant le grand jour fut mauvaise. Logé dans une chambre sous les toits, l'apprenti grimpeur passa des heures à s'asperger au robinet du lavabo. Souvent, il se penchait à la fenêtre et scrutait le ciel, hanté par la crainte d'un brusque changement de temps.

Il n'en fut rien, et le matin, les yeux petits mais l'ambition immense, Godefroy se présenta au siège des Cyclos lourdaïs. Que de monde... Le nouveau venu se tenait à l'écart, lorgnant d'un œil ébloui les vraies machines de cyclotourisme. Il en vit même une qui lui donna un choc au cœur : elle avait... *trois* plateaux au pédalier!

Et le peloton s'en fut bientôt paisiblement vers Argelès ; paisiblement, car il convenait de se ménager jusqu'à Luz, lieu de départ de la montée chronométrée.

Pour la circonstance, Godefroy arborait un maillot du plus beau jaune et cette couleur, doublement voyante chez un cycliste, n'avait pas manqué de lui attirer, de quelques aînés, des remarques gentiment ironiques. Il en avait humblement souri, conscient de l'usurpation d'un aussi glorieux emblème.

À Luz, pendant les ultimes préparatifs, Godefroy s'assit à l'écart, sur le bord d'un trottoir. Il disposa dans ses poches une collection de morceaux de sucre en se proposant d'en croquer au moins trois par kilomètre... "pour tenir le coup", se disait-il, car il ne perdait pas de vue son but suprême : monter tout le col sans arrêt.

Vint s'asseoir près de lui un garçon d'allure réservée, un petit gabarit à la tête assez grosse et que Godefroy assimila à Robic, alors au faite de sa gloire. Ils causèrent un peu, car Godefroy pensait de ce compagnon presque timide qu'il n'était pas un crack. Il apprit ainsi que le sosie de Robic habitait Bagnères-de-Bigorre et qu'il connaissait le Tourmalet comme sa poche. Le Bagnérais sourit lorsque Godefroy lui confia ses modestes ambitions. Il lui dit pourtant : "Fais comme tu dis, monte à ta main; je t'assure que tu en laisseras en route..." Il était gentil, ce garçon.

Godefroy remercia et s'approcha, sans illusion, de la ligne de départ où les méchants jouaient déjà du coude pour se bien placer, un pied bloqué sur la pédale.

Un coup de sifflet... C'était parti. Après quelques instants, Godefroy, déjà seul, regarda, ahuri, s'éloigner au sprint la masse de ses compagnons qui disparurent bientôt au détour de la route.

Vaguement déçu et inquiet de ce rapide lâchage, le maillot jaune poursuivit pourtant sans trop s'émouvoir. Il s'appliquait à grimper sans s'essouffler, sans à-coups, sans trop se mettre en danseuse. Et il mangea son premier morceau de sucre !

À l'entrée de Barèges, Godefroy, désormais résigné à la solitude, aperçut soudain un "concurrent" à quelques encâblures. Tout heureux, sa vanité à fleur de peau, il fut tenté d'accélérer pour revenir plus vite sur ce malheureux. Il se maîtrisa pourtant mais se rapprocha assez vite pour mieux détailler sa

victime ; déception, et dérision ! C'était un vétéran (pour un gars de dix-huit ans, un cyclo de quarante ans fait figure d'ancêtre !). Godefroy le rejoignit et le laissa sur place, sans fierté, mais sans pitié... Donc, le maillot jaune n'était plus qu'avant-dernier. De plus, il se sentait bien et franchit sans encombre sur son 44 X 24 la rude rampe qui traverse Barèges.

Comme il grignotait son douzième morceau de sucre, coup de théâtre ! À quelques hectomètres à peine, à l'endroit où le Bastan écume au long de la chaussée, le peloton ! Mais oui... "Ils" étaient là de nouveau. Pas tous sans doute ; un bon nombre en tout cas. Et quelle pagaille ! En quelques minutes, ce bloc apparemment bien soudé, mais probablement miné par les crampes et les asphyxies résultant d'un départ fulgurant, ce magma éclata, se désagrégea et de multiples épaves s'égrenèrent rapidement au long de la rampe.

Ebahi d'abord, heureux ensuite, narquois et bientôt glorieux, Godefroy entreprit, sans trop bousculer le rythme qui lui réussissait si bien, de doubler un à un ses collègues en détresse. Il en reconnaissait certains qui avaient quitté leur mine alerte de la vallée. L'un d'eux, se retournant, l'aperçut à quelques mètres et, croyant ne pas être entendu, lança à un voisin d'infortune : "M... voilà le jaune !".

La route s'engagea dans un ample vallon (la Gaubie), et Godefroy aperçut le fameux vélo à triple plateau dans le fossé. En contrebas, courbé vers le torrent, le fringant propriétaire de cet engin d'avant-garde restituait par longs hoquets son petit déjeuner.

Du coup, Godefroy croqua un nouveau morceau de sucre. Il devenait de plus en plus confiant, décontracté. À chaque nouveau dépassement, il affectait une mine sereine et prodiguait avec hypocrisie des encouragements polis à ses adversaires.

À 4 km du sommet, frôlant le talus qui surplombe le ravin, il aperçut, en profondeur, des petits points qui s'égrenaient, trahis par une casquette ou l'éclat de métal d'un guidon ou d'une roue... Il en compta dix, quinze, vingt. "Comme ils sont petits!..." songeait-il, à l'instar de la chèvre de M. Seguin, contemplant son clos du haut des monts.

L'idée lui vint qu'il ne devait plus y avoir beaucoup de monde en avant... et qu'il n'avait pas revu le petit gars de Bagnères, si gentil. Il s'acharnait depuis quelques minutes à revenir sur un nouveau concurrent. Celui-là fut plus coriace. Il se retournait souvent et accentuait ses déhanchements pour maintenir un écart qui s'amenuisait pourtant. Là, Godefroy ressentit la fatigue et même, à la corde d'un lacet sournois, un instant de panique. Il força le passage, le souffle court et le cœur battant la chamade. L'anormale quantité de sucre qu'il avait ingérée lui empâtait la bouche et les petites mouches noires des pâturages s'acharnaient sur son visage ruisselant. Il rejoignit pourtant son point de mire et parvint de la sorte à la célèbre tranchée du col.

Un dirigeant du club lourdaïs l'accueillit d'un grand sourire et lui lança : "C'est bien petit, tu es troisième, c'est formidable ! Couvre-toi vite maintenant...".

Et comme Godefroy, follement heureux d'avoir vaincu le col dans des conditions qu'il considérait dans sa juvénile naïveté comme glorieuses, demandait pourtant qui était premier, le Lourdaïs lui désigna, assis au soleil et à l'abri du vent, un paisible spectateur en survêtement. C'était le sosie de Robic, le petit Bagnérais gentil !

Et Godefroy, épongeant son front encore moite, vint s'asseoir à son tour auprès du vainqueur.

Très loin, au pied des pentes, le Bastan étincelait au creux de Barèges. Dominant les premières crêtes, les hauteurs déchiquetées du Vignemale et les Balaitous barraient l'horizon. Le vent fou souleva la poussière en tourbillon ; Godefroy, un instant, ferma les yeux. Il comprit, plus tard, qu'il avait connu en ces instants un grand bonheur.

Cette année-là, alors même que les augures de la météorologie, mages, visionnaires et vieux paysans pleins d'expérience prédisaient un été frais et pourri, il s'abattit sur l'Europe occidentale en général et sur les Pyrénées en particulier une vague de chaleur à rendre jaloux les caravaniers du Ténéré...

L'événement fut si soudain, le phénomène si brutal que nul ne s'y voulait résoudre, tous faisant semblant de se réjouir de voir enfin l'été, mais chacun évitant avec une pointilleuse attention les moindres gestes superflus.

Au troisième jour de cette mémorable période, Godefroy jugea que la plaisanterie avait assez duré et

que, selon toutes probabilités et toute logique, une dépression se creusant sur l'Atlantique nord ne tarderait pas à venir rafraîchir le proche Océan et les versants nord montagneux. Ce ne pouvait être qu'une question d'heures. De plus, à la veille des vacances et dans la perspective de prochaines randonnées difficiles, il convenait de ne pas rester plus longtemps confiné dans la relative fraîcheur de la maison.

Godefroy décida donc d'aller “faire” le Tourmalet.

Et comme les ultimes masses d'air africaines s'obstinaient à rendre le sommeil tardif et agité, il n'enfourcha sa bicyclette que vers les sept heures du matin, alors que le soleil déjà haut montait dans un ciel sans nuage.

Du domicile de Godefroy à Bagnères-de-Bigorre, porte du Tourmalet, il faut franchir une série de défenses, fossés, remparts, et contre-escarpes, telle cette côte de l'Escaladieu, appelée par les journalistes du Tour de France “bosse du Railla”, et qui équivaut, sur le plan musculaire, à un honnête col de deuxième catégorie.

Dans l'Escaladieu, vers 8 h 30, le goudron était déjà mou. À 9 h 15, Godefroy se retrouva, à Bagnères, tout au fond d'une salle de café, dans un endroit frais et ombré, devant une glace à la vanille et un grand verre d'eau. Il convenait de réfléchir, car la dépression de l'Atlantique nord ne semblait pas s'être mise en route et, par-delà les toits d'ardoise de la cité thermale, les ultimes névés du pic du Midi de Bigorre semblaient rétrécir à vue d'œil.

Néanmoins, sous les effets conjugués de l'ambiance sédative de sa retraite, de la glace à la vanille et du grand verre d'eau, Godefroy se reprit à espérer ; il se raffermit dans ses intentions montagnardes et, afin de se donner du champ, il décida de grimper le Tourmalet par Luz, ce qui lui permettrait de déjeuner à Argelès, de retarder au maximum les échéances des rampes de Barèges et, avec un peu de chance, d'être rejoint par la dépression de l'Atlantique nord.

Jusqu'à Argelès, tout alla sans trop de mal, certes, le petit col de la Croix-Blanche réduisit à néant la réserve de liquide procurée par l'arrêt de Bagnères, mais les épaisses frondaisons de la descente s'ajoutant aux facilités de longues séances de roue libre pour rejoindre la vallée du gave permirent à Godefroy d'atteindre Argelès dans un état encore passable.

La salle du restaurant était peuplée de curistes assommés de chaleur, effondrés sur leurs chaises, dépoitraillés, fixant d'un œil mi-clos leurs verres aussitôt remplis que vidés et aussitôt vidés que remplis. Même l'entrée de Godefroy, le visage ruisselant, le cheveu plaqué sur le front, une casquette informe et dégoulinante à la main, ne provoqua aucune réaction.

L'appétit malgré tout aiguisé par les travaux d'approche de la matinée, il mangea beaucoup et but bien plus encore (que d'eau, que d'eau !).

A la sortie du restaurant, Godefroy crut mourir sur le pas de la porte. La fournaise extérieure le saisit à la seconde, sans crier gare. Il vacilla et esquissa un pas de retraite. Cette fois encore, l'amour-propre fut le plus fort. “C'est la transition”, se persuada-t-il tandis qu'il posait un postère humide sur une selle au cuir presque brûlant.

Sur la route large et unie qui mène vers Pierrefitte, un vent saharien débouchait des gorges de Luz, tout droit venu, semblait-il, par-delà les monts, par-delà l'Espagne, des grands ergs du sud marocain. Ce sirocco soufflait donc de face, circonstance inhabituelle dans ces vallées où les vents normaux des après-midi d'été remontent des plaines vers les sommets.

Mais il était écrit que tout serait contre, ce jour-là... À vrai dire, tout en pédalant doucement, très doucement, bouche fermée, narines pincées, œil mi-clos, Godefroy se posait des questions. Connaissant le Tourmalet et ses difficultés habituelles et naturelles, il se demandait si ce n'était pas tenter le sort que de s'obstiner à lutter dans cette suffocante soufflerie qui semblait vouloir lui interdire l'accès des gorges de Luz.

Cependant, coup de pédale par coup de pédale, il cheminait, bon an, mal an, vidant l'eau tiède du bidon sur sa casquette et sa nuque, lesquelles séchèrent en quelques minutes.

Les gorges. La route se glissa à point nommé sous un pare-avalanches d'où dégouлинаient, vers le gave, de fraîches cascates. Arrivé là, Godefroy appuya son vélo contre le parapet, ôta sa casquette et vint se figer sous l'une de ces cascades, se laissant inonder par l'eau qui rebondissait sur son crâne et ses

épaules, s'insinuant au long du torse avant de se répandre sur ses jambes en capricieux ruisselets. Douche imprudente ou salvatrice Folie ou trait de génie Godefroy ne se le demandait pas. Immobile sous l'averse, il devait donner aux automobilistes qui le regardaient d'un œil effaré l'image cocasse et caricaturale d'une statue pour fontaine de jardin public.

Mais il fallut bien reprendre le vélo...

Les passages de cyclistes sur la place de Luz, là où s'amorce la première rampe du Tourmalet, donnent en général l'occasion de réflexions usées et qui se veulent ironiques de la part d'estivants récupérant aux terrasses de cafés les fatigues du volant et de la pédale d'embrayage.

Cette fois, les estivants étaient bien à leur poste, mais, soit stupeur, soit torpeur, nul ne lança le moindre quolibet à Godefroy qui fit tomber sa chaîne sur le plus petit plateau.

Et vogue la galère, rame galérien...

La galère vogua vaille que vaille et le galérien rama beaucoup. Il rama si bien qu'il reprit conscience, au fond d'une salle de bar... de Barèges, devant l'inévitable glace à la vanille, le grand verre et la carafe d'eau. Barèges, ville morte, Barèges dont la rue pentue mollissait au soleil de 16 heures. Personne sur les trottoirs... De temps à autre, une voiture passait dans une friture de goudron mou et de gravillons gluants collés aux pneus, toutes glaces ouvertes, les bras nus des passagers pendant, inertes, hors des portières.

Et puis, par une de ces mystérieuses impulsions qui poussent parfois l'être humain au-delà des frontières du possible et du raisonnable, Godefroy se retrouva sur son vélo, quelque part du côté du pont de la Gaubie.

Là, soit par l'effet de l'altitude, soit sous l'action des eaux bondissantes du Bastan et du torrent d'Escoubous qui dévale du col d'Aubert, il sembla que la chaleur devenait moins écrasante.

L'impression, ou l'illusion, se confirma logiquement vers la borne trois qui marque pour les initiés le début de l'assaut final. Le Tourmalet est alors juste au-dessus de vous. Deux étages de lacets vous en séparent. Ici, on jette ses dernières forces et bien des cyclistes tirent de l'orgueil, non point de leur allure, mais du seul fait qu'ils ne montent pas à pied...

Godefroy ne fut pas très glorieux dans cet ultime assaut ; certes, il ne mit pas pied à terre mais il fut encore heureux que nul compère cycliste ne puisse juger de son style devenu plus poussif et plus heurté que celui du jeune pédalin qui affronte une rampe un peu dure sur un braquet trop grand.

Au diable le style ; le col était là, à cent mètres, à cinquante. Que ceux qui n'ont jamais égrené les derniers décamètres d'un col ne jettent pas la pierre à Godefroy ; il est des coups de pédale qui comptent dans la vie d'un cycliste, qu'il soit coureur ou randonneur.

Et Godefroy se trouva bien heureux lorsque la pente l'entraîna enfin de l'autre côté, vers La Mongie.

Depuis une grande heure de cette matinée d'été, Godefroy avait la nette impression d'escalader un mur. Non point, certes, un véritable mur vertical, de briques ou de pierres de taille, mais un mur au sens cycliste du terme, une rampe féroce, rugueuse, caillouteuse, coupée de ressauts, de rochers enfouis pointant des croupes sournaises sous les roues et faisant office de cales.

Engagé en début de journée dans une vallée ariégeoise reculée du pays de Couserans, Godefroy progressait vers le col de la Core (2). Le goudron avait disparu au dernier hameau. Un chemin empierré succéda à la petite route et puis, au détour d'un "orry", d'une bergerie perdue au creux du val, le chemin s'était cabré : juste le temps de passer le plus petit braquet, le 28 X 26 des grandes occasions, et les festivités avalent commencé.

Les cols muletiers, aussi divers que nombreux, opposent en général au cyclotouriste qui les veut franchir une série de défenses graduées, de remparts de plus en plus rébarbatifs, comme les successives enceintes des places du Moyen Âge. Après les travaux d'approche sur route classique, vient le mauvais chemin, le plus souvent fort pentu. Après le mauvais chemin, le sentier ; et après le sentier, vélo sur l'épaule, on foule la pelouse ou la caillasse, parfois la neige de quelque coriace névé qui a résisté aux ardeurs estivales. Sur l'autre versant, on retrouve les mêmes réjouissances, mais par ordre décroissant. C'est d'abord le vélo qui se porte, tant que le sol ou la pente ne permettent pas de le faire rouler. Puis, dès que le sentier devient vaguement cyclable, la séance de cyclo-cross de la montée recommence, la

sueur en moins.

Sur de tels itinéraires, les boyaux et les roues de course ne feraient pas long feu. Il faut à la fois du solide et du léger. Du solide, à cause des cahots, des chocs ; du léger, car il ne fait pas bon charrier une lourde machine sur l'épaule tandis que les pieds cherchent une place sûre à travers les éboulis ou les herbes drues et glissantes des pâtures.

Au col de la Core, Godefroy ne trouva pas de névés. Il se contenta, au bout du chemin raide et caillouteux, d'emprunter une sente indécise, continuant, grâce à son petit braquet, à rouler sur le vélo. Mais la vague trace qu'il suivait disparut tout à fait, et il se retrouva, le vélo sur l'épaule, au milieu de hautes fougères qui lui flagellaient bras et jambes, s'accrochaient aux pédales et entortillaient leurs feuilles autour des rayons. Il s'égara un moment, pesta, repéra enfin au détour d'une barre rocheuse l'ensellement gazonné du col. Il y parvint bientôt, sa machine enrobée de verdure, comme un char de carnaval.

En sueur, la jambe molle, il s'allongea à l'abri du vent, derrière un rocher gris, les yeux mi-clos à cause du très grand soleil et des gros nuages blancs dans le ciel très bleu. Quelques sonnaillies de troupeaux montaient d'une combe et, sur le versant du col où il allait redescendre vers les chemins battus, les bergeries de la vallée de Bethmale piquetaient de leurs géométries rustiques les prairies jusqu'au premier village, dont le clocher pointait tout en bas, au-dessus du torrent.

Et Godefroy, cette fois encore, éprouva du bonheur à être un cyclotouriste. Il était simplement heureux d'être là, à ce col de la Core qu'il avait voulu franchir. Oh ! bien sûr, un passage cyclo-muletier, c'est assez pénible, parfois très pénible. On n'en retire aucune gloire, et on n'y bat aucun record. Dites à un profane que vous avez monté le Tourmalet ou le Galibier à vélo, cela évoquera quelque chose de précis dans son esprit ; il rendra hommage (sincèrement ou par politesse) à vos mérites supposés.

Mais allez parler du col de la Core, de la Petite Cayolle, ou même du Parpaillon (3) !... Du reste, pourquoi se fourvoyer dans ces chemins de chèvres alors qu'il existe tant de cols goudronnés ?

Pourquoi s'astreindre à ces cheminements difficiles, parfois à des portages exténuants d'un vélo qui est fait, en principe, pour vous porter ?

Le cyclotouriste, amateur des passages cyclo-muletiers, vous expliquera qu'il trouve sur ces chemins une tranquillité absolue, que la partie cyclable, souvent très longue, de ces voies délaissées lui permet de rouler lentement, certes, mais l'esprit en paix. Il précisera que cette formule permet d'effectuer des circuits en montagne loin du flot des voitures et d'accomplir parfois des exploits sportifs qui, pour se dérouler à huis clos (si l'on peut dire), et loin des foules badaudes, n'en sont pas moins d'une authenticité et d'une pureté difficilement contestables.

On peut, certes, faire du cyclotourisme, et du meilleur, sur des itinéraires moins incommodes. Mais, comme en toutes choses, le mieux, pour juger, est de goûter.

Alors, cyclos qui randonnez en montagne, scrutez les cartes, celles de l'I.G.N. de préférence ; questionnez des collègues déjà rompus à ce genre d'exercice. Partez avec un compagnon (il vaut mieux ne pas être seul sur ces itinéraires écartés), glissez une paire d'espadrilles dans votre sacoche pour les échanger, le moment venu, avec vos souliers cyclistes aux semelles trop glissantes, calculez largement vos horaires, partez très tôt le matin, car c'est la règle d'or de toute sortie en montagne, et lancez-vous dans une traversée cyclomuletère. Vous ne le regretterez pas.

Il existe des pistes cyclables qui sinuent quelque part en forêt landaise, entre Mimizan au nord et l'étang de Léon au sud. Si on y peut goûter le sel de l'aventure, les débonnaires rencontres qu'on y fait ne causent, comme on le verra, ni désagréments, ni frayeur.

Donc, en cette fin de matinée ensoleillée et lourde déjà de touffeurs résinières, Godefroy mit pied à terre devant la poste de Mimizan pour y faire viser sa carte du B.P.F. (4) puis il déplia la carte des Landes, dénombra, par acquit de conscience, les quelque quatre-vingt kilomètres déjà couverts depuis le matin, et songea aux voies du retour.

Le choix s'avérait mince : ou mettre aussitôt le cap au sud en empruntant l'itinéraire de l'aller, ou tenter de découvrir l'une de ces aguichantes pistes cyclables que le *Michelin* proposait à ses humeurs vagabondes en minces traits rouges et rectilignes.

Godefroy ne tergiversa point et opta pour la seconde solution. Il gagna sans tarder la route de Mimizan - Plage, d'où semblait partir la fameuse piste.

Où la trouver ? Serait-elle indiquée par des panneaux criards, ou faudrait-il la rechercher, œil aux aguets et nez au ras du sable ? Et en admettant qu'elle se puisse découvrir, quelle serait sa physionomie ?

Simple trace sablonneuse et impropre à une honnête progression, ou, par chance, sentier bien battu offrant aux roues une surface ferme et sans hypocrisie ?

Ainsi soliloquait Godefroy... En fait, il ne découvrait, chemin faisant, aucun indice, nul embryon, pas la moindre laie qui ressemblât, même vaguement, à ce qu'il espérait repérer. Il avait beau étaler sa carte bien à plat, l'orienter au mieux de ses très relatives connaissances topographiques, il ne voyait autour de lui que villas clôturées, chemins sans issue ou banales ruelles de lotissements.

Il allait donc renoncer et regagner la route de tout le monde, la voie sûre et sans passion, lorsqu'il décida, par entêtement, d'explorer une dernière venelle. Son vélo sauta sur quelques cailloux, s'enlisa dans une nappe de sable, et Godefroy se trouva face à une rustique pancarte de bois bruni, clouée à même le fût d'un pin :

Piste forestière de Contis

Interdite à tous véhicules.

Et derrière le tronc du pin, piquant droit au sud à travers la forêt, il découvrit la piste, une vraie piste en ciment, large de quarante centimètres, parfaite et gentille comme une autoroute pour modèles réduits, mais longue, longue, si longue que, son ruban clair, mince comme un fil d'Ariane disparaissait au creux des pinèdes, incertain et tremblotant dans la brume de chaleur.

Godefroy jubilait ; un miracle, un vrai miracle, cette piste faite sur mesure, cette chose insolite et anachronique conçue pour des bicyclettes, rien que pour des bicyclettes. Et Godefroy photographia la merveilleuse pancarte de bois délavé qui lui promettait, par son savoureux laconisme, de si rares jouissances...

Midi. La première demi-heure avait fui comme un rêve. Le vélo semblait filer à une allure folle sur les longues et étroites dalles cimentées. À chaque jointure, les roues accusaient à intervalles rapprochés et réguliers le léger choc des ruptures de niveau, comme les bogies d'un train scandant leurs sauts d'un rail sur l'autre. Godefroy se prit à regretter son imagination enfantine: il eût joué au chemin de fer ; et quel chemin de fer ! Une voie ferrée bien tracée, avec ses courbes, ses dévers, ses étroites et fuyantes perspectives, et par-dessus tout, l'illusion de vitesse extrême procurée par le défilement rapide des herbes et des jeunes pins qui ourlaient de vert les bordures nettes du ciment.

Mains au bas du guidon, moulinant sur un court mais familier 40 X 19, Godefroy dévorait son étrange route. Il eût aimé se retourner parfois pour la voir s'amincir et disparaître dans la multitude opaque des troncs rectilignes. Mais il n'osait pas, car l'étroitesse de la bande cimentée rendait peu souhaitable le moindre écart, même à cette allure en vérité fort modeste.

Il regardait donc devant lui s'écarter à son approche le rideau compact des arbres. De loin en loin s'ouvrait une vaste clairière et la forêt, soudain interrompue, reculait sa lisière à l'infini, simple ligne noirâtre à l'horizon brumeux. Le sol se couvrait alors de broussailles et d'arbrisseaux rabougris d'où pointait parfois, hiératique et sinistre, le squelette noirci d'un pin calciné.

Mais la piste, insidieuse et têtue, contournait les mamelons, s'arquait au flanc des dunes, basculait au creux des cuvettes et remontait sur des plateaux d'où Godefroy l'apercevait alors dans toute sa miraculeuse continuité, dardant son liséré blanc vers une nouvelle zone forestière.

Puis, c'étaient de nouveau les pins, les pins, les pins...

À 12 h 30 très précises, Godefroy doubla, par tribord, le feu de Contis. La tour noire et blanche de ce phare lui était apparue soudainement, à l'instant où il songeait au chemin parcouru et à celui restant à couvrir. Mais le premier épisode de son aimable odyssée à peine clos, un nouveau souci surgit : la bande cimentée s'achevait là, sur une route goudronnée où le frôlaient déjà ces voitures et ces estivants qu'il avait oubliés dans sa solitaire progression en forêt. Sur la carte, la piste renaissait au-delà de la route et

du courant de Contis ; son filet rouge piquait toujours droit au sud et ne s'infléchissait vers l'est qu'au-delà de Saint-Girons-Plage, aux abords de l'étang de Léon où il disparaissait définitivement. Plein d'espoir, Godefroy profita néanmoins de son passage en zone habitée pour faire provision d'eau, à l'instar d'un Saharien en passe d'aborder le Tanezrouft... Puis il franchit le courant de Contis, sur un rustique ponceau et, guidé cette fois par un aimable autochtone, il retrouva avec une joie presque fébrile "sa" piste, aussi étroite, mais aussi nette et aussi décidée que celle qu'il venait de suivre.

Au sortir d'une courbe, Godefroy aperçut soudainement la silhouette d'un résinier qui se rapprochait, à grands coups de pédales heurtés, sur une rustique monture au guidon relevé. Le cyclo mit bien vite pied à terre et dégagea la voie devant l'étrange équipage qui venait vers lui. Il put bientôt détailler l'homme qui portait de gros pantalons de velours serrés aux chevilles ; et, sur sa tête maigre et barbue, un innommable couvre-chef dont les ailes avachies tombaient en cloche sur ses oreilles. De part et d'autre du vélo, deux gros sacs bourrés de mystérieux ustensiles se boursouflaient et bringuebalaient tels un bât sur un bourricot. Un outil au long manche passé en bandoulière sur le dos du personnage achevait de prêter à ce dernier l'irrésistible caractère d'un bandit calabrais... Brave bandit calabrais qui découvrit ses dents clairsemées dans un souriant bonjour du plus pur accent gascon ! Et déjà l'apparition évanouie dans le néant irrécupérable de ses arrières, Godefroy fixait la piste blanche de nouveau déserte au cœur de la forêt.

Filant ainsi de secteurs boisés en clairières, il tentait, par jeu, de mesurer approximativement les kilomètres. Mais son optique accoutumée aux routes de largeur normale le trompait à tel point qu'il n'arriva jamais à une évaluation, même relative. Il évoluait comme le touriste pédestre sur son étroite sente de montagne et, comme tel, devait mesurer les distances en minutes ou quarts d'heure de route. La vitesse elle-même restait irrégulière, la piste présentant de courtes mais nombreuses ondulations qui obligeaient à changer de braquet sur certaines portions réellement pentues.

Sur ce secteur Contis-Léon, la carte n'offrait que deux points de repères identifiables : une maison forestière, celle du cap de l'Hommy, et la route de Saint-Girons-Plage.

Il coupa cette dernière furtivement, en deux coups de rein pour dégager le vélo des bordures sablonneuses et regagner bien vite sa chère piste, inquiet et fébrile comme un solitaire que la chasse aurait forcé à couper des trouées trop dégagées.

Peu après, Godefroy observa par la direction des ombres que sa route s'infléchissait régulièrement vers l'est. Ayant repéré sur la carte cette courbe terminale, il conclut que l'aventure tirait à sa fin. Aussi, voulut-il fixer sur la pellicule une dernière image de son originale chevauchée.

Il s'arrêta, une fois de plus surpris de la profonde paix de cette forêt landaise aérée, certes, et humaine, mais rendue mystérieuse et prenante par son étendue et les impénétrables lointains de la multitude des troncs.

À ces heures chaudes, on n'entendait guère que le souffle léger de la brise océane sur les ramures supérieures et les stridulations isolées de quelques cigales égarées en ces contrées atlantiques.

Le pistard venait de repartir lorsqu'il croisa son second résinier, moderne celui-là, en bleu de travail et classique béret, mais aussi, hélas ! monté sur l'inévitable cyclomoteur que Godefroy désigne dédaigneusement par le vocable gasconnant de *pétarét*.

Le bruyant équipage disparut à son tour, laissant en sillage une ténue et bleuâtre fumée qui stagna quelques secondes au ras des bruyères.

Et soudain, tout fut terminé : plus de ciment, plus de ressauts réguliers et déjà familiers ; rien, rien qu'une vague trace où le vélo s'enlisa piteusement.

Consterné, Godefroy fit quelques pas malhabiles sur le sol sournois et instable. Mais à quelques encâblures, éclaboussant les yeux de ses reflets éclatants, l'étang de Léon surgit sans transition derrière l'écran des troncs espacés qui se découpèrent plus noirs et plus nets sur ce fond miroitant.

Alors, tout à la fois heureux et mélancolique, le cyclo s'assit sur la rive et se mit à goûter.

Par un moite après-midi de l'été finissant, Godefroy s'en fut, au sud de Bayonne, vers les montagnes basques. Pour qui connaît ce pays, il n'est point d'explications à fournir, si ce n'est que Godefroy prit la

route d' Hasparen, puis celle d'Irissary qui le menait vers Saint-Jean-Pied-de-Port.

Pour les autres, pour tous ceux qui n'ont point usé leurs pneus en ces contrées ou qui n'en connaissent que les plages littorales, sachez qu'un chroniqueur du Moyen Âge décrivait le pays basque comme fort bossu. Et c'est peu dire.

Imaginez donc une suite ininterrompue de côtes, courtes souvent, longues parfois, dures toujours, très dures à l'occasion, extrêmement dures à plusieurs reprises. Dans un virage, Godefroy se trouva même en posture délicate, sur son dernier braquet (28 x 26), dans ces instants indécis où la force de propulsion tend à s'équilibrer avec les résistances.

Bref, la journée était fort avancée lorsque le cyclo parvint sur les lieux du combat.

À trois kilomètres de Saint-Jean, sur la droite, un discret panneau de bois peint, émergeant à peine d'une haie annonce laconiquement : *Pic d'Arradoy*.

"C'est ici...", pensa Godefroy ; et sans l'ombre d'une hésitation, il s'engagea sur une aimable petite route goudronnée qui s'élevait en se tortillant parmi les herbages, les meules en forme de cabanes gauloises et les cayolars de plus en plus espacés.

Un rapide calcul lui démontra qu'il devait se hâter, car il se trouvait à 70 km de son point d'attache, et il était plus de 17 heures...

Tout se passa bien durant cinq ou six kilomètres. La pente était régulière, les lacets bien tracés, amusants à compter... un à droite, un à gauche, un à droite...

Et puis, plus de goudron... des cailloux, des petits cailloux biscornus, surnois, roulant sous les roues...

Et puis, plus de cailloux... de l'herbe, des racines, de l'humus où les jantes creusent leur sillon.

Et puis, plus rien... Godefroy jura intérieurement, inspecta les alentours. Le sommet était proche sans doute, bien que dissimulé aux regards par les frondaisons et les troncs noueux d'un bois de hêtres. Il fallait continuer.

En effet, il existe chez les cyclos une puissante confrérie dite

"Ordre du Col Dur" et dont les membres font profession d'atteindre cols et sommets AVEC leur vélo.

Godefroy fait partie de cet "Ordre".

Il prit donc son vélo sur l'épaule et, nouveau cyclocrossman des fougères, il se hissa dans la verdure par des talus abrupts.

La séance fut assez brève et s'acheva sur une plateforme dénudée d'où se découvrait un panorama étonnant : c'était le sommet.

Godefroy coucha sa machine sur la roche et observa un moment Saint-Jean-Pied-de-Port qui écartelait à ses pieds les ruelles de ses vieux quartiers. Il était vaguement gêné par la présence de touristes pétrifiés d'étonnement depuis qu'ils avaient vu surgir à leurs côtés ce quidam ruisselant de sueur et traînant après lui une bicyclette !

Alors, l'air superbe et dégagé, Godefroy releva sa monture et, d'un pied assuré, il reprit ce qu'il pensait être le chemin du retour.

Au bout de quelques minutes, la pente s'accroissant et les fougères devenant hautes et drues, Godefroy s'arrêta, perplexe et envahi de doutes. Autour de lui, des fougères, encore des fougères, toujours des fougères, de ces fougères basques, épaisses et vivaces, ressource des contrebandiers et désespoir des gabelous...

Godefroy s'était perdu. "Le vent fraîchit, la montagne devint violette, c'était le soir...". Heureusement, il n'y avait pas de loups mais l'herbe du clos était plus éloignée pour Godefroy que pour la biquette de M. Seguin.

Le cyclo se décida alors à se défaire momentanément de sa monture, il la coucha dans un profond et moelleux berceau de fougères et s'en fut, les bras en avant, le cou tendu, dans cet océan végétal qui lui fouettait le corps et entravait ses jambes lasses.

Il tourna un moment à flanc de montagne et retrouva enfin le chemin muletier qui prolongeait la route goudronnée.

Content de lui et déjà soulagé, il tourna bride en toute hâte pour aller quérir sa monture.

Ce qui fut une tout autre histoire...

Rarement chasse au trésor dut être plus fiévreuse, plus inquiète, plus angoissée même. Godefroy

s'affola très vite et, tournant comme un damné, multiplia ses traces qui se recoupaient et rendaient toute recherche méthodique de plus en plus aléatoire.

Les brumes du soir traînaient dans les vallées ; un chien aboya dans le lointain; une buse s'envola lourdement et plongea sous les arbres. 18 heures. Godefroy cherchait toujours. Existe-t-il spectacle plus insolite, plus pitoyable, plus ridicule que celui d'un cyclotouriste qui a perdu sa bicyclette ? Même sans témoins, Godefroy avait conscience de ce ridicule et, en ces instants, il ne se faisait pas de lui-même une idée très avantageuse.

Il trébucha enfin sur son engin comme il envisageait de descendre à pied à Saint-Jean pour regagner ses pénates en taxi ! Jamais vélo ne lui parut si beau, si précieux, si jalousement aimé... Il en saisit le cadre d'une poigne fiévreuse et, tremblant d'émotion et de fatigue, il rejoignit enfin le chemin des hommes. Ce soir-là, Godefroy ne dîna qu'à 22 heures.

"...Deux, trois, quatre, cinq, six...", recompta Godefroy, l'œil satisfait et l'index sur les courbes de niveau d'une carte I.G.N.

La scène se déroulait un soir d'août, dans un agreste et discret terrain de camping sis aux portes de Tardets, dans ce que l'on appelle désormais, et judicieusement, les Pyrénées-Atlantiques.

Ce que comptait Godefroy, tous les membres de la Confrérie de l'Ordre du col dur l'ont deviné, c'étaient des cols, ceux qu'il désirait franchir lors de son expédition du lendemain, à savoir : le col d'Arangaïtz, l'Ibarburia, le Burdin-Olatzé, l'Aphanice, le Burdin Curutcheta et l'Orgambidesca. (Merci typo !). Les cyclos curieux ou méfiants pourront repérer quatre de ces noms, si faciles à retenir, sur une carte Michelin, à condition toutefois qu'elle porte le n° 85 et qu'ils concentrent leurs recherches dans le secteur compris entre Tardets, Mauléon, Saint-Jean-Pied-de-Port et Larrau.

À l'attrait de ce rugueux programme s'ajoutait celui d'un embryon d'aventure car la première partie de l'itinéraire, joignant la vallée du Saison (ou Gave de Mauléon) aux abords de Saint-Jean-Pied-de-Port ne figure sur les cartes qu'en pointillé ou en filet gouttière (5), ce qui est déjà plus encourageant.

Il fallait donc s'attendre à de lentes progressions et à la réalisation d'une moyenne générale qu'aucun cycliste d'amour-propre n'avouerait jamais, fût-ce à lui-même.

Le lendemain matin, vers les 10 heures (car Godefroy a horreur de se lever tôt), commença donc le très officiel "Brevet cyclotouriste des cols de haute Soule et du pays d'Iraty".

Les difficultés commencèrent à Aussurucq, ou plus exactement, dans Aussurucq. Ce village souletin, de consonance à la fois sourde et gutturale, se tapit au pied des monts boisés et marque la fin des campagnes habitées du sud-ouest de Mauléon.

Aussurucq n'est pas un grand centre et, si les vieilles fermes qui le composent portent des numéros, ce sont ceux des années de leur construction, gravés au-dessus de la porte principale. Pourtant, Godefroy s'égara durant quelques minutes, effaroucha des dizaines de volailles qui grattaient la terre de leur basse-cour sans penser à mal, mit la gent canine du village en révolution, s'arrêta, l'air benêt, devant une porte d'étable d'où sortait la tête intriguée d'un mulet, essuya le rire aigle et moqueur de trois ou quatre minettes vacancières et déboucha enfin sur un médiocre chemin, encore vaguement goudronné, qui s'en allait en hésitant entre les haies, les pâtures et les dernières meules de foin.

Déjà la pente s'accroissait, sournement d'abord, puis plus brutalement, et Godefroy se trouva soudain dans une nouvelle cour de ferme... Pourtant, il était dans la bonne voie puisque à sa gauche s'ouvrait une route assez large, en construction, à la chaussée recouverte de gros cailloux concassés : la route du Burdin-Olatzé, à n'en point douter.

C'est, du reste, ce que le fermier confirma à Godefroy. Seulement, un grand panneau jaune à l'entrée de cette voie royale en interdisait l'accès ; bien sûr, un cyclo peut se permettre de faire fi de ce genre d'interdiction: son infime véhicule, sa discrète personne, son passage furtif lui ouvrent bien des possibilités. Mais, ici, le problème se corsait du fait que le fracas des marteaux piqueurs puis la détonation d'une charge de dynamite sous une proche barre rocheuse confirmaient le bien-fondé de l'interdiction. Et comme Godefroy, assez refroidi malgré la chaleur qui se faisait déjà lourde, se posait des questions, le même fermier lui suggéra d'emprunter l'ancienne route ; et il lui montra une sorte de passage pentu et raviné qui attaquait directement le versant boisé. "Au bout de 2 km, ajouta-t-il, vous

rejoindrez la route neuve et même, plus loin, vous aurez le goudron...". C'était magnifique... Et comme Godefroy évaluait pourtant d'un œil soucieux la première partie du programme, le Basque ajouta, avec une petite pointe d'ironie dans la voix :

"Evidemment, jusque-là, il vous faudra aller à pied...". Aller à pied: Godefroy, n'en faisait pas une maladie. Déjà bien joli de penser que la suite du programme s'annonçait dépourvue de gros problèmes. Résigné, il prenait la direction du vieux chemin lorsqu'un menu fait changea soudain le cours de ses pensées.

Le Basque qui venait de le renseigner s'installa sur un petit tracteur attelé à un chariot dans lequel bringuebalaient trois ou quatre caisses de bouteilles de vin rouge. Puis, mettant les gaz, il prit aussi la direction du vieux chemin. Alors, piqué par la sombre mouche de la vanité, Godefroy obéit à une soudaine impulsion ; il enfourcha sa monture, bloqua fébrilement ses courroies de cale-pieds, passa son plus petit moulin (28 x 26) et, dents serrées, crispé sur un guidon tressautant, il attaqua en danseuse la première rampe, filant sous la mine interdite du Basque.

Et l'étrange ascension commença ; seul en tête, Godefroy, le souffle presque bloqué, l'échine arc-boutée, le jarret durci, les cuisses nouées, le regard noyé d'une sueur piquante, progressait par détentes désespérées, mètre par mètre, évitant une racine, dégageant sa roue arrière engluée dans une ornière molle...

À une dizaine de mètres, le suiveur, sur son mini-tracteur dont Godefroy percevait à la fois la toux rageuse du moteur et le cliquetis des bouteilles de vin rouge, sans doute destinées à un chantier forestier. Et c'était une lutte terrible entre le Basque qui devait attendre d'un instant à l'autre le renoncement du cycliste, et Godefroy qui se refusait encore à cette intime blessure d'amour-propre; eh oui, ô Vélocio l'amour-propre, même chez un cyclotouriste, cela existe. Et il semble même que s'il n'existait pas... (6)

Mais, pour Godefroy, les choses ne s'arrangeaient pas. Tout au contraire, le chemin semblait se cabrer davantage, les cailloux devenaient plus nombreux et plus gros, le second souffle tardait à venir. Le seul point positif était l'écart qui s'était notoirement creusé entre le cyclo et l'attelage vinicole. À tel point que, dans un virage plus pentu encore que les autres, Godefroy renonça soudain, vida les étriers et resta quelques secondes planté sur ses jambes molles et ruisselantes, les mains appuyées au bas du cintre, le souffle court, les oreilles bourdonnantes.

Et puis, de nouveau, la satanique pétarade du tracteur se rapprocha. Alors, dans un sursaut aussi absurde que désespéré, Godefroy remonta sur sa machine vibrante et rétive, conquît d'un fol élan quelques décamètres sans prendre le temps de chausser son second cale-pied. Mais alors, le chemin se haussant soudain au-dessus d'un bourrelet rocheux, le vélo se bloqua net et ce fut l'arrêt irrémédiable. Pourtant, l'amour-propre de Godefroy resta sauf : son dernier sursaut avait été si sauvage que le tracteur était définitivement distancé ; et le cyclo put négocier, la conscience en paix et le pas alangui, les derniers hectomètres du chemin qui déboucha bientôt sur la nouvelle route dévidant ses virages sans problèmes sous une futaie d'énormes hêtres. Vers midi, Godefroy émergea de la forêt et se trouva à flanc d'une immense croupe déboisée couverte de bruyère et de fougères. Le soleil devint brûlant. Et par là-dessus, se leva un fort vent du sud, un vent d'Espagne venu droit de l'Aragon et des lointains plateaux de Castille. Ce vent, c'était le *Jinkochipia*, le Petit bon Dieu, appelé ainsi par les Basques des hautes vallées parce qu'il hâte, au printemps, la fonte des neiges.

Mais, à la méridienne de cette journée d'août, sur ces flancs des montagnes du Burdin-Olatzé, le *Jinkochipia* prenait des allures démoniaques ; rebroussant les herbes et les fougères, desséchant la peau, excitant les mouches des troupeaux, soulevant en tourbillons la poussière brune du chemin qui, un moment goudronné, était redevenu inégal et raboteux. Il rendit pénibles, voire oppressants, ces moments de solitude qu'il aurait aimé goûter sans problèmes dans l'air frais de ces altitudes avoisinant les 1 000 mètres.

De plus, le petit déjeuner était loin ; les violents efforts consentis lors de la course avec le tracteur avaient fortement entamé les réserves en glucose, et il urgeait de s'attaquer au casse-croûte niché à l'abri du sac de guidon.

Il fallait d'abord trouver de l'ombre, et puis, si possible, de l'eau. Mais les kilomètres passaient ; la route

presque plate heureusement, puis en descente franche, allait de landes en ravines, mais sans jamais passer près du moindre arbuste. Sur une croupe herbeuse, une petite croix de pierre grise, plantée à même le sol, près du chemin, sur elle, une inscription ; gravée en français (c'est rare au pays basque...) intrigua Godefroy ! *Ci-gît M. D. décédé à 48 ans en 1899.* Décidément, malgré le grand soleil, l'ambiance n'était pas à la gaieté. Et puis, ce maudit *Jinkochipia* orchestrant de ses longs soupirs une progression mélancolique vers une hypothétique oasis n'arrangeait pas les choses.

Enfin, au détour de la route, comme un vrai miracle, apparut un bouquet de chênes abritant sous son ombre franche un "cayolar", une grange d'altitude où rumaient, à l'abri des mouches, trois ou quatre vaches à la robe fauve et aux cornes fines.

Elles ne prêtèrent aucune attention à Godefroy qui décrocha son sac de guidon, posa son bidon à portée de main et se mit enfin en devoir de manger.

Après quoi, allongé sur le dos, les mains croisées sous la nuque, il s'accorda un quart d'heure de farniente somnolent.

Autour de lui, par-delà le cercle étroit de la chênaie, régnait la chaleur et, dans le feuillage sombre, courait le souffle lourd du *Jinkochipia*.

À sa verticale, en larges cercles, se mirent à tourner une quinzaine de grands rapaces. Comme Godefroy demeurait immobile, l'un d'eux s'enhardit, resserra ses virages et vint planer à une vingtaine de mètres du sol, se détachant en clair sur le bleu sombre du ciel. Godefroy distingua un long cou pelé : un vautour ! Celui-ci, sans insister, battit un instant des ailes et regagna, dans un cri rauque, des altitudes plus confortables, où il se joignit de nouveau au lent ballet de ses congénères.

Godefroy se redressa alors, remit en place son menu bagage et poursuivit sa route vers la vallée, vers les routes de tout le monde et vers des heures sans histoires...

Avec l'assagissement inhérent aux saisons qui passent, et grâce à quelque expérience en la matière, Godefroy pouvait se vanter, en ce clair matin de juillet, qu'il n'avait plus connu de vrai coup de pompe depuis des lustres. Il se contentait, depuis nombre d'années, de compatir sur le sort d'un compère en difficulté ou d'énoncer quelque sentence vélocienne à la vue d'un jeune entraîné par sa fougue hors des frontières du possible ou du raisonnable.

Partisan acharné et prudent des régimes sans à-coups et des bienfaisantes haltes vespérales, il aimait à évoquer, pour l'édification des jeunes couches, les agonies d'antan au long des talus herbeux ; mieux encore, lorsque le démon engourdi du bagarreur tentait quelque révolte, il se remémorait quelques visions inoubliables de certains Tours de France, au Peyresourde de préférence, à 3 km du sommet, au virage du transformateur, à l'issue de quelque Pau-Luchon de grand cru.

Donc, par un matin de juillet, Godefroy, accompagné de son compère Robert le Diable (à cause de son maillot rouge), se préparait à vivre, une fois encore, une journée attrayante mais sans histoire.

Tout l'incitait à la quiétude : la perspective de vacances à peine entamées et riches de promesses, la compagnie d'un bon copain et la vision grisante et inhabituelle des Alpes dauphinoises où il était venu s'ébattre pour quelques jours.

Le menu de la journée prévoyait, comme entrée, un col de la Chartreuse du nom de "Charmette", suivi d'un aimable amuse-gueule, appelé col de la Placette (7).

Après un entracte dans la vallée de l'Isère, le morceau de résistance devait être le col de Romeyère, sur les abrupts versants occidentaux du Vercors.

La chaleur, ce matin-là, devint gênante dès neuf heures. Godefroy trouva fort belle la montée à La Charmette, fort belle mais assez longue et assez raide. Pour tout dire, Godefroy n'avait plus faim et le repas commençait à peine. Robert, lui, manifestait encore un évident appétit et Godefroy se contenta de s'éponger sans gémir avant de dégringoler vers Saint-Laurent-du-Pont.

Néanmoins, il sentait que quelque chose de spécial et de redoutable se préparait. Son énorme soif, ses mollets surnoisement étirés de petites crampes sporadiques, sa nuque lourde lui laissaient mal augurer de l'avenir.

Vint le pied du Romeyère. Il y fut célébré une longue cérémonie sous forme d'ablutions généreuses

devant une fontaine. Et puis, sur le petit moulin, à travers les pâtures et les bosquets de noyers où se hissait la route, ils s'en furent.

Au début, tout se passa à peu près normalement. La lenteur de la cadence, le souvenir du tout récent arrosage maintenaient sous les casquettes un petit moral acceptable. Mais, les minutes coulant, la chaleur reprit tous ses droits. Robert fut le premier à stopper, brutalement. Il coucha son vélo dans l'herbe et s'assit sans mot dire, sous un petit chêne, la mine fermée et la casquette sur le nez.

Godefroy continua, plus par flemme de mettre le pied à terre et d'enjamber le cadre que par réel désir de continuer...

Mais il allait si doucement... si doucement ! Sa cadence, sur un braquet de 2,20 m, avoisinait 30 ou 40 tours/minute. Il appuyait juste pour ne point perdre l'équilibre.

Là-dessus, la route, sortant de la forêt, vint se plaquer contre une falaise si étroitement qu'elle s'y incrusta bientôt, comme une cicatrice de barre de mine géante.

Sur cette falaise dénudée, le soleil frappait de face et la chaleur amassée saisit Godefroy comme celle d'un four de boulanger ouvert inopinément.

Cette fois, suffoqué, il oscilla un instant sans plus avancer et enraya de justesse une imminente chute en s'appuyant de la main contre la paroi.

Ainsi réduit au sur-place, il demeura quelques secondes, les yeux mi-clos, l'épaule irritée par le contact de la roche rugueuse et chaude. Et puis, avec une lente raideur, il dégagea ses pieds des pédales et se retrouva debout, le torse incliné, les bras ployés vers un vélo qui lui servait de canne. Il décida de faire un pas et observa, tout surpris, que son pied droit obéissait, puis son pied gauche, et encore son pied droit. Il parcourut une dizaine de mètres de la sorte, la semelle traînante, dans un état de demi-conscience. Il réalisa soudain que Robert était là aussi. Et comme Robert avait également mis pied à terre, ils se dévisagèrent une seconde, comme des étrangers; puis, soudain, conscients de leur mutuel état et de leur position ridicule, ils éclatèrent de rire en même temps ; et ce rire résonna au long des parois du Romeyère, jusque sur les corniches ourlées de sapins noirs.

Alors, la semelle toujours traînante, appuyant leur carcasse moulue sur un guidon hésitant et louvoyant, ils parvinrent enfin dans une zone d'ombre fraîche, au creux d'une gorge étroite aux rochers moussus et suintants.

Et comme ils ne savaient plus ni marcher, ni pédaler, ils s'affalèrent sur les cailloux et attendirent, sans plus mot dire, le miracle qui les remettrait sur pied, puis, à l'extrême rigueur, en selle.

Lorsque, sur le tard, l'épouse de Godefroy vit surgir, à l'entrée du bercail, deux ombres titubantes émergeant de la nuit déjà noire, elle disposa, sans commentaire, deux chaises devant deux assiettes, servit le potage puis considéra, songeuse, le tableau offert à ses yeux : Robert et Godefroy, l'œil écarquillé comme des nocturnes surpris par la vive lumière, vidaient en série, sans s'interrompre, verres d'eau sur verres d'eau.

Alors, seulement, Godefroy prononça ces simples mots :

- Il a fait chaud, ici, aujourd'hui ?

En ce début de tiède après-midi de septembre, Godefroy se jucha avec lenteur sur sa bicyclette, car il avait trop mangé.

La ceinture largement desserrée, les mains posées avec mollesse sur la partie la plus accessible du cintre, la tête haute et les épaules redressées, il s'en alla, à petits coups de pédales alanguis, vers la plus proche descente.

Sa bonne cité commingeoise se trouvant par chance bâtie sur un plateau, les départs y sont toujours aisés ; cette fois, plus qu'à l'accoutumée, ce hasard géographique le servit, et notre cyclo gagna en roue libre les rives de la Garonne.

Il laissa rouler sa machine sur son erre, franchit ainsi un pont et recommença à pédaler, presque à contrecœur, vers les premières croupes des petites Pyrénées.

Godefroy se proposait, pour la centième fois peut-être, de faire le col des Ares. Le col des Ares est un peu, pour les apprentis grimpeurs du Comminges, le certificat d'études. Facile, sans excès, court sans être ridicule, il dévide ses gracieux méandres face au pic du Cagire (1912 m comme le Ventoux !) et fait

le gros dos dans les bois sans dépasser 800 m d'altitude et 7 % de pente. C'est aussi le col des premiers entraînements hivernaux ; c'est l'ami reposant des soirs d'été où l'on va se délasser les muscles après quelque Luchon-Pau ou Bayonne-Luchon de haute lignée. C'est le confident des périodes de petite forme et l'excuse des jours de paresse.

C'est pourquoi Godefroy allait, une fois de plus, au col des Ares.

Il s'en approchait doucement, mollement, l'œil mi-clos, le mollet rétif mais le souffle paisible.

Il s'accordait, pour y parvenir, une grande heure et demie. Après quoi, il caressait déjà l'idée d'une savoureuse sieste à l'ombre des hêtres nouveaux qui dominent le col.

Il grignota sur un braquet minuscule la première côte du parcours, se remit avec délices en roue libre jusqu'à une petite plaine dont il commença la traversée dans une douce euphorie.

Devant lui, s'allongeait la route tranquille, ombragée, piquant droit vers le fameux Cagire découpant sur le ciel bleu pâle son majestueux profil, comme " un grand livre ouvert sur un divin pupitre ".

Une colonie de corbeaux s'ébattait dans les prés d'alentour ; ces bêtes rusées ne jugeaient pas utile de s'éloigner de ce peu redoutable intrus, et Godefroy les observait à loisir, lustrant du bec leurs ailes bleutées et luisantes sous le ciel d'automne.

Bref, pour utiliser le langage ésotérique des gens de sa race, Godefroy se trouvait en ces instants dans l'état le plus pur du cyclotouriste contemplatif.

Soudain, une ombre semblable à la sienne se projeta sur le goudron au niveau de sa roue avant. Et, aussitôt, un autre cycliste le doubla, sans mot dire, sans se retourner.

Pas de garde-boue, des boyaux, un survêtement, un joli coup de pédale, des grands braquets... un coureur. En moins de deux secondes, la mentalité de Godefroy bascula complètement. Surpris, vexé ensuite de ce dépassement silencieux et sans bavure, il se mit à râler comme un jeune coq, embraya sur le 7 m et vint sans retard se nicher dans la roue de l'autre.

Pendant la première minute, la nouveauté de la situation, le bon abri, la platitude de la route empêchèrent Godefroy de ressentir le changement d'allure. Mais, très vite, le souffle se fit un peu court, le braquet plus lourd. La sueur perla aux tempes. La position basse que, d'instinct, le cyclo avait adoptée pour accrocher le wagon lui devint gênante, pénible, intolérable enfin. Il se releva. Du coup, l'abri se fit moins douillet, les remous se multiplièrent. Devant, le coureur ne se retournait même pas, mais, averti de la présence de Godefroy par l'ombre portée au niveau de son pédalier, il accéléra sournoisement et atteignit vite un haut régime.

Godefroy enrageait. Que faire ? Se laisser distancer, là, sur le plat, comme un facteur ? Jamais de la vie. Il fallait faire quelque chose...

En ces circonstances, il convenait de jouer au plus rusé et de faire preuve d'audace.

D'un coup de rein qu'il s'efforça de rendre aisé et fulgurant, le cyclo se porta à la hauteur du fringant coursier, et, l'air dégagé, la voix posée, il engagea *ex abrupto* la conversation.

Aussitôt, impressionné par le peu d'effet apparent de sa vigoureuse démonstration, le coureur coupa sa pédalée un instant pour répondre à son tenace compagnon.

- Vous allez loin ?.. dit Godefroy. - Oh ! non... au col des Ares !

- Au col des Ares ?

- Oui... pourquoi ? Vous y allez aussi ?..

À cette seconde, se joua pour Godefroy le destin d'une digestion déjà troublée. Répondre qu'il allait aussi au col des Ares, c'était se condamner à souffrir mille morts dans la roue de son bourreau ou à essayer l'épouvantable affront d'un lâchage en terrain facile. La chose se saurait. Il y allait peut-être de l'honneur des autres cyclos commingeois. Alors, sans plus réfléchir, ses paroles avançant même sa pensée, Godefroy répliqua d'un ton paisible :

- Aux Ares ? Non, c'est archiconnu et trop facile ! Je vais faire Le Menté !...

Cette fois, le coup avait porté. Le coureur siffla d'un ton admiratif et comme approchait le carrefour de leurs destins différents, ils se séparèrent poliment et sans autre cérémonie.

Godefroy se retrouva seul, soudain conscient de la situation où il s'était jeté. Sous ses roues se relevaient déjà les premières rampes de la Henne-Morte, prémices des hautes festivités du Menté. Retourner ?

Reprendre cette route des Ares, confortablement hors de vue du jeune coureur ? Tout de même pas ; on a de l'amour-propre, chez les cyclos ; on se respecte ! Et c'est ainsi que Godefroy, parti pour digérer en paix sous les hêtres du col des Ares, passa la soirée à transpirer d'abondance de lacet en lacet, sur ces pentes longues et rudes du Menté que les coureurs du Tour devaient apprécier bientôt.

1. Depuis plusieurs années, pour mettre fin à de nombreux abus lors de ces organisations marginales, la Fédération Française de Cyclotourisme ne patronne plus les épreuves chronométrées avec classements. (*Note de l'auteur*).
2. le col de la Core est devenu désormais un col routier.
3. Grand col des Alpes de Provence connu des habitués des passages cyclo-muletiers.
4. Les B.P.F. (Brevets des Provinces françaises) : une organisation, parmi bien d'autres, de la Fédération française de cyclotourisme.
5. A l'heure où ces lignes sont imprimées, la route est entièrement goudronnée (*Note de l'auteur*).
6. Allusion au 7ème précepte de Vélocio : *Ne Pédalez jamais par amour-propre*.
7. "Amuse-gueule" par le versant de Saint-Laurent-du-Pont.

BREVET DE RANDONNEUR DES ALPES

À l'instar des randonneurs de l'Aviron bayonnais qui organisent tous les deux ans leur prestigieux "Bayonne-Luchon", les Cyclotouristes grenoblois invitent leurs collègues de France (et d'ailleurs...) à participer au Brevet de randonneur des Alpes (B.R.A.) qui se déroule chaque année impaire.

Il serait vain de présenter aux chevronnés le B.R.A.

Ils en connaissent parfaitement le cérémonial et les décors. Aussi, liront-ils sans surprise ce qui suit, admettant que ces lignes s'adressent surtout à ceux qui ne sont pas encore pleinement initiés...

Il faut donc savoir que le Brevet de randonneur des Alpes est ouvert aux cyclotouristes âgés, le jour de l'épreuve, de dix-huit ans révolus.

Il faut aussi savoir que les hommes de plus de quarante ans (les pauvres...), les dames (les malheureuses...) et les tandems mixtes (ça existe !) partent à deux heures du matin et bénéficient (?) d'un délai de route de vingt heures.

Les "autres" partent à 3 heures, et leur délai de route est de dix-huit heures.

Ces détails préliminaires peuvent paraître accessoires, voire ennuyeux pour ceux qui sont sûrs de leurs moyens et s'apprêtent à ne faire que deux bouchées des deux plats de résistance du jour. Mais que l'on ne s'y trompe pas : si le menu est simple, il n'en est pas moins copieux et il est malheureusement probable que de mémorables indigestions guettent bien des appétits considérés parfois avec trop de confiance comme solides.

Quel est donc ce menu (1) ?

Les hors-d'œuvres sont classiques. Le départ se situe à Grenoble. Vous démarrez vers Pont-de-Claix sur une longue ligne droite pratiquement plate qui donne des ailes à beaucoup ; il n'est pas rare de voir les pelotons de tête foncer dès le départ à plus de quarante à l'heure. C'est un procédé qui a sa valeur... à condition que la mise à feu de vos fusées complémentaires s'effectue correctement par la suite ; dans ce cas, vous pourrez espérer regagner Grenoble vers le tout début de l'après-midi. Mais si vous avez des doutes, adoptez dès le départ une allure plus bourgeoise ; vous vous en trouverez bien dans les lacets du Galibier... Mais n'anticipons pas.

Peu après Vizille, alors que la nuit limite encore pour une ou deux heures votre horizon à la tache jaunâtre que projette votre petit phare à quelques mètres de votre sac de guidon, vous sentez comme une vague résistance sous vos pédales, une réticence sournoise, hypocrite, qui vous incite à croire que quelque chose freine votre monture. Ne cherchez pas ; la mécanique tourne rond. C'est la route qui monte. Pas beaucoup mais sans cesse, avec quelques soubresauts plus sensibles qui vous obligent déjà à

taquiner la manette du dérailleur tandis que se succèdent, dans le sillon de la Romanche, les usines nimbées de vapeurs rougeâtres : antichambres de l'enfer pour les uns, incitation à accélérer l'allure pour d'autres, pressés d'atteindre au plus tôt l'air pur des cimes.

Les cimes, vous les verrez bientôt, à la pointe du jour, lorsque vous aurez viré à gauche, à Rochetaillée. Ici, commence le col de la Croix-de-Fer, premier plat de résistance; cette résistance, vous la sentirez très vite, sur les six ou sept kilomètres qui vous hausseront au Rivier, dernier hameau de cette haute vallée de l'Eau-d'Olle que vous achèverez de remonter, au grand jour maintenant, à travers d'immenses pâturages.

Le beau temps sera là, bien sûr, pour vous laisser voir, du seuil de la Croix-de-Fer, la silhouette des Aiguilles d'Arve. Mais ne vous attardez pas. Enfilez votre survêtement, vérifiez par un réflexe de prudence l'état de vos freins, le blocage de votre roue avant et plongez dans la grande descente vers la Maurienne : une trentaine de kilomètres à dégringoler par des lacets serrés, des virages masqués, quelques tunnels et le passage presque sinistre de la combe Genin ; soyez prudents ! Quelques minutes rognées (sur qui, et sur quoi ?) ne valent pas un décès prématuré.

De Saint-Jean à Saint-Michel-de-Maurienne, la transition vous paraîtra fastidieuse. Vous aurez à peine digéré votre première platée et vous voilà confronté avec le gros gibier, le sanglier fumant cher à Obélix. De grâce, limitez votre potion magique à un ravitaillement normal et affrontez le Télégraphe, marchepied du Galibier, l'estomac garni mais la conscience légère : on peut à la rigueur comprendre (sans l'excuser) un champion poussé au doping par les circonstances. Mais un randonneur dopé ne saurait jamais être qu'un pauvre type, au sens le plus péjoratif du terme.

Il est des chiffres qui parlent. À Saint-Michel-de-Maurienne, la plaque des Ponts et Chaussées vous indique: "Col du Galibier: 33 km". Vous êtes à 712 mètres d'altitude. Le Galibier culmine à 2556 mètres. Faites la soustraction... et vous constaterez que l'addition est lourde. Ne la surchargez pas par des imprudences. Si vous êtes très sûr de vous, très entraîné, allez-y franchement. Vous éviterez de grimper sous la chaleur de la méridienne. Sinon, acceptez l'éventualité d'une longue suée mais abordez le Télégraphe sur votre petit braquet. Pour ma part, je me trouve bien d'un 28 x 26 et, dans les secteurs de moindre pente, d'un 28 x 22 ou d'un 28 x 19, ces dernières précisions n'engageant, comme de coutume, que leur auteur!

Après le Télégraphe, la brève contre-pente qui vous permet de faire roue libre jusqu'à Valloire ne doit pas vous inciter à un optimisme béat ; la rampe des Verneys, raide comme une trique, vous ramènera brutalement à une notion plus étriquée de vos possibilités. Là, il faudra peut-être souffrir ; il faudra grignoter les hectomètres, de virage en virage, jusqu'à ce court répit du Plan Lachat qui vous livrera, à l'heure de vérité, aux derniers kilomètres du géant qui noue ses lacets jusqu'au tunnel ovoïde du sommet. C'est le Galibier ; une minute de noir, de froid, tandis que grossit le trou éblouissant de la sortie sud et que luisent alternativement vos manivelles tournées lentement, dans le vide, par vos jambes molles (2).

Ici, il reste le dessert, la longue plongée vers le Lautaret, face au massif de la Meije que le moins poète et le moins contemplatif d'entre nous ne pourra s'empêcher d'admirer... Et puis, descente encore, descente toujours jusqu'en bas, loin, très loin, jusqu'à Grenoble, où vous attendra... une médaille que vous vous offrirez si le cœur vous en dit; et il "vous en dira" !

1. Le sens de rotation du B.R.A. change tous les deux ans.

2. On sait que la route du Galibier ne franchit plus désormais, ce fameux tunnel mais passe par le col géographique (*Note de l'auteur*).

LA TREIZIÈME DAME

En ce dimanche de juillet, les participants au B.R.A. venus établir leurs bases au stade grenoblois du Bachelard s'étaient levés tôt ; il se peut même que certains d'entre eux ne se soient pas couchés, passant les ultimes heures du samedi à regarder, puis à écouter tomber la pluie. À six heures du soir, une

trombe d'eau s'était abattue sur Grenoble en général, sur les tentes des campeurs en particulier et, comble de l'horreur, sur les bicyclettes soigneusement fourbies et bichonnées qui dégouлинаient désormais depuis des heures sous l'averse. Car, après la trombe, il n'y eut point d'éclaircie. À dix heures du soir, il pleuvait toujours. À onze heures aussi ; et à minuit ; et à une heure du matin...

Çà et là, dans de sinistres clapotis, des silhouettes imprécises, de fugaces reflets de chromes mouillés, des froissements de ponchos trahissaient une agitation timide, et retenue, prudente et furtive comme les préparatifs d'un commando suicide. Un à un, les combattants quittaient leurs gourbis, les uns savamment capelés et parés pour la plongée, les autres exposant comme un défi des jambes dénudées à l'averse qui les faisait luire au passage des zones éclairées.

Godefroy était prêt ; sa femme aussi. Ponchos revêtus, sacs de guidons bouclés sur un sachet de raisins secs ou de pruneaux placés à portée de main, montures vérifiées, pignons huilés du 14 au 26 et du 28 au 46, pieds nus dans les chaussures, mais socquettes sèches prêtes à être enfilées à la première éclaircie, il ne leur restait plus qu'à rejoindre le départ avec leurs congénères. Pourtant, ils n'en faisaient rien ; tournant et retournant aux alentours de leur caravane ils lançaient tous azimuts des coups de sifflets qui se voulaient à la fois discrets et efficaces, compromis assurément difficile à maintenir et qui ne produisait visiblement pas l'effet escompté.

Le responsable de ce curieux manège était le chien de Godefroy, un innocent quadrupède promis à la résidence forcée pendant l'incertaine durée du B.R.A. de ses maîtres et qui, mû par un sûr pressentiment, avait décidé de prendre un bol d'air nocturne à titre de provision avant de regagner, de son propre chef et dans un délai indéterminé, le lieu de sa détention.

Godefroy et son épouse cherchaient donc leur chien dans la nuit mouillée, à une heure du matin, l'inquiétude au cœur en voyant s'éloigner par petits groupes de plus en plus nombreux leurs congénères cyclistes. Et l'on put voir bientôt (mais qui l'aura vu ?) un randonneur du B.R.A. équipé de pied en cap et accomplissant, sous un parapluie, le tour du stade du Bachelard à la recherche de son chien, lequel, circonstance aggravante, se trouve être noir de pelage et de taille modeste.

Au bout d'un long quart d'heure de ce pitoyable manège, le toutou mouillé jusque sous le collier mais frétilant et très à l'aise consentit à interrompre son obscur périple. Aussitôt repéré et arraisonné, il réintégra prestement son appartement bien sec, nanti d'une boisson suffisante pour tenir un mois, gratifié de l'extérieur de paroles attendries et lénifiantes. Après quoi, dans un doux clapotis, le couple s'éloigna à son tour vers son destin mouillé. Pour Godefroy et Madame, le B.R.A. pouvait enfin commencer.

Dans le petit matin glauque, une ambiance d'aquarium baignait les escadrons du B.R.A. s'échinant sur les rampes du Rivier, premier et brutal raidissement des défenses de la Croix-de-Fer. De l'abri dégoulinant de son poncho, l'échine moite et la goutte au nez, Godefroy accomplissait besogneusement et sans le moindre enthousiasme son travail ascensionnel, moulinant sur son braquet de montagne avec ce je ne sais quoi de mou et de négligé qui traduit pour les initiés une humeur maussade et une conviction émoussée. Il ressentait même, depuis quelques minutes, une pointe d'irritation à l'égard de son équipière, laquelle, prise dans l'atmosphère grisante des vastes entreprises, s'en allait à petits coups de pédale décontractés et légers, lançant à la cantonade des propos dégagés sur le charme discret des paysages embrumés et la sauvage grandeur du tumulte boueux des eaux dégringolant au long des pentes.

Mais la cantonade n'écoutait guère, très prise qu'elle était par ses occupations du moment. Du reste, peu de congénères restaient à la hauteur du couple, la plupart montant plus vite, sinon plus aisément, certains, assez rares, se laissant rejoindre mais relançant rageusement une mécanique poussive à la vue d'une femme en train de les doubler...

À la hauteur d'Articol, surgit le premier cycliste redescendant vers Grenoble. "Et d'un...", émit Godefroy, nullement surpris par ce premier abandon, phénomène courant dans le B.R.A. lorsqu'il tourne dans le sens Croix-de-Fer-Galibier : la rampe du Rivier est brutale et propre à décourager les naïfs trop peu entraînés ou mal démultipliés, surpris et affolés par ce mur qui arrête là leur tentative. Une seconde silhouette parut en sens inverse, puis bientôt une troisième, puis quatre, huit, douze... En quelques minutes, une trentaine de descendants avaient croisé le couple qui écarquillait des yeux ahuris.

Cette fois, Godefroy confia ses doutes à son épouse: “Il y a comme un défaut...”, résuma-t-il, et il se mit à réfléchir malgré ses moiteurs, son sommeil et le petit creux au niveau de l'estomac qui lui rappelait l'heure proche du petit déjeuner.

Mais, lorsque parurent en sens inverse quelques spécimens de randonneurs connus de Godefroy pour leur expérience, leur solidité et leur résistance aux impondérables de la météorologie, le doute ne fut plus permis. Il se passait, quelque part au-dessus, quelque chose d'anormal. Ce fut à cet instant que Godefroy pensa au gué du défilé de Maupas. “Le torrent a coupé la route... je parie que c'est ça...”. Et d'expliquer à sa femme qu'après Le Rivier la route redescend un peu avant de se faufiler en une mince corniche sous les escarpements des Sept Laux, là, au détour d'un virage, une cascade éclabousse habituellement la chaussée : mais il était bien possible qu'après toutes ces pluies...

C'était non seulement possible, mais certain. Surpris par le phénomène, les organisateurs avaient placé au pied levé un contrôle au Rivier, en place de la Croix-de-Fer, aucune voiture ne pouvant en principe franchir le torrent en furie du Maupas. De bonnes âmes conseillèrent à Godefroy de ne pas exposer sa femme à une traversée périlleuse, mais il se garda bien, par amour-propre masculin, de leur rétorquer qu'elle, savait parfaitement nager alors que lui-même...

Néanmoins, ils s'en firent, curieux et têtus, jusqu'au défilé. Le spectacle était effectivement inquiétant. La cascade dévalant des Sept Laux s'écrasait à grand fracas tout près de la route et les eaux bouillonnantes franchissaient l'étroite chaussée avec l'impétuosité d'un parti de Huns dans les steppes de l'Asie centrale.

Sur les bords du torrent, un agglomérat de mollets frissonnants dépassant de ponchos fripés s'épaississait à vue d'œil. De temps à autre, quelque courageux tentait sa chance, plaçant les pieds de son mieux, au hasard de son intuition ou de son instinct de conservation. Puis, parvenu sur la rive opposée, le rescapé s'ébrouait et se mettait à trotter un moment, son vélo à la main, pour chasser le trop-plein de ses souliers et tenter de réchauffer ses extrémités.

D'autres, décidément rebutés, tournaient casaque sans plus attendre et remettaient le cap sur Grenoble, mi-soulagés d'échapper à la corvée d'une interminable journée sous la pluie, mi-décus par ce qui était, malgré tout, un échec.

À la vérité, Godefroy et sa femme hésitèrent peu.

La seule vue des compères qui, le pensum accompli, remontaient sur leur vélo pour continuer leur route, les émoustilla assez pour leur faire supporter sans faiblir la suave sensation d'une eau glacée envahissant leurs chaussures comme barques torpillées et montant puissamment à l'assaut de leurs mollets. Godefroy effectua une première fois la traversée, pour passer son vélo et tester la difficulté ; après quoi, il revint chercher la monture de sa femme qui n'avait plus qu'à suivre “pour le meilleur et pour le pire”.

Mais le pire était passé ; il ne restait que le meilleur, puisque à quelques encâblures du Glandon, en vue de l'échancrure de la Croix-de-Fer, les nuées se déchirèrent, et les dernières gouttes de pluie de la journée se dispersèrent, ténues et irisées, sous les chauds rayons d'un soleil vainqueur.

D'un village caché dans un repli de la montagne, les cloches de midi rappelèrent aux randonneurs qui négociaient les rampes du Télégraphe qu'il ne leur restait plus qu'une demi-journée pour avoir vécu le B.R.A. Certains durent le déplorer, soit par crainte de voir s'amenuiser les délais, soit, pour quelques rares natures supérieures, par simple regret de constater une fois de plus que tout a une fin.

L'équipe de Godefroy, toujours composée de sa femme et de lui-même, mais augmentée d'un solide optimisme apporté par le ciel bleu, écoutait donc la chanson des cloches qui se mêlait à la sourde rumeur montant de l'industrielle Maurienne. Des derniers lacets précédant le prestigieux marchepied du Galibier, ils considérèrent une dernière fois la longue perspective de la vallée de l'Arc se perdant vers les lointains versants de l'Iseran. Puis ils s'appliquèrent à bien terminer l'ascension du Télégraphe qu'ils franchirent sans encombre, profitant de l'arrêt motivé par un

“contrôle secret” pour échanger quelques propos avec des connaissances. Cette fois encore, Godefroy dut constater que lorsqu'il effectue une randonnée avec son épouse, il n'existe pratiquement plus, réduit à une pâle et incertaine doublure, madame recueillant toutes les amabilités et les félicitations. Il sait bien

que c'est normal, que c'est juste, que c'est heureux, que c'est flatteur, mais il ne peut s'empêcher de songer qu'il a, lui aussi, monté le col du Télégraphe, que lui aussi est sujet au mal aux jambes, que lui aussi craint la soif, et la faim, et la pluie, et le froid, et le chaud, et le sommeil, et tout et tout. Il sait bien qui répare les crevaisons de madame, qui remplace le câble de dérailleur de madame, qui roule le poncho sous la selle de madame, qui indique à madame l'endroit précis où passer le 28 x 26, le virage où le vent vous prend en écharpe, la fontaine où emplir le bidon ; il sait qui mène le train par vent de face, qui baisse le rythme d'un ton quand ça ne va pas sur ses arrières. Mais il sait bien aussi, Godefroy, qu'il ne pédale pas pour deux, que la pluie ne choisit pas les échinés, que la chaleur n'épargne pas les épidermes féminins et que si personne ne le complimente ou ne l'encourage quand il est avec sa femme, c'est qu'au fond ses qualités de guide, de protecteur, de mâle souverain (?) vont tellement de soi que nul ne saurait lui faire l'injure de l'en féliciter. Et il se fait ainsi une raison, surtout lorsque ses cogitations le jettent, affamé et glouton, devant une plâtée de spaghettis dans un restaurant de Valloire.

Car Godefroy, vers midi et demi, s'est senti une envie de spaghetti ; à son épouse peu encline à marquer un long arrêt au restaurant et désireuse de s'alimenter légèrement, il a opposé une brutale fin de non recevoir : "Pas de spaghetti, pas de Galibier..."

Et Godefroy a eu ses spaghetti, ainsi que l'inévitable et rituelle glace à la vanille. Moyennant quoi, il fit de bonne grâce les honneurs à Madame de la rampe des Verneys et de celle de Bonnenuit.

Vers 15 heures, l'échancrure du Galibier se profila sur un ciel parcouru de rapides nuées. Godefroy, très en verve, peut-être à cause des spaghetti et de la glace à la vanille, peut-être à cause du thé brûlant servi à point nommé par les organisateurs très avisés au passage de Plan-Lachat, peut-être simplement à cause de la proximité du col, décida de jouer les célibataires et s'en fut tout seul vers le sommet, se procurant à bon compte pendant quelques minutes l'illusion d'être redevenu le léger et coriace pyrénéen qui faisait joujou, voici quinze ou vingt ans, avec le chronomètre, sur les pentes de l'Aubisque et du Tourmalet. Négociant d'un rythme qu'il se plaisait à juger soutenu les derniers kilomètres du Galibier, il lui vint à l'esprit qu'il était peut-être dommage d'appartenir au C.A. de la F.F.C.T.(1) et de ternir ainsi l'image confortable d'un conseiller d'administration poussif et ventripotent traînant sa bedaine sur une bécane à pneus ballon de relais gastronomiques en restaurants sélects. Il est vrai que Godefroy, comme sa femme, comme des dizaines et des dizaines de congénères, effectuait son B.R.A. bourgeoisement avec un sac de guidon garni d'un nécessaire à réparer, d'un survêtement, d'un anorak, de multiples bricoles aussi variées que le rouge à lèvres pour madame et le chocolat au riz pour monsieur. Il est vrai aussi qu'au prix de ce fameux sac, la coupure de la route au Rivier n'avait apporté d'autre désagrément que celui du bain de pieds (lesquels de toute façon, étaient déjà trempés), alors que nombre de cyclos partis légers et rapides, mais sous la dépendance directe de voitures suiveuses, s'étaient trouvés fort embarrassés sur les rives bouillonnantes de ce Rubicon que beaucoup renoncèrent à franchir pour cette seule raison...

Donc, Godefroy approchait du Galibier, Sacré Galibier, austère mais familier décor des roches grises et fauves d'alentour, pertuis suintant et ovoïde débouchant après une traversée gluante sur la lumière du Briançonnais et de la Meije !

Immobiles un moment à la sortie du tunnel, Godefroy et sa femme qui l'avait rejoint emplirent une fois encore leurs yeux et leur mémoire de ce décor qui n'appartient qu'à ceux qui ont pu le mériter. Après quoi, enfilant survêtements et anoraks, freins vérifiés et cale-pied desserrés, ils se laissèrent glisser dans le vent fou vers le Lautaret et les basses zones de l'Oisans.

Vers 18 h 30, entre Séchilienne et Vizille, Godefroy croyait mener bon train, avec, dans sa roue, son équipière et un quidam haut sur pattes tout heureux de se laisser tirer depuis Bourg d'Oisans ; mais un de ces longs wagons des fins de randonnées montagnardes vint le doubler à grande allure dans un relent d'embrocation, un cliquetis de dérailleurs lavés par les pluies matinales et un tournoiement de jambes brunes et agiles. Dans cette troupe rapide ralliant à tire-d'aile le but de la migration, la silhouette familière d'un barbu court sur jambes mais véloce comme un sprinter marqua un bref temps mort à son niveau : Henri Bosc, le compère d'un épique Tour de France randonneur et, lui aussi poussif, bourgeois

et ventripotent conseiller d'administration de la F.F.C.T. Pas de discours pourtant : ni le lieu ni les circonstances ne s'y prêtaient. Un bref avertissement à son épouse qui se fit plus petite encore dans son sillage, et Godefroy, d'un vigoureux coup de reins, "accrocha le wagon" qui enfilait déjà les courbes de la déviation de Vizille. Sous la secousse, le quidam haut sur pattes de Bourg d'Oisans décrocha incontinent et disparut aussitôt, cependant que la paisible troupe de cyclotouristes contemplatifs marquait une nouvelle accélération après le franchissement des rails de Jarrie. Du coup, la femme de Godefroy manqua faire naufrage, mais moulinant éperdument son 46 x 14 des familles, elle garda le contact in extremis et plus rien de saillant ne marqua le retour sur Grenoble où le B.R.A. s'acheva sans histoire au rythme syncopé des feux rouges ou verts (plus souvent rouges que verts) de l'interminable avenue de Pont-de-Claix.

Mais le surlendemain de ce jour mémorable, lorsque l'épouse de Godefroy lut dans la presse locale les noms de douze dames et demoiselles qui avaient effectué le B.R.A., elle constata son absence dans la glorieuse liste et conclut à l'instant qu'elle devait être... la treizième : cette heureuse circonstance ne manquerait pas de lui "porter chance pour les B.R.A. futurs"... Ce fut son mot de la fin.

1. F.F.C.T. : Fédération française de cyclotourisme

RANDONNÉE DES COLS PYRÉNÉENS

Même dans le plaisant domaine des loisirs, il faut savoir penser aux choses sérieuses et en parler. Or, la R.C.P. est une chose sérieuse. Il s'agit, en effet, de la Randonnée des cols pyrénéens. Cette manifestation prestigieuse du cyclotourisme montagnard, organisée tous les deux ans par le Cyclo-club béarnais, se déroula longtemps sur le parcours de Luchon-Pau (1).

Luchon-Pau! Que de souvenirs ces deux noms évoquent chez tous ceux qui ont aimé et aiment le vélo... Certes, pour beaucoup de cyclistes, Luchon-Pau, c'est une étape reine de nombreux Tours de France, une étape de vérité. Elle réveille de grands souvenirs, fait revivre de glorieux épisodes. On pense au Tourmalet, à l'Aubisque ; les anciens songent aux grands noms d'antan, à Magne, à Vietto, à Coppi, à Bartali, à Robic, à Gaul; les jeunes n'ont peut-être pas encore oublié Bahamontes...

Mais pour les cyclotouristes, Luchon-Pau, c'était bien autre chose. Non point qu'ils ignorent les hauts faits des champions; au contraire, sachant ce que pédaler veut dire, ils sont les premiers à apprécier et à admirer les performances de ces grands athlètes du cyclisme. Seulement, les randonneurs possèdent forcément une optique très particulière à ce sujet, pour la seule mais primordiale raison qu'ils savent très exactement ce qu'est Luchon-Pau... pour l'avoir accompli eux-mêmes sur leur vélo.

Les dirigeants et organisateurs du Cyclo-club béarnais vous donnaient le feu vert, sur les allées d'Etigny, à 3 heures du matin; et il vous suffisait pour réussir votre randonnée, de rallier Pau, à 198 kilomètres de là, avant 20 heures. Ceux qui ne connaissent du cyclisme et de la montagne que les comptes rendus de presse ou de télévision pourront sourire. Ils penseront qu'un grimpeur moyen du Tour de France quitte Luchon à 10 heures et franchit la ligne d'arrivée à Pau vers 16 h 30 ; ils auront raison sur ce dernier point mais ils auront tort de sourire. Un randonneur n'est pas (et ne se prétend pas !) un champion. Le vélo est pour lui un instrument de loisir, de détente, de sport au sens où G.

Duhamel aimait l'entendre. Il affronte la R.C.P. avec des moyens physiques ordinaires ; entraîné, certes, il l'est ; bien équipé aussi, avec un vélo parfaitement au point, muni d'une gamme étendue de développements (15 vitesses en principe, par À 3 heures, donc, vous partiez. Vous aviez quitté l'hôtel, les yeux bouffis d'un sommeil écourté. Vous aviez enfilé le survêtement, au moins pour quelques minutes. En effet, dans la R.C.P. on attaquait d'emblée le vif du sujet : le col de Peyresourde qui vous mène en 14 km à 1 563 m d'altitude. Ne vous illusionnez pas. Les rampes en sont dures : celle de Saint-Aventin, qui vous laisse le souffle un peu court et déjà en sueur sous le clocher de Cazaux vaguement éclairé par une modeste lampe municipale ; celle de Garin, que vous négociez à la lueur timide de votre

petit phare ou de la lampe torche fixée à votre sac de guidon ; les lacets du sommet, enfin, qui lovent leurs élégantes courbes sur des pâtures dénudées que révèle déjà l'aurore rosissante.

Arreau voyait souvent quelques groupes de cyclos grelottants arrêtés quelques minutes pour un léger ravitaillement avant le deuxième épisode : le col d'Aspin, 13 km de lacets admirablement tracés que vous absorbiez au soleil levant qui fait les ombres rasantes et découpe durement les rochers du proche Arbizon.

Là-haut, vous êtes de nouveau à 1489 mètres (2). La R.C.P. n'est pas une course. Si vous vous sentez bien, si vous avez confiance en vous, rien ne vous empêche de vous attarder en ces lieux une dizaine de minutes ; le panorama y est remarquable et s'impose à tous, contemplatifs ou pas... Cependant, il vaut mieux éviter de trop longs arrêts ; et puis, le premier ravitaillement sérieux vous attend au bas du col, dans ce petit, ce minuscule village de Sainte-Marie-de-Campan, presque aussi célèbre, peut-être, pour les initiés aux choses du vélo, que feu le parc des Princes. À Sainte-Marie, on fait peau neuve ; l'exercice intense des deux premiers cols a effacé les dernières traces de sommeil et aiguisé les appétits. Chacun fourbit à sa façon ses armes pour le Tourmalet ; les prudents, les méthodiques, avalent des liquides sucrés, de petites choses délicates, de savantes compositions ménageant les estomacs et nourrissant le muscle. D'autres, plus rustiques, préfèrent les œufs au jambon, les larges tartines beurrées, la platée de confiture... Ce qui n'est pas, il s'en faut, la plus mauvaise formule !

Tout ce monde-là va maintenant affronter le Tourmalet. Il est à 17 km et à... 2 114 m d'altitude. C'est un grand col ; ses rampes, d'abord surnoises *et* irrégulières pendant 5 km, se raidissent en un profil à peu près constant de 8 % à partir du hameau de Gripp. Très haut devant vous, vous distinguez avec inquiétude la balafre oblique de la chaussée qui grimpe vers La Mongie en se glissant sous un long pare-avalanches en ciment. Beaucoup vous diront que les deux kilomètres qui précèdent La Mongie sont les plus durs. Je le pense aussi. La route y est large, trop large pour un cycliste qui progresse comme il peut à huit ou dix à l'heure avec l'impression qu'il n'avance plus du tout. Et puis, cette zone est sans lacets. Les lacets encouragent en vous faisant mesurer, à chacun d'eux, le dénivelé conquis. Le Tourmalet n'a pas assez de lacets ; il sape le moral, et pas seulement le moral !...

À La Mongie, vous êtes à 4 km du sommet. Les automobilistes commencent à passer. Déjà, vous entendez les premiers "Vas-y Poulidor, y sont pas loin..." (*sic*). Ce n'est rien. Ce sera bien pire en début d'après-midi, lorsque vous transpirerez sur les rampes surchauffées du Soulor, passant au ralenti devant des grappes de saucissonneurs qui vous apostropheront, la bouche pleine, entre un morceau de fromage et un renvoi de bière fraîche...

Pour l'heure, vous vous appliquez à franchir le dernier kilomètre ; gare au lacet qui se replie vers la droite à 400 m du sommet. Si nulle voiture ne vous gêne, prenez-le bien à l'extérieur ; la corde est un petit mur et les petits murs, à 2000 m, font très mal.

Le refuge du Tourmalet est accueillant aux cyclistes ; vous pourrez vous y détendre, commander une soupe chaude ou un simple jus de fruit... ou rien du tout. Les cyclos se sentent là chez eux. On ne peut en dire autant pour tous les sommets de cols. Il me souvient notamment d'une halte à l'hôtel de l'Iseran... Passons.

Maintenant, vous avez droit à une longue séance de roue libre, jusqu'à Luz d'abord, d'un seul jet, puis, moyennant quelques coups de pédale espacés, jusqu'à Argelès-Gazost.

Argelès, c'est le point stratégique de la R.C.P. Pour la plupart des randonneurs, c'est la fin de la matinée, l'heure critique où l'estomac réclame, où la chaleur vous accable, où la longue et rapide dégringolade du Tourmalet vous laisse la tête lourde et la jambe molle. Alors, gare aux éclopés, aux faibles, aux défaillants. La route de Lourdes continue tout droit, facile, et vous mène à Pau, par la vallée, sans douleur. Certains dans un moment d'égarement ou de détresse, la suivent. Ils auront bien mérité du sport mais ils ne pourront pas prétendre, à l'arrivée, aux joies intimes, mais intenses qui attendent les bienheureux qui auront franchi sans encombre les deux derniers obstacles de cette mémorable journée : Soulor et Aubisque. Quand on vient d'Argelès, la grande affaire, c'est le Soulor. Il faut l'attaquer sans rechigner, sans se poser de questions. La première rampe, celle d'Arras (oui Arras !) est décourageante. Vous bénéficiez ensuite d'un répit de quelques kilomètres où vous allez, d'une pédalée souvent alanguie, au creux des frondaisons du bucolique val d'Azun.

À la sortie d'Arrens, à l'angle d'une maison et à gauche, coule une fontaine. On la voit. On l'entend. Son eau est limpide et sa chanson exquise. Ne la regardez pas ; ne l'écoutez pas. Laissez tomber la chaîne sur votre petit moulin ; haussez-la, derrière, sur votre grande couronne ; serrez les dents et vos courroies de cale-pied, placez votre mouchoir à portée de main ; rabattez la visière de votre casquette sur la nuque et ne pensez plus à rien. Dans ces conditions, une heure après, vous aurez votre R.C.P. presque en poche. Certes, après le Soulor, il faudra encore forcer le seuil de l'Aubisque : 3 km difficiles sur les 10 km qui séparent les deux cols.

À l'Aubisque, vous serez sauvé si vous savez être prudent pour plonger vers Laruns. Pau sera alors à portée de vos roues et vous y serez, c'est certain, bien avant 20 heures.

Qui a bu, boira...

Lorsque Godefroy envisagea de participer à sa 7ème édition de la Randonnée des cols pyrénéens, il n'était point animé par l'attrait de l'inconnu ou de la nouveauté. Par six fois, déjà, il avait quitté Luchon sous les étoiles, cinq fois sous le ciel de juillet, une fois sous le ciel d'août...

Les six fois, il était arrivé à Pau en fin d'après-midi ; les méchants diront en début de soirée...

Les six fois, il avait connu les laborieuses mises en route sur les rampes du Peyresourde, les dégringolades frissonnantes vers les brumes du Louron, les éblouissements de l'aurore sur l'Aspin... Les six fois, il avait compté, comme tout le monde, les derniers décamètres du Tourmalet...

Les six fois, il avait laissé, sur le Soulor, les quelques grammes que pouvait encore perdre sa maigre carcasse...

Les six fois, enfin, il avait vu se profiler, par-delà l'Aubisque et la vallée du Gave, la glace à la vanille qu'il n'avait jamais manqué de déguster à l'arrivée à Pau.

Alors, pourquoi recommencer ? Pour une septième médaille ? Infantilisme ! Par simple habitude ? On ne prend pas l'habitude de la R.C.P. comme on prend l'habitude d'un café crème matinal. Par secret espoir de battre un record ? Godefroy n'a pas encore atteint l'âge où l'on recommence à croire au Père Noël. Pour revoir les cols pyrénéens ? Allons donc... Godefroy habite leur voisinage immédiat et peut fréquenter leurs virages familiers à la moindre occasion.

Alors ? Eh bien, Godefroy a voulu refaire la R.C.P. sans raison particulière. Ou, plus exactement, pour la raison la plus simple et la plus valable qui soit : parce qu'il en a eu... envie ! Ou comme un buveur satisfait son vice... Seulement, pour ajouter un piment à la sauce, l'incorrigible récidiviste décida d'inclure cette septième édition dans un circuit de quatre jours au départ des Landes, lieu de ses vacances : une étape de 220 km à travers les coteaux de Chalosse, d'Armagnac et du Gers : une approche de 70 km vers Luchon agrémentée d'une chute en traversant un village ; la R.C.P. proprement dite, puis un lendemain de 120 km pour boucler le circuit.

Tout, sauf la chute, avait été minutieusement préparé. Godefroy avait même, dans son bagage, ces boules de cire rose que l'on met dans les oreilles et qui permettent de trouver le sommeil dans l'hôtel le plus bruyant.

Il dormit donc, en cette courte nuitée luchonnaise, de dix heures du soir à deux heures du matin. C'était mieux que rien, et il eut une pensée compatissante pour ses compagnons de chambrée qui n'avaient guère fermé l'œil.

Sur les allées d'Etigny, Godefroy comprit avant le départ que les temps étaient changés : on glissa, en effet, sa carte de route dans une grosse boîte métallique d'où elle ressortit avec la marque indélébile de l'heure exacte, à une minute près. Il en fut un peu saisi mais trouva la chose admirable, préférable en tout cas aux indescriptibles bousculades au départ de certaines grandes randonnées, où les costauds, les débrouillards, les anguilles ou les tire-laine obtiennent leur carte une demi-heure avant les calmes et les timides... Là, pas d'injustice : votre carte porte l'heure à laquelle vous partez ou, du moins, à laquelle vous pouvez partir si vous le désirez. Aux lièvres de temporiser, ensuite, s'ils le veulent. Les délais sont larges, et Pau n'est jamais qu'à dix fois vingt kilomètres. Une paille ! Mais si Godefroy a pu se considérer, voici des lustres, comme un jeune lièvre, il se trouve maintenant la patte moins agile, et il quitta donc Luchon sans plus attendre.

Un départ de R.C.P. (ancienne formule) ne ressemblait en rien à la ruée d'un B.R.A. D'abord, le Peyresourde se cabre dès la sortie de Luchon; ensuite, l'obscurité des basses frondaisons du Larboust vous happait dès les dernières maisons de la petite ville, alors que les pelotons dudit B.R.A. peuvent foncer, tous feux éteints, sur la plate avenue de Pont-de-Claix illuminée *a giorno*.

Ces deux différences sont essentielles: le randonneur de la R.C.P. se sentait tout de suite dans le bain, et même, dès la rampe de Saint-Aventin qui vous guettait après 3 km d'ascension, dans un bain de vapeur...

Cette année-là, Godefroy trouva, pour monter le Peyresourde, un compagnon de choix : un jeune homme de son club, devenu coureur cycliste de talent, puisqu'il écume les critériums en 1ère catégorie, mais resté moralement cyclotouriste : un oiseau rare venu prendre le départ de la R.C.P., sur son vélo de compétition. Il aurait pu, en quelques coups de pédale bien sentis, mettre à la raison la dizaine de faux coureurs qui se croyaient là au Tour de France. Mais non... un transistor en bandoulière, tirant par petites saccades gentilles et espacées son 46 x 22, il voulut rester aux côtés de Godefroy, lui racontant, sans l'ombre d'un essoufflement tout au long du col, l'histoire de ses récentes courses.

Ainsi, moulinant, bâillant, s'épongeant et se mouchant, Godefroy apprit que, pour ne pas être "largué" d'un peloton de costauds aux approches d'une arrivée, il convient d'absorber les bosses sur le 52 x 16; il apprit aussi que l'on se charge (3) maintenant beaucoup plus chez les amateurs que chez les professionnels, parce qu'on fait moins pipi aux arrivées ; il apprit encore qu'un coureur ne peut espérer gagner de temps à autre que s'il fait partie d'une maffia avec laquelle il faut partager les gains. Godefroy apprit encore une foule de choses qu'il soupçonnait déjà mais qui lui donnèrent à penser que le cyclotouriste, même quand il peine déjà dans le premier des cinq cols d'une R.C.P., est le plus heureux des cyclistes...

À 1 km au-dessus du village de Garin, le poste du coureur cycliste de 1ère catégorie annonça: "Il est 4 heures du matin et vous êtes à l'écoute de France-Inter". On n'arrête pas le progrès! Après la boîte à malices de Luchon, l'heure exacte de Garin ! Pour les randonneurs un peu rassis, comme Godefroy, le temps n'est plus aux illusions : la lucidité oblige à l'exactitude, et l'exactitude en cette fin de nuit du 12 juillet, c'était un petit 9 km/h de moyenne depuis Luchon : deux fois plus lentement que le plus médiocre grimpeur du Tour de France en détresse devant le camion-balai... Mais Godefroy s'est depuis longtemps forgé, à ce sujet, une solide philosophie; il se dit: "Tu as l'âge de Charly Gaul ; qui te dit que tu ne le battrais pas ?...". Et comme Gaul, déjà relégué dans les vieilles gloires, doit se soucier de faire du vélo comme de se pendre, Godefroy n'est peut-être pas loin de la vérité.

Ainsi se négocia ce bon vieux Peyresourde. Une fois de plus, au niveau du dernier lacet qui se love en terrasse face aux crêtes lointaines du Val d'Aran, Godefroy vit se découper, sur la clarté blafarde de l'aube, les formes noires et dures de ceux qui le précédaient ; et au-dessous de lui, au gré des méandres de la route, il regarda la théorie des petits phares de ceux qui émergeaient lentement de la nuit, à la rencontre de cette journée de juillet que tous avaient déjà commencé à vivre intensément.

Lorsque Godefroy s'attaque au Tourmalet dans une R.C.P., il quitte son survêtement devant la petite église de Sainte-Marie-de-Campan, emplit son bidon à la fontaine voisine, boit quelques gorgées pour lubrifier les miettes du confortable casse-croûte qu'il vient d'ingérer, s'installe sur sa monture, ajuste sa casquette avec la visière sur la nuque, car il sait qu'il aura presque partout le soleil dans le dos, place son mouchoir sous le rabat du sac de guidon à portée de la main, serre, un peu plus qu'à l'ordinaire, ses courroies de cale-pied, laisse tomber la chaîne sur le petit plateau, jette un coup d'œil sur sa montre, calcule qu'il sera, en principe, deux heures plus tard sur l'autre versant et décide, en attendant, de penser à autre chose.

Cette année, comme il en était à sa 7e édition, Godefroy jugea qu'il pouvait, pour faire passer le temps, se remémorer les R.C.P. d'antan.

Naturellement, ses souvenirs les plus précis se rapportaient à sa première expérience, en 1952 : Vélo demi-course, jantes en acier, 44 x 24 comme petit braquet, des illusions à revendre mais, heureusement, du courage aussi et un grand amour du vélo...

La deuxième R.C.P....: un vrai vélo de randonneur, du clair de lune dans le Peyresourde, un brouillard épais sur l'Aubisque...

Sa troisième R.C.P. : un petit matin mouillé, des brouillards tenaces dans les vallées, la mer de nuages sous le Tourmalet, et un mémorable repas à base de nouilles, avec des amis de l' Union des cyclotouristes toulousains, au pied du Soulor...

La quatrième édition ? Une journée radieuse, un bon repas de midi sous les frais ombrages du Val d'Azun, une journée sans histoire...

La cinquième fois, Godefroy connut des heures difficiles; parti avec une forte angine, fiévreux, l'estomac en révolution, décidant au sommet de chaque col d'abandonner dans la vallée suivante. Cette résolution reportée de la Neste à l'Adour et de l'Adour aux Gaves, il parvint à Pau fourbu mais guéri, l'appétit aiguisé et s'offrit ainsi, comme à l'ordinaire, sa glace à la vanille.

La sixième fois, celle de 1968, fut celle du monstrueux peloton qui se rendait, cette année-là, à la Semaine fédérale de Mont-de-Marsan par la route des cols : un itinéraire de choix et une journée faste pour les organisateurs de la R.C.P.

Et puis, voilà ; cette fois encore, déjà le Tourmalet; déjà le lacet de Caderolles... mais pas encore le sommet ! Godefroy sait très bien, trop bien, ce qu'il reste à gravir : les escaliers de La Mongie avec le pare-avalanches ; la traversée de cette station, jadis vallon sauvage, maintenant amas de cubes de béton plus hideux les uns que les autres ; pâtures mutilées par les bulldozers, striées par les pylônes et les ferrailles agressives des remonte-pentes, immenses grues, va-et-vient de camions-bennes tonitrueuses et malodorants, préparant dans la fièvre du bref été l'immense entreprise des tiroirs-caisses d'altitude de l'hiver.

Au fond, le Tourmalet, pour un randonneur, a perdu une bonne part de ses attraits tout en conservant ses difficultés. Là, comme en bien d'autres lieux, c'est le cercle vicieux : les promoteurs attirent les foules en faisant valoir les beautés du site ; les foules viennent, et il n'y a plus de site... car ce dernier ne vaut que tant qu'on n'y touche pas !

Ainsi soliloquait Godefroy au niveau de la borne 3 qui annonçait les derniers lacets ; pourtant, il dut se rendre à l'évidence : ce creux à l'estomac, ce tiraillement des mollets, c'était un aimable coup de pompe en gestation. Prévenir, c'est guérir : devant une claire cascaterie, il mit pied à terre, mouilla sa casquette, pela une orange, l'aspergea d'eau glacée et la dégusta tout doucement, côte par côte, avec délices. Un à un, ses compagnons de route parvenaient à sa hauteur ; tous étaient à l'ouvrage. Deux ou trois, cédant aux attraits de l'eau fraîche, s'arrêtèrent comme lui. Ils repartirent ensemble et terminèrent la montée en un laborieux mais amical coude à coude.

En haut du Tourmalet, avant même de s'arrêter, il jeta un bref coup d'œil sur le versant de Barèges.

Ourlant les sommets, des cumulus déjà noircis à la base, ne lui laissèrent aucun doute : la R.C.P. serait humide sur l'Aubisque. Les traditions seraient sauvées...

Dimanche 12 juillet ; il est 15 heures, mais Godefroy n'est plus depuis longtemps à l'écoute de "France-Inter" ; le Soulor est à 3 km, dans la brume et le crachin. Sur les crêtes du Balaitous, l'orage sévit. Le Peyresourde est loin ; il a pris ce recul considérable des actions proches dans le temps mais séparées du moment présent par des épisodes cruciaux déroulés à rythme accéléré : Arreau, l'aurore sur l'Aspin, la sapinière de Payolle transpercée des premiers rais de soleil, le Tourmalet, les estivants dans la rue pentue de Barèges, la touffeur des gorges de Luz aux feuillages rebroussés par le vent remontant des plaines...

Et maintenant, le Soulor. Les jambes de Godefroy luisent de sueur ; le brouillard mouillant plaque ses cheveux sur son front ; des amis palois, en voiture, viennent de le dépasser en l'encourageant...

Il est content ; les menaces d'orage ont promptement débarrassé les herbages du Val d'Azun des pique-niqueurs, évitant ainsi l'audition des traditionnels mais lassants quolibets. Un seul "Vas-y-Jazy", deux ou trois "Ils sont pas loin" : c'est un record de quiétude. Vive l'orage du Balaitous ! Au Soulor, inutile de s'attarder. Il n'y a rien à contempler. L'anorak sur le maillot, cinq minutes de roue libre dans la brume épaisse ; déjà Godefroy se revoit à sa première R.C.P. sur une corniche du Litor fantomatique, jeune cyclo éreinté par un trop grand braquet mais ivre de joie à l'approche de l'Aubisque.

Cette fois, il est seulement fatigué, simplement heureux d'approcher de l'Aubisque car on ne retrouve pas facilement les impressions neuves des premières randonnées ; et puis non, décidément, rien n'est plus comme avant : le brouillard se déchire soudain au niveau des deux petits tunnels gluants qui percent le flanc du Gabizos : sur les hauteurs d'Aubisque, c'est de nouveau le grand soleil dans un ciel bleu souligné de petits nuages blancs. Du coup, il n'y a plus de mystère, plus de souvenirs, seul compte l'instant présent de ces ultimes kilomètres de grimpe. Sur une proche crête herbeuse courent quelques chevaux aux longues crinières. Encore le temps d'être dépassé par quelques compères survoltés par la proximité du col et Godefroy, pour la septième fois, "pointe" au sommet d'Aubisque. Le western va s'achever.

Pau. 18 h 15. Devant le Bar *l'Ossau*, Godefroy s'est affalé sur le siège tendu par un ami arrivé longtemps avant lui. Il en a assez, Godefroy. Il trouve que la journée a été bien remplie. Et puis, les trop nombreuses voitures qui l'ont frôlé, entre Laruns et Pau, l'ont indisposé et passablement abruti.

Pourtant, il va demander sa glace à la vanille...

Mais, non, cette fois encore rien ne sera plus comme avant car IL N'Y A PLUS DE GLACE A LA VANILLE...

Alors, sous l'œil amusé et compatissant de l'entourage, Godefroy se contentera d'une glace fraise-chocolat, marquant par là qu'était tournée une nouvelle page.

Sa 7e R.C.P. était terminée.

Luchon-Pau sera bientôt modifié, empruntant un circuit de Pau à ... Pau.

À partir du col d'Aspin, la nouvelle R.C.P. sera semblable à l'ancienne.

Se charger: absorber des produits dopants.

LA BATAILLE DE PAVIE

En ce pluvieux dimanche d'avril, il se passa dans le département du Gers, aux portes mêmes de la ville d'Auch, de curieux événements. Au début de la matinée, les paisibles habitants du village de Pavie, sis au creux des collines aux tendres verdure, se virent envahis par d'étranges cohortes de voitures, d'autobus bardés de bicyclettes.

Les gamins du pays tressaillirent d'aise : ils allaient sans doute assister à une course. Les jeunes gens, à cheval sur leurs cyclomoteurs, décrivaient des circonvolutions qu'ils voulaient savantes autour des nouveaux arrivants, d'autant plus que, parmi ces derniers, une vingtaine de jeunes demoiselles s'affairaient avec une étonnante conviction autour de vélos d'hommes à guidons de course mais munis, il est vrai, de garde-boue et de porte-bagages. Un naturel du pays, bien renseigné, leva les voiles du mystère: "C'est des cyclotouristes. Ils font un concours pour les jeunes; un de Toulouse m'a dit comme ça que le vainqueur il irait près de Paris pour une finale. Les filles, c'est pareil".

Pour les filles, ce fut en effet pareil Godefroy en pourra porter témoignage. Il était venu en ces lieux pour y tenir le rôle de contrôleur.

On l'abandonna, vers le milieu de la matinée, sous le préau venté d'une minuscule école, perdue dans les terres, une de ces écoles implantées aux temps lointains d'anciennes républiques où la notion de rentabilité n'était pas inscrite en lettres d'or au fronton du savoir.

Resté seul, Godefroy considéra les murs et le sol du local dépourvu de tout meuble, fixa d'un œil triste la cour ourlée d'herbes déjà drues où clapotaient les pattes de quelques canards. Il pleuvait. Les trois ou quatre maisons du hameau semblaient rabattre sur leur seuil, pour le mieux protéger, leurs toits de tuiles brunes et luisantes.

Alors, pour passer le temps, Godefroy ouvrit une très officielle enveloppe contenant une série de questions qu'il devrait soumettre aux chanceuses demoiselles qui viendraient jusqu'à lui. Car le contrôle

de Roquetaillade (c'était le nom de cette métropole) était réservé aux jeunes filles. Les garçons, eux, devaient passer très au large, par-delà une haute croupe de blés verts qui ondoyaient sous le vent d'ouest. Il éplucha les questions une à une, hésita pour deux ou trois d'entre elles, notamment sur celle où il fallait indiquer le nom des habitants de Pavie... Ah ! comment s'appellent-ils, les habitants de Pavie ?.. les ? les... ?

Un quart d'heure s'écoula, puis un autre quart d'heure. Godefroy s'inquiéta. Et si "elles" allaient se perdre toutes ? Si la multitude des chemins creux ou bossus, des embranchements surnois, des bornes muettes, des panneaux trompeurs allait disperser aux quatre vents de Gascogne la petite troupe féminine ?

Soudain, au détour d'une haie, cheveux raides, tête basse, échine plate, le survêtement en bataille, surgit une première concurrente. Elle fonçait sous l'averse, les yeux mi-clos, le front têtue, avec une telle conviction qu'elle ne vit ni école, ni préau, ni contrôleur et Godefroy dut la héler à pleine voix pour la stopper dans sa course généreuse. Elle freina brutalement, aussi résolue et vigoureuse dans son arrêt qu'elle l'était dans son avance et elle vint atterrir au sec, le souffle un peu court, tendant à Godefroy une espèce de chiffon minable et flasque qu'il identifia comme la carte de route.

Sans attendre, la candidate se plongea dans de profondes méditations, le questionnaire plaqué sur le crépi du mur, un crayon crânement glissé au coin de la bouche, comme le mégot d'un clochard sur les quais de la Seine.

Las ! Au moment d'écrire, ledit crayon ne voulut rien savoir, sans doute pris de froid ou de malaise au sortir de la sacoche qui lui avait servi de gîte. La petite s'énervait, s'affolait presque. Godefroy prit un ton paisible pour lui conseiller d'écrire... sur le ciment, à même le sol. Ce qui fut fait.

Et comme elle s'installait dans une méditative prosternation, une seconde amazone s'annonça dans un crissement de patins sur les jantes détrempées et vint stopper, la mine fautive, à deux pas de sa congénère qui lui jeta un regard distrait avant de se replonger dans ses profondes cogitations.

Déjà le n° 2 s'apprêtait à se prosterner à son tour lorsque Godefroy avisa de grandes et fraîches taches de boue sur le dos de la candidate. Une manche retroussée laissait voir également un bras superficiellement mais spectaculairement râpé par le macadam gersois. Godefroy, un peu effrayé, s'inquiéta. La fille alors, secouant la tête d'un air désinvolte, lui dit : "Ce n'est rien, vous savez, mais quel vol plané, j'ai fait !... ?.. Oui, j'ai manqué un tournant..."

A moitié rassuré, Godefroy abandonna l'héroïne à ses travaux intellectuels, pensant qu'une telle mésaventure survenue à Poulidor ou Anquetil aurait ameuté une cohorte de photographes. Mais à Roquetaillade...

En moins de cinq minutes, surgirent deux nouvelles rescapées, la peau luisante, les cheveux encadrant les visages comme des plantes aquatiques, mais les joues roses et le regard brillant. Et pendant un moment, Godefroy se vit pasteur de quatre jeunes brebis, museaux à ras du ciment, broutant des yeux leur ration de questions surnois. L'une échafaudait une énorme opération pour calculer la moyenne d'un quidam qui avait monté un col à 10 km/h et l'avait descendu à 40... (quelle idée !), une autre cherchait le nom des habitants de Pavie, la troisième se demandant s'il valait mieux monter une côte sur 44 x 22 ou sur 52 x 13, la quatrième cherchait vainement à apprivoiser un crayon absolument rétif et Godefroy, d'un geste mi-galant, mi-paternel, lui proposa le sien malgré la défense théorique d'aider en quoi que ce soit les postulantes à la victoire.

À partir de ce moment, les arrivées se succédèrent à peu près régulièrement, tandis que les plus rapides, leur pensum achevé, remettaient leurs œuvres à ce pion du dimanche et replongeaient crânement sous l'averse, à la poursuite d'un destin capricieux et humide.

Godefroy compta douze passages. Il devait en principe contrôler quinze concurrentes. Mais il ne vit pas les trois dernières. Roquetaillade et son préau d'école furent, pour celles-là le havre inaccessible que les petites barques en perdition ne rejoignent jamais.

Vers 13 heures, Godefroy rangea dans leur enveloppe les questionnaires fripés qu'il avait récupérés et, comme il voyait venir la voiture qui le ramènerait vers Pavie, il jeta un dernier regard au préau de la petite école de Roquetaillade où subsistaient les arabesques humides des roues de douze bicyclettes... Puis, il quitta le champ de bataille.

LA BATAILLE DU COMMINGES

Dimanche 14 juin. 6 heures du matin. Godefroy, promu au grade de contrôleur officiel de la Randonnée du Comminges, regarde tomber la pluie. Mais il a confiance. Un fort vent du sud déboule des crêtes espagnoles, rebrousse les feuillages et déchire déjà les nuées qui courent vers le nord, vers on ne sait où. Qu'elles y restent !

7 heures. Les nuées “y” sont restées... Il fait beau maintenant sur tout le Comminges, sur les montagnes comme sur les coteaux. Godefroy, qui se sait très étourdi, fait le compte de son matériel : la voiture (avec de l'essence) ; une table de camping, un tampon encreur, une fillette de douze ans, une caméra, deux panneaux de carton portant l'inscription *Contrôle R.C.* avec une grosse flèche rouge, un film de rechange, un chien noir de race bâtarde mais de bonne mine, un garçon de quatorze ans frère de la fillette sus-indiquée, un casse-croûte (les contrôleurs, ça mange comme tout le monde), un anorak (on ne sait jamais), quatre caisses de boissons diverses, le Livre d'Or de la Randonnée, un crayon à bille, un tampon R.C.1 pour le contrôle de Lespugue, un mouchoir, le portefeuille avec le permis de conduire, des lunettes, un tampon R.C.3 pour le contrôle du Menté. C'est à peu près tout.

9 heures. Sous le donjon carré du manoir de Lespugue, le soleil chauffe déjà. Tout est prêt pour soutenir le siège. La table de camping est posée sur l'étroite plate-forme herbeuse qui sépare les murailles du précipice. Tout en bas, à travers les feuillages, brille la Save. C'est de là que va venir l'ennemi ; le voici d'ailleurs sous la forme de trois ou quatre francs-tireurs trahis par les aboiements du chien noir de race bâtarde mais de bonne mine. Vite, la caméra ; ne tirons pas trop tôt ; il ne faut pas gaspiller les munitions. Une longue rafale quand “ils” seront tout près puis quelques coups à bout portant à la faveur de la signature du Livre d'Or. Ça y est. La première vague d'assaut s'est éloignée. Le combat est bien amorcé.

10 h 30. La bataille de Lespugue s'achève. Le soleil déjà très haut darde à travers les feuillages des rayons presque verticaux. Les arrière-gardes des assaillants s'éloignent vers le sud, vers les confins de l'Espagne.

Il faut les y poursuivre et tendre une embuscade en altitude, près du col du Menté. Là, se livreront les combats décisifs. On plie bagage. Un coup de sifflet pour rassembler les troupes : Godefroy avec la caméra, le garçon de quatorze ans avec la table, la fillette de douze ans avec le Livre d'Or et le tampon encreur, le chien noir de race bâtarde mais de bonne mine avec une longue langue rouge.

12 h 30. Altitude 1 300 mètres. Sous le col secondaire de la Clin, les lacets du Menté se tortillent sur les herbages du vallon de Ger de Boutx. Tel un chasseur de palombes, Godefroy a établi ses retranchements près d'un gros hêtre ; de là, il surveille aisément la montée élégante ou laborieuse des assaillants qui se présentent à lui en ordre très dispersé. La fillette de douze ans a été promue, pour sa bonne tenue au siège de Lespugue, à la haute fonction de distributrice de boissons et, aussi, de contrôleuse adjointe pendant que Godefroy grille ses derniers mètres de munitions cinématographiques. Le garçon de quatorze ans, du balcon d'un chalet en construction, scrute les pentes tandis que le chien noir de race bâtarde mais de bonne mine herborise à la recherche de plantes purgatives.

Entre deux gros plans de caméra, Godefroy, d'un coup d'œil à la fois blasé et intéressé, jauge la forme des arrivants. Il s'amuse à discerner ceux qui montent à l'énergie, par l'unique soutien d'un amour-propre fustigé par la proximité du contrôle, de ceux qui progressent en souplesse, sans grand souci, avec cette aisance du geste et cette juste appréciation du bon braquet que seule procure une longue habitude du cyclisme en montagne.

Et puis, bien sûr, comme dans toute armée en campagne, il y a les traînants, ceux qui rejoindront le bivouac avec le sentiment d'avoir beaucoup sacrifié à la Petite Reine. À ceux-là, Godefroy essaie de

réserver un accueil hypocritement indifférent, sachant combien il est vexant, pour un cycliste en difficulté, d'être pris en pitié par les témoins de ses misères.

17 heures. Les lacets de la Clin sont de nouveau déserts. Le dernier rescapé de la Randonnée, dont on ne saura jamais s'il était en proie aux charmes de la montagne ou aux affres de la défaillance tant était superbe sa lente désinvolture, le dernier a vidé sa bouteille de potion magique ; pour la circonstance, il lui en a même été présenté une seconde, mais il l'a refusée poliment, du geste auguste de celui qui sait où sont ses limites...

Nouveau coup de sifflet qui résonne sous les grands hêtres de la Clin. On embarque les caisses de bouteilles en grande partie vides, la table de camping, le tampon encreur, la fillette de douze ans et son frère et le chien noir de bonne mine... mais de race bâtarde.

20 heures. À l'arrivée, Godefroy fait ses comptes : 85 participants inscrits, une bonne soixantaine qui ont accompli la totalité du circuit à vélo, une dizaine qui ont pris quelques libertés avec l'itinéraire et le kilométrage, des incidents mécaniques mineurs, un nombre suffisant de litres de sueur pour maintenir à la randonnée tout son standing, le stock de médailles à renouveler, deux pages du Livre d'Or entièrement honorées, deux bobines de film impressionnées et la Coupe du Comminges attribuée à l'Union des Cyclotouristes Toulousains. Le bilan est largement positif : on recommencera...

ndlr :

Les textes qui suivent sont magnifiquement enrichis d'images qui ne peuvent être reproduites ici.

Il sera plus agréable de lire ces textes en consultant les images sur le cédérom.

LA MOUETTE ET LES CHANDONS



Voyage

Les pages qui précèdent ont voulu montrer le cyclotourisme “ aux cent actes divers”, de la promenade solitaire à la randonnée collective, de la pédalée paisible sur des itinéraires sans surprises aux parcours originaux ou ardues hors des chemins battus.

Mais il serait impensable de ne pas sacrifier maintenant à la forme la plus achevée du cyclotourisme : le voyage à vélo.

D'aucuns argueront que voyager à bicyclette n'est le fait que d'une minorité parmi la gent pédalante. C'est vrai. Et c'est dommage !

C'est dommage, car cette minorité ne correspond nullement à une élite musclée ou argentée ; les voyageurs à vélo sont au contraire très divers, tant physiquement que pécuniairement. Certes, les plus

entreprenants, les plus disponibles aussi, les plus aventureux parfois vont très loin ou très haut ; et il faut admettre que les cols de la Cordillère des Andes ou les pistes du Tibet ne sont pas à la portée de tous...

Mais il reste au commun des cyclotouristes l'Iseran, le Stelvio ou le Tourmalet ; il reste le réseau capillaire et intime des petites routes secrètes des Landes, du Beaujolais, du Bocage vendéen ou de la Flandre. Il reste les départs matinaux de l'hôtel, du gîte d'étape ou du terrain de camping. Il reste la découverte de tous les instants, les lendemains jamais semblables, les horizons gagnés et toujours reculés.

Car le voyage est à notre porte. Le vrai voyage, celui dont on rêve, que l'on mijote, que l'on déguste trois fois : en imagination d'abord, sur les routes ensuite longuement plus tard, bien plus tard... Le voyage qui se déroule heure après heure, minute après minute parfois, durement à l'occasion, comme devaient le vivre nos ancêtres. Car les déplacements des anciens voyageurs étaient laborieux. De nos jours, on confond les notions de voyage et de déplacement. Pour se déplacer, le cyclotouriste en use comme tout le monde : il utilise la voiture, le train ou l'avion.

Mais pour voyager, il préfère le vélo. Et c'est toute la différence... Pour moi, je devais choisir : lequel évoquer de ces voyages ?

J'ai songé à mes premières escapades hors de ma région, à un mémorable périple par Genève et Nice qui me fit découvrir les Alpes au temps de mes vingt ans ; à un Tour de la France déjà mentionné ; j'ai envisagé de revenir à Vienne par le Haut-Valais, le Liechtenstein, la Silvretta et les Alpes de Styrie. J'aurais pu conter des escapades plus modestes sur des itinéraires moins tourmentés, un Luchon-Paris par le Limousin et la Sologne, un tour des Alpes de Provence, et tant d'autres...

Tous ces souvenirs me sont précieux, indélébiles. Oui, le voyage à vélo est bien la forme la plus accomplie du cyclotourisme. Et je suis sûr que si Jean-Jacques Rousseau avait connu la bicyclette, il n'aurait pas eu à changer beaucoup de mots dans sa célèbre évocation du voyage à pied, morceau d'anthologie que je ne résiste pas au plaisir de reprendre ici partiellement :

“ Je ne connais qu'une manière de voyager plus agréable que d'aller à cheval ; c'est d'aller à pied. On part à son moment, on s'arrête à sa volonté, on fait tant et si peu d'exercice qu'on veut. On observe tout le pays, on se détourne à droite, à gauche ; on examine tout ce qui nous flatte ; on s'arrête à tous les points de vue...”.

Et plus loin : “Combien de plaisirs différents on rassemble par cette agréable manière de voyager ! Sans compter la santé qui s'affermi, l'humeur qui s'égaie. J'ai toujours vu ceux qui voyageaient dans de bonnes voitures bien douces, rêveurs, tristes, grondants et souffrants ; et les piétons toujours gais, légers et contents de tout. Combien le cœur rit quand on approche du gîte ! Combien un repas grossier paraît savoureux ! Quel bon sommeil on fait dans un mauvais lit ! Quand on ne veut qu'arriver, on peut courir en chaise de poste ; mais quand on veut voyager, il faut aller à pied...”.

N'est-ce pas là, écrite deux siècles trop tôt, toute l'illustration du voyage à vélo ? Certes, on connaît la propension de Rousseau à tout enjoliver, tout idéaliser... Assurément, seuls les “cyclos” un peu spartiates acceptent de nos jours l'inconfort de l'étape, les autres appréciant davantage la douche chaude, la bonne table et la couche molle. Parallèlement, une nouvelle querelle a surgi, dans le genre de celle des roues de 650 et 700, entre les voyageurs autonomes lestés de leurs sacoches et les itinérants allégés confiant leurs affaires à une voiture accompagnatrice. Et chacun, bien sûr, de camper, si l'on peut dire, sur ses positions !

Justement, en définitive, c'est en compagnie d'une petite troupe avec sacoches, les “Chandons”, que j'ai choisi de vous faire partir.

Nous allons pédaler de Thonon à Trieste par l'arc alpin, c'est-à-dire par une longue série de cols dont les principaux ont pour noms le Simplon, le San Bernardino, le Splügen, la Maloja, la Bernina, le Stelvio, le Pordoi...

Dans nos sacoches, nous avons nos affaires de route, et aussi le linge du soir pour être propres à l'hôtel, car les cyclotouristes autonomes n'ont rien de clochards...

Nos machines sont équipées de pneus ; certains usent des “23” de section, d'autres de “25” ou de “28” ;

trois d'entre nous roulent sur des 650/32. Nos braquets sont traditionnels, j'entends de ceux couramment utilisés par des randonneurs sur des itinéraires montagneux : petits plateaux de 28 dents à l'avant, grandes couronnes de 25 ou 26 dents à l'arrière.

Voilà ; nous sommes prêts. Il y a “Fifi”, André, Claude et Bertrand ; il y a aussi Robert et “Jo”, dit “le Tarbais”, et puis encore Jean, dit “l'Archiduc”, et aussi “La Mouette”, et puis l'auteur...

Voici donc l'histoire écrite et en images de “La Mouette et les Chandons” entre Thonon et Trieste.

Où l'on commence par la fin

Cet arrêt dans la nuit de Mestre, la gare de triage de Venise, n'en finissait pas ; par les vitres ouvertes sur la nuit moite, on devinait la proche lagune à ses douceâtres relents marins et à ses cohortes de moustiques.

Plusieurs fois, le long convoi du “Simplon-Express”, composé de voitures disparates, de wagons yougoslaves, italiens et français, parut quitter la station ; mais, à chaque fois, des ralentissements geignards suivis de nouveaux arrêts et même de retraites remettaient à plus tard le soulagement escompté du courant d'air de la pleine vitesse. Accoudés à une portière, André et moi dissertions sur la race des moustiques de Mestre. “Ce sont des petits gris, des vrais de vrais, des méchants...” émit André, accompagnant son diagnostic de moulinets de la main aussi vigoureux qu'inefficaces.

Derrière eux, dans le compartiment proche, répandus sur leurs couchettes dans un capharnaüm de sacoches, de sacs de guidons, de pompes, de bidons et de reliefs de victuailles, plusieurs “Chandons” cherchaient le sommeil. Claude, sa tignasse blonde et bouclée en bataille, abandonna la lutte et vint à son tour dans le couloir, bientôt suivi de Bertrand. Jean, dans un élégant débraillé, transpirait dignement, cependant que Robert, répandu sur ses bagages, flottait dans une lourde torpeur. Seul, Fifi ronflait déjà, à plat ventre sur sa couchette, sa barbe poisseuse de touffeurs vénitiennes écrasée sous son menton.

Dans un second compartiment, “La Mouette”, juchée au dernier étage, l'aile gauche fripée lors d'une chute, la veille, dans la “Sella Marcillie”, la tête lourde encore de son brutal contact avec le sol du Frioul, avait calé sa douloureuse personne selon des angles savants pour affronter une nuit qu'elle devinait longue.

Seul, manquait à l'appel Jo, dit “Le Tarbais”, que sa vieille expérience de cheminot avait conduit tout droit vers un compartiment vide qu'il occupa toute la nuit à lui tout seul...

Enfin, la longue chenille internationale du “Simplon-Express” gagna pour de bon la rase campagne et fonda dans la plate Vénétie. André renonça définitivement à occire les “petits gris” et se hissa sur sa couchette, tiraillé entre les appels du sommeil et la perspective redoutable des ronflements de Fifi.

Quant à moi, jetant un dernier regard sur l'aile avariée de ma “Mouette”, je gagnai mon propre perchoir et décidai de m'endormir.

Ainsi s'acheva la dernière des onze journées vécues par une mouette et huit Chandons sur leurs bicyclettes, entre Thonon et Trieste.

Dans lequel les lecteurs apprendront ce que sont les Chandons et ce qu'ils doivent aux mouettes

Il est toujours intéressant de rechercher les origines d'une aventure.

Une idée germa un jour dans le cerveau inventif d'un cyclotouriste de Thonon, Georges Rossini. Nanti d'un tel patronyme, ce Rossini-là se mit à échafauder triples croches et arpèges du Simplon à la Bernina, poussa son contre-ut du côté du Stelvio, modula ses trémolos entre la Mendola et le Pordoi et, après un dernier hoquet dans la Sella Marcillie, il signa d'un point d'Orgue dans le crissement des cigales du

Golfe de Trieste.

Après quoi, Georges Rossini n'eut de cesse que de faire exécuter sa partition par une série d'orchestres ou de solistes alléchés par une habile propagande dans le style de “goûtez-moi ça, vous m'en direz des nouvelles”.

Parmi ces diverses formations, figurent désormais la Mouette et les Chandons entrevus, leur concert achevé, en gare de Mestre.

Du reste, c'est à l'un d'entre eux, et non des moindres puisqu'il s'agit de Fifi, celui qui ronflait à plat ventre sur sa couchette, que le groupe doit son nom de guerre.

En effet, alors que la troupe, à l'issue de son voyage de retour, regagnait Thonon en bateau depuis Lausanne, mon épouse, qui ne s'appelait pas encore “La Mouette”, vint à s'extasier sur le vol des vraies mouettes du Léman. Fifi, avec l'esprit vif de quelqu'un qui avait bien dormi, lui susurra aussitôt, en plissant les yeux derrière ses lunettes et en lissant sa barbe :

“Ce ne sont pas des mouettes, ce sont des... Chandons”.

- Des Chandons ?

- Oui! Mouets et Chandons...”

Cette pétillante référence à une marque de champagne, outre qu'elle servit à baptiser le groupe, devait me valoir quelques mois plus tard, alors que ces surnoms étaient connus dans certaines sphères branchées, cette remarque perfide :

“Évidemment, quand on est sponsorisé par une marque de champagne, on peut s'en payer, des voyages!...”.

Honni soit qui mal y pense. J'ai conservé la Mouette, et aussi les Chandons.

Où “ Jo le Tarbais ” loue chalet dans le Simplon et les Chandons Villa Borghese à Varzo

Dans le balancement du train, la torpeur me gagne. J'éteins la veilleuse. On pense encore à bien des choses dans le demi sommeil et les images surgissent des jours écoulés.

Thonon sous le soleil, les cygnes dans le port et déjà notre petite troupe défilant à la queue-leu-leu, comme à la parade, dans la vallée de la Dranse... Nous étions partis en début d'après-midi pour passer nuitée à Martigny après le franchissement sans histoire du Pas de Morgins. Et puis, le lendemain, sous le ciel bleu du Valais, ce fut la longue remontée le long du jeune Rhône, vers Brigue et la route du Simplon.

Le Simplon ! Je m'y revois, quelque part au-dessous de l'immense pont que les Suisses ont construit pour modifier le vieux tracé napoléonien de la célèbre chaussée.

La chaleur et la soif venaient juste de me donner une envie de cerises aussi absurde que sans espoir lorsque j'avisai le vélo vert de Jo le Tarbais abandonné à l'entrée d'un hangar.

Intrigué, je pénétrai dans le local et je distinguai dans la pénombre mon compère allongé sur une série de tuyaux métalliques, couche spartiate mais rafraîchissante pour un tempérament comme le sien, allergique aux fortes chaleurs. Nous reprîmes de concert notre ascension et je profitai de l'aubaine pour filmer à loisir le maillot rouge de Jo sur fond sombre de sapinières...

Cependant, le soir venu, toute la troupe, Mouette planante et Chandons virevoltants au gré des lacets italiens du Simplon, s'abattit à Varzo sur une terrasse d'hôtel peuplée de statues dénudées d'éphèbes et de nymphes, décor digne du

“Quattrocento” égaré au creux de cette profonde vallée alpine.

Et nous vécûmes là notre seconde nuit de voyage.

Où les Chandons jouent en mineur sur les rives du lac Majeur

On en était au troisième jour. Chacun sait que, lors de voyages à bicyclette, ce troisième jour est le plus néfaste à la musculature. Dépourvu de la moindre connaissance médicale, je renonce à expliquer cet état de choses, me contentant de le prévoir et d'y pallier au mieux le moment venu. Du reste, ce palliatif est simple : petits braquets le matin, bon repas à midi et très petits braquets l'après-midi.

Ce jour-là, les petits braquets matinaux servirent à se hisser sur le seuil aéré de Santa Maria Maggiore et, de ce marche-pied, jusqu'à un petit col tordu et cabré à l'extrême, lové dans la verdure et les sapins comme un aspic dont on écrase la queue. Ce piège, au nom cyclo-musical de Sella Piano di Sale, s'ouvre sur une interminable descente qui livra par petits paquets Mouette et Chandons dans un restaurant de Cannobio, sur le lac Majeur.

Le repas de Cannobio, à base de platées de spaghetti et autres nourritures légères, nous permit de vérifier une fois de plus la relativité des théories en vigueur dans les milieux de la compétition où l'on sait que les repas doivent être pris trois heures avant le départ...

À la vérité, les Chandons et la Mouette sont d'accord avec ce précepte, à ceci près que le repas est pris douze heures avant le départ, soit la veille au soir, qu'il est renouvelé un quart d'heure avant la mise en selle, et triplé vers midi, sans oublier un solide intermède vers dix heures...

Il ne se passa rien ensuite, si l'on veut bien considérer qu'un boa multicolore étirant à vingt à l'heure ses anneaux somnolents sur les rives du lac Majeur ne constitue pas un événement... L'un des anneaux se détachait parfois du long corps alangui pour une photo, une séquence filmée au gré des criques, d'un premier

plan de cyprès ou de cactus, du sillage argenté d'un voilier ou de la gerbe d'eau d'un skieur nautique.

Et c'est ainsi que vers dix sept heures, le boa se sentit à nouveau faim, quelque part entre Bellinzona et Mesocco, sur les premiers faux plats du San-Bernardino. Et le boa mangea, comme il mangea le soir, à l'hôtel de Plan San Giacomo, et le lendemain, et les autres jours, douze heures avant, un quart d'heure avant, quatre heures après le départ ou avant l'arrivée, partout, toujours, n'importe quand et souvent n'importe comment...

Tant il est vrai qu'il y a un monde entre les théories savantes et des Chandons lestés de sacoches, moulinant jour après jour leur 28 X 25 sur les rampes du Splügen, du Stelvio et du Pordoi. À chacun son domaine.

Dans lequel le film s'achève bien avant la fin du spectacle

Outre les photos que plusieurs Chandons s'attachaient à prendre de leur aventure, je m'étais mis en tête de tourner un film de Thonon à Trieste. Nanti d'une caméra légère, j'avais multiplié les séquences au hasard des occasions depuis les rives du Léman. Mon gibier favori était, bien entendu, la Mouette et les Chandons ; gibier favori, mais très rare ! Que l'on s'imagine en effet l'étrange manège auquel je me trouvais réduit pour saisir mes comparses dans mon viseur.

Il fallait d'abord précéder l'événement, c'est-à-dire se trouver en avant de la troupe ; très en avant même, si l'on considère que le repérage d'un décor idoine, l'arrêt de l'opérateur, l'abandon de sa monture en catastrophe, le cadrage, le tournage, le rangement de l'appareil et la remise en route, tout cela représentait une gymnastique et un nombre de minutes appréciables. Appréciables par moi, mais nullement par ma troupe d'acteurs qui égrenait les kilomètres imperturbablement, sans soucis ni remords... À ce petit jeu, j'accumulais facilement minutes, puis quarts d'heures de retard, pour peu que d'autres sujets aient retenu mon attention ; et ils étaient nombreux, ces sujets : la cascade écumante cadrée "entre deux digitales de pourpre à longs calices" (on a déjà lu cela quelque part), le mufle de la vache valaisanne ou grisonne, le petit train vert et jaune de Santa Maria Maggiore, les baigneuses de Locarno...

De la sorte, après trois journées de tournage, je ne savais plus où fourrer les chargeurs impressionnés et

me trouvais constamment en manque de pellicule vierge. Je décidai donc, après une ultime séquence de l'Hinterrein précipitant ses eaux vers leur lointain destin de Rotterdam, d'arrêter les frais au village de Splügen, intitulant du coup mon futur film "R.R." (Rhône-Rhin), à défaut de ma trop ambitieuse intention première de l'achever sur les rives de l'Adriatique.

Et, à la fois déçu et soulagé, j'enfouis ma caméra au plus profond d'une sacoche, embrayai sur 28 X 25 et pris la roue de la Mouette qui moulinait déjà en croquant une pomme dans les premiers virages du Splügen.

Où " Fifi " joue les casseurs et ce qu'il en advient

Comme beaucoup de cyclotouristes, les Chandons jouent parfois aux coureurs. Certains sont plus sujets que d'autres aux bouffées de chaleur et aux poussées de fièvre, mais rares sont ceux qui peuvent s'en prétendre à l'abri...

Ainsi, en ce matin d'escalade de la Maloja, excité par les lumineuses approches de l'Engadine et soulagé par la mise au repos de la caméra, je bousculai mes cinquante ans pour atteindre en tête (une fois n'est pas coutume) la ligne de partage des eaux entre l'Adriatique et la Mer Noire. Ce tardif sursaut, outre la fugitive illusion d'une jeunesse enfuie, me valut d'assister aux arrivées échelonnées des Chandons, tout surpris en accédant à cette Maloja qui ne redescend pas ; il me permit surtout d'être le témoin de l'inoubliable confrontation au sommet entre le puissant, l'impétueux Fifi et la Mouette, accrocheuse en diable, râleuse comme il n'est pas permis et douée de cette force des faibles qui fait parfois des miracles. Mais il n'y eut pas de miracle. Sous les objectifs braqués des appareils photo de la bande, Fifi, arquant soudain sa puissante échine, sa barbe au ras de la potence, étouffa son adversaire comme un rouleau compresseur le ferait d'une libellule. Mais, l'œil étincelant, les ailes encore vibrantes, la libellule jeta le cri du cœur, l'injure viscérale, le verdict sans appel que chacun comprit sans le moindre doute, y compris les badauds, hilares pour la plupart, témoins réjouis de la scène :

– "IMBÉCILE, va!..."

Dans lequel il est question du Stelvio et même du Gothard

Au repas du soir de Livigno, les conversations étaient sérieuses. Le lendemain était le jour du Stelvio ; il n'était question que de lui, des mérites comparés de ses trois faces, des lacets de Trafoï, de l'accès par Santa-Maria, et, surtout, du versant de Bormio par où la Mouette et les Chandons devaient accéder au célèbre seuil. Claude, André et moi, vétérans du Stelvio, étalions complaisamment notre savoir, décrivions les bornes numérotées égrenant le compte à rebours des épingles à cheveux, mettions en garde contre la présence des galeries obscures et dégoulinantes de la Gola del Braulio et répétions à satiété, pour réchauffer les cœurs, qu'en cas d'orage au sommet du Stelvio, il ne pleut pas mais il neige... Et de neiges en orages, on en vint à évoquer d'autres routes prestigieuses, telle celle de l'ancien tracé du Gothard, dans le val Trémola, avec ses petits pavés disposés en arc de cercle et d'un si parfait dessin géométrique qu'ils donnent des virements de tête aux cyclistes qui les contemplent trop fixement. C'est alors que Claude, ou peut être André, pour provoquer Fifi qu'ils trouvaient inattentif et seulement soucieux de son combat avec les spaghetti, lança d'un ton perfide :

-"Hein, Fifi, le vieux Gothard, tu ne le connais pas, toi, le vieux Gothard !..."

Fifi arrêta un instant sa déglutition, leva son regard clair derrière ses lunettes, en essuyant sa barbe d'un bref coup de serviette :

-"Le vieux Gothard, non, je ne l'ai pas connu... mais je connais son fils..."

On en oublia le Stelvio jusqu'au lendemain.

Comment “ Fifi ” hume l'air des cimes et en perd son pantalon...

Cette fois, nous y voici : nous grimpons vers le Stelvio. Du moins, sur ce versant-ci, en territoire italien de tradition latine, l'appelle-t-on encore ainsi. Tout-à-l'heure, passé le col, et bien que toujours en Italie, il aura un second nom : le Stilvserjoch. On peut relire et s'entraîner à répéter, lentement d'abord, puis plus vite, comme l'histoire du chasseur sachant chasser qui chasse sans son chien...

Quand à moi, pour avoir voulu précisément trop bien chasser les images depuis les premiers lacets à la sortie de Bormio, me voici seul. Non pas seul en tête comme avait coutume de l'être Fausto Coppi en ces lieux, mais seul derrière. Loin derrière. Et plus loin encore que je ne me l'imaginais d'abord lorsque se révèle à mes yeux le long passage à flanc où la route s'élève par une suite de galeries au-dessus de la Gola del Braulio. Tant que la première série de lacets lovés dans la végétation des basses zones me dissimulait la chaussée au-delà de quelques dizaines de mètres, je pouvais toujours m'illusionner, penser que deux ou trois

“Chandons”, ou peut-être même “La Mouette” allaient réapparaître au gré de quelque halte ou d'un passage à vide... Point du tout. À peine ai-je eu le temps de distinguer l'éclat d'un garde boue et une tache rouge à l'entrée de la troisième galerie alors que je n'ai pas encore abordé la première. Soit dix grandes minutes d'écart, pour le moins. Ce n'est pas aujourd'hui que je vais jouer les Charly Gaul sur le retour comme dans la Maloja. Au fait, la tache rouge, qui cela pouvait-il être ? Pas “La Mouette” : elle est en bleu aujourd'hui. Ni Claude ; il est en jaune ! Ni Bertrand qui monte torse nu. Encore moins André ou Robert, ce matin de blanc vêtus. Alors, c'est peut-être Fifi, ou bien l'Archiduc. Ou encore Jo “le Tarbais”. Ils en pincet pour le rouge, ces trois là... Et puis qu'importe. Je suis bien tout seul. Je mouline petit et je rêve. Le Stelvio... Me revoici dans le Stelvio, une fois de plus, une fois encore. Lorsqu'on se retrouve chaque année, et plusieurs fois par an, dans les cols familiers de sa région, on ne se pose pas de questions : un Aspin ou un Tourmalet de plus ou de moins... Mais ici, c'est différent. Certes, pour un Français, le Stelvio n'est pas au bout du monde. Ce n'est pas le Ticlio des Andes ou le Nangpa-La du Tibet. Mais, tout de même, on n'y vient pas tous les jours ! Alors, je me souviens, je compte et je récapitule : La première fois, c'était en 60, ou en 61 ? La veille au soir, j'avais dormi avec deux compères à Santa Maria, sur le versant Suisse ; dormi, c'est beaucoup dire car j'ai souvenance d'une rage de dents qui m'avait tenu éveillé jusqu'à l'aube. Et, pour comble, il pleuvait à verse à l'attaque des difficiles lacets, alors non revêtus, qui mènent vers le Pass Umbrail, marche-pied du Stelvio à la frontière italo-suisse.

La seconde fois, c'était en 1976, avec Claude et André. Et nous étions montés par le versant royal de Trafoï, là où les lacets s'empilent jusqu'à la gouttière du col.

Et maintenant, me revoici en ces lieux. Je suis heureux. Malgré la pente, malgré la chaussée gluante des galeries, malgré la pointe de mélancolie suscitée par l'évocation des années enfuies, je suis heureux. Et je songe que pour ces minutes-là un cyclotouriste est le plus chanceux des mortels. D'autres éprouvent sans doute des joies plus intenses, plus éclatantes. Mais plus brèves aussi, et plus chèrement payées. La mienne m'est octroyée pour presque rien : un bon entraînement acquis sans le vouloir au cours des sorties du printemps, un petit plateau de 28 dents, une couronne de 25 à la roue libre et la notion humble mais rassurante d'une progression sans problème qui me mènera à coup sûr dans deux heures au sommet.

Deux heures ?.. Peut-être un peu plus... Oui, sans doute un peu plus. Débouchant dans la vaste combe dénudée qui annonce le col de l'Umbrail, je sens venir la fringale. C'est normal ; il va être bientôt midi. Du reste, voici les vélos des “Chandons” contre le mur de l'auberge de l'Umbrail.

J'entre ; ils sont tous là, mais ils boivent déjà le café... et se lèvent en me souhaitant bon appétit avec cette gouaille un peu cruelle de ceux qui se vengent des “événements” de la Maloja. Eh bien soit, qu'ils partent. Moi, je commande ma soupe !

Et c'est ce décalage qui m'empêchera de vivre en direct le drame de Fifi. Par recoupements et auditions diverses, j'ai pu néanmoins en reconstituer le déroulement ; il est d'une tragique limpidité, si l'on peut dire...

Au sommet du col, Fifi et les autres se sont évidemment arrêtés pour se couvrir, échanger leurs

impressions, écrire quelques cartes postales et flâner alentour en m'attendant.

Ce serait à ce moment-là que Fifi aurait marché sur les traces odorantes d'un chien. Mais se trouvant sans doute vent debout, il aurait flairé trop tard la catastrophe, après avoir frileusement enfilé le pantalon de son survêtement qui aurait joué forcément le rôle de ces “limpia-botas”, de ces nettoyeurs de chaussures de certains pays latins.

Un retour de brise lui révéla l'étendue des dégâts. Les témoins m'ont assuré qu'il a su rester digne et qu'il a juré à peine, presque discrètement, et uniquement en français pour ne pas heurter les oreilles étrangères. Et puis, stoïquement, dans le vent froid du Stilvserjoch, il a ôté ses nippes maculées, délicatement, en fronçant le nez. Après quoi, se plaçant vent de dos et bras tendus, il a roulé ses chausses dans un sac en plastique qu'il a fixé sur le porte-bagages arrière, cela va sans dire.

Enfin, noble et superbe, il a plongé dans la descente. Pas pour longtemps. Miné par le souci lancinant de traîner jusqu'au soir les odeurs canines, et surtout par la perspective d'ouvrir inéluctablement le sac à l'arrivée à l'hôtel de Merano, il a soudain stoppé dans l'un des lacets, sous l'œil réjoui d'André, a détaché la poche fatale, l'a ouverte en rejetant la tête en arrière, a étalé l'infortuné vêtement sur la murette comme un ex-voto et l'a abandonné en bougonnant dans sa barbe :

“Eh bien, maintenant, dém... de-toi...” (sic).

Ce fut là toute l'oraison funèbre du pantalon de Fifi, mort au champ d'honneur et en odeur de sainteté, dans le septième lacet de la descente du Stelvio sur Trafoï et au sixième jour de voyage de son propriétaire.

Où l'auteur effectue une revue de détail

Ce matin, au départ de Cortina d'Ampezzo par les rampes du Passo Tre Croci, je me suis débrouillé pour précéder le reste de la troupe de quelques minutes. Non point que j'aie l'esprit belliqueux de la Maloja : elle est loin, la Maloja, et beaucoup d'eau a coulé depuis sous les ponts du Stelvio, de la Mendola ou du Pordoi ; tout simplement, et plus pacifiquement, je désire photographier mes amis sans hâte, selon des cadrages étudiés, des lumières et des ombres idéalement disposées. La matinée est belle ; de légères brumes flottent à mi-hauteur des vertigineuses falaises dolomitiques ; au long des talus, les hautes herbes et les fleurs scintillent de la rosée nocturne que le jeune soleil n'a pas encore bue.

Et je m'installe ; je m'embusque à l'ombre, sous un mélèze dont les fines branches encadrent à merveille le champ opératoire où vont paraître les Chandons.

C'est la Mouette qui vient d'abord ; elle vient d'abord parce qu'elle n'est pas fringante, ce matin, la Mouette ; son estomac lui fait des misères, de grosses misères, et tous le savent, et tous lui laissent un peu d'avance, à la Mouette ; Fifi et Robert, et André, et aussi Jean, et Claude, et Bertrand ont compati. Jo le Tarbais, qui a bon cœur, a offert lui aussi des douceurs tirées des fonds secrets de son sac ; et tous compatissent. Mais la Mouette est seule avec son vélo et la pente. Elle va, un peu tassée, la main droite sur son estomac et le nez sur la potence. Je ne la photographie pas. Pas comme ça. Je ne dis rien quand elle passe et elle ne dit rien non plus. Du reste, elle ne m'a pas vu. Elle disparaît derrière les mélèzes. Mais voici les autres.

Bertrand, d'abord, Bertrand de Comminges, parce qu'il se prénomme Bertrand, qu'il est Commingeois, et que rien ne s'oppose à ce qu'il s'appelle Bertrand de Comminges. À vrai dire, le torse nu, puissant, la silhouette râblée, la tête ceinte d'un bandeau, la courte musculature de ses jambes moulant du braquet avec la régularité et l'opiniâtreté de tous les randonneurs montagnards, il évoque quelque pirate des Caraïbes en rupture de galion, hissant vers les cimes des Dolomites le produit mystérieux de rapines exotiques. Je l'ai cadré de profil, en lumière un peu rasante, un quart de seconde avant qu'une voiture ne vienne dans le champ gâcher la chasse.

Les suivants sont quatre, bien groupés, emmenés par Claude. Claude est un cas ; il a jeté par-dessus les moulins tous les préceptes, canons, principes et autres évangiles du braquet en utilisant un plateau de 26 à l'avant et des couronnes de 13, 14, 15, 16, 17 et 18 dents à l'arrière. Et avec son 26 X 18, d'une

pédalée forcément lourde et heurtée, mais d'une indéniable efficacité, il hisse sur toutes les pentes, outre sa courte silhouette trapue abritée sous sa chevelure bouclée, deux grosses sacoches avant, l'ensemble de l'équipage avoisinant les 28 kilos, record absolu du groupe dont le tonnage moyen des vélos et charges tournait autour de 22 kilos.

Dans la roue de Claude, son opposé, l'archiduc Jean ; longiligne, classique, en polo rayé, casquette rouge en tissu éponge, sacoches avant surbaissées, rouges comme son couvre-chef, moulinant un orthodoxe 28 X 25, l'archiduc Jean se posait au départ de Thonon d'angoissants problèmes sur ses capacités.

Chacun le laissait dire, et à juste titre, car au fil des jours, Jean, sa casquette éponge, son polo rayé et ses sacoches rouges se sont de moins en moins posé de questions. À Trieste, ils ne s'en posaient plus du tout.

Alternant nerveusement danseuse et position assise, André (Fifi l'appelle Dezieux parce qu'il est ophtalmologue) conserve dans sa façon d'aller à vélo la méticulosité et la rigueur de sa profession.

Mécanique au point, musculature au point, appétit au point, matériel photographique au point, André est le plus calme, le plus conciliant, le plus raisonnable, le plus posé, le plus discret des Chandons ; sans bruit, sans éclat, il a tenu son cap de Thonon à Trieste. Son seul problème sérieux fut, à l'hôtel, les ronflements de Fifi dont un sort funeste lui faisait généralement partager la chambre. Avec une mauvaise foi désarmante, Fifi prétendait du reste obstinément que l'empêcheur de dormir était bien "ce fichu Dezieux qui se lève à trois heures du matin pour ouvrir les fenêtres et commencer à préparer ses affaires pour le départ de huit heures..." (sic).

En partie caché par André, Jo le Tarbais est du groupe des quatre. Nanti de son poids de forme, seule sa belle chevelure argentée mais fournie trahit un âge mûr que dément son rythme. Il est à l'aise, Jo, et cela se voit. Il aimera regarder cette photo où il monte sans peiner, son maillot rouge tout propre assorti aux fleurs du talus.

Maintenant, je modifie un peu le cadrage pour saisir le suivant du groupe, mon ami et très ancien élève ès cyclotourisme, Robert, lequel, comme de juste, oublie désormais son "maître" sur la route...

Robert est l'avant-dernier, ce matin, comme le bélier de Polyphème alourdi de la charge d'Ulysse. La charge de Robert, cela se devine, c'est le sommeil. Et cela vaut mieux pour tout le monde, car Robert, quand il n'a pas sommeil, oublie sa chevelure éclaircie pour retrouver ses jambes de jeune homme, menant la vie dure à Fifi contre lequel il aura disputé, de Thonon à Trieste, une multitude de "Grands prix" dont les issues impétueuses et toujours incertaines ont fait l'objet passionné des chroniques quotidiennes du groupe.

Désormais, je n'attends plus que Fifi. On ne décrit pas Fifi. On ne raconte pas Fifi. Ceux qui ne connaissent pas Fifi souffrent d'une regrettable lacune dans leur florilège du cyclotourisme. Tout juste peut-on se hasarder, sans tenter de cerner le personnage, à évoquer ses bretelles, de larges, de généreuses, de triomphantes bretelles, robustes, fonctionnelles comme celles des cavaliers américains des guerres indiennes. Et, dans ses ébats cyclistes, il est vrai que Fifi a quelque chose de Kit Carson ou de Buffalo Bill, piquant volontiers des deux et sonnant la charge en d'impétueux élans que ne brisent ni les pentes, ni le poids de ses sacoches qu'il garnit et dégarnit, matin et soir, par le biais aussi efficace qu'expéditif de deux vastes sacs poubelles qu'il trimballe sans complexe du vélo à la chambre et de la chambre au vélo sous les regards médusés des témoins non avertis... et les objectifs indiscrets de ses compères photographes.

Voilà ; j'ai terminé la chasse matinale ; la revue de détail du Passo Tre Croci s'achève ; je referme mon petit appareil, si petit, si petit qu'un de mes collègues, intransigeant esthète de la photographie, me l'a qualifié de "mini-vélo". Je glisse donc le "mini-vélo" dans une poche du maillot et, sur le 28 X 25, à une cadence un peu accélérée pour tenter de réduire mon habituel retard, je poursuis ma route vers le Tre Croci.

Dans lequel la Mouette manque son atterrissage

L'ultime véritable col de Thonon-Trieste, la Sella Marcellie, hisse ses virages pentus et sa chaussée rugueuse entre de hautes herbes, puis de vieilles maisons enserrant la ruelle d'un village perdu et, après deux ou trois fausses sorties, consent à ouvrir sa rapide descente vers les toits de Tolmezzo, à quelques dizaines de kilomètres d'Udine.

Les Chandons et la Mouette venaient de franchir cette ultime difficulté marquante dans une atmosphère d'étuve, le goudron fumant sous un chaud soleil succédant sans transition à un violent orage. Je m'y revois, volant à la sauvette quelques clichés pris en roulant, grâce à mon indigne "mini-vélo" tenu d'une main, évoluant dans cette atmosphère de vapeur montant du sol, pestant contre les attaques d'une escadrille de taons. La Mouette grimpait juste devant, son estomac enfin dompté, heureuse déjà à la perspective d'une prochaine arrivée sur l'Adriatique.

Et puis voilà ; presque au bas de la descente, à toucher les toits de Tolmezzo, un virage un peu court, la chaussée grasse de la récente averse et chaude sous le soleil ; en une fraction de seconde, c'est la chute. Nul n'a vu tomber la Mouette. Pour une fois, j'étais devant, un lacet au-dessous, et le groupe suivant des Chandons arrêté pour une crevasse cent mètres au-dessus...

Elle est touchée, très touchée, la Mouette ; épaule déchirée très douloureuse et surtout la tête dolente, trop dolente... Rien de cassé, apparemment, mais les dégâts sont lourds.

Clopin-clopant, soutenue par ses amis regroupés autour d'elle, la Mouette parvient à pied dans un café au bas de la descente. Il faut téléphoner à un taxi qui la mènera à l'hôtel d'Udine, terme de l'étape du soir. Est-ce fini, un peu trop tôt fini ?

Non point ! Dans la nuit chaude et moite d'Udine, sans m'éveiller, la Mouette agite prudemment son aile gauche fripée, dodeline du chef encore lourd, se lève, va s'appuyer des deux mains au lavabo pour voir si "ça tient"... Et "ça tient" ! Car le lavabo, pour la Mouette, c'est le cintre de son guidon...

Et le lendemain matin, sur la route plate qui file droit vers Gorizia et Trieste, la colonne au complet des Chandons file grand large sacoches au vent : Robert en tête, car il a bien dormi, Fifi dans sa roue, dans l'éventualité maintes fois évoquée par d'irresponsables provocateurs d'un "Grand Prix de Trieste" désormais imminent, Jo le Tarbais, qui vient d'assurer un long relais, l'archiduc Jean, paré de la tête aux sacoches de la pourpre impériale, puis André, le regard vif et la jambe alerte, et aussi Claude, puissamment calé sur sa machine, et puis Bertrand de Comminges, plus pirate des Caraïbes que jamais, l'épiderme luisant et noirci sous le soleil presque yougoslave. Enfin, sagement rangée entre l'abri de Bertrand et l'escorte sourcilleuse de son mari qui ferme la marche, la Mouette, tenant mieux le guidon de la main droite que de la gauche, mais la pédale redevenue légère comme aux plus beaux jours...

À Trieste, il fallut annuler le "Grand Prix", pour insuffisance flagrante des vedettes : Robert et Fifi étaient abîmés dans la somnolente digestion d'un plantureux repas ingéré, à quelques encâblures du port, sur une terrasse dominant l'Adriatique.

Perdus dans le flot d'une intense circulation, dans l'absolu anonymat qui est la marque essentielle des hauts faits du cyclotourisme, la Mouette et les Chandons accostèrent devant la gare.

Nous étions arrivés...

Où l'on finit par où l'on a commencé

Le fracas amplifié du train, l'atmosphère de cave froide et humide qui s'insinue dans le compartiment m'éveillent.

Quatre heures du matin ; c'est le tunnel du Simplon... Escamotées, les plaines de Vénétie et de Lombardie, ignorées les gares de Padoue, Vicenze, Milan et même Domodossola... Dans le couloir, les hautes casquettes à croix suisse ont remplacé les tenues italiennes du personnel du train. Dans un peu plus d'une heure, le long convoi sorti de la nuit, après avoir longé le calme miroir du Léman un peu estompé sous les brumes de l'aube, stoppera en gare de Lausanne. Sur un quai presque désert,

s'échoueront huit Chandons mal rasés, empêtrés dans leurs sacoches, une Mouette au plumage fripé et terni, et neuf vélos tout nus, tout sales, pantelants encore des 1200 km et de la quarantaine de cols que leurs maîtres viennent de leur infliger.

“Objets inanimés, avez-vous donc une âme ?”... a écrit le poète.

Si tel était le cas, que ne pourraient-elles raconter, ces montures, sur les secrets de leurs cavaliers, leurs joies, leurs peines aussi, leurs longs soliloques au fil des interminables rampes, des innombrables lacets du Simplon, du San Bernardino, du Splügen, du Stelvio, du Pordoï, du Giau, du Campolongo, et de tant d'autres de ces cols célèbres ou plus secrets qui sont aux cyclotouristes ce que les grandes voies d'escalade sont aux montagnards ?

Que ne pourraient-elles révéler, ces chères bicyclettes, des rêves, des folies, des enthousiasmes, des déceptions aussi de leurs cavaliers ?

Mais, en parfaites confidentes, elles ne diront rien, car toute histoire a ses zones d'ombre, ses domaines réservés, ses jardins secrets qui sont peut-être, et en définitive, nos vrais et nos plus durables souvenirs : car le temps est un grand maître qui érode les émotions les plus vives, estompe les impressions apparemment les plus marquantes pour ne laisser subsister que des images un peu floues, stylisées, idéalisées.

Certes, les clichés restent, fixant les détails et forçant la mémoire infidèle à regagner les strictes limites de la réalité. Mais ces photos elles-mêmes n'ont capté que des instants, des fractions de gestes; elles ne sont que des arrêts sur image d'un film qui, lui, s'est déroulé en continu et dont la majeure partie est à jamais perdue.

Les écrits restent aussi, comme ce récit qui s'achève. Mais les contraintes d'un texte, la raideur des mots, les conventions de style incitent à passer sous silence une série de menus faits, à éviter la compilation par crainte de lasser...

Aussi, au moment d'achever, il me vient des regrets, presque des remords de n'avoir pas tout dit, tout raconté, tout décrit.

J'aurais peut-être dû évoquer plus longuement les trop longues heures passées à négocier les insipides lignes droites du Valais. Il m'aurait fallu m'attarder sur les rives du lac Majeur, y décrire les paillettes d'argent des eaux frissonnantes et leur clapotis sur les quais du port de Locarno ; je n'ai pas raconté la course contre la montre dans les couloirs du petit hôtel de Plan San Giacomo pour s'emparer de l'unique douche de l'étage avant les autres, ni la vertigineuse plongée de la route du Splügen au tracé acrobatique entre Monte-Splüga et Chiavenna...

Je n'ai pas chanté les eaux romantiques du lac de Sils, en Engadine, ni le merveilleux train franchissant à ciel ouvert la haute passe de la Bernina. Et j'ai peut-être trahi le Stelvio, ce monument de la geste cycliste qui dévide ses innombrables lacets sur les versants de Bormio et de Trafoï, en contant seulement

pourquoi, dans la descente du col, Fifi a dû abandonner, la mort dans l'âme, son pantalon sur une borne. Il m'aurait aussi fallu saluer les Trois Cimes de Lavaredo et relever l'extrême raideur des rampes menant au refuge Auronzo.

J'aurais dû...

Mais non. J'ai fait mes choix. Et j'ai laissé la Mouette et les Chandons sur le quai de la gare de Lausanne, par un petit matin de juillet, avec leurs petits bagages de cyclotouristes, ces menues choses enveloppées de plastique qui ne sont jamais, comme dans la chanson, “qu'un peu de linge sale, et puis voilà...”.

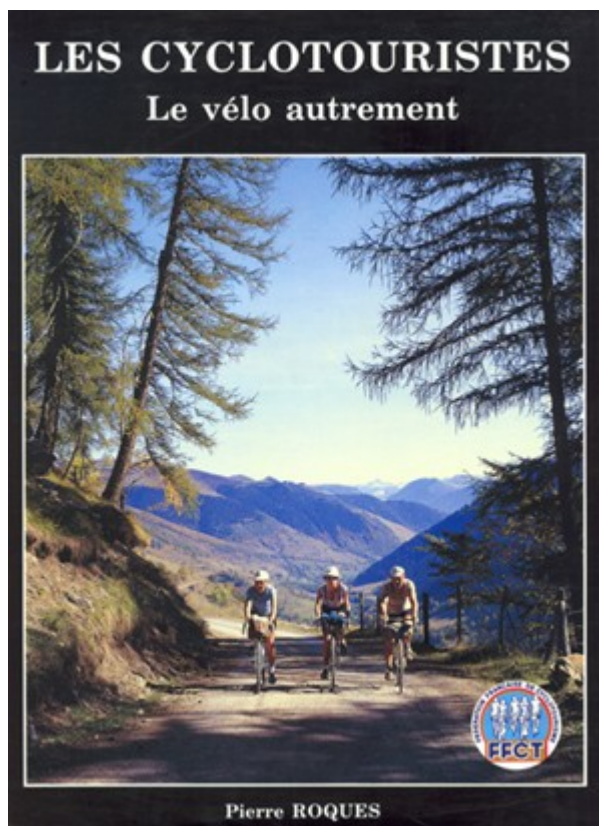
Aussi bien, le but d'un récit de voyage, loin de vouloir à toute force imposer aux autres ce que l'on a soi-même vécu, n'est-il pas plutôt d'inciter le lecteur à vivre ou à revivre sa propre histoire ? Le Simplon que vous franchirez (ou que vous avez déjà franchi...), le San Bernardino, la Maloja ou autres lieux, seront ou furent différents de ceux que j'ai évoqués.

Du moins, si j'ai pu aviver vos souvenirs ou aiguïser votre appétit pour construire les vôtres en vous mettant aussi en route, j'aurai atteint mon but, celui de vous faire dire à votre tour:

“Nous avons fait un beau voyage!...”.

LES CYCLOTOURISTES

Le vélo autrement



Avant propos

Le présent ouvrage est né à bicyclette.

L'événement se situe dans une longue côte des Vosges du Nord, lors d'une Semaine Fédérale de cyclotourisme.

François Piednoir, médecin de son état mais cyclotouriste à ses heures, vint à ma hauteur, modéra son allure en fonction de la mienne et me dit en substance : "Pierre, la Fédé devrait mettre en chantier un livre sur le cyclotourisme..."

L'idée était lancée ; elle a cheminé...

Cheminer est bien le terme qui convient car ce projet, issu d'une rencontre pédalante, s'est concrétisé pour l'essentiel sur les routes, sur les chemins, sur les sentiers aussi parfois.

En effet, si la plume n'y occupe qu'une place relativement limitée, les illustrations y sont reines. Et ces dernières, témoins d'une conception et d'une pratique du vélo mal connues, sont des photos souvent prises sur le vif, dans la nature, "en situation".

Nombre de clichés ont du reste été réalisés SUR le vélo, au vol, au sens propre comme au sens figuré ; mais ces images captées à la sauvette, souvent à l'insu des "victimes", ont gagné en naturel ce qu'elles ont pu perdre en loyauté.

Par contre, d'autres documents, plus soucieux d'esthétique ou favorisés par les circonstances, ont été préparés, cadrés et recadrés...

Il sera fait grâce ici des aspects techniques de ces prises de vues ; tout-au-plus, à l'intention des curieux et des "cyclos-photographes", pourra-t-il être précisé que trois armes ont servi lors de ces safaris cyclistes : un petit 24 X 36 automatique constamment armé et à portée de main, un réflex 24 X 36 muni d'un "zoom" relativement compact de 35-70 ; enfin, pour les occasions de gala, un réflex 6 X 6 plus lourd mais plus performant quant au "piqué" des images...

Il n'est pas sans intérêt de mentionner que cette dernière "arme lourde" a franchi en maintes circonstances des cols élevés et raboteux à l'abri d'une sacoche rembourrée fixée sous la selle ; ainsi firent les artilleurs de Bonaparte au Grand Saint-Bernard !

Est-ce à dire pour autant que mes sorties à vélo se soient systématiquement transformées en chasses photographiques au détriment d'un innocent gibier pédalant ? Ce serait fort exagéré. Que l'occasion ait souvent fait le larron, que la crevaison sous la pluie, le casse-croûte gourmand sur le banc d'un square, la "mise à pied" sans appel d'un malheureux confronté à une rampe féroce ou à un début d'hypoglycémie, que ces situations imprévisibles aient été exploitées avec un à propos que d'aucuns assimileront à une manière de sadisme, je n'en disconviens pas...

Et pourtant, que de chances manquées, que d'opportunités offertes et perdues ! Comme tout ce qui vit, la "geste cycliste" est mouvante et fugitive : une seconde, une petite seconde suffit parfois pour manquer un cliché ; un personnage que l'on vient de cadrer se trouve masqué par un confrère ou une voiture qui vient à passer ; ou bien, c'est un groupe sympathique qui roule sur un joli chemin aux talus piquetés du rouge des coquelicots de juin, mais un pylône d'E.D.F. vient barrer la perspective ; ou encore, c'est le nuage qui masque le soleil à l'instant psychologique... .

Et puis..., je dois l'avouer, il m'est arrivé tout bêtement de me trouver sans appareil, aussi démuné qu'un cow-boy sans ses colts dans une bagarre de saloon. C'est une situation frustrante, un état de manque presque aussi désagréable pour le cyclo-photographe que l'absence de vélo à la gare où le randonneur croit le récupérer pour se mettre en route.

Combien de malheureux (ou de bienheureux) ont ainsi échappé au piège de la chambre noire ! Que de contre-jours, de soleils levants ou couchants, de silhouettes cyclistes sur fond de ciels tourmentés manquent ainsi à l'appel !

Il reste que ce livre, sans vouloir sacrifier l'écriture, a donc été conçu pour être regardé.

Or, cette alliance entre le texte et l'image répond à un double souci : D'abord, il a déjà beaucoup été écrit en matière de cyclotourisme, et de toutes les manières : recueils, récits, traités techniques, et ce depuis bientôt un siècle.

Il convenait donc, cette fois, de donner à l'iconographie toute sa place.

Ensuite, je crois qu'il est juste de vouloir compenser autant que possible par le livre illustré les silences de la télévision qui relègue de nos jours les activités de plein air peu spectaculaires à la marginalisation ou à l'oubli pur et simple.

Or, par essence, le cyclotourisme n'est pas spectaculaire : pratiqué dans la discrétion, voire furtivement, sur les petites routes et chemins écartés, il ne devient "médiatique" qu'à l'occasion de manifestations de masse qui n'en révèlent que des aspects très partiels et à certains égards discutables.

Mais pour l'essentiel, c'est-à-dire les promenades, les randonnées, les voyages, on reste dans le domaine confidentiel. C'est regrettable, certes, mais logique...

En effet, l'une des différences fondamentales entre un sport de compétition et une activité comme le cyclotourisme, c'est que le premier PRODUIT un spectacle et suppose un public, tandis que la seconde offre au contraire le spectacle à ses acteurs : ce sont eux qui regardent, eux qui sont aux premières loges. Au demeurant, d'autres activités comparables au cyclotourisme, et en premier lieu la randonnée pédestre, se trouvent en semblable situation. Imagine-t-on un groupe de randonneurs sur un "G.R.") évoluant entre deux haies de spectateurs ou parvenant au gîte d'étape sous les vivats d'une foule enthousiaste ?

Il est des joies et des passions qui se nourrissent de silence ou, du moins, de discrétion. Vouloir enfreindre cette "obligation de réserve", même dans la meilleure intention d'un prosélytisme altruiste, c'est aller vers de probables mécomptes : né de la simplicité dans sa conception et de la modestie dans sa pratique, le cyclotourisme ne supporte ni le tapage, ni la promotion mercantile. C'est là sa faiblesse...

À moins que ce ne soit plutôt sa force ?

Néanmoins, il faut se garder de cacher nos goûts et, sous le prétexte de vouloir être surtout “culturels”, de reléguer au second plan, presque comme un vice caché, notre passion pour le vélo. On ne renie pas ses racines : elles sont ! Et si proches soyons-nous des autres randonneurs, nous restons avant tout des pédaleurs.

“Moudre du braquet” dans le vent des plaines et des vallées,

“enrouler” patiemment au long des rampes des grands cols, laisser aller la machine vers le fond du val en ces grisants

“planements” évoqués par Vélocio qui usait de ce poétique néologisme pour exprimer les sensations nouvelles que lui procurait l'usage de la roue libre, se sentir constamment ce

“piéton miraculé” cher à Jacques Faizant, voilà ce qui nous distingue, sans nous en séparer, des autres randonneurs...

Trop touristes pour n'être que cyclistes, soit... Mais trop cyclistes pour n'être que touristes, assurément ! Ce sont ces cyclotouristes-là que je vous convie à suivre au gré de ces pages. D'aucuns s'y reconnaîtront au-delà de différences plus apparentes que réelles. D'autres y découvriront un petit monde méconnu qu'ils aimeront rejoindre peut-être ou, du moins, qu'ils sauront ainsi mieux comprendre au hasard d'une rencontre sur quelque chemin.

Enfin, cet ouvrage, comme j'ai voulu le préciser au début de mon avant-propos, a donc été suscité par la Fédération Française de Cyclotourisme. C'est à elle que je veux le dédier, c'est-à-dire à ses membres et, au-delà, à tous les cyclotouristes actuels ou en puissance qui voudront bien le parcourir à leur gré, à leur rythme, comme à vélo.

Bonne route!

Un vrai vélo

Les cyclotouristes chevronnés ne s'étonneront certainement pas de voir le vélo occuper le premier chapitre de ce livre.

Je me dois par contre d'expliquer au profane l'apparent paradoxe qui consiste à évoquer d'entrée ce qui n'est peut-être à ses yeux qu'un outil, un engin inerte, alors que le titre de l'ouvrage laisse entendre que c'est l'aspect humain du cyclotourisme qui devrait être ici privilégié.

Apparent paradoxe en effet. S'agirait-il d'un faux départ, d'un fourvoiement initial vers des considérations pseudo techniques hors de propos ? Après tout, “les cyclotouristes” sont des êtres qui vivent et qui pensent... Que vaut, dans ces conditions, l'évocation prioritaire d'un assemblage de métal, de plastique et de caoutchouc ? Pourtant, ce serait mal connaître le monde cyclotouriste que de reléguer au rang de vains accessoires, de produit d'intendance, ce qui est en réalité partie intégrante de “l'homo cycloristicus”.

Car notre vélo, c'est nous !

Ce cadre amoureuxment conçu et bichonné, ce cintre que l'on caresse ou que l'on étreint au moment des empoignades avec les pentes ou les vents contraires, cette belle selle, objet de notre fierté secrète et parfois de nos misères intimes, cette chaîne qui est comme une transmission de la vie entre nos muscles et la roue, ces composantes de notre monture ne sont pas choses inertes mais une manière de prolongement de notre personnalité.

Oui, nous aimons nos vélos. Ils n'ont rien de bécasses utilitaires enfourchées distraitement pour aller acheter son pain au coin de la rue. Mieux que des serveurs, ils sont nos compagnons, parfois nos confidents, voire nos souffre-douleur lorsque la route est dure, le souffle court et la pluie cinglante. Et puis, c'est vrai, nos chers vélos sont souvent également des vélos chers, objets de réels sacrifices.

Mais ce sont sacrifices consentis et somme toute légers en regard des joies offertes.

C'est pourquoi j'ai voulu donner ici la première place au vélo. C'était un dû, un hommage au baron Drais Von Sauerbronn et à ses successeurs dont l'intelligence inventive et l'ingéniosité nous ont donné "un vrai vélo"...

"Un vrai vélo, à soi...". En cette formule lapidaire (1), Jean Bobet a su résumer un vaste problème développé en de nombreux ouvrages techniques, débattu lors de discussions parfois passionnées, toujours recommencées, jamais achevées.

Assurément, pour avoir un vélo, il suffit de l'acheter... Mais c'est à partir du moment où l'on doit s'accorder sur ce qu'est "un vrai vélo" que tout se complique ! Car posséder un vélo "à soi" est une entreprise autrement hasardeuse que d'en être, seulement, le propriétaire. Un vélo "à soi", c'est un peu comme le compagnon ou la compagne d'une vie : le mauvais choix mène aux pires déconvenues.

Il existe, heureusement, des règles générales, des normes, des astuces aussi, pour écarter au maximum les risques d'un mariage mal assorti entre le cycliste et sa monture. D'où, pour le néophyte, la nécessité de consulter "ceux qui savent".

Certes, comme l'a écrit Louis Porcher, "une technologie ne donne jamais une raison de vivre ou de mourir". Mais il a ajouté : "toutefois, cette technologie donne une compétence. Il se trouve que les hommes ont besoin des deux, indissolublement..."

Néanmoins, confrontés à une longue pratique, les chevronnés ont appris qu'il n'existe pas, en la matière, de recette miracle ; car chaque être est unique et bien des éléments entrent en jeu.

Au-delà des principes généraux qui régissent les dimensions d'un cadre, le calcul des braquets, le choix du cintre, de la selle, des roues et de leur habillage, il faut prendre en compte les tendances, les goûts qui évoluent, ce "moi" profond qui fait de l'association du cycliste et de sa monture une réussite, un compromis ou un enfer. Peut-être, à la limite, en est-il du vélo parfait comme de la "femme idéale" des phantasmes : entrevue, désirée, jamais possédée...

Mais, au fond, le "vrai vélo" n'est-il pas celui que l'on aime ? Avec ses qualités, certes ; mais aussi avec ses défauts, du moins ceux que lui trouveront inmanquablement les autres ! Ainsi, de toutes façons, en dépit des images, ou peut-être grâce à elles par le jeu des comparaisons, la vraie, la seule, la plus belle, c'est VOTRE bicyclette.

Et c'est très bien ainsi.

C'est très bien ainsi car votre vélo doit vous apporter de la joie, voire du bonheur. Or, c'est bien connu, on ne fait pas le bonheur des gens malgré eux !

Je connais pourtant d'ardents prosélytes qui sont malheureux à la vue d'un vélo mal conçu. Ils souffrent de vous voir assis trop bas, ou trop haut, ou trop en avant, ou "sur la roue arrière". Ils craignent pour votre postère et votre visage aspergés par l'absence de garde-boue ; ils gémissent sous l'accablement de vos trop grands braquets ; ils s'étonnent et s'inquiètent de votre allergie au sac de guidon, étouffant à votre place sous le survêtement que vous n'avez pu quitter pour grimper, claquant des dents à la seule idée que vous n'aurez rien prévu pour les descentes, s'enrhumant par procuration sous l'averse reçue par vous sans protection aucune.

1. "Cyclisme de plaisance" (Éditions Prosport). J. Bobet

Ils s'affoleront, ces braves gens, à la seule idée que votre préférence pour les boyaux va vous stopper au premier silex ou que vos pneus de section étroite et gonflés à haute pression vont vous démantibuler sur les chaussées rugueuses.

Ils seront si sincères, si bien intentionnés dans leurs remarques, leurs conseils, leurs mises en garde multiples et réitérées qu'ils se feront grinçants, agressifs, et que voulant vous rendre heureux à toute force, ils en deviendront odieux, rejetés, honnis par les moins patients d'entre vous.

Ainsi périrent, dans les temps anciens, nombre de prédicateurs promis à la lapidation des foules incrédules. Ainsi manqua mourir Galilée pour avoir eu raison trop tôt...

Je l'avoue, je suis dans le mauvais camp, celui des frères-prêcheurs prônant les petits braquets, les pneus de section confortable, les garde-boue et les sacs de guidon. Du reste, si je voulais le nier (et pourquoi le

nierais-je ?) l'ensemble de cet ouvrage dénoncerait de façon si criante mon hypocrisie qu'autant mieux vaut jeter le masque tout de suite.

Oui, c'est vrai, une longue pratique de la randonnée à vélo me permet sans vanité mais sans hésitation d'affirmer mes choix. Oui, l'usage des petits braquets me paraît être la condition nécessaire pour pratiquer un cyclotourisme agréable et affronter efficacement tous les parcours, et cela, quel que soit l'âge ou le sexe...

Oui, j'affirme que les pneus de trop petite section, s'ils flattent l'œil et affinent la silhouette de votre monture, la rendent inconfortable, voire éreintante sur des revêtements rugueux ou sur de longues distances.

Oui, je crains trop les aspersions sur route mouillée pour me passer des garde-boue, même si cet accessoire me classe parmi les attardés aux yeux de novateurs spartiates et oublieux des caprices du ciel.

Oui, je reste fidèle au sac de guidon. Non point, pour paraphraser Voltaire qui écrivit que le nez était fait pour porter des lunettes (1), parce que le guidon serait fait pour porter un sac, mais parce que je pense que c'est au vélo de porter le cycliste ET ses affaires, plutôt que d'en bourrer des poches de maillot ou, pire, un sac à dos...

Mais puisque j'en suis aux aveux, je dois aller jusqu'au bout:

Oui, j'admire les fines machines de compétition.

Oui, je leur trouve dans leur dépouillement et la gracilité de leurs roues des grâces inégalées.

Oui, je me promets depuis longtemps de m'en offrir une. Un jour, pour le plaisir... Pourquoi pas?

Alors, paix aux cyclistes de bonne volonté, car les voies du cyclotourisme sont aussi diverses qu'imprévisibles. Et c'est logique, puisque les cyclotouristes sont des humains...

1. Par raillerie envers J.-J. Rousseau...

Il faut pédaler...

“L'inconvénient, dans le cyclotourisme, c'est qu'il se pratique à bicyclette...”. Ainsi écrivit un humoriste qui ne croyait peut-être pas si bien dire.

En effet, il est difficile de discerner quel est le plus redoutable du cycliste masochiste qui affirme que la souffrance est inhérente à la pratique du vélo ou du prosélyte qui jure ses grands dieux qu'il ne peine jamais à bicyclette.

En l'occurrence, il semble raisonnable et réaliste de considérer que la vérité se situe quelque part entre les deux, en un lieu du reste variable selon les circonstances.

Si, dans bien des cas, et même le plus souvent si l'on sait s'y prendre, l'effort du cyclotouriste reste modéré, il arrive que l'on ait à vivre des moments difficiles...

Il n'importe. Heureux souvent, malheureux parfois, quand “on aime ça”, c'est pour la vie! Alors... Alors, on pédale.

On pédale rond, on pédale carré, on pédale en canard, ou comme le facteur, mais on pédale.

Car, après la marche, le pédalage est le mouvement le plus naturel qui soit. Un pied s'abaisse et l'autre remonte. Et votre machine avance. Toute seule. Ou presque.

Mais c'est dans le “presque” qu'est la nuance. Pourquoi certains cyclistes grignotent-ils poussivement des kilomètres que d'autres effacent comme le vent ?

Pourquoi les uns mettent-ils pied à terre à la première déclivité lorsque d'autres escaladent le Galibier ou le Tourmalet en levant le nez ? Pourquoi des différences aussi criantes ?

Mille réponses, on le sait, sont possibles : l'âge, l'entraînement, la machine utilisée, les motivations...

Pour limiter mon propos au cyclotourisme, champ très vaste mais qui exclut par définition le vélo utilitaire et la compétition, j'ai maintes fois été frappé par une évidence : un vélo bien conçu, des braquets bien calculés joints à un minimum d'entraînement et à un peu de bon sens font du pédaleur aux moyens physiques les plus modestes un dévoreur de kilomètres et de cols qui étonnerait les foules si les "médias" (1) braquaient leurs projecteurs sur lui. Ce qu'ils ne font pas, et c'est parfois dommage. Mais ceci est une autre histoire !

Par contre, j'ai pu aussi constater chez les autres comme pour moi-même un autre phénomène : un embarras d'estomac, une induration mal placée, une rage de dents, une nuit d'insomnie, et la plus heureuse addition des conditions énumérées plus haut ne vaut plus rien : bon vélo, bon entraînement, bons braquets, rien n'y fait : vous êtes "à pied" !

1. Les "Media", pour les latinistes distingués (N.D.L.A.)

Les braquets

Je viens d'évoquer les braquets...

Le terme est curieux en lui-même ; rimant avec biquets (sans doute en hommage à la caste des grimpeurs), les ignorants du vocabulaire cycliste sont tentés d'y voir une portée de chiots de la race des braques.

La réalité, on le sait, est à la fois plus sérieuse et plus prosaïque : le braquet désigne le rapport mathématique entre le nombre de dents du pédalier et celui de la roue libre. C'est tout...

Mais à partir de là, quelle histoire ! Depuis la grande querelle historique entre les émules de Vélocio, "apôtre de la polymultipliée", et les tenants obstinés de la mono-vitesse, le débat a certes changé de nature, mais il demeure. Avec la multiplication des démultiplifications, la question n'est plus de savoir si l'on démultiplie, mais jusqu'où l'on est décidé à démultiplier...

En d'autres termes, les uns s'estiment capables de "pousser gros" quand ils devraient "pousser petit", tandis que d'autres "poussent petit" parce qu'ils se considèrent incapables de "pousser gros", cependant qu'il en est qui "poussent gros" faute d'avoir petit et d'autres encore "poussent petit" même s'ils peuvent "pousser gros". Est-ce bien clair ?

Et la bataille des chiffres n'est pas près de s'éteindre ; on se bombarde à coups de 52 X 13, de 40 X 24, de 28 X 19 et de 32 X 26. Comme dans les inextricables mêlées chères au dessinateur Dubout, tout se mélange avec tout : la cadence de pédalage avec la ligne de chaîne, l'âge avec l'entraînement, la force du vent avec la pente des cols...

Sur la route, commisération à l'adresse des présomptueux s'échange à ricanement égal avec dédain à l'égard des "moulineurs". On en rit, on en grimace, on en pleure parfois... Mais faut-il en mourir ?

Car, au fond, l'affaire est sérieuse et, en ce domaine comme en d'autres, il convient de parler de la même chose pour bien se comprendre. Un cyclotouriste use de son vélo comme d'un moyen ; à forces physiques modestes, à âge plus que mûr souvent, à soucis d'allure secondaires, braquets réduits.

Aux coureurs d'affronter avec leurs armes les rigueurs de la compétition. Mais ceci, assurément, est une autre histoire !...

Pour en revenir à la nôtre, je ne saurais résister à la tentation de révéler mes propres braquets. Ce n'est pas un secret de famille; encore moins la vaniteuse révélation d'une exclusivité : beaucoup de randonneurs chevronnés, mais aussi les néophytes décidés à profiter dès leurs débuts de l'expérience des anciens, utilisent des gammes très proches des miennes, à quelques centimètres près.

Voici donc : j'use d'un triple plateau de pédalier comportant 46 dents à la grande couronne, 40 pour le plateau intermédiaire et 28 dents pour le petit.

À l'arrière, mes dentures de roue libre, au nombre de six, sont les suivantes : 15-17-19-21-23-25.

Beaucoup seront surpris de la modestie de mon "grand braquet" (46 X 15), habitués qu'ils sont à des

plateaux de 50, voire de 52 dents. Mais l'expérience m'a bien souvent prouvé que bien peu d'entre nous maîtrisent utilement les grands braquets et que beaucoup ne les "tournent" en fait qu'à des cadences très lentes, en forçant, un peu comme un conducteur qui s'obstinerait à user de sa cinquième vitesse au-dessous de 50 km/heure... En fait, avec 46 X 15, par vent arrière ou sur route légèrement déclive, je "mouline" aux alentours de 80 tours minute, sans forcer, "dans le beurre", et mon allure dépasse alors les 30 km/h, ce qui est fort bien à mon goût. Au-delà, c'est que la pente s'accroît ou que le vent me propulse. Et alors, je fais roue libre!

Du reste, c'est sur le plateau intermédiaire de 40 dents que je vis la plupart de mes heures cyclistes ; le 40 X 15, pour tourner à 25 km/h par petite brise arrière ; le 40 X 17, pour aller à vingt à l'heure, le nez au vent, en sifflant mes airs favoris ; le 40 X 19, pour négocier les faux plats montants ou ruser avec ces méchants vents de face qui vous rappellent que vous n'êtes qu'un petit cyclotouriste gratte-menu ; le 40 X 21 me va bien dans les côtes pas méchantes et pas trop longues ; le 40 X 23, c'est pour tenir l'allure dans du 5 à 6 %, si cela ne dure pas trop ; par contre, je n'apprécie pas beaucoup le 40 X 25 : à quelques centimètres près, je lui préfère le 28 X 17 car je trouve que "j'enroule" mieux, à braquets voisins, sur des petites dentures. C'est sans doute subjectif ; des amis préfèrent la solution inverse, ainsi que les "techniciens" qui expliquent qu'une chaîne bien élevée se comporte mieux en mordant sur beaucoup de dents. Ils ont certainement raison, mais j'aime quand même mieux mon 28 X 17 !

En tout cas, j'adore le 28 X 19 ; c'est le grand-confort pour les longues côtes ou les petits cols point trop pentus.

Le 28 X 21 est reposant pour les mêmes petits cols en début de saison et dans certaines côtes revêches des pays de collines.

Au delà, c'est la fête du 28 X 23 et du 28 X 25, le "tout-à-gauche" qui me maintient aux alentours de 8 km/h dans les grands cols tout en gardant assez de souffle pour causer, et qui me permet aussi de démarrer en pleine rampe après un arrêt-photo.

Mais parler de braquets à des cyclistes, c'est à coup sûr provoquer des réactions immédiates, et plus souvent des protestations que des approbations, car il n'en est pas un seul qui use exactement de vos développements ; l'un n'ira pas sans son 14 dents, l'autre exigera absolument un 42 au plateau intermédiaire, un troisième lèvera les bras au ciel à l'idée de ne pas disposer d'une couronne de 26 dents à l'arrière.

François Piednoir écrit à juste titre que les braquets particuliers sont le propre des randonneurs d'expérience. Quel dommage de falloir attendre cette expérience !

Pourtant, je ne saurais jeter la pierre aux néophytes : je me souviens d'avoir accompli mon premier Luchon-Pau avec 44 dents devant et 24 à l'arrière. Et j'étais "passé" partout... Mais j'avais vingt ans, toutes mes dents et un enthousiasme fou. On dit que la foi soulève les montagnes ! N'exagérons rien toutefois : fringant au départ, j'avais beaucoup peiné dans le Tourmalet, et plus encore dans le Soulor. Je payais là une classique erreur de jeunesse mais je bénéficiais de circonstances atténuantes car mes seules connaissances techniques se limitaient à la lecture des journaux "sportifs" de l'époque où il n'était question, en matière de braquets, que de ceux de Fausto Coppi ou de Louison Bobet. Excusez du peu ! En va-t-il différemment pour les débutants actuels ? Oui, sans doute, si l'on considère que les ouvrages de cyclotourisme et les revues spécialisées comme celle de la F.F.C.T. (1) ont divulgué l'existence des petits braquets, et même en ont vulgarisé l'usage. Non, si l'on observe les nombreux cyclistes trop confiants qui affrontent les routes de montagne sur de superbes montures nanties du "couple infernal", de l'inévitable double plateau 42 X 52 monté en série et qui fait plus de mal au "cyclisme de plaisance" qu'on ne l'imagine.

En fait, à mon sens, le bon cycliste n'est pas forcément celui qui va "vite", car la notion de vitesse est toute relative... Non, le bon cycliste est celui qui maîtrise ses braquets. En toute humilité ! Mais c'est là un vaste programme.

Essayez tout de même, cela en vaut la peine.

1. "CYCLOTOURISME" 8, rue J.-M. Jégo, 75013 PARIS.

La grande querelle

Conquête technologique majeure dans l'histoire des humains, la roue est un symbole.

Mais dans le microcosme des cyclotouristes, elle est aussi un cercle vicieux générateur de zizanies : C'est la grande querelle ! Celle du 650 et du 700...

Pour des raisons que la raison ne connaît pas, du moins la raison technique, la majorité des vélos sont montés avec des roues dites de 700. Et comme la foule attire la foule, la majorité des cyclistes roule sur du 700. Élémentaire, mon cher Watson !

Quant au 650, il est réservé à deux catégories d'usagers: les "utilitaires" qui pédalent pour aller chez le boucher ou pour mener le troupeau à la pâture, et certains randonneurs minoritaires mais solides dans leurs convictions.

Certes, la roue de 650 du randonneur n'a pas grand chose de commun avec celle de la bergère; ni la jante en alliage léger, ni le pneu demi-recouvert ne rappellent l'acier rouillé, chaussé de lourds vulcanisés creusant un large sillon dans la boue du chemin.

Malheureusement, ce cousinage pourtant réduit au seul diamètre est fatal au renom du 650 auprès de la majorité des cyclotouristes. Rien n'y fait : ni les exposés savants des spécialistes, ni les démonstrations en terrain difficile n'ébranlent leur conviction.

Alors, comme tous les minoritaires, les fidèles du 650 réagissent en prosélytes ardents mais incompris. Car c'est le lot des prosélytes d'être ardents par vocation et incompris par définition. On les lit parfois par curiosité, pour savoir jusqu'où va les entraîner leur fougue ; ou bien on les écoute par politesse, avec une patience amusée ou un agacement rentré.

Ils se montrent particulièrement virulents lorsque les circonstances et la chance s'y prêtent, c'est-à-dire lorsque les chaussées dégradées risquent de poser des problèmes aux roues de 700/C. L'éclatement d'un boyau, le claquement sec d'un rayon leur sont une douce musique car ils y voient une occasion idéale pour étayer leurs thèses.

"Ah, si vous rouliez comme moi sur du 650 X 32 !".

Loin de les récompenser de leurs efforts, la venue sur le marché des vélos tout-terrain, les fameux V.T.T. qui font présentement fureur avec leurs pneus surdimensionnés, cette intrusion les désole.

Laudateurs, durant des décades, d'une section offrant un heureux compromis entre l'inconfort des pneus étroits et l'avachissement des anciens "demi-ballon", ils assistent, par les seuls effets de la mode, à un engouement pour les gros pneus venus d'Outre Atlantique à grand renfort de publicité.

Quant à eux, les fidèles du 650, plus isolés que jamais, prophètes ignorés dans leur pays, laminés entre les extrêmes, ils ont le sentiment de faire partie du folklore ; au fond, on les aime bien, mais comme on aime les locos à vapeur des petits trains touristiques : Ce sont des musées vivants.

Vont-ils disparaître ? Vont-ils devoir renoncer au rendement de leurs machines pourtant aussi sûres que roulantes ?

Ce serait grand dommage. Pour eux d'abord. Mais aussi pour la légendaire querelle des 650/700 qui fait désormais partie du patrimoine des cyclotouristes.

Et la selle ?

Le cyclisme est un sport assis. On sait cela.

Mais on le sait bien davantage encore lorsque nous vient mal aux fesses. Ce peut-être au bout d'une heure ou deux pour les débutants, ou après quarante huit heures de route pour les randonneurs de Paris-Brest ou les Diagonalistes, ces marathonniens de la route qui couvrent couramment plus de trois cents kilomètres entre le lever et le coucher du soleil.

Le mal est d'abord insidieux, sournois. Simple gêne au début, on y pallie par un léger mouvement de

croupe ou une courte séance de danseuse, au gré d'une côte. On pense encore à autre chose, on est disert avec les compagnons de route, on reste digne.

Et puis, les choses vont se précisant, le léger mouvement de croupe se fait plus fréquent ; on se met plus souvent en danseuse, y compris sur le plat. On fait roue libre, debout sur les pédales, en arrondissant l'échine comme un chat en colère.

Enfin, vient la souffrance ; la vraie. C'est le supplice. Non seulement on ne supporte plus les autres, mais surtout on ne se souffre plus soi-même, justement parce-que l'on souffre trop.

Les vieux baroudeurs de la route sont intarissables dès que la conversation aborde les problèmes fessiers. Non point par trivialité, mais par sincérité, ils vous détaillent à plaisir les phases de leurs affres. Cela va de la traditionnelle visite chez le pharmacien à l'abandon pur et simple, en passant par d'interminables séances de danseuse, voire des bains de siège impromptus à la faveur d'un bassin, voire d'un vulgaire fossé !

Or, on l'a compris, la grande coupable de ces misères spécifiquement cyclistes, c'est la selle. Accessoire primordial après la roue, c'est elle qui fait votre bonheur ou votre malheur sur la route.

Le cow-boy le plus misérable possédait, dit-on, trois trésors : son chapeau, son cheval et sa selle.

À une époque encore proche, les champions cyclistes changeaient souvent de monture, presque jamais de selle.

L'apparition sur le marché de modèles en plastique a partiellement modifié les données du problème.

On a même laissé croire, un temps, que l'ère des selles en cuir était révolue. C'était aller vite en besogne... En fait, il n'en fut rien ; non point par esprit passéiste de nombre d'usagers mais, plus prosaïquement, parce que le bonheur d'un cycliste au long cours, ou même d'un "moyen courrier", passe par le confort des fesses.

Il ne faut pas en rougir : les plus beaux spectacles du monde ne valent rien quand survient une rage de dents... ou une induration "mal placée" !

En ce domaine aussi, les traités et conseils ne manquent pas. Mais, là plus qu'ailleurs, les conseillers ne sont pas les payeurs et rien ne remplace l'expérience, laquelle ne vaut que par les expériences..

Ainsi, la selle reste un problème mal résolu, et le drame vient du fait qu'il faut, en principe, s'asseoir dessus.

Ce qui est bien le comble pour un principe.

Ayant moi-même beaucoup souffert avant de trouver à la longue, et si je puis dire, "chaussure à mon pied", je ne me hasarderai donc pas à donner ici des conseils précis, encore moins des avis définitifs, ce qui ne serait pas du reste le propos de cet ouvrage...

Tout au plus ai-je voulu insister sur l'un des problèmes de la vie des cyclistes en général, des cyclotouristes en particulier. Car il ne serait pas honnête de ne chanter en ces pages que les délices de la bicyclette. Ce merveilleux engin recèle ses pièges et présente des aspérités. Mieux vaut le savoir et faire en sorte, par des choix prudents et des essais patients, d'y pallier au mieux à défaut, pour les plus douillets, d'y trouver la parade idéale.

À boire et à manger

La faim et la soif : deux termes que l'on a scrupule à évoquer à propos de gens qui font du vélo par plaisir, par loisir, avec des magasins d'alimentation à leur portée, des restaurants, des tables de cafés sous des parasols, voire des fontaines là où elles existent encore ; deux termes qui n'ont pas la même signification pour des millions d'humains fort éloignés des mièvres soucis du cyclotouriste imprévoyant confronté à la déconvenue d'une sacoche dégarnie ou d'un bidon vide.

Puissent ces comparaisons relativiser nos misères passagères... Passagères, certes. Mais très réelles. Et qui peuvent aller fort loin. J'en connais qui, en pleine douce France et le portefeuille pourvu, ont mâchonné d'effroyables mélanges de chocolat fondu, puis refroidi, puis refondu, et de miettes de biscuits moisies au fond d'une sacoche, le tout mêlé de fines particules de papier d'étain... J'en connais

qui ont dégusté une banane trop faite et sa peau avec... J'en connais qui ont bravé des molosses bavant de fureur pour chiper dans un verger des fruits trop verts... J'en connais qui ont rissolé une grande demi-heure sous le soleil de juillet pour recueillir goutte-à-goutte quelques goulées de breuvage parcimonieusement distillé par une source expirante... J'en connais qui, à l'étape d'un soir, ont commandé coup sur coup deux menus complets à un serveur de restaurant interloqué... J'en connais qui... Mieux vaut abrégé la liste ; mieux vaut interrompre la litanie de ces désastres stomacaux. Le cyclotourisme, prétendent certains de ses laudateurs, c'est un peu le retour à la nature. Faudrait-il ajouter que ce peut-être, en certaines circonstances, le retour à l'animal ? De savants historiens aiment après-tout à rappeler que l'histoire des hommes fut souvent une histoire d'estomac. Les histoires de cyclotouristes aussi ! De fait, contrainte insupportable pour les uns qui usent de palliatifs à ingérer hâtivement sur le vélo, agréable prétexte pour les autres qui choisissent avec goumandise le site du pique-nique, “le boire et le manger” font partie de la vie à vélo. Les doctes écrits abondent en la matière ; ils sont à déguster ; les glucides y riment avec les lipides et l'eau des sources s'y marie avec les sirops des laboratoires. À la chasse aux images, les occasions n'ont pas manqué de surprendre au coin des bois les fringales assassines et les pépies dévorantes. En ces circonstances, les attitudes et les mimiques sont trop naturelles pour être affadées par une mise en scène... On peut en sourire, mais avec la retenue des humbles car, de l'eau des fontaines, nul ne peut affirmer qu'il n'en boira jamais. Et si, par quelque malicieux hasard, quelqu'un de ces affamés ou de ces altérés, quelqu'une de ces gourmandes venaient à se reconnaître, qu'ils n'en soient ni confus, ni rancuniers : au théâtre de la route, tous les acteurs sont solidaires et c'est toujours un peu de soi-même qui se surprend dans la faim et la soif des autres. Bon appétit et... à votre santé !

Armes et bagages

Voyageur au long cours ou promeneur des soirs d'été, le cyclotouriste tient au confort et à l'autonomie. Confort du poncho pour s'abriter de l'averse, sécurité de l'anorak pour les longues descentes, du petit-en-cas pour parer sur le champ aux pannes mécaniques ou stomacales... Le réceptacle habituel de ces menus compagnons de route, c'est le sac de guidon. À la proue de l'équipage, il est de toutes les fêtes, de toutes les bourrasques aussi : “tous derrière et lui devant” ! C'est au sac de guidon que l'œil averti jauge le propriétaire. Il y a les pimpants, les mignonnets, les raides, les stricts, les avachis, les boursoufflés, les crasseux, les troués, les déchirés ; il y a les sobres, les criards, les cocardières, les blasonnés... On peut tout mettre dans un sac de guidon. Bourré à craquer, il accepte encore du monde, tel le métro à six heures du soir. Et si, d'aventure, il faut aussi emporter la tente, le duvet, le pantalon propre “pour le soir”, le pneu de rechange et la brosse à dents, le maillot de bain et la roue libre de secours, il reste à recourir aux sacoches surbaissées, opulentes mamelles qui frôlent le sol comme celles des vaches laitières. Il n'empêche : Réduits au strict minimum ou renflés comme baluchons de contrebandiers, ces bagages sont à la fois un symbole et une nécessité. Symbole des gens de la route, de tous ceux qui vont “ailleurs” ; nécessité des nomades qui, ne fût-ce que pour quelques heures, ne sauraient se séparer de ces autres “soi-même” que sont le portefeuille, le mouchoir et ces vêtements de route déjà évoqués qui font toute la différence entre le cycliste et le cyclotouriste.

Je connais pourtant des cyclotouristes allergiques à toute sacoche. Ils font leur choix. Rien dans les mains, rien dans les poches. Ils ont confiance. Confiance dans le beau temps, confiance dans la route sans surprise, confiance en eux. Confiance aussi, très souvent, dans la voiture qui les accompagne ! Ils ont leurs arguments, respectables dans la mesure où ce recours à la voiture ne concerne qu'eux-mêmes ; beaucoup plus contestables dans les randonnées collectives où ces escortes motorisées gênent, et de quelle manière, les participants autonomes.

Les exemples foisonnent, dans les grands rassemblements routiers, de cette coexistence difficile entre les cyclotouristes lestés d'un bagage mais allégés de toute dépendance extérieure et ceux qui vont soulagés de sacoques mais alourdis d'une assistance motorisée. Sincérité identique dans l'amour du vélo, honnêteté semblable dans l'effort consenti mais conception différente des modalités et des règles du jeu. Il y a plus que de la mauvaise humeur, parfois, dans les propos aigres-doux échangés entre ces participants. On s'accuse mutuellement de sans-gêne, d'intolérance, de tricherie ou de passéisme... Appartenant à la tribu des cyclotouristes à sacoques, je compte pourtant des amis parmi "ceux d'en face". Car, dans la "franc-maçonnerie du guidon" évoquée par Jacques Faizant dans son "Albina et la bicyclette", les oppositions sont souvent plus apparentes que profondes, plus formelles que fondamentales, plus épidermiques et superficielles que viscérales puisque, au bout du compte, il faut toujours pédaler...

La vie à vélo

Contact !

Au temps encore proche où les moteurs d'avions, dépourvus de démarreurs, se lançaient à l'hélice, c'était le pilote qui donnait le signal ; de son poste, il levait le pouce : le contact était mis. Un ou deux gestes vigoureux et le moteur vrombissait. C'était parti...

Le cycliste qui enfourche sa monture doit, lui aussi, compter avec son moteur.

Consciemment ou non, il "lève" le pouce au départ d'une randonnée. Si le "contact" est établi, les jambes tourneront, quels que soient les pourcentages ou les vents, les déluges ou les canicules.

Mais sans ce "contact", ou, si l'on préfère, sans motivation, les muscles les mieux rôdés associés aux machines les plus sophistiquées n'apporteront que désillusions.

Or, cette motivation, ce moral dépendent de facteurs très divers qui vont du climat familial aux soucis professionnels, en passant par la rage de dents, le dérailleur déréglé ou la menace de nuages sombres montant à l'horizon.

Mais d'autres exigences pèsent sur le déroulement d'une sortie, d'une randonnée ou d'un voyage : l'intérêt des régions traversées, l'état des routes, l'intensité du trafic motorisé, l'humeur et le choix des compagnons de route... Car le cyclotouriste est comme les animaux sauvages : il a besoin, pour s'épanouir, d'un biotope favorable.

C'est de ces impondérables, de ces conditions de vie spécifiques du randonneur comme du simple promeneur à vélo que les pages qui suivent ont voulu traiter par le biais du texte pensé associé à l'image vécue.

Voici donc "la vie à vélo" ...

Une "vie à vélo" qui peut débiter très tôt, dès la petite enfance, sur le premier tricycle du Père-Noël, pour s'interrompre à l'âge imprévisible et fantasque de l'adolescence, pour renaître plus tard, à l'âge adulte, ou à l'heure de la retraite qui est celle du troisième souffle et du temps retrouvé.

Nombre de cyclotouristes aiment à évoquer leurs débuts sur deux roues, mais aussi, et plus encore, le moment où, franchissant la frontière entre le vélo utilitaire et le vélo de loisir, ils sont devenus pédaleurs “de plaisance”, pour reprendre une belle formule de Jean Bobet.

“Comment je suis devenu cyclotouriste...”. Confidences toujours ressemblantes mais jamais semblables, ces souvenirs évoquent tous ce moment du premier “contact”, de ce premier démarrage pour les longues routes de la randonnée.

Contact souvent imprévu, insolite. Étincelle issue de la conjonction complexe, hasardeuse, de facteurs favorables : une lecture, une image, une rencontre, un vélo dans une vitrine. Bien sûr, à l'origine, le terrain est propice, le sujet bien disposé, même à son insu. Mais il faut l'occasion, le hasard, les circonstances...

Mon contact à moi s'établit un jour de juillet 1948, un jour de Tour de France, sous les frondaisons du bucolique col des Ares, dans le Comminges pyrénéen.

En ce temps-là, on allait voir passer “le Tour” à vélo; pas forcément par choix, mais par nécessité. Les voitures de l'après-guerre sortaient à peine de leur longue léthargie, les systèmes à gazogène équipaient encore nombre d'autobus qui circulaient bondés. On allait donc à bicyclette.

La mienne était une haute haridelle noire à guidon relevé et à un seul pignon.

Elle appartenait à mon grand-père qui l'avait malicieusement baptisée “Amballeuse”.

C'est donc sur “Amballeuse” que j'ai monté mon premier col ; un col modeste, fort heureusement pour la foule des cyclistes d'occasion qui se hissaient vers le sommet.

Ce jour-là, “ils” venaient de Lourdes et allaient à Toulouse. “Ils”, c'étaient Bartali, “il vecchio”, le jeune Louison Bobet, Jean Robic, Guy Lapébie, Stan Ockers. “Ils”, c'étaient les grands noms du cyclisme d'après-guerre.

À cette époque, les événements sportifs n'étaient visuellement révélés que par les journaux spécialisés, merveilleusement illustrés du reste par des photos souvent agrandies pleine page et où le lecteur découvrait les coureurs pris en gros plan, certes, mais aussi et surtout les paysages de la France et particulièrement les décors des grands cols. Comme pour la plupart des jeunes de mon âge, ces cols étaient presque mythiques, magnifiés qu'ils étaient par les légendes un peu grandiloquentes, voire dithyrambiques, des journalistes d'alors.

Il faut concevoir, dans ces conditions, comment l'imagination d'un adolescent pouvait lui faire apparaître une étape comme ce Lourdes-Toulouse. Songez un peu ! Avant d'aborder le col des Ares, les coureurs avaient franchi le Tourmalet, l'Aspln, le Peyresourde : noms prestigieux, sites légendaires aussi inaccessibles pour un jeune pédaleur de circonstance que l'Everest ou la face Nord de l'Eiger pour un promeneur de jardin public.

Et puis, après une longue attente, ils sont arrivés, tout soudain, presque sans tapage, sous petite escorte. Ils étaient deux : Bartali et Jean Robic. Je les revois encore comme si c'était hier, le premier appliqué, sobre d'allure, l'autre plus mobile du torse, accompagnant sa progression d'un balancement marqué des épaules. Mais ce qui me frappa le plus, c'était leur petitesse, leur fragilité. C'étaient donc là des “géants de la route”, ces petits cyclistes noirs, luisants de sueur, absorbant “au train”, comme distraitement, une pente modeste pour eux mais qui m'avait tant coûté quelques heures auparavant !

Plus tard, avec le recul des années, je me suis expliqué cette indélébile impression première de petitesse et de fragilité : je n'avais jamais vu auparavant ces deux hommes que photographiés en gros plan ou “recadrés serré” pour les pages de magazines. Soudain placés dans la réalité du décor, ils avaient rapetissé. Mais c'est précisément cet effet réducteur qui les a paradoxalement grandis.

Car c'est bien en cet instant que naquit chez moi la passion de la randonnée à vélo. Au fond, la course et son déroulement, les minutes d'écart, le résultat de l'étape m'importaient assez peu. Non, ce qui m'impressionnait, ce qui me frappait, c'était la révélation du “miracle cycliste” : ces deux êtres faits de simples muscles, ces deux fragiles mécanismes humains étaient partis le matin de Lourdes, avaient franchi trois grands cols, passaient là, près de moi, bien réels, presque ordinaires ; eux et leurs congénères allaient poursuivre vers Toulouse leur incroyable chevauchée, et cela SANS MOTEUR, sur un vélo de course, certes, mais un vélo, seulement un vélo.

Dans son ouvrage de "L'IGLOU", Paul Émile Victor a écrit à propos d'un souvenir marquant : "Il est ainsi des émotions qui posent des questions dont les réponses nécessitent des années, des décennies de formulation plus ou moins conscientes..."

En ce jour de juillet 1948, je le sais maintenant, il y a eu "contact" entre le vélo et moi. Comme il y eut contact, en d'autres circonstances, entre le vélo et de futurs coureurs, ou... de futurs cyclotouristes !

La suite n'est qu'affaire de tempéraments, de hasards, de vicissitudes qui favorisent ou contrarient l'épanouissement de talents compétitifs ou l'assouvissement d'une passion de randonneur. Mais toujours, quelque part, en un certain moment, il y a le contact et l'étincelle.

Évidemment, on peut être cyclotouriste occasionnel, faire un peu de vélo, et puis un peu de natation, et puis un peu de golf et un peu de planche à voile. C'est respectable. C'est raisonnable. C'est agréable. C'est louable. Mais c'est fade, car sans passion. Cela ne va jamais bien loin.

Or, le vrai cyclotouriste ne peut être que passionné. Et la passion ne se commande pas, ne s'apprend pas, ne se codifie pas, ne s'apprivoise pas. Elle vous habite d'emblée et ne vous quitte plus. C'est "la vie à vélo et le vélo à vie", selon une formule de J. Faizant.

Heureux souvent, malheureux parfois, le cyclotouriste vit donc une passion paisible et discrète. Hormis quelques éclats, quelques folies épisodiques, il va son chemin du dimanche, des vacances ou de sa retraite, sans tapage, en "père tranquille". Ce "père tranquille" du vélo, Jacques VICART, Président d'Honneur de la F.F.C.T. avec Léon CREUSEFOND et Marc DOBISE, le connaît bien et l'a parfaitement décrit dans le portrait que voici.

Le père tranquille

Son vélo est racé par la grande simplicité et la qualité de ses éléments chromés, brillants de propreté, par le cadre noir ou clair où le nom très connu de l'artisan qui l'a fabriqué apparaît sans ostentation. Tout est net, discret, silencieux, avec des pneus de section confortable, souples et résistants et un sac de guidon qui contient tout le secret d'une longue expérience de randonneur indépendant et libre en toutes circonstances.

Il roule souvent seul parce qu'il aime mieux comme ça, sans pour autant être un ermite ascète ; mais il veut vivre ses instants de rouleur à son rythme qui varie au gré des circonstances, selon le moment, l'humeur, le lieu, au gré de sa fantaisie ou à celui du temps et de la nature dans laquelle il s'intègre complètement pour mieux en saisir toutes les nuances.

On le voit souvent dans les mêmes secteurs car il possède ses chemins de prédilection dont il ne se lasse jamais parce qu'il y trouve à chaque fois, à chaque instant, quelque chose de nouveau, un détail qui lui apparaît tout d'un coup à un endroit où il est déjà souvent passé et qui lui avait jusque-là totalement échappé, et parce qu'il découvre à chaque fois ces lieux qu'il connaît pourtant à fond mais qui varient au jour le jour selon le temps, sous la grisaille, le vent, la pluie, sous le froid ou le soleil, et selon les préoccupations d'ordre matériel ou métaphysique du moment qu'il traverse.

Il est simple et bonhomme, pas trop causant mais affable. Il mène sa vie intérieurement car il a depuis longtemps compris que tout le bonheur du monde ne se trouve qu'en lui-même et que la vraie joie de vivre est introspective. Il faut savoir être silencieux pour savoir écouter la nature et vivre à son rythme.

Il ne dédaigne pas, loin de là, se mêler à la foule de ses compagnons de route connus ou inconnus, soit à l'occasion d'une sortie locale, d'une concentration régionale ou nationale, soit simplement au hasard des circonstances car les cyclotouristes se croisent ou cheminent bien souvent sur les mêmes sentiers ; il les reconnaît de loin et cela le réjouit et lui donne le vrai sens de sa solitude momentanée.

Quand il s'est ainsi retrempé dans l'atmosphère particulière des sorties collectives ou des rencontres, comme dans un bain de jouvence, quand son instinct grégaire a ainsi été assouvi par l'interconnexion avec ses semblables, il s'échappe bien vite pour retrouver son silence intérieur dans son isolement protecteur.

C'est un père tranquille, qui ne demande rien à personne sinon l'amitié qu'il est lui-même prêt à donner à tout instant,

qui se suffit à lui-même sur la route et qui peut faire face à toutes les éventualités qu'il rencontre avec les tout petits riens enfouis dans son sac de guidon ; ses bananes séchées, ses minutes, rustines, dérive-chaîne avec maillons de rechange, ses quatre sous, et bien d'autres choses insolites mais combien utiles dans les moments difficiles, quand le bonhomme ne va plus et n'a d'autres ressources que ces petits riens miracles qu'il sait trouver comme des points d'appui pour provoquer le déclic nécessaire à la reprise normale du rythme de pédalage.

Et il y a comme cela beaucoup de pères tranquilles, cyclotouristes fidèles, discrets, silencieux, quelquefois désabusés des choses du cyclotourisme collectif, mais qui savent soudain prendre parti quand il le faut, c'est-à-dire quand ils pensent que l'indépendance et l'unité de la communauté à laquelle ils appartiennent depuis souvent plusieurs dizaines d'années risquent de se trouver ébranlées. Ils sont toujours là dans ces moments-là et ils semblent disparaître quand tout rentre dans l'ordre.

Alors, aux pères tranquilles, merci ; votre présence fêtrée valait bien que l'on vous consacre une page avec une pensée amicale.

Jacques VICART

Heureux ou malheureux

“ Formellement, celui qui pratique la bicyclette à titre de détente et de loisir est appelé cyclotouriste. L'appellation est contestée parce qu'elle est restrictive pour certains, ambiguë pour les autres...”

Jean Bobet

Soit ; contestons peut-être. Mais ne restreignons pas notre plaisir pour des nuances de vocabulaire. Et puis, c'est en soi-même que l'on se sent cyclotouriste, par son comportement aussi. Pas avec une pancarte sur le dos, laquelle, comme le suggère Jean Bobet, peut s'avérer trompeuse. Roulez en paix, braves gens. Heureux souvent, malheureux parfois. Malheureux ? Mais oui !

En tout cas, des vrais drames de la route, il ne sera rien dit ici. Sans doute parce qu'il y aurait trop à dire...

Photographe indiscret parfois, soit ; voyeur, en aucun cas.

Alors, voici seulement des “petits malheurs” ; et, parmi ceux-là, les compagnons épisodiques du cyclotouriste : la pluie et la crevaillon.

On leur doit beaucoup : ils ponctuent et rafraîchissent nos pedalées qui, sans elles, auraient l'insipidité des journées sans histoires.

Mis à part les courageux utilisateurs de boyaux qui en perdent le compte, les cyclotouristes savent à la fin de leur saison combien de fois ils ont crevé, où, quand et pourquoi... Ils lisent sur les chambres à air le résumé estampillé de ces haltes imprévisibles, agréables souvent, bienvenues parfois, les jours de flemme

et de chaleur, quand les ombrages sont accueillants et la route pentue.

Quant à la pluie, elle alimente les conversations du soir, quand on se retrouve au sec en se disant qu'à coup sûr il fera beau le lendemain.

Et puis, sans la pluie, que deviendrait la querelle entre tenants et adversaires du garde boue et du poncho ? Il est, chez les cyclotouristes, des zizanies qui tiennent lieu de patrimoine.

Allons, encore heureux que les cyclotouristes soient parfois malheureux ; car ces petits malheurs là, à l'épreuve du temps, deviennent des petits bonheurs.

Petits bonheurs ? Assurément, puisque c'est la difficulté surmontée, la fin des minutes ou des heures difficiles qui crée le soulagement et la satisfaction d'amour propre ; au pire, cela fait du bien quand ça s'arrête !

De ces moments difficiles, de ces combats épiques contre la pente ou les éléments, les souvenirs et les récits abondent, tant il est vrai que seuls les faits marquants résistent à l'oubli.

Ces adversaires naturels de la progression cycliste sont souvent spectaculaires et se prêtent à l'image : lacets superposés d'un grand col, rampe particulièrement ardue qui a raison des plus petits braquets, pluie diluvienne qui noie la chaussée et crée pour le photographe des effets garantis, mince ornière de neige où le vélo hésite...

Seul, le vent échappe aux effets de pellicule. Il est pourtant parmi les plus rudes opposants aux efforts du pédaleur. Je vous en livre ici une large bouffée, un grand courant d'air conservé depuis un certain "Tour de la France" accompli voici des années avec Henri BOSC et raconté en d'autres pages (1).

Nous sommes dans la Crau et c'est jour de mistral. Prenez notre roue:

"Autour de la France" (Du soleil dans mes rayons. Denoël 1976)

Vent debout

NDLR : Le récit du "Tour de la France" dont il est question ici est intégralement repris dans ce cédérom

Avec les cols, les vallées encaissées, les virages innombrables, nous l'avions presque oublié, ce vieil adversaire invisible et tyrannique, ce vent de face qui nous faisait sacrer et pester sur les routes de l'ouest et du nord.

Le revoici dans son expression la plus cinglante : le mistral. Il faut avouer que nous venons le provoquer dans son fief le plus inaliénable, la Crau.

Nous faisons présentement route entre Fos-sur-Mer et Raphèle. Un horizon plat et vide, des cailloux, une chaussée rectiligne, des bornes extraordinairement espacées, et par-dessus tout, le long hullement modulé mais continu du mistral dans nos oreilles. Il chante partout sa mélodie guerrière: sur les rares herbes du talus, dans les isolateurs, dans les fils du téléphone, dans la courbe des garde-boue, sur le rabat du sac de guidon. Le torse effacé, la tête dans les épaules, le nez froncé, la chaîne sur le 40 X 23 (oui, sur le 40 X 23), je pédale. Je pédale pour rien. Aucun indice sérieux ne me permet de supposer que j'avance. Je me raccroche à la sensation légère que me procurent les vibrations du vélo: il bouge, donc je bouge. Henri bouge aussi. Lui non plus n'a pas du tout l'impression de se déplacer. Il vient de me confier qu'il rêve d'une baguette magique pour se trouver transporté d'un coup à Agde, but de notre étape du jour. Quel aveu, chez ce garçon qui a toujours posé en principe de pédaler par plaisir et de s'arrêter si les éléments contraires lui rendent la route désagréable et languissante. Présentement, il languit, Henri. Plus que moi peut-être.

Pour m'encourager moi-même, je le raisonne, je lui expose et lui prouve, sans trop y croire, la réalité de notre progression.

Au loin, se profile un mas. Il reste longtemps à l'infini, indistinct, inaccessible. Il faudra l'atteindre, et puis le dépasser, et puis le perdre de vue. Le perdre de vue! Alors qu'il est encore si loin devant...

Un camion-citerne nous croise et son remous, ajouté au mur du mistral, nous cloue presque sur place. Maintenant, c'est Henri qui mène. Je fais tomber la chaîne sur le 20 dents et mâchonne une pâte de fruits. C'est épatant, ces pâtes de fruits, agréables au goût, faciles à emporter, à saisir, à mâcher, vite assimilées. C'est une idée d'Henri, une recette que mes longues années d'empirisme ne m'avaient pas révélée!

Ma pâte de fruits est finie. Le relais aussi. Me revoilà dans le vent. J'essaie de garder le 20 dents mais, décidément, je patauge mieux sur le 23. Si nous tenons le 15 à l'heure, c'est bien tout. Où est le mas ? Toujours aussi loin. Je m'étais promis d'attendre deux ou trois relais avant de le regarder à nouveau. Ça m'apprendra.

Je baisse le nez. Ça hulule toujours. L'ombre d'Henri court sous mon pédalier et la mienne grignote des mètres, juste devant ma roue. À quelle heure serons-nous à Arles? Quant à Agde, il vaut mieux n'y

point songer. J'ai un renvoi de pâte de fruits et le goût du sucre dans les dents. Il me faudrait boire, mais mon bidon est vide et Henri a horreur que l'on boive dans le sien.

Question d'hygiène élémentaire, m'a-t-il expliqué un jour. Je n'ose plus revenir sur une aussi criante évidence et je garde ma soif et mon amour-propre intacts.

À son tour de mener. Du coup, je garde le 23 dents. Dans sa roue, je ne vois que son garde-boue et ses pieds qui montent et descendent. Tiens, ses socquettes sont grises aujourd'hui. Il me semble bien qu'hier elles étaient blanches...

Je ne veux pas encore regarder vers le mas, "je-ne-veux-pas". Je détaille à droite les champs de cailloux, à gauche, les champs de cailloux, devant, les socquettes grises. Je ne peux pas me retourner ; les remous sont violents et je colle très près à la roue qui me précède pour mieux user de l'abri. Récupérer pour mieux aider mon compagnon lorsque viendra mon tour de mener ; il récupérera alors pour mieux m'aider ensuite : est-il meilleur symbole de la fraternité sportive ? Les coureurs se relaient pour se ménager et se mieux combattre ensuite. Nous, c'est pour mieux nous aider, jusqu'au bout.

Tiens ! Le mas... mon ennemi personnel, le mas. Il est là, je le tiens, je le longe, le maîtrise, le dépasse, le relègue dans le passé, dans les lointains flamboyants de la Crau. Devant nous, l'horizon est plus vide que jamais ; seulement, je regarde franchement au-delà de mon guidon puisque le mas est dépassé. Peu à peu, une frange bleutée émerge sur le ciel blanc, se précise, se découpe. Henri l'a vue et me dit que ce sont les Alpilles. Je le pensais aussi sans oser y croire. Maintenant, apparaissent quelques lignes de peupliers. Deux cyprès, en avant-poste, nous regardent venir. La Crau s'achève. Henri semble ragaillardir et je repasse le 20 dents pour le suivre. C'est formidable, nous devons atteindre le 20 à l'heure ; nous volons ! Voici d'autres arbres encore, une pinède, des haies de roseaux. Tout va très vite maintenant. Déjà une nouvelle borne et c'est à moi de mener ; 40X 18 ; la cadence des jours normaux. Henri chantonne, il a tout oublié, insouciant et oublieux comme ces enfants sans rancune et sans soucis qui jouent et rient cinq minutes après une séance de martinet. Nous traversons Raphèle et décidons déjà de bien manger en passant à Arles. Il y a plus de 40 km que nous n'avons pas fait de repas... Une éternité !

Pour la petite histoire, toujours freinés par un mistral devenu tramontane en Languedoc, nous ne parvînmes à l'étape du soir qu'à la nuit tombée... Autant en emporte le vent ! (N.D.L.A.).

En solitaire

Minoritaires parmi la gent pédalante, les cyclotouristes solitaires sont comme les ours des Pyrénées : rares mais durs à cuire ; durs à cuire parce que leurs motivations sont assez puissantes et profondes pour les dispenser de l'aiguillon d'un équipier, de l'effet d'entraînement du groupe. Insensibles à l'ennui, leur vie intérieure est assez intense pour les satisfaire, au point que nombre d'entre eux éprouvent plus d'agacement que de satisfaction à rouler en compagnie.

Misanthropes, les cyclos solitaires ? Parfois peut-être. Allergiques aux grands éclats de voix, aux exhubérantes claques dans le dos, aux pelotons fantasques et souvent dangereux, ils ne détestent pas cependant les petits groupes d'amis ou le compagnon de route discret.

Cependant, contrairement aux ours pyrénéens, les cyclotouristes solitaires ne sont pas en voie de disparition. Il semble même, au contraire, qu'ils deviennent plus nombreux chaque année. Difficiles à recenser, on peut cependant se faire une idée de leur nombre par les statistiques de la Fédération Française de Cyclotourisme qui admet parmi ses adhérents les membres individuels ; ceux-ci sont en progression, ce qui peut s'expliquer d'une part grâce à la présence de "jeunes retraités" pratiquant le vélo en semaine hors des structures d'un club, d'autre part à partir du fait que le vélo est par essence un sport individuel...

En effet, en dehors des problèmes liés au caractère ou à l'isolement, la pédalée solitaire présente à maints égards des aspects bénéfiques.

Robert COMBE, ancien Vice Président de la F.F.C.T., a la double expérience d'un animateur de grand club parisien et de pratiquant solitaire à ses heures.

Il nous livre ici ses réflexions. On peut l'approuver ou contester ses vues ; mais il faut le lire. Suivons-le en pays niçois :

“ Pâques 1982 m'a vu franchir le cap des "Noces de diamant" avec le cyclisme : soixante ans de bicyclette et de tandem et, je crois pouvoir dire, de cyclotourisme. À huit ans, lorsque je me rendais à l'école sur mon premier vélo, aux roues de 550, j'appréciais déjà le charme des routes et chemins sarthois... je devinais inconsciemment que la bicyclette serait toujours pour moi un merveilleux engin d'évasion, de découverte, de rencontres...

Mais il m'a fallu attendre longtemps pour découvrir, un matin d'hiver, que le vrai, le pur, l'enrichissant cyclotourisme était avant tout une activité solitaire.

Ce matin-là, je roulais en compagnie d'un bon camarade connu depuis près de quarante ans. Nous montions une rampe de 8 kilomètres qui nous élevait au-dessus de la vallée du Var. Ayant vite trouvé le “bon braquet”, nous négociions avec facilité cette pente régulière. Nous devisions côte-à-côte sur la route pratiquement déserte... et nous sommes arrivés au sommet...

C'est alors que, brusquement, l'idée m'a saisi. À cette grimpe, je la connaissais bien pour l'avoir parcourue cinq ou six fois déjà, seul. Chaque fois, des détails nouveaux s'imposaient à moi. Tels aspects du Var, de ses barrages, de ses bancs de graviers m'intriguaient. Le ciel clair ou nuageux au-dessus de la Roquette, sur l'autre versant, avaient des reflets variés. Le pittoresque village, sur son éperon rocheux, attirait souvent mes regards. L'éclairage des vallonnements variait avec l'orientation de la route et de l'altitude. Dans tel virage, un amandier en fleurs jetait sa note de gaieté. Une minuscule cascabelle, qu'une fois j'avais vue gelée, pétrifiée, scintillait de toutes ses gouttelettes en se glissant sous quelques herbes jaunies. La route enlaçait la colline, épousant les mouvements du terrain, sombre au creux des vallons, toute vibrante de lumière au flanc des avancées. Le Broc se lovait, tout là-haut, sur la croupe massive... Enfin, une foule d'images, à la fois anciennes et nouvelles, toujours les mêmes et différentes à chaque passage, s'offraient à moi... Toutes sortes de pensées, aussi, occupaient alors mon esprit pendant cette montée. En un mot, je vivais, je dégustais la grimpe...

Et ce matin-là, la côte est achevée. Rien ! J'ai l'impression de n'avoir rien vu, rien ressenti ! Je suis tout étonné d'être déjà en haut ! Le court tunnel, au sol affreusement pavé, est passé... et nous commençons à descendre. Nous bavardions en montant, nous pédalions par habitude, débiteurs des kilomètres : nous n'étions plus des cyclotouristes, tout au plus des randonneurs, voire de simples cyclistes.

C'est alors que j'ai subitement pensé que, pour être en parfaite communion avec l'environnement, il faut être seul... Seul, on ne parle pas : on regarde, on observe, on écoute, on rêve. On va moins vite par instinct ou parce qu'on n'a pas à suivre le ou les compagnons. On pédale pour sa seule et entière satisfaction. Avec d'autres cyclistes, les rêveries s'estompent ou disparaissent. On ne peut parler, écouter les autres, participer à la vie du groupe, surveiller les roues, anticiper les réactions de chacun, et voir, sentir, entendre les mystérieux messages des êtres vivants et des choses qui nous entourent...

Pour “l'Ancien” que je suis maintenant, en roulant seul, à sa propre cadence, on règle mieux sa respiration, son rythme cardiaque, ses efforts. On a moins tendance à vouloir se surpasser et, par suite, à se fatiguer le cœur.

Rien de plus néfaste à un certain âge que de suivre un train trop rapide. Pour tirer bénéfice et jouir pleinement des joies et bienfaits d'une sortie à bicyclette, il faut rester en dedans de son action. Seul, on peut le faire sans problème.

Il est des cyclotouristes qui n'aiment pas rouler seuls, qui s'ennuient alors sur la route, qui ont besoin de compagnons dynamiques et d'une ambiance de groupe. Je les comprends.

Mais le cyclo solitaire n'est pas à plaindre : il peut rouler à sa main, rêver à sa guise, photographier à son gré. On éprouve vraiment le sentiment complet de ce qu'est la liberté.

Toutefois, je pense que cette forme de cyclotourisme est propre aux personnes qui ont promené leurs roues un peu partout, qui ont passé l'époque des prouesses sportives et ont acquis une sorte de philosophie qui leur permet d'apprécier au maximum

les joies intérieures que procure la pratique de la bicyclette. Les jeunes préfèrent sans doute la vie de groupe, les sorties en pelotons, où ils peuvent s'épanouir...

Mais, quoiqu'il en soit, rouler seul de temps à autre a bien du charme!”

Robert COMBE

En groupe

Par goût du calme et de la solitude, nous avons donc laissé filer le groupe. Si antipathique, ce groupe ? De si mauvaise fréquentation, ces cyclotouristes qui roulent de concert ? Allons donc !

D'abord, il y a les amis, les copains, les camarades de club ou ceux que l'on retrouve de temps à autre. Et c'est important, les amis. "Comment va ta femme ? Et les enfants ? Tu es sorti, dimanche dernier ? Tu as eu beau temps ? Nous, on a pris l'orage dans la descente de l'Aspin ; quelle saucée !..."

Ainsi vont les langues, ainsi vont les jambes. Car l'effet d'entraînement du groupe est puissant. Synchronisme ou mimétisme, qu'importe : l'essentiel est de pédaler. Plaisir animal ou sensation simpliste ? Peut-être. Et quand bien même il en irait ainsi ? À trop vouloir jouer les intellectuels qui s'introspectent et s'analysent, à vouloir toujours faire fi de la chaleur humaine et des joies simples, à s'isoler dans une tour d'ivoire, on devient ronchon et d'esprit chagrin ; et que devient alors le plaisir de cycloter ?

Et puis, tout de même, et de façon plus terre à terre, le groupe est douillet et confortable. Dans les roues des copains, le vent freine moins, la bise est moins coupante, la monotone ligne droite se négocie plus vite parce qu'on pense à autre chose.

Enfin, vient la halte, le moment privilégié du casse-croûte. Ah, ces arrêts dans la nature, ces irrptions dans la salle du café sous le regard écarquillé des consommateurs frileux, ces invasions bruyantes peut-être mais pacifiques toujours, ces vélos qui jalonnent le talus de leurs géométries anguleuses, mini salons du cycle de plein vent, ces anoraks multicolores piquetant l'herbe du pré...

Car les cyclotouristes ne pratiquent pas un sport de compétition ; ils n'ont pas d'adversaires à distancer, de minutes ou de secondes à décompter. On ne se retrouve pas pour se mesurer aux autres, ni pour les affronter, mais pour profiter au mieux de leur voisinage et de leur compagnie. Alors, on fait de la route un salon où l'on cause. Et l'on roule à deux ou trois, voire quatre de front. Et c'est là que le bât blesse. Avec les sorties en groupe, se pose en effet le problème de la sécurité. Certes, le solitaire n'est pas à l'abri de l'accident. Mais ses chances sont plus grandes d'y échapper pour la raison toute simple qu'il tient peu de place sur la chaussée.

Il en va tout autrement d'un peloton. Outre l'infraction flagrante au Code de la Route qui impose aux cyclistes de rouler en file simple dès que les conditions l'exigent (et c'est le cas le plus fréquent), l'obstacle constitué par un groupe compact roulant aux alentours de vingt ou vingt cinq km/h constitue une source permanente de ralentissements, de dépassements risqués, de réactions excédées, hargneuses, donc dangereuses de l'automobiliste.

Et il arrive que survienne le drame.

Voilà bien l'inconvénient majeur de la pratique du cyclotourisme. Oui, sur les routes fréquentées, et surtout en groupe, le cyclotourisme est une activité à risques ; mais seulement à ce moment là !

Heureusement, les mesures préventives existent, et pas forcément des palliatifs. Foin des pistes cyclables à la périphérie des villes ; ce sont là ghettos et pièges pour deux roues, coupés d'obstacles divers et alibis destinés à débarrasser la chaussée normale des cyclistes indésirables.

Il en est qui ont trouvé mieux, et qui l'ont réalisé.

Jacques VICART, Président d'Honneur de la F.F.C.T., maintenant retraité, fut ingénieur de la D.D.E. Il a fait réaliser aux sorties de sa ville de DAX un remarquable réseau de voies matérialisées sur la chaussée normale par des bandes peintes ménageant des zones privilégiées aux deux roues. Système hautement efficace, bien moins coûteux que les pistes cyclables dénoncées plus haut.

Combien d'autres abords de villes sont ainsi équipés ? Bien peu, hélas, pour le plus grand dommage de tous les usagers. Mais l'idée de Jacques VICART est celle d'un bienfaiteur, trop méconnu des cyclos eux-mêmes, et c'est injuste.

Il reste, en rase campagne, à choisir les routes peu fréquentées, ce que font beaucoup d'entre nous. Mais gare ; leur calme est trompeur et la voiture du facteur, celle du médecin, le car de ramassage scolaire peuvent surgir dans un virage ou à un carrefour masqué par un bosquet ou une haie vive. Pour le cyclo qui roule à droite, il ne se passe rien. Mais pour les autres...

Des risques donc, mais dans certaines circonstances seulement. Et pourtant, ils roulent, nous roulons. Comme d'autres pratiquent le ski, ou l'escalade, ou le vol à voile, ou la spéléologie. Car c'est en restant confiné chez soi que l'on court un minimum de risques... à regarder faire les autres à l'écran du téléviseur.

Pour un cyclotouriste, la vie est ailleurs. Alors, conscient des risques encourus mais sachant les réduire au mieux, il prend son vent et le grand large, seul ou en compagnie, mais sur son vélo. Et c'est bien ce qui compte le plus.

Cyclotourisme au féminin

Est-il bien justifié de consacrer un chapitre aux dames et demoiselles cyclotouristes ?

Après tout, à vouloir leur ménager une place à part, n'a-t-on pas l'air de les considérer comme des cas particuliers, des exceptions ou, pire, des phénomènes ?

Or, rien n'est plus faux !

Une femme sur un vélo de randonnée bien adapté, à entraînement égal, à motivation similaire, pédale avec autant d'efficacité qu'un homme.

Bien mieux ; sa souplesse naturelle, son opiniâtreté souvent, son courage parfois, lui permettent de négocier des parcours réputés difficiles avec une aisance qui fait l'étonnement de beaucoup et suscite la déconvenue de certains...

Car les idées cheminent lentement : à écouter les remarques condescendantes et ironiques d'abord, puis amères et désabusées de ceux qui voient mis à mal leurs préjugés dans quelque lacet montagnard, il faut bien constater que les évidences ont du mal à s'imposer.

Il est vrai qu'en ce domaine comme en bien d'autres, les critères et théories en usage dans les milieux de la compétition orientent singulièrement le jugement de nombre de randonneurs...

Et pourtant, ces dames cyclotouristes, pourtant, elles tournent ! Alors, prenons vite leurs roues.

Vite, car mieux vaut ne pas les laisser filer trop loin si l'on veut profiter de leur compagnie. Pour les sous-estimer, pour jouer les lièvres de la fable, combien de pédaleurs mâles ont essuyé de désillusions.

Mais c'est la faute des messieurs ! Ce sont eux qui considèrent à priori que les dames et les demoiselles doivent NORMALEMENT être plus lentes qu'eux, qu'ils doivent FORCEMENT les rattraper si elles roulent devant et puis les distancer, bien sûr, sauf à vouloir rouler AIMABLEMENT à leurs côtés en baissant la cadence.

Voire ! Il nous arrive trop souvent d'assister à des scènes amusantes ou cocasses pour ne pas en citer au moins une, fort révélatrice, et illustrant ce genre de situation.

Nous sommes un dimanche d'août, au cours d'une randonnée montagnarde, quelque part dans le Tourmalet entre le lacet de Caderolles et la station de ski de la Mongie. Nous entrons sous la voûte d'un long pare-avalanches où des groupes de cyclos fatigués récupèrent à l'ombre malgré les mouches qui accompagnent les vaches nombreuses en ce lieu abrité.

Avec ma femme, nous grignotons la pente comme à l'accoutumée, sur notre 28 X 25 des familles, aux alentours de huit à l'heure. À cent mètres devant nous, progresse un groupe de participants ibériques familiers de cette randonnée, sympathiques basques espagnols parmi lesquels plusieurs arborant des maillots au sigle de "los conejos"(1). Vélos de course, mollets d'acier, courage de lions mais braquets trop longs, "los conejos" ont l'oreille basse : ils zigzaguent et sont en perte de vitesse.

Ce n'est pas un déshonneur, surtout en ces lieux, à condition de rester entre hommes...

L'ennui, c'est qu'après le pare-avalanches, retrouvé le grand soleil et ses ardeurs, la pente va en s'aggravant aux approches de la Mongie. Notre allure baisse un peu, mais celle des “conejos ” et de leurs collègues plus encore.

Nous voici “dans leurs roues”, tout naturellement, par la loi mathématique des différences de vitesse. Très groupés, ils occupent une large portion de chaussée.

Nous aimerions bien les doubler, discrètement, sur la pointe des pédales, mais les voitures descendantes nous gênent et nous plafonnons dans leur sillage, point fâchés après tout de cette baisse de régime qui nous ménage un répit.

Soudain, devant nous, c'est le drame. C'est le drame parce que ma femme a été repérée. Moi, cela n'aurait aucune importance : entre hommes, on n'a pas honte de ses faiblesses ; on reste en famille.

Mais ELLE ! Elle qui est là, sur leurs talons, omniprésente... Alors, vaille que vaille, on tente l'impossible. C'est le sursaut d'amour-propre : l'un des ibériques, dressé sur les pédales, accélère ; les autres, déjà mal en point, s'accrochent et tirent sur le cintre. De ma place, je ne vois pas leurs rictus mais seulement les muscles de leurs bras saillir sous l'effort. En vain. À une encablure de l'entrée de La Mongie, tout se calme, l'allure chute à nouveau, très bas, si bas que tout le monde zigzague en chœur, nous compris.

“Donde està, la mujer ? ” (Où est-elle, la femme ?) éructe alors une voix opprimée. “Aquí, aquí estoy” (là, je suis là...) réplique sans hésitation ni pitié mon épouse qui entend l'espagnol assez bien et le parle un peu...

C'est le coup de grâce, l'estocade. Englué dans une nappe de gravillons, sa roue arrière ripant sur le revêtement instable, le

“conejo” qui me précède cale soudainement et vide juste à temps les étriers pour éviter la chute. Moi-même surpris, je l'évite de justesse et, cette fois, donnant un bon coup de meule, ma femme et moi prenons les devants sans gloire ni mérite car les hidalgos écœurés ont mis pied à terre devant le premier bar de la station. Nous ne les reverrons pas.

Que cette anecdote ne soit prise par personne en mauvaise part. Le groupe espagnol aurait pu être français, ou belge, ou italien. Le “donde està, la mujer ?”, n'importe quel cycliste masculin aurait pu l'exprimer dans sa langue, ou le penser en semblable circonstance. Car ce sentiment de fierté masculine bafouée, de frustration, voire d'humiliation, est si répandu, si international qu'il s'est créé à Lausanne une curieuse association: c'est l' "A.M.B." (2), l'Amicale des Maris Battus !. Tout un programme en somme...

Cependant, pour ne rien épargner aux cyclotouristes masculins, j'aimerais faire connaître une autre histoire, pyrénéenne elle aussi (mais c'est un hasard). Elle est arrivée à Lucienne PUJOS, alias “Sidonie”, qui nous la conte ici très simplement mais d'une plume jolie.

Nous sommes en Bigorre, sur le plateau de Lannemezan, au débouché de la Neste d'Aure qui descend d'Arreau. Suivons Sidonie.

1. “Les Lapins”.

2. A.M.B. Jean Pierre MEROT, Chemin de la Prairie, 221196 Gland.

Et Sidonie pédalait...

Maintenant, cela faisait cinq ans que Sidonie était entrée chez un marchand de cycles pour se procurer “un vélo”. On lui avait gentiment proposé toute la série des “bicyclettes pour dames” et elle avait conclu en prenant une randonneuse “cadre homme ”, sous l'œil amusé du vendeur. Depuis, en compagnie de ses amis du club cyclotouriste, Sidonie avait appris à utiliser les petits braquets qui lui servaient à traverser les Quatre Vallées, à escalader les contreforts pyrénéens ou à visiter les collines gersoises avant de remonter sur le plateau de Lannemezan, terme de ses promenades. Et Sidonie pédalait... Bien sûr, ces messieurs passaient devant elle à la moindre montée ; elle les regardait mettre à profit toute la force de leurs

muscles tendus ; elle les entendait scander leurs efforts par le souffle puissant de leur respiration, elle les admirait pour cette virilité déployée qui leur permettait de franchir rapidement tous les obstacles... Pourtant, elle ne les enviait pas ; la lenteur de son rythme lui donnait le loisir d'apprécier des sensations multiples : combien de choses étonnantes et merveilleuses elle voyait sur le bord de son chemin, combien de réflexions inattendues et divertissantes venaient à son esprit pendant ces difficiles ascensions !

Ce matin-là, avant l'aube, Sidonie traversa la ville endormie. Elle espérait trouver quelque complice pour une expédition au Peyresourde. Mais elle distingua seulement les ombres d'un groupe qui se préparait pour un brevet de 200 km. Elle les salua, puis, enfourchant sa monture, elle s'engagea dans la direction d'Arreau.

Perdu dans l'obscurité, un oiseau matinal appelait le soleil ; une brise un peu fraîche balayait les trottoirs ; la dynamo ronflait contre la roue, et Sidonie pédalait...

Elle roulait tranquillement ; elle attendait l'éventuel retardataire qui la rattraperait en pestant contre son réveille-matin. Soudain, quittant les quartiers éclairés de la ville, Sidonie se sentit bien seule et fragile, avec la toute petite lumière qu'elle engendrait par l'action de son pédalage ; c'est à peine si l'énorme lueur rougeoyante des usines, envahissant l'horizon à l'ouest, atténua son appréhension durant la traversée de la lande : “autrefois Bandonniers, aujourd'hui pollution...”, un lieu peu accueillant !...

Elle descendit vers La-Barthe-de-Neste et s'élança vers la vallée d'Aure. Le vent était si vif qu'elle mit pied à terre pour enfiler son blouson: “personne ne me rejoint ; j'ai bien envie de rebrousser chemin, pensa-t-elle, déçue. De toute façon, je ne vais pas monter le Peyresourde toute seule ! Le jour va se lever, allons un peu plus loin, on verra bien...”. Elle releva la manette de la dynamo et reprit la route ; maintenant, rien ne freinait son coursier ; les jambes plus légères, le rythme plus allègre, Sidonie pédalait : elle avait l'impression qu'elle allait s'envoler.

Izaux... Lortet... Au-dessus d'un vieux mur, un bouquet de lilas en pures grappes blanches lui offrit ses effluves. Des iris en boutons gardaient l'entrée d'une maisonnette, une glycine mauve souriait sur la façade. Au carrefour du col de Coupe, Sidonie s'extasia encore davantage devant le panorama que la brume bleutée découvrait à l'instant : les prairies vallonnées semées de pissenlits, les forêts, la montagne, et le clocher de Hèches entouré de toits gris...

Le ciel se dégagait peu à peu, prometteur d'une belle journée de printemps.

Les fossés débordaient d'herbes et de fleurs pour le ravissement de notre promeneuse. Passionnée de botanique, elle les parcourait des yeux, à la recherche d'une touffe de ficaires, pour les distinguer d'autres renoncules et répondre à une question du “concours des fleurs” d'un quotidien régional. Elle arriva à Rebouc ; longeant la Neste, elle apprécia les prés qui ne tarderaient pas à être livrés à la faucheuse. Est-ce le nom du lieu, est-ce sa poésie, une phrase revint à la mémoire de notre romantique: “c'est là qu'il y en avait de l'herbe, fine, savoureuse, dentelée ; c'était bien autre chose que le gazon du clos !...”. Semblable à la petite chèvre de Monsieur Seguin, éprise de liberté, assoiffée d'indépendance, Sidonie pédalait... Son foulard flottait sur ses cheveux fous, elle respirait à pleines narines l'air frais qui descendait de la montagne. Dans la traversée de Sarrancolin, une bonne odeur de pâtisserie la fit rêver aux croissants chauds qu'elle s'accorderait à Arreau, si elle y arrivait... Prisonnière d'un certain “régime”, notre gourmande continua à pédaler ; elle s'obligea à garder sa vitesse alors que la pente s'accentuait et elle atteignit son but : Arreau !

En face de la maison des Lys, l'horloge de la halle indiquait 7 h 45 ; quelques commerçants s'activaient à leurs étalages ; le marchand de primeurs empilait des cageots de salades à côté des petits paniers aux fraises rutilantes ; le boucher faisait crisser son couteau sur l'affiloir ; un serveur au tablier blanc descendait les chaises autour des tables du bistrot ; la boulangère aidait son mari à ranger les pains dans la camionnette de la tournée...

Sidonie appuya son vélo contre la murette et entra dans le magasin ; elle choisit une brioche bien dorée, bien croustillante, avec tout ce qu'il faut de raisins bien sucrés. Un groupe d'ouvriers, en quête de casse-croûte, s'attarda à la boulangerie ; l'œil malicieux, le sourire narquois, ils lancèrent quelques goguenardises à l'intention de Sidonie ; l'invariable “vous allez loin comme ça ?” suivi du désolant “mangez pas trop, ça grimpe!” la laissèrent sans réponse. Sidonie était préoccupée ; elle se demandait précisément dans quelle direction elle repartirait après cet agréable petit déjeuner... Elle aurait bien voulu “tâter sa forme” en essayant de monter plus haut ; elle aurait aimé s'approcher de ces sommets enneigés qu'elle imaginait magnifiquement éclairés, car la matinée s'annonçait lumineuse ; elle n'avait pas envie de rentrer déjà et de ranger son vélo de bonne heure, avant d'entreprendre le ménage de l'appartement... Mais elle avait peur de l'incident grave ou compliqué

qui nécessiterait des compétences du genre “dérive-chaîne” ; elle s'inquiétait, elle s'interrogeait... Elle voulut se rassurer auprès du cordonnier qui était sorti de sa boutique pour s'intéresser à la mécanique cycliste : “y a-t-il beaucoup de voitures qui passent, dans le col, à cette époque?”

-Oh !.. sur... y a des touristes... mais vous ne pouvez pas y aller, ma pöövre ! c'est dur, vous savez!”.

Sidonie pensa qu'elle pouvait tout de même arriver jusqu'au croisement de Val Louron : elle verrait où en était la floraison des narcisses, elle ferait peut-être un bouquet... Elle ferma son sac et se remit en selle.

Son souffle était plus court, ses jambes un peu moins souples, elle sentait une douloureuse contracture sous les genoux ; pourtant, Sidonie pédalait...

Dans un buisson, un roitelet discret s'affairait ; plus loin, un geai s'envola en criant sa surprise ; Sidonie remarqua son plumage subtilement coloré, son dos brun, sa tête mordorée, son duvet blanc, ses ailes délicatement tachetées de noir.

Après Bordères, le soleil décida de se montrer complètement ; notre coquette lui présenta ses avant-bras tout pâles pour un début de bronzage.

Col de Peyresourde : 15 km. Le torrent chantait sous les énormes pierres usées par la cascade ; l'eau riait en éclats au rebond des rochers, grondait dans la profondeur des remous, bouillonnait, sautait, dansait. Aussi impétueuse, dans un élan de joie de vivre, Sidonie se mit debout sur les pédales et avança rapidement de quelques centaines de mètres...

S'asseyant à nouveau, elle retrouva son allure tranquille...

La route à flanc de montagne commençait à s'élever ; Sidonie remarqua que le marquage était double et pas tout à fait régulier: ici une pierre cernée de rouge indiquait : col de Peyresourde 13 km ; quelques pédalées avant, une borne à capuchon de plastique jaune avait annoncé : Peyresourde 12,6 km.

Elle appuyait de toutes ses jambes, tirait de tous ses bras, respirait de tous ses poumons, régulièrement, pleinement, sainement. Elle savourait son bonheur d'être là, d'avancer, de monter. Oubliées, les inquiétudes et les interrogations ! Sidonie pédalait.

Au détour d'un virage, elle tourna la tête pour apprécier le point de vue. C'est alors qu'elle comprit qu'elle n'était pas seule... Un cycliste la rattrapait, un de ces amoureux de la petite reine qui profitait lui aussi de ce magnifique samedi de mai pour gravir la route du Peyresourde.

En plein effort, ruisselant de sueur, l'homme eut vite fait de rejoindre Sidonie. Elle le salua joyeusement. Elle ne le connaissait pas, elle ne l'avait jamais rencontré, ni au cours des randonnées cyclos de la région, ni lors de ses promenades solitaires. L'homme “avalait” la route; bien courbé en avant, il était cramponné à son vélo de course, rouge et or, flambant neuf. Pour échanger quelques mots avec notre bavard, il redressa le torse, ralentit son rythme. Il expliqua qu'il manquait d'entraînement, qu'il n'avait pas son vélo, que celui-ci était à un copain... Sidonie dit qu'elle ne savait pas si elle arriverait en haut, qu'elle se promenait, qu'il faisait beau... Elle demanda à l'homme s'il redescendrait sur Arreau, et, comme il avait répondu par l'affirmative, elle déclara “A tout à l'heure! vous me rencontrerez sur le chemin du retour ; allez donc à votre train ; moi, je monte doucement, vous savez!”. Aussitôt, il se crispa sur sa machine ; se dressant sur ses pédales, il tirait au maximum sur son guidon ; les graviers giclaient loin des roues ; Sidonie fut impressionnée par ce démarrage brutal qui la laissait à son cheminement, certes besogneux et lent mais combien calme et apaisant. Elle attarda son regard sur les gouttes de rosée qui perlaient encore aux brins d'herbe du talus, elle leva les yeux jusqu'aux nuages pour suivre le vol d'un busard ; elle aima la valse gracieuse d'un pétale qui tombait d'un cerisier...

L'homme avait disparu. Sidonie commença à penser qu'il l'attendrait peut-être au sommet, et qu'elle devrait forcer un peu. Puis elle se dit qu'elle ne pourrait aller là-haut et elle continua à la même cadence. Tout à coup, son attention fut attirée par quelque chose d'insolite ; en contre-bas, parmi la rocaille et la verdure, presque dissimulé par les broussailles, un vélo!

- Mais, ce vélo rouge, c'est son vélo ! Et lui, où est-il ? Comment a-t-il pu tomber dans ce ravin en montant ? se dit-elle, inquiète. Sidonie pédalait toujours, mais son cœur battait la chamade...

Arrivée au-dessus du torrent, elle l'aperçut enfin, à une dizaine de mètres de sa monture, au bord de l'eau ; il se baissait derrière un rocher. Elle pensa alors qu'il avait été pris d'un besoin pressant... Mais elle ne comprenait pas pourquoi il avait descendu son vélo dans un coin aussi escarpé et dangereux alors qu'il aurait pu le laisser au bord de la route.

Sidonie continuait à monter, perdue dans ses pensées, perplexe, intriguée. Elle espérait revoir l'homme derrière elle ; elle était persuadée qu'il arriverait encore, superbe, déchaînant toute sa force pour arriver à sa hauteur ; et elle pédalait...

C'est ainsi que Sidonie parcourut les derniers kilomètres, en

“moulinant” son 28 X 24. Enthousiasmée par la beauté du site, les papillons, les sources et les fleurs, elle goûtait le soleil et le vent, elle rêvait... Quand elle atteignit le sommet, elle cala sa bicyclette pour remettre son blouson, déguster quelques friandises et prendre une photo. L'homme n'arrivait pas. Le foulard bien serré sur la tête, les mains rivées sur les poignées de freins, Sidonie s'élança dans la descente. Le cycliste n'y était pas. Une réelle inquiétude gagnait notre cyclotouriste : aurait-elle abandonné un camarade en difficulté ? Tous les virages se ressemblaient ; où donc était ce fameux ravin ? Peut-être ici ? Non ! ce n'est pas encore là !... Ah ! l'arbre mort, voilà l'endroit ! De vélo, point ; et l'homme n'y était plus. Et Sidonie ne l'a jamais revu...

La presse locale n'ayant pas relaté le moindre incident survenu au col de Peyresourde, notre amie en éprouva un grand soulagement.

Lucienne PUJOS

Et les jeunes ?

Il y a environ 15 % de “Sidonies” parmi les cyclos adhérents à la F.F.C.T. C'est un pourcentage appréciable. Mais combien sont-elles à pédaler pour le plaisir, en dehors de toute fédération ? Beaucoup plus, probablement...

Par contre, les jeunes de moins de dix-huit ans étaient moins de onze mille lors d'un récent “pointage” fédéral, soit 11,38 % des effectifs de la F.F.C.T.

D'où vient la relative modestie de ces chiffres ?

Certainement pas d'un désintérêt à leur endroit des dirigeants fédéraux ; commission spéciale, animateurs dévoués, compétents, stages bien encadrés, aucun effort n'est épargné...

Et pourtant les jeunes n'affichent aucun empressement à pédaler. La situation serait paraît-il similaire pour le cyclisme de compétition. Mais alors que la désaffection relative à l'égard de la course peut surprendre, il n'en va pas de même en cyclotourisme.

En effet, à aucune époque les jeunes n'ont été très attirés par nos activités, à part évidemment des minorités.

Et ceci s'explique de plusieurs manières.

D'abord, pédaler pour le plaisir de pédaler, de parcourir les campagnes le nez au vent, sans enjeu, sans carotte, sans rivalité, ne correspond pas à la psychologie juvénile. On peut y entraîner des enfants encore assez jeunes pour rester malléables ou dociles, mais que pointe l'adolescence et l'animal se cabre pour courir vers d'autres horizons. Ensuite, physiologiquement, nos longues séances de train, nos progressions opiniâtres mais lentes, nos horizons difficilement gagnés ne conviennent pas très bien à de jeunes organismes pleins de fougue qui aiment à se dépenser peu de temps mais avec vigueur.

Enfin, et cette explication vaut surtout pour les récentes décades, l'environnement urbanisé, mécanisé, robotisé, la prolifération des sollicitations vers des plaisirs faciles, vite satisfaits, vite oubliés mais vite renouvelés ne correspondent en rien à la philosophie, à l'éthique du cyclotourisme qui repose tout au contraire sur l'authenticité, sur la discrétion, sur la récompense à long terme chichement obtenue.

Du plus loin que je me souviens, j'ai en mémoire les regrets d'animateurs de clubs, de dirigeants fédéraux déplorant en maintes circonstances le manque chronique de jeunes parmi nous. Développant le sophisme selon lequel c'est le recrutement des jeunes qui peut seul assurer la survie de notre mouvement, ils oublient de prendre en compte le fait majeur que c'est le plus souvent à l'âge adulte que l'on devient cyclotouriste. Ce qui explique du reste et assure la pérennité de notre activité qui, sans cela, aurait effectivement depuis longtemps disparu.

Il me souvient, à ce sujet, d'une boutade du regretté André LALANNE qui fut secrétaire général de la F.F.C.T. sous la présidence de Léon CREUSEFOND. Il me dit un jour en épongeant son front au sommet d'une côte : “Oui, en définitive, je crois qu'il faut avoir épuisé tous les vices pour devenir

cyclotouriste...”.

Est-ce à dire que les efforts consentis en faveur des jeunes soient vains ?

Évidemment pas. Même minoritaires, ceux qui viennent à nous méritent toute l'aide et la sollicitude de leurs aînés. Simplement, il ne faut pas s'attendre à des miracles et bien savoir que, semant à tout vent, on n'engrange pas pour autant de riches récoltes, du moins quantitativement.

Mais, au fond, comme il fut écrit dans l'avant-propos de cet ouvrage, les cyclotouristes dans leur ensemble, jeunes et adultes confondus, ne sont-ils pas voués, par leur activité, à rester minoritaires ?

Car c'est la nature même de cette activité qui écarte de nous les grandes foules. Monter sur un vélo pour s'en aller sur les chemins, ça n'est pas toujours facile, ça n'est pas forcément bon marché, mais, surtout, ça rapporte jamais gros...

Voilà pourquoi je suis heureux lorsque je rencontre des jeunes à vélo, voire même lorsqu'ils me dépassent : ce sont des oiseaux rares, des espèces précieuses à protéger, mais sans exagération, ni surtout sans insistance racoleuse ; et si le volatile devenu fantasque et farouche s'envole d'un coup d'aile sans un cri d'adieu, ne nous désolons pas, ne regrettons rien.

Même sans suite, une ou deux saisons passées à pédaler parmi nous auront apporté quelque chose au jeune cyclotouriste inconstant. Et peut-être que plus tard, à l'âge adulte précisément, et quand “il aura épuisé tous les vices” comme disait A. LALANNE, peut-être reviendra-t-il au vélo. “Bonjour Monsieur ; c'est moi, Jacques ; vous me reconnaissez ? C'est vous qui m'avez mené à Pâques en Provence. Mais oui... c'était en... Il y avait Jean-Pierre et puis Gisèle et Anne-Laure. J'avais un vélo bleu et j'avais crevé à l'entrée de Martigues. Vous vous souvenez ?”

Peut-être vous souviendrez-vous ; peut-être pas. Mais vous ferez semblant. Et ce sera mieux ainsi.

Le vélo des quatre saisons

Les géographes enseignent que le propre des climats tempérés, c'est de nous offrir quatre saisons. Le chapitre qui suit ne convient donc ni aux cyclistes de l'Équateur, ni à ceux des Tropiques ou des Pôles ! Les cyclotouristes français métropolitains pédalent donc sur le rythme à quatre temps ; celui des frimas, celui des fleurs, celui des fontaines, celui des feuilles mortes.

Il faut s'en réjouir, même si les hivers donnent froid aux pieds, même si les printemps sont maussades souvent, les étés pourris parfois et les automnes laminés entre des chaleurs tardives et des froids précoces.

Mais, au jeu des quatre saisons, les redondances littéraires et les poncifs photographiques nous guettent. Eh bien soit, tant pis ; “redondons” et “ponçons” gaiement, sans complexes. Les cyclotouristes ont l'âme simple et l'œil naïf ; ils aiment le sillon capricieux du pneu dans la neige, l'arc-en-ciel entre deux giboulées, la goulée d'eau fraîche sous la canicule et le chuintement des feuilles mortes de novembre. Voici donc les éveils de Pâques, les ciels bleus de juillet, les ors de l'automne et l'exposition de blanc de janvier. Vous pourrez passer vite sur ces images, ou vous attarder, ou même remonter dans le temps en feuilletant les pages à l'envers. Car tout est permis avec un livre. En route...

Pâques catalanes

Je redoutais, dans la présentation de ce chapitre sur le “Vélo des quatre saisons” de tomber dans les poncifs ; j'avais raison : voici le premier, celui des Pâques frileuses, des Pâques aux tisons !

Mais précisément, dans ce souvenir de jeunesse que je livre ici tel qu'il a été conservé “au chaud”, si je puis dire, mon ami Robert et moi-même manquions de tisons.

Nous étions partis en cyclo-camping vers Barcelone à travers les Pyrénées que nous venions de franchir au tunnel de Viella, effroyable boyau aussi obscur que ruisselant d'infiltrations glaciales, mais permettant de déboucher, au prix de cinq kilomètres d'enfer, sur le paradis escompté de la Catalogne (1).

En fait de paradis, nous nous retrouvâmes le premier soir au creux d'une combe retirée, quelque part dans les sierras qui dominent Pobla de Segur. Comme la nuit approchait, nous résolûmes de profiter des lueurs du crépuscule pour établir notre campement. Il n'était que temps. Voici l'histoire :

1. Ce tunnel est actuellement en cours de modernisation. (N.D.L.A.)

Le dernier piquet à peine enfoncé, je me redressai avec un soupir de satisfaction et me rendis compte que la nuit en avait profité pour envahir les monts alentour.

“La solitude était profonde, s'étendant partout à la ronde...” Rarement citation de La Fontaine n'aurait pu être mieux à propos.

Du reste, Robert résuma à merveille la situation en laissant tomber cette remarque à mi-chemin entre l'ironie et l'inquiétude :

“Pour du camping sauvage, c'est du camping sauvage!”. Il l'était en effet. Établis en contrebas de la route perdue au creux des monts, aux confins de l'Aragon et de la Catalogne, nous avions aperçu, juste avant la nuit, le plus proche village allumer ses premiers feux à une distance difficilement appréciable, mais

certainement conséquente.

“Au moins, répondis-je à Robert, nous ne serons pas dérangés...”. Et de nous livrer à une série de remarques sur le tapage nocturne des terrains de camping surpeuplés des littoraux méditerranéens, par les nuits chaudes du mois d'août.

Nous prîmes, quant à nous, le repas du soir sous les étoiles. Ce fut un dîner dansant et frugal. Dansant, car le froid déjà nous gagnait et nous sautons d'un pied sur l'autre en mâchonnant vaille que vaille des bouchées de pain humectées de l'huile déjà figée d'un fond de boîte de sardines. Car, pour éviter des excès de poids, nous n'avions point de réchaud, et en eussions nous possédé que notre imprévoyance l'eût rendu sans objet car nous avions épuisé dans la journée l'essentiel de nos provisions.

Avalée la dernière miette et léchée l'ultime trace d'huile, il ne restait qu'à s'aller coucher.

Par contraste avec l'extérieur, il nous sembla d'abord qu'il faisait vaguement tiède sous la tente; de toutes façons, par cette nuit de Pâques frileuses, à plus de mille mètres et avec la neige toute proche, il ne fallait pas s'attendre à transpirer très fort. Robert avait déjà disparu au plus profond de son duvet d'où n'émergeait que l'épi rebelle d'une chevelure qu'il avait à l'époque abondante et drue.

Quant à moi, encore assis sur ma “literie”, je balançai un moment pour savoir si j'allais quitter mes chaussettes pour dormir. Je m'y résolus d'abord, mais le contact glacial de la peau avec le tapis de sol me fit incontinent changer d'avis et je remis dare dare mes extrémités à l'abri; après quoi, je remontai posément ma montre (cela se faisait encore...), ajustai sous mes reins le blouson du survêtement pour compenser un creux de terrain et me glissai à mon tour dans le duvet moutonnant et douillet.

Avant d'éteindre le petit plafonnier qui faisait mon orgueil de campeur léger, je jetai un dernier regard sur l'étrange géométrie pyramidale de la “ guitoune ” aux coutures convergeant vers le sommet de l'unique mât central. Après quoi, l'âme tranquille, le cœur au chaud et les pieds froids, j'éteignis et décidai de m'endormir.

Le froid m'éveilla en pleine nuit. Tout était glacé: l'oreiller, la fermeture du duvet, le tapis de sol, le dural du mât, ma tête, mes mains, mes pieds. Seul, un semblant de tiédeur se réfugiait au plus douillet de mon duvet, quelque part du côté de mon estomac. J'y fourrai un moment mes mains engourdies puis résolus de regarder l'heure, dans l'espoir fallacieux de l'approche du matin.

Je tenais déjà le fil du plafonnier entre mes doigts tâtonnants, mais je suspendis mon geste.

Quelqu'un marchait sur la route... Oui, pas de doute, à une vingtaine de mètres au-dessus de la prairie, un piéton déambulait. En d'autres lieux, je n'eus point prêté attention à ce fait banal. Mais là, en pleine nature, loin de partout, cette présence me parut inattendue, curieuse, insolite.

Elle devint inquiétante lorsque les pas ralentirent, s'arrêtèrent, reprirent, s'arrêtèrent à nouveau. Aucun doute : "il" venait de voir la tente. Pourquoi s'arrêtait-il ? Curiosité ? Qui était-ce ? Un paysan regagnant sa ferme isolée au retour d'une veillée ? Un garde civil ? Cette dernière hypothèse me parut improbable ; en ces temps de franquisme vieillissant, les gardes-civils n'allaient jamais seuls... Mais alors, qui ? Ses pas me semblaient se rapprocher encore, bien que toujours sur la route. J'avalai ma salive et retins mon souffle jusqu'à ne plus entendre que le bourdonnement de mes oreilles où le sang battait un peu trop vite pour un cyclo-campeur au repos.

Je me raisonnais, me morigénais, me prenais en dérision ; mais je pensais à des choses bêtes et méchantes, comme ce fameux drame de Lurs qui avait défrayé la chronique quelques années auparavant.

De nouveau, les pas crissèrent, encore ralentis, hésitants ; puis leur rythme enfin s'accéléra ; ils parurent s'éloigner. S'éloignaient-ils ? Oui, aucun doute : leur bruit décrût, et ce fut à nouveau le silence souligné par le murmure d'un proche ruisseau.

Je haussai les épaules, pour moi, dans le noir et sans témoin ; je percevais à nouveau le souffle quiet et régulier de mon compagnon dont je jalousais le sommeil sans faille.

Il fallait, quant-à-moi, me rendormir. Il fallait, mais le cœur n'y était plus. "C'est ce froid de canard", me disais-je ; mais je pensais et repensais aux pas, à ces hésitations, à cet arrêt au sommet du talus. "Il ne faudrait pas, il ne faudrait pas... il ne faudrait pas QUOI ?". Allons, l'insomnie commençait son œuvre et les phantasmes nocturnes m'envahissaient.

Réveiller Robert ? Et que lui dire ? Interrompre son bon sommeil pour des pensées fumeuses et ridicules ? Lui insuffler une inquiétude puérile et sans objet ? Susciter peut-être sarcasmes et quolibets ?

Les minutes passèrent en ces états d'âme mitigés, mais aucun bruit nouveau ne vint troubler la nuit froide. J'emmaillotai mes pieds et mes chevilles dans un pull-over, fermai le plus haut que je pus la glissière de mon duvet, me recroquevillai pour enfouir ma tête de mon mieux. Mon cœur battit plus lentement, mon souffle se fit plus régulier, mes paupières s'alourdirent et, contre toute attente, je me rendormis.

"L'aurore aux doigts de rose" chère à Homère vint jeter sous la tente ses lueurs jaunes et orange. Je m'éveillai, tout heureux de rouvrir les yeux sur le jour naissant, déroulai pour m'étirer ma carcasse engourdie puis, m'extrayant frileusement de ma gangue tiède, je remontai le curseur de la fermeture de la porte pour glisser ma tête au dehors, le nez au ras des herbes.

Je demeurai médusé ; tout était blanc de givre, raide de gelée ; blanches les pentes voisines, blanches les branches d'arbres, blancs les cailloux bordant le ruisseau, blancs les cordeaux de la tente, blanche la tente elle-même dont le double toit était durci comme carton d'emballage. Contre la haie, la toile de nylon qui abritait les vélos suintait et fumait sous les premières touches du soleil.

Robert, enfin éveillé à son tour, contemplait le spectacle par-dessus mon épaule et, réprimant un bâillement, émit cette supposition qui me laissa interloqué, puis songeur :

"C'est le froid qui a dû me faire ça : j'ai rêvé que quelqu'un marchait sur la route et s'arrêtait au-dessus de la tente..."

Une heure plus tard, le soleil ibérique ayant à peu près séché les toiles, l'estomac léger mais le cœur en fête, nous bouclâmes nos sacs et, à petits coups de pédale encore frileux, nous mîmes le cap sur le village aperçu la veille au soir, promesse d'un petit déjeuner aussi espéré que nécessaire.

Mais, ni l'un, ni l'autre n'évoqua plus, ce jour-là du moins, le promeneur de minuit..."

"De mon temps..."

Plus de trente ans de pratique assidue de la randonnée m'ont démontré que l'on a rarement très chaud à vélo, même l'été, si l'on évolue ailleurs que dans les zones proches de la Méditerranée en général, et en Corse en particulier.

Tout au contraire, les souvenirs estivaux sont plutôt marqués par des coups de fraîcheur, des départs à l'aube frileux, des averses glaciales, voire de la neige dans les hautes zones des grands cols.

D'où, en fait, la nécessité éprouvée par les randonneurs chevronnés de se munir en toutes saisons, surtout en montagne, d'un minimum de vêtue protectrice.

Par contre, évidemment, il arrive que l'on puisse parfois avoir très chaud, trop chaud, et ce sont ces excès de thermomètre, auxquels nous ne sommes en fait guère accoutumés, qui marquent notre mémoire, ne fût-ce que par leur caractère

exceptionnel. Et c'est probablement ce qui explique les affirmations péremptoires des personnes âgées qui aiment à rappeler que, "de leur temps" il y avait de "vraies saisons", des hivers froids avec beaucoup de neige, des printemps radieux (" Je mettais les manches courtes pour Pâques... "), des étés royaux, des automnes doux et lumineux.

C'est peut-être ce que j'affirmerai à mon tour lorsque ma mémoire sélective ne laissera filtrer que les faits saillants de mes pérégrinations à vélo. Comme, par exemple, ces heures musicales vécues un jour de juillet sur les routes autrichiennes.

C'était en... Mais qu'importe ; suivez-moi...

La Moldau

Dans le viseur de la caméra, les eaux vives de la Salza miroitent à contre-jour ; je tiens ma main gauche en auvent au-dessus de l'objectif, palliant ainsi au mieux l'absence de pare-soleil. Car elle est toute simple, ma petite caméra... Mais légère aussi, et maniable ! Prête à piéger l'image à tout instant, fût-ce en pleine rampe, surtout en pleine rampe, là où mes compagnons de voyage tangent et louvoient...

Pour l'instant, point de compagnons. Ils sont loin devant, et ma femme avec eux. C'est une disposition tacite, un "modus vivendi" : ils vont leur chemin sans s'occuper de moi. À moi de m'occuper d'eux avec la caméra quand cela se trouve. Et, justement, je m'en suis occupé dans la matinée, plusieurs fois, consciencieusement. Il pleuvait pourtant, comme il sait pleuvoir en Autriche au cœur de l'été, c'est-à-dire bien droit, bien serré, bien dru.

Et puis, vers midi, à l'entrée de Hieflau, le soleil est revenu. Je nous revois pique-niquant dans un jardin public avec des bancs propres, des allées propres, des corbeilles à ordures sans ordures, au point que nous y avons abandonné les nôtres avec quelque hésitation...

Et maintenant, ils sont devant, les autres. Quand je me suis arrêté sur ce pont de la Salza pour filmer un plan de cet affluent du Danube, ma femme a ralenti et un peu hésité. Mais je lui ai fait un signe de la main, une sorte de signal qui voulait dire à peu près : "Laisse-moi, roule avec eux, j'ai envie d'être un peu tranquille, je digère, je filme, je fais des photos, je vais m'arrêter souvent... Va, laisse moi, on se retrouvera tout-à-l'heure à Mariazell ; garde moi une place à table!". Occupé déjà à filmer, je perçois quelques instants encore les voix du petit groupe de mes amis qui s'éloignent. Et puis, très vite, plus rien, si ce n'est la chanson des eaux de la Salza.

En panoramique ascendant, je relève lentement la caméra qui balaie au ralenti les rives ourlées de sapins, de vrais sapins presque noirs, élancés jusqu'à la maigreur, escaladant les pentes raides des Alpes de Styrie au relief tourmenté comme décors de western. Je guette dans le viseur l'échancrure étroite entre deux rochers que j'ai d'abord repérés pour arrêter mon panoramique sur un point fixe.

Voici mes deux rochers ; et l'échancrure ; stop ! Encore deux ou trois secondes d'image stabilisée. C'est bon. Je range la caméra dans le nid douillet que je lui ménage au creux de mon survêtement, à l'abri du sac de guidon mais à portée de main. Je me mouche. Je bois une rasade. Un coup d'œil derrière moi avant de me remettre en selle. Pas de voiture. C'est merveilleux : une belle chaussée, un profil aimable, une jolie rivière, des sapins noirs, des crêtes tourmentées, et tout cela pour moi tout seul. C'est d'un luxe insolent. Et dire qu'à la même heure, du côté de chez moi, il doit y avoir des bouchons au col d'Aspin, et plus encore au Tourmalet. Car c'est l'heure où s'y rencontrent les cars de pèlerins de Lourdes, les touristes ordinaires, c'est à dire motorisés, les cyclotouristes et les cyclosportifs toutes sueurs confondues, le fourgon des gendarmes, les inévitables camping-cars qui chauffent dans le dernier kilomètre, et qui toussent, et qui renâclent, et qui calent enfin, bloquant toute la file sur les deux

versants.

Et moi, je tricote dans mon coin perdu des Alpes de Styrie, au long de la sauvage vallée de la Salza, quelque part entre Hieflau et Mariazell, sur le chemin de Vienne que nous atteindrons demain soir au terme d'un voyage d'été comme nous les aimons. Entre amis. Avec nos sacoches, et le pantalon propre pour le soir, et le rasoir, et l'appareil photo, et tout le reste... Je tricote sur mon braquet tranquille des plates songeries, mon 40-17 des familles.

Je dois aller aux alentours de vingt à l'heure. Nul besoin de compteur pour savoir cela. La cadence, les braquets, c'est à la longue comme une seconde nature. Les cyclos grisonnants sont à ce point déformés qu'un rien les alerte et les désarçonne : une tresse de guidon trop neuve ou qui fait un faux pli, des chaussures récemment changées, une selle retendue, et c'est le monde à l'envers.

Mais ici, cet après midi, rien de tel. La guidoline est sans surprises sous les doigts, les chaussures faites aux pieds et la selle inexistant, ce qui est le comble de la perfection pour cet accessoire fondamental. Et la Salza coule en chantant, tantôt à droite, tantôt à gauche, au gré des ponts qui la franchissent de loin en loin. Et je me prends à chanter aussi, ou plutôt à chantonner. Je viens de retrouver un air qui me paraît de circonstance, de couleur locale, en tout cas assorti au décor : quelques mesures de "la Moldau", cette œuvre si connue de Smetana. Evidemment, je triche bien un peu ; la Moldau, c'est un peu plus loin, en Tchécoslovaquie m'a-t-on dit ; je crois même savoir qu'elle coule vers l'Elbe et la mer du Nord. Quelle idée ! Alors que ma Salza à moi va vers la Mer Noire par Danube interposé. Les caprices des eaux sont imprévisibles. Ceux des humains aussi : voici qu'en fredonnant du Smetana, je voyage au-delà de l'Autriche. Mais qui n'a jamais voyagé ainsi ? Quel cyclotouriste dans un col familier ne s'est hissé par la pensée vers quelque haute passe péruvienne ? On nourrit les fantasmes que l'on peut ; jeune cycliste, je me prenais pour Vietto ou pour Lazaridès ; maintenant, je fredonne la Moldau en longeant la Salza...

Après tout, ceux qui vont réellement là-bas, loin, au Pérou, en Bolivie ou ailleurs, se privent de rêve dès lors qu'ils le satisfont, un peu comme le gamin qui brise la bouteille où son papa bricoleur avait construit un bateau. Il tient le bateau dans ses mains ; mais, en brisant la bouteille, il a tué le rêve. Et ça change tout !

Il n'empêche... J'aurais bien voulu, moi aussi, franchir quelque col de là-bas sur mon vélo et je masque mes regrets comme le renard de la fable : "Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des goujats!"

Mais de quoi me plaindrais-je ? J'ai connu, je connais toujours l'Aubisque et le port d'Aula, le Galibier et la Silvretta, et tant d'autres ; mieux encore : je les ai "partagés" avec ma cyclotouriste d'épouse et j'ai conscience du privilège. Du reste, on en parle souvent tous les deux : "Tu te souviens du Grossglockner ? Quel beau temps, ce jour là !... Et la grêle du passo Rombo ? Et les choucas du Jochpass ? Et les fleurs de la Grosse Scheidegg ? Et ici, et là, et là-bas ? Tu crois qu'on y reviendra ? Bien sûr, qu'on y reviendra..."

Pour la dixième fois peut-être, je recommence mon petit morceau de Smetana. Car, de la Moldau, je ne connais que quelques mesures ; alors, perpétuel "da capo" ou disque rayé, quand c'est fini, je reviens au début ; loin de me lasser, je me satisfais d'autant mieux du système que je n'importune personne.

Et puis, de toute façon, ce motif musical sans cesse repris, et qui confinerait à la rengaine pour des oreilles autres que les miennes, tient un peu de la mélodie et s'accorde à merveille avec la régularité paisible de mon rythme de pédalage et de ma progression.

Soudain, c'est le réveil brutal : au détour d'une courbe, à cent mètres à peine, la chaussée jusque-là sans surprise se cabre brutalement, me laissant juste le loisir de mettre "tout à gauche", c'est dire, pour les profanes, et les cyclistes avertis pardonneront la digression, passer le plus petit développement. Du 28-25, en catastrophe. Finie "la Moldau", au placard, Smetana ! Je redeviens cycliste tout court ; ou ça passe, ou ça coince. Et c'est vrai que je m'affole un peu, parce qu'effectivement "ça passe" de justesse. Encore un de ces hoquets à 20 % dont les routes autrichiennes ont le secret ! Évidemment, je pourrais prendre les choses avec philosophie et mettre pied à terre, sans témoin gênant... Mais voilà, un témoin, il y en aurait justement un, et le pire de tous : moi-même ! Alors, je m'acharne, je m'accroche et je m'évertue. Des esprits subtils s'attachent à établir une distinction entre le cyclotourisme tout court et un cyclotourisme dit "sportif". Ou bien ce qualificatif fourre-tout cache une autre pratique du vélo que

celle des cyclotouristes, ou bien il ne s'agit que d'un pléonasme anodin. Pour l'instant, cramponné à mon cintre empoigné par en dessous, je pencherais pour le pléonasme...

Heureusement, pour cette fois, je m'en tire à bon compte : la rampe est brève. Encore un coup de reins, l'échine arquée comme un chat en colère, et tout se calme à l'entrée d'un petit tunnel.

Et puis, de l'autre côté, évidemment, la route plonge comme elle s'est cabrée ; une mesure pour rien ; je me retrouve au niveau de ma fidèle Salza. Je profite quelques instants de l'élan de la descente pour user de mon "grand" braquet, mon énorme 46-15 qui fait sourire mon entourage mais qui me permet d'arriver à Noël en même temps que tout le monde.

Et, pour célébrer mes retrouvailles avec la Salza, je reprends l'air de la Moldau, imperturbablement. Et file la route, filent les kilomètres...

Je voudrais que cela dure encore, dure longtemps, plus longtemps que ce que me laisse espérer un panneau qui annonce Mariazell à un petit quart d'heure. Déjà ! Effectivement, voici un carrefour, une route plus large, plus fréquentée surtout, et une longue côte, mais à pente normale celle-là, qui mène à l'entrée de la petite ville. Devant moi, un jeune Autrichien à vélo se déhanche vigoureusement, voyant que je gagne sur lui, du reste involontairement. Mais, l'esprit encore en paix après ma cure de calme sur les bords de la Salza, je ne me sens pas d'humeur agressive et je lève un peu le pied pour épargner au gamin la déconvenue de se voir rejoint et sans doute dépassé par un touriste à sacoches.

Du reste, la côte s'achève et, à l'angle d'une place, voici l'hôtel que je repère grâce aux vélos de ma troupe accostés devant l'entrée. Tiens ! C'est bon signe... Si les montures ne sont pas encore à l'écurie, c'est que les cavaliers ne sont pas là depuis longtemps. Conclusion hâtive : voici mon épouse qui vient vers moi. Un coup d'œil me suffit : douchée, changée, apprêtée, parée, qui croirait qu'elle vient de pédaler toute la journée ? En tout cas, il est sûr qu'elle est là depuis un sacré bout de temps. Envolées, mes illusions !

"Ah, te voilà... On a la chambre douze ; c'est au second, à droite... Mais qu'est-ce que tu faisais ? Je commençais à m'inquiéter..."

Je fournis sans trop me troubler de vagues explications, du reste véridiques : un brin de flemme, des photos, un petit arrêt-goûter... Mais je commets tout de même un mensonge par omission : je tais sur le moment ma longue rêverie dans la vallée de la Salza et mon évasion musicale au pays de "la Moldau". Mensonge peut-être, sur le moment inconscient, anodin en tout cas. Qui n'a pas ses jardins secrets que l'on ne livre que plus tard, beaucoup plus tard parfois, lorsque revient en mémoire le souvenir d'un bel été ?

Et cette année-là, en voyage sur nos vélos à la rencontre de Vienne, nous avons vécu un bel été.

Le vieux chemin

C'est arrivé, il m'en souvient, un matin de Toussaint.

Parcourant d'un œil distrait le journal local, je suis tombé sur l'une de ces informations administratives où les services de l'Équipement avertissent l'aimable clientèle des usagers de prochains travaux sur la voie publique.

Je ne reste jamais indifférent à ce genre de littérature car il annonce en général plusieurs semaines, voire plusieurs mois d'embrouilles et de misères variées sur le secteur concerné : sens unique alterné, déviation, engins divers, longues traînées de glaise dont les fragments viennent maculer votre vélo, notamment dans ses parties intimes, sous les bases et la boîte de pédalier. Encore heureux lorsque ces grumeaux gluants ne viennent pas se nicher entre pneus et garde-boue, stoppant la machine en d'abominables raclements.

Cette fois, l'information concernait l'aménagement et la "mise au gabarit" d'un chemin forestier jusqu'à réservé à quelques tracteurs, aux 2 CV des chasseurs de sangliers et aux cyclotouristes un peu sauvages de mon acabit. "Quoi ? me dis-je, le chemin d'Arbon à Cazaunous ? (1) Ah, les sauvages, les

vandales, les iconoclastes !...”

Mon sang ne fit qu'un tour. Il faisait beau. C'était jour de congé. Je chargeai mon appareil photo, le gros, le 6 X 6, celui des grandes occasions, et je filai, ou, plutôt, je m'acheminai vers Arbon.

Dans la rude montée qui mène vers ce village du haut Comminges, je me posais des questions. Auront-ils déjà commencé les

travaux ? Les tronçonneuses, ces charmants engins qui ont depuis longtemps remplacé le chant des oiseaux dans les forêts (filière bois oblige...) seront-elles déjà en action pour “éclaircir” les talus ?

Passé le village, j'obliquai vers Cazaunous, quittant aussitôt le goudron pour l'ancien revêtement.

Plongeant d'abord vers un vallon reculé, je ne remarquai rien de fâcheux ; pas d'ornières fraîchement creusées, pas de panneaux mobiles. Le chemin était encore intact, un peu humide des brouillards de la nuit, les grandes feuilles dentelées des châtaigniers finissant de jaunir au sol et faisant même déraiper ma roue arrière sollicitée par la pente raide que je remontais à présent.

Je mis pied à terre, point tellement par nécessité que par volonté de ralentir le temps. Le soleil automnal filtrait à travers les hautes ramures et prenait à travers elles cette teinte mordorée que seuls connaissent en novembre les sous-bois de feuillus.

Car c'était la grande parade des feuilles, la symphonie des feuilles, la valse triste des feuilles. J'y laissais un peu traîner mes pieds, comme un enfant qui s'amuse de leur frou-frou. L'une d'elles, collée au pneu avant, vint se loger entre la jante et les patins de freins, modulant une manière de mélodie aigrelette qui m'eut agacé en d'autres temps mais que je supportai par jeu quelques minutes avant de déloger l'intruse. J'étais ainsi parvenu sur un épaulement de la montagne où le chemin, en faux-plat, court sur un versant sud merveilleusement abrité où il fait toujours tiède à la mi-journée, même lorsque la saison s'avance.

Ce jour-là, il y faisait presque chaud. Je m'arrêtai, appuyai mon vélo contre un tronc et saisis mon 6 X 6 niché dans un sac de selle dûment rembourré de mousse et d'une chambre à air à demi gonflée jouant le rôle d'amortisseur.

1. Ne cherchez pas: ce serait trop compliqué! (N.D.L.A.)

Et je pris des photos; des photos comme je les préfère, en contre-jour, en lumière rasante, presque frissante, avec les longues ombres portées des troncs d'arbres et celle, plus trapue et anguleuse, de mon vélo. Je prenais mon temps, variais les angles. Je consummais, dégustais mon vieux chemin, car je savais qu'il allait bientôt mourir, que ses talus moussus seraient rognés, arasés, que sa voûte d'arbres allait se muer en large trouée et que les feuilles raréfiées, au lieu de se fondre en humus souple et odorant, viendraient mourir isolément, à l'automne prochain, sur une chaussée goudronnée.

Des panneaux tout neufs, réglementaires, seraient placés aux extrémités, avec des lettres et des numéros, faisant du vénérable passage une route ordinaire, une petite route certes, mais une route tout de même.

Je devinais, pour l'été suivant déjà, les touristes motorisés en quête des "Pyrénées, frontière sauvage", les éclats de voix, les auto-radios, les claquements de portières, les reliefs de repas pourrissant dans les fossés parmi les sacs en plastique...

Je rangeai mon appareil, bus à mon bidon une grande goulée, la tête levée et les yeux fermés, car éblouis.

Les insectes attardés, ragaillardis par la tiédeur des lieux, bourdonnaient sous les branches et crissaient sur le talus. A peu de distance, venant du proche village de Cazaunous, me parvenaient des cris d'enfants, eux-aussi en vacances.

Rouvrant les yeux, j'observai à la verticale la traînée argentée d'un “jet” faisant route au Nord, peut-être vers Orly ou Roissy. Il me vint un instant l'image insolite et loufoque des banlieues de la capitale, d'Orly-ville ou de Choisy-le-Roi.

Étrange vision...

Je repris mon vélo, et comme la piste, désormais descendante, débouchait sur les toitures brunes de Cazaunous, je retrouvai le goudron et je dis adieu au vieux chemin.

Noël au balcon

“Pour le cyclotouriste, la bicyclette est de toutes les saisons”.

Jean Bobet - “Cyclisme de plaisance”.

La goutte d'eau s'enfle et s'allonge un bref instant, s'irisant au soleil ; elle se détache presque aussitôt de son éphémère pédoncule, disparaissant de mon étroit champ de vision. Et, dans la seconde même, une nouvelle goutte prend forme, s'enfle, s'allonge, s'irise...

Cadré entre la courbe pelucheuse de la visière du bonnet d'hiver et les bosses chamelières des genoux relevés, un pan de ciel bleu sert de fond au spectacle. Le dos et les reins calés contre le bois tiède du refuge, la nuque nichée dans la courbe de mes mains, je compte encore une dizaine de ces gouttes tombant d'un ourlet de neige fondante sur le bord du toit. Je sens venir ce léger sommeil, cette torpeur des après-repas qui est le propre des vieux chiens et des cyclotouristes de second âge.

Je ne m'endors pas tout à fait cependant. Un reste de conscience me laisse percevoir la présence de mon épouse assise près de moi, une présence trahie par les petits gestes, les froissements de papier, les frôlements d'anorak contre le bois du refuge, le râclage du sac de guidon où elle range les reliefs de son casse-croûte.

Un reste de conscience qui me permet aussi de songer que c'est Noël, qu'il fait grand beau sur les Pyrénées, que tout est calme alentour sur les pentes du Peyresourde parce que les foules, dans leur majorité, se remettent au logis de leurs réveillons.

Nous sommes partis tous deux, vers les 9 heures, de notre piémont Commingeois noyé sous un brouillard blanc de bon augure : nous avons, comme prévu, “percé la couche” et retrouvé le grand soleil dès le seuil de Labroquère, là où la Garonne se dégage des monts pour gagner la plaine. Et puis, sans hâte ni paresse, nous avons remonté la vallée par la rive gauche, là où le soleil vient plus tôt allumer ses feux aux vitres des maisons et découper sur le talus les ombres sautillantes des cyclistes...

Il a fallu pourtant affronter, sur une dizaine de kilomètres, la zone encaissée et glaciale, blanche de givre, où la route se glisse entre le torrent de la Pique et les pentes boisées qui tombent raides des hauteurs du Burat. Et puis, un peu en amont de Cazaux-Layrisse, ce hameau où Victor Fontan, champion des Tours de France d'antan, aurait emprunté un jour le vélo du curé pour se dépanner, le soleil a repris ses droits, ses pleins droits. Au point que, dès les premières rampes du Peyresourde, franchi le bas fond où bouillonnent les eaux de l'One, nous avons dû ôter anorak, blouson et même pantalon de survêtement pour négocier à l'aise, et en tenue quasi estivale, les côtes qui font se cabrer la route aux approches de Saint-Aventin et de Garin.

À Garin, comme à l'accoutumée, j'ai divorcé d'avec mon épouse : elle, préférant poursuivre par la route “normale”, moi affectionnant la bretelle ensoleillée mais détournée de Portet de Luchon. Cette séparation de corps, tacite et presque rituelle, s'accompagne inmanquablement d'une sournoise compétition du couple désuni car, presque partout, l'un peut apercevoir l'autre, jugeant d'un coup d'œil son avance ou son retard. Et, inmanquablement, je me suis rendu compte, à la sortie de Portet, que l'apparente avance que j'avais prise d'abord se transformait en incontestable retard, la route allant se perdre, au prix d'une sensible rallonge, aux creux d'un vallon. Du reste, j'aime bien ce vallon, cause pourtant d'un match toujours perdu d'avance. J'y sais des murs de pierre sèche où crissent au cœur de l'hiver des insectes en miraculeuse survie ; j'y sais aussi un vieux berger, vingt fois photographié, et qui chauffe ses rhumatismes, gardé par ses moutons, sous une capote si avachie et si fanée qu'on ne peut discerner si elle est une relique de la dernière guerre ou de l'autre, la “Grande”.

Et ce jour de Noël, une fois encore, les destins des époux séparés se sont rejoints au sommet du col. Il faisait tiède, mais il faisait faim aussi. On a décidé de descendre un peu sur le versant d'Arreau, à deux kilomètres sous le col. Là, sur la droite, ancré dans les herbages de la soulane, un refuge à louer, volets clos mais galerie ouverte, laissait fondre au soleil de décembre quelques ultimes résidus de la dernière chute de neige.

Et c'est ainsi qu'après mon casse-croûte, les reins au chaud, les genoux relevés et la visière de mon bonnet à demi rabattue sur mes yeux, je m'assoupis.

Une dernière goutte d'eau, plus lente, plus paresseuse que les autres, s'irise elle aussi, hésite cette fois deux ou trois secondes puis choit à son tour. Les yeux rouverts, redressant un peu la tête, je vois au-delà de mes genoux les crêtes étincelantes du Lustou, de la Belle Sayette, du Pic du Midi de Genos. Sur le versant opposé à la soulane, dans l'ombre bleue, la sapinière de Balestas donne à la combe terminale du col une note nordique ou alpestre.

“C'est Noël”, me dis-je, et je baille voluptueusement en songeant que le cyclotourisme est une grande chose.

Deux minutes plus tard, gants d'hiver enfilés, cagoules serrées, nous reprenons nos montures pour disparaître dans les courbes dévalant vers Arreau. En ce début d'après-midi, quelques voitures de skieurs plus ou moins remis des agapes nocturnes, montent de la vallée. Pour eux, sans doute, ces deux cyclistes emmitouflés, hors de saison et hors du temps, doivent faire figure d'originaux, voire de loufoques. Mais on est toujours le marginal de quelque chose. L'essentiel est bien d'y croire.

Comme on croit au Père Noël.

On se promène

Évidemment, le verbe prête à sourire ; on fait la moue. Eh bien, soit, ne vous promenez pas ! Tout le monde a le droit de ne pas se promener...

Pourtant, il en est qui aiment bien ; et pas seulement des rêveurs, des timorés ou des poussifs. Non. Des “dûrs-à-cuire”, des pédaleurs au long cours, des diagonalistes, des médaillés, de ceux qui ont dans les yeux tous les horizons de France, de Navarre et d'ailleurs.

On peut en surprendre, le matin à la fraîche ou aux heures douces de la soirée. Ils dégustent leurs petits chemins comme on plonge la cuiller, un soir d'été, dans une glace à la vanille, en fermant à-demi les yeux...

Et l'on voit ces baroudeurs des grandes plaines, ces familiers des cols vertigineux, s'arrêter ici ou là au moindre prétexte, voire sans prétexte du tout. Ils s'enfoncent dans un chemin creux, se retrouvent à pied sur une sente incertaine, se chamaillent avec les chiens outragés sur leur territoire. Bref, ils se promènent... en promenant leurs souvenirs ou leurs projets.

Et puis, il existe aussi des promeneurs à part entière, de ceux qui trouvent leur bonheur sans jamais s'éloigner beaucoup de leurs horizons familiers.

Et ceux-là en savent autant sur le cyclotourisme que beaucoup d'autres.

Sur leur vélo, ou à côté de leur vélo, ils se promènent.

Et c'est tout. Et c'est merveilleux...

C'est merveilleux parce qu'on ne dépend plus de rien, ni de personne. Nul horaire précis, pas d'itinéraire minutieusement tracé et méticuleusement respecté. On va, on vague, on vague, on vagabonde. On se sent l'âme d'un Jean-Jacques Rousseau: “Aperçois-je une rivière, je la côtoie ; un bois touffu, je vais sous son ombre... Je passe partout où un homme peut passer, je vois tout ce qu'un homme peut voir...” (l'Émile - Livre V).

Mais gare ! À ce petit jeu, délicieux et innocent si on s'y livre de temps à autre, le cyclotouriste relègue au second plan le plaisir proprement dit du pédalage. Les petits chemins explorés au ralenti, les arrêts fréquents, les intermèdes pédestres, ce n'est plus du vélo ; plus tout à fait en tout cas.

À force de déconcentration, d'insouciance, on se laisse gagner par l'indolence et la paresse musculaire ; on se ramollit. Et de renoncement en abandon, on n'est plus un cyclotouriste mais un simple flâneur. Ce n'est en aucun cas péjoratif, mais c'est très restrictif.

Ici comme en bien d'autres domaines, l'excès devient défaut et à force de trop vouloir se garder des

efforts, on tombe dans le travers de la nonchalance.
Mais le risque est faible : comme le loup de Marcel Aymé qui n'était devenu bon que le temps de quelques jeudis avant de croquer Delphine et Marinette dans les délicieux "contes du chat perché", le randonneur devenu promeneur pour quelques heures sent vite monter une frénésie de kilomètres, une irrésistible envie de se remettre en selle pour de bon. Au diable les petits ruisseaux et Jean-Jacques Rousseau. C'est pédaler que l'on veut, monter des côtes, escalader des cols, foncer dans le vent... Jusqu'à la prochaine tentation, l'herbe tendre et les petits oiseaux.
Ainsi vont les cyclotouristes...

Haltes et rencontres

"L'essentiel, en cyclotourisme, ce n'est pas tant de savoir monter à bicyclette que d'apprendre à en descendre."
Henri Bosc

Cette phrase est à peine une boutade... On y relèvera cependant que l'art de descendre de vélo suppose que l'on sache d'abord y monter...

La remarque n'est pas innocente, car à vouloir trop insister sur la nécessité de mettre pied-à-terre, on occulte la raison d'être principale du cyclotourisme qui demeure le plaisir d'aller à bicyclette, c'est à dire de pédaler !

Et il existe une dynamique du pédalage, un élan de l'esprit, ce "contact" déjà évoqué en ces pages, et qui conditionne tout le reste.

"Haltes rares et courtes", préconisa par ailleurs Vélocio. Il faut donc faire la part du feu. À trop vouloir s'arrêter, contempler, photographier, on peut glisser sur la pente insidieuse de la flemme et du renoncement.

Néanmoins, pour le cyclo-photographe (ou cinéaste...), ces arrêts sont des nécessités ; car il n'y a pas de miracle : si le "bon sujet" surgit au détour du chemin, si un soleil parcimonieux vient lécher la vieille chapelle quand vous passez par là, si un groupe d'amis se présente à vous momentanément au complet, il faut saisir l'occasion. C'est facile : il n'est que de sauter de la selle et d'abandonner la monture sur l'herbe du talus. La chasse aux images est à ce prix.

Est-ce trop cher payé ?

On peut se le demander parfois : Le cyclo-photographe, déchiré entre deux tendances, celle du pédaleur et celle du chasseur d'images, n'a-t-il pas le sentiment de tout gâcher, et sa sortie à vélo coupée de trop d'arrêts, souvent aux instants les plus inopportuns, et sa quête de clichés contrariée par les impératifs de la progression du groupe ?

Car le cyclo-photographe ne doit compter sur personne ; les autres vont leur chemin. Un ou deux compères, plus patients et plus amicaux, feront peut-être l'effort d'attendre l'opérateur à plusieurs reprises, mais ils se lasseront à leur tour et le moment viendra où il faudra se résigner à la solitude ; ce qui ne serait pas dramatique en soi : Le cyclo-photographe est le plus souvent un chevronné qui sait fort bien se débrouiller tout seul.

Malheureusement, avec la disparition du groupe, c'est aussi le gibier qui s'envole. "Un seul être vous manque et tout est dépeuplé", écrivit le poète qui ne pensait pas aux cyclotouristes.

Alors, il ne reste plus à l'opérateur qu'à rengâiner son instrument dans un soupir et à piquer des deux pour une course poursuite éreintante et souvent sans espoir.

Pourtant, ils sont bien contents, "les autres", de se voir à l'écran lors des projections hivernales ; ils sont heureux de glisser dans leurs albums un souvenir du Brevet de 100 km ou du Rallye du Bois Fourchu.

Et ils sont reconnaissants à leur ami photographe d'avoir pensé à eux. Mais, sur la route, eux ne pensent pas à lui. Certes, à sa prière, ils se prêteront une fois ou deux à ses exigences, s'arrêtant un moment pour poser devant le vieux donjon ou roulant plus lentement pour les besoins d'un bon cadrage. Mais il ne faudra pas trop exiger d'eux et le preneur de vues le sait bien.

Il arrive aussi au cyclo-photographe de chasser autre chose que ses congénères ou les manoirs au creux des bois. C'est alors la quête des contre-jours, des rencontres inopinées et pittoresques ; débusquer le "folklore vivant" relève à notre époque de la chance ou de l'exploit tant notre civilisation tend à niveler les différences.

Heureusement, il reste dans la France profonde des occasions de saisir le berger dans sa cape gonflée de vent, ou la fermière sur un vieux vélo menant le troupeau à la pâture ; il reste le coq saluant la montée du soleil, les chevaux nimbés de vapeur dans un pré blanchi par la gelée du matin ; il reste le matou derrière la vitrine d'une boutique, les étals du marché au chef lieu de canton...

Dans cette quête, le cyclotouriste est roi car il est silencieux dans son approche, assez lent pour tout voir, assez rapide pour ne rien manquer, assez agile pour s'arrêter à l'instant, assez discret pour n'effaroucher personne, assez poli pour ne pas heurter son sujet.

Car, à ce petit jeu, il est des précautions à prendre. Le berger ou le laboureur ne sont pas des animaux du zoo et il convient de s'y prendre avec adresse ou diplomatie pour ne pas froisser leur amour-propre. Pour un cycliste, c'est assez facile : il existe une connivence entre ceux de la terre et ceux du chemin.

Mais ce n'est pas gagné d'avance. Il me souvient de m'être fait vertement éconduire par une aïeule vendéenne qui avait pour elle une magnifique coiffe, un grand panier et des sabots mais contre moi une hargne qui a découragé mon zèle maladroit.

Mais au bout du compte, ces chasses incertaines, ces déceptions parfois, ces réussites aussi, ces coups de chance ne laissent pas de regrets. Non, ces haltes, ces déconvenues, ces lâchages, ces courses poursuites ne sont pas trop cher payer une seule belle image, une seule scène sauvée de l'oubli, un seul sourire d'un ami ravi du cliché que vous lui offrez.

Et si un jour, lassé de quêtes photographiques décevantes ou malchanceuses, vous décidez de partir sans appareil, en cycliste à part entière, il vous arrivera l'inévitable ; une série d'occasions merveilleuses, de scènes introuvables, d'éclairages de rêve, et vous souffrirez mille morts de vous trouver démuné, chasseur désarmé en présence de gibiers alléchants. Et vous jugerez que l'on ne vous y reprendra plus, que vous ne laisserez plus jamais à la maison votre appareil.

Ce qui vous vaudra, à la sortie suivante, un ciel uniformément gris, une lumière plate, un décor insipide, des compagnons impatients et grognons. Et vous rentrerez bredouille. Ainsi va la vie...

L'ennemi public N° 2

Pour un cycliste, l'ennemi public n° 1, c'est l'automobiliste. C'est de lui que vient le bruit, de lui que vient la pollution, de lui que vient le danger, de lui enfin que peut venir la mort...

Mais l'ennemi public n° 2, c'est le chien. Je devrais écrire certains chiens. Car il en est des canidés comme des conducteurs de voitures ; il y a des calmes, des placide-museau, mais aussi des agressifs, des hargneux, des surnois, des fous-furieux.

Et puis, il faut compter avec les lieux, les saisons, le comportement des maîtres. Dis-moi comment est ton chien, je te dirai qui tu es...

Les histoires de chiens parmi les cyclotouristes sont aussi nombreuses que celles de leurs démêlés avec la S.N.C.F. ou les gravillons des services de l'Équipement. C'est tout dire !

Evidemment, j'ai aussi "mes" chiens. Une meute de chiens, de tous âges, de tous poils, de toutes races et de plusieurs générations.

Tenez, par exemple, ceux de "Cante-Renard". Paix à leurs âmes de chiens, car la ferme de "Cante-Renard" a depuis des années perdu ses vieux habitants et les chiens n'y jappent plus depuis longtemps. Mais, cet hiver-là, les chiens de "Cante-Renard" étaient là, et bien là. Il faut dire que les chiens, j'entends

les chiens ruraux et non les toutous urbains, ont des habitudes folâtres et nomades, suivant leurs maîtres aux travaux des champs à la belle saison, s'absentant de chez eux aux périodes amoureuses mais redevenant casaniers durant les semaines de froidure où ils demeurent désœuvrés. Or l'oisiveté, dit le proverbe, est la mère de tous les vices...

Je me vois encore progressant sur un maigre chemin vicinal, vaguement goudronné et faisant le gros dos vers le sommet de la colline où se profilait la masse trapue de "Cante-Renard", son grand toit incliné vers le nord-ouest presque jusqu'au sol, comme un vaste béret couvrant une nuque frileuse. Derrière la ferme, trois chiens jouent dans un verger. Je les ai vus, mais la haie qui borde la route me dissimule encore ; pour combien de temps ?

Soudain, au beau milieu de la rampe que je négocie au ralenti sur le petit plateau, une nappe de gravillons crisse sous mes roues. Tout est perdu ! Les chiens ont entendu, tous les trois en même temps. Un cycliste : quelle aubaine ! On va passer un bon moment...

Et c'est la course folle ; et que je trotte, et que je jappe, et que je hurle... En quelques secondes, les attaquants sont à pied d'œuvre. Il faut agir, très vite. Pas question de les distancer : la rampe est trop forte et je n'ai même plus le loisir de tourner bride pour la redescendre.

Quand il s'agit d'un chien isolé, on peut l'effrayer en hurlant plus fort que lui (cela fait un joli concert...), en le feintant, en esquissant le geste de ramasser un caillou. Certes, dès qu'on a le dos tourné, il revient à la charge mais, passé le point chaud de la maison de ses maîtres, il renonce assez vite et rentre chez lui sans insister.

Mais quand ils sont plusieurs, ces importuns quadrupèdes progressent sur des fronts convergents et s'excitent mutuellement. Que l'un d'eux recule, les autres contre-attaquent.

C'est bien ce qui m'arrive. J'ai bien sûr sauté du vélo en voltige pour faire face ; cette brusque manœuvre provoque chez les assaillants un instant d'hésitation...

De maîtres, point. Ils se chauffent chez eux, ignorants du drame qui se déroule tout près ; ou bien, témoins discrets et un peu sournois, ils s'amusent d'un spectacle qui rompt un moment la monotonie des jours d'hiver.

Pas de salut à attendre de ce côté. Il faut prendre un parti. Je saisis alors ma pompe, gesticulant et agitant mon arme comme Zeus sur l'Olympe brandissant la foudre.

Miracle ! Ce mystérieux objet brillant et fuselé stoppe net la meute. Comme dans toute troupe mise en échec, il y en a toujours un qui donne le signal de la déroute. Celui-ci est un Taïaut à l'œil stupide, aux longues oreilles pendantes et aux pattes flasques comme celles de Dingo ; il s'esquive en glapissant et se glisse sous une haie.

Les autres, rudes corniauds anguleux aux poils de l'échine hérissés, prennent leurs distances mais ne quittent pas les lieux. C'est moi qui, pas-à-pas, cède du terrain, mon guidon d'une main et la pompe de l'autre, arme de dissuasion aussi légère que dérisoire et qui ne joue son office que par sa relative ressemblance avec la trique dont les maîtres doivent user parfois.

Cependant, mètre après mètre, je me rapproche de la crête et, surtout, je m'éloigne peu-à-peu de la ferme maudite ; cet éloignement relatif semble calmer le courroux des fauves qui restent menaçants mais moins pressants.

Dès que je sens la chaussée à peu près horizontale, tenant toujours ma précieuse pompe haut levée, je me remets en selle, chausse un cale-pied et démarre sèchement ; sèchement mais lentement, car ma chaîne est restée sur le petit braquet de la montée. Incapable de changer de vitesse avec mes mains occupées, je mouline éperdument, cependant que mes corniauds, à nouveau enhardis par ma fuite accélérée, semblent reprendre, si l'on peut dire, du poil de la bête et se rapprochent à nouveau.

Mais après la montée, dans cet océan de collines qui forment le piémont pyrénéen, vient la descente. Elle fait son office. Ma vitesse augmente. La distance entre les corniauds et moi aussi. Bientôt, je ne les entends plus. C'est fini pour cette fois. Mais, pour un cyclotouriste, quelle vie de chien !

En montagne

Il faut rendre à César ce qui lui revient : c'est au "Tour de France" que beaucoup de cyclotouristes doivent leur attirance pour les routes de montagne.

C'est pour emprunter les mêmes lacets qu'Antonin Magne et André Leducq, que nos aînés furent fascinés par le Galibier et le Tourmalet...

C'est en pensant à Louison Bobet ou à Charly Gaul, à Jean Robic ou à Federico Bahamontes que nombre d'entre nous ont gravi pour la première fois l'Aubisque ou le col de Vars.

Et c'est sur les traces de Bernard Hinault qu'une foule de cyclistes contemporains ont découvert le Granon !

Bien sûr, avec l'âge et l'expérience, les choses peu à peu se décantent et les motivations peuvent changer, radicalement parfois, au point que nombre de cyclotouristes évitent soigneusement les zones où passe "le Tour" ; non point qu'ils brûlent ce qu'ils ont adoré, mais parce qu'au fil des ans c'est la montagne elle-même et ses sortilèges qui ont pris le pas sur les anciennes fascinations.

Et l'on revient au Galibier pour le Galibier, au Tourmalet pour le Tourmalet.

Et pour soi-même...

Mais qu'importent les raisons. Du reste, il n'est de meilleure illustration à ce propos que ce jugement de Jacques Faizant :

"On peut, certes, faire de la randonnée sans escalader des montagnes, comme on peut aussi boire de l'eau avec du Roquefort, fermer les yeux et n'écouter que le son d'un film de Marilyn Monroe ou commencer un roman policier par la fin. Tout est permis en cyclisme, même de se gâcher le plaisir."

Monter...

"Se gâcher le plaisir...". L'expression n'est pas aussi moqueuse ou ironique qu'il y pourrait paraître. Évidemment, la montagne évoque l'effort, le long effort. Et nul, j'écris bien nul, ne saurait prétendre n'avoir jamais peiné sur son vélo dans la montagne.

Les cyclotouristes les mieux entraînés, les mieux équipés, les mieux organisés, les plus pondérés, n'échappent pas, une fois ou l'autre, à des minutes ou des heures difficiles. On peut ruser avec les lois de la gravité, composer avec la pesanteur. Mais la montagne ne fait pas de sentiment. Elle n'a de haine ni d'amour pour personne. Elle EST ; c'est à nous de compter avec, et, si l'on va vers elle, de jouer le jeu en fonction de nos moyens.

les Pyrénées des derniers kilomètres du col de la Marie Blanque par son versant Ouest, ou de la Crouzette ariégeoise par son versant de Biert ; on dompte dans les Alpes les derniers lacets qui mènent au refuge Auronzo, dans les Dolomites.

Mais c'est dans les Dolomites aussi que l'on doit renoncer à forcer les trois kilomètres à 24 % qui vous guettent dans un certain passo nigra, du côté de Bolzano. On en grignote quelques hectomètres, un kilomètre à l'extrême rigueur, mains au bas du guidon, le nez sur le pneu avant, coudes écartés, la fesse haute et le mollet tremblant. On ruse, on zigzague, le pied dans sa course basse s'arrête, hésite à remonter.

Et puis, à un certain moment, il ne remonte plus du tout. Vous calez, tout simplement, tout bêtement, sans l'excuse d'une hypoglycémie, d'une digestion contrariée ou d'un revêtement hostile : le Passo Nigra est revêtu d'enrobé !

Pour seule consolation, vous vous rendez compte, une fois à pied, que vous avez buté sur un mur ; arc-bouté sur votre machine, les mollets étirés par l'angle du pied avec le tibia, vous poussez votre engin comme une brouette, à petits pas... Après quoi, ironie des choses, vous aboutissez à un long faux plat et à une fin de col sans histoire !

La montagne, c'est donc aussi cela, il ne faut pas le celer. Mais c'est aussi le reste, tout le reste, qui est le lot des randonneurs et qui échappe inexorablement au coureur qui n'est pas là pour musarder, ou au "cycloportif" qui s'évertue sur des rampes prestigieuses dont le décor lui est secondaire.

Pour nous, ce décor est au contraire primordial. Et il nous déçoit rarement.

Je ne veux pas me laisser glisser vers la dithyrambe. On ne décrit pas les lacets du Stelvio face au glacier de l'Ortle. On ne dépeint pas les rayons obliques du soleil dans les sapinières du Pordoï, on ne s'étend pas sur la vertigineuse corniche de Combe Laval dans le col de la Machine, ni sur la vue aérienne des villages de la vallée d'Aure vus de la Hourquette d'Ancizan.

Mais comment ne pas regretter, par contre, l'ancien Tourmalet, au temps encore proche où sa chaussée se hissait sur des versants non défigurés par des pylones de remonte-pente ou le béton de "stations intégrées", pour user d'un vocable à l'euphémisme cruel...

À ces quelques déconvenues près, oui, la montagne reste le domaine privilégié du cyclotourisme. Oui, Jacques Faizant qui la connaît bien a eu raison de l'évoquer à sa manière.

Et c'est sans hypocrisie ni démagogie que j'ai voulu la privilégier dans cet ouvrage.

À vos petits braquets !

... Et descendre

C'est un lieu commun, chez les cyclistes, d'évoquer la descente comme une récompense, un corollaire espéré et mérité des efforts de la montée.

C'est vrai la plupart du temps ; et cette facilité qui nous est offerte, depuis l'invention de la roue libre, de dévider en quelques minutes l'écheveau de lacets patiemment enroulés à la montée nous place, sur ce plan, en position avantageuse par rapport à nos cousins, les randonneurs pédestres. Néanmoins, s'imposent alors les notions de prudence que suppose toute descente, car cette facilité même de la dégringolade présente un double aspect.

Ou bien, une plongée vers la vallée, c'est un peu comme une table servie : affamés, vous dévorez l'espace offert, vous vous grisez de vitesse, du reste souvent surestimée... Le chuintement de l'air augmente jusqu'à se faire sifflement, hululement. Vous n'êtes plus vous-même. Enfilant les courbes à corde tendue, ignorant les gravillons aimablement offerts à vos roues par les soins de "l'Équipement", oublieux des moutons qui déboulent des pâtures, jouant peut-être à qui "perd-gagne" dans les virages masqués, vous rejoignez tout faraud les faux plats des basses zones où vous attend l'habituel vent de face qui remonte la vallée.

Ou bien, refrénant votre appétit, gourmet plutôt que gourmand, plus délicat que glouton, vous vous laissez glisser en douceur, au ralenti parfois, guettant les points panoramiques, appréciant les distances trompeuses qui vous séparent du torrent ou des granges aperçues en contrebas. La descente est alors un dessert dégusté à plaisir retenu, à virages comptés... et contrôlés !

Le fond de la vallée ? Bientôt, mais pas encore... Pas encore, parce qu'il est un peu frustrant de défaire trop vite l'ouvrage besogneusement tissé ou tricoté sur le versant opposé. Partagé entre la facilité de la plongée en roue libre et le sentiment d'un gaspillage des mètres engrangés si lentement, on mesure à chaque lacet la perte rapide d'altitude ; quelques minutes seulement et l'échancrure du col n'est plus, tout là-haut, qu'une fissure à peine discernable ; l'hôtel du sommet, imposante bâtisse, n'est déjà qu'une protubérance détachant sa silhouette anguleuse et rétrécie sur un fond de nuées échevelées. Et ce lacet où vous marquez un arrêt pour mieux fermer votre anorak ou essuyer vos lunettes, cette courbe parfaite construite sur le vide comme un chemin de ronde, vous les reverrez, dans quelques minutes à peine, en levant haut les yeux, accrochés à la pente comme la tour médiévale d'une "citadelle du vertige"

de l'épopée cathare. Miracle ou sortilège des déplacements en trois dimensions, du tassement des perspectives en contre-plongée succédant aux raccourcis des vue plongeantes...

Mais la logique est là de votre progression : regrets ou pas, de lacets en lacets, d'étages en étages, les pâtures rases, des hautes zones cèdent la place à la forêt. Et au sortir de celle-ci, voici le premier hameau, le premier replat, une brève contre-pente peut-être qui va vous obliger à un effort oublié et douloureux à vos jambes raidies.

Et voilà : le charme est rompu ; vous avez dilapidé votre capital au gré du vent, de ce vent fou de la dégringolade qui vous laisse un peu ivre et un peu sourd aussi jusqu'à ce qu'un réflexe de déglutition vous restitue tout soudain la musique du proche torrent aux eaux assagies elles aussi.

Le fond de la vallée ? Mais oui, cette fois, vous y êtes !

Les rendez-vous sous la lune

B.R.V., R.V.V., R.C.P...

Les initiés ont reconnu ici les sigles de plusieurs “Brevets cyclo-montagnards”, ces randonnées officielles programmées chaque année à date fixe et organisées sous le label et selon les règlements de la Fédération Française de Cyclotourisme.

Brevet de Randonneur des Vosges, Randonnée Velay-Vivarais, Randonnée des Cols Pyrénéens... La liste n'en est pas exhaustive, il s'en faut ; mais ce n'est point ici le but.

De toutes façons, quelle que soit l'épreuve (ne craignons pas le terme), les réjouissances, à quelques nuances près, sont

celles-ci : départs à deux ou trois heures du matin, pelotons innombrables égrenant leurs milliers de feux dans les courbes du premier col de la journée, longues séances alternées de petit plateau et de roue libre ; retours enfin, après des fortunes ou infortunes diverses, du début d'après-midi aux “heures grises où les lions vont boire”.

De nombreux récits naissent chaque année de ces équipées. Celui qui suit est un peu particulier puisqu'il émane de Jean Bobet. Il nous conte en effet, dans son optique d'ancien coureur professionnel, ses impressions de cyclotouriste au cours d'une “Randonnée des Cols Pyrénéens”.

Pourquoi Jean Bobet ?

Parce qu'il réunit sous une même plume le savoir-faire de l'écrivain et la double expérience du coureur cycliste qui a fait carrière dans les pelotons de haut niveau, puis qui a voulu et su devenir un authentique randonneur “recyclé” depuis nombre d'années déjà dans notre monde cyclotouriste.

Au demeurant, bien peu de coureurs professionnels, anciens ou récents, l'ont imité. Il y en eut pourtant, tel Eugène Christophe, de légendaire mémoire : le premier maillot jaune du Tour de France figura longtemps parmi les plus actifs vétérans du cyclotourisme.

La rareté de ces transfuges, ou plutôt de ces convertis, s'explique de bien des manières et il n'est pas dans notre propos d'en dissenter ici... Du reste, tant au plan physique qu'au niveau psychologique, Jean Bobet a lui-même analysé, dans son ouvrage “Cyclisme de plaisance”, les différences qui distinguent le coureur du cyclotouriste, ainsi que les difficultés éprouvées par un ancien professionnel pour pédaler au diapason des randonneurs.

Aussi, comment ne pas évoquer à nouveau le loup de Marcel Aymé déclarant, la patte sur le cœur: “Je suis devenu bon, vous savez !...”

Jean Bobet, lui aussi, est devenu bon... Certes, du loup il a gardé de vieux réflexes, et même le pelage si l'on ne considère que sa fine monture de compétition, dénudée ainsi qu'aux plus beaux jours. Pourtant, à y regarder de près, les plateaux du pédalier ont sensiblement rétréci à l'usage, cependant que grandissaient en proportion inverse les couronnes de la roue libre.

Du reste, l'intéressé nous dit tout cela lui-même...

Je vous le livre donc, alors qu'il commençait à peine sa conversion, au départ de Pau d'une “R.C.P.”, celle du 14 juillet 1974.

C'était hier...

La Randonnée des Cols Pyrénéens. Ou... vingt ans après

Ma foi, cela m'excitait de participer à cette "Randonnée des Cols Pyrénéens". Je n'avais plus affronté les Pyrénées depuis les Tours de France des années cinquante (à partir d'un certain âge, il convient de rester vague sur certaines références de dates).

La perspective de grimper l'Aubisque, le Tourmalet et compagnie sans avoir à me préoccuper des fantaisies de Charly Gaul et autres Frédéric Babamontès, tout cela promettait un fameux 14 juillet. Dès le premier de l'an, j'avais acheté la carte Michelin N°85. Dès février, je roulais régulièrement chaque dimanche. Au mois de mai, je tenais convenablement les deux cents kilomètres. Bref, en juillet, j'avais trouvé non pas la forme qui semble être devenue pour moi un élément d'appréciation irrémédiablement perdu, mais quelque chose de beaucoup plus important et que le vocabulaire spécialisé désigne maintenant sous le vocable agressif de motivation. Le 13 juillet au soir, à Pau, j'étais MOTIVÉ.

Le 14 au matin, sur le coup de trois heures, je le suis beaucoup moins.

Il pleut et de sourds grondements de tonnerre en provenance de la montagne laissent présager une météo morose. Et la journée commence mal. Pour mieux apprécier les conditions atmosphériques, je décide, en effet, de sortir. Bien m'en prend, la porte de l'hôtel claque sur moi. Je suis enfermé dehors! En collant, pantoufles et veste de pyjama, à trois heures du matin, sous la pluie, un cyclotouriste sans vélo n'offre pas précisément un spectacle de haute tenue. Un providentiel employé de l'hôtel pénètre par une porte de service et je réintègre enfin ma chambre. Une demi-heure plus tard, je suis au départ. La promesse de centaines de participants m'a incité à prendre un départ tardif pour éviter les gros pelotons. La cour d'école qui sert de rampe de lancement est presque déserte.

"- Bonjour..."

Enfin, un cyclotouriste, un vrai. Je crois déceler dans son regard un grand voile de scepticisme à mon endroit. Levé du mauvais pied comme je suis, je trouve même chez mon interlocuteur comme des relents de racisme : J'ai devant moi un cyclotouriste avec un grand C, un grand sac de guidon et un grand éclairage. Il inspecte dédaigneusement mes frêles garde-boue et mon peu reluisant "M'as-tu vu". Je m'efforce de rassembler tout ce que je possède de dignité cycliste pour réussir mon examen de passage. Je redoute un peu la faune des cyclotouristes intransigeants qui traitent en marginaux tous ceux qui ne pratiquent pas la vélocipédie selon les rites liturgiques de Saint-Vélocio. J'en connais quelques-uns, mais je me dis que cet Henri Bosc, avec tout son savoir (car c'est de lui qu'il s'agit, j'espère que vous ne manquez aucune de ses notes bibliographiques), doit offrir une compagnie agréable.

Justement, il a un copain et nous partons à trois dans la nuit fraîche. Je rends ici hommage à Henri Bosc. Je lui dois sans doute d'avoir atteint Luchon en fin d'après-midi. Une mise en train savamment dosée - vingt deux kilomètres dans la première heure - et délicieusement commentée me permet d'arriver à Laruns dans les meilleures dispositions.

LA MEMOIRE MUSCULAIRE...

Il me faut ici faire une digression pour tenter d'expliquer qu'un ancien coureur est beaucoup plus exposé aux défaillances que tout autre cycliste. Certes, il bénéficie d'un acquis considérable. Sans aucun entraînement, un ancien coureur professionnel menant une vie régulière est assuré d'effectuer au pied levé une sortie de cent kilomètres. Mais sa mémoire - essentiellement sa mémoire musculaire - lui joue de mauvais tours. Il suffit d'un peu de vent dans le dos, d'un soupçon d'optimisme ou d'imagination pour qu'il se prenne pour le cycliste qu'il était quinze ou vingt ans auparavant. Ses jambes retrouvent volontiers le rythme du 52 X 17 ou 16, allure de croisière des pelotons d'antan... Il ne sait pas, le pôvre ! que des ans le plus implacable outrage est d'interdire les grands développements. Ignorant cela, il lui arrive, après avoir pété le feu pendant deux heures, de rentrer chez lui en marchant à côté de ses pompes. Il lui faut une dizaine d'années pour annihiler cette mémoire et accepter les leçons d'humilité que sont toutes les randonnées cyclistes. Encore dois-je vous avouer que j'ai pêché par orgueil au départ de la R.C.P. en choisissant un rapport minimum de 38 X 25. Vingt centimètres au tour en moins n'auraient pas nui à mon rendement à la sortie de Barèges.

...ET L'AUTRE

J'en termine avec cette parenthèse et reviens à mon propos et à Henri Bosc, grâce à qui j'ai monté l'Aubisque avec délectation, la pédale légère et l'humeur vagabonde... Est-il décent de raconter tout ce qui traverse la tête d'un cyclotouriste

? Je ne le crois pas et s'agissant de la R.C.P., de telles évocations n'auraient aucun sens sinon celui du ridicule. Car il faut bien l'avouer, l'élévation de pensée du cyclo est le plus souvent indirectement proportionnelle à la hauteur des sommets empruntés. Je me souviens pourtant...

Je vais vous raconter. C'est arrivé d'un coup, au-dessus de Gourette, dans l'un de ces virages qui surplombent la station. En un éclair, j'ai retrouvé une sensation forte que j'avais éprouvée quatorze ans auparavant.

C'était dans le Tour 1955. Le Tour progressait dans le sens des aiguilles d'une montre, Alpes d'abord, Cévennes ensuite, Pyrénées enfin. L'Aubisque représentait, par conséquent, le dernier col de l'épreuve. Au matin de cette dernière étape de montagne, Marcel Bidot, directeur de l'équipe de France, nous appela, mon frère et moi, pour nous communiquer la lettre d'un "ami" qui nous poursuivait de ses gentilles depuis deux semaines. Ce cher homme nous écrivait tous les jours des lettres injurieuses qu'il signait courageusement: "Le Corbeau". Nous ne voyions jamais ces lettres qu'interceptait Marcel Bidot. Ce matin là, pourtant, le Corbeau se surpassait. Il avait lu dans les astres ou le marc de café que mon frère se tuait et que j'en faisais tout autant ou presque ("infirme à vie" exultait le Corbeau) dans la descente de l'Aubisque. Des choses comme celles-là, c'est bête mais cela rend service. En moyenne position, au sommet du col, je n'avais plus rien à gagner ni rien à perdre et, sans doute en pensant inconsciemment au message du Corbeau, je décidai de descendre "en dedans". Il était idiot de prendre des risques pour la dernière dégringolade du tour. Au-dessus de Gourette, j'ai éclaté à l'avant dans une courbe que j'aurais dû aborder à 80 km/h.

Dérapiage, cabriole, je me suis retrouvé à dix centimètres d'un grand vide. Dix centimètres de sursis parce que le Corbeau avait réglé mon compteur à cinquante à l'heure.

Et voilà.

J'avais raison de vous dire qu'un ancien coureur cycliste est un homme handicapé par sa mémoire.

Je radote et sors du sujet. Mais chacun vit une randonnée à sa manière et, à cet égard, je ne jette l'anathème sur aucune catégorie de cyclotouristes. Tous ceux qui trouvent un réel plaisir à pédaler sont des cyclotouristes. Sans doute suis-je davantage attiré par celui qui pédale caméra en bandoulière que par celui qui se prend pour Eddy Merckx, mais dans la mesure où cela ne prend pas sur ma part de satisfaction, je déclare tous les cyclos libres et égaux.

Il faut tout de même que j'en finisse avec cette R.C.P. 74. Après un Aubisque extatique, j'ai connu un Tourmalet douloureux, un Aspin réconfortant et un Peyresourde qui n'en finissait pas et j'ai atteint Luchon dans un temps relativement honorable. Je n'ai, hélas! rien à ajouter sur les cimes pyrénéennes. Mes compagnons de route se souviennent qu'en ce 14 juillet 1974, nous entrions dans la couche. Nous naviguions quasiment aux instruments, la visibilité horizontale étant limitée à cent ou deux cents mètres.

Peu importe, il me reste à raconter l'essentiel. Mes camarades de l'A.C.B. (Saint-Brieuc) m'ont tous "oublié". Ce jour-là, comme les autres dimanches de l'année, ils allaient trop vite pour moi.

Tous, sauf un, le meilleur, de l'A.C.B. C'est Grogne-Toujours. À Pau, Grogne-Toujours avait 101 ans. Partant une ou deux heures après lui, je lui avais donné rendez-vous au Tourmalet. Grogne-Toujours était au rendez-vous du Tourmalet. Et, quelques heures plus tard, radieux, au rendez-vous de Luchon.

Grogne-Toujours est mon ami. Grogne-Toujours est un tandem (1). Monsieur a cinquante neuf ans, Madame quarante deux et ils ne grognent jamais. Je porterais atteinte à la modestie de Monsieur et Madame en citant leur nom. N'empêche, Grogne-Toujours dans le B.R.A. 73 et dans la R.C.P. 74, c'est une performance. Et un spectacle. Quousque tandem!

Jean BOBET

(1) Pour la Randonnée des Cols Pyrénéens, Grogne-Toujours disposait sur son tandem de 26 X 30 et de 52 X 15.

Les « passe-partout »

“Les brav'gens, ça n'aime pas que l'on suive une autre route qu'eux...”

Georges Brassens

Les amateurs de passages cyclo-muletiers seraient-ils de mauvaises gens ? Certaines rencontres au détour d'un sentier, des apparitions irréelles dans les brumes de quelque haute passe pourraient le laisser croire.

Des gens AVEC des vélos à la Petite Cayolle, au Seuil des Rochilles, à la Gemmi pass ou au Port de Venasque, cela confine au loufoque, voire à l'inconscience aux yeux de certains.

Et pourtant, ils existent, ces marginaux, ces dérangeants, ces mystiques de la caillasse et du névé façon vélo...

En fonction de leurs moyens physiques, de l'intensité de leur passion ou de la profondeur de leur folie, ils se hissent plus ou moins haut. Certains se contentent de sentiers ne nécessitant qu'un peu de marche, sans portage : ce sont des fous raisonnables, de doux maniaques de la tranquillité et des itinéraires originaux.

Mais il y a les autres ! Ils se connaissent généralement, même si leurs noms sont noyés dans les listes prolifiques de confréries comme l' “Ordre des Cols Durs” ou le “Club des Cent Cols”. Certains, du reste, ne figurent sur aucune liste...

Voici donc les “Passe-partout” saisis sur le vif, parfois avec quelque mérite, sur le théâtre de leurs ébats. Ici, les trucages n'ont pas leur place et, aux studios de la montagne, les éclairages sont naturels. En piste !...

En piste, mais avec quels engins ?

On songe évidemment à ces bicycles désignés sous le sigle de V.T.T. (Vélos Tout Terrain) ou le vocable plus excitant de “Mountain Bike”.

Que pensent les cyclotouristes de ces nouveaux venus d'outre-Atlantique vigoureusement promus par la publicité et qui font présentement fureur au point d'occuper une place prépondérante dans les “Salons du Cycle” de France et d'ailleurs ?

Comme en bien d'autres domaines, il apparaît qu'avec le recul de plusieurs années les avis sont très partagés, allant de l'enthousiasme inconditionnel aux plus expresses réserves, en passant par la circonspection ou les jugements nuancés et circonstanciels.

Evidemment, il sera permis d'écarter d'emblée l'usage très particulier et destiné à une clientèle bien ciblée des “Mountain Bike” adaptés aux descentes estivales des pistes de ski : conçus de la sorte, ils relèvent davantage du jeu ou de l'acrobatie que de l'usage aux fins véritables de la promenade ou de la randonnée hors des chemins battus. Du reste, la descente terminée, il ne reste qu'à regagner le haut de la pente à l'aide d'un engin de remontée mécanique...

Tout autre est l'intérêt suscité par les machines conçues pour des itinéraires variés ; et il est vrai qu'aux dires de nombre d'utilisateurs peu suspects de snobisme ou d'enthousiasme passager, elles s'avèrent effectivement pratiques sur des pistes cahotiques grâce à leurs gros pneus, à la géométrie adaptée de leur cadre, à la forme de leur cintre et à leurs développements très courts...

Néanmoins, ces petits développements, présentés comme une trouvaille extraordinaire mais issus de nos systèmes traditionnels chers à Vélocio et à ses émules du début du siècle, ces 28/26, ces 28/28 ou 28/30 ne permettent pas toujours, il s'en faut, les prouesses escomptées ; à savoir que les pentes vraiment redressées ne se peuvent franchir qu'à pied, pneus crantés ou pas.

D'autre part, dès que la chaussée redevient “roulante”, ces montures hybrides se révèlent décevantes, de l'aveu surtout de ceux qui sont par ailleurs attachés à la subtile griserie que procure un pédalage efficace sur un vélo de route.

D'aucuns ont aussi observé ces “Mountain Bike” en terrain vraiment difficile, hors piste, pour le franchissement de passages escarpés, parfois scabreux. Là, pas de miracle non plus. Il faut aller à pied, pousser l'engin dans le meilleur des cas, le porter souvent. Certains sont du reste pourvus à cet effet

d'une astucieuse épaulière à l'angle du tube horizontal et du tube de selle. C'est fort bien. Mais, à ce compte, cette épaulière ne ferait-elle pas mieux l'affaire sur un vélo "normal", nettement moins lourd que ces montures aux tubes renforcés ?

Enfin, on voit des randonneurs sur "Mountain-Bike" progressant le long des sentiers à flanc de pâturages pentus ; ils courent là le risque d'accrocher côté amont un rocher, une racine d'arbre, avec l'extrémité de leur pédale et de se voir déséquilibrés, rejetés vers la pente, cette pente herbeuse d'une trompeuse innocence, où l'on sait toujours quand commence la chute, jamais où elle finit.

Écrivant cela, je vais choquer ou faire sourire. Tant pis. J'en assume le risque ; celui-là, du moins, n'est pas bien grand.

Alors, je persiste et signe : un "passe-partout", le cyclotouriste ? Oui, mais épisodiquement, lorsque le jeu en vaut la peine, c'est-à-dire lorsque la partie routière et cyclable de son parcours l'emporte largement sur la zone pédestre ; ou bien, lorsque le franchissement d'un col muletier, fût-ce au prix d'un portage, permet une jonction intéressante en évitant un détour trop long ou insipide par les routes normales.

Mais alors, gare ! En montagne, il faut toujours et partout jouer le jeu, compter avec la météo... et changer de chaussures dès que le terrain l'exige, c'est-à-dire dès que la marche s'impose...

Ainsi avons-nous fait, quelques amis et moi-même, pour franchir le Seuil des Rochilles, dans le Briançonnais. Il faisait grand beau ; l'itinéraire était évident ; les quelques petits névés rencontrés en chemin ne nous ont obligés qu'à de brefs portages ponctués de rires et de plaisanteries.

Partis tôt le matin, sûrs de notre point de chute au-delà du col, sur la piste carrossable nous ramenant à Plan Lachat, sur la route du Galibier, nous avons pris notre temps... et aussi des photos...

À ce prix, nous avons pu accomplir un circuit de "haute montagne" dont la majeure partie s'est effectuée à vélo, sur des routes normales.

Dans le secteur muletier, croisant des randonneurs à pied, nous avons certes suscité l'étonnement, voire l'ironie de certains, et même l'admiration (imméritée) de l'un d'entre eux qui a tenu à nous photographier regroupés au col.

Réactions normales de la part de ces congénères pédestres : ils étaient là chez eux et nous étions, à leurs yeux, des intrus un peu farfelus. On est toujours le marginal de quelque-chose !

Nous ne voulions pourtant en aucun cas nous donner en spectacle. Du reste, en d'autres circonstances similaires, il arrive aux cyclotouristes en rupture de chemin de ne croiser âme qui vive. C'est la tranquillité assurée, mais la preuve aussi que l'on doit redoubler de prudence dans les secteurs peu fréquentés. Comme pour tous les montagnards, prévaut la vieille règle élémentaire : ne partir jamais seul, ou alors indiquer avec précision l'itinéraire suivi et l'horaire escompté.

Il existe parmi nous des solitaires qui transgressent cette règle. Ils le savent.

Ils prennent parfois des risques importants et s'offrent de belles frayeurs.

J'ai été, en de rares circonstances, de ceux-là. Je n'ose plus. Le sentier de temps à autre pour aller "de l'autre côté" avec mon vélo, oui. Mais en compagnie. Toujours.

Quant au "V.T.T.", peut-être, un jour, pour m'amuser un peu... Pourquoi pas ?

Au revoir

À peine un voyage s'achève-t-il que l'on songe au suivant.

La route des cyclotouristes est à l'image de la vie : les souvenirs nourrissent les projets.

C'est pourquoi, au gré de ces pages, l'intention a été de témoigner, mais aussi de susciter.

Témoigner par des photos et des écrits qui ne sont pas autre chose, en fait, que des souvenirs. En cela, on court toujours le risque d'être partiel ou partial. La mémoire du "vécu", pour user d'un terme très prisé dans certains milieux de la pédagogie, et sa prothèse qu'est l'image photographique, sont forcément choses personnelles.

Partiel peut-être, partiel sans doute, j'ai voulu montrer une pratique du vélo qui répond à des goûts, des habitudes et des aspirations que tous les cyclistes n'apprécient pas forcément. C'est pourtant là LE CYCLOTOURISME, divers dans ses aspects, évolutif dans certaines de ses approches mais IMMuable dans sa philosophie. Et, sur ce point, d'aucuns furent à plusieurs époques tentés de prédire une "inéluclable évolution" de notre activité. Il en est de même actuellement. Des devins inspirés annoncent pour l'an 2000 une ère nouvelle où le cyclotourisme ne se pratiquera plus comme naguère.

S'il s'agit d'évolutions de détail comme l'abandon progressif de grands itinéraires envahis par la circulation motorisée, ou le renoncement aux parcours nocturnes devenus trop dangereux, ou encore l'adoption de nouveaux matériels que les progrès techniques pourront nous offrir, alors oui, ces prophètes ont de grandes chances de voir clair.

Mais s'il s'agit d'autre chose, c'est-à-dire de l'altération ou de l'abandon de nos goûts et motivations constants depuis nos origines, alors il faut souhaiter qu'ils se seront trompés...

Témoigner, donc. Mais susciter aussi, faire éclore ou encourager des pulsions nouvelles chez les cyclistes aux activités encore limitées à la seule fonction pédalante, ouvrir des horizons, faire en sorte que le vélo routinier se fasse buissonnier, que la route sans surprise débouche sur des chemins plus hasardeux mais plus excitants ; alourdir peut-être de quelques aménagements la machine de compétition, mais l'affranchir de ses braquets trop longs et de ses insuffisances ; donner conscience au timide et au modeste du pouvoir que lui apporte cet engin qui fait de nous ce "piéton miraculé" cher à Jacques Faizant.

Telle aura été l'intention ; était-ce une ambition ?

Si oui, elle se sera constamment confondue avec celle des cyclotouristes anciens ou contemporains qui ont voulu et qui veulent "transmettre le flambeau" d'une certaine pratique du vélo qui leur survivra, on peut l'espérer.

Mais c'est sur un apparent paradoxe que je veux achever ce propos et conclure cet ouvrage qui a laissé tant de place aux images. Car c'est à un cyclotouriste aveugle que je laisse la plume. Il s'appelle Gaston MARAVAL. Et ce qui suit décrit mieux que les plus belles photos les joies et sensations de la route ressenties en tandem par ce non-voyant :

"Saurais-je évoquer le chuintement des pneus, différent selon que le sol est sec ou mouillé, lisse ou grenu... les rafales de vent dans les membrures de la machine... l'odeur des premières gouttes de pluie tombant sur la terre altérée... la pintade qui grince et le troupeau bêlant... le parfum entêtant des haies d'aubépine... les mille cris et chants des oiseaux, de l'alouette au rossignol, de la corneille au coucou... la senteur de cuisine sortie d'une maison ouverte à l'heure de la fringale... le froissement d'un reptile apeuré dans l'herbe du bas-côté... les cloches du monastère qui semblent répondre au premier coq... et puis, et puis les bruits des eaux, des ruisseaux, des torrents, des cascades, des sources... et tous les cris d'enfants, jaillis en nous voyant.. et la crécelle huilée de la roue-libre, en fond sonore... et la jambe frôlée, le long du chemin vert, de graminées pensives, caressantes...et la feuille séchée qui crisse à nos côtés, au souffle d'un autan ivre de foin coupés..."

Voilà ; Gaston MARAVAL a tout perçu, tout dit. Merci à lui... Merci à toi, ami non voyant, d'avoir traduit ce que certains d'entre nous oublions de ressentir, accaparés, obnubilés que nous sommes parfois par le souci trop exclusif de l'allure à soutenir, du groupe que l'on ne veut à aucun prix laisser filer ou que l'on s'efforce de distancer. Nous poursuivons là des chimères et passons à côté de l'essentiel.

Et toi, tu nous rappelles l'essentiel...

J'ignore comment se pratiquera "le cyclisme" en l'an 2 000, si les machines "dans le vent" auront des cadres plongeants, ou même si elles auront encore des cadres, ou si leurs roues seront hexagonales pour résoudre quelque quadrature du cercle et satisfaire ainsi aux impératifs d'une technique évolutive...

Mais ce que je crois, c'est que le cyclotouriste, lui, écouterait toujours "la feuille séchée qui crisse à nos côtés au souffle de l'autan ivre de foin coupés".

Longue route aux cyclotouristes!

HENDAYE – CERBERE

Jour de fête

LE DEPART

Ce matin-là Godefroy s'éveilla d'assez bonne heure, à cinq heures. Il écouta sans enthousiasme tomber la pluie. Elle se laissait aller avec délices et sérénité cette pluie du pays basque ; à Hendaye elle se sentait chez elle. Godefroy n'était pas chez lui. Il regarda d'un œil éteint la chambre d'hôtel.

Il regarda aussi son copain, Jo, également réveillé. Le copain avait mal dormi, plus mal encore que Godefroy. De plus, il s'obstinait à tenir une paupière pudiquement baissée mais on pouvait juger à son humeur qu'il n'avait pas pardonné à son ennemi de la nuit, un anonyme Moustique, auteur et cause de cette demi-modestie : en fait, l'œil très enflé était complètement clos. Godefroy mis prudemment le nez à la fenêtre. Il faisait encore nuit mais une lampe éclairait la rue ruisselante et les “plocs-plocs” des gouttes d'eau donnèrent froid dans le dos à l'observateur ; il retira donc la tête, la mine faussement sereine et dédaigneuse, puis il échafauda en silence de laborieux raisonnements sur les bienfaits de la pluie d'été. Il eût même un instant la vision rassurante d'une tonnelle où Pierre Malar, adolescent, se serait retiré avec sa petite amie, comme dans la chanson. Jo “se faisait de l'œil” devant la glace. Une dernière fois les deux compères contemplèrent leur image fraîche, propre et encore intacte, ils revêtirent d'un air sombre des anoraks de mauvais augure et, à pas de loup, gagnèrent la sortie.

Le premier contact avec la pluie n'eut pas lieu tout de suite. Une véranda abrita encore un peu les deux silhouettes insolites qui prirent leur forme définitive en enfourchant des vélos ridiculement propres et huilés.

Godefroy plongea sous l'averse avec la résignation et le dédain d'un fakir. Mais il gagna rapidement l'abri de la gare comme ces timides baigneurs qui s'aspergent avec parcimonie avant de se tremper entièrement. Avec une pointe de trac et un soupçon de solennité Godefroy et son copain mirent à la boîte à lettres leur première carte contrôle. Et puis, rageusement (mais avec une rage contenue et prudente), ils se glissèrent de flaques en flaques vers la route de Cerbère. Godefroy se mit à penser intensément à une myriade de soleils catalans, à des canicules croustillantes, à des Banyuls dorés et brûlants mais il se retrouva misérable, imprégné déjà de sueur à l'intérieur, de pluie à l'extérieur, dans une longue côte. Un jour sale comme des carreaux de lycée s'insinua sous les grands platanes et le bitume se mit à reluire avec des reflets sinistres et froids d'armure spectrale. Godefroy eût des pensées lugubres mais avec la fin de la côte et une manière d'accalmie dans le déluge, son attention se fixa rapidement sur la faim matinale et le petit déjeuner fut désormais jusqu'à Ascaïn le grand sujet de conversation entre Godefroy et son copain.

II. - LE PETIT DEJEUNER D'ASCAIN

Un ébrouement de chiens de chasse signala aux pensionnaires matinaux de l'auberge (il n'était pas sept heures...) l'entrée confuse et hésitante des deux cyclistes. Quatre jambes dégoulinantes se cachèrent au plus vite sous une table couverte d'une jolie nappe de style basque ; du moins c'est ainsi que la jugea Godefroy dont les odeurs de cuisine aiguisèrent pour un moment, l'esprit de bon sens et de logique... Avec une hâte bienveillante et des gestes presque attendris la servante prépara le déjeuner de ces “jeunes gens qui venaient d'Hendaye et disaient aller à Cerbère”. À la table voisine un ménage “bien” dont la “traction” attendait à la porte, suçotait avec détachement des morceaux de croissants délicatement détachés par des doigts propres et secs. Godefroy vouait une admiration et une insurmontable envie pour tout ce qui n'était pas mouillé.

Dehors, il se fit un silence inusité et presque inquiétant ; incrédule et l'air indifférent Godefroy jeta un

coup d'œil : il ne pleuvait presque plus. Les gouttières qui scandaient sur le bord du toit leur fandango endiablé ralentirent leur rythme de chute. Godefroy en conçut une joie profonde et songea que les plus grandes satisfactions sont souvent issues d'événements en apparence bénins. Jo qui dardait son œil valide à travers les brumes du bol de café au lait fumant retrouva aussi un peu de bonne humeur et daigna répondre à peu près explicitement aux questions admiratives des voisins de table soudain impressionnés à la vue des plaques de cadre attachées avec solennité la veille au soir.

Entre deux bouchées de croissant la dame roucoula son étonnement et le monsieur glissa en silence vers sa voiture un regard égoïste et rassuré.

Godefroy eugloutit sans trop y faire attention deux œufs sur le plat. Le copain fit disparaître les dernières miettes de ses tartines beurrées.

Il y eut à la cuisine une courte conversation suivie d'un partiel délestage de portefeuille. Auréolés de souhaits de bonne chance les deux cyclistes prirent résolument dans la pluie raréfiée la route de St-Ignace.

III. - DU SAINT-IGNACE A TARDETS

Le col du St-Ignace, premier de la série des dix-huit, est une longue côte que Godefroy et Jo absorbèrent en bavardant comme des pies. Ils se donnèrent un moment l'illusion d'être de placides touristes contemplatifs et mirent une pointe de poésie dans leur conversation. Le ciel était très gris, très lourd, mais il pleuvait si peu... et puis ces longues traînées de brouillard aux flancs de la Rhône, ces fumées calmes qui s'échappaient des petites maisons blanches d'Ascain, blotties au pied du col, la pente de la route relativement faible, tout cela vous donnait une âme de poète et Godefroy se sentit heureux. Il ne le montra pas trop ; l'œil fermé et boursoufflé de son copain confinait ce dernier dans une réserve plus sérieuse et presque farouche; Godefroy était un peu gêné avec ses yeux intacts. Il savait qu'il n'y pouvait rien mais il était gêné tout de même.

Au sommet du col, Godefroy remarqua avec satisfaction que les dix-huit n'étaient plus que dix-sept, mais son copain eût un petit ricanement désabusé et la plaisanterie en resta là.

Après la descente la route s'enfonça dans les châtaigneraies et le temps frais, gris, brumeux donna à Godefroy des pensées automnales.

Le poste frontière de Dancharia alignait sur le bord de la route quelques douaniers mal rasés, à la mine morose.

Cette atmosphère de tristesse s'accroissait avec le pourcentage d'une vilaine côte qui mit bien du temps à mourir sur la place d'Ainhoa.

Dans la descente sur Espelette la pluie recommença à tomber très fort, entraînant dans sa chute le moral des deux compères.

Une floraison de grands parapluies noirs donnait à la place d'Espelette (c'était jour de marché) l'aspect maussade et piteux d'un enterrement d'ancien ministre. Des bouses de vaches toutes fraîches et largement répandues sur le goudron mouillé achevèrent de maculer vélos et cyclistes déjà barbouillés comme figures de Carnaval.

Godefroy se rencoigna frileusement contre la porte d'un café-contrôle où son équipier fit tamponner les impitoyables cartes-témoin.

A la sortie d'Espelette, Godefroy et Jo, énervés par les grosses gouttes d'eau que les feuilles de platanes laissaient tomber avec un crépitement crispant sur leurs dos résignés, appuyèrent rageusement sur les pédales et parvinrent sans délai à l'embranchement de la grande route qui va de Bayonne à St-Jean.

La pluie parut enfin se calmer pour de bon.

Il y eût une succession de longues montées et de courtes descentes puis la pente de la route se faisant douce et régulière en remontant vers St-Jean, les jambes commencèrent à trouver le rythme facile, propre aux longs parcours. Avec un automatisme maladif, Godefroy se mettait de temps en temps en danseuse, savourant l'agréable sensation des muscles qui s'étiraient sans raideur. Puis, avec délicatesse, il reposait sa maigre personne sur la selle.

Il n'avait pas encore eu le temps de s'établir dans ses habitudes, sur ce vélo qui allait être durant trois

jours son logis quasi permanent.

L'ameublement, réduit au maximum, se composait du traditionnel sac de guidon dont la toile délavée et constellée de médailles cliquetantes rappelait irrésistiblement le bagage d'un colporteur du siècle dernier, et d'un foulard depuis longtemps détrempe que Godefroy avait attaché à la diable sur le cintre, donnant ainsi à l'ensemble du vélo un petit air bohème et négligé qui s'alliait fort bien avec la nature et la longueur de la promenade...

La vallée s'élargit, laissant apparaître St-Jean-Pied-de-Port.

Il ne fut pas question de visiter la ville. la fréquence des regards de Godefroy sur sa montre, les calculs savants de son équipier trahissaient à n'en pas douter un certain retard sur l'horaire prévu. Seul, un marchand. de fruits eut l'avantage d'être rapidement visité.

La route rectiligne piqua vers l'Est et les pensées se portèrent désormais vers le très prochain col d'Osquich.

Pourtant il y eut un intermède désagréable : deux collègues croisés après St-Jean et venant de Cerbère montrèrent une mine si fatiguée et donnèrent sur le temps en montagne des pronostics si pessimistes que l'ardeur de Godefroy et de son compagnon s'en trouva dangereusement secouée.

Mais dans le fond de lui-même. Godefroy restait très optimiste : il s'était forgé avant de partir une âme de musulman et il se raccrochait avec la dernière énergie à sa nouvelle et fataliste religion.

Un rayon de soleil tombant sur la vallée de Larceveau ranima les énergies. Le rayon de soleil était si doux, si gai, si riche de promesses dorées que les deux cyclos l'honorèrent d'un petit arrêt. Les anoraks furent remisés avec satisfaction dans les sacs de guidons qui se renflèrent dangereusement, Le cœur léger, le dos presque sec, Godefroy entraîna Jo avec désinvolture vers les premières pentes d'Osquich. Il est de bon ton de se moquer du col d'Osquich. Certain échetier du "Tour de France" lui donna même le titre de col de pacotille ; mais ce digne et rubicond journaliste avait la sagesse de ne pas s'aventurer hors de sa voiture.

Jo aborda la première rampe sans enthousiasme. Il grimpait avec application aux côtés de Godefroy qui se trouvait par chance fort à l'aise à ce moment-là. Il roulait légèrement le torse de droite et de gauche et regardait sur sa droite se creuser la vallée avec une petite moue désabusée de grand seigneur de la montagne...

Le "grand seigneur de la montagne" devint plus soucieux et moins aérien lorsque, en voulant remplir son bidon à une fontaine, il enfonça jusqu'aux chevilles dans une boue gluante et vaseuse. Désabusé, sa moue devint dégoûtée. Godefroy sentit la mauvaise humeur l'envahir: il avait horreur de se mouiller les pieds.

Les œufs et le café au lait d'Ascaïn n'étaient plus depuis longtemps que souvenirs. Jo et Godefroy décidèrent de manger un peu de sucre afin de gagner Tardets sans défaillance. Mais pour les deux compères, manger du sucre n'est pas chose simple : tandis que l'un tient les morceaux entre le pouce et l'index (le petit doigt élégamment écarté) l'autre verse de l'eau sur le petit cube blanc, afin de ramollir celui-ci et de le rendre plus facilement comestible.

L'opération terminée, Jo et Godefroy en finirent gaillardement avec l'Osquich qu'ils dévalèrent aussitôt.

En traversant Mauléon-Soule Godefroy vit soudain son image réfléchi par une vitrine et il constata avec orgueil qu'il n'avait pas l'air tellement piteux. Cette constatation le remit de bonne humeur.

Sur la route plate et reposante qui conduit de Mauléon à Tardets, Godefroy se laissa aller à de vagues rêveries ponctuées de kilomètre en kilomètre par une prise de relais ; le relais pour Jo et Godefroy, constitue un rite sacré mais surtout utilitaire sur les bordures des interminables lignes droites des plaines et vallées.

Godefroy se mit soudain à penser à l'Aubisque. Mais comme son compagnon paraissait pédaler sans soucis et avec sérénité, il ne lui fit pas part de ses pensées ; lui-même orienta son attention sur les perspectives plus proches et plus attrayantes du dîner de Tardets.

Il était une heure de l'après-midi lorsque Jo et Godefroy s'installèrent devant une soupe qu'ils engloutirent avec la hâte et la discrétion nécessaires pour sauvegarder à la fois les exigences de leur faim et de leur bonne éducation...

Le dîner de Tardets ne fut pas morne. Un Parisien sec et énergique parti d'Hendaye une heure avant

ses “collègues” terminait son repas. Godefroy et Jo entamèrent avec lui une conversation très technique où le mot de “Cerbère” alternait fréquemment avec ceux d’ “Aubisque” et de “Tourmalet”. Godefroy était le moins bavard ; il piquait dans son assiette avec la précision d'un chirurgien les bribes d'un appétissant poisson doré et cuit à point. Il fut aimable avec la serveuse qui apporta ainsi sans retard l'eau pure et claire que Godefroy savoure et préfère aux “piquettes” habituelles. Le parisien parti, une manière de voyageur de commerce, chapeauté et ventripotent, s'approcha de la table et posa les inévitables questions sur le montant des prix et le classement de cette course bizarre qui laissait aux concurrents le loisir de dîner au restaurant. Godefroy qui aime manger tranquille s'enerva et laissa à Jo le soin de clore la conversation. Ce gros Monsieur ne partit cependant qu'à la fin du dessert, lorsque Godefroy en secouant les miettes répandues sur sa serviette donna le signal du départ.

IV. - LES BOIS DU BAGER

Après Tardets le paysage se transforma rapidement. Les dernières traces du pays basque disparurent. Godefroy comprit que le drame était définitivement noué. Il en fut plus convaincu encore après Montory où la route eut trois hoquets successifs dépassant à n'en point douter le douze pour cent. Godefroy grommela de concert avec Jo. Une digestion bien comprise n'aime pas être troublée de telle manière.

Abandonnant la route d'Oloron les deux cyclos plongèrent vers le sud, dans l'inconnu des bois du Bager.

Godefroy constata avec satisfaction que la montagne devenait haute et farouche ; les maisons montrèrent leurs toits d'ardoise.

Jo et Godefroy étaient contents de rouler sur une route inconnue. Godefroy feignait avec entrain les trous de la chaussée défoncée. Une côte tortilla ses virages dans les fougères et les châtaigniers.

Godefroy s'engagea dans une descente ravinée ; il souffrait lorsque une grosse pierre faisait sauter le vélo... et lui-même ; il avait un petit serrement de cœur passager lorsque le gravier déportait la roue avant dans une direction inadmissible et incompatible avec la bonne suite des opérations ; un ravin en pente raide s'ouvrait sur la gauche et Godefroy ne se sentait pas une âme de parachutiste. Il eut un long bâillement de décontraction lorsqu'il retrouva un bitume honnêtement entretenu.

Jo le suivait comme une ombre. La route plus facile leur laissa le temps d'échanger leurs impressions.

Le caractère indéniablement sauvage et pittoresque des lieux les rendait loquaces et même lyriques à certains moments. Godefroy se complaisait dans un rappel intérieur des humides déboires de la matinée et il songeait à Hendaye comme à une cité de rêve, perdue dans la nuit des temps. La boîte à lettres d'Asasp reçut sa portion de cartes contrôle ; abandonnant la route du Somport suivie vendant quelques kilomètres, les “Hendaye-Cerbéristes” se perdirent dans une grande forêt domaniale où la route montait en décrivant de larges courbes. Mis en verve par l'atmosphère sylvestre Godefroy faisant fi de toute retenue arracha la montée en danseuse, plus insouciant que l'enfant qui monte les escaliers quatre à quatre pour gagner sa chambre et son lit.

En fait de lit, Jo et Godefroy bénéficièrent d'un long passage non goudronné, une manière de “hamada” pyrénéenne qui manqua disloquer hommes et machines.

Et puis, d'un coup, Godefroy découvrit la vallée de Laruns ; il fit instinctivement le bilan de ses forces. Il commença à remonter la vallée à petits coups de pédale parcimonieux songeant avec une sagesse d'usurier que désormais l'Aubisque n'allait plus être une vaine abstraction.

V. - L'AUBISQUE

C'est en fin d'après-midi, à l'heure où les personnes raisonnables, la sieste terminée, vont faire quelques pas pour prendre un peu d'appétit en vue du repas du soir, à l'heure où les cars et les voitures regagnent les vallées, que les deux compères se présentèrent au pied de l'Aubisque.

Godefroy eut un instant la tentation saugrenue de solliciter à la Mairie de Laruns un emploi tranquille et

sédentaire. Il est ainsi des pensées inavouables et inavouées qui nous traversent parfois l'esprit aux instants les plus solennels et les plus critiques.

En faisant sauter la chaîne sur le petit plateau, Godefroy songea aussi qu'il n'effectuerait pas d'un long moment la manœuvre inverse. Il n'avait pas peur, il n'était pas non plus extraordinairement fatigué puisqu'il constatait avec soulagement que ses jambes tournaient sans réticence, sur ces premières pentes surnoises qui minaudent avec des courbes gracieuses et hésitantes entre Laruns et Eaux-Bonnes.

Mais Godefroy savait de longue date ce qu'est pour lui la montée d'un col : un mélange de bons et de mauvais moments, sans alternance régulière des uns ou des autres.

Au début, Godefroy classa dans la catégorie des bons les instants où il se forgeait une personnalité de champion : l'allure souple et décontractée, il se plaisait intérieurement à se trouver bon cycliste.

La rampe qui se cabra dans la traversée d'Eaux-Bonnes chassa d'un coup toutes ces pensées parasites et Godefroy devint désormais une mécanique poussive et oscillante avec de loin en loin des sursauts d'élégance et de souplesse.

Pour distraire son esprit des contingences matérielles Godefroy, en bon cyclotouriste, regardait le paysage. À vrai dire, il surveillait plutôt d'un œil inquiet la brume qui découvrait spasmodiquement un coin de pâturage, très haut, vers Gourette ; il vit soudain les hôtels de la station et fut surpris de les voir encore si inaccessibles. Godefroy fut plus que jamais convaincu de sa petitesse et comme la brume recouvrait à nouveau toutes choses il baissa le nez vers son guidon. La roue avant grignotait les mètres un à un avec un petit crissement lorsqu'elle mordait dans les couches de gravillons.

Mais Godefroy ne tarda pas à concentrer toute son attention sur la roue arrière de Jo qui le précédait ; il lui vint parfois l'instinctive tentation du naufragé qui cherche une bouée : il imagina de savants attelages à base de fils de nylon, des appareils discrets et efficaces qui auraient relié le vélo de Jo à celui, de plus en plus zigzagant du "Seigneur de la Montagne".

Godefroy ne mettait dans cet acharnement aucun esprit de compétition. Il était encore assez lucide pour se rendre compte que le temps pressait et que pour tomber, la nuit n'attendrait pas qu'ils soient parvenus dans la lointaine vallée d'Argelès...

Les espoirs de Godefroy consistaient dans les quelques minutes de repos qu'il s'accorderait à Gourette.

En attendant cet heureux moment il prenait son mal en patience. Le spectacle frais et tranquille de bambins faisant la ronde près d'une colonie de vacances lui fut durant quelques hectomètres le prétexte d'une dangereuse diversion : lorsqu'il regarda à nouveau son équipier il eut un instant de panique ; Jo grimait avec la régularité et l'opiniâtreté d'un train à crémaillère et il venait de creuser un petit écart.

Godefroy s'était promis de rester à toutes forces dans la roue de son copain. Ce voisinage immédiat était pour lui une assurance de ne pas trop faiblir, de ne pas se laisser aller à une allure de tortue. Aussi il s'employa à réduire ce mortel écart. Dans un lacet il prit la corde, fit quelques décamètres en danseuse et parvint exténué aux côtés de Jo qui ne paraissait se douter de rien.

La défaillance dans toute son horreur se répandit alors dans tous les muscles de Godefroy. Il passa une main poisseuse dans ses cheveux en bataille et essuya de son avant-bras la sueur qui coulait en un petit ruisseau continu sur l'arête de son nez. Ces jambes devenaient une chose incontrôlable, ingouvernable. Godefroy les regarda comme on regarde un appareil bizarre et étranger.

Comme il passait sous le pare-avalanches qui précède Gourette, il sentit enfin une légère amélioration dans son état général, juste assez pour hisser sa douloureuse carcasse jusqu'à la station.

Une chaise de café en fer, surnoisement miséricordieuse, l'attendait devant le bar où Jo fit contrôler les passages.

Le métal de la chaise était glacé et Godefroy se sentit réfrigéré jusqu'aux tréfonds de son être. Il réprima une grimace, frissonna mais ne bougea pas. Il laissa s'apaiser la douleur qui rôdait le long de ses cuisses et de ses mollets. Dans le bar un poste de radio faisait entendre un air très connu que Godefroy écouta attentivement, pour bien se pénétrer de sa réelle existence. Il tourna une tête dolente vers les rampes féroces qui montent de Gourette vers les "Crêtes blanches" et le col. Désespéré et résigné il reprit le vélo... Mais il eût la joie de sentir revenir ses forces comme un capital aussi précieux que capricieux. La route s'élevait en une succession de rampes courtes et très sèches séparées par des manières de paliers. Mais Godefroy savait que ces "paliers" étaient loin d'être plats ; il recommençait à raisonner avec plus

de logique et plus de continuité. Il s'étonna de pouvoir contempler sans arrière pensée le soleil qui se couchait par delà la mer de nuages couvrant la vallée et la plaine de Pau.

Après les "Crêtes blanches" il se risqua à engager une conversation suivie avec Jo. La proximité du col et le terme de cette première journée lui rendirent un peu de bonne humeur. Quant à Jo son humeur était restée calme et égale depuis le bas du col.

Le jour était déjà très gris lorsque Jo et Godefroy foulèrent avec satisfaction le sommet du col d'Aubisque.

Leur premier soin fut de jeter un coup d'œil préliminaire sur la descente. Godefroy lâcha une exclamation impolie suivie d'un chapelet de lamentations : la corniche du Litor noyée dans la brume laissait présager un programme de nombreuses réjouissances. Godefroy songea à la nuit qui venait, à la fringale qui montait comme la brume, à toutes ces misères qui lui firent une fois de plus renier du fond du cœur le vélo, ses pompes et ses œuvres.

Godefroy gagna ses jambes crottées et poussiéreuses de douillettes jambières de grosse laine blanche. Il remonta frileusement le col de son anorak, mit ses gants et prenant son vélo avec d'émotion du torero qui saisit l'épée de la mise à mort, il s'engouffra dans le brouillard.

Il ressentit confusément une impression de vitesse et de froid, perdit rapidement le compte des virages qui déliaient leurs courbes avec une affolante continuité, écarquilla les yeux pour percer la brume et l'obscurité de plus en plus grande, se trouva sans réaliser ce qui lui arrivait sous le tunnel du Soulor. Il pensa aux vaches... Il n'y eût pas les vaches. Il déboucha au dehors le cœur battant et les jambes molles. Il trouva aussi que les lieux n'avaient rien de réjouissant. Sur sa gauche le précipice lui offrait une escorte aussi fidèle qu'inexorable.

La courte remontée du Soulor s'effectua en silence. Jo et Godefroy ne se plaisaient visiblement plus en ces contrées sereines et grandioses. Godefroy avait depuis longtemps perdu tout sens de la poésie, il avait faim. Il se promit de dévaler le Soulor le plus vite qu'il oserait pour atteindre Argelès et le restaurant. Il pensa aussi à un lit mais son objectif premier était le restaurant.

Godefroy eut bien de la chance de ne pas se tuer dans la descente sur Arrens. La tête aussi vide que l'estomac il n'avait plus de l'être humain que l'aspect extérieur. C'était une chose falote que le vélo trimballait de virage en virage. Le tout déboucha en trombe dans Argelès. Godefroy se réveilla et sentit d'un coup s'abattre sur lui les fatigues accumulées depuis le matin. Jo le rejoignit.

Godefroy pénétra dans le premier hôtel venu, "s'empiffra", se coucha et s'endormit comme une souche.

Lendemain de fête

I. - LE REVEIL

Nouvel exécuter des hautes œuvres le réveille-matin accomplit à l'heure prévue son impitoyable office. Godefroy eut un instant de révolte et se défendit d'ouvrir les yeux. Il écarta douillettement les orteils, fit jouer ses articulations et se mit enfin avec précaution sur son séant.

Comme la veille à Hendaye il huma l'air extérieur mais cette fois il n'eut pas de frissons humides. Le ciel était toujours barbouillé mais il arrêta ses manifestations... Durant la nuit. Jo n'avait pas été récompensé de sa bonne tenue de la veille et il était tout secoué encore par une abominable rage de dents qui l'avait tenu longtemps éveillé. Godefroy se sentit une fois de plus gêné d'avoir dormi sans interruption mais dans son égoïsme misérablement humain il n'alla pas jusqu'à regretter de n'avoir pas eu lui aussi sa rage de dents ; comme quoi l'esprit d'équipe est une abstraction difficilement réalisable dans la réalité.

Tout engourdi de sommeil Jo ne manifestait aucune hâte à se lever. Godefroy se sentit alors des talents de moralisateur et il fit à son copain un long discours très digne et très embrouillé d'où il ressortait une triste nécessité de partir tôt le matin pour ne pas arriver très tard le soir dans un pays lointain et presque

utopique appelé l'Ariège.

Jo ne dut pas suivre attentivement ce talentueux développement mais il se leva tout de même et Godefroy fut profondément pénétré de son utilité dans l'équipe.

II. - LE DEPART

Le premier moment de surprise passé, les jambes de Godefroy perdirent leur raideur et commencèrent à travailler avec quelque efficacité. Leur propriétaire les avait mises en marche avec mille précautions et il les essaya timidement dans la côte de Pierrefitte. Puis, lorsqu'il les sentit en bon ordre de marche, il les abandonna à leur automatisme.

Jo et Godefroy pénétraient dans les gorges de Luz. Godefroy regardait avec satisfaction défiler sur sa droite la murette de pierres grises toutes humides encore des brumes matinales ; puis il contempla avec amour une langue de ciel bleu qui venait d'apparaître entre des nuages gris et très bas. Le Tourmalet était bien trop proche et trop immédiat pour qu'il vaille la peine d'en parler et Godefroy n'en parla pas. Il pensait à des choses agréables, au déjeuner qu'il allait absorber à Luz, au petit carré de ciel bleu, aux beautés de la montagne, à son Comminges qu'il affectionne particulièrement et à mille autres choses qu'il se plaisait à reconnaître strictement personnelles.

À Luz, le café où Jo et Godefroy s'arrêtèrent venait à peine de s'ouvrir. Les chaises empilées sur les tables de marbre firent mauvaise impression à Godefroy qui affectionne toujours dans ses arrêts une atmosphère intime et ordonnée.

La moleskine noire et froide d'une banquette lui rappela avec acuité la chaise de fer de Gourette et il ne put se suggestionner suffisamment pour se croire vautré sur la plage chaude de rivages

Méditerranéens... Il regarda Jo qui faisait disparaître à grande allure les boudoirs achetés eu supplément du déjeuner ; personnellement il ne pût se résoudre à exécuter de pareille manière sa boîte de gâteaux et il savoura sa part avec plus de calme et de volupté.

III. - TOURMALET

Les hectomètres du Tourmalet commencèrent d'égrener leur interminable chapelet. Jo roulait dans sa tête des idées noires qu'une toux défaitiste rendait légitimes. Le mot d'abandon fut même prononcé avec la gravité d'une abjuration. Le petit coin de ciel bleu entrevu dans les gorges de Luz ne tint pas ses promesses et une mauvaise brume grise s'insinua le long des pentes, rendant toutes choses noires et visqueuses. Sur la route humide les pneus lavés et luisants chuintaient en traçant une piste mince et éphémère. Godefroy aimait à entendre cette chanson des pneus ; lorsqu'il se mettait en danseuse, elle devenait scandée et Godefroy n'y trouvait aucune monotonie. Il songea que c'était sans doute une des raisons pour lesquelles il grimpait mieux avec la pluie que par temps sec. Il y voyait une gratuite et parfaite orchestration de ses efforts et il en arrivait à considérer la montée comme une manière de danse rituelle où il trouvait une joie aussi profonde qu'inexplicable.

Jusqu'à Barèges, Godefroy ne se considérait pas comme étant occupé à grimper le Tourmalet ; certes il sentait depuis Luz que les pédales étaient rétives à la pression de ses jambes mais les maisons entourées de jardins, les buissons et les arbres n'étaient nullement des décors propres à la haute montagne. Les rampes surnoises des débuts de cols mettent toujours sa patience à rude épreuve ; il estime bénéficier à ce moment-là de tous les désagréments de la montagne sans avoir en contrepartie le spectacle d'une aridité et de hauteurs adéquates.

Aussi aborda-t-il avec satisfaction le raidillon de quelques kilomètres qui fait se cabrer la route à la sortie de Barèges.

Les doigts passés en crochet sous les poignées des freins, il couchait son torse horizontalement, aplatisant l'échine à la manière d'un chien craintif qui ramperait vers son maître prêt à le frapper. Les bras raidis, il tirait de toutes ses forces sur le guidon et vrillait sur la pédale en enfonçant le pied, faisant crisser sur l'acier la semelle de cuir.

La brume cessa de s'épaissir pour laisser la place à une pluie drue et crépitante. Godefroy s'ébroua et

passa hâtivement une main sur ses yeux aveuglés par l'averse, tandis que l'autre main restait accrochée au guidon qui vibrait légèrement sur le bitume rugueux.

A l'endroit où la route rejoignait les bords du Bastan, Godefroy songea qu'il n'avait aucune envie de tremper la tête dans les eaux du torrent, comme certains jours de canicule... Il passa devant une borne où s'inscrivait en lettres innocentes : Col du Tourmalet, neuf kilomètres. Le chiffre neuf ne convenait pas à Godefroy. Dans un, col il n'aime lire que les bornes portant un chiffre pair. Il préfère voir : Tourmalet dix kilomètres, que Tourmalet neuf kilomètres... il a toujours l'impression que les chiffres impairs donnent une idée exagérée de la distance. Il savait que cette idée était absurde, qu'elle n'avait de valeur que pour lui seul. Aussi resta-t-il muet jusqu'à la borne huit. A travers le rideau de pluie, il devinait très loin au-dessus de lui l'échancrure du col mais se sentant d'humeur patiente et optimiste, il ne conçut aucun système de téléphérique pour prendre des raccourcis. Craignant de se trouver dans la situation critique qu'il avait fait sien dans l'Aubisque, il évitait autant que possible de rester derrière Jo et jusqu'au pont de la Gaubie les deux compères montèrent côte à côte. À cet endroit Godefroy eut soif. Il fit part de cette sensation à Jo qui s'imagina probablement qu'il s'agissait d'un honnête stratagème pour s'arrêter quelques instants... et la remarque de Godefroy resta sans écho ; aussi continua-t-il encore durant quelques centaines de mètres, jetant un regard en coulisse à chaque ruisseau qui dégringolait la pente et venait écumer tout contre le talus. Godefroy songea aussi que Jo montait un peu trop vite et qu'il serait peut-être préférable de le laisser partir devant. Godefroy effectua sans bruit le "décrochage" face à la borne six, marmonnant une vague explication où il s'agissait de source, de soif, de sucre et de bidon... d'humeur toujours aussi renfermée, Jo continua de monter sans tourner la tête. Un instant Godefroy évalua en connaisseur l'espace qui se creusait aussitôt entre son copain et lui et il décida du même coup d'effectuer tout seul la fin de la montée. Il coucha avec précaution à même la chaussée dégoulinante le vélo dont la roue arrière tourna, folle, quelques instants, avec le graillement caractéristique d'une roue-libre plus gorgée d'eau que d'huile.

Il secoua énergiquement ses pieds trempés et remplit le bidon d'une eau glacée qu'il absorba prudemment à petites gorgées parcimonieuses. Montant en contre-bas une moto donna au décor désespérément désolé et mouillé un caractère rassurant de chaude et bruyante civilisation...

Avec la science d'un rongeur Godefroy se remit à grignoter les hectomètres. Il surveillait son effort, le réglait ; mais il le limitait beaucoup moins qu'il ne le stimulait tant il est vrai que les derniers kilomètres du Tourmalet ne permettent guère de ménager les muscles... ; cette dernière constatation pouvait paraître fade et quelconque, mais Godefroy la trouvait sérieuse et nullement digne de mépris. Il se prit à imaginer ce que pouvaient être ses muscles à ces instants-là ; il se remémora des mots savants, des histoires sinistres d'acide lactique et en se laissant aller vers des visions plus hasardeuses encore, il rêva d'acide lactique d'un blanc... laiteux qu'il ferait couler en pinçant ses mollets, faisant ainsi disparaître ces tiraillements et ces lourdeurs qu'il ne pouvait se résoudre à appeler du mot fade et commun de "fatigue". À ces moments critiques, Godefroy vivait réellement dans un univers à lui, un monde de pensées et de visions dont les fous reconnus et officiels auraient pu le jalouser...

Pourtant il n'arrivait pas à s'évader totalement de son existence réelle ; il se rendait un compte assez net de sa situation ; barbotant sous l'averse qui cinglait ses genoux de mille aiguilles, il baissait son nez transformé en gargouille et tricotait laborieusement de ses longues pattes brunies par le soleil et la crasse et luisantes de pluie. Il avait retroussé jusqu'aux coudes les manches de son anorak et les poils de ses avant-bras, hérissés de froid et blanchis par les gouttes d'eau qui s'y attachaient faisaient l'effet d'une couche de moisissure ou de lichens rachitiques.

Après la borne trois, Godefroy profita du replat qui précède l'ultime rampe. Il laissait mollement retomber ses jambes et régularisait le rythme de son souffle. Après le grand lacet en fer à cheval il se retrouva face au vent et à la pluie qui le cingla avec plus de mordant. La pente s'accentua et Godefroy se mit à poursuivre mètre par mètre la borne un qu'il devinait au détour d'un virage, à demi enfouie sous les plaques de schiste pourri qui parsemaient la route transformée en ruisseau. Il voyait les gravillons défiler tout doucement sous la roue avant, passer sous le pédalier pour laisser la place à de nouveaux gravillons, à de nouveaux morceaux de schiste, à toutes les rugosités du goudron que son oeil fixe et à demi fermé détaillait une à une.

Le regard rivé à la route Godefroy passa au niveau de la borne un sans la remarquer et il se trouva tout heureux de virer dans le dernier lacet. Au détour de la route il savait que s'ouvrait le col.

Il regarda la route du Pic du Midi qui grimpait devant lui vers des hauteurs qui ne le tentèrent pas, arracha en danseuse le dernier raidillon où a terre, les graviers et les détritiques laissés par les touristes dégringolaient entraînés par l'eau de pluie. Sous un rocher une feuille de journal jaunie laissait voir des gros titres de Tour de France, mais Godefroy eut pour cette feuille un regard presque méprisant : il haïssait à nouveau les cols, le Tour de France, le vélo, la pluie, tout ce qui le faisait frissonner et peiner...

Il s'égoutta à la porte du refuge en cherchant du regard Jo dont il reconnut les cheveux et les jambes dépassant de part et d'autre d'une confortable canadienne dont une âme compatissante l'avait "pompeusement paré".

Le nez collé au carreau embué d'une fenêtre du refuge, Jo regardait fixement tomber la pluie. Godefroy encore tiède de son effort de la dernière rampe s'arracha à son immobilité dégoulinante et manifesta avec conviction le désir de rejoindre au plus tôt la vallée. Jo avait manifestement une envie folle d'arrêter là les frais et de prolonger à volonté la sensation de chaleur que devait lui procurer la canadienne.

Godefroy crut bon de faire des promesses et il remarqua sans sourciller que ce n'était là qu'un mauvais passage et qu'une fois le Puymorens atteint (sic...) le soleil et la chaleur prendraient une revanche méritée.

Jo trouva tout de même que le Puymorens était encore loin et que pour l'instant la descente du Tourmalet sous une pluie diluvienne et glaciale ne lui disait rien de bon. Godefroy prit le parti de ne plus discuter et reprenant son vélo il amorça freins et dents serrés, le premier virage de la descente. Un léger clapotis à ses côtés l'avertit de la présence d'un Jo recroquevillé et encapuchonné comme moine en prières.

Sous le déluge les freins perdaient la presque totalité de leur effet et Godefroy fit appel toutes les ressources que pouvait lui offrir son modeste poids pour maintenir dans les virages un vélo qui tirait avec insistance vers des pentes trop accentuées. La pluie le cinglait avec tant de force que la peau de son visage et de ses jambes devint rapidement indolore.

Pour ralentir imperceptiblement dans les virages aigus, Godefroy prenait la précaution de serrer à bloc les freins bien avant le passage délicat. C'est ainsi qu'il commença dès la Mongie à se préoccuper du lacet de Caderolles qu'il savait pourtant à quatre kilomètres en contrebas...

Il espérait qu'avec la perte d'altitude, le temps se ferait moins mauvais ; il parvint au niveau d'Artigues sans avoir ressenti la moindre amélioration.

À Gripp, Godefroy eut la sensation bizarre d'avoir perdu tout à coup une habitude qu'il croyait désormais définitivement acquise : il ne fermait plus les yeux à demi, il ne rentrait plus la tête dans les épaules et ses jambes redevinrent sensibles ; la pluie cessa et presque aussitôt un rayon de soleil pâlot et étrié se glissa entre deux gros nuages qui continuaient à déverser là-haut, vers le Tourmalet, leur trop plein de liquide. Godefroy se "fichait" du Tourmalet. Il lui tournait le dos mais il ressentit les effets de la descente lorsqu'il voulut donner quelques coups de pédale. Ses genoux lui semblèrent inutilisables et bons pour la ferraille à la manière de quelque pièce depuis longtemps abandonnée et rouillée. Pourtant le furtif rayon de soleil avait effacé en un instant toutes les idées d'abandon que Godefroy n'avait cessé d'accumuler rageusement durant cette plaisante dégringolade.

IV. - ENTRACTE

Boueux, trempés, gelés et la mine passablement abruti, Jo et Godefroy s'ébrouèrent sous la véranda de l'Auberge contrôle de Ste-Marie-de-Campan.

À petits pas maladroits et hésitants Godefroy, en habitué des lieux, gagna la cuisine où sans mot dire on le débarrassa de son anorak qu'une aimable servante pendit avec celui de Jo au dessus des gros fourneaux ; Godefroy bredouilla un merci que nul ne dut entendre tant sa voix ressemblait plutôt à un misérable gargouillis. Puis il se réfugia entre deux grosses marmites et il se laissa envahir béatement par une chaleur dont il avait perdu jusqu'à la notion ; il absorba à petites ; lampées un chocolat qui acheva

de le rendre à la vie et tourna ses pensées vers l'Aspin. Avec Jo il tint un petit conseil de guerre d'où il ressortit que l'on pouvait repartir, le temps paraissant moins mauvais vers Payolle ; de plus Godefroy constata avec une indéniable logique que l'Aspin étant moins haut que le Tourmalet, il y ferait moins froid.

V. - ASPIN ET PEYRESOURDE

Jo et Godefroy montèrent l'Aspin.

Les premières rampes leur rendirent rapidement la chaleur et la souplesse que Godefroy récupérait avec soulagement ; la pluie ne tomba plus du tout. Dans la sapinière la lumière tamisée du soleil filtrait à travers un brouillard blanc annonciateur de beau temps. La route encore mouillée fumait sous ces premiers rayons tièdes et les vapeurs glissant à ras du sol donnaient à Godefroy l'impression d'enfoncer ses roues dans une ouate impalpable.

A nouveau il écouta la chanson des pneus ; les hectomètres se succédaient sans trop se faire prier. Des autos commencèrent à monter avec leur chargement de dames à talons hauts, de messieurs cravatés et de marmaille pomponnée.

Jo et Godefroy atteignirent le sommet frais et dispos et virent avec ravissement dans la vallée d'Aure, Arreau qui chauffait ses toits au soleil, ce soleil dont ils rêvaient depuis Hendaye, un vrai soleil, franc et durable, un soleil bien sec et de qualité supérieure.

La descente en slalom ne donna même pas lieu à la moindre émotion. Les vélos se montrèrent dociles et intelligents, les lacets ne furent pas trop "gravillonneux" et les autos prirent les virages bien à droite. Nulle touriste huppée n'eut à trembler pour son toutou de Poméranie batifolant au milieu de la chaussée ; une descente sans histoire, une descente heureuse et qui ne laissa à Godefroy aucun souvenir précis.

Arreau eut l'honneur d'un court arrêt et Jo choisit chez un épicier une confortable boîte de gâteaux tandis que de son côté, Godefroy sélectionnait soigneusement les plus belles pêches qu'il put trouver. Les deux compères s'installèrent à l'abri du vent, contre un mur bien ensoleillé ; tout en mangeant Godefroy laissait sécher ses pieds encore humides et du bout des ongles faisait sauter de ses mollets les croûtes de boue qui s'y étaient plaquées. Puis il rêva en mâchant ses gâteaux ; il rêva sans trop savoir à quoi puisque pour lui toute idée précise est ennemie du rêve.

Le papier qui enveloppait la boîte de gâteaux tourbillonna un moment, poussé par le vent, et alla atterrir dans un fossé ; Godefroy en conçut une inexplicable mélancolie ; ce papier lui faisait pitié. Il se complaisait dans ce sentiment de pitié toute gratuite puisqu'il n'esquissa pas le moindre geste pour récupérer la chose. Il se sentait content d'avoir pitié du papier parce que cela prouvait au moins qu'il n'était pas préoccupé de questions bien graves.

Il songea que le Peyresourde ensoleillé allait le faire transpirer comme il le désirait depuis longtemps.

Le Peyresourde tint ses chaudes promesses. Godefroy s'y prélassa, chauffa sur ses rampes son dos satisfait. Il transpira, regarda sur ses bras couler la sueur et il fut heureux de sentir monter la soif, une soif légitime et saine, une soif assortie au goudron chaud et aux ombres découpées sous les arbres.

Après le virage de Loudervielle Jo s'arrêta pour boire à son aise ; Godefroy saisit cette occasion pour s'arrêter en plein soleil. Il décrocha son bidon avec une lenteur calculée et but, la tête renversée en arrière, à courts lapements de petit chat. Un instant il resta ébloui par le ciel redevenu bleu et les petits nuages très blancs qui s'effiloçaient et se désagrégeaient : les yeux mi-clos il regarda un long moment ce spectacle encadré vers le haut par la visière crasseuse de ses cheveux embroussaillés et vers le bas par la courbe humide et brillante du bidon qu'il tenait toujours dressé à la manière d'une trompette.

Godefroy se sentit pris d'un agréable vertige et le long de son échine tiède et séchée, il sentit courir un frisson de bien-être.

Les festivités du Peyresourde tiraient à leur fin. La route se vautrait déjà sur les pâturages du sommet et au détour d'un virage Godefroy vit la dernière borne de la montée. Il eut un regard de touriste pour la sapinière qui couvre le versant opposé de l'échancrure du col. Puis il sentit la pédale moins rebelle sous son pied ; avec Jo il enleva rapidement les derniers centimètres et laissa mourir son élan face à la grande

borne du sommet, à la limite des Hautes-Pyrénées et de la Haute-Garonne. Devant lui s'ouvrait la vallée de Luchon et il devina, plus proches, les premiers lacets de la descente. Content de lui, Godefroy s'étendit un moment sur l'herbe du Col ; il étala ses jambes et dans un étirement de tout son être il bâilla voluptueusement.

Dès le début de la descente Godefroy prit sa pose la plus aérodynamique, le nez en avant du guidon et le dos aplati; son ombre courant à ses côtés ressemblait à celle du chien de chasse en quête de gibier. Il dosa soigneusement son mélange de crainte et de fatalisme, joua au virtuose pour sa propre satisfaction et gagna en trombe les basses altitudes luchonnaises.

VI. - EN HAUTE-GARONNE

À Luchon, Jo et Godefroy retrouvèrent leur collègue Parisien avec lequel ils avaient mangé la veille, à Tardets. Chacun s'enquit poliment de la santé des autres. On évoqua frileusement les déluges du Tourmalet puis Jo et Godefroy imitèrent leur congénère qui venait d'huiler généreusement les organes sensibles de sa monture.

Puis, par un réflexe aussi tacite que naturel. Jo et Godefroy se mirent à manger. Affalé sur un banc, Godefroy, la bouche pleine, lançait des regards arrogants aux touristes des allées d'Etigny qu'il trouvait trop guindés et trop propres pour mériter seulement une indifférence polie.

Au bord du trottoir le Parisien réparait une crevaison ; Godefroy délaissa le spectacle décevant de la rue pour celui, plus familier et plus respectable, d'un cyclotouriste posant une rustine ; il admira l'adresse du Parisien ; il admira surtout le fait que ce dernier ait pu garder ses doigts presque propres bien qu'il ait démonté sa roue arrière.

Le Parisien discutait avec Jo, et Godefroy trop occupé à manger, se contentait de saisir çà et là des bribes de leur conversation volubile. Le Parisien remonta sa roue arrière, la fit tourner pour vérifier le centrage et Godefroy songea irrésistiblement à un remouleur ambulant installé avec sa machine au bord de la rue...

Bien abrités derrière un cycliste bénévole, Godefroy, Jo et le Parisien descendaient à grands coups de pédales la vallée de Luchon. La route était très familière à Godefroy, mais il s'y sentait malgré tout étranger, promis à des destinations plus aventureuses et plus lointaines que le Bazert de Saint-Gaudens...

Au pont de Chaum où Godefroy ralentit pour mieux humer l'air environnant, les trois Hendaye-Cerbère prirent la route du col des Ares. Ils se surprirent eux-mêmes de le monter à grande allure ; ils atteignirent le sommet en moins d'une demi-heure, ce qui les changea du grand jeu de patience qui les avait divertis dans des Aubisque et Tourmalet de toute fraîche mémoire.

Dans la descente Godefroy eut un regard presque attendri pour le Cagire et un peu inquiet pour le Parisien dont il avait peine à suivre les pittoresques évolutions de virages en virages.

Le tout petit col de Buret fut prétexte à de nouveaux

bavardages ; en bon Commingeois, Godefroy faisait au Parisien les honneurs du propriétaire ; à Juzet d'Izaut on posta des cartes contrôle et à Sengouagnet, sans un regard pour la route d'Aspet et de St-Gaudens, Godefroy s'engouffra sous les frondaisons des basses zones du Portet d'Aspet.

Avant même d'arriver à Henne-Morte, Godefroy avait déjà répété plusieurs fois qu'il monterait les plus dures rampes à pied... ce qu'il fit effectivement en partie. Au début il fut très soulagé de constater que Jo et le Parisien mettaient eux aussi pied à terre. Mais il fallut déchanter. Grand échassier, le Parisien arpentait plus vite qu'un berger landais et Jo, à pas très rapides, le suivait sans paraître le moins du monde incommodé.

Godefroy s'escrima quelques minutes à suivre ce pas de chasseurs, mais il se fit irrémédiablement lâcher. Il essaya tout ; il en vint même à trotter comme le petit bambin qui suit ses parents pressés. Il se retrouva seul, souffla tout son dégoût en un long râle exaspéré, puis remonta sur son vélo. Ainsi, alternant pédalage, marche, trot, petit trot et arrêt, Godefroy se hissa sans perdre de terrain jusqu'au sommet du col. Là, il s'allongea sur le gazon, regarda le ciel et ne pensa plus à rien jusqu'au moment de reprendre la route.

Ah que vous êtes belles, cîmes du Canigou !

VII. - LA VALLÉE HEUREUSE

La deuxième étape tirait à sa fin. Dans un soir calme et clair, prometteur de lendemains ensoleillés, Godefroy se laissait glisser, tous muscles décontractés, le long de la Bellongue. Dans la descente le Parisien avait cassé sa roue-libre et Jo et Godefroy avaient dû le laisser à la recherche d'un atelier. Maintenant ils approchaient de St-Girons et Godefroy filait entre les prairies grasses et les peupliers frissonnants, l'esprit plein de jolis rêves. La piquête intempestive d'une guêpe qu'il télescopa par mégarde ne parvint pas à le troubler outre mesure. Il se gratta énergiquement, puis n'y pensa plus.

La nuit venait lorsque Jo et Godefroy sortirent de St-Girons pour remonter la vallée de Massat : 33 km en pente douce qu'ils absorbèrent d'abord avec rapidité puis avec moins de facilité, puis avec toutes les peines du monde. Il était tard. La nuit était devenue noire et la lune n'éclairait pas du tout le fond des gorges où se faufilait la route. Godefroy s'asseyait avec peine sur sa selle et cette douleur le crispait et achevait de lui enlever ses derniers moyens. Aussi ce n'est que vers les neuf heures du soir que Jo et Godefroy purent s'attabler à Massat devant une odorante soupe ariègeoise.

Une sémillante servante reçut de l'aubergiste l'ordre de préparer sans retard une chambre pour ces "messieurs"... Godefroy, le nez plongé dans une assiette de haricots, roucoula ironiquement en voyant les yeux fatigués de Jo suivre les évolutions de la servante. Godefroy avait trop faim et trop sommeil pour avoir de mauvaises pensées ; il entassa donc brutalement deux abondantes portions de haricots dans son estomac, lustra le fond de son assiette d'une mie de pain, se lécha les doigts, s'enquit avec Jo d'un réveil hélas hors de service et s'en fut se coucher. Déjà presque endormi il vit confusément Jo se débattre avec un volumineux édredon extirpé d'une armoire et il se laissa sombrer dans le sommeil avec mille sensations paradisiaques.

VIII. - LES RÉALITÉS

À travers l'ouverture des volets un rayon de lune, tranquille et net, vint se poser sur les yeux de Godefroy qui sursauta, regarda sa montre, réveilla aussitôt Jo et se rhabilla fébrilement. Il était trois heures... de Massat à Cerbère deux cent cinquante cubes blancs à chapeau rouge jalonnaient la route. Jo et Godefroy devaient voir Cerbère avant six heures du soir et ils se gardèrent bien de se dire l'un à l'autre que la bataille serait rude.

IX. - LE COL DE PORT

Un brouillard blanc de bon augure habitait seul la grand' rue de Massat. Derrière le clocher qui la cachait, se devinait par le halo qu'elle formait une lune pour poètes et contes de fées. Derrière une grille un chien enroué aboya sans conviction et sur le flanc de la montagne, vers le col de Port, le coq d'une ferme haut-perchée sonna un prématuré réveil.

Jo et Godefroy descendirent une petite côte et le froid de la vitesse acheva de les éveiller. Ils craignirent de rester trop longtemps dans le brouillard, mais dès les premiers virages du col de Port, l'atmosphère s'éclaircit et la lune régna seule sur le paysage.

Godefroy n'avait pas totalement achevé la digestion des haricots et une soif matinale lui fit avoir maintes attentions pour son bidon. Jo devait avoir de semblables préoccupations puisqu'au passage devant une fontaine il ne donna plus signe de vie et Godefroy continua seul une poursuite obstinée et sans issue de son ombre que la lune découpait sur la route. Il se glissait furtivement de virages en virages et dans cette lumière laiteuse, qui inondait la vallée il s'efforçait de se pénétrer au maximum de la beauté du spectacle et de la douceur nocturne. Devant lui, juste au ras d'une crête, il crut voir la lumière de quelque nouveau Superbagnères et longtemps il resta perplexe avant de reconnaître une banale étoile ; Godefroy cracha sur la route son dégoût pour sa bêtise et se laissa gagner par la mauvaise

humeur. Il transpirait ; les genoux lui faisaient mal ; la selle n'était pas devenue un fauteuil et le col de Port s'allongeait et s'étirait avec des allures écœurantes de mortadelle d'Italie. Les bornes se dissimulaient sous les gouttes d'herbe ou dans les zones d'ombre et Godefroy ne savait plus où il en était. Enfin il reconnut les pâturages dénudés qui annoncent le sommet ; sur son visage il sentit un vent froid sécher la sueur. Le bruit d'une sonnaïlle lui parvint d'une bergerie voisine. Devant la borne du sommet il s'arrêta, appuya son vélo sur le talus herbeux et en attendant Jo il écouta le bruit insolite et crissant de ses pas sur les gravillons.

Dans la demi-obscurité il devina les masses sombres des verrous glaciaires qui dressent au-dessus de Saurat leurs pittoresques formes hardies.

Jo arriva et sans plus attendre les deux cyclistes quittèrent le sommet. Un peu en contrebas Jo s'arrêta à nouveau pour enfiler ses gants. Il faisait froid et la descente nocturne s'effectuait peureusement, frileusement. Lorsque les arbres réapparurent, ils cachèrent la lune et dans ces zones d'ombre il fallait avancer un peu à l'aveuglette, devinant les virages plus qu'on ne les voyait. La tête rentrée dans le col de l'anorak Godefroy grelottait avec sérénité et suivait Jo qui tâtonnait, hésitant, dans les méandres de la route.

À Saurat il fallut poster des cartes contrôle. Godefroy avisa une boîte à lettres mais au moment de lâcher les missives il hésita et sur les conseils de Jo il chercha la boîte du Bureau de Poste. Dans la case réservée aux observations, Godefroy écrivit laconiquement : "clair de lune"... Jo, sur sa carte, nota froidement : "clair de l'autre"...

Cet accès de bonne humeur dissipé Godefroy fouilla du regard les façades des maisons, rasant les trottoirs au long des quels courait, insouciant, l'eau des rigoles. Enfin une grille d'aspect inesthétique et administratif trahit la présence de la poste. Ses doigts trouvèrent l'ouverture de la boîte où disparurent les cartes dûment remplies.

Godefroy, content de lui, se retourna, tira vers le haut ses jambières qui glissaient et chercha un instant les gants tombés sur le trottoir.

Dans Saurat endormi on n'entendait que l'eau de la rigole, le long de la rue, et les reniflements de Jo qui se gelait, immobile contre son vélo qu'il maintenait en équilibre instable, la roue avant et le guidon basculés perpendiculairement au cadre.

L'opération postale terminée, Saurat fut abandonné sans autre cérémonie.

La descente reprit, emmenant avec elle une recrudescence de fraîcheur et de frissons.

Sous le maillot et l'anorak, Godefroy sentait se hérissier les poils de ses bras tandis qu'un désagréable picotement courait le long de ses mollets rasés.

La pente se redressa pour monter au village de Bédeilhac. La côte s'avéra d'autant plus raide que les muscles étaient moins souples, moins chauds et moins ardents que l'avant-veille, au départ d'Hendaye. Philosophes et mûris par l'adversité les deux randonneurs se contentèrent d'émettre un grognement désabusé tout en adoptant un braquet adéquat à leurs moyens désormais limités.

Godefroy trouva tout de même agréable cette courte remontée. Le faisceau de son petit phare léchait par touches fugaces les herbes du talus et faisait briller les rayons de la roue avant. Les deux cyclistes montaient en danseuse, d'un même rythme, comme entraînés par le mouvement d'un unique métronome.

Le modeste ronflement des dynamos ne troubla même pas un seul chien dans la traversée de Bédeilhac, village trahi par la lueur d'un orgueilleux réverbère qui mettait un rond de lumière sur la route. Un instant, au passage de cette zone, Godefroy vit son ombre naître, trapue sous ses pieds, puis grandir très vite, démesurément avant de se perdre dans l'obscurité en même temps que son maître. La descente du col de Port s'achevait et bientôt apparurent les premières maisons de Tarascon.

ET LE TROISIEME JOUR SE LEVA ...

À Tarascon on entendait seulement couler l'Ariège et nul embouteillage n'invita les randonneurs à un nouvel arrêt.

Aussi se retrouvèrent-ils sans transition sur la grand' route d'Ax-les-Thermes, une bien belle route, large, bordée de grands platanes, enfermée entre les montagnes dont les flancs abrupts se trouaient de nombreuses grottes. Godefroy ne regardait pas ces grottes par curiosité (il les avait déjà vues bien des fois) mais parce que ses yeux larmoyants de froid cherchaient les signes annonciateurs de l'aube. Effectivement le ciel s'éclaira et sur la gauche, derrière les crêtes, une lueur rouge préluda à l'apparition des premiers rayons de soleil. La nuit avait achevé de nettoyer le ciel et Godefroy songea avec une réelle joie à la journée claire qui se préparait. Le soleil vint bientôt éclairer, très haut, les sapinières et les rochers mais Jo que le froid de l'aube ne réchauffait pas gémit son désespoir à la vue de ces inaccessibles zones ensoleillées. Le soleil ne serait aux cyclistes que bien plus tard, sur les hauteurs du Puymorens. En attendant, sur la route encore noyée de brumes et d'aubes grises, il fallait pédaler, sans art, les jambes raides, les chevilles et les pieds transis. Pourtant Godefroy eut soif, et au premier village venu, il stoppa devant une bonne fontaine. Jo, à qui le bruit de l'eau donnait des frissons supplémentaires fila sans se retourner, renfermé dans un mutisme glacé.

L'eau déborda en bouillonnant et glissa sur l'aluminium cabossé du bidon. Godefroy but avec précautions, car il trouvait malgré tout le liquide très froid.

Puis il se remit en selle, appuya sur les pédales pour forcer l'allure, et à la faveur d'une longue montée il se rapprocha de Jo dont il voyait la silhouette, lointaine encore, isolée sur la route déserte. Il le rejoignit derrière un talus où s'appuyait la route dans un brusque virage parsemé de silex. Les vélos tressautèrent puis furent happés dans une déclivité qui se terminait, telle la piste d'un tremplin, par une nouvelle remontée. Sur la gauche se découpa dans le ciel la butte escarpée du château de Cordat. Puis Luzenac apparut suivie d'une côte longue, raide, en ligne droite, une vilaine côte qu'il fallut grignoter sur le petit plateau. Jo et Godefroy y doublèrent un gros camion qui les enveloppa au passage d'une opaque fumée noire. Godefroy émergea, congestionné, et toussa plusieurs fois, sa maigre échine arc-boutée et secouée par un désagréable exercice.

Une série de montagnes russes annonça les faubourgs d'Ax-les-Thermes.

Il faisait grand jour. Jo et son compagnon n'avaient rien mangé depuis la veille au soir. Aussi, en remontant la grand' rue de la ville d'eau, il fut décidé de se restaurer sans plus attendre.

III. - LE PETIT DÉJEUNER D'AX-LES-THERMES

Assis, les jambes pendantes, sur une murette au mortier rugueux, Godefroy commença à grignoter d'un air contrit sa pitance matinale ; il laissa errer son regard des sommets déjà illuminés de soleil à la place déserte que boudaient les façades paresseusement closes des cafés et magasins d'Ax-les-Thermes.

Godefroy se sentait triste de se trouver en cet endroit désert, cet endroit qui devait lui rappeler des moments plus animés sinon moins insouciant : cela se sentait au mouvement alangui et comme distrait de ses mâchoires qui malaxaient sans grand résultat un quignon de pain visiblement intrus au milieu des songeries si profondes.

Un frisson (il faisait très frais) ramena le rêveur au sentiment de l'heure présente. Il se laissa glisser au bas de son siège et accomplit pour son plaisir personnel et au bénéfice de la caisse d'entr'aide aux pieds gelés un petit numéro de claquettes qui passa totalement inaperçu, bien que le bruit des semelles dans le silence matinal eût été capable de faire songer quelque imaginaire à un hiver précocement venu.

IV. - LE PUYMORENS

Sur les hauteurs du Chioula il devait faire tiède déjà, dans le soleil qui léchait les pentes arides et vers le Puymorens les pics étincelaient aussi dans la lumière neuve et chaude. Mais au creux de la vallée, sur la route étouffée par les rochers et les grands arbres, Jo et Godefroy étaient transis. Les pentes sournaises qui mènent d'Ax-les-Thermes à l'Hospitalet leur faisaient mal aux jambes et ne leur réchauffaient pas les pieds.

La route et la voie ferrée transpyrénéenne jouaient leur partie de cache-cache, jeu figé et saisissant qu'animaient seulement de pont en pont les eaux folles et glacées de l'Ariège.

Godefroy montait en danseuse, secouant son vélo de droite et de gauche comme un prunier dont il aurait voulu détacher les fruits. La selle lui causait une douleur de plus en plus insupportable et il évitait le plus possible de s'asseoir sur elle. De temps à autre, reposant de tout son poids sur une jambe tendue, il cassait le rythme, expirait en faisant siffler l'air entre ses lèvres, puis il reprenait de la vitesse, relançant son vélo avec de petits zigzags de fourmi affolée. Jo orientait obstinément la conversation sur le froid aux pieds. À vrai dire il n'y avait pas de conversation ; tous les sujets de causerie, des plus honnêtes aux plus masculins, avaient été depuis Hendaye usés jusqu'à la corde. À peine saisissait-on au passage de chaque borne l'occasion d'en lire le kilométrage à haute voix. Souvent même la borne passait et nul ne disait mot, chacun attendant vainement que l'autre dise quelque chose d'intéressant, quelque réflexion d'un attrait inespéré.

La traversée du village de Mérens suscita une ou deux phrases très simples, de ces phrases diaphanes et anodines avec un sujet, un verbe et un complément. Mérens passé, le bruit du torrent étouffa irrésistiblement toute nouvelle parole.

Godefroy déboucha devant les maisons et la gare de l'Hospitalet. Le vélo sauta sur les rails qui coupant la route et au virage suivant la borne dix annonça le dernier acte du Puymorens. Ce fut le plus beau et le moins désagréable. La vallée se creusait sous la route. L'Hospitalet se fit tout petit et par dessus son épaule Godefroy lui jeta un dernier regard avant de se consacrer exclusivement à la poursuite du soleil ; celui-ci était tout proche. À chaque virage Godefroy croyait entrer dans la zone dorée ; il s'y croyait et chaque fois rageur, il se retrouvait encore à l'ombre d'un pli de terrain.

Enfin, près de la borne de séparation entre l'Aude et l'Ariège, comme pour mieux marquer leur entrée au pays du soleil, Jo et Godefroy trouvèrent celui-ci, radieux, chaud déjà, loin de la menace du plus petit nuage.

Comme un petit garçon qui voit pour la première fois le cinéma en couleurs, Godefroy cligna des yeux, tandis que machinalement il s'arrêtait et couchait son vélo contre le talus. Puis il offrit à la lumière la peau de ses jambes qu'il dégaina de leurs étuis de laine avec des précautions d'infirmier ôtant des pansements. Avec des gestes mesurés de ménagère soigneuse il commença d'enrouler les jambières désormais inutiles, puis soudain, étonné de surprendre en sa fantasque personne un tel souci d'ordre et d'application, il les fourra d'un coup de main rageur, chiffonnées dans la sacoche, enfin le cœur léger, il cala sa personne entre deux pierres plates et tièdes et contempla en bourgeois qui se croit artiste les pâturages du Puymorens.

Ils étaient jolis, jolis ces pâturages avec leurs moutonnements vert crû piquetés des taches blanches des troupeaux. Montant de la vallée un câble porteur soutenait de loin en loin comme des bibelots, des petites bennes qui se détachaient en noir sur le fond bleu du ciel, du ciel propre et neuf.

Godefroy contemplait tout cela et il ne se sentait capable de penser à rien d'autre sinon à ce plaisir d'être immobile au soleil, près du Puymorens, avec, sur l'autre versant, la Catalogne et aussi, avec un peu de prévoyance courageuse, la Méditerranée. L'attrait de la terre promise qui était en l'occurrence une mer l'arracha à son immobilité de lézard ; il bâilla très fort car ce bâillement était à la fois dû au sommeil, au besoin de détente, à une sensation de joie et à la nécessité de bâiller. Un frémissement douloureux monta de ses mollets et décrocha du nième coup le ressort qui maintenait ouvertes ses mâchoires. D'une main lasse il redressa son vélo qu'il entraîna sur la route comme le monsieur excédé qui tire sur la laisse de son toutou rétif. Et la danse reprit.

D'une même cadence Jo et Godefroy s'insinuaient dans les replis de terrain où s'appuyait la route. Leur ombre difforme traînait sous les roues ou sautillait le long du talus. A un moment donné, la route ayant viré brusquement, Godefroy vit se détacher sur la droite le chemin du port d'Envalira et de l'Andorre.

Une tapageuse pancarte pour automobilistes pressés et myopes enlaidissait ce coin mais un nouveau virage engloutit cette vision dans son orbe et là-bas, très haut, la route alla crocher son dard sur la crête du col.

Les derniers hectomètres défilèrent, éphémères survivants d'une troupe nombreuse mais défunte. Un vent froid et violent fit claquer sur le guidon de Godefroy le foulard qu'il y avait noué. Le Puymorens rendit ses ultimes armes et, en deçà des crêtes, apparut la trouée où se devinait, dans le soleil, le plateau de Cerdan.

Sur le versant de Porté la route s'enfonçait, tortueuse et hésitante comme les lettres d'un bambin de l'école infantine. Godefroy se sentait un peu l'âme d'un miraculé, en regardant les grandes barrières de bois le long des pentes, ces barrières du Puymorens placées en défense des amas de neige. Pourtant il ne songea nullement aux deux journées écoulées ; il vivait dans le présent et le présent c'était un coin ensoleillé à l'abri du vent, c'étaient du chocolat, des oranges, c'était la grande descente où les vélos glisseraient rapidement, faisant gagner des minutes. Depuis Hendaye il avait été souvent question de minutes, de quarts d'heure, mais désormais Godefroy qui n'est pas fort en calcul arrivait sans peine à faire le décompte du temps qui restait pour atteindre Cerbère. Jo devenait inquiet, sceptique sur la réussite des opérations ; Godefroy mettait en avant la perspective d'une fin de parcours rapide ; il parlait d'une grande descente entre Mont-Louis et Prades. Mais Jo semblait ne pas y croire ; après tout, cette fabuleuse descente, il ne l'avait jamais vue, et, contrairement à Godefroy, il se rencognait dans un scepticisme de diplomate moderne.

La conversation menaçant de s'éterniser et d'aggraver encore la situation, chacun ferma son anorak, enfila ses gants, et roue dans roue, Jo et Godefroy recommencèrent à faire de la bicyclette.

V. - LA DESCENTE DU PUYMORENS

Equilibrant son corps entre le guidon et les pédales pour éviter un trop intime contact avec la selle. Godefroy lança son grand braquet et atteignit rapidement le premier virage en épingle il cheveux qui tordait vers la droite le ruban de la route.

Le genou largement déjeté vers l'extérieur, il pencha brusquement le vélo à l'intérieur de la courbe qui se dévida dans un bruit feutré de pneus accrochés au bitume rugueux. D'un rapide coup d'œil Godefroy vit un instant tourner le ciel et les pentes dans une impressionnante giration, mais habitué à ce vertige passager, il n'en continua pas moins à chantonner distraitemment un petit air dont il avait entrepris l'exécution en reprenant le vélo, en haut du col. À la sortie du virage le vent violent ralentit la course et Godefroy donna quelques coups de pédales pour maintenir la vitesse. Un nouveau virage ramena la route vers la gauche et en contrebas apparut presque aussitôt le village de Porté. Dans les prairies avoisinantes, du linge mis à sécher près des tentes de campeurs flottait dans le vent plus tiède et assagi. Après Porté, Godefroy, lâchant le guidon, délassa un instant ses reins durcis et ses poignets saturés de vibrations ; il regretta de n'avoir pas mis autour de ces poignets maltraités une bande velpeau, une bonne bande bien ferme et bien douce ; pourquoi fallut-il que cette partie de la descente fut estompée dans le cerveau de Godefroy par des soucis de bandes velpeau ? il ne reprit contact avec le paysage qu'au passage entre de grosses roches arrondies entre lesquelles se tortillait la route. Puis apparurent à Godefroy les vieilles tours carrées du Carol dont la vision ramena en lui une bouffée d'agréables souvenirs. Près de la route la voie ferrée, extirpée de son tunnel, annonçait le voisinage de la Tour de Carol que Jo et Godefroy atteignirent il dix heures du matin ; cette fois le soleil chauffait pour de bon. Arrêts dans un cadre de verdure noyé de lumière, les deux cyclistes prirent enfin leur tenue d'été. Godefroy plia définitivement son anorak, enleva après une bonne minute de graves délibérations son pull-over et vint exposer à la chaleur des bras depuis longtemps calfeutrés dans leurs gangues vestimentaires.

Enfin, pour célébrer le voisinage immédiat de l'Espagne, il noua son foulard autour de la tête, laissant tomber les pans sur son épaule, à la manière du Daucaïre de Carmen ; l'ensemble n'était pas éminemment cycliste mais Godefroy jugea que des randonneurs d'Hendaye-Cerbère parvenus en Catalogne se devaient d'être un peu originaux dans leur accoutrement.

Le plateau cerdan... et la mer

VI. - LE PLATEAU CERDAN

Après un faux départ sur une petite route qui allait se perdre dans un poudrolement de mauvais augure au cœur de l'enclave de Lliva, Jo et Godefroy se retrouvèrent sur une ligne droite bordée de grands arbres, au bout de laquelle ils trouvèrent Bourg-Madame, un Bourg-Madame éclatant de gaieté et de vie. Godefroy vira le cœur en fête sur une place où semblaient prêts à éclater les accents d'une Sardane; et puis, brutalement, il déchantait : allongeant interminablement sur la croupe du plateau Cerdan son ruban dénudé, la route se cabrait à la sortie de la petite ville, marquant le début du col de la Perche.

Renfrogné, Godefroy vit sur sa gauche de grands piquets gradués, destinés à mesurer en hiver l'épaisseur des couches de neige ; mais à cet instant il n'y avait qu'un soleil de plomb dont la chaleur était d'autant plus cuisante qu'elle succédait presque sans transition aux périodes grelottantes de la matinée. Les renflements de Godefroy s'accroissaient. Les pans de son glorieux foulard pendaient, flasques et piteux le long de son cou déjà ruisselant. La lèvre retroussée et le regard durci il considérait avec une inquiétude fixité son ombre qui glissait sous la roue avant. Elle était trapue, cette ombre, avec deux jambes courtes qui allaient et venaient comme des pattes de canard ; ses oreilles se découpaient comme les volets d'une bicoque délivrée, tandis que le balancement de son torse lui faisait penser à un ballot mal arrimé que l'on trimballe sur une brouette.

Une courte descente mit fin à ces contemplations terre à terre. Du reste le paysage devenait trop immense et trop beau pour que Godefroy puisse trouver dans celui-ci une diversion à ses difficultés matérielles. Il dénicha entre les vallons la ligne de l'effarant tramway électrique qui parcourt le plateau avant de s'engouffrer avec la route dans la grande dépression qui va de Mont-Louis à la Méditerranée. Pourtant, devant le spectacle du plateau Cerdan et de ses villages perdus dans la lumière, devant le spectacle des sapinières qui couvraient les hauteurs de Font-Romeu, devant le paisible tableau qu'offrait à ses yeux le village de Saillagouse qu'il atteignit, Godefroy grimaçait : à partir de cet endroit il commença à souffrir réellement des humeurs inhospitalières d'une selle si féroce qu'elle maltraitait son individu jusqu'au sang. Tout son être et toute sa sensibilité se trouvèrent de plus en plus accaparés par cette douleur.

À Saillagouse, tandis qu'ils mangeaient avant d'en finir avec le col de la Perche, Jo et Godefroy firent le bilan de la situation ; elle était nette mais désastreuse : une heure de retard sur l'horaire prévu, le moral de Jo en baisse et les fesses de Godefroy en marmelade. L'état d'urgence fut proclamé.

Pour colmater les brèches, il fut décidé de mettre tous les espoirs dans la dégringolade sur Prades et pour l'instant dans une montée "à la cravache" des derniers kilomètres de la Perche, ce qui, entre autres avantages, permettait à Godefroy de grimper en danseuse sur un développement assez grand ; on partit. Godefroy grimpa en danseuse, Jo ne chôma pas de son côté et après une course affolée dans le chaos qui fait face à la station de Font-Romeu, Jo et Godefroy aperçurent le sommet de la Perche. Ruisselant, Godefroy haletait et jetait toutes ses forces dans l'absorption de la dernière côte. Un faux-plat succéda au sommet; dans un rêve Godefroy vit les pelouses vertes et les ombrages de Mont-Louis, le grand monument élevé à la gloire des provinces vinicoles, les remparts de Vauban ; il vit tout cela mais il fila, les mains en bas du guidon, tirant un grand développement qui faisait avancer le vélo par saccades. Il était midi. La route bascula sous les roues et au-delà de la murette qui la bordait, Godefroy mesura d'un regard plein d'espoir la longueur de la descente ; de la grande descente qui commençait enfin à les entraîner tous les deux, définitivement, vers la mer.

VII. - LA GRANDE DESCENTE

Il ne prit même pas le temps d'ajuster sur ses yeux les grosses lunettes dont l'élastique noirci de sueur dansait autour de son cou, tandis que les micas bombés se balançaient au gré des cahots.

Pour l'avoir contemplé en d'autres occasions, Godefroy savait que le paysage était splendide ; mais la

nécessité de descendre le plus vite possible aiguisa en lui l'appétit de conservation. Jo avait pris la tête et ne musardait pas. Se laissant couler dans son sillage, Godefroy pesait de tout son poids sur le guidon et les pédales, laissant à ses mollets le soin d'absorber les trépidations ; il sentait le bitume rugueux et irrégulier ; il aurait souhaité mieux, mais n'ayant pas le choix, il se borna à râler de son mieux, intérieurement mais violemment. Il fixait tour à tour mais sans la moindre interruption les mouvements de Jo qu'il imitait fidèlement une seconde après, les mauvais passages, les trous, les nappes de gravillons échappés du bitume ramolli par la chaleur. Quelques virages plus bas, un gros camion citerne apparaissait épisodiquement au gré des plis de terrain et de l'épaisse fumée noire de son échappement. En s'en rapprochant Godefroy vit que le camion était rouge, avec une grande étoile blanche peinte sur l'arrière.

Ces visions fugitives mais renouvelées à grande fréquence se gravèrent dans l'esprit de Godefroy dont les sens en alerte enregistraient le moindre détail rencontré dans son champ de vision : sur la droite des blocs équarris et peints en blanc jalonnaient la limite du ravin et de la route. Godefroy songea à un train, un train interminable et tout blanc, un train colonial défilant à grande vitesse, dévidant le long des courbes son interminable convoi. À gauche le talus tranchait irrégulièrement les pentes brûlées de soleil et couvertes d'une garrigue que Godefroy ne pouvait détailler. Du reste il ne voyait le train colonial et la garrigue que par vision marginale ; le spectacle le plus nettement perçu résidait dans le garde-boue arrière du vélo de Jo. Les facettes du dural renvoyaient en éclairs la lumière du soleil. Parfois Jo disparaissait derrière une courbe et un court instant, Godefroy ne voyait plus que la route, le virage se dévidant et plus bas le camion citerne qui se rapprochait désagréablement. À tout hasard Godefroy avertit Jo de la présence du poids -lourd qu'il allait falloir doubler ; en cette occasion Godefroy ne jugea pas utile d'employer un langage académique et il cria simplement : "Vingt-deux la citerne !...". Un hochement de tête de Jo montra à son compère que l'avis était superflu et Godefroy remisa prudemment à l'abri de la poussière et des dents une langue qu'il n'avait guère usée depuis de nombreuses heures.

Dans un soubresaut aussi traître que soudain le serpent routier se replia vers la droite et Godefroy un peu surpris crispa ses doigts sur les poignées des freins. Le lacet abordé un peu vite se montra un instant rétif à l'absorption ; les patins de freins sifflèrent sur les jantes, la direction flotta légèrement, mais ce fut tout. La courbe passée, le vélo se redressa et reprit de la vitesse. Godefroy et Jo, toujours aussi pressés, aidèrent la reprise en relançant, en danseuse, leur grand braquet. Les chaînes engrenant sur les quinze dents, détendues et secouées, claquèrent quelques secondes sur les haubans aux chromes ternis de boue puis les roues libres tournant, folles, reprirent de concert leur graillement qui atteignait avec la vitesse une note suraigüe, une sorte de plainte continue et modulée de mécanique surmenée. Deux secousses brutales marquèrent la traversée du passage à niveau par lequel les rails du tramway, dans leur périple capricieux, coupaient la route.

Malgré la vitesse Godefroy ressentait de plus en plus la chaleur qui augmentait avec la perte d'altitude. Au bout d'une courte ligne droite un panneau blanc annonça en lettres noires, le village de Fontpédrouse. Entre les maisons aux toits presque plats et aux murs blancs la route se redressa, se transformant en rue étroite que Jo et Godefroy remontèrent en danseuse, inondés par la chaleur qui s'était soudain appesantie sur eux, à la faveur du ralentissement.

Passé ce court ressaut la chaussée s'inclina à nouveau et la course affolée reprit, une course effrénée de courbes en courbes. Les ombrages de plus en plus nombreux posaient sur la route des taches sombres qui, alternées rapidement avec les zones ensoleillées, faisaient à Godefroy l'effet d'un clignotement désagréable ; il pensa à un film abîmé, un de ces premiers films de l'époque héroïque vus avec respect mais fatigués.

Thuès fut traversé en trombe. Godefroy vit filer, comme un petit quai de gare que brûle l'express, les trottoirs étroits et irréguliers, bordés de rigoles séchées et poussiéreuses...

La route descendait toujours mais la pente moins forte obligea à pédaler tandis que Godefroy peu en verve s'abritait le plus qu'il pouvait derrière son compère, se laissant entraîner sans effort dans le trou d'air.

Le passage du défilé de Graüs motiva une remontée de la route entre d'énormes rochers brûlés de

soleil. D'un même geste les deux équipiers repoussèrent la manette du dérailleur et dans un hoquet métallique les chaînes vinrent enrober les couronnes de vingt-et-un.

Les mains posées sans raideur sur les leviers de frein, le caoutchouc crasseux et lisse frottant dans l'enfourchure formée par le pouce et l'index, Godefroy "négozia" la pente de son mieux, accompagnant le mouvement des jambes d'un déhanchement conscient et étudié. Devant lui les mollets de Jo tombaient et remontaient, réguliers comme des bielles d'une machine bien réglée. Le mouvement s'accompagnait du scintillement alternatif des manivelles et le pneu arrière mordait dans les gravillons dont certains chassés par la chape, allaient rouler dans l'herbe sèche et poussiéreuse du talus.

La vallée s'élargit. Olette était passé et après un pont qui ramenait la route sur la rive droite du torrent, Jo et Godefroy longèrent les remparts de la citadelle de Villefranche-de-Conflent. Sur leur droite s'ouvrit le carrefour de la route du Vernet ; ils jetèrent un coup d'œil où se lisait seulement l'instinctive préoccupation d'une auto pouvant surgir et anéantir de manière regrettable le résultat de leurs notoires efforts.

Godefroy avait renoncé à profiter sans scrupule du sillage de Jo, aidé dans son sursaut d'honnêteté par un regain de force et de vitalité. Aussi, les épaules ramenées en arrière, le dos plat et calé, il s'appuyait sur le guidon, les bras parallèles, les poignets souples. Ses genoux, dans leur ronde rapide affleuraient au sommet de leur course ses avant-bras où saillaient, bleues et sinueuses, les veines renflées par la fatigue. Ayant atteint le fond de la vallée la route ne descendait plus qu'en pente douce et son profil était fréquemment coupé de courtes remontées que Jo et Godefroy absorbaient en danseuse, arrachant les vélos secoués de droite et de gauche.

À l'entrée de Prades chacun lâcha le guidon et les bras en croix Godefroy s'étira dans un bâillement éclos du plus profond de son être. Jo, d'un geste vif, replia son bras gauche, examina attentivement son chrono et jeta d'une voix monocorde : "c'est dans le sac : cinq minutes de rab..."

Les deux compères accostèrent devant le restaurant du contrôle de Prades. Godefroy se propulsa pédestrement d'une démarche raide et malaisée devant une porte où le soleil attendait, arrêté par un rideau aux franges multicolores. Godefroy entra avec lui et fut reçu avec force paroles par un brave homme qui tamponna les cartes tout en lui assurant qu'ancien coureur cycliste il évaluait tout le mérite et la peine des randonneurs d'Hendaye - Cerbère. Godefroy n'avait pas l'esprit assez alerte pour concevoir la moindre vanité mais, bassement guidé par un souci cuisamment matériel, il s'enquit de l'état de la route, après Prades. Le contrôleur se montra rassurant dans ses affirmations et comme il menaçait de poursuivre sa volubile conversation Godefroy remercia, jeta un regard significatif vers sa montre, remit les cartes à Jo qui en assurait le transport depuis Hendaye et se remit en selle.

Tout au long de la grand' rue de Prades, Godefroy chercha la place la moins douloureuse pour reposer son postérieur. A demi-satisfait il gagna sans plus se retarder la route de Vinça, Jo à ses côtés.

VIII. - LA PLAINE CATALANE

La grande descente était terminée. On était dans la plaine. Sur la droite et déjà en arrière Godefroy vit le massif du Canigou qu'il n'eut pas le cœur de contempler aussi longuement qu'il l'aurait voulu : les soucis de la descente dissipés, ceux de la selle se reformaient avec une netteté accrue par trente kilomètres de trépidations et de cahots brutaux. La route élargie s'étalait en lignes droites successives, n'occasionnant d'autres motifs d'attention que ceux fournis par le passage très proche des voitures devenues nombreuses.

Jo et Godefroy faisaient la "bordure" se relayant sans mot dire de kilomètre en kilomètre. Un vent violent, qui n'emmena pas de nuage, commença à souffler de trois quarts arrière, drossant les cyclistes sur la droite tout en aidant leur course devenue zigzagante, éprouvée par les coups de raquette que le souffle chaud causait de loin en loin. Attentif à redresser sa direction sollicitée par le vent, Godefroy tricotait consciencieusement un quarante-huit qu'il avait conservé depuis la fin de la descente. Il ne regardait pas la plaine devenue monotone dans sa luxuriante fertilité mais ses yeux rougis et fatigués couraient des bornes à la route et de la route aux bornes.

Lorsque son tour venait de prendre l'abri, dans la roue de Jo, il laissait dormir son attention mais

n'entraînait en lui-même que pour en ressortir précipitamment à chaque chaos rappelé à la réalité par sa blessure dont la douleur le rongait et ne lui laissa bientôt plus le moindre répit. Les doigts crispés, malheureux, les nerfs à bout, Godefroy pédalait, d'un coup de pédale à la fois las, énérvé et désordonné. Il y eut un arrêt pour se ravitailler à Vinça. L'avance sur l'horaire s'était encore accentuée depuis Prades. Godefroy le savait uniquement parce que Jo le lui disait. À Vinça, il s'était assis sur le bord d'un trottoir, à l'ombre de grands platanes qui donnaient de la fraîcheur à une place tranquille, enjolivée d'une fontaine ; Godefroy mangeait avec hâte et écoutait couler l'eau de la fontaine, les coudes posés sur les genoux repliés. La sueur rendait ses jambes poisseuses et collait au poignet le bracelet de cuir noir de sa montre. Il but longuement, sans retenue, essuya ses lèvres du revers de son bras et suivit Jo qui repartait.

De Vinça à Ille-sur-Têt Godefroy pédala comme une brute, comptant les kilomètres mais perdant aussitôt le compte laborieusement élaboré dans son esprit. Il s'ébroua juste assez pour prendre à Ille-sur-Têt la route de Thuir, laissant à gauche celle de Perpignan.

Aidés par le vent, Jo et Godefroy filaient toujours grand train et Godefroy, tout à sa douleur, commençait à peiner pour suivre l'allure. Il perdit quelques longueurs dans une bosse ; la descente lui permit de rejoindre ; sans cesse il cherchait une position moins douloureuse qu'il perdait aussitôt trouvée.

Une côte plus longue précipita le désastre... Jo s'en fût serein, vers le sommet, ignorant du petit drame qui déroulait, derrière lui, ses fastes intimes, Godefroy à bout de nerfs, ne savait plus pédaler ; ses jambes marquaient à chaque tour de pédalier le point mort qu'elles passaient d'ordinaire sans le sentir. Les mains nouées sur la potence, le front plissé, Godefroy regardait le sommet de la côte au-delà de laquelle il y avait le ciel bleu, rien que le ciel bleu. Godefroy se rencognait dans sa douleur et dans ce qu'il sentait être autre chose que de la banale mauvaise humeur. Il montait tout à la fois rageusement et mollement mais c'est de cette dernière manière que se ressentait son allure.

Au sommet Jo fut surpris de se trouver seul et regarda, l'air interrogateur, se rapprocher Godefroy qui relança le vélo dans la descente d'un ultime et excédé déhanchement.

Godefroy se rendit compte de façon imprécise de la traversée de Thuir aux rues désertes et brûlées de soleil et d'autres bourgs dont il ne lisait même plus les noms sur les plaques placées en estafettes, au bord de la route.

Il y eut encore d'autres côtes, d'autres lâchages, d'autres déhanchements excédés mais du bout d'une crête Jo et Godefroy virent soudain la mer encore lointaine mais réelle, rectiligne, bleue, absolue.

La selle de plus en plus rongeuse avait rendu Godefroy sombre et revêche. Jo se hasarda à émettre l'hypothèse de la possibilité d'un petit arrêt à une bonne fontaine, désir légitime et justifié par une surabondante chaleur. Un "non" sec et énérvé de Godefroy mit fin à l'embryon de conversation, Jo, patient et compréhensif, n'insista pas.

Cependant les kilomètres défilaient toujours. De temps à autre la route faisait le gros dos sur un pont qui enjambait une bizarre dépression de boue blanchie et fendillée qui avait été en d'autres saisons le fond de rivières défunes.

Godefroy jeta un coup d'œil plus intéressé au poste à essence du carrefour de Mas Sabole, ce lieu lui ayant rappelé des moments moins douloureux quoique fort peu cyclotouristes. Ce regain d'attention lui permit d'agonir de sottises le paisible conducteur d'une carriole dont l'âne placide força le cycliste à opérer un léger détour. Plus loin une voiture immatriculée en Suisse déchaîna à nouveau l'ire de Godefroy, du fait qu'elle était visiblement conduite par un chauffard.

Ce furent là les seuls faits saillants de cette progression dans la plaine catalane. Pédalant en danseuse cinquante mètres sur cent, Godefroy avait beaucoup ralenti mais on ne cessait malgré tout de prendre de l'avance sur l'horaire. C'est ainsi que les randonneurs atteignirent Elne et débouchèrent sur une longue et large ligne droite qui piquait sur Argelès. Godefroy connut sur cette route ses moments les plus désagréables depuis la pluie du Tourmalet. Avachi sur sa machine, ne trouvant aucune position supportable, il allait de l'avant poussé exclusivement par une longue habitude du pédalage. Mais l'allure était si irrégulière que Jo avait renoncé à se tenir en tête, ayant peur de perdre son compagnon par mégarde.

Aussi restait-il un peu en arrière, réglant sa marche sur celle, spasmodique, de Godefroy. La route défilait lentement. Chaque cahot était immanquablement ponctué d'une sourde imprécation plus ou moins impolie suivant la gravité de la secousse. L'œil éteint de Godefroy se posa sur le panneau où s'inscrivaient en belles lettres luisantes le nom d'Argelès-sur-Mer. Il vit dans une vitrine sa silhouette anonyme et furtive, noyée dans le Brouhaha de la rue. Perdu, il ralentit et demandant tout étonné de pouvoir articuler clairement: "la route de Port-Vendres, s'il vous plaît ?" - "Par ici ? Merci Monsieur". Il se trouva très fier d'avoir eu assez de présence d'esprit pour dire merci au Monsieur.

X. - LA FIN DES HOSTILITES

Une côte se dressa entre des tamaris à l'ombre desquels se vautraient des automobilistes en mal de tourisme. Heureux de saisir une si belle occasion de quitter la selle, Godefroy monta en danseuse et avec Jo, ils se retrouvèrent tous deux sur la corniche, devant la mer très bleue, d'un bleu de carte postale. Dans une crique Godefroy montra à Jo Collioure qu'ils traversèrent presque aussitôt. Puis il y eut une nouvelle côte, plus longue et plus raide, suivie d'une descente tortueuse qui s'acheva sur les pavés de Port-Vendres, dans d'affreuses trépidations.

A Port-Vendres il fallut poster les dernières cartes-contrôle. Tandis que Jo s'acquittait de cette mission, Godefroy alla s'asseoir sur le quai, contre une grosse borne de fer, qu'il dut quitter précipitamment, le soleil l'ayant même rendue presque brûlante. Godefroy pesta puis soupira en songeant que cette randonnée ne l'avait guère favorisé en guise de sièges, la chaise glacée de Gourette, la moleskine non moins glacée de Luz. la selle inhospitalière et maintenant cette borne brûlante, tout cela n'était pas gai et Godefroy revint tout pensif vers son vélo. Il était pensif mais bien inutilement car il ne pensait à rien; il vivait, il avait mal, il en avait assez, c'était tout.

Les pavés et leurs secousses desserrèrent la manette du dérailleur, la chaîne retombait obstinément sur un quinze dents incompatible avec la présence d'une grande côte postée à la sortie de la ville. Il fallut s'arrêter à nouveau, emprunter un tournevis à Jo et serrer, rageusement, fébrilement, la vis libertine.

La côte de Port-Vendres força le respect de Jo qui la tâta pour la première fois.

Godefroy regardait la mer puis ses yeux revenaient sur la route, sur son vélo dont il détaillait la plaque de cadre, glorieusement ternie dans ses tribulations. Godefroy sentait venir la fin de l'aventure. Il n'en était pas triste mais, il n'en éprouvait aucune joie réelle ou immédiate, aucune émotion.

Il se retrouva sur la promenade de Banyuls, pleine de monde. Il vit les guirlandes et les lampions du bal Journalier, à droite de la route, il regarda la plage où il se promit de venir se baigner le lendemain, la jetée, tout au fond, à gauche. Puis, Banyuls resta en arrière et on attaqua la dernière côte qui se cabre entre les maisons d'abord, puis à découvert, face à la mer. Tout proche se détacha le cap Creus et Godefroy devina, dans le creux, Cerbère. Jo trouvait aussi le temps long. La route allait, venait, minaudait, hésitait, montait toujours. Toujours il fallait pédaler. Cerbère était là mais on n'y était tout de même pas. On tournait dans les vignes, à flanc de montagne, parmi les plantes grasses, surplombant la voie ferrée dont les talus noirs de fumée tranchaient à vif la croupe des Albères. Et tout en bas la Méditerranée étincelait et Godefroy, muet, y noyait sa mauvaise humeur sans cesse renouvelée...

Soudainement la route plongea entre deux talus, passa un pont et vint longer un grand hôtel, l'hôtel du contrôle d'arrivée du Raid Pyrénéen.

Un Monsieur regarda venir sans surprise les deux arrivants et leur demanda, l'air absent, s'ils partaient sur Hendaye ou s'ils en venaient, Godefroy fut intérieurement troublé à la seule idée de partir en sens inverse mais il donna, impassible, sa carte à tamponner.

Il était dix-sept heures vingt cinq.

FIN

St-Gaudens, mardi 22 décembre 1953.

VINGT-HUIT X VINGT ET UN

De Comminges en Provence

Étrange titre, à première vue, pour une histoire toute simple. Ce pourrait être un numéro de téléphone ou un jeu de hasard: cela eût convenu à une nouvelle policière...

Plus simple, en définitive, est la signification de ces deux nombres : 28, les dents de la couronne de pédalier ; 21, les dents du pignon de la roue-libre ; démultiplication spécifiquement montagnarde, dont j'ai voulu faire le symbole de ces péripéties. D'aucuns souriront d'un aussi faible développement ; d'autres, au contraire, le jugeront peut-être exagéré. Il en est même qui n'y trouveront, et pour cause, rien à redire.

Mais il fut mien, à chaque grand moment de ce périple, et je le veux conserver, dépouillé dans sa dureté technique, comme la formule magique d'un beau rêve.

SAINT-GAUDENS - CARCASSONNE UN MATIN PAS COMME LES AUTRES

La pédale, lestée de son cale-pied, oscilla silencieusement sous une dernière chiquenaude et Godefroy, satisfait, se redressa.

Il ne restait plus qu'à partir ; mais il savait trop le prix de ces instants pour ne pas les prolonger, encore quelques secondes... Il se décida, enfin, l'eau gicla sous les roues au passage du caniveau, et l'avenue, déserte, s'offrit, au jour naissant.

Les premiers kilomètres passèrent, très vite, et Godefroy remarqua, avec quelque dépit, qu'ils ne lui procuraient aucune sensation particulière.

Il se répétait, pourtant, à chaque instant : "Je vais à Genève et à Nice, je verrai le Vercors, l'Iseran, le Turini ; je pars très loin ; ce soir, je ne reviendrai pas à la maison, ni demain, ni les jours suivants ; je vais à Genève et à Nice!".

Dans la rue de Miramont, il pensait ainsi, et la rue restait, bêtement, celle de Miramont. Sur le pont de Pointis-Inard, il pensait cela, et le pont restait lui-même, aussi familier et indifférent que s'il y était passé pour aller au Portet d'Aspet ou au Col des Ares.

Avant Figarol, Godefroy s'arrêta même, sans raison apparente, simplement pour mieux concrétiser son passage là, son passage à lui, qui partait loin. Il regarda la côte familière, la voûte des platanes, que ne perçait, presque pas, le petit jour gris.

Et il prit, au pied de cette côte, la première photo de la randonnée.

LA TRANSITION

Ainsi coulèrent les heures matinales. A la sortie de St-Girons, Godefroy s'assit sur le parapet d'un petit pont et dégusta, religieusement, le casse-croûte préparé la veille au soir à la maison.

Ce papier qu'il jetait, ces miettes de gâteau qu'il finissait d'avaler, figuraient les dernières attaches domestiques, les envoyés des dieux Lares, qui, à leur tour, se détachaient de l'aventurier.

Ce fut également, à cet instant, que Godefroy pensa sérieusement à Totor et à José...

Ses deux compères devaient, en ces instants, arrimer leurs hétéroclites bagages sur leur scooter. Ils devaient, aussi, selon un plan savamment mis sur pied, rejoindre Godefroy, entre Pamiers et Mirepoix ; après tout, le hasard faisant parfois des miracles, le cycliste ne se montrait pas inutilement pessimiste et, à leur adresse, il abandonna, sur la chaussée, quelques pelures d'orange et du papier d'emballage de chocolat, éloquentes stigmates de son nomadisme estival. Puis il repartit.

Vinrent ensuite le Mas d'Azil, sa fraîcheur souterraine, la touffeur de la sortie, le clignement des paupières, et, bientôt après, les premières grandes côtes. Là, Godefroy sentit que tout serait,

physiquement, pour le mieux.

À la sortie de Saharat, il attaqua, en effet, une rampe qu'il savait être longue ; il s'y appliqua, guetta les signes de raideur, d'essoufflement : mais non, les virages dénouaient leurs méandres ; les hectomètres passaient, leurs petites bornes se démasquaient ponctuellement derrière leurs touffes d'herbes et disparaissaient sans heurt, sans peine, sans susciter une hâte anormale pour mettre fin à un effort devenu agréable.

La chaîne, fraîchement graissée, - et non huilée - enrobait, sans bruit, les couronnes ; les pneus, neufs, mordaient dans les gravillons avec des crissemments discrets, qui flattaient l'oreille.

Au sommet, la brise chantonna autour des tempes, caressa la nuque moite et fit flotter, comme des fanions, les manches de la chemisette.

En cet instant, seulement, Godefroy sentit la joie du départ, de ce départ que, jusque là, une ouate irritante l'empêchait de goûter, dans toute son âpre griserie.

Et déjà, l'emportait, la première grande descente.

Tout fut bien, aussi, à Mirepoix, le rejoignirent ses compagnons motorisés. Bien sûr, il les avait attendus longtemps à l'entrée de la petite ville, s'était inquiété (déjà !), s'était ennuyé, s'était enfin endormi sur l'herbe d'un talus, lorsque le "teuf-teuf" familier du scooter le tira de songes, heureusement bucoliques.

On dina, on rôda sous les moyenâgeux portiques, on photographia ici et là, au hasard des sculptures des grilles et des chimères de la cathédrale.

On repartit.

LE MIDI

Ce fut, tout à coup, le Midi, avec les grands platanes nouveaux, les vignes, les toits plats, les premières garrigues, les grandes croupes couvertes de petits chênes rabougris.

Les bois de Las Mounjos... Godefroy pénétrait dans les bois de Las Mounjos... Il se souvint du soir d'hiver, où il en repéra, sur la carte, la petite route au liseré vert ; il revit la "Michelin" étalée sur son bureau, entre deux piles de cahiers d'écoliers à corriger. Il l'avait trouvée, cette route, au hasard de la pointe chercheuse d'un

crayon ; et maintenant il la suivait, transformant, de par sa seule puissance, la fiction en réalité.

Il roulait sur son goudron neuf et granuleux, s'amusait de ses petits virages courts, louvoyait dans les replis de terrain et, par instants, découvrait, sur la droite, l'étendue bleutée et montueuse des Corbières.

Un piton, surtout se détachait, à l'horizon : une montagne hardie, un tumulus énorme, aux allures volcaniques. Il était trop éloigné pour pouvoir en distinguer quelque détail, mais son ensemble, jailli des moutonnements plus écrasés, fascinait Godefroy. Il ne sut lui donner un nom (1), pas plus que Totor et José, lesquels, du reste, se targuaient cyniquement de tout ignorer de la géographie.

Ils s'arrêtèrent tous trois, devant cet horizon, assis en tailleur, à même la petite route, où ne passait aucune voiture.

Ils plaisantaient, riaient pour le plaisir de s'écouter rire, se trouvaient libres, totalement à leur aise dans le soleil déclinant de fin juillet.

Et Godefroy sut, à cet instant, qu'il était heureux...

Introspection et paganisme

Déjà, s'achevait la première étape, finissait le premier jour ; déjà mourait, l'élan initial. La coupure, le saut entre la vie quotidienne, et l'existence du randonneur, se concrétisaient par cette première soirée en "terre étrangère".

Entré dans Carcassonne, Godefroy montait en "danseuse" la petite côte menant à la Porte Narbonnaise. Il s'installait désormais dans son aventure, sentait rompus, les derniers liens qui le rattachaient, jusqu'au milieu de la jeunesse, à sa vie sédentaire. Il craignit même, à ce moment, de s'embourgeoiser trop vite dans le train-train des étapes.

Puis, il pensa, avec fierté, que "sa" randonnée avait déjà son passé, un embryon de petite histoire, qu'elle

ne présentait plus l'aspect inquiétant et falot d'un projet peu orthodoxe, mais celui, vivifiant et grisant, des événements en cours.

Dans la ruelle, qui montait au cœur de la Cité, son vélo à la main, il se faufilait entre les groupes, le pied hésitant, la jambe surprise par le contact direct avec le sol, désorientée par l'absence d'élasticité, la suppression d'une parfaite giration autour du pédalier.

Godefroy se sentait insolite, volatile aux ailes rognées. Il se surprit à dédoubler, par jeu, sa personnalité, à s'observer (ou s'imaginer) de dos, les talons plats et les hanches détendues, imprimant à son corps une allure de matelot en bordée.

Puis il tomba en arrêt devant l'Auberge de Jeunesse où l'attendaient ses escorteurs. L'étrange local... une chapelle désaffectée, un lieu, jadis, sacré, où semblait avoir soufflé un ouragan de paganisme qui aurait emporté, dans ses tourbillons, les saints, les crucifix, les autels, les fanfreluches dorées, pour ne laisser que de larges dalles froides et nettes, les grands murs nus, percés d'ogives blafardes et creusés de niches désertées.

En basculant du chef, Godefroy distingua, très haut, la voûte enténébrée, et conclut, par là, qu'il ne dormirait pas, pour cette nuit, à la belle étoile.

CARCASSONNE - SETE

CIGALES ET SOURIRES

L'aurore du deuxième jour envahit peu à peu les recoins les plus obscurs de l'ancienne chapelle.

Sur deux rangs parallèles, les corps allongés sous les couvertures donnaient à la grande salle froide l'aspect d'un hôpital de fortune ou, plutôt, d'une morgue improvisée après quelque catastrophe ferroviaire.

Mais de nombreux cadavres ronflaient encore de bon cœur. Tout à fait réveillé, Godefroy se redressa, rejeta sa couverture, et posa ses pieds nus, sur une dalle froide. Ce contact lui donna la chair de poule, et il gagna, frileusement, les lavabos, trotinant avec un petit claquement discret d'orteils peureusement cambrés.

La chaleur sévit très tôt. Sur la route d'Olonzac, les vignes succédaient aux vignes ; à gauche, le canal du Midi, ombragé d'immenses et touffus platanes, faisait mieux ressortir, par son bourrelet verdoyant, l'absence d'arbres sur le bord de la route.

De loin en loin, une cabane de vigneron, une ferme basse flanquée de hangars, coupaient la monotonie du pays. Des cyprès, solitaires ou par bouquets, semblaient de grandes veuves figées sous leurs voiles noirs.

Dans ce décor d'Odyssée, Godefroy roulait, solitaire, les mains, déjà moites, posées sur la partie du cintre non recouverte, pour y rechercher la fraîcheur du métal. Sous la chemisette, au col échancré, une petite brise chaude, caressait ses épaules et soulevait l'étoffe, dans un imperceptible froissement.

La circulation était faible sur cette route secondaire: seulement, de temps à autre, un camion-citerne, de Béziers ou de Narbonne ou de Cuxac d'Aude, profilait, sur l'horizon, sa croupe aux vives couleurs.

Mais il y avait les cigales.

Elles se groupaient dans les fuseaux serrés des cyprès, dans les petits buissons ou les claies de roseaux.

Et là, d'une seule note stridente continue, harcelante, elles se répondaient d'une colonie à l'autre.

Dans les zones découvertes, c'était le silence ; à l'approche d'un groupe, Godefroy percevait la note, faiblement, puis, très vite, plus distincte, pour devenir, dans un crescendo régulier, assourdissante ; ensuite, le son allait décroissant, jusqu'au prochain relais sonore.

Le moindre arbuste devenait boîte à musique; la plus modeste protubérance végétale recelait sa provision de vibrations, et ce fut, toute la matinée une alternance de silences et de stridulations monocordes.

Godefroy "taillait de la route", il conservait un modeste braquet réduit (40 x 17), qu'il "enroulait" sans effort aucun, alternant les séries de coups de pédales rapides et nerveux avec des instants de repos où il laissait filer la machine sur son erre.

Il trouvait plaisir, de loin en loin, à se pencher sur sa droite, et à regarder tourner ses plateaux de dural, brillants dans le soleil, et masqués, à chaque révolution, par la courbe brune de son mollet, déjà luisant de sueur. Sur l'articulation de la cheville, la soquette, encore bien blanche, se plissait de petites rides qui s'effaçaient lorsque le pied remontait vers le sommet de sa course circulaire. L'ensemble, pour le cycliste, réalisant l'image idéale du muscle allié à la machine, de la souplesse charnelle mêlée à la dureté et à la précision du métal.

Et pour la seconde fois de son voyage, Godefroy se sentit heureux.

À l'assaut d'une croupe, la route dessina, dans une garrigue, deux orbes amples et gracieuses, soulignées par le tracé d'une ligne médiane à la blancheur nette et rigoureuse.

La main droite, vive et douce à la fois, repoussa la manette, du dérailleur ; les jambes de Godefroy sentirent, trop vive encore, la résistance et, à nouveau, la main poussa plus loin la manette. Alors, les pédales se firent molles, presque onctueuses sous les pieds.

Godefroy, déjà, fixait le sommet, la dure limite entre le ciel et la crête.

Là-haut, en silhouettes, deux femmes apparurent. En se rapprochant, le cycliste remarqua que l'une était âgée, l'autre, beaucoup plus jeune ; de plus près encore, il distingua un panier et un cabas... "La mère et la fille qui attendent le car du marché" conclut-il, tandis que la côte, presque maîtrisée, courbait son profil vers l'horizontale.

Tout proche, maintenant, le duo regardait Godefroy.

Ils étaient là tous trois, une fermière à tablier gris, une jeune fille à robe rouge, légèrement agitée au vent de la crête, et un cycliste appliqué qui "se regardait" venir vers elles.

La fille sourit gentiment, sans apprêt, ni apparemment, moquerie ou coquetterie délibérées.

Godefroy sourit aussi, d'un sourire naturel et gratuit, sans arrière-pensée, parce qu'il était content et que "ça" l'amusait de sourire.

Il ne se retourna point.

Une minute encore, et il ne savait plus si la demoiselle, était blonde ou brune, ou entre les deux.

Seuls, lui restaient, ce sourire et la jouissance de vivre très fort.

Les hérons

Posant quatre pieds, flasques et accablés, sur leurs ombres trapues, Godefroy et José remontaient à pas calculés, une rue écrasée de soleil, qui menait à la ville haute de Béziers.

Totor, pilote du scooter, s'était éclipsé, pour cause de menues réparations dans les entrailles de son engin.

C'était à l'heure chaude où les estomacs vides brassaient, en vain, leurs suc, devant les restaurants.

Ici, le prix semblait raisonnable, mais les haricots verts du menu à proscrire (José...) ; là, le prix s'avérait plus alléchant encore, il n'y sévissait pas de haricots verts, mais la tête de la serveuse avait un vilain nez ; plus loin, se superposaient l'attrait et la répulsion d'une jolie serveuse, de haricots verts et d'un prix prohibitif.

Le temps fuyait, la chaleur amollissait le goudron de la rue, on revint devant les menus dédaignés, on tint conseil pour, finalement, sous le double aiguillon de la fringale et de la canicule, s'écrouler devant la première table venue.

Totor vint ranger son véhicule contre le trottoir, Godefroy appuya son vélo à l'ombre d'un auvent, la roue avant bien visible de la table, par vague crainte des plaisantins qui eussent pu priver l'original garçon de sa machine à transpirer.

BÉATITUDES

Le repas commença.

Godefroy essaya d'allonger ses jambes, moites, sous la table, alléguant, non pas "la coutume et l'usage",

mais des impératifs musculaires et pédalants. Il n'y parvint pas, se heurtant à l'égoïsme, borné et taquin, de ses compères à moteur.

Cependant, lesté des premières portions, il se laissa glisser, les yeux mi-clos, mais la mâchoire avide, dans une digestive somnolence ; il voyait, dans un rêve, sa fourchette venir à lui, redescendre vers son assiette. Une carafe luisait ; derrière la carafe, Totor avait posé une main ; en silhouette sur le soleil de la rue, José découpait son profil aigu et sa chevelure écrasée par la contrainte du casque.

Il faisait sombre et frais ; bientôt, il faudrait revenir à ce grand soleil, si proche sur le, seuil et si lointain de leur refuge ombreux. Il faudrait y pédaler tout l'après-midi, mais Godefroy, amolli et engourdi dans la fraîcheur, pensait seulement: "Pas encore..."

LA MER

La grand-route piquait vers Adge, rectiligne, raide, dénudée et revêche, tremblotante de vapeurs, rissolant sous le soleil et les échappements des "diesels".

Godefroy, furtif, silhouette infime, miracle de survie, sombrait dans l'ombre de chaque camion qui le doublait, émergeant des fumées et des remous pour, à nouveau, disparaître, inexistant et ridicule, au niveau des marche-pieds du mastodonte suivant.

Il réalisait l'insolite de sa présence et songea à Charlot, au petit homme pitoyable et burlesque, avec sa canne, son col cassé, et ses larges pantalons dans les solitudes hostiles du Wilderness (La Ruée vers l'Or").

Il y avait un peu de ça dans le spectacle d'un cycliste, sous le soleil d'été, en plein après-midi. entre Béziers et Adge, sur une route qu'il longeait à l'extrême bord, la pédale droite fouettant parfois les herbes sèches du bas-côté Godefroy, à chaque véhicule, risquait un coup d'œil vers la gauche, distinguait confusément la masse, sentait le souffle chaud de la bête ; il avait l'impression que ses oreilles se dressaient, pointaient comme celles d'un chien inquiet. Il accélérât involontairement, poussé, bousculé, entraîné, emporté par le flot qui le doublait ; menu gibier apeuré, la meute le dédaignait et passait outre, sans fin ; mais il allait toujours, voulait vite voir la mer, bientôt, dans un quart d'heure, moins peut-être. Agde !... Une cathédrale de lave grise, sous le ciel blanc, un pont, un virage à gauche, des pavés, des entrepôts, une croupe qui évite la route, la coupe en faisant le gros dos, un relent de vieux sol, des ajoncs, du sable fin qui vole sous les roues et crépite contre le dural, des voitures stationnées sur le bord d'une longue ligne droite, un talus qui s'abaisse, un souffle d'air frais, la Mer. Devant lui, là où se confondent les festons du ressac avec le sable jaune, Godefroy distingua les taches claires des villas sur le Mont Saint-Clair.

Il était presque arrivé, et stoppa sa course pour se déchausser et humecter, avec ses deux amis, ses orteils, d'eau salée.

Sète – Avignon – Songeries matinales

Godefroy descendit, à pied, la rue, trop pentue, qui se déroulait devant l'auberge. Son vélo, tirant sur le bras, comme un chien impatient sur sa laisse, semblait vouloir rejoindre, en quelques rebonds métalliques, la Méditerranée, qui s'embrumait déjà sous la tiédeur matinale.

Au bas de ce plan incliné, Godefroy se mit en selle et, de pavé rond en pavé creux, s'en fut, vers la route de Palavas.

Tandis que grandissaient, sur sa droite, les tours métalliques et graciles d'une raffinerie, il se prit à songer.

C'était là le troisième jour ; déjà, tournait la troisième page de son livre de voyage ; dans, le passé, fuyaient les deux premiers épisodes ; il les sentait s'éloigner avec nostalgie, ces amis, ces tâtonnements des premières heures. Maintenant, il était adulte, hors du champ des émotions révolues. Il était Godefroy en randonnée, quittant Sète pour Avignon, parti depuis longtemps de chez lui. En plein

voyage les préliminaires n'étaient plus que souvenirs attendrissants.
Et seul, sur la route que bordait la garrigue, il se rengorgea, voulut cracher, comme un soudard, manqua son coup et essuya, d'une, main furtive, le filet de salive qui s'allongeait sous l'oreille, comme un fil de la Vierge au soleil matinal.

LAIDEUR ET PESTILENCE

Totor et José rejoignirent Godefroy sur la route du Grau-du-Roi, une route triste bordée de vilain sable à barbelés et boîtes de conserves, sable galeux pour terrains de camping surpeuplés, poubelles débordantes et écriteaux rébarbatifs.

Totor, la mine longue et le ton rogue, fulminait contre la disparition de deux fanions à lui volés, durant la nuit, sur le scooter qui lui semblait, du coup, un coq déplumé.

La matinée s'étirait, des plus mornes, paysage sans attrait, soleil sans pitié, groupe en deuil de fanions, rien ne manquait plus au tableau... Du moins, Godefroy le croyait-il, en pédalant ferme vers les tours d'Aigues-Mortes, qui barraient, devant lui, l'horizon vide de la Camargue.

Il pensait visiter un bijou de vieille cité dans un écrin de pierres patinées, étiquetées, brossées et récurées.

Il ne trouva que fossés garnis d'orties, de débris culinaires, escaliers aux accès interdits, et colonies de mouches agglutinées sur des traînées pisseuses aux relents éloquentes.

Sa curiosité émoussée, il échoua sous une porte ogivale, une seule fesse posée sur une borne conique, presque propre. Mais son regard, déçu, ne vint se déposer, morne, devant ses pieds, que pour y découvrir la charogne, à demi séchée, d'un chat aux poils encore plaqués sur la peau racornie.

Chaud et froid

Tournant, donc, le dos à Aigues-Mortes, Godefroy sentit, plus lourde la chaleur et plus profonde sa tristesse. Il songeait, avec quelque ironie, que ce tableau lamentable, qu'il venait de contempler, pourrait passer, plus tard, comme trop sombre ou trop poussé, même pour sa propre mémoire...

Mais les souvenirs de la crasse, des odeurs, de cette charogne, enfin et cette moiteur poisseuse qui engluait tout son être sapient son moral et rendaient Godefroy nerveux et pessimiste.

Les trois compères s'arrêtèrent à un croisement, sous un arbre, qui ne leur octroyait qu'une ombre trop claire, chaude, mal délimitée.

À droite, se perdait dans l'air tremblotant, la route des Saintes-Maries ; à gauche, piquant vers le Nord, une autre petite route menait vers Nîmes par St-Laurent d'Aiguze.

Il était midi, il fallait trouver, à tout prix, de la fraîcheur et un repas. Saint-Laurent n'était qu'à quelques kilomètres...

Godefroy ajusta, sur ses cheveux drus, une ridicule petite casquette au blanc maculé, complétée sur la nuque par un grand mouchoir, très propre, raide encore des plis du fer à repasser. Les risées d'air chaud agitaient un coin de ce couvre-chef qui chatouilla le lobe de l'oreille droite et, en plein soleil, le front luisant de sueur, Godefroy frissonna ; au long de ses mollets et de ses avant-bras, la chair de poule hérissa les poils.

Mais déjà la pédalée reprenait, droit vers le Nord, et le repas de St-Laurent...

Totor porta à ses lèvres son verre embué de fraîcheur. Sa face, recuite, verdit sous le reflet du carreau coloré qui égayait, devant lui, la porte de l'auberge. Un deuxième carreau, rouge, teintait la main de Godefroy, aplatie, sur la table, en contact intime avec le marbre froid.

José, le front plissé, décortiquait les bribes d'omelette, avec l'œil fureteur d'un chercheur de champignons.

Nul ne soufflait mot, car chacun se trouvait bien avec lui-même, sans chercher à s'en évader. La table

garnie, le soleil laissé devant la porte, la délicieuse température, n'incitaient qu'au repos, au relâchement de toutes les facultés.

La traditionnelle mouche des maisons sombres et des jours d'été, vint buter sur la vitre rouge, rebondit et se posa sur la vitre verte; son bourdonnement sage n'avait même pas agacé Godefroy...

Au dehors, derrière les carreaux de couleur qui le travestissaient, le soleil, dur et lourd, chauffait la place poussiéreuse ; sous la porte épaisse, filtrait sa clarté crue, ligne blanche effrangée, jetant ses bavures jusqu'aux pieds de la table.

Le dessert s'achevait.

Godefroy se déplaça, posa une dernière fois, et bien à plat, ses mains chaudes sur la table froide où elles laissèrent deux empreintes humides ; il plissa ses paupières avant d'ouvrir, poussa, d'un coup, la porte, et sortit.

La chaîne remonta, sans bruit, sur le grand plateau et tomba, à l'arrière, sur la couronne de dix-sept. La route, plate mais brûlante, étendait vers Nîmes sa coulée bleutée.

Godefroy, en "danseuse", lança la machine, lentement, les mains bien calées sur les poignées de frein, la tête légèrement rentrée dans les épaules immobiles.

La roue arrière, allégée, sautillait sur le goudron comme une balle à bout de course.

L'air, d'abord immobile. prit consistance et vie et, bientôt, hulula dans les oreilles.

Toujours sans précipitation, Godefroy se rassit, laissa glisser ses mains au bas du guidon, et prit le régime des bons jours.

Il regarda, un instant, monter et descendre ses genoux bruns et luisants, vit s'écraser, sur le tube horizontal, les gouttes de sueur, stillant régulièrement sur l'arête de son nez en le chatouillant, assez pour l'obliger, enfin, à dévier la source d'un revers de mains.

Puis, levant les yeux, il fixa, droit devant, la prochaine borne kilométrique, dont il voyait grossir, sur le talus, la bosse jaune.

Il était trois heures de l'après-midi; au bord de la route, la silhouette de Godefroy allait, s'amenuisant.

Ses socquettes blanches devinrent deux points clairs montant et descendant ; les petites sacoches rouges s'évanouirent à leur tour, comme deux coquelicots dans la brume de chaleur.

Et la chaussée redevint déserte sous le grand soleil.

À CHACUN SA PEINE

Au coin d'une petite place, à l'ombre des platanes nimois, un monsieur, avec bretelles, et chemise à manchettes, changeait une roue à sa "D.S.", au profil et à l'allure de requin échoué.

Derrière le Monsieur, et l'assistant du regard, se tenaient un abbé, une dame mûre à blouse ajourée, Totor son casque à la main, et José, tenant le sien sous le bras, tel Bayard après Marignan.

À quelques mètres du théâtre de ces opérations, manifestant ostensiblement son indifférence agressive, Godefroy s'asseyait sur le trottoir, puis se relevait pour se rasseoir dans une zone qu'il supposait plus fraîche.

Le Monsieur à bretelles, penché sur la roue, devenait écarlate ; Godefroy le considéra d'un œil froid et, d'un doigt négligent, effaça, sur le garde-boue de son vélo, une traînée de poussière blanche qu'il éparpilla d'un souffle distrait, échappé de ses lèvres lippues et dédaigneuses.

Après quoi, ayant avisé ses deux convoyeurs de sa décision, il disparut, dans une ruelle, à la recherche de la route de Remoulins.

« Sur le pont d'Avignon... »

Le trio rôda quelques minutes, butant sur les sens interdits, comme insectes sur une vitre. La grand-route enfin retrouvée, il fallut contourner un aérodrome où l'on ne voyait même pas d'avion : Godefroy n'en conçut aucune surprise, ayant remarqué que le terrain, étant militaire, il ne pouvait, raisonnablement en tirer un quelconque agrément, fut-ce à la vue lointaine d'un "coucou" désaffecté.

Aussi, reporta-t-il ses espoirs sur les croupes qui barraient, à nouveau, l'horizon.

La première côte fut la bienvenue pour les jambes du cycliste, qui n'avaient trouvé, depuis Béziers, que platitudes et résistances hypocrites.

Au sommet de la colline rapidement gravie, l'horizon s'élargit et, loin devant lui, Godefroy devina la ligne bleutée des hauteurs provençales.

Il tournait une nouvelle page de sa randonnée, et la proximité du Rhône, c'était aussi l'approche d'un épisode alléchant, sinon crucial, de l'aventure.

Le soleil avait baissé ; dans la descente où s'était engagé Godefroy, le vent de la course séchait la sueur en faisant claquer le col de la chemisette, rebroussé et claqué contre le menton.

La route, descendant toujours, en ligne droite mais irrégulièrement comme un escalier géant, traversa un village du nom de Saint-Bonnet, avant de plonger sous un dôme de verdure, une oasis où - pour une fois - attendaient Totor et José.

Il y avait, là, un moulin sur un bassin d'eau claire, des nénuphars, des fleurs à la fraîcheur de platanes touffus, et un bucolique ruisseau, dont la musique engagea les voyageurs à prolonger la halte.

Pour Godefroy, assis sur l'herbe drue, l'étape se finirait bien : il le savait, car il était bien ; il n'avait plus chaud et Avignon était là, toute proche, de l'autre côté des collines.

L'étape s'acheva, en effet, le mieux du monde. Après de nouvelles flâneries sous les arches du Pont du Gard, il fallut encore gravir quelques côtes, mais c'était parmi les garrigues dorées au soleil couchant,...

L'appétit, réveillé par ces difficultés et la moindre chaleur du jour finissant, devenant gênant, voire même, voisin de la redoutable fringale, si voisin que...

Mais déjà, la Rossinante aux sacoches rouges franchissait, avec précaution, un pont d'Avignon en reconstruction, assurant, à son passage, un très proche et désiré repas.

Ce soir-là, sous une tente de l'Auberge de Jeunesse, où patrouillait un bienveillant moustique, Godefroy s'endormit, délicieusement las, avec, dans les oreilles, le bruissement des eaux du Rhône, sur la berge proche.

Son sommeil fut paisible, car, pour la troisième fois, il venait de se sentir heureux...

DANS LEQUEL GODEFROY DEVIENT MARIN D'EAU DOUCE

Une piste sablonneuse menait, entre les tentes et le Rhône, à la route goudronnée que Godefroy atteignit à grand-peine, accrochant ses pieds dans les tendeurs insidieux et portant son vélo sur l'épaule, dans les passages trop étroits. Sous les marabouts, il entendait les soupirs des premiers réveils mêlés aux ronflements des derniers sommeils.

Godefroy, bien éveillé, s'était lavé à l'eau froide (en aurait-il trouvé de la chaude ?) ; le nez rouge encore de cette héroïque friction, il s'assit sur le talus pour vider posément ses souliers ensablés. Il se retourna, encore une fois, pour regarder le donjon carré du Palais des Papes, s'attarda au spectacle d'une péniche remontant le Rhône, si lentement et si puissamment qu'elle semblait repousser, vers l'amont, les eaux du fleuve en un labeur digne de Sisyphe.

Enfin, il se mit en selle et s'engagea, par la rive droite, sur la route de Valence. La brume matinale accrochait encore ses bourrelets irréels à mi-hauteur des peupliers et des garrigues qui, vers l'Ouest, couvraient les rochers se terminant en falaises, au-dessus de la route. On ne voyait pas le Rhône ; mais on le sentait présent grâce à cette brume, aux falaises, aux peupliers, à la verdure épaisse et luisante des halliers.

Par moment, pourtant, le froissement des ses eaux invisibles parvenait à

Godefroy : la proximité de ce flot puissant, aux rumeurs indistinctes, lui rappelait un peu le voisinage, mystérieux et émouvant, de l'Océan, lorsque, encore invisible aux yeux par delà quelque dernière dune, il se trahit par sa voix sourde et son souffle salé...

Seul dans une vaste salle de café, le chocolat (à l'eau) fumait et ses vapeurs montaient, légères et hésitantes, vers le plafond. Derrière la fumée, Godefroy regardait la rue de Roquemaure où se préparait le marché ; les carrioles, les camionnettes, les fermières et leurs volailles, tout demeurait conforme à la description classique des “Matin de Marché” ou autres “Jour de Foire” pour dictées du Certificat : le spectacle eut été, par là, des plus décevants.

Heureusement, les vapeurs du chocolat brouillaient ces images et leur donnait un aspect inhabituel, bizarre, peut-être surréaliste, dans la mesure où elles devenaient, par instant totalement informes...

Lorsque le chocolat eut disparu, les images du marché redevinrent claires et insipides.

Godefroy paya. Le tintement des pièces résonna dans la grande salle, la chaise grinça sur le ciment orné des arabesques d'un arrosage matinal. Le cyclo gagna très vite la porte, inquiet et presque agacé d'entendre avec trop de netteté le seul bruit de ses modestes pas, réguliers, minables, humains, comme les autres pas des autres hommes...

Peu avant Orange, Godefroy déboucha enfin sur la berge du fleuve, devant “le bac”, dont il atteignit l'estacade par un petit chemin pentu et limoneux. Il s'estimait très satisfait de devoir traverser le Rhône ainsi, et non pas sur un simple pont, moyen ordinaire et irritant par sa banalité...

Il n'était jamais monté sur un bac et cela ne serait pas sans originalité dans ses souvenirs de voyage. Il s'embarqua donc avec la faune disparate que l'on trouve toujours en pareil cas, ou plutôt que l'on observe plus soigneusement, réunis que l'on est sur un même plancher de superficie bien délimitée.

Ainsi en est-il, par ailleurs, des passagers d'un téléphérique ou d'un ascenseur...

Pour cette fois, les compagnons de traversée de Godefroy se trouvèrent être des occupants de luxe d'une auto de luxe, une fourgonnette minable avec un chauffeur rougeaud, un monsieur d'un certain âge et son “VeloSolex”, une laisse avec un chien et sa dame que Godefroy assimila automatiquement aux automobilistes de luxe, sans s'aviser, en aucune façon, de vérifier l'exactitude d'une aussi arbitraire conclusion qu'il s'était donnée, une fois pour toutes, comme irréfutable!

À son habitude, Godefroy s'installa à l'écart, après avoir soigneusement calé Rossinante entre deux madriers, et s'être lui-même assuré d'un solide point d'appui (sur le Rhône, sait on jamais ?) La traversée fut brève et des plus calmes. Mais dès qu'elle fut achevée, soit par hâte maladroite et inhérente à l'époque, soit par réflexe de soulagement et de crainte, mal dissipée, le bac se trouva déserté comme un plancher maudit.

Et Godefroy, toujours emprunté dans les bousculades, gagna bon dernier la terre ferme, digne et raide comme un capitaine de légende quittant sa nef en perdition.

... et perd le nord...

Ce fut presque aussitôt l'entrée d'Orange, la délectable rencontre d'un camion de melons au parfum réjouissant et celle, beaucoup plus troublante, de la “Nationale 7”. Celle-là, Godefroy l'attendait depuis longtemps, comme Tartarin “les” attendait dans les rues enténébrées de Tarascon. Mais Tartarin ne “les” trouva jamais, tandis que Godefroy “la” trouva, indubitablement.

La rencontre, pourtant, s'annonçait comme des plus banales : un stop, un feu rouge... mais la sensation que quelque chose de grand se passait tout près. Et, au débouché de la rue, il “la” vit... Les minutes passèrent, Godefroy regardait toujours ; il savait qu'il devait suivre, sur quelques kilomètres, cette chose prodigieuse. Mais il ne s'y déciderait que plus tard, après la visite du Théâtre antique. Et là, dans ce majestueux décor, il s'apaisa et oublia.

Mais il fallut repartir. Il revint se poster à l'affût, près du feu rouge. Une chance !... un espace infime, un hiatus fugitif comme une grimace, entre un scooter et un autobus : le vélo disparut avec son maître, englobé, noyé, rayé de la liste des vivants, de ceux de par côté, de la terre ferme. Les premières minutes

furent affreuses. Peu à peu, cependant, la conscience du cycliste, comme un ludion en eau trouble, remonta à la surface, surnagea timidement ; un soupçon de raisonnement pointa par instants dans le cerveau racorni et bloqué, Godefroy se reprit à vivre.

Le soleil chauffait sa jambe et son bras gauche ; c'était bon mais bizarre... en partant d'Avignon, il s'en rappelait parfaitement, ce même soleil chauffait son aile droite qui demeurait, à ce moment, à l'ombre. Prodigueuse N. 7... Tiens ? une borne... Avignon. Avignon ? mais alors... Oh ! qu'il était dur, de penser, de réfléchir, d'analyser et de déduire, la roue avant au ras d'une 4 CV, la pédale gauche frôlant le carter d'une moto, le garde-boue arrière talonné par un "Saurer"... Soudain, Godefroy devina, il vit clair, il comprit qu'il faisait route au Sud, qu'il regagnait Avignon !

Longtemps après, sur une petite "départementale" déserte, le cyclo soupira d'aise et sentit avec joie que son côté droit se retrouvait au soleil comme il se devait.

Mais le côté gauche avait eu chaud !

ENCORE "ELLE"

L'Usine Blondel apparut en travers de la plaine, masse blanche et carrée, pénible à détailler sous le soleil ardent.

Godefroy avait, depuis longtemps, remis la petite casquette et le grand couvre-nuque. Maintenant, son vélo à la main il déambulait sur l'esplanade cimentée qui longeait les écluses monumentales. L'une d'elles, porte fabuleuse du couloir de Donzère, livra passage à une péniche citerne. Le nez apparut, refoulant en moustaches blanches, de part et d'autre de la coque, un bourrelet d'écume qui s'éparpilla en frisottis et se brisa au long des murs verticaux où clapotait une eau glauque. Très long, le chaland ne finissait pas de franchir le détroit. Il dévoila ses panneaux rivetés et peints en blanc, les longs tuyaux ponctués de robinets géants, une cabine vernie où Godefroy aperçut le pilote qui tournait très vite la roue du gouvernail sans que la longue coque parut changer notablement de direction.

La péniche s'éloigna rapidement vers l'aval. Il était difficile de la suivre des yeux sur le plan d'eau trop brillant et les yeux de Godefroy fixèrent plutôt la voûte sombre de l'écluse où l'eau, encore agitée des remous du sillage, projetait sur le ciment de mouvantes arabesques aux éclairs argentés.

Aux approches de midi, la chaleur devint torride. À l'entrée de Donzère, une zone de rechargement, couverte de cailloux blancs, se révéla douloureuse à franchir à pied, les souliers s'engageaient dans les creux de la caillasse. Le soleil, sur cette blancheur, atteignait ses plus hautes notes. Godefroy dut fermer les yeux et s'arrêter, perdu, naufragé sur ce petit Tanezrouft. À cent mètres reprenait le goudron, mais ces cent mètres exigèrent encore deux arrêts, les yeux clos, le cerveau en ébullition, les mollets soudain faibles et tirillés de petits spasmes picotants.

Il était aussi l'heure de dîner et, en ces quelques minutes, Godefroy subissait, réunis, les traquenards de la chaussée, les affres de la faim et les accabllements d'une saharienne chaleur. Il retomba, pour plus de bonheur, sur sa pire ennemie, la N. 7, toujours "elle", encore "elle"... Totalement effondré, voulant récupérer quelque maîtrise de lui-même avant de se risquer à "la" traverser, il attendit à l'ombre d'une maison de Donzère, ses deux amis évidemment en retard. Près de lui, à l'angle de la maison, la "7" écoulait son flot de ferraille, masse vibrante et presque ininterrompue.

De loin en loin, cependant, survenait un instant de calme. Il n'était rien de plus troublant que ce silence soudain trop insolite, et le bitume lisse et désert qu'un chien traversait obliquement, museau au ras du sol et queue en virgule, furtif comme son ombre. Puis le cataclysme sévissait à nouveau et Godefroy se demandait par quel miracle ou quelle illusion, il avait pu voir, quelques secondes auparavant, la même route déserte avec, au beau milieu, en accentuant le vide, le chien à la queue en virgule.

Toute honte bue...

Et pour éviter la redoutable “ Nationale”, Godefroy décide, au Teil, de reprendre la rive droite du Rhône). Le pont était si long et sa courbe si ample, que son passage nécessita, à la verticale du fleuve, le même cérémonial que la montée et la descente d'une côte ordinaire : dérailleur, léger déhanchement, souffle accéléré, soupir, dérailleur, recul sur la selle, roue-libre...

Sur la rive droite, à l'ombre des contreforts cévenols, les usines du Theil, répandaient sur le voisinage leurs éternels nuages de poudre blanche. Les herbes des talus, les toits des villages, les feuilles des platanes, les traverses du chemin de fer, tout était blanc ; non pas d'un blanc de neige, uniforme et scintillant, mais d'un blanc sale, irrégulier et maussade comme les images sans contraste d'un film surexposé. En quelques minutes, et pour de nombreux kilomètres, les cheveux, les bras, les jambes de Godefroy prirent, à leur tour, un peu de la teinte environnante. L'air épais, piquant au nez, redoutable aux yeux, semblait empoisonné. Godefroy força l'allure pour s'évader au plus tôt de cette zone contaminée.

La vallée fit un coude que la route épousa en un long détour qui l'éloigna du Rhône, pour l'y ramener après plusieurs kilomètres. Les villages se succédaient, avec leurs toits plats, leurs gros platanes, les chaises des cafés débordant sur la chaussée et les commères tricotant devant leurs portes, toujours sur la gauche de Godefroy, à l'ombre. Le côté droit, encore chaud, ne présentait que volets clos, rideaux tirés et portes entrebaillées sur d'obscurs couloirs, qui lâchaient leur haleine fraîche au passage du cycliste.

Le soleil baissait. La route, large et lisse, longeait d'immenses vergers, où pendaient, bien visibles et rebondies, des poires et des pêches. Godefroy avait faim et soif. S'arrêter, sauter le fossé, cueillir quelques fruits, quoi de plus simple? Certes, et sans vaine hypocrisie envers lui-même, Godefroy l'eût fait, si les maraîchers au travail, par petits groupes épars mais toujours en vue, n'eussent donné à l'ensemble l'aspect respectable et biblique d'Edens interdits.

Les belles poires... A cent mètres, un groupe chargeait les fruits sur un camion. En demander deux ou trois, gentiment, poliment... oui... bien sûr... 50 mètres ; deux ou trois ce serait peu... 10 mètres ; le camion était là, Godefroy ne s'arrêta pas. L'estomac en détresse et la salive abondante, il s'éloignait déjà : 20 mètres, 30 mètres... C'était trop bête. Rageur, il freina, fit demi-tour et., le plus simplement du monde, les maraîchers lui choisirent quatre grosses poires, bien mûres, bien juteuses. Godefroy, toute honte bue, le cœur amolli de gratitude, s'éloigna définitivement de la voiture salvatrice.

Le trognon du dernier fruit décrivit une gracieuse parabole et roula déjà enrobé de poussière, sur l'accotement. La bouche rafraîchie aspira les dernières gouttes de jus pendantes sur les lèvres. La main essuya le menton poisseux, hésita et s'essuya à son tour sur le dessus de toile grasse du sac de guidon. Peu après, au bout d'une ligne droite bordée de maisons de plus en plus nombreuses, Godefroy franchit à nouveau le Rhône et pénétra dans Valence.

TOUT EST MAL... QUI FINIT BIEN

Ils étaient trois à palabrer, deux scootéristes balançant leurs casques au bout des doigts comme des encensoirs, et un cyclotouriste tirant sur ses chevilles, d'un geste machinal, des socquettes devenues grisâtres. Le cyclo, à demi courbé vers ses pieds qu'il continuait d'examiner fixement, faisait non de la tête puis, se redressant tout à coup, comme mû par une soudaine révolte, montrait, d'un bras découragé, le faible espace séparant les marabouts de l'Auberge de... l'inévitable “Nationale 7”.

Godefroy voulait dormir. Godefroy attaqua le lendemain les cols du Vercors. Godefroy n'était pas content. Alors, telle la Sainte Famille dans les ruelles de Bethléem, le trio parcourut sans conviction la bouillonnante cité de Valence, d'hôtels complets en hôtels archi-complets. Finalement, dans la nuit noire, empiétant sur l'itinéraire du lendemain et laissant à ses deux amis leur gîte inconfortable, Godefroy préféra prendre, vers l'Est et Chabeuil, la route de l'incertitude. Les étoiles d'août égayaient le ciel noir, l'air demeurait tiède : il serait, après tout, concevable de dormir en plein air, même avec une

literie réduite à un survêtement, un pull-over, un anorak, un nylon, des gants, un foulard, une casquette.

Comme pointaient sur l'horizon les lumières de Chabeuil, Godefroy repéra un abri d'autobus avec une banquette, plus qu'il n'en fallait pour lui assurer en cas d'échec final, une retraite discrète mais relativement honorable. Chabeuil s'endormait. Un seul hôtel, volets à demi rabattus, restait encore éclairé. Godefroy y trouva son salut : un lit de camp, des couvertures, un lavabo, un hôtelier plus que serviable, une paix infinie. Un carillon égrenait les coups de minuit lorsque le cyclo, délicieusement récuré et rafraîchi, s'allongea sur sa couche inespérée.

Les dernières résonances du "Westminster" se fondirent dans le silence ambiant, qui n'en parut que plus profond.

Et ce fut pour Godefroy, l'ultime sensation du quatrième jour.

Valence – Grenoble... fini de rire...

"Vingt-huit-vingt-et-un" - Col des Limouches : 6 km ! Derrière un gros hêtre, la route se leva en un impeccable lacet. Godefroy frôla les herbes, frisa, du pneu avant, la couche de brindilles et de gravillons de la bordure, avant de relancer, en danseuse, sa machine. L'air du matin siffla dans ses narines dilatées et, sur ses tempes, piqua la première sueur. Le soleil effleurait la falaise où des brumes irisées montaient vers le ciel bleu. À droite, à l'infini, une zone indistincte de croupes sombres et de lignes indécises marquait la bordure occidentale du bassin de Valence.

Tout en bas, déjà tassé et minuscule, le hameau de Peyrus laissa monter jusqu'à Godefroy le tintement affaibli d'une cloche. Plus près, d'une ferme écartée, jaillit le chant d'un coq et le cri aigu des pintades.

Un nouveau lacet relança la route contre la falaise. Les rochers humides laissaient sourdre, à l'extrémité des brins de mousse, des gouttelettes bleutées creusant dans la poussière de minces sillons zigzagants.

"Vingt-huit-Vingt-et-un". La guidoline sèche maintenant ; calés et fermes, les doigts sur le cintre ; les épaules scandaient de droite et de gauche la giration nerveuse et comme élastique des jambes ; les manivelles, embuées par les brouillards de la vallée, redevinrent brillantes dans le soleil et des traînées humides tracèrent sur leurs faces polies des lignes heurtées et sans cesse déformées, comme un réseau veinulé.

"Vingt-huit-Vingt-et-Un"; La route s'agrippa dans une fissure et déboucha sur un plateau herbeux. La vallée disparut et, frangeant l'abrupte bordure des pâturages, les touffes d'herbe encore brillantes de rosée s'agitèrent, rebroussées par les courants ascendants. Sur le plateau, au creux d'une combe piquetée de fleurs, des vaches paissaient, la peau de l'encolure plissée sous le cuir large où pendaient les clarines.

Au détour d'un dernier talus, Godefroy vit les Grandes Alpes. Elles surgirent, d'un coup, bleues, indistinctes mais déjà étonnamment hautes. Beaucoup plus proches, les forêts et falaises du Vercors détachaient, à contre jour, de mystérieux pans d'ombre. Godefroy pénétra dans cet univers avec la crainte et l'admiration d'un primitif et, desserrant les cale-pieds devant le Chalet des Limouches, il songea que, peut-être, tout venait seulement de commencer.

JAMBON " MAISON "

- Du jambon ? - Oui, du jambon... - C'est que... peut-être... enfin, Monsieur, on ne doit pas en avoir du comme vous en voulez... - Comment, du comme j'en

veux ? Eh ! bien, de celui des villes, du York... - Mais c'est de l'ordinaire que je veux, du vrai, du gros, du jambon de cochon ! - Alors, comme ça, ça va - Le visage de la dame venait de s'éclairer. Cette conversation culinaire se déroulait devant une petite auberge du hameau de La Vacherie, dans la descente vers Saint-Jean-en-Royans.

Godefroy en était à son deuxième "petit-déjeuner" de la matinée, mais rien ne trahissait, dans son appétit, une première collation. Par la porte entr'ouverte, un rais de soleil venait chauffer le carrelage, y

projetant une zone dorée où se promenaient paisiblement quelques mouches. Sur la route défila un troupeau dont le chien, probablement vieux client du lieu, entra dans la salle pour quémander à Godefroy un quignon de pain. Sur une chaise, un matou noir et blanc faisait posément toilette. Dans la cuisine contigüe, les casseroles tintaient et les ressorts d'un landau crissèrent aux mouvements d'un bébé. Les fenêtres et le manteau de la cheminée s'ornaient de rideaux à petits carreaux bleus et blancs. Godefroy s'imprégnait de cette atmosphère paisible et douce. Il dégustait avec gourmandise une eau claire et fine comme une liqueur, puis s'intéressait à la tranche de jambon, conservant pour la conclusion le gras, qu'il préfère au maigre. La dame sortit de la cuisine, tirant derrière elle le landau. Godefroy n'était pas un sauvage: "Quel âge a-t-il, Madame, ce joli bébé ? - Huit mois, Monsieur, pour le quinze août... - C'est un garçon ? - Oui... - Moi aussi, j'ai un petit garçon (Ici coup d'œil discret de la dame vers l'alliance de Godefroy) - Ah !! il est grand ? Il vient d'avoir un an !" Et de ponctuer son orgueilleuse révélation d'un sourire comblé.

Puis il repartit dans le soleil inondant le plateau. Maintenant, Godefroy descendait en roue-libre, un peu crispé, ahuri par les décors dévoilés, à chaque virage. Il s'arrêtait souvent, fasciné, ne reprenant sa course qu'à regret, avec la certitude de gaspiller, par ces départs, des instants qu'il ne connaîtrait, peut-être, jamais plus. La route s'insinuait dans une gorge boisée et suivait un torrent, tantôt très proche, presque au niveau de la chaussée, tantôt profondément dissimulé sous des surplombs ou des dômes feuillus. Aux passages les plus encaissés, les souffle froid d'une cascade ou d'un rapide projetait sur le goudron, une poussière humide où chuintaient les pneus. Puis, brutalement, le soleil reprenait ses droits et la lumière intense noircissait, par contraste, les zones ombragées.

Godefroy parvint sans encombre à St-Jean. Il n'attendait pas encore ses amis, sans doute levés aussi tard que de coutume et, de plus, trop persuadés de l'infériorité en montagne d'un simple vélodrome. Sans plus s'attarder, le cycliste attaqua donc résolument la première rampe du Col de la Machine.

Gouffres et goinfres...

Le "Vespa" se gara dans un grand virage élargi et aménagé en belvédère. Godefroy descendit de vélo et vint, lui aussi, contempler le décor. La trouée de l'Isère, la bordure occidentale du Vercors, le Royans, comme tout cela paraissait compliqué, si compliqué que Godefroy, l'air faussement confus, mais fat comme les vrais ignorants, entreprit de schématiser, pour ses deux compères, la structure du pays, grossièrement tracée dans la poussière. Il était là, accroupi, appuyé sur un index, levant la tête vers ses deux élèves casqués, Gaulois à têtes rondes qui le laissaient parler, patients et vaguement ironiques, curieux malgré tout de juger comment le professeur se tirerait d'affaire. Il s'en tira, se redressa, rouge et, très fier, reprit sa machine après avoir frotté ses mains poussiéreuses d'ouvrier satisfait et poursuivit la montée.

Les halliers, qui bordaient la route en l'étouffant, bouchaient tout horizon. La pente, sérieuse et continue, forçait Godefroy à s'employer ; il transpirait à grosses gouttes lourdes qu'il sentait sourdre de son front, de ses orbites, de la naissance du nez. Par endroits, une petite bise agitait les feuilles des hêtres et des noisetiers. Alors, une main lâchait prestement le guidon pour étaler, en un comique mouvement tournant, la sueur sur tout le visage ; ainsi le souffle du vent devenait plus frais et meilleur sur la peau recuite.

Pour la première fois de la journée, Godefroy s'aspergea avec le bidon. Il retira le bouchon avec ses dents et, d'un coup, vida le contenu sur la nuque offerte à cette douche de fortune. L'eau atténuée mouilla les cheveux, ruissela derrière les oreilles et s'éparpilla sur le sol en un brouillard de fines gouttelettes que la tête, en s'ébrouant, lançait dans la lumière.

Mais la pente continuait, la chaleur envahissait à nouveau le cycliste par bouffées successives et invincibles. L'énervement gagnait peu à peu et les séances de "danseuse", plus fréquentes, manquaient de souplesse. Godefroy venait précisément de se rasseoir et baissait les yeux vers le goudron après avoir vu disparaître, devant lui, le "Vespa" qui l'avait doublé. Il contemplait un instant le papillon de la roue

avant où demeurait miraculeusement accrochée une brindille importée de la précédente halte. Puis, il releva la tête et s'arrêta d'un coup, sidéré. Il n'y avait plus d'arbres, ni de halliers.

Simplement une muraille verticale et nue, striée d'un étroit liseré qui figurait la route, un dérisoire parapet et, au-delà, du vide, des profondeurs verdâtres. La surprise avait été si brutale que Godefroy demeurait pétrifié, à cheval sur son cadre et bredouillait pour lui seul "Ben, mon vieux... ben, mon vieux". À quelques pas, courbés avec précaution sur le parapet, José et Totor, eux non plus, ne bougeaient pas. Ils étaient parvenus tous trois sur la corniche de Combe Laval.

Petite chose blanche et fine, un planeur flottait à mi hauteur des à pics. Très loin, tout en bas, une route ou un chemin traçait sa ligne nette sur le quadrille vert des prairies. En face, une autre falaise, aussi abrupte et aussi haute, fermait l'horizon. Un courant d'air, frais et grisant comme un bon vin, remontait au long des parois, agitant contre les mains de Godefroy, les touffes d'herbe où il s'agrippait machinalement pour mieux aventurer son regard vers les profondeurs. La route, serrée, incrustée, se faufilait par de courts tunnels et des vires renforcées de maçonnerie.

De longues minutes, ils contemplèrent béats, la "chose" prodigieuse. Ils franchirent un à un, et comme à regret, les petits tunnels qui ouvraient chaque fois comme un clin d'œil, leurs ogives irrégulières sur une nouvelle sensation. Pas à pas, ils progressaient dans leur stupéfaction et ne disaient mot. Il n'y avait rien à dire.

Totor était malade ; il n'avait pas faim et resta au dehors, devant le scooter, supputant les chances de survie d'un pneu arrière avarié. Ni José, ni Godefroy n'étaient malades ; ils avaient faim et restèrent dans le restaurant, supputant les chances de survie d'un soufflé au fromage mieux entamé déjà que le pneu de Totor. Soufflé au fromage du Col de la Machine, comme tu fus supprimé, englouti ! Tu étais gros pourtant, mais si bien pris, si chaud. si confortable... Il n'est rien resté de toi, sinon le souvenir attendri d'un repas de goinfres. La vue de tant de gouffres avait trop profondément creusé les estomacs des deux compères, qui regardèrent, l'air sincèrement compatissant, mais sans une larme, le pauvre Totor, lapant, avec des grimaces, un bouillon de légumes pour petites natures. Un planeur d'enfant vint heurter la vitre, arrachant Godefroy de son accablement digestif. Il laissa à leur sieste ses deux amis et reprit la route, l'estomac gonflé et honteusement secoué de hoquets tièdes.

LES CONTEMPLATIONS

Godefroy pénétra dans la Forêt de Lente. Les sapins noirs et très droits, immobiles et compacts sous le ciel d'été, impressionnaient par leur majesté. Il emprunta bientôt, sur la gauche, la toute petite route du Col de Kary, et s'enfonça, seul comme le petit Poucet, dans les profondeurs des sous-bois. Les roues ne faisaient aucun bruit sur le goudron régulier, le silence était absolu. Godefroy pédalait doucement, mollement pour ainsi dire, sur la pointe des pieds, comme s'il eût pénétré dans un palais de Belle au Bois Dormant. Il était tout à lui, sauvagement individuel et heureux. Il n'avait mal nulle part. Ses mouvements alanguis entretenaient à peine une légère transpiration. Envoûté par le charme de la forêt, il roulait si lentement que, parfois un piéton l'eut suivi, mais il n'avait cure de la moyenne ou du rendement, sans souci des pourcentages, des développements, de l'effort, il avait même adopté, pour plus de quiétude, son développement le plus réduit : 28 x 21. Rêveur il se laissait envelopper d'une ouate d'irréalité.

Le soleil reparut dans une vaste clairière tapissée d'herbes drues et de fleurs bleu pâle. Puis la forêt reprit, longtemps encore, pour ne s'interrompre qu'à la descente sur La Chapelle-en-Vercors. Alors, le vent de la vitesse réveilla le cycliste et ses pensées reprirent un cours plus rapide et plus ordinaire. L'enchantement était rompu, mais non le charme du paysage : des chalets neufs et blancs agrémentés de boiseries vernies et de volets verts ou rouges, piquetaient de taches claires le vert des immenses pâtures étalées en ondes molles au pied de falaises plus lointaines.

Godefroy traversa la Chapelle et se remit aussitôt à grimper. Les falaises se rapprochèrent. Sur l'une d'elles, détaché et comme prêt à s'écrouler, un rocher en forme de Vierge, accrochait le regard.

Godefroy l'observa à plusieurs reprises mais, à un détour de la route, confondu avec les dalles verticales, il disparut et le cycliste se tourna vers de nouvelles visions.

La porte étroite

Un trou ogival percé dans la paroi du tunnel aspirait dans un soupir continu le souffle frais montant de la vallée. Découpées sur le ciel bleu, les silhouettes noires de Totor et José masquèrent en partie l'ouverture, et Godefroy, des profondeurs de la voûte, enregistra sur pellicule, la curieuse image de cette arrivée dans les gorges de la Bourne. Les falaises, bientôt resserrées en vis-à-vis laissèrent à la route et au torrent un passage si contesté que l'un et l'autre devaient parfois se chevaucher par de petits ponts. Ailleurs, la route ne trouvait d'autres issues que celles de petits tunnels rustiques et anguleux, trous de taupe où elle se coulait comme un reptile. Une étroite bande de ciel, irrégulière et parfois interrompue par un étranglement plus prononcé des parois, ne laissait parvenir tout au fond qu'une clarté en demi-teinte. Des racines de sapins énormes et à demi arrachées, découpaient sur ce ciel ouvert leurs tentacules noueuses et griffues. La lumière grisâtre donnait aux eaux de la Bourne des reflets glauques ou verdâtres. De toutes parts suintait l'humidité : sur le goudron de la chaussée, sur les moëllons du parapet, au long des poteaux électriques, sur les mousses et les herbes qui tapissaient les rochers d'une fine chevelure. Les klaxons des voitures sonnaient lugubrement, parfois étouffés, parfois répercutés de roches en roches comme des cris de bêtes angoissées.

Godefroy se faufilait craintivement dans le chaos, glissant comme une ombre, silencieux et furtif. De temps à autre, il penchait la tête sur l'épaule et risquait un coup d'œil intrigué vers le ciel mince. Puis il poursuivait son infiltration, attentif à tout, les sens en alerte, être préhistorique juché sur une anachronique machine dont il oubliait la gracieuse présence. Enfin la Bourne eut un regard plus limpide ; de virage en virage, la lumière s'aviva. Aussi brusquement qu'il y avait pénétré, Godefroy émergea des gorges dans une petite vallée, étroite encore, mais verte et riante comme un Eden. Quelques tentes de campeurs sans poubelles ni papiers gras, loin d'enlaidir les lieux, y apportaient au contraire leur note gaie et une plaisante atmosphère de vacances et de liberté. Mais bientôt, Villard-de-Lans apparut, ramenant Godefroy dans une civilisation plus large et remuante.

UN AT'TERRISSAGE REUSSI

Le soir tombait. Sur le plateau, l'air devint très frais et Godefroy enfila son pull-over. Quelques brumes timides et vaporeuses comme des voiles de mariées s'élevèrent au-dessus des combes. La route s'inclina pour une ultime descente qui l'entraîna, en quelques virages, à la verticale de Grenoble. Les lumières de la cité s'allumaient par îlots, ou par quartiers. D'abord, presque invisible dans les brouillards de la vallée, la ville jaillissait du néant par petites touches nettes et incisives, comme un merveilleux piquetage d'enfant. Les avenues rectilignes se dessinèrent d'un coup, tissant dans la vallée, un scintillant filet. Puis les rives de l'Isère précisèrent peu à peu leurs courbes adoucies. La masse urbaine, d'abord tassée, agglutinée, s'élargissait avec la perte d'altitude, s'étalait, se dilatait pour se métamorphoser enfin, après le dernier virage, en une banlieue bourdonnante où le cyclo se fondit dans l'intense circulation.

Tard dans la nuit, de la station supérieure du téléphérique de la Bastille, Godefroy, assis avec ses deux amis, fermant à demi ses yeux ensommeillés, enferma dans sa mémoire dilatée une dernière image de Grenoble illuminée à ses pieds.

La cinquième. étape était finie.

EN CHARTREUSE

LE COL DE PORTE

Ce fut à l'instant des premières moiteurs que Godefroy, montant posément les premières rampes du Col de Porte, se vit rejoint, puis lâché incontinent par un petit groupe de cyclos grenoblois partant "en patrouille", il ne subit presque aucune tentation : quelques secondes, la vue de plusieurs roues arrière

allant s'amenuisant le mirent mal à l'aise, mais il se fit bien vite une raison et laissa s'accroître un écart qui n'affecta pas outre mesure son amour-propre. Grenoble du matin, Grenoble des brumes, des poubelles, des pots-au-lait, s'estompait déjà dans les basses zones.

La pente très sérieuse obligeait les jambes à appuyer franchement, quoique, prudemment et à cadence réduite. Trois fois en une centaine de mètres, une courroie de cale-pied se desserra, obligeant le bras à se tendre vers le bas, une main fébrile saisissant au passage le brin de cuir qui se recourbait en ergot vers l'extérieur. Godefroy avait déjà oublié les rapides grimpeurs qui le précédaient, lorsqu'il les retrouva, arrêtés à l'ombre d'un rocher. L'un d'eux, une chambre à air dans les doigts, signifia au voyageur par un sifflement bien imité la raison de leur arrêt. Godefroy salua, trouva les mots de compassion habituels en de telles occasions et s'éloigna serein, renfermé, drapé dans la dignité et la solitude hautaine de "celui qui passe".

La route changea d'aspect. Quittant les versants abrupts qui dominent Grenoble, elle s'allongea sur un plateau de pente adoucie, traversa un village et plongea sous les sapins. Les sous-bois conservaient la fraîcheur nocturne et l'ombre de leurs profondeurs semblait cacher les derniers refuges de la nuit. Comme le sommet approchait, le cyclo croisa un monsieur à barbiche, âgé mais très droit, marchant d'un bon pas, une canne frappant le sol à intervalles réguliers, précise et raide comme, une mécanique. Le monsieur adressa à Godefroy un demi-sourire de complicité et reçut en retour, un autre demi-sourire qui signifiait à peu près "N'est-ce pas que nous nous comprenons, que nous sommes heureux de vivre, vous et moi ?" Et ils poursuivirent leur route, sans se retourner, sans s'être parlé, sans se souvenir même de leur précise physionomie mutuelle et pourtant aussi proches que de vieux amis.

Puis ce fut le sommet, le soupir de satisfaction et la photo-témoin avec le vélo devant la plaque indicatrice du col. Godefroy ferma son blouson sur son cou étroit, eut un geste ridicule de la main pour lisser une chevelure courte et drue, laissa tomber ses lunettes, les ramassa, les essuya sur le revers d'une manche, les considéra un instant à bout de bras, puis glissa leurs branches contre ses tempes, avec l'allure savante et dégagée d'un professeur s'apprêtant à faire son cours.

Comme la route sortait brusquement de la forêt pour dominer une courbe verdoyante et dégagée, le cycliste freina, mit pied à terre, repéra un convenable premier plan et se mit en devoir de photographier... Appuyer le vélo, extirper l'appareil d'une sacoche, ramasser les objets divers échappés lors de l'extraction, changer le vélo de place pour, après réflexion, revenir au lieu primitif : ce sont là cérémonies qui se superposent, s'imbriquent, s'embrouillent, se répètent à chaque séance, et, il en fut évidemment de même, à ce moment-là, avec cependant une petite variante. Comme il était accroupi derrière son premier plan, Godefroy perçut un frôlement du côté de son vélo, une feuille trembla sur l'arbuste qui soutenait la monture en haut du talus. Le guidon bascula lentement, comme à regret.

À nouveau, la feuille trembla, le guidon tourna davantage et une pédale fit un demi-tour, heurtant avec un discret cliquetis la boucle du cale-pied.

Godefroy, inerte, regardait ; il resta stupidement figé tout au long des prémices de ce petit drame ; il vit tout : les premiers glissements, la roue avant rabotant le gravier ; l'arbuste perdant des feuilles et le vélo, raide, et biscornu, glissant sur le talus dans une pluie de brindilles. Jamais blessé ne se vit plus fiévreusement relevé, examiné ; mais il n'y avait rien, absolument rien, sauf la peur et un doigt de glaise sur le cou d'une manivelle. Et Godefroy remonta sa charge au niveau de la chaussée, remit en place sa petite quincaillerie et reprit la descente.

Indésirables

L'herbe était molle. Sous le talon, une feuille morte crissa contre une brindille. La nuque calée dans ses mains ouvertes, les jambes en cabane et le dos bien horizontal, Godefroy digérait. Ils se reposaient tous trois dans un pré, sous de grands arbres, aux Charmettes, chez Jean-Jacques Rousseau. Ils assimilaient un bon dîner pris à Chambéry où ils avaient chu en fin de dégringolade du Granier. La trilogie (Porte-Cucheron-Granier) de la

Chartreuse se trouvait glorieusement franchie et Godefroy, pour l'heure, n'y pensait plus. Deux branches de chêne dessinaient deux caps sur le ciel bleu ; peut-être, après tout, était-ce plutôt un récif vert sombre enserrant un insondable lagon. L'une des branches se hérissait de griffes comme une main de sorcière ; l'autre, plus touffue, se boursoufflait en orgueilleux panache pour guerrier médiéval. Godefroy brassait ainsi, dans sa cervelle engourdie, des comparaisons sans nombre et des plus hasardeuses. Puis, pour plus de repos, il décida de définir ce qu'il voyait par deux branches, de chêne sur fond de ciel bleu...

Ce fut en ce point d'élucubrations qu'une rugueuse voix savoyarde, jaillie des arrières, éructa un chapelet de borborigmes difficilement intelligibles, mais que les trois compères interprétèrent, par une curieuse inspiration, comme une pressante invitation à vider les lieux : propriété privée, sans-gêne, jeunesse dissolue, temps pourris, barbelés infranchissables, clôture électrique, toute la série des imprécations adéquates tomba sur eux comme malédictions divines. Ils regagnèrent la route, raides, compassés, très mal disposés envers l'hospitalité savoyarde, vantant déjà, avec un lyrisme outrancier (la violence appelle la violence.) l'hospitalité des bocages commingeois, vrais paradis terrestres ouverts à tous, et tout, et tout !

Il leur fallut quitter Chambéry sur cette vengeresse conclusion et prendre, par Aix-les-Bains la route d'Annecy.

DANS LEQUEL, GODEFROY JOUE LES “INADAPTÉS ”

Dominant Aix-les-Bains, le Mont Revard abaissait jusqu'à la route la courbe amollie de ses dernières pentes. Les villas, les domaines, les parcs, les golfs, les hôtels pour non-cyclistes, défilaient à 20 kmh, blocs insensibles et figés dans leur luxe distant et morose. À contre-jour, le lac du Bourget, dardait de place en place un rayon argenté issu d'une vaguelette transparente. La rive opposée, noire et sans détails, dressait une muraille qui couvrait de son ombre une partie du plan d'eau.

Devant le port, les petites embarcations de plaisance se croisaient en tous sens, désœuvrées et indécises comme leurs pilotes. Une voile rouge et triangulaire palpita sous la brise comme une aile de papillon. Sur l'esplanade longeant ce bassin, le soleil transperçait les feuillages et piquait au sol ses lances lumineuses. Une étrange mélancolie envahit Godefroy qui trouvait morne et triste cette agitation vacancière, conventionnelle et de bon ton comme une jaquette de cérémonie. Il se trouva moralement fortifié de se savoir un peu crasseux, empoussiéré, fidèle à sa monture, dépassée et insignifiante en de tels lieux. Il fut pris du désir cocasse de tirer la langue à tout et à tous comme ce jeune voyou auquel Anatole France offrait, au bout d'un fil, une grappe de raisin. Heureusement nul ne se soucia de ce Don Quichotte posé comme un benêt près de sa bécane tarabiscotée. Un toutou frôla la roue arrière, la flaira, leva légèrement la patte, hésita, puis s'en fut insatisfait. Fallait-il s'estimer vexé ? Godefroy éluda la question et quitta Aix-les-Bains avec ses amis qui disparurent bientôt à l'horizon, leur engin surchargé comme un chameau de caravane.

Le cycliste se trouva fier de son petit bagage bien arrimé, du sac de guidon digne et arrogant comme une figure de proue, de ses petites sacoches arrières, modèle garçonnet, rouge vif sur le bleu clair du cadre. Sa chemisette, plus très blanche, n'était crasseuse que dans les recoins ; seuls les yeux d'une épouse ou d'une mère inquiètes, eussent discerné les défauts, mais l'ensemble, blanc, bleu, rouge, brun, quoiqu'un peu cocardier, conservait fière mine sur le fond vert des frondaisons savoyardes.

FASTUEUSE SOIRÉE

Godefroy négocia une côte en souplesse, alternant danseuse et position assise, parvint au sommet l'œil clair et le nez fureteur, avisa une route étroite qui fuyait la “Nationale”, et, grâce à elle, il se perdit dans la nature, à l'abri des motorisés. Le calme vespéral submergea et rafraîchit le cycliste. L'herbe sombre, drue, lustrée, les chalets aux toits pentus et aux galeries vernies, les vaches laitières aux taches fauves semblaient des images pour tablettes de chocolat, avec en plus, l'irremplaçable attrait du réel. La chaussée se coulait entre des haies vives, longeait un fossé, se décidait à couper une vaste prairie,

disparaissait dans un bosquet, jaillissait sur une butte en une brève rampe pour s'élargir, au cœur d'un village, en place publique ornée d'un abreuvoir. Et, de caprice en fantaisie, la petite route de Godefroy le mena aux portes d'Annecy, sur les rives du lac immense et imprécis sous les premiers brouillards du soir.

Une soirée douce dans une ville lumineuse et moderne, le voisinage d'un lac prestigieux, des groupes folkloriques dansant sur une scène en plein air, des jets d'eau éclairés de bas en haut, par des projecteurs nichés dans les pelouses, de larges avenues bordées d'immeubles clairs et élancés comme des paquebots, autant de sensations et de visions qui plongèrent le trio errant dans une souriante euphorie ; joie du touriste qui a voulu voir et qui voit, qui a voulu connaître et qui connaît, qui a voulu être heureux et qui est heureux. Une promenade nocturne sur le lac à bord d'une luxueuse vedette, au ras de l'eau noire et dans un univers de reflets tremblotants, couronna cette étape en Chartreuse, que Godefroy déposa, en s'endormant, parmi les bonnes heures de son infime existence.

Annecy – Morzine

GRANDS PAYSAGES ET PETIT CHATEAU

Godefroy regarda, une dernière fois, la vieille demeure couverte de lierre, flanquée d'une tour aux allures de pigeonier, qui se mirait dans l'eau immobile d'un canal. Ce tableau vieillot, qui contrastait - et, par là, s'alliait - avec les aspects modernes d'Annecy, plaisait au cycliste qui avait pris là une première photo de ce nouveau jour de voyage.

Annecy-Morzine : sommet de la courbe, étape primordiale par son tracé qui, après Genève- Thonon, ramènerait les voyageurs vers le Sud, vers Nice. Pour l'heure la route ondulait encore vers le Nord dans un décor laissant voir à l'horizon les croupes du Jura et, plus proches, des poussières de villages, de clochers bulbeux, de chalets pour belles images. C'était bien la Haute-Savoie des géographes, des affiches des gares, des tablettes de chocolat au lait, mais avec une ampleur, une luminosité, un réalisme dont Godefroy s'imprégnait, se persuadait malgré cette vague incrédulité du voyageur qui se trouve enfin en des lieux dont il ne connaissait, jusque là, que la renommée.

Au détour de la route, au creux d'un bosquet, un petit château ciselé comme un bijou précieux et mignon comme une marquise du temps jadis, lui parut mériter une halte photographique. Le cyclo se réfugia par delà le talus, car la route, très fréquentée, ne convenait guère pour cadrer à son aise l'image que les automobilistes, dans leurs météores, dépassaient sans même détourner la tête. Dans le viseur, il disposa son premier plan - une touffe d'herbe avec une fleur de pissenlit - puis, bien au centre, le château et ses poivrières cisaillant de noir le grand ciel clair ; enfin, comme un bras protecteur, il engloba la branche d'un pommier que le hasard, souvent artiste, avait fait croître là pour cet usage... Le petit déclic de l'obturateur fut couvert par le grondement d'un autobus, mais Godefroy, en reprenant la route, connaissait la joie fiévreuse de l'avare qui trouve sous ses pas une pièce de monnaie.

DANS LEQUEL GODEFROY TOURNE, SANS REGRET, LE DOS AU LÉMAN

Totor et José rangèrent le "Vespa" près du poste de douane. Godefroy s'enquit de leur bon réveil et de leur humeur matinale, puis sans fouille ni formalité spéciale, il passa en terre helvétique. Rongé d'orgueil, il essayait de trouver stupide sa fierté de rouler en Suisse ; de se trouver, lui, Commingeois, petit cycliste insignifiant du sud de la France, en Suisse. Et pourtant, vraiment il était fier. Était-ce pour cette vieille idée ancrée peu à peu depuis l'enfance et qui lui avait toujours fait concevoir ce pays comme spécial, intouchable, inaccessible sinon inexistant ? Du reste, tout passage de frontière frappait immanquablement son imagination, et dans sa Haute-Garonne, seules de fréquentes promenades au delà du Pont-du-Roy, dans le Val d'Aran, lui avaient procuré quelque accoutumance pour ce genre d'exercice que son bon sens lui montrait en vain comme tout à fait normal.

Aussi à travers les quartiers extérieurs de Genève, l'allégresse du découvreur ou de l'explorateur l'habitait et le transportait. Mais son enthousiasme ne trouvait en pâture que parcs bien clôturés, allées gravillonnées menant à des manoirs ou des maisons cossues, mais d'allure vieillotte. La ville elle-même lui parut guindée et un brin démodée, dans sa distinction et sa renommée trop assise. Elle n'était à ses yeux ni assez ancienne, ni assez moderne. Et puis surtout, trop de monde, beaucoup trop de voitures sur ces avenues, sur le pont du Mont-Blanc d'où Godefroy chercha vainement à distinguer le célèbre massif, ... Brume ? mauvaise orientation ? vue fatiguée ? Toujours fut-il que le cycliste, déçu, reporta son attention, pleine d'espoir, vers le célèbre lac... Hélas ! ses rives, frangées d'une foule attirée par un concours de ski nautique, s'avéraient "inabordables". Godefroy s'aventura alors sur la voie cimentée de Lausanne ; un magnifique, somptueux trottoir cyclable l'incitait à poursuivre plus avant cette escapade ; mais l'insupportable chassé-croisé des bolides motorisés, joint au souci de rejoindre Totor et José, l'incitèrent à tourner bride.

Ils se retirèrent tous trois dans un restaurant très sérieux où les conversations se tenaient en demi-teinte, une serveuse au fort accent tudesque intimidait dans ses paroles les plus aimables. Le dîner fut des plus quelconques et Godefroy avait hâte de lever l'ancre. Ce fut donc, en définitive, sans grand regret qu'il prit, en début d'après-midi, la route de Thonon. Route sans beaucoup d'attrait, couverte à bonne allure sans la moindre tentation ou le moindre semblant de flânerie. Godefroy ne calcula pas la moyenne effectuée, mais excepté peut-être entre Béziers et Agde, il n'avait jamais roulé depuis son départ de St-Gaudens, de façon aussi peu cyclotouristique.

À Thonon, il tomba pour plus de bonheur, sur un meeting aérien qui avait agglutiné la foule sur les promenades, sur le port, sur les promontoires, partout où il eut aimé flâner. Il tourna donc, déçu, dans quelques ruelles demeurées désertes, acheta un écusson pour le coudre sur sa sacoche puis, ayant sacrifié à cette manie de touriste-fétichiste, il mit résolument le cap au sud, vers Morzine, par cette prestigieuse Nationale 202 dont il rêvait depuis longtemps, longtemps... Son départ de Thonon, encore que bien furtif et anonyme, fut salué du "double bang" d'un engin supersonique ; le cyclo sursauta, maugréa et gagna au plus vite, tel le lièvre de la fable, le creux des gorges qui, à peu de distance, lui ramenèrent le calme et la fraîcheur.

Amour – propre...

... ET QUEUE DE CHAT

Plus d'avions, plus de foule... Une route déjà sinueuse à souhait, en pente douce, frôlée des eaux vives d'un torrent, de grands rochers à demi masqués sous d'abondantes frondaisons, une murette grise qui rappela à Godefroy celle, bien familière, des gorges de Luz, dans ses lointaines Pyrénées ; premières visions, premières surprises, premiers plaisirs de la route d'été des Alpes, de la route des grands cols. Le soir venait doucement, les ombres des sapins s'allongeaient au creux des talus et dans les prairies. La vallée, élargie, par St-Jean d'Aulph, s'ouvrait sur Morzine. La route obliqua sur la droite, bordée d'une double muraille de hauts sapins, noirs et drus, puis, en un lacet gracieusement dessiné, elle se haussa jusqu'aux premiers chalets de Morzine. Godefroy tout à fait consolé de ses déceptions premières, grimpait avec une allégresse dont il n'eut pas songé à s'enorgueillir si cette facilité ne lui avait valu, de la part de quidams motorisés, l'avertissement ironique de ralentir pour "arriver au bout de la côte vivant"... Il ne leur répondit pas, fit un hectomètre en danseuse, plus vite encore, pour les narguer, se rassit avec une dédaigneuse mollesse et, bien en ligne, absorba la dernière pente qui le mena à Morzine. Il y trouva ses deux amis, une Auberge accueillante, un plantureux souper, une soirée apaisante dans un site aussi nouveau que merveilleux. Il trouva enfin et surtout un profond sommeil seulement troublé, à son début, par le déchirant feulement d'un matou dont José, soucieux de rentrer en silence, venait de coincer la queue sous son pied délicat. Mais après quelques jurons exprimés à voix basse, suivis de rires et de glossements étouffés, tout ne fut plus à nouveau que silence et repos.

Bonne humeur

Ce fut en attaquant le Col des Gets que Godefroy creva pour la première fois. L'incident, d'ordinaire désagréable, fut accepté avec un réel plaisir : occasion d'un dernier arrêt au-dessus de Morzine et de ses chalets de poupées ; prétexte à s'asseoir sur la murette humide de rosée pour avaler une tartine ; plaisir, enfin, de découvrir aisément un trou d'épine, honnête et franc, et de l'obturer avec la décision et la précision d'un chirurgien.

Courts, trop courts instants, mélancolie d'un départ nuancée de l'âpre joie d'une nouvelle journée de découvertes, bonheur tissé de sentiments contradictoires qui s'avivent de leur opposition.

Déjà Morzine a disparu derrière les sapins. Le Col des Gets, facile et beau à la fois, s'échancra largement, piqueté de chalets pimpants sur des pelouses encore libres de touristes en cette heure matinale.

Godefroy, sur un pourcentage aussi faible, sifflotait en montant doucement et jouait à compter les rais de soleil coupant la chaussée de traverses obliques.

La route ne monta plus du tout ; le cyclo augmenta le développement, fit dégringoler la chaîne de couronne en couronne jusqu'à celle de quinze dents, n'éprouva aucune résistance et se décida, d'un index volontaire, à reprendre le grand plateau ; mais il ne pédala presque pas, car, déjà, la descente l'entraînait en roue-libre.

...ET TRISTESSE

Brutalement, Godefroy se sentit solitaire, perdu... Que faisait-il sur un vélo, dans ce paysage inconnu ? Que recherchait-il ? Que poursuivait-il ? Oui, il descendait le Col des Gets, bien sûr ces rochers et ces sapins flattaient l'œil, les barrières blanches bordant la route étaient amusantes à voir défiler ; certes, son vélo était de la fête, avec son cadre bleu clair et ses petites sacoches rouge vif... Mais Godefroy, soudain triste et déprimé, était aussi morose en ces instants, que débordant de bonheur, les minutes précédentes ; il se demandait pourquoi il n'était plus heureux ; il lui tarda de parvenir à Cluses où, en poste restante, l'attendaient les premières lettres, les premiers échos de son port d'attache.

Saint-Gaudens !... Comme ce mot sonnait drôlement, tout à coup ; il le prononça tout bas, pour se persuader de l'existence phonétique du terme, dont il ne parvenait plus à saisir le sens quotidien et familial.

Une vallée inconnue ; des montagnes inconnues : les Alpes ! Godefroy était dans les Alpes ; il prononça ce mot : "les Alpes", puis, à nouveau, celui de "Saint-Gaudens" ; comme pour rapprocher, apprivoiser, ces abstractions, dont il ne parvint qu'à accentuer la dualité et l'incompatibilité.

Il se raisonna, pensa, qu'en somme, Alpes et Pyrénées étaient ridiculement proches, à notre époque. Puis, il se raidit dans son impression d'isolement, de dépaysement, se rendant compte qu'elle était le résultat patiemment acquis de longues heures de route, de succession de jours et de nuits.

Aurait-il éprouvé cette précieuse tristesse en utilisant un moyen de transport rapide et passif qui l'eût mené là en quelques heures ?

Il fallait accepter ce " vague à l'âme " comme une récompense, comme la preuve du succès spirituel de sa randonnée.

LA MINUTE DE CLUSES

Et Godefroy sentit, en ce tiède matin d'août, devant le bureau des Postes de Cluses qu'il vivait un "sommets" de son aventure.

Il était sorti au grand soleil, ouvrant la première enveloppe, après une courte mais fébrile attente devant le guichet. Le papier se déploya en crissant, la brise fit trembler les coins des feuillets ; debout, Godefroy lisait et relisait. Autour de lui allaient et venaient, les gens de la petite ville. Une voiture vint stationner

tout près et, d'instinct, sans lever les yeux, Godefroy fit un mouvement pour s'écarter. Mais la voiture, s'était déjà arrêtée et il entendit, sans l'écouter, le claquement des portières.

A nouveau, le brise agita les feuillets. Les gens passaient sans regarder Godefroy ; et lui ne les regardait pas non plus. Il lut la deuxième lettre, puis encore la première. Il les glissa toutes deux dans leurs enveloppes et, reprenant doucement conscience, leva les yeux pour aller à son vélo.

Il était là, son vélo, découpant sa géométrie anguleuse sur le crépi clair du mur de la Poste ; et Godefroy ressentit brutalement une grande bouffée de joie avec ses deux lettres, ce vélo, ce soleil et toutes ces choses qui vivaient autour de lui et qu'il trouvait, sans raison précise, bienveillantes dans leur indifférence.

UN TRIO ÉPHEMERE

Godefroy quitta Cluses et s'attaqua, après un bref ravitaillement, au Col de la Colombière.

Il n'était plus seul. Deux cyclistes de Lyon, participant au "Brevet Léman-Méditerranée" s'étaient joints à lui dès les premières pentes.

L'un d'eux, utilisant un vélo de course, avait, déjà, deux crevaisons depuis Thonon ; très vite, Godefroy avait observé, avec effarement, les braquets du quidam, qui semblait parti pour un "Paris-Tours" par vent arrière... il grimpait, du reste, ou plutôt se hissait de virage en virage, à une cadence heurtée, anormalement lente, qui présageait mal des suites de l'entreprise.

Le second, mieux équipé, avait malgré tout, omis de régler son dérailleur qui exhalait, sans interruption, des plaintes grinçantes, sans, pour autant, attendrir l'imprudent bourreau. On causait cependant de choses et autres, du beau temps, de la pluie, des silex et du sucre, de délais, de contrôles, d'Iseran, de Promenade des Anglais...

Godefroy, en dilettante non astreint à un horaire, jouait les modestes, c'était d'une voix neutre, de vieilles histoires de Raids Pyrénéens, de nuages au Tourmalet, et de soleil en Cerdagne ; il glissait des conseils, des critiques, jouait au vieux routier désabusé qui voudrait, sans illusion, faire don de son expérience.

En réalité, Godefroy, très gêné, aurait préféré être seul ; déjà, plusieurs occasions photogéniques s'étaient évanouies, faute d'audace ou d'autorité, pour s'arrêter et brusquer une séparation qui devait, tôt ou tard, s'imposer.

Maintes fois déjà, le Commingeois avait lourdement insisté sur le caractère spécialement touristique de sa randonnée ; il laissait à entendre, à ses deux escorteurs, que leur intérêt était de filer sans perdre, par vaine politesse, un temps qui leur deviendrait sans doute plus précieux, bien avant la Riviera...

Inavouables regrets

Enfin, au-dessus d'un village du doux nom de "Reposoir", Godefroy brisa là et mit pied à terre pour photographier l'aimable bourgade.

Ainsi, de lacet en virage, de rocher anguleux en sapin décharné, il reprit sa moisson de souvenirs, alternant la science de l'objectif avec celle des muscles et gagnant, par bonds successifs, les abords du col.

Mais au détour de la route, en un point d'où l'on voyait ramper la chaussée sur un kilomètre, jusqu'à la crête, Godefroy revit les Lyonnais qu'il croyait loin déjà, à Saint-Jean-de-Sixt peut-être... Mais non : cette silhouette claire sur l'ombre du talus, c'était bien, montant à pied, l'homme au vélo de course, escorté de son équipier toujours juché, lui, sur sa monture...

Alors, avec un égoïsme mal teinté d'indulgente compassion, Godefroy trouva du dernier cri son triple plateau et sa couronne de vingt-huit dents, indigne de "Paris-Tours".

Il se prit à regretter, quelques secondes, de n'avoir pas à son cadre, une plaque officielle du "Léman-Méditerranée" qu'il n'y aurait trouvée ni lourde ni déplacée. Il se sentit chatouillé du démon

omniprésent du cyclo-sportif mal blanchi, et atteignit le col, en proie à des troubles de conscience qui eussent inquiété des puristes mieux affermis que lui dans le culte exclusif des contemplations.

PRIME A LA PONCTUALITE

Godefroy avait beaucoup transpiré dans cette respectable montée de la Colombière. Il avait soif. De plus, par un inexplicable concours de circonstances, Totor et José venaient de le rejoindre à l'heure prévue.

Sous couvert d'une récompense pour leur exactitude (attention dont ils ne furent pas dupes, une seconde) il les invita à boire avec une brusquerie qui en disait long sur sa déshydratation personnelle. Il fut ensuite décidé de descendre à St-Jean-de-Sixt pour le repas de midi, réservant, pour digestifs, le Col des Aravis et ses débouchés sur Albertville.

LE CONCILE DE ST-JEAN-DE-SIXT

Lorsque la dispute éclata enfin, comme un orage trop longtemps mûri, Godefroy se trouva pris au dépourvu, interloqué d'abord, puis consterné. La scission du groupe, l'éclatement de leur communauté, c'était la fin de l'aventure, le fiasco d'une entreprise bien menée jusque là et qui entraînait dans la phase décisive et solennelle des grands cols.

Godefroy, égoïstement confiné dans ses soucis et ses joies cyclistes, écoutait, muet et saisi, s'entrechoquer les mots durs, les allusions fielleuses, les remarques agressives que se jetaient de part et d'autre de la table, Totor et José. Autour d'eux, dans ce restaurant de St-Jean-de-Sixt, par une température lourde et de mauvais présage, les autres convives, à leurs tables, paraissaient irréels, agglomérats inconsistants et inutiles, étrangers à leurs difficultés au point d'en paraître hostiles. Au potage, sur un accrochage anodin et perfide comme une écharde, les reproches avaient fusé, volubiles et rageurs comme un vol de guêpes, d'autant plus lourds de menaces qu'ils étaient articulés en demi-teinte, poliment, élégamment, pleins de vibrations contenues et de rancœur profonde. C'était grave :

José, chaque matin, s'attardait trop à la toilette.

Totor s'attardait trop au lit.

José s'attardait à la toilette parce que Totor s'attardait au lit.

Totor s'attardait au lit parce que José s'attardait à la toilette.

Totor, et José partaient trop tard parce que l'un se lavait trop soigneusement et que l'autre dormait trop longtemps.

Totor était le maître, car la "Vespa" lui appartenait. José avait des droits considérables comme associé et passager, les lois de l'hospitalité, fût-ce sur un tansad de scooter, étant sacrées.

Godefroy, anéanti, avalait, sans en rien apprécier, le plat de résistance. Il tentait de réfléchir : Si Totor et José se disputaient ainsi, c'était qu'ils ne s'entendaient pas ; et deux compères en désaccord aussi profond ne pouvaient envisager de poursuivre, décemment, sur un commun engin, une route qui deviendrait fatalement un supplice.

Intervertir hommes et montures relevait davantage de l'impossibilité absolue que de la plus absurde cocasserie. Et l'on prononça le mot fatal aux oreilles de Godefroy, le mot de gare, aggravé du mot de train, alourdis des termes sinistres de séparation et de fin.

Les antagonistes s'étaient tus. Seul subsista le bruit de fond des autres convives, le cliquetis des couteaux et des fourchettes, le tintement des verres. Godefroy avait une mine sinistre. Ses paroles furent dignes, graves ; il les voulait empreintes de reproches, de tristesse désabusée et même de déchirement.

Ainsi, pour des enfantillages, "on" le laissait seul, "on" le lâchait, "on" sabotait une entreprise dont il revendiquait la mise sur pied et le premier rôle ?

José, muet, n'avait aucune réaction perceptible. Totor émiettait nerveusement sa tranche de pain et en ramenait les débris près de son assiette, les disposant en figures géométriques, basses et régulières

comme des fouilles gallo-romaines.

Godefroy les considérait, essayant de discerner ce qui pouvait demeurer en eux de résolutions définitives, guettant les signes d'une détente infime, d'une fissure où il eut pu glisser l'argument suprême et misérable qu'il gardait en réserve comme un dernier recours qu'il ne se décidait pas encore à mettre dans la balance.

Les ruines gallo-romaines développaient leurs tentacules jusqu'autour du verre de Totor, et José, d'un geste sec, divisa sa dernière parcelle de viande. Godefroy choisit un ton coléreux teint d'ironie et lança l'ultime contre-attaque.

Il confirma à ses compagnons leur mauvais caractère, les mit dans un même sac et leur enjoignit d'y rester jusqu'à Nice ; il fit, de leurs griefs respectifs, un seul tableau qu'il leur présenta sous un aspect ridicule et puéril. Enfin, comme on servait le dessert, il leur résuma le dilemme : "Ou ils se conduisaient comme des gamins boudeurs, se raidissaient dans leur inimitié et prenaient le train à la première gare, l'abandonnant à la solitude et à la déception ; ou ils avaient le bon sens de rire de leurs zizanies, et l'élémentaire amitié de poursuivre la route avec lui".

Il n'y eut, bien sûr, ni larmes, ni embrassades. L'atmosphère restait même des plus incertaines au sortir du restaurant. Chacun se sentait raide et nerveux comme un matou par temps de bataille. Mais nulle décision irrémédiable n'avait été prise. Alors Godefroy aborda les Aravis, alourdi de pensées grises et inquiètes.

Un petit bout de Mont Blanc

Tandis que la sueur commençait à faire luire son cou et ses avant-bras, Godefroy tentait de rassembler ses idées disloquées et calmer une déception qu'il rejetait avec la rage et la révolte du vieil homme d'Hemingway aux prises avec les requins dévorant son fabuleux poisson.

Il fallait ruser, temporiser, distraire ses redoutables compagnons, leur faire dépasser Albertville, les conduire avec douceur et diplomatie jusqu'au pied de l'Iseran, loin de toute gare. Godefroy comptait sur le passage du grand col pour décanter et purifier la situation...

La chaleur était forte en ce début d'après-midi. Le soleil piquait la peau et, dans les prés fleuris, les insectes crissaient, les herbes exhalaient un capiteux parfum de verdure surchauffée. Le goudron, sur les portions de chaussées les plus ensoleillées, collait aux pneus, qui s'ornaient, sur les bords des chapes, de cerceaux noirâtres et grenus. Les graviers, échappés de cette glue, frappaient les garde-boue et transformaient, par les résonances métalliques, le vélo en crécelle.

Sur les pics dominant la Clusaz, les nuages, frangés de blanc, se ternissaient de gris à leur base ; l'un d'eux, plus noir et plus épais, masqua un instant le soleil. La cabine d'un téléphérique surgit, soudain, près de la route, s'élevant au-dessus des chalets, petite boîte brillante accrochée à son câble comme un lampion de baloche.

Godefroy avait toujours aimé les téléphériques. La hardiesse et l'insolite de leur principe et de leur aspect, l'intriguaient et l'attiraient. Aussi, quittait-il souvent des yeux la chaussée pour suivre le trajet de la benne. Elle franchit un pylône dans une infime secousse, et poursuivit son ascension, comme mue par un nouvel élan, une nouvelle force ; puis, soudain, elle disparut derrière un contrefort dentelé de sapins.

Godefroy reporta son attention sur la route. Il avait dépassé La Clusaz et trouva un très large lacet que l'on re-goudronnait. Il frôla la masse chaude et odorante d'un cylindre. Un petit car italien le doubla, qu'il revit, bientôt, à un étage supérieur de la route, ses formes ramassées par la perspective inhabituelle, et ses glaces miroitant au soleil. C'était déjà la crête. Le soleil venait de se cacher tout à fait ; les nuages, uniformément gris, se laissaient choir au long des pentes. Au col, Godefroy, retrouva Totor et José.

Se refusant à laisser s'établir de nouveaux silences déprimants, il allait parler, parler à tout prix ; mais les choses, apparemment, allaient mieux, puisqu'il fut happé par ses deux collègues, qui lui montrèrent, avec autorité, une masse nuageuse bouchant, à l'est, l'horizon.

“Nous avons vu le Mont-Blanc, il est là, derrière ces nuages” dit José.

“Nous l’avons bien vu, tu aurais dû arriver plus tôt”...ajouta Totor, oublieux des contingences “pédalines” et sans doute déçu de n’avoir pu partager, avec le troisième larron, une vision qui l’avait frappé.

Godefroy fut d’abord soulagé de constater l’heureuse influence du Mont Blanc sur le climat politique, si proche, à Saint-Jean, de la crise ; puis, à la réflexion, il regretta amèrement de n’avoir pas vu, aussi, le Mont Blanc.

Cette humiliation lui fut malgré tout, épargnée : dans un lent et majestueux brassage, la masse nuageuse, comme en un mystère biblique, laissa entrevoir une chose blanche, arrondie, avec, à côté, une autre chose noire et pointue ; le tout, très haut, presque confondu avec les brumes environnantes. C’était là le Mont Blanc ; la vision, par sa brièveté, son allure d’irréelle apparition, avait laissé Godefroy frémissant, au comble d’une émotion précieuse et unique, parce que naïve et sans préparation.

Et puis la première goutte de pluie, s’écrasa sur sa main... les autres ne pouvaient tarder, et Godefroy s’en fut dans la descente.

Le rêve de la Giettaz

L’eau ronflait sur le toit de la grange, dégoulinait en cascates au long des murs, glissait, en nappes irisées, sur la chaussée et masquait de fins rideaux le paysage noyé.

Au-dessus de lui, Godefroy regardait monter et descendre les voitures et les cars, étirés, en un ballet désordonné, au long des lacets superposés. Plusieurs fois, la foudre tomba tout près et le claquement se répercuta sur une falaise noire, qui fermait l’horizon au dessus des pâturages.

Godefroy frissonna et regarda à l’intérieur de son providentiel grenier savoyard, propre, odorant de foin, craquant de ses vieilles poutres sèches et tièdes. L’extrémité opposée de l’abri se prolongeait par une galerie ouverte, au sud, et dominant une prairie.

La route, qui passait au nord, au niveau de la porte, revenait sur elle-même, en un lacet brillant sous la pluie ; puis, en contrebas de la galerie, elle plongeait entre les maisons d’un village au clocher bulbeux : La Giettaz.

Godefroy vint se tasser, frileusement, contre le bois tiède de ce rustique balcon. Le bruit de l’eau, et l’ambiance du refuge l’engourdirent si bien, qu’il sombra dans une délicieuse torpeur ; il perdit conscience de sa situation, redevint Godefroy de chez lui, le Godefroy ordinaire de tous les jours ; et, lorsqu’il rouvrit les yeux englués de rêve, il enregistra l’image du clocher bulbeux, de la route luisante, des chalets aux greniers en surplomb et aux toits larges et débordants, posés comme des livres ouverts et retournés, la couverture en l’air...

Il referma les yeux et cette image, non identifiée dans sa demi veille, prit, en sa mémoire, la place d’un rêve issu, de façon directe et troublante, de la réalité.

Il s’éveilla à nouveau, considéra le village, et se posa la question délicieuse du réel ou de l’irréel, de la conscience ou de l’imagination. Le clocher bulbeux était bien là, et les maisons comme les livres jetés pêle-mêle, et la route luisante, et lui, il était là aussi : c’était bon de rêver encore, de rester suspendu, en un fragile, éphémère équilibre, entre la conscience du réel et le doute.

Lorsque, la pluie calmée, Godefroy eut traversé le village, il se retourna à la sortie, et relut, pour jouer encore à celui qui croyait avoir rêvé, la plaque blanche aux lettres noires : La Giettaz...

D’Ugine à Albertville, après une prudente descente des Gorges de l’Arly, toutes suintantes des dernières averses, Godefroy se trouva sur une route large et rectiligne, roulante, en descente douce, où un grand vent de vallée se mit à le pousser.

De telles circonstances favorables se trouvent bien rarement assemblées dans la carrière d’un cyclo ; il eût été sacrilège de n’en point profiter, et Godefroy en profita.

La chaîne remonta sur le grand plateau, descendit, par petits hoquets, sur le “15 dents”, les pneus se

mirent à ronronner plus fort, les jambes, sans trouver de résistance notable, tournèrent à haut régime, et il apparut à Godefroy qu'il dépassait certainement les 40 kmh. Il n'en tirait point vanité, mais seulement un plaisir animal, une rage délicate à se propulser à plein régime, les mains en bas du guidon ; il sentait vibrer sa machine, comme mue, elle aussi, d'une vie personnelle. A droite, une voie ferrée, qui longeait la route, par le défilement des coussinets et des traverses, accentuait, encore, cette illusion de puissance et de vitesse extrêmes.

Un peu plus vite encore, plus vite, plus vite, comme cela, pour rien, pour rien d'autre que cette grisaille et cette plénitude de soi-même dans l'auto-propulsion.

Aussi Godefroy entra-t-il, dans Albertville, un peu haletant, faraud, le poil en bataille comme un jeune chien qui a trop couru, et il oublia, avec l'innocence du simple d'esprit, le carrefour de la route de Moutiers.

Revenu de son erreur, il retraversa la ville, trouva son chemin et remonta, désormais, la vallée de l'Isère qu'il ne devait quitter, le lendemain, qu'aux pentes terminales de l'Iseran.

La chambre d'amis

Ainsi allait Godefroy, un peu moite de la touffeur de cette basse-Tarentaise, par petits coups de pédale, souples et syncopés.

Le soir venait ; le fond de la vallée, de plus en plus encaissée, passait au clair obscur, et s'emplit de fumée âcre, pour de longues minutes, au passage d'un train qui, de tunnels en tunnels, se faufilait sur la voie de Bourg-St-Maurice.

Au pied des pentes hautes et abruptes, les prairies, fraîchement fauchées de leur regain, exhalaient leurs senteurs parfumées ; soudain, dans un grand souffle, atterrit sur l'une d'elles, une botte de foin descendue de là-haut par un câble porteur, de son propre poids et si brutalement, que Godefroy sursauta, croyant à l'arrivée, derrière lui, de quelque bolide motorisé. Etrange vision que cette masse de foin échevelée, tombée du ciel, en quelque sorte, tel un météore végétal ; Godefroy n'avait jamais rien vu de pareil dans ses Pyrénées, et il se promit de ne plus sursauter à la moindre chute de foin, dans cette vallée ensorcelée et un peu sinistre à cette heure grise.

Il se présenta une petite côte, et Godefroy l'absorbait au petit train, lorsque sa vitesse réduite lui permit de saisir un court dialogue entre une dame et une gamine... A son passage, l'enfant le considéra et remarqua d'une voix qui voulait être basse, mais qui resta distincte : “ Comme il est sale, il a la peau toute noire... ” (sic). La dame, sans doute à la fois gênée et amusée, répondit “ que tu es nigarde, il a bruni au...” La fin de l'explication, rassurante, se perdit derrière Godefroy, mais il ne se rengorgea pas pour autant, sachant, mieux que quiconque, la part de bien-fondé de la remarque enfantine.

Il y pensait encore à l'entrée de Moutiers, où il retrouva Totor et José, la mine basse et les épaules tombantes : leurs recherches les plus opiniâtres pour trouver un gîte nocturne s'étaient avérées vaines. Tout était complet ; pas la moindre mansarde ; pas le moindre palier. La prochaine localité, Aime, ne s'annonçait pas plus accueillante et Godefroy, du reste, ne désirait pas prolonger, plus avant, son étape du jour. Alors ?...

Les trois silhouettes erraient, désemparées, entre une place et un pont, chacun proposant des solutions qui allaient, selon le degré plus ou moins prononcé de pessimisme, de la bergerie à la simple meule de foin.

Godefroy qui n'avait pas encore participé aux recherches, tenta une ultime manœuvre. Enfourchant le vélo, il s'engouffra, au hasard, dans les ruelles, flaira plusieurs portes d'hôtels sans se décider à y frapper, et soudain, mû par une, capricieuse inspiration, pénétra dans un restaurant que rien n'indiquait particulièrement comme étant plus disponible en couchage que les autres.

Et de fait, à sa première question, un refus poli et presque désolé lui fut opposé.

Appuyé d'une main à la porte, ses yeux, rougis, clignant à la lumière de la salle, il lissait, de l'autre main, en signe de perplexité, ses cheveux courts et drus. Il eut un sourire, à la fois désabusé et humble,

comme celui d'un moine mendiant, et il remarqua, sur un ton qu'il voulait ironique : "Alors, je crois que nous sommes bons pour la meule de foin..."

La dame de l'établissement parut émue à cet heureux terme de "foin" ; il dût évoquer, en elle, des souvenirs d'Histoire Sainte, de misère, voire de souffrances de Juif Errant... et bien d'autres choses encore. Elle se rapprocha, l'air soudain inspiré, en posant un index dubitatif en crochet devant sa bouche.

Godefroy sentit, à ce signe, la partie gagnée, et sut que, cette fois encore, il ne goûterait pas, tel Rousseau, aux joies d'une nuit à la belle étoile.

Ce n'était pas une chambre d'hôtel, mais une vraie chambre bourgeoise, avec un grand lit carré, un deuxième lit moins grand mais tout aussi inespéré, et même, comble de l'ironie, un petit lit d'enfant sur lequel Godefroy jeta, d'un geste large, le survêtement et le sac de guidon.

Il y avait aussi, contigüe à la chambre, une salle de bain, avec du savon parfumé sur une étagère, de l'eau chaude, de l'eau froide, le nécessaire pour se débarrasser des alluvions orageuses des Aravis.

Totor et José, comme chaque soir, sortirent faire leur tour de ville, en petits rentiers qui doivent marcher un peu pour digérer.

Godefroy choisit donc, à loisir, le meilleur lit, détailla avant d'éteindre la lumière, les portraits de famille qui ornaient les murs de son extraordinaire gîte d'étape, et griffonna, à l'adresse de ses escorteurs, un horaire approximatif de l'étape de l'Iseran.

Après quoi, aussitôt, il s'endormit.

L'Iseran...

LE PREMIER ACTE

C'était facile. C'était peut-être trop facile... Les kilomètres passaient, la vallée perdait ses aspects aimablement verdoyants, se faisait plus étroite. Dominant de très haut, une montagne au sommet blanc et aux versants verdâtres (le mont Pourri) fascinait Godefroy ; la couleur verdâtre, c'était de la glace, de la glace de glaciers, de vrais glaciers, de ceux dont on parle dans les livres. Depuis le petit matin gris où Godefroy avait quitté Moutiers, les heures étaient passées, le ciel triste de l'aube s'était illuminé, le soleil avait chauffé si fort, qu'à la Thuile il avait fallu s'arrêter à une fontaine pour s'asperger le crâne, mouiller la casquette et remplir le bidon.

Depuis les premières minutes, avec une continuité qui tournait à l'obsession, Godefroy gagnait de l'altitude ; insensiblement... d'abord, par petites côtes coupées de paliers, il avait atteint Aime, puis Bourg-St-Maurice. Et là, brusquement, par deux larges lacets, il avait attaqué le vif du sujet, se haussant, en quelques minutes, assez haut pour ne plus voir la Basse-Tarentaise qu'en dominateur, heureux d'émerger au-dessus des vapeurs et des fumées de ce val industrialisé. Maintenant, la matinée était avancée. La route montait, sans discontinuer, dans un décor de sapins clairsemés et de rochers cahotiques. Godefroy prit une photo près d'une borne où se lisait : Col de l'Iseran. 25 km... Bouleversement des valeurs, des distances, lointains souvenirs des 14 km de Peyresourde, ou même des 18 km du Tourmalet. Mais la pente n'était pas inhumaine. Godefroy pédalait sans peine ; vraiment, oui, c'était facile.

Pourtant, cette facilité ne pouvait prêter à méfiance ; l'estomac était lesté, le développement prudemment réduit dès les premières rampes, la cadence raisonnable, sans lenteur inutile, ni imprudente nervosité. Godefroy fit le tour de la question, finalement, constatant d'une part que la route, effectivement montait, et que, d'autre part, sa facilité, à lui, n'avait rien des signes précurseurs d'un "passage à vide", il se résigna à se juger en forme, à s'offrir le spectacle ridicule de félicitations solitaires et intimes. Sur ce, lui apparut le barrage de Tignes, où il décida de situer l'entracte.

LE DEUXIÈME ACTE

Le soleil disparut. Les nuées, très hautes laissèrent choir une courte averse, froide, qui mouilla la chaussée, devenue plus rugueuse, et fit luire le nylon de Godefroy. Très bas déjà, masqué en partie par l'avant-bras et le cintre du guidon, Val-d'Isère se tassait et se résorbait, laissant fuir, comme d'un laminoir, le mince ruban de route qui longeait l'Isère presque à sa source, la franchissait, au fond du val sur un pont de pierre et se hissait jusqu'à Godefroy en immenses lacets lovés sur la pente herbeuse. Le lac de Tignes disparut au coude de la vallée et, par un nouveau lacet, Godefroy se haussa d'un étage. L'averse cessa. Le nylon laissa dégouliner son eau sur les jambes nues et les gouttes, avant de sécher, laissèrent, sur la peau, leurs traces zigzagantes comme des ruisselets vus de très haut.

Dans un déhanchement inconscient, le cyclo voyait apparaître, puis disparaître, les lacets inférieurs, tour à tour cachés, puis démasqués, par l'angle mort du talus. Il alternait, à son habitude, danseuse et position assise, enroulant son "Vingt-huit X vingt et un" avec la certitude de mener à bien une entreprise de longue haleine, mais n'exigeant qu'une relative attention, fortement teintée de désinvolture. Godefroy sentait sourdre en lui une émotion inexprimable ; tout ce qui l'entourait, les glaciers (à ce moment, ceux du "Tsantelcëina"), le ciel plombé, l'air vif, l'incomparable odeur de goudron mouillé, le plaçait dans cet univers de rêve et de miracles où l'on ne pénètre que fortuitement. Physiquement, il se sentait vivre intensément, frémissant, orgueilleux de sa gracieuse force, de sa volonté qui l'avaient mené là.

Et il eut l'impression d'épuiser, en quelques minutes, en une subite flambée, toutes les ressources de sa sensibilité.

Il montait toujours ; encore un lacet, une rampe plus sèche absorbée en détentes élastiques, une borne. Ah ? un léger vide au creux de l'estomac... Vite un morceau de chocolat... Le papier brillant de l'emballage, avant de toucher le sol en tombant, heurta, dans un léger froissement, la boîte de pédalier ; puis, vint le goût du chocolat, la salive se fit pâteuse : une gorgée d'eau du bidon, le geste rituel pour replacer celui-ci dans sa cage chromée, nuque effacée dans le prolongement de l'échine, bras tendu vers le bas, entre le cadre et la cuisse déjetée à l'extérieur. Et, à nouveau, une séance de "danseuse", par détentes rapides, non pas lourdes et brutales, mais vives et légères, le torse en appui presque complet sur les bras, formant, avec le guidon et les épaules, un parallélogramme déformable. Puis, une autre borne : Iseran, 10 km.

Totor et José, entre temps, étaient parvenus à sa hauteur. Il les avait d'abord vus, minuscules au-dessous de lui, à la sortie du Val-d'Isère ; puis l'équipage disparut dans les pentes inférieures pour réapparaître soudain au débouché d'une courbe, à quelques mètres de lui. Ils le doublèrent en échangeant peu de paroles, car le décor se passait de vains commentaires ; de temps à autre, il les retrouvait dans quelque virage, prenant des photos, s'informant de sa santé, avec le sourire entendu de ceux qui ont confiance, et qui demandent si "ça va" par acquis de conscience ou par plaisanterie... Et puis, Val d'Isère disparut tout à fait, la route s'engageant dans une courbe parsemée de névés. L'un d'eux, grisâtre et miné à sa base par les eaux de fonte, venait mourir sur le talus même, bavant sur le goudron ruisselant, où chuintèrent les pneus. Plus haut, Godefroy surprit Totor et José béats devant un énorme chasse-neige ; plus haut encore, un petit car doubla le cyclo, et, plus haut toujours, il vit se dessiner l'échancrure du col.

Ce n'était donc plus qu'une question de minutes... Le moment approchait de la fin de cette montée, de cette tranche de vie. Godefroy se laissa submerger d'une vague de joie et de fierté ; sans autre bruit que celui de ses pneus sur le gravier, sans autre témoin que lui-même, il savourait un triomphe sans amertume car il se sentait aussi peu fatigué que possible, totalement vainqueur de ce col qu'il avait placé sur son itinéraire, comme pièce maîtresse et suprême test.

Vinrent le dernier kilomètre, les derniers instants, souvent si pénibles et cette fois si parfaits, si merveilleux, que leur fuite apparut à Godefroy, comme un irréparable gaspillage. Il voulut avoir la coquetterie de terminer au même train, dédaigneusement, sans geste inutile ni cabotinage, simplement pour lui, pour s'offrir la délicate joie de finir sur une seule note, soutenue, pleine de résonances, comme la fin d'une symphonie. Et à 13 h 30, à l'altitude 2770, quand la chaussée devint plate avant de s'incliner vers la Maurienne, il desserra ses cale-pieds, et fit roue-libre.

Trois oeufs sur le plat...

Totor fut le premier à se préoccuper du repas. Le Chalet-Refuge de l'Iseran avait tout d'une forteresse : ses murailles en pierre de taille, ses doubles fenêtres, son toit effacé comme l'échine d'un berger sous l'orage... et les prix de ses menus, lesquels s'avérèrent aussi inaccessibles au trio que les cimes environnantes. José, avec une insistance gênante, portait ses regards vers le réfectoire aux lambris vernissés. Totor prenait l'air buté du gamin à qui est refusé un sucre d'orge, et Godefroy, pour s'éviter de prendre des décisions immédiates, tirait nerveusement, sur ses hanches, le blouson du survêtement. Il fallait se décider, et il fut admis, à l'unanimité, désolée mais résignée, de ne prendre qu'un morceau de repas, une portion, une petite portion, un œuf chacun, un seul œuf qui reviendrait, déjà, à un prix estimable. Ils s'assirent donc devant les assiettes propres, avec, d'un côté, une fourchette et un couteau, et, de l'autre, une cuiller (?) Il y avait, aussi, une corbeille avec du pain, mais aucun des trois n'osa entamer le pain sec, malgré une féroce envie de porter la croûte sous les dents. Godefroy regardait l'assiette vide ; il pensait, qu'à la minute, cette assiette se garnirait d'un œuf, avec un jaune brillant et un blanc un peu doré sur les bords, baveux et pétillant au sortir de la poêle. L'assiette était toujours vide, mais cet œuf devenait tout à fait réel. Godefroy le mangeait déjà et prenait une option sur le vrai repas. Ce dernier fut des plus brefs. Déjà, l'assiette se retrouva vide, un peu moins luisante qu'avant le festin ; mais, pour discerner la différence, il fallait apporter grande méticulosité. Godefroy regarda, à nouveau, l'assiette vide... et il pensait, qu'à la minute précédente, cette même assiette s'était ornée d'un œuf, avec un jaune brillant et un blanc un peu doré... Il laissa s'égarer son regard sur l'assiette de José ; elle était, également, vide et propre. Dans celle de Totor, une ultime mie de pain effaçait la dernière trace comestible. Les fourchettes et les couteaux reprirent leur place près des cuillers (?) Le trio paya et gagna, d'un pas léger, la sortie. Les cartes postales étaient envoyées, la chapelle trapue de l'Iseran photographiée, les vêtements chauds ajustés. Il ne restait plus qu'à descendre. La "Vespa", d'abord, moteur en première, disparut derrière la ligne de faite. Godefroy avait enfourché sa machine ; il roula au-dessus des chevilles les jambes du survêtement, trop bouffantes près du pédalier, ferma, bien haut, le col de son anorak qui emprisonna les pans de son foulard ; enfila, posément, un gant en tenant l'autre entre ses dents, puis il mit le second.

La machine roula d'abord au ralenti, et son pilote, tête baissée, surveilla la correcte remontée de la chaîne sur le grand plateau, afin que, mieux tendue, elle ne risquât point de sauter dans les trépidations de la descente. Enfin, il lâcha la bride à sa monture et le premier virage masqua, désormais, le dernier représentant du trio.

EN HAUTE MAURIENNE

Depuis la sortie de Bonneval, Godefroy perdait, peu à peu, la notion de route, telle que peut la concevoir le voyageur le moins optimiste. Il n'y avait, à vrai dire, plus de route du tout. Des champs de cailloux et de boue séchée couvraient le fond de la vallée. Ça et là, une souche d'arbre découpait sa silhouette funèbre, ses formes terminées par le chicot lamentable des racines arrachées. Dans ce chaos, comme une bête repue, souillée de son carnage, l'Arc zigzagait dans son lit bouleversé. Godefroy louvoyait sur une manière de piste, où les voitures, au ralenti, soulevaient des nuages de poussière opaque et piquante aux yeux. De loin en loin, un embryon de l'ancienne route permettait de forcer l'allure, mais avec la rigueur d'un couperet, l'Arc barrait à nouveau la voie, et les langues de goudron, comme des croûtes sur une plaie béante, dépassaient, en surplomb, le bord extrême de la chaussée, au-dessus de ravines fraîchement taillées par le torrent. Alors, Godefroy recherchait une nouvelle piste de fortune.

Sur cette étrange route nationale, les panneaux n'étaient plus que pauvres piquets et planches hâtivement clouées, où les inscriptions laconiques se détachaient à la peinture rouge, malhabiles et grossières comme des slogans sur des murs de faubourgs. Totor et José avaient totalement disparu en

ce désert où chacun trouvait la voie qu'il voulait bien ou pouvait emprunter, selon les hasards de l'inspiration ou de la chance. Le ciel était toujours couvert, et les hauts sommets de la Maurienne, quoique dégagés, conservaient une teinte sombre qui les rendait plus écrasants, et faisait, plus blanches, leurs neiges sommitales. Au débouché d'un petit val, une chapelle rustique avec un porche étroit servit d'abri à Godefroy durant une courte averse.

Assis sur les talons, le dos appuyé contre la porte, le cyclo regardait tomber les gouttes qui se mirent à briller comme une multitude de lances, sous un oblique rayon de soleil ; leurs traits fulgurants striaient d'argent le fond demeuré sombre des sapinières, et Godefroy se délectait à ce spectacle. Une vieille paysanne, coiffée d'un capulet assez semblable à ceux des "ménines" pyrénéennes, passa devant la chapelle, un bouquet à la main. Godefroy pensait que la vieille dame venait débiter quelque oraison, et il s'apprêtait déjà à s'éloigner pour ne pas la troubler, mais elle passa son chemin, non sans avoir répondu aimablement aux quelques propos que lui adressa le touriste en veine de gentillesse. Et Godefroy resta, sur ses talons, accroupi, à songer à cette vieille femme passant avec un bouquet dans le décor de sa vallée ravagée ; déjà, naissaient en lui des images à la Chateaubriand, et la fin de l'averse survint à temps pour le tirer de hasardeuses rêveries. Il s'en fut.

Dans lequel...

...IL EST DECIDÉ DE REPASSER EN TERRE ETRANGÈRE

En bordure d'une portion épargnée de la route, à mi-chemin entre Lanslevillard et Lanslebourg, l'Auberge de Jeunesse, encore que rustique, s'avéra des plus accueillantes. Godefroy y engagea une discussion technique, avec des cyclotouristes anglais, sur les avantages comparés des manivelles avec ou sans clavettes. Les Anglais ne parlaient pas français et Godefroy n'avait pas l'usage du parler d'Outre-Manche. Pourtant, la conversation fut des plus animées, et, s'il n'en jaillit point de grandes lumières, il en résulta de grands sourires et un parfait climat de cordialité, ce qui n'est pas toujours le cas entre gens qui se comprennent... Après quoi, avec Totor et José parvenus, par hasard et bonne fortune, à rejoindre le port, on aborda les questions sérieuses portant sur l'itinéraire du lendemain. Les projets initiaux prévoyaient une descente de la Maurienne jusqu'à Saint-Michel, les passages du Télégraphe et du Galibier, la descente sur Briançon, par l'Izoard, l'arrivée à Guillestre le lendemain soir. Ce menu, déjà copieux dans des conditions normales, s'avérait très indigeste du fait de la quasi disparition de la route jusqu'à Saint-Michel, et des mauvais bruits courant sur une montée du Télégraphe en cours de réfection. La carte dépliée, l'œil du général Godefroy embrassa d'un coup le réseau de veinules rouges, jaunes, blanches, les lignes droites, les hernies, les circonvolutions, les embranchements, les chevrons des pentes, les cotes d'altitude et les distances approximatives. Il n'eût pas à chercher longtemps ; la deuxième voie qui s'offrait pour rejoindre Briançon était le Cenis ; puis, de Susa, en Italie, le Mont Genèvre mènerait droit sur la cité des forts. Mais le Télégraphe et le Galibier ?... Ces deux chevrons de la couronne... Godefroy n'aimait pas esquiver les grandes difficultés ; ce Galibier, il s'était promis de le franchir parce qu'il était le grand, le redoutable Galibier. Totor et José, dénués de toute mystique cycliste, personnifiaient la voix de la raison, et, du même coup, optaient pour la voie raisonnable, celle du Cenis.

On les apercevait de la fenêtre, ces lacets du Cenis, tout proches, dans les sapins et bien tracés et d'aspect commode, et tout, et tout... plus de mauvaise route ni de piste hasardeuse ; il fallait choisir. De toute façon, eux, Totor et José, à nouveaux réunis dans une entente qui fit sourire Godefroy, eux, donc, passeraient par le Cenis. Libre à leur compagnon de perdre une matinée à descendre cahin-caha la Maurienne, de ne franchir le Galibier qu'en fin de journée. et de monter l'Izoard sous les étoiles. Libre à lui... Enfin, deux cols de perdus, deux de retrouvés ! Le Cenis et le Genèvre ne sont-ils pas des grands noms ? Et ce détour impromptu en Italie, cette ritournelle sur les crêtes frontières, c'était, somme toute,

bien alléchant... alors... alors, Godefroy soupira, eut un dernier regard gêné sur les fines sinuosités de Plan Lachat (dans le Galibier) avant de plier la carte, et déclara d'une voix sortie plus nette et plus résolue des précédentes tergiversations : "Je passerai par le Cenis et vous attendrai, demain, vers midi, entre le Genèvre et Briançon". Et ayant ainsi parlé, il se coucha et s'endormit.

Lanslebourg – Guillestre

Angélus et Garde d'Honneur.

Godefroy cala le vélo contre sa hanche et se pencha dans le noir de la remise pour en rabattre la porte vermoulue. Puis, il fit quelques pas jusqu'au petit pont voisin de l'auberge et s'assit contre le parapet, le col du survêtement frileusement remonté sous le menton, par ce froid petit jour de Haute-Maurienne. Il disposa, comme des cartes à jouer, les gâteaux achetés la veille au soir, à Lanslebourg, déchira l'enveloppe d'une tablette de chocolat, dont le papier argenté, mis en lambeaux, frissonna au vent, en crissant doucement entre ses doigts. Le grondement de l'Arc emplissait la vallée encore grise. Face au cycliste, sur la pente boisée, la route du Cenis marquait la forêt d'une mince saignée, trace oblique et brisée, qui allait se perdre, à la verticale de Lanslevillard, sur un épaulement couvert de pâturages. Godefroy scrutait, de son mieux, le tracé du col, repérant les passages de la route à d'innombrables détails, une coupure dans la sombre théorie des sapins, la tache claire d'un mur de soutènement ou d'une borne, et, tout là-haut, sur la pâture, le bourrelet brun du talus, comme une cicatrice sur le vert de l'herbe. Le dernier gâteau disparu, le cyclo se redressa et s'étira, puis il ramassa le papier du chocolat pour le laisser choir dans le torrent et le regarda émerger plusieurs fois de l'écume avant de disparaître tout à fait parmi les cailloux luisants.

Le petit chemin qui unissait provisoirement la N. 202 à la route du Cenis, zigzaga dans une prairie ; Godefroy y progressa lentement, freiné par les cailloux et le souci de ne point surprendre ses muscles par un labeur trop brutal. Après quelques minutes, un chapelet de bornes blanches et noires pointa au-dessous des herbes, et, aussitôt, ce fut la route goudronnée, large, de pente relativement faible, frangée de ces petits blocs bicolores, que Godefroy assimila, sur-le-champ, à une garde d'honneur de gnômes pétrifiés. Il vira dans le premier lacet, large et facile comme une piste de danse, tripota un moment la manette du dérailleur, évaluant, avec circonspection, la résistance des pédales.

D'abord mis en verve par la faible pente, il fit un peu le fou et commença l'ascension, rapidement, sur quelques hectomètres ; mais, très vite, avant même de ressentir la moindre fatigue, bien prématurée en ce début d'étape, il ralentit, adopta un braquet plus réduit et s'installa, sur "28 X 21", dans sa cadence de croisière. À la sortie du deuxième lacet, Godefroy trouva les premiers sapins. Sa mince silhouette, un peu étoffée des plis du survêtement, disparut épisodiquement derrière les premiers troncs, trahie sur la grisaille environnante par les taches blanches de ses socquettes qui matérialisaient, en va-et-vient verticaux, la ronde de ses jambes. Puis, une courbe escamota la chose fragile et silencieuse qui venait de passer là, devant les troncs rigides, les mousses humides, l'immobilité et l'indifférence des schistes noirâtres.

Godefroy aimait à songer qu'il n'avait pour témoins que ces troncs, ces mousses, ces schistes ; loin de s'en trouver diminués, sa présence, sa vie, son mouvement prenaient plus de force et de réalité : il se trouvait totalement lui-même et pouvait, avec le plus d'intensité, se sentir penser. Pour mieux saisir cette vie intérieure et cette présence physique, il prêtait, aux choses environnantes, des yeux pour le voir, et, surtout, pour ne plus le voir dès qu'il passait quelque nouvelle courbe ; le pouvoir de vision, prêté à ces imaginaires témoins, l'aidait à dédoubler sa pensée, à se faire acteur permanent de sa progression, et spectateur de ses successives disparitions ; cette prise de conscience du "non-être" qu'il créait derrière lui, affirmait par contraste la sensation d'être qu'il entretenait, permanente en lui qui passait, qui continuait d'exister au-delà d'un virage, alors qu'en-deçà, il n'était déjà plus... Et, bien sûr, il projetait, également, ses élucubrations de solitaire dans le futur, dans les zones où, encore absent, il

apparaîtrait, les secondes à venir, au détour des talus.

À la faveur d'une large trouée dans la forêt, Godefroy découvrit, tout en bas, la vallée tachetée des minuscules agglomérats de Lanslebourg et de Lanslevillard. Il distingua le pont où il avait mangé les gâteaux, et l'auberge, avec l'excroissance de sa remise et le trou noir d'une fenêtre, celle du dortoir ; Totor et José devaient dormir encore ; lui était déjà haut, plus très loin du sommet ; eux, en bas, dans le sommeil ; lui, engagé dans sa nouvelle journée ; eux, absents des réalités, retirés encore dans le néant, le temps mort de leur entracte. Au même instant, parvint, ténu, fragile comme une illusion mais très pur, le son d'un angélus, celui de Lanslevillard, sans doute.

Le tintement de la cloche se précisait pour s'estomper, disparaître, puis, dans une risée de brise, il émergeait, à nouveau, du creux de la vallée, et parvenait au long des pentes jusqu'à la route. Le soleil déborda des crêtes de l'Iseran et vint lécher, de touches roses, le massif de la Vanoise, où se désagrégeait les nuées orageuses de la veille. Godefroy se sentait comblé, une fois encore, dans cette randonnée ; il touchait aux sommets de la félicité. Le nouveau jour, bien que muet encore sur la suite des événements, lui aurait, du moins, offert une délicieuse montée du Cenis, avec le soleil levant sur la Vanoise, l'angélus de Lanslevillard, et la "garde d'honneur bicolore des gnômes pétrifiés". La forêt disparut. La route obliqua au creux d'une courbe dont le rebord masqua définitivement le fond de la Maurienne. La crête du col, tout proche, se découpait, vigoureusement, sur le fond bleu du ciel d'Italie. La pente s'amollit ; une langue de brouillard s'attardait sur le pâturage, lorsque le cyclo atteignit le sommet ; et ce fut dans une brume éphémère qu'il prit la photo témoin de son passage au col. "... La solitude était profonde, Et régnait, partout, à la ronde..."

Seul un léger vent...

Seul un léger vent coulis sifflait dans les ais disjoints d'une *Casa Cantoniera* délabrée : l'heure était trop matinale, encore, pour que passent des voitures. Godefroy était le seul touriste, le seul être vivant, même, au sommet du Cenis... Non pourtant, un tout petit oiseau gris vint sautiller près de la route, lançant, de seconde en seconde, un petit cri étouffé, qui meublait étrangement le silence environnant. Le petit oiseau gris voleta, ainsi, quelques instants, s'éloigna un peu, revint. Godefroy, la bouche gonflée d'un morceau de pain, une main cachée dans la tiédeur du survêtement, l'autre tenant la courroie de l'appareil photo, restait planté, sans autres mouvements que celui, alangui, de ses mâchoires et le balancement de pendule de l'appareil oscillant, doucement, au bout de sa bride. Il se laissait envahir par cette légère torpeur qui suit souvent au repos, un effort régulier et sans violence. Il regardait l'oiseau gris, écoutait son petit cri, s'arrêtant de mâcher, puis reprenait, machinalement, le malaxage de son pain, l'œil vague, et un peu fixe, de celui qui ne pense vraiment à rien.

L'oiseau s'envola. Le vent hulula dans la mesure, et ce bruit fit frissonner le garçon. Il bougea brusquement, revint vers son vélo et la vie reprit, en lui, son cours normal, brisant du même coup, le charme indolent et ouaté de cet arrêt au Mont-Cenis. Le soleil, du ras des crêtes orientales, vint frapper de biais la surface d'un lac qui miroita en longues traînées irisées, tandis que, dans les zones d'ombre, l'eau restait vert sombre, presque noire. C'était donc là le lac du Cenis, cette tache bleue que Godefroy avait remarquée, la veille au soir, sur la carte. La route, toujours ourlée de ses bornes bicolores, le longeait en le dominant, d'abord, puis, en frôlant la berge qui défila lentement avant de masquer définitivement, le plan d'eau.. Et, presque aussitôt, après une funèbre traversée de l'Hospice du Cenis, aux bâtiments éventrés et lépreux, le cycliste, par une série de lacets raides et courts, perdit brusquement de l'altitude, et se laissa glisser dans la dépression qui s'ouvrait sur Susa.

La matinée mûrissait. Godefroy avait dévalé les dernières pentes, voyant, à chaque courbe, surgir un panneau publicitaire nouveau, toujours remarquablement disposé pour rendre son effet le plus brutal, plus percutant, plus impératif que les précédents. Cette débauche de lettres géantes, de bouteilles

pétillantes et d'images bariolées, d'abord irritante, avait fini par l'amuser ; avant chaque virage, il pensait : "Apéritif ?.. Eau minérale ?.. Percolateur ?.. Macaroni ?.." Et, inexorablement, redémasquait la crierie réponse. Puis Susa était apparue et la route, hésitant avant d'y entrer, décrivit parmi ces premières maisons, deux larges lacets. Au bord du second, devant une maisonnette et se détachant en clair sur l'ombre du seuil, une jeune fille se chauffait au soleil. Godefroy l'entrevit par vision marginale, et tourna très vite la tête avant de reporter toute son attention sur l'amorce de la courbe. Mais comme il virait au plus court, bien à sa droite, avec la méticulosité d'un maniaque, il sentit que la jeune fille le suivait des yeux. Ce petit pressentiment, anodin et fréquent, l'excita assez pour qu'à la sortie du virage, en contrebas de la maison, il releva la tête : l'Italienne le regardait en effet, et il se sentit, en cet instant, porteur du mystère et de la nostalgie "de celui qui passe".

La méridienne

L'ombre, sous le vélo, devint noire et trapue. A quelques centimètres, les moellons de la muraille blanche et chaude laissaient sourdre, à leurs jointures, des filets d'eau qui tarissaient et s'effaçaient avant que d'atteindre la rigole sèche et poussiéreuse : L'écran de la pierre claire réverbérait l'ardeur du soleil en souffles brûlants. Godefroy sentait sèche sa casquette sur ses cheveux collés, et rêche le mouchoir sur la nuque moite. La sueur, sous la chemisette, mouillait les aisselles et plaquait l'étoffe sur le dos. Une fois encore, le cycliste tira le bidon de sa cage, et, levant haut le coude, versa le contenu sur sa personne. Les gouttes brillantes ruisselèrent sur les oreilles, dans les plis obliques du cou, sur les muscles longs et minces de ses cuisses et sur le cadre bleu clair de la machine, où elles tremblotèrent avant de choir, capricieuses et hésitantes, sur le goudron ramolli.

Godefroy avait donc quitté Susa au milieu de la matinée. Il avait remonté le cours de la Dora-Riparia, tournant le dos aux plaines de Turin, revenant vers l'Ouest et la France. Il avait traversé des villages aux clochers carrés, aux toits couverts de larges dalles, comme des carapaces de tortues : il était passé devant les courtines d'un vieux fort escarpé et sinistre, il avait doublé des soldats italiens coiffés de petits feutres verts égayés d'une plume à la Robin des Bois ; il avait entendu cent fois, sur son passage "*Forza Coppi...*", "*Forza Bartali...*". atteint Cesana-Torinese et attaqué, enfin, les derniers lacets du Mont-Genèvre. Au-dessous de lui, avec la petitesse et l'irréalité des choses vues de haut, la double théorie des motorisés, bestioles luisantes et obstinées, se croisait et s'écoulait au gré des courbes. Midi approchait.

Godefroy tentait de distinguer dans la file des insectes qu'il dominait, la minuscule "guêpe" (en italien: vespa) qui portait Totor et José. Il ne la vit point et reporta ses regards vers le haut du col; il n'était plus guère éloigné, ce col : on en distinguait la crête et les cimes des pins qui devaient couvrir le versant opposé. Godefroy franchit le dernier lacet et vit, en enfilade, le dernier tronçon de la montée, en partie masqué par un long pare-avalanches en ciment, où il pénétra comme en une église sombre et fraîche. Le soleil l'avait aveuglé et des paillettes d'or dansaient devant ses yeux. Un vertige alourdit son crâne, et ses jambes moites se firent, soudain, douloureuses. Il s'arrêta et s'assit sur le ciment frais. Les arcades de l'ouvrage d'art découpaient dans leur cadre géométrique, le bleu du ciel et le noir des forêts qui couvraient le versant opposé de la vallée. Sous la voûte, les moteurs et les klaksons devenaient roulements d'orages et hurlements de sirènes. Ce fracas l'emportait en désagrément sur le bien-être de la fraîcheur du lieu, et Godefroy sortit au grand soleil, pour gagner, en une ultime rampe et une dernière suée, le sommet du col et le poste frontière.

LE LEITMOTIV

12 h30. A ce moment Totor et José n'étaient point arrivés. La descente du Genèvre à Briançon s'effectuait lentement. Godefroy s'arrêta de loin en loin, photographiant, contemplant, par-delà la forêt où serpente la route, le creux de Briançon précédé du village de La Vachette, diffus dans la brume de

chaleur. Mais José et Totor n'étaient point arrivés.

13 h. À l'entrée de la ville, Godefroy s'assit sous un maigre arbuste et fixa ses yeux mi clos sur le détour de la route. Là-haut, sous les nuages blancs, les pentes du Mont-Genèvre étaient, déjà dans le passé.. Un vent chaud soulevait, en volutes, la poussière du talus, et faisait se coucher, comme les poils de chat galeux, l'herbe grise qui couvrait, en face, le terre-plein d'un fort.

Totor et José n'étaient point arrivés. 14 h. Godefroy demeurait assis, sous le même arbuste. L'ombre, maigre, n'habitait que la tête et les épaules. Ses jambes restaient abandonnées au soleil qui en cuisait, un peu plus, la peau. Le vent chaud soulevait toujours la même poussière et, toujours, faisait onduler l'herbe du fort. Au détour de la route surgissaient ou disparaissaient des véhicules inconnus. José et Totor n'étaient point arrivés.

15 h. Godefroy quitta l'ombre maigre et prit un tardif repas solitaire dans un petit restaurant, sur une terrasse, en bordure de la route qu'il surveilla, en mangeant, d'un regard devenu terne et fatigué. Totor et José n'étaient point arrivés.

16 h. Godefroy arrêta deux cyclistes belges venus du Genèvre, les questionna et remercia: rien n'avait été vu, entre Susa et Briançon, qui ressemblât au duo disparu. Il fallait prendre un parti... quel parti ? Revenir en sens inverse ? Remonter le Genèvre, revoir les paysages de la Dora-Riparia, repasser devant la maison de la jeune italienne pour remonter le Cenis... folie... Gagner Guillestre, terme normal de l'étape, où il pourrait reprendre contact, par téléphone, avec l'auberge où ils devaient dormir, tous trois, ce soir là ?.. C'était le mieux. Il n'y avait pas à attendre davantage à Briançon, seul, sans point d'appui, Godefroy réfléchissait, le regard baissé sur sa monture poussiéreuse, dont il détaillait, machinalement, la théorie gluante des maillons de la chaîne et le profil, effilé, des haubans horizontaux. Il revint une dernière fois en arrière, jusqu'au détour du chemin, où Totor et José ne parurent point.

Alors il tourna bride avec cette lenteur de celui qui n'a plus guère d'enthousiasme pour aller de l'avant, et qui ne peut, non plus, rester sur place. 16 h 30. Godefroy, sans déception, a lu l'avis de fermeture à tous véhicules, de la route de l'Izoard. Il n'a pas voulu forcer le passage. Il l'aurait tenté, normalement ; mais Totor et José n'étaient point arrivés. Il s'en fut donc, par la vallée, se retournant fréquemment, en un mouvement devenu réflexe; il faisait roue libre, appuyant sa main sur le genou gauche, écarté, et pivotant du torse et des épaules : la route, derrière lui, fuyait doucement. Mais au plus loin que portait son regard, il ne découvrait que déception et angoisse accrues. Alors, il se remettait en ligne, et parcourait un ou deux kilomètres pour reprendre, immuablement, son manège.

POINT-VIRGULE

17 h. Godefroy monta une crête aux talus escarpés, regarda, avec le même insuccès, en contrebas, parvint au sommet, amorça une courte ligne droite, se retourna, ne vit rien, passa une courbe, une nouvelle ligne droite. Avant le virage suivant, il regarda encore, l'esprit déjà absent, déçu par avance, englué dans son souci et ses interrogatoires intimes. Il regarda donc, malgré tout... et il les vit. Ils étaient là. C'était la "Vespa", c'était eux. Il laissa retomber, décontractée au long du cadre, sa jambe gauche et, le talon bas, le regard à nouveau brillant et le nez agressif, il se mit en roue libre. A sa droite, une borne indiqua Guillestre, à vingt petits kilomètres. Pour Godefroy, l'étape et son histoire, se terminèrent à cet instant, et, avant même que l'arrêt complet, sur le bas-côté, ait réuni le trio, il savait clos ce nouvel épisode.

Une autre histoire

Les grandes décisions

Sous le porche de l'église de Guillestre, la main sèche et brune de Godefroy caressait les courbes patinées d'une tête de lion.

En cette soirée tiède, la petite ville offrait, au trio réuni, un gîte calme et des rues silencieuses propices aux graves réflexions. Ils avaient fait quelques pas sur la route de l'Izoard par laquelle ils auraient dû arriver... La journée et des fortunes contraires ne l'avaient pas voulu.

Godefroy savait, du reste, qu'il devrait désormais poursuivre seul sa route : l'éclatement d'un pneu de la Vespa, dans le Cenis, cause de l'interminable retard de ses compères, l'état précaire du col de Vars sur Barcelonnette, l'usure des freins du scooter, la lassitude de son pilote, ces motifs amassés avaient pesé de façon décisive dans la balance. Totor et José renonçaient donc à franchir les derniers grands cols : le Vars, la Cayolle, le Valberg, le Turini... et ils devaient rallier Nice, par le bas, par Gap.

L'ombre envahissait le porche et les lions de pierre devenaient d'indistinctes masses noires. Godefroy cessa de suivre, d'un doigt distrait, les protubérances d'un mufle froid, et ils revinrent tous trois vers l'Auberge.

Avant de s'endormir, il dit à ses amis : "À après-demain soir, vers 20 h., à Nice ; bonsoir et bon voyage..." Et, à cet instant, prit fin le commun périple, la suite des jours de l'aventure à trois, des repas silencieux ou enjoués, orageux ou rigolards, des attentes mais aussi des retrouvailles soulagées aux détours des chemins.

La suite, c'était une autre histoire!

Le Vars

Le onzième jour débuta bien calmement. Godefroy prit un bon chocolat, y trempa des petits gâteaux avec la méticulosité d'une vieille demoiselle, essuya les moustaches que le breuvage sombre laisse toujours sous son nez pointu, retrouva près d'une fontaine un cyclo lyonnais qu'il avait déniché la veille au soir, et tous deux abordèrent, avec une égale décontraction, les pentes du col de Vars.

Il était très gentil, ce cyclo. Sa conversation, ni trop volubile, ni trop aride, convenait au Saint-Gaudinois que les pédalées solitaires avaient rendu d'un abord rugueux et problématique. De son côté, il voulut, malgré tout, se montrer bon compagnon, poussant l'amabilité jusqu'à détruire le savant agencement de son sac de guidon pour en extraire une clé, lorsque son éphémère collègue voulut resserrer un écrou mal placé.

Il faisait beau, comme il avait fait beau, chaque matin, depuis le début. Et les kilomètres passaient, des kilomètres de cyclotouriste, ni courts, ni longs, simples jalons que l'œil frais et, brillant détaille plus par amusement que par souci réel de la proximité du but. En définitive, cette montée du Vars se déroulait sans difficulté aucune : une séance de "danseuse", un hectomètre assis, une photo, une séance de "danseuse..."

Godefroy s'étonnait pourtant du changement radical de décor depuis la vieille: plus de sapinières noires comme au Mont-Cenis, plus de pâturages gras, mais une herbe rase parsemée de roches blanches, des pentes déplumées, irrégulièrement garnies de buissons et de pins isolés. Sur la fin du col, ils traversèrent, malgré tout, une forêt aux arbres espacés, et la route longea un petit lac dont les eaux sombres reflétaient les nuages d'un ciel devenu orageux. Au col, les cyclistes essuyèrent une courte averse qui éclaboussa, dans la descente, la peau des jambes de petites touches grises de poussière humide.

Godefroy n'était encore jamais passé au col de Vars ; mais il reconnut sur le versant de Barcelonnette, ces lacets amples, cette route large, hypocritement facile, ces perspectives souvent contemplées sur les photos du "Tour de France". Cette pyramide dans le ciel éclairci, cette tumeur rocheuse au sommet tronqué, c'était le Brec du Chambeyron. Godefroy en connaissait la forme et le nom appris dans la légende d'une photo longuement contemplée. Et, en ces instants, il le voyait réellement, ce Brec du Chambeyron. Au gré des lacets, il l'avait en point de mire Ou lui tournait provisoirement le dos. Mais, à

un certain moment, il se trouva trop bas et un versant plus proche escamota la vision.

Et puis Godefroy s'expliqua, soudainement, l'insolite absence de tout véhicule motorisé, absence dont il s'était félicité jusque-là : devant sa roue, plus de route, mais plus du tout ! Un long éboulis s'inclinait vers l'Ubaye ; sur son flanc, un précaire sentier s'infléchissait puis remontait au niveau de la chaussée qui semblait reprendre, plus loin, sa vie ininterrompue.

Il fallait passer. Godefroy entoura la barre horizontale du cadre avec son pull-over, chargea sa machine sur l'épaule droite et, d'un pas hésitant, presque glissé, comme un bateleur sur la corde raide, il s'engagea sur le passage. A sa gauche, le bord du sentier s'effrangeait et se confondait avec les débris d'éboulis. A droite, le même éboulis, tout proche, laissait sa terre noire et grasse sur l'arête de la pédale qui venait frotter contre cette instable muraille.

Godefroy progressait sans arrêt ; il "se hâtait avec lenteur", haletait discrètement et assurait surtout le pied gauche sans cesse en lisière de la pente. Sa main droite serrée sur le cadre, près du pédalier, avait attiédi le métal sous la peau moite. La main gauche s'agrippait au guidon tourné à angle droit, comme à une branche qui l'eût retenue en cas... Enfin, le sentier remonta brusquement et Godefroy sentit à nouveau, sous les semelles, le goudron intact de la chaussée. Il ploya sa maigre échine, remit sur ses roues le vélo et se retourna, l'appareil photo en batterie, surveillant la venue du Lyonnais qui parvint, tout aussi soulagé, à ses côtés. Ils durent, une fois encore, quitter la route, mais par une voie moins acrobatique et ils débouchèrent enfin dans la vallée élargie, presque au carrefour du col de Larche. Il était près de midi, et ils n'eurent rien de plus pressé, en entrant dans Barcelonnette, que de choisir un restaurant.

Et puis, leurs routes divergeant, ils se séparèrent après le repas, déjà amis et déjà promis à un mutuel oubli. Il était alors 13 h 30.

La quatorzième heure

Godefroy était bien seul ; cette fois, il remontait, au rythme d'une paisible digestion, les gorges profondes qui servent d'antichambre aux décors d'altitude de la Cayolle. Il ne pensait pas à grand-chose, Godefroy... il ne se souciait de rien d'autre que du décor. Il essaya de discerner la direction de l'arête terminale du col, mais, de si bas et de si loin, c'était laisser un trop beau rôle aux supputations, et il s'en remit, sans déplaisir aux surprises des sinuosités à venir.

Il songea peut-être vaguement à Totor et à José ; ils devaient rouler du côté de Gap. Il les retrouverait le lendemain soir à Nice, et leur reviendrait nimbé du prestige de celui qui est passé là où ils ne seraient pas passés, eux. Peut-être, à cette quatorzième heure que sa montre marquait alors sous son verre tiède de soleil, peut-être, en effet, pensa-t-il à cela. Mais il n'en aura pu jurer plus tard, cette période précise ayant été, avant tout, digestive et contemplative.

Non, il ne pouvait soupçonner qu'à ces instants, sur une route droite large, à la sortie précisément de Gap, Totor et José étaient hissés dans une ambulance après un mémorable accident qui ne les avait rendus vivants que par un hasard d'une bizarrerie presque insolente... Il ne pouvait savoir, et ne saurait que plus tard, trois jours plus tard, au retour de son équipée et en dehors d'elle.

Non, en cette quatorzième heure, Godefroy était toujours dans sa vie alpestre. Il montait la Cayolle ; sa chaîne engrenait sur "28 X 21" ; il y avait, sous les roues, le gravillon, sur les bras et le front, la sueur ; il y avait le torrent, les crêtes, le grand ciel bleu, les petits nuages blancs. Rien n'était changé pour Godefroy-qui-montait-la-Cayolle. Sa solitude, depuis Guillestre, l'enfermait dans une autonomie qui le rendait inaccessible aux influences, autres que la sienne propre, face à la route, à ses décors et à ses difficultés. C'était réellement une autre histoire : c'était "son histoire", fatalement.

Dans lequel technique...

Dans lequel technique et poésie tentent de faire bon ménage.

Les gorges, d'abord étroites et surchauffées s'élargirent avec l'altitude et s'aérèrent en se transformant en petite vallée suspendue. La route s'élevait au flanc de cette courbe, sinueuse, étroite, mais bien goudronnée. Les bornes piquetaient, de loin en loin, de leur chapeau rouge vif, la blancheur poussiéreuse des talus caillouteux. Elles indiquaient une distance kilométrique encore supérieure à la dizaine entre ces parages et le col : Godefroy ne s'en jugeait point mortifié, tout au contraire ; il éprouvait, à leur vue, le bonheur de celui qui, plongé dans une passionnante lecture, palpe l'épaisseur rassurante du restant de l'ouvrage.

Il grimpait d'une pédalée tranquille et régulière, comme distraite, et détaillait les grands rochers dentelant une crête qui lui faisait face; ils étaient ocres ces rochers, avec, à leur base, de larges pierriers s'inclinant vers la vallée comme les pans de longues robes ; l'érosion avait déchiqueté tараudé, tronqué ou aiguisé ces géants, et leur ligne de faite déchirait le ciel en guipures tourmentées. Puis, son regard glissait au long des pentes, s'attardait sur un pin rabougri et à demi noyé par un éboulis tout proche ; plus bas, les derniers blocs parsemaient de gris le vert des pâtures jusqu'au lit du torrent, en contrebas de la route. Enfin, Godefroy baissait les yeux vers la chaussée et le vélo.

Une vraie chaussée de montagne, avec son goudron grossier, granuleux, ses nappes de gravillons répandus à la pelle et couvrant la couche saine de leur lèpre... Cette route, pour un automobiliste, eut été une bande unie, sans détail perceptible ni accident notoire; elle eût fini sous le capot en stries grisâtres et le regard se fut porté plus avant, vers les virages, à dix mètres au moins.

Pour Godefroy, rien de cet anonymat d'un chemin dévoré, mais un perpétuel et inconscient examen du terrain gagné mètre par mètre, une seconde nature qui ramenait vers le sol une attention sollicitée par de plus hautes zones. Ce fendillement, qu'il distinguait à quelques mètres, cachait une inégalité et la roue avant, d'un léger écart, l'évitait ; ce bourrelet de sable, à l'extérieur d'une courbe, semblait également agréablement onctueux et les chapes y creusaient, incontinent, leur sillon bien net. Mais une portion gravillonneuse se présentait, où il fallait rester bien assis et peser plus fort sur le cintre... plus loin, le goudron s'affinait sur quelques mètres et Godefroy en profitait pour "faire un peu de danseuse". Puis, à nouveau, il y avait le ciel, la crête déchiquetée, les pierriers, le torrent... encore la route et, enfin, le vélo. Godefroy considérait sa monture avec cette méticulosité maniaque des passionnés pour l'objet de leur intransigeante sollicitude.

D'abord, le phare ; c'était à vrai dire, le chagrin, la honte de cette monture ; non qu'il fut trop petit, ni cabossé, ni seulement éraflé ; il brillait même joliment au soleil et son œil de cyclope avait fière mine devant le sac de guidon. Non, rien de tout cela. Ce qui agaçait Godefroy, ce qui l'attristait dans la tenue du phare, c'était qu'il déviait de son axe; il penchait vers la gauche comme un vulgaire phare de bécane roturière; il se donnait des allures mal élevées, affranchies, pour tout dire, désolantes. Oh !... c'était peu, très peu visible, si peu même, que, par instants, il semblait être, à nouveau, bien en ligne, par la seule grâce d'un reflet complice ou d'un clignement d'œil. Mais Godefroy ne s'illusionnait pas : son phare était de travers et la tare sans remède.

L'œil, chargé d'une vague rancune et d'une secrète gêne, glissait alors vers le cadre, orgueil de la famille. Godefroy savait ce cadre de haute lignée ; sa coupe, signée d'un grand couturier, alliait à une sobre élégance, une exceptionnelle rigidité ; les raccords soudo-brasés ne se trahissaient par aucune protubérance, aucune rugosité de l'émail sous les doigts fureteurs et tâtilons. Mais c'était de la couleur que Godefroy se montrait le plus amoureux ; une couleur bleue, d'un inimitable, unique bleu clair, sans fadeur ni brutalité ; un bleu de prunelle nordique ou de ciel d'automne ; un bleu qui se prêtait à tous les assortiments : sur le fond sombre d'une haie, sur le brun d'un tronc de sapin, sur le vert d'un talus herbeux, sur le blanc d'une borne ou le gris de la route ; il ne jurait jamais et flattait toujours.

Les regards satisfaits se perdaient alors dans les perspectives curieuses de la boîte de pédalier et de la triple couronne des plateaux ; autour du plus petit, les maillons de la chaîne défilaient sans heurt et, sur

les deux autres, les dents gluantes perçaient hors d'une mince collerette de graisse souillée. Il fallut bien reconnaître qu'il n'était plus très propre, le vélo de Godefroy ; les jantes, même, ne renvoyaient que des éclairs un peu ternis... mais l'ensemble restait fort présentable ; et l'esprit du cyclo, tranquilisé, s'évadait à nouveau vers de plus bucoliques perspectives. Ce fut au cours de telles songeries que surgirent "les Anglais".

Après-vous...

"Après vous, messieurs les Anglais !... ”

"Ils" furent sur lui à la seconde même où le crissement de leurs minces pneus de 700 C trahit leur approche. Il vit bien quelque animosité dans la fougue qui les avait propulsés si brutalement à sa hauteur, et, aussi, de l'ironie dans leur sourire de rapides ayant rejoint un lent ; Godefroy avait de l'amour-propre, et il riposta... par le sourire du lent décontracté qui laissait faire les rapides écervelés. Le contact ainsi établi, Godefroy dévisagea, plus longuement, les nouveaux venus, et détailla leur équipement ; anglais, certes, et sans l'ombre d'un doute : d'abord, par leurs montures, ensuite, par leur langage. Deux particularités s'imposaient simultanément : d'une part, ils chevauchaient de véritables machines de course vaguement habillées de garde-boue aux tringles disgracieuses, et d'un porte-bagages arrière supportant seul un volumineux paquetage cylindrique arrimé au niveau de la selle. Ces machines avaient également des développements "de course". D'autre part, les deux gaillards "enroulaient" ces grands braquets avec une souplesse et un rythme qui ne laissèrent aucune illusion à Godefroy. Il avait affaire à des gens pressés, et capables d'être pressés.

Il s'astreignit, pourtant, de son, côté, à pousser les feux un moment, non par vanité, mais pour prolonger quelques minutes, par politesse ou courtoisie, l'embryon de conversation déjà amorcée. Les Anglais semblaient intrigués par un point précis de son vélo ; il songea, d'abord, à son triple plateau, puis aux multiples particularités différenciant son engin des leurs... jusqu'à ce que l'un des deux insulaires eut un geste explicite vers la selle du Commingeois, qui s'amusa fort mais se vexa un peu de l'objet de leur curiosité : sur cette selle, en effet, se trouvait noué un mouchoir, un brave mouchoir blanc, à seule fin de préserver un fond de short, à peu près net, en vue d'une arrivée présentable à Nice. Ce mouchoir devait constituer, à leurs yeux, un accessoire inattendu, bien à la manière française ; il leur confirma même l'origine modeste de l'article par un éloquent mouvement de la main sous les narines ; leur sourire épanoui prouva qu'ils avaient compris. . .

Godefroy en fut charmé, mais il arrêta là ses contacts internationaux ; le rythme anglais l'incommodait, décidément, par sa rapidité cyclosportive, et il les laissa filer, hautes silhouettes anguleuses qui se découpèrent un moment, à contre-jour, sur le ciel clair, avant de disparaître bientôt dans les méandres de la route.

Un pont franchit le Bachelard dévalant par cascades. Un air plus vif trahissait l'altitude. Le col n'était plus très loin.

Godefroy s'engagea dans l'ultime portion de la montée. Il était à nouveau bien seul, et, tandis que la respiration devenait plus profonde, et plus saccadée avec une pente plus accentuée, sa joie de l'obstacle vaincu l'envahit à nouveau, sans mélange ni accoutumance. Une fois encore, les images se gravèrent à jamais, des dernières minutes : un vieux berger à mante brune (mais oui!) se laissant complaisamment photographier devant ses moutons par des touristes..., un chalet-refuge où jouait, sur une balançoire, un bambin avec un manteau rouge, des petites fleurs bleues nichées dans les herbes drues ; les roches découpées devenues plus proches, le grand vent frisquet de la crête terminale... qui coupe le souffle et sèche la sueur avant même la fin de l'effort et, enfin, le plongeon de la route sur l'autre versant.

Il y avait une grande borne, au sommet : d'un côté, les Basses-Alpes... c'était déjà du passé ; de l'autre ; le Var..., cela ; c'était encore à venir. Mais Godefroy, partagé entre la mélancolie du révolu et la joie des tâches accomplies, avait déjà le goût des choses finissantes. Nice devenait trop proche pour ne pas

aspirer au dénouement, à la conclusion qui se devinait par-delà les derniers plis des Alpes bleuissantes en cette fin d'après-midi. Godefroy Se retourna une dernière fois vers la montée, le refuge du petit garçon au manteau rouge, les talus des fleurs bleues et, au loin, les crêtes, estompées de l'Ubaye et du Queyras.
Puis il s'enfonça en territoire azuréen.

La fin de tout

LE DERNIER MATIN

Entre les volets mi-clos, Godefroy vit que le soleil rosissait déjà les toits plats de Guillaumes. Il nicha sa nuque dans ses mains ouvertes et dégagea des draps blancs sa longue carcasse bicolore ; il s'était abondamment lessivé la veille au soir et pouvait considérer, sans soupçon, ses pattes. brunies qu'il releva, les genoux pointés à angle droit, comme celles d'un criquet. Ses doigts vinrent s'enfoncer au creux des cuisses, là où dort la fatigue et où elle se dissimule ; mais elle avait disparu durant la nuit. Alors, Godefroy, riche de sa puissance et de sa volonté, s'accorda, en grand prince, un supplémentaire quart d'heure de farniente pour preuve de sa confiance en ses moyens et de son entière liberté de décision.

Il fit, du regard, le tour de sa chambre ; face à lui, la fenêtre grande ouverte et le ciel bleu dans l'entrebâillement des volets ; à gauche, le lavabo encore suintant de la fastueuse toilette du soir ; près de la porte, sur une petite table, le sac de guidon dégorgeant de ses flancs un foulard chiffonné, une socquette presque blanche et une manche de l'anorak tortillée.

A droite, à même le plancher, les deux pièces du survêtement s'épalaient en descente de lit, pelage cocasse et fané du bipède nomade.

Godefroy, en s'habillant, fit mentalement l'inventaire de son menu bagage avant de le réunir par des gestes brusques et malhabiles, pensant, en fermant la sacoche, qu'il aurait oublié les lunettes au fond, défaisant tout, ne les trouvant pas et furetant de tous côtés pour les découvrir enfin, bien en vue, sur le lavabo ; il enfouit, à nouveau, sa bonneterie dans le petit sac et rabattit, sur ce magma, d'un air vainqueur, la toile rêche et délavée. Puis il se chaussa méticuleusement, lissant sur les chevilles sa dernière paire de socquettes propres et, tirant bien droit sur les lacets des souliers, il les noua bien serrés pour n'y point accrocher la pointe des cale-pieds.

Il revint devant le lavabo, rabattit le col de la chemisette sur son pull-over, s'aperçut que depuis Guillestre sa barbe avait beaucoup poussé, soupira après le rasoir de l'équipe dont il était désormais privé et, ses petits bagages sous chaque bras, quitta son dernier logis d'étape.

À LA RENCONTRE DES SOUVENIRS

Depuis une heure qu'il montait vers Valberg, Godefroy sentait grandir en lui la hâte du retour ; la route était pourtant belle, les lacets nombreux et faciles, les montagnes claires... et la forme excellente.

Mais il était entré en zone magique en quittant Guillaumes, au passage devant un poste d'essence ; dès lors, remontèrent les réminiscences, chuchotantes, attendrissantes et tyranniques.

“ Ce poste d'essence ?.. c'est là qu'il y a deux ans... Ce rocher émergeant du talus ?.. c'est là qu'il y a deux ans... Ce grand pont enjambant une ravine ?.. c'est là qu'il y a deux ans.” Il croyait avoir beaucoup oublié, Godefroy, et tout lui revenait, et il était triste de se souvenir seul, de revoir et de reconnaître seul ce qu'il n'avait pas, auparavant, découvert seul. Sa tristesse, bien sûr, ne le déchirait pas car cette solitude était volontaire et très passagère. Mais il se trouvait pris au dépourvu devant une aussi impérieuse résurgence des visions passées ; il s'irritait même que l'on ne puisse revoir, en solitaire et sans mélancolie, des lieux naguère traversés à deux. Il se révoltait en vain contre la gêne qu'il éprouvait à revenir là, pour ainsi dire en égoïste, en tricheur presque... et, par un instinctif besoin de

rapprochement ou, même, de rachat, le désir du retour au bercail vint le hanter désormais. Il ne pouvait plus être tout à fait heureux, sauvagement, farouchement, comme précédemment ; ce n'était plus exclusivement, comme la veille, SON histoire : bientôt, les mélèzes de Valberg, ses chalets, et cette boutique aux souvenirs, et cette boîte à lettres, et ce restaurant... tout, tout le ramenait à sa condition humaine ; il se surprenait, en somme, à chaque instant, comme M. Pagnol enfant surprit, un jour, son père en "flagrant délit d'humanité"...

Parvenu, donc, à Valberg, il songeait à ces choses en écrivant, sur le bord d'une balustrade, une carte-postale, la dernière sans doute de son voyage. Il signa, et relevant le visage, il se sentit caressé de la brise fraîche venant tout droit des pâtures brillantes de rosée.

Autour de lui, le tohu-bohu touristique s'agitait sans qu'il le voie, ni l'en tende...

“Bientôt chez moi... avec Toi... ; Valberg, te souviens-tu de Valberg ? Je suis à Valberg, j'ai revu les mélèzes, et la vitrines aux souvenirs, et la boîte à lettres, et le restaurant où nous avions payé si cher ; tu en étais sortie affamée... et moi aussi... te souviens-tu ? Et je vais revoir le Cians, le grand lit de cailloux où cahotait une camionnette... te souviens-tu de la camionnette ?.. et je vais revoir la petite murette, au bord du Var, où nous avions goûté... et la Vésubie... et Peïra-Cava, le grand chalet au sortir de la forêt de Turini... je vais revoir ces choses, mais je vais les revoir sans toi et ça me fait tout drôle...”

C'était vrai, que “ça lui faisait tout drôle”, à Godefroy qui songeait ainsi dans la brise fraîche de Valberg. Mais, d'un coup, par cet inexplicable mais coutumier revirement de ses sentiments, sa nostalgie, sa tristesse et sa gêne se transformèrent en une énorme bouffée de bonheur. Ce dernier jour s'annonçait comme un long rêve, une promenade dans les souvenirs, une lénifiante suite de regrets tempérés de la certitude du prochain retour.

Ce serait, sans doute, une étape "cérébrale" !

Godefroy comptait sans le Turini.

Le Turini

C'avait été une idée farfelue que celle d'un détour par le Turini, au lieu de gagner Nice, sans plus de façon, par la route droite et plate qui, du Plan-du-Var, pique vers le sud. Aussi Godefroy n'y eût-il renoncé pour tout l'or du monde!

Il remontait donc, content de lui, les gorges de la Vésubie, après un solitaire dîner sur les bords du Var. Un vent du sud, chaud et puissant comme une haleine de monstre, rebroussait en ronflant sur les rochers, les buissons et les branches de figuiers qui mettaient des ombres grises sur les murs blancs des maisons. Aux approches de la Bollène, base du Turini, le nomade, prévoyant et vaguement soupçonneux des difficultés à venir, emplît son bidon à une miraculeuse source fraîche jaillie d'un mur de pierres sèches.

Et presque aussitôt, roulant sur son ombre trapue, ses yeux plissés par la violente lumière du soleil à la méridienne, les gouttes de sueur stillant déjà, une à une au long de son nez, il s'attaqua à cette entreprise saugrenue : monter l'aride Turini par le versant de la Vésubie, en début d'août, à 2 h de l'après-midi!

“Vingt-huit X vingt et un!...” Dès ce premier kilomètre, Godefroy n'eut plus aucune pensée, aucun sentiment, aucune réaction d'une sensibilité jusque là bercée de souvenirs, de regrets, de joies... En quelques minutes, il se trouva dépouillé, réduit à la seule notion charnelle d'une route brûlante, d'une pente raide, brutalement raide, sans la moindre hypocrisie, le moindre adoucissement d'un faux plat ou d'une illusion d'optique.

“Vingt-huit X vingt et un...” Le bourg de La Bollène à peine traversé, tassait déjà en contrebas ses toits plats et blanchâtres ; le creux de la Vésubie s'estompait dans les tremblements de la brume de chaleur. Elle était partout la chaleur, comme aux heures brûlantes d'Aigues- Mortes et de Donzère ; mais en ces instants aux ardeurs solaires s'ajoutaient l'âpreté de la montée sur un versant abrupt, la route s'agrippait et zigzagait, convulsée en nombreux lacets, étagant ses murs de soutènement qui la trahissaient jusque très haut dans les rochers, si haut que Godefroy, la tête levée, en distingua un tronçon

disparaissant dans les mélèzes des zones sommitales : il n'en était pas encore là, et il peinait déjà assez pour désespérer de les atteindre jamais, ces mélèzes...

Il eut peur de faiblir, d'être écrasé par cette presque dernière difficulté. De toute sa ruse, de tout son entêtement, il gagnait des mètres, ses facultés tendues vers un seul souci, un unique problème sans cesse résolu et sans cesse renaissant : la propulsion.

“Vingt-huit X vingt et un...” Les gestes, les réflexes s'enchaînaient, vieilles habitudes, danse rituelle du cyclisme de montagne. Accomplie jusque-là distraitement, mécaniquement, il devait, cette fois, la susciter et l'aviver, car l'affaire était trop sérieuse pour laisser place à la moindre désinvolture.

Assis, la jambe descendante se détendait jusqu'à fond de course, là où le pied, talon un peu plus bas que la pointe, marque un imperceptible ralentissement ; la jambe montante aidait le mouvement en s'allégeant, en tirant même, par une crispation de la cheville sur le cale-pied bien serré.

Les bras restant mi-fléchis, les épaules calées sur eux et bien plates ; les mains serrées de part et d'autre de la potence, disparaissaient à moitié sous le rabat du sac de guidon, où se dissimulait la crispation des doigts, crispation alternée, se répercutant au long des avant-bras maigres et ruisselants, comme les frissons saccadés d'une bête agonisante.

“Vingt-huit X vingt et un...” Lorsque se présentait un lacet replié vers la droite, Godefroy, soucieux de laisser libre la chaussée, le passait “à la corde”.. Alors, pour absorber l'inévitable ressaut, ses mains, l'une après l'autre et lentement, comme pour l'accomplissement d'un rite, prenaient appui sur les poignées de freins et, tirant sur ses longs bras minces, Godefroy soulevait son torse et quittait la selle. Le vélo, soudain allégé et propulsé plus nerveusement, incliné de droite et de gauche sans molesse ni brutalité, franchissait le “coup de nez” dans une brève hésitation, pour reprendre son élan, à l'étage supérieur, vers le virage suivant. Godefroy se rasseyait, marquait un infime temps d'arrêt dans son effort, déplaçait légèrement son arrière-train et, les mains ramenées près de la potence, reprenait son travail de grignotage.

Car il s'agissait bien de grignotage : ces courtes séances de “danseuse”, alternées d'un pilonnage laborieux et conscient, le tout sur un développement réduit qui faisait lentement tourner des roues toujours prêtes à voir mourir leur chétif élan, ces arbustes pointant leurs rameaux poussiéreux et défilant à l'extrême ralenti, ce souffle malaisé qui ne trouvait à happer qu'un air chaud devenu immobile ; tout n'était que lenteur, lourdeur, pesanteur!

“Vingt-huit X vingt et un...” Les yeux de Godefroy, noyés de sueur, fixèrent à nouveau le tronçon de route dans les mélèzes ; il devenait moins inaccessible, peut-être moins lointain qu'il n'y paraissait...

Voyons, peut-être à cinq kilomètres !... Non, davantage... à six, plutôt ; oui, à six kilomètres La vitesse hum ? ... du huit de moyenne, du dix en mettent les choses au mieux. Alors, avec du dix, “ça” faisait six minutes entre chaque borne ; six par six : trente-six minutes, près de trois quarts d'heure avant d'atteindre les mélèzes, en tout cas une grande demi-heure de plein soleil.

Le bidon était vide

Le bidon était vide. Par deux fois, Godefroy en avait versé le contenu sur sa casquette et l'eau, atténuée, avait séché en quelques minutes sur l'étoffe qui faisait comme une gangue. Il n'osa pas l'ôter cependant, car elle maintenait sa nuque à l'abri relatif de sa visière prolongée d'un mouchoir tombant sur ses épaules en pans irréguliers.

“Vingt-huit X vingt et un...” Les voitures qui le doublaient laissaient derrière elles, en sillages révélateurs, des relents d'huile chaude de leurs moteurs surchauffés.

Tiens !... une nouvelle borne que Godefroy n'attendait pas sitôt : la succession des lacets le distrayait et l'encourageait, car chacun d'eux inversait l'orientation du cycliste, reposant alternativement des ardeurs solaires la face ou la nuque. Et puis, chaque fois, c'était un étage de plus ; une vision concrète de sa progression verticale.

Bientôt, en levant les yeux, Godefroy ne vit plus, le dominant, ni mur, ni talus ; il était donc parvenu à

l'étage des mélèzes que, seule, une barre rocheuse lui masquait encore. Au-dessous, les lacets franchis dévidaient leurs orbes comme un monstrueux reptile au repos sur sa dalle chaude.

Godefroy atteignit la barre rocheuse. La route la contourna en corniche, par un coude brusque. Une grosse moto, juste dans ce virage, croisa le cycliste... des Suisses, des Suisses du canton de Zurich..., Godefroy détacha son regard distrait de leur plaque minéralogique et le reporta vers l'avant, vers la sortie du virage.

Et là, il passa devant le PREMIER MELEZE.

“Vingt-huit X vingt et un...” Était-ce la fin ? Assurément pas, mais cela sentait la fin. Heureusement : Godefroy se sentait faiblir ; il eut envie de pousser d'une chiquenaude la manette du dérailleur arrière, de faire monter la chaîne sur la dernière couronne, la vingt-quatre, celle des mauvais jours ou des sentiers muletiers. Sa main, quitta même le guidon puis, hésitant, remonta vers ce dernier. Quel serait le résultat de cette manœuvre en plein effort, en fin d'ascension, lorsque les muscles, en difficulté certes, avaient l'habitude d'un rythme pénible à soutenir, mais régulier ?

Et Godefroy, conservera son “vingt-huit X vingt et un...”

Cette fois, il en avait terminé avec la zone aride : les mélèzes, d'abord clairsemés, formèrent bientôt une forêt reposante aux yeux. Il traversa une clairière tapissée d'un gazon très vert. Un confrère cycliste le croisa et, le saluant de la main, lui Cria :

Allez !... ça se tire !...

"Ça" se tirait ? Godefroy y comptait bien ; la révélation du contraire eut été pour lui, positivement, une mise à pied.

Encore des courbes, des virages à angle droit au profil en escalier, des zones redoutables où le rythme se brise, où la jambe durcie hésite à s'abaisser. Une trouée, enfin un chalet, un, deux, trois panneaux indicateurs, des voitures arrêtées, du monde, un deuxième chalet, le col et quatre routes : la sienne, en fac, celle du Moulinet et de Sospel, à droite, celle de Peira-Cava, à gauche, celle des "Trois Communes"

Godefroy eut l'ultime amour-propre d'atteindre complètement la zone carrefour avant de s'accorder un arrêt qu'il n'avait jamais autant espéré de son périple.

Mais le "Turini", c'étaient, à nouveau, les souvenirs... Quelques pas sur le versant de Sospel et de la Bévéra, une photo...

L'après-midi s'avavançait. Godefroy avait prévu de retrouver Totor et José à Nice, “vers 8 heures”.

Il avait aussi l'intention de ne rien retrancher de son itinéraire théorique et du projet qu'il avait conçu, deux ans auparavant, d'emprunter certaine petite route qui, par les crêtes, le conduiraient au Castillon, par un col de Braus aux difficultés sournoisement escamotées.

De Menton, il "suffirait", ensuite, de remonter à la Turbie pour éviter à tout prix la Basse-Corniche, puis de plonger sur Nice.

Ces dernières fantaisies exigeraient quelques supplémentaires délais : un peu remis de ces raideurs, Godefroy mit donc, sans plus attendre, le cap sur Peira-Cava.

La chaîne, détendue, quitta le petit plateau de vingt-huit, celui des Limouches, de la Machine, du Carry, celui de la Colombière, des Aravis ; le plateau de vingt-huit de l'Iseran, du Cenis, du Genève, celui du Vars et de la Cayolle, du Valberg et du Turini... Elle le quitta pour la dernière fois : quelques crêtes, quelques contre-pentes, et ce serait la mer.

Devant Godefroy, au débouché de la forêt, apparurent les chalets de Peira-Cava. Le soleil baissait et, sur la route, les ombres des derniers mélèzes s'allongèrent et s'effilèrent.

La chaîne, cette fois, engrenait sur “quarante-huit X quinze”. Il était près de dix-sept heures.

« Au clair de la lune... »

Les autos attardées redescendaient en hâte vers le littoral. En arrière et déjà en contrebas, les lumières de Menton piquetaient la pénombre envahissant les vallons, les recoins de montagne, les angles des talus. Devant Godefroy et le dominant, la masse noire du Mont-Agel se découpait en noir sur le bleu sombre du ciel.

La route de la Turbie s'élevait régulièrement et commençait à dominer la mer qui se devinait, à gauche, par le grand vide laissé dans la nuit.

Godefroy grimpa vite. Il s'était dégagé à toutes pédales du tohu-bohu de la Basse-Corniche, avait encore louvoyé parmi les voitures jusqu'au niveau de la Moyenne-Corniche, et il s'était tout à coup replongé dans le silence et la quiétude des hauteurs.

Il avait faim, mais ne voulait plus perdre de temps avant Nice. Il y serait en retard... Oh ! pas de beaucoup, mais en retard tout de même. Et il grimpa - ou s'efforçait de grimper - comme un coureur. Bien en ligne sur sa monture, il accompagnait son pédalage du léger balancement de métronome du torse. Il coupait en ligne droite entre chaque courbe, voulant, dans sa fièvre soudaine, gagner des mètres et des secondes.

De temps à autre, un faisceau lumineux le faisait obliquer vers la droite. Les gros yeux d'une voiture l'éblouissaient un instant, faisaient luire la peau humide sur les bosses de ses genoux sombres, allumaient des éclairs sur les manivelles et les poignées de freins.

Puis la lumière s'évanouissait, Godefroy ouvrait plus grands ses yeux pour les réhabituer à la pénombre et reprenait sa progression enfiévrée.

Il guettait les lumières de là Turbie, sachant qu'ensuite ce serait du plat, puis de la descente. Il jetait donc, sans compter, ses dernières forces dans l'ultime montée de son voyage.

Encore une courbe, deux courbes, à gauche, et comme suspendue sur la pente, le gros cube noir d'un hôtel émergea d'un léger brouillard montant de la mer.

Soudain, tout en bas, presque à la verticale du cyclo, le littoral, surgi de l'angle mort des premières pentes, se révéla d'un coup dans son illumination. La protubérance de Monte-Carlo, la frange scintillante de la Riviera, le cordon lumineux de la Basse-Corniche et surtout, plus beau et plus irréel, jetant sa route droite sur le noir de la mer, un long rayon tremblotant et mystérieux... Godefroy se retourna tout à fait pour découvrir, tout au bout du rayon, une grosse lune sanguine aux contours estompés de brume, une lune comme Walt Disney n'en dessina jamais.

Le vélo s'était déporté le plus près possible de la pente, tout à gauche, pour supprimer au mieux l'angle mort de la route et du talus ; partagé entre sa hâte et l'envie de s'arrêter là pour mieux voir, Godefroy ne montait plus que par saccades : La lune et son rayon sur la mer, le littoral illuminé, le léger brouillard... eût-il pu espérer plus belle fin pour sa dernière étape ?

Dominant la Turbie, la masse blanche et fantomatique du Trophée des Alpes troua la nuit. C'était la fin de la montée.

Godefroy appuya ses mains au bas du guidon, coucha son torse et augmenta le développement. Il roulait déjà entre les pins de la Grande-Corniche. Monaco ne se découvrait plus que par intervalles, mais la lune, elle, restait sans cesse présente, éclairant la pinède de sa blancheur diffuse ; par cette circulation presque nulle, Godefroy renonça même, entre chaque passage de voiture, à son propre éclairage.

Plus un bruit... Si pourtant : quelques cigales veillaient encore dans les branches et, du fond des pentes, parvenaient faiblement les rumeurs de la côte, mais rien d'autre.

La lune avait jauni. Son disque, rétréci mais plus net, suivait le cycliste derrière les pins. Et lui se retournait souvent pour la regarder, heureux de sa présence, se laissant redevenir enfant et naïf comme le petit garçon au célèbre "Ballon rouge".

La route redescendit. Une masse noire ferma l'horizon, auréolée d'un grand halo plus vif que la clarté lunaire ambiante.

La masse noire ?.. Le Mont Alban ? ou le Boron ? Godefroy ne savait plus.
Le halo, c'était Nice.
À partir de cet endroit, Godefroy cessa de pédaler.
Se souvint-il alors du petit matin gris où il quitta Saint-Gaudens ? Lointain petit matin :
- Je vais à Genève et à Nice... à Nice... à Nice...
Il n'y avait pourtant, de cela, que douze jours !
Mais ils furent une vie.

ECRITS EN ROUE LIBRE

L'âne de Buridan

“ Plaignez de Buridan le baudet misérable
Qui de faim et de soif mourut
Pour n'avoir su se mettre à table
Avant ou après avoir bu ”
(d'un auteur heureusement anonyme)

Dans l'écurie où se glisse la grisaille du petit jour, les bêtes sont à l'attache. Elles sont trois: celle de Micheline, petite haquenée en livrée bleue, ramassée sur ses roues de 650, l'air faussement modeste sous ses garde-boue pudiquement arrondis; et puis les deux autres : CELLE de Godefroy et CELUI de Godefroy.

Celle de Godefroy d'abord, fine monture à la robe rouge, avec des parements chromés, une tresse de guidon blanche et des garde-boue minces et élégants cerclant des roues de 700 chaussés de fins escarpins. C'est Rossinante, la favorite des jours de folie, le péché mignon, l'antidote, le défouloir, le contre-point des théories de Godefroy sur les avantages du 650.

L'autre, c'est Grison, d'un gris perlé, distingué, un rien gourmé comme le complet croisé d'un fondé de pouvoirs. Pas de marque visible. Deux initiales tout au plus. À peine, au niveau des manettes de dérailleurs, l'émail terni a-t-il perdu un peu de son vernis, sous les innombrables frictions des doigts poisseux de sueur.

L'allure trapue, le sabot large, aucun doute : c'est un 650 chaussé de ces “32” de section mal dissimulés sous des garde-boue pourtant généreux. On ne pense pas pour autant au percheron de labour, mais plutôt au robuste destrier, à la monture de Bouvines ou d'Azincourt réagissant à l'éperon avec un temps de retard mais insensible aux surprises des grands chemins.

Bien que voisins de râtelier, Grison ignore Rossinante qui lève haut son cadre pour mieux dédaigner Grison. C'est la cohabitation, sans plus. Sur le seuil, Godefroy hésite. D'abord, il élude le problème en s'occupant de la petite haquenée bleue : un peu d'air dans le pneu arrière, une traction appuyée sur les poignées de freins, la vérification de la présence du poncho roulé sous la selle, et l'affaire est réglée. C'est après que le drame débute, toujours le même et toujours recommencé : il faut CHOISIR!

Ah, si seulement c'était veille de voyage, d'affaire sérieuse, de départ pour quelque lointaine équipée ou simplement pour les revêtements incertains du Port d'Aula ou de Balès, aucune hésitation : Grison serait choisi d'office, les yeux fermés. Mais aujourd'hui, c'est une sortie “ordinaire” des routes sans problèmes avec des zones très roulantes et des sections un peu pentues, sans plus. Il y a bien cette maudite côte de Montréjeau placée au saut du lit, avec ses 18% à la corde du grand virage ; et puis aussi le début de la Hourquette d'Ancizan dont le pourcentage et la rugosité du sol s'accommoderaient mieux du 650 plus souple et tirant plus court..., Mais dans la vallée d'Arreau, il fait bon rouler grand largue au long de la Neste ; le goudron y est uni et les petits pneus de 700 sifflent joliment, comme devait siffler le reptile tentateur dans le jardin d'Adam.

Car on a ses faiblesses : une glace à la vanille sous un parasol, une reprise sèche à la corde d'un lacet quand le compère tire la langue, la chanson sur le bitume d'une fine roue de 700, offrent des joies que l'on ne se refuse pas toujours. Les plus grands saints, dit-on, entendent parfois le diable, quand ils ne l'écoutent pas carrément. On raconte qu'Henri Bosc a été vu plusieurs fois roulant sur un vélo de 700 et buvant du vin, il a même rasé sa barbe !

Or donc, devant ses deux montures, Godefroy balance et se balance. La sémillante Rossinante lui

tourne la tête et le fidèle Grison lui fend le coeur. Car il sait bien, Godefroy, que Grison, c'est le vrai de vrai, le compagnon des hautes routes, le confident des grandes heures, des émotions, des découvertes d'horizons nouveaux, des cols où "Le Tour", ne passe pas, des chemins pour connaisseurs, réservés à ceux et celles qui, quoi que l'on puisse oecuméniquement prétendre, sont bel et bien "les vrais cyclos"...Grison, c'est le porteur dévoué du bagage du voyageur, le complice attentionné des "sorties photos" avec toute la batterie du 6x6 et des autres. Bon Grison, belle Rossinante, vous êtes cruels à votre manière et Godefroy est malheureux!

Par pour longtemps, puisque s'élève la voix impatiente de Micheline déjà en selle sur sa petite haquenée : elle est prête, Micheline, elle attend, elle piaffe. Il faut y aller... Alors, dans un élan irréflecti, sûr d'avance de faire le mauvais choix, un peu honteux, furieux contre lui-même, Godefroy sort au grand jour l'élue du moment, la belle Rossinante. Bien sûr qu'il regrettera son Grison en grim pant à la Hourquette, comme il aurait regretté Rossinante dans la vallée d'Arreau s'il avait fait le choix inverse. Ainsi mourut l'âne de Buridan qui, lui, du moins, alla au terme de ses incertitudes. Ce que ne fait pas Godefroy... Il n'y a plus de héros.

Il était une fois

Il était une fois un brave homme, très ordinaire et d'humeur pacifique, aimant ses pantoufles et son chocolat chaud mais qui, tel Tartarin, rêvait de chasser le lion, c'est-à-dire de s'arracher à son quotidien pour vivre, de temps à autre, des heures d'aventures qui fussent néanmoins à sa portée.

Il y parvint par la bicyclette : il s'en allait le dimanche, et aussi durant ses congés, sur les chemins du vent et du rêve, par plaines et par monts, pratiquant de la sorte ce qu'il est convenu d'appeler le cyclotourisme.

Un jour, notre cyclo-Tartarin fit un détour d'une route la rencontre d'un Tartarin-cyclo de son acabit. Ils se saluèrent, entrèrent en propos et décidèrent de faire un bout de route ensemble. Puis, avant que de se séparer, ils échangèrent leurs adresses afin de correspondre et de se retrouver à la première occasion.

Ce qu'ils firent aux Pâques suivantes, à ceci près que le Cyclo-Tartarin vint au rendez-vous avec sa femme, ses fils, un cousin germain et une nièce par alliance, tandis que le Tartarin-Cyclo apparut flanqué de son voisin, d'un ancien copain de régiment et d'un grand'oncle portant beau, la jambe agile et la moustache en croc.

Ainsi naquit le premier club de cyclotouristes.

Ce club végéta d'abord, durant quelques années, dans un environnement d'indifférence, voire d'hostilité ou de dérision peu propice aux grandes réalisations.

Cependant, malgré ces éléments défavorables, ou peut-être même grâce à eux, par le phénomène bien connu des apôtres et des martyrs, qui tirent leur force de leur misère, de leur isolement et de leur dénuement, le microcosme d'origine vint à grandir ; l'arbuste fragile émergea de la broussaille, étendit ses basses branches et poussa sa cime vers la lumière. Il devint un grand arbre essaimant ses graines alentour et s'entourant peu à peu d'une véritable futaie. Et se constitua un vaste mouvement de cyclotouristes que l'on appela Fédération. Or, il advint qu'après de multiples péripéties, périodes fastes et années de disette, cette Fédération vit un jour ses effectifs évoluer suivant une courbe ascendante de plus en plus redressée ; c'était l'euphorie. Les instances dirigeantes, poussées par la nécessité et l'évolution des esprits, abandonnaient peu à peu des notions et exigences jugées périmées et incompatibles avec les temps nouveaux, notamment l'ancienne idée - force du bénévolat confrontée au rouleau compresseur des grands nombres. Ou plus exactement, on admit de conserver ces notions pour le seul usage des besognes subalternes, des tâches de fourmis de la base.

Au sommet, s'installa à plein temps un professionnalisme considéré comme inéluctable. Et l'inéluctable se produisit en effet, à savoir que la courbe ascendante, se cabrant jusqu'à la verticale, vint à basculer soudain, à se retourner et à chuter en une orbe gracieuse, une trajectoire semblable à celle d'un cycliste

manquant un virage entre l'Aubisque et le Soulor ou sur le balcon de Combe Laval... Mais un désastre n'est jamais absolu, ni définitif ; il subsiste toujours parmi les ruines des traces de vie, d'infimes vibrations qui recèlent l'espoir et la promesse de recommencements.

Et tout recommença.

Il était une fois un Cyclo-Tartarin et un Tartarin-Cyclo qui se rencontrèrent et firent œuvre de prosélytisme, entraînant dans leur sillage épouse, fils, copain de régiment et grand-oncle portant beau, la jambe agile et la moustache en croc... Il y eut une courbe ascendante des effectifs, si ascendante qu'un jour, tel le cycliste malchanceux de l'Aubisque ou de Combe Laval... Cette histoire n'a pas de fin. Elle me fut inspirée, il y a peu, par le spectacle bucolique et fascinant de mon pneu avant tournant sans trêve sous mon nez, un jour de vent contraire, sur la ligne droite en faux plat qui longe les coteaux de Save, à la rencontre du plateau de Lannemezan, entre les carrefours d'Escanecrabe et de Rebire-chioulet. Histoire absurde peut-être, dénuée de sens ou lourde de signification... c'est comme chacun la voudra juger. Bonne route à tous.

Lettre à un ami cyclo

Cher ami,

L'été finissant et les ventes massives de cartables, blouses et autres articles fleurant la rentrée me rendent, comme tu sais, fort mélancolique en cette époque de l'année. J'ai voulu pour cette fois réagir et tourner résolument le dos aux pensées moroses afin de mieux leur faire face ; tu sais quel est mon remède : une belle randonnée à bicyclette. Ceci peut te paraître d'une extrême banalité, toi, cyclotouriste bon teint de la première heure qui sait ce que valent les loisirs motorisés des foules moutonnières. Je ne saurais donc espérer t'étonner si peu que ce soit en te disant que nous partîmes à six, ma femme, le vélo de ma femme, un rude compère du club Claude Larrochelle, sa bicyclette (ou plutôt l'une de ses bicyclettes, la jaune...), ma Rossinante et moi-même.

Nous avons opté pour un programme de trois jours, toi qui connais par cœur notre région, je puis te préciser que nous sommes partis de Gourdan pour revenir exactement au même endroit, mais en transitant par Ax-les-Thermes où nous passâmes nuitée avant de gagner l'Espagne par l'Andorre, le retour en France s'effectuant par la Bonaïgua ; un gentil programme qui nous a permis de nous dépayser grandement à petits frais car tu sais combien les paysages "tra los montes" (1) différent de nos vertes Pyrénées commingeoises. J'ai donc harnaché une fois de plus Rossinante pour ce mini-voyage impromptu. Outre son sac de guidon qu'elle ne quitte que pour dormir (et encore...), je lui ai accroché de part et d'autre de la roue avant les deux petites sacoches fourre-tout qu'elle supporte sans trop rechigner alors qu'elle reste totalement allergique à toute charge posée sur ses arrières. Il serait oiseux de te détailler ce que j'ai mis dans ces sacoches, toi qui sais le prix des menus objets que sont un survêtement, des socquettes propres, un anorak ; à propos d'anorak, je devine ta question ; oui, j'ai toujours le même, celui d'il y a dix ans, du Tour de France Randonneur ; il a beaucoup fané, le pauvre, et la manche gauche s'élime un peu au poignet. Quand la droite marquera les mêmes faiblesses, j'envisagerai peut-être de songer à prévoir l'éventualité d'un possible projet de remplacement ; mais nous n'en sommes point là. Je dois te dire aussi que l'une des sacoches était réservée à la vêtue de mon épouse et à ces multiples accessoires féminins dont l'absolue nécessité ne souffre aucune contestation dès lors que le poids et le volume restent compatibles avec les strictes exigences maritales.

Il serait de peu d'intérêt de m'étendre sur la première étape, négociée sous un ciel gris mais sans pluie, si ce n'est un petit crachin sporadique aux approches du col de Port et sur cette aérienne corniche de Lordat qui nous permit de descendre en plané à la nuit tombante sur les toits d' Ax-les-Thermes au lieu de nous hisser besogneusement par les rampes fastidieuses de la N. 20 aux alentours de Luzenac.

Bon repas, bonne nuit, bon réveil, grand beau temps. Et ce fut la longue montée vers les 2400 m de l'Envalira... Tu connais ce col ; il n'aurait pas changé sans l'incroyable mercantilisme qui aspire chaque matin vers l'Andorre le flot serré des gogos qui vont chercher en Principauté la “bonne affaire” qu'ils ramèneront le soir en France au prix d'interminables attentes aux abords du Pas de la Case, autre haut lieu défiguré par une éruption sans contrôle de “l'immobilier”. Le cycliste se faufile comme il peut dans cette pétaudière, émergeant dans les derniers lacets du col aussi larges qu'une autoroute. Au sommet, se déploie le grandiose décor de stations d'essence bâties dans un total mépris du site pour le bonheur de milliers de réservoirs, car, en ces lieux, c'est toujours l'heure grise où les lions vont boire...

Nous avons dévalé à grand train vers Andorre-la-Vieille avec, au cœur, cette félicité des longues descentes méritées que l'on déguste, nez en proue, le vent hululant au long des tempes, la monture vibrant et s'inclinant joliment dans les courbes et les lacets qui soulignent en la griffant la raideur des versants.

Mais oui, nous avons photographié la chapelle de Canillo ; mais oui, j'ai masqué par son clocher le pylone en fer qui se dresse près d'elle. Mais non, nous n'avons pas marqué d'arrêt dans la tranchée cimentée qu'est devenue Andorre-la-Vieille. Non, nous n'y avons rien acheté, pas même de quoi piquer en aval, et ce total refus de tout achat en ces bas fonds du mercantilisme triomphant nous vaudra d'attaquer à jeûn le second col de la journée. Car ici, autant te l'avouer sans tarder se situe le morceau de bravoure de notre périple.

Il faut te dire en effet que, pour une fois, les coureurs du Tour de France ont montré la voie aux cyclotouristes en empruntant, ce mois de juillet, au départ de Seo de Urgel, un col inconnu des foules, et mêmes des initiés que nous, croyons être ; c'est le Puerto de Cantô. (Tu expliqueras à nos collègues parisiens que l'on prononce “Pouérto de Cantô” en insistant sur le “ 0 ” final où se trouve l'accent tonique; ce point est important car je me suis fait gentiment mais fermement reprendre par un “guardia civil” auquel je demandais précisément où se trouve le départ de ce fameux “puerto” que j'appelais “Canto” en accentuant le “a”. Non, c'est “Cantô” qu'il faut dire. Bon).

Ce puerto de Canto se situe quelque part dans les replis d'un relief tourmenté à l'extrême, entre la vallée du Sègre à l'est et celle de la Noguera Pallaresa à l'ouest ; il permet d'aller de Seo de Urgel à la petite ville de Sort. Du moins, il permet aux coureurs du Tour “d'aller”. Pour nous, ce fut tout autre chose, car nous “n'allâmes” point, mais nous nous traînâmes, nous nous fauflâmes, nous nous hissâmes, nous nous contorsionnâmes, nous ahanâmes, nous étouffâmes même sur les sept ou huit premiers kilomètres d'un infâme piège à poussière aux lacets non seulement pentus mais tracés dans un impalpable “polvo” où nos roues creusaient joliment le sillon du laboureur. Et par là dessus, toutes les cinq minutes environ, descendaient, ou plutôt dévalaient des camions chargés de grumes que l'on repérait au loin sur la pente par l'invraisemblable panache gris et ocre qu'ils entraînaient dans leur sillage. Lorsque ces horribles brontosaures nous croisaient, nous plongeions dans un univers opaque et suffocant d'où nous émergions hébétés, larmoyants, suffocants et gémissants. Mais à peine l'épais nuage commençait-il à se dissiper, ou plutôt à se déposer sur nous et autour de nous, que s'annonçait dans un sinistre jeu de lumière le cataclysme suivant. Chacun y paraît de son paraît ; notre compagnon prenait le vent et jetait son vélo dans la direction qui lui paraissait devoir être la moins atteinte, tantôt à gauche, tantôt à droite, au hasard des versants et des courants d'air. Ma femme préférait garder le cap, mais, à l'approche des mastodontes, elle couvrait son visage d'un mouchoir, ce qui faisait que je m'attendais sans cesse à l'entendre sangloter. Mais elle se contentait de tousser et de se moucher jusqu'au prochain “nuage”. Pour moi, je faisais en sorte d'emplir à fond mes poumons juste avant l'arrivée du camion et, les yeux mi-clos, j'expirais aussi lentement que possible pendant “la traversée du désert”. Néanmoins, ce procédé présentait l'inconvénient de bloquer ma respiration durant deux ou trois secondes alors que les nécessités du pédalage sur ces pentes redressées me contraignaient à une importante consommation d'oxygène ; tant et si bien qu'à plusieurs reprises je dus ouvrir la bouche en pleine période critique,

aspirant une confortable bouffée de terre ibérique crissante sous la dent...

La pente enfin s'adoucit, les camions s'espacèrent et déjà nous reprenions vie, admirant les perspectives des lointaines sierras par delà la vallée du Sègre qui se creusait profondément derrière nous. Chacun reprenait désormais une cadence presque normale lorsque nous piquâmes littéralement sur un lit de cailloux concassés et non encore cylindrés qui nous bloquèrent sans espoir de progression cycliste. Nous avons alors atteint le creux de désespoir, marchant, ou plutôt piétinant et claudiquant sur ces infâmes cailloux, espérant à chaque courbe voir la fin du calvaire, espoir chaque fois déçu et chaque fois renaissant.

Quelques automobilistes consultés au passage nous livraient tantôt à la désolation la plus noire, tantôt à la joie la plus déraisonnable, au gré de leurs appréciations fluctuantes. "Ay buen rato" (2), émit un chauffeur espagnol, la mine dubitative ; affirmation contredite par le suivant jurant ses grands dieux que nous n'en avions que pour quelques hectomètres, mais confirmée par le troisième qui évaluait notre supplice à quatre kilomètres au moins...

Ce fut à peu près le cas et après une grande heure de cette joyeuse lévitation, nous eûmes droit au miracle des miracles : une chaussée goudronnée ! Nous y posâmes nos roues avec la délectation que tu devines mais à ce petit jeu le soleil avait plongé derrière les crêtes et de grandes ombres noyaient les versants.

Nous parvîmes à ce fameux Puerto del Canto (avec l'accent sur le "o") à la nuit tombante. Je revois encore la silhouette trapue et robuste de notre compagnon de route arrivé le premier au col ; il enfilait son poncho pour la descente et les dernières lueurs roses du couchant à travers le nylon faisait penser à quelque coléoptère antédiluvien agitant ses élytres avant le vol nocturne.

Pour un vol nocturne, ce fut un joli vol. Au bout de trois ou quatre kilomètres de descente, ma dynamo refusa tout service, tournant folle sans fournir de courant. Je me glissai donc derrière mon épouse dont la monture brillait heureusement de tous ses feux, tandis que le coléoptère rose protégeait mes arrières tel le maréchal NEY dans les steppes russes. Les choses seraient allées le mieux du monde si un fâcheux quiproquo n'était venu assombrir, s'il en était besoin, l'atmosphère. Trouvant un peu rapide l'allure de mon pilote, je lui criai de ralentir, ce qu'elle traduisit incontinent par une pressante invite à accélérer. Elle s'en acquitta avec une conscience telle que je me vis distancé en quelques hectomètres sans espoir de retour. Mon arrière garde elle-même, emportée par son légitime élan, me distança à son tour et je demeurai un moment seul dans le noir, fort désemparé et prenant les virages à l'estimé et aussi, il est vrai, à l'extrême ralenti. L'arrière-garde, heureusement, regagna la place normale qui est, comme chacun sait, à l'arrière, mais mon épouse, de plus en plus consciente de ses obligations de chef de file, accéléra encore l'allure au point que son feu rouge disparut définitivement dans les courbes. Elle parvint à Sort avec une si confortable avance que le doute l'envahit bientôt sur le sort du gros de la troupe et nous la trouvâmes sous un réverbère, l'œil écarquillé et la mine fort inquiète à notre sujet. Tout le monde étant sauf, nous nous formâmes en carré, ou plutôt en triangle pour pénétrer en force, la mine faussement assurée, dans le hall de réception d'un hôtel où l'on n'osa pas nous refuser le vivre et le coucher que nous venions de mériter si glorieusement.

Ce que fut le troisième jour ne t'intéressera que dans la mesure où je pourrai te confirmer combien le versant sud du col de la Bonaigua est un régal pour nous cyclos qui aimons les gorges, les torrents, les rochers, les sapins, les lacets, les vastes pâtures et les chevaux presque sauvages qui font flotter leurs crinières au vent fou des hautes crêtes. Si je te dis encore que nous avons dévalé vers notre Garonne "à grand braquet que veux-tu", que ni les carabiniers, ni les douaniers ne se sont intéressés à nous et que j'ai ramené de notre voyage mille visions et une quarantaine de photos, tu sauras presque tout de ces vacances finissantes que nous avons voulu achever en toute dignité cyclo.

Bien amicalement à toi...

GODEFROY.

(P.C.C. P. ROQUES).

(1) Par delà les monts.

(2) Vous en avez pour un bon moment.

Si on en reparlait ?

Que les lecteurs de la revue fédérale se rassurent : Godefroy ne compte reparler ici, ni des cyclosporifs, ni des grimpeurs ailés accrochés aux portières de voitures suiveuses, ni des délices des usagers de boyaux, ni des avantages des roues de 650, ni même de la Semaine fédérale en Comminges.

Non, Godefroy ne reparlera pas de tout cela, au moins pour un temps, car chacun sait que si tout a été dit sur tout, le temps et l'occasion obligent ou incitent parfois à des redites...

Non, Godefroy ne veut pas, ne voudrait pas du moins passer pour radoteur. Néanmoins, un lourd remords le ronge et puisque faute avouée est à moitié pardonnée, il va avouer.

Il va avouer qu'il a triché une fois pour un contrôle BPF et qu'il a failli tricher une seconde fois.

La première fois, la tricherie fut complète, effective, préméditée, consciente, consommée avec cynisme.

Qu'on en juge : habitant au sud du Sud de la France, très au sud de Toulouse, un peu au sud de St-Gaudens mais à 6 km au nord de St-Bertrand-de-Comminges, fréquentant ce haut lieu de l'antiquité et du Moyen Âge depuis son enfance, s'y étant même marié, Godefroy a fait un jour pointer sa carte BPF à St-Bertrand PAR son président de club, un fort honnête homme, dont le dévouement à l'égard de ses camarades peut aller (et alla ce jour là) jusqu'à de coupables faiblesses.

Les raisons de cette tricherie, de cette indélicatesse, peuvent se résumer en deux mots : négligence et désinvolture. L'une s'ajoutant à l'autre, Godefroy gardait dans son tiroir sa carte BPF de la Haute-Garonne, dûment garnie de TOUS les contrôles sauf UN ; on devine lequel... "J'irai la semaine prochaine... J'irai demain sans faute... J'irai ce soir avec ma femme", promettait Godefroy à son président qui voulait envoyer plusieurs cartes groupées à l'homologation. Les jours passant, les semaines et même les mois, le pauvre président vint un jour chez Godefroy et lui proposa, l'œil baissé et la voix hésitante, d'aller lui-même à St-Bertrand... ce que Godefroy accepta incontinent. Ainsi fut consommée la tricherie.

Les ans coulèrent ensuite, et les randonnées, et les voyages... Entre temps, Godefroy s'était fâché avec les BPF. Non point que sa faute originelle ait été découverte en haut lieu et qu'il se soit trouvé radié à vie de cette vénérable institution. Non, les vrais tricheurs ne se font point si facilement prendre. En réalité, Godefroy s'était fâché avec les BPF parce qu'à plusieurs reprises il s'était fait éconduire dans sa quête aux tampons.

Ici, on faisait la moue en retournant sa carte en tous sens, avant de la lui rendre avec l'expression d'hypocrites regrets ; là, Il fallait "attendre" le patron qui ne reviendrait pas, au plus tôt, avant le lendemain soir ; plus loin, c'était un Inspecteur des PTT sourcilieux qui opposait une sèche fin de non recevoir par dessus la tête d'un receveur mieux disposé, mais navré de l'Incident (*) ; ailleurs, on avait égaré le tampon encreur, ou bien le cachet, ou les deux en même temps.

Bref, Godefroy s'était lassé et avait cessé, de longues années durant, sa chasse aux BPF. Il "rata" de la sorte des dizaines d'occasions dont certaines lui causent maintenant de vifs regrets, comme le contrôle de l'Iseran, ceux de Lille ou de Strasbourg, points stratégiques qui sont quand même moins à portée de ses roues que le fameux St Bertrand de Comminges.

Or, par un de ces retours de flammes que connaissent les moteurs vieillissants, Godefroy se sentit à nouveau, voici deux ans, des envies de BPF. Il exhuma de ses archives d'antiques cartes déjà garnies, lorgna d'un œil attendri quelques tampons mémorables, tel celui recueilli à Gordes, en Vaucluse, chez un épicier du nom de Cœurdaçier, glissa pudiquement sur le tampon de St-Bertrand et mit de côté quelques cartes encore vierges pour leur remise en service.

Seulement, et c'est là qu'intervint la seconde menace de tricherie (mais celle-là ne fut point consommée et ne présentait pas, comme on en pourra juger, le même caractère de gravité que la première), seulement, donc, Godefroy décida de prendre le règlement à revers, c'est-à-dire qu'au lieu de quémander les traditionnels tampons, il pensa les remplacer par des photos témoins, petites images de mini format collées sur les cartes comme des timbres dans un album de philatéliste.

Godefroy parcourut ainsi le département du Gard, photographia son vélo devant un panneau

d'Anduze, d'Aigues-Mortes, se fit photographier avec son vélo par son épouse, devant le cirque de Navacelles, au sommet de l'Aigoual et après s'être ainsi acquitté de ses contrôles, il colla les photos en bonne place, content de lui assurément, la conscience nette cette fois, mais l'inquiétude au cœur.

Comment serait acceptée "en haut lieu" cette fantaisie ?

Or, sur ces entrefaites, Godefroy fut précisément admis dans ces "hauts lieux" par les effets d'une hasardeuse candidature au CA suivie d'une non moins hasardeuse élection.

Dès lors, les choses ne traînèrent point. Un beau matin (les réunions du CA de la FFCT débutent toujours par de beaux matins), Godefroy fit circuler parmi ses collègues, presque en cachette et subrepticement, sa carte BPF du Gard "nouvelle facture". Mais il se trouve toujours dans ces cas là un traître Ganelon, un vil indicateur pour informer les autorités et la carte, au lieu de prendre en bout de table un virage souple et discret pour revenir vers son auteur, sortit du circuit semi clandestin et vint échouer sous les yeux du président Vicart en personne qui, l'air plus intéressé que furieux, s'enquit des origines du document. Il fallut tout avouer. Tout, sauf la vieille histoire de St-Bertrand qui n'était peut être pas encore couverte par la prescription.

Et c'est ainsi que saisissant, si l'on peut dire, le taureau par les cornes (?), Godefroy opta, comme les vrais timides, pour la fuite en avant, et demanda séance tenante au CA d'entériner officiellement le procédé des photos contrôles sur les cartes BPF et BCN. Il y eut quelques objections de principe, non point justement sur les principes, mais sur quelques aléas matériels, tels les risques de ratage de photos ou les éventuelles difficultés de tirages en petit format.

Ces détails mis à part, la mesure fut acceptée d'emblée et cette décision fut mentionnée dans le procès-verbal de la réunion.

Hélas, soit trop grande discrétion des caractères d'imprimerie, soit malencontreuse disposition du paragraphe noyé dans la masse des autres informations, l'affaire des contrôles photos passa si inaperçue que Godefroy lui même est actuellement incapable de retrouver le texte en question.

Alors, à tout hasard, et parce qu'il croit, expérience faite et renouvelée, à l'intérêt de ce système qui n'est, de toutes façons, qu'une option, par rapport aux tampons demeurant le procédé classique de contrôle, Godefroy a cru devoir considérer qu'il était peut-être d'une certaine utilité de susurrer aux autorités compétentes de bien vouloir rappeler aux éventuels intéressés que la possibilité de remplacer lesdits tampons par lesdites photos était entrée depuis de longs mois dans le cercle sacré des choses officiellement admises. Est-ce clair ?

En d'autres termes, tampons ou photos, c'est pareil... Car, chacun le sait bien, si un contrôle n'était qu'un procédé pour contraindre ou traquer les tricheurs, on aurait le droit de sourire... (à preuve la honteuse affaire de St. Bertrand). Chez nous, peut tricher qui veut... (à preuve la H...). C'est même si facile qu'on ne peut même pas se targuer d'être malin pour le faire !... (à preuve...).

Quant aux modalités "techniques" de la, réalisation de ces photos -contrôles, et pour résumer outrancièrement un article détaillé paru dans la revue sous la signature autorisée d'Henri Bosc (**), il suffit de réaliser ces photos en noir et blanc en appuyant son vélo devant un panneau ou face à un site tout à fait caractéristique, genre Tour Eiffel, et de faire effectuer ensuite des "tirages contacts" pour obtenir l'effet désiré. Vous pourrez alors faire la niche au cafetier grognon, au gendarme soupçonneux, à l'épicier débordé ou à l'inspecteur des PTT trop zélé.

Bonne chasse !

* *Anecdote authentique survenue à la poste de Foix.*

** "*Cyclotourisme*" mai 1974.

La poudrière

Depuis plusieurs années les Assemblées Générales de la “Ligue des Pyrénées” se déroulaient dans la quiétude. On passait, sans notables péripéties, du Rapport Moral au Rapport Financier, de l'Election du Président au Calendrier et des Questions Diverses à la remise des récompenses. Les amateurs de fortes sensations se retiraient vaguement déçus et se remémoraient, avec un pointe de nostalgie, les houleuses séances de jadis où s'éteignit, dans une bourrasque de protestations, un Flambeau de l'Amitié allumé par de pieuses mains... Cette année, l'A.G. a, brutalement, renoué avec ses tumultueuses traditions. La sonnette du Président a repris du service, et c'était un véritable tocsin qui grelottait sur le tapis vert au sein d'un hourvari où les timides et les indécis durent se sentir apeurés et mal à l'aise.

D'où venait cette soudaine éruption ? De ce qu'une motion a remis en question toute une série d'habitudes, de tabous, d'accords tacites, de concessions, de complicités, de reniements, de déviations, d'errements, d'absurdités, de folies et d'illusions.

Un groupe de cyclos toulousains a émis le vœu de voir disparaître du calendrier les épreuves consistant à essayer de rouler plus vite que les autres et à se retrouver, sur le journal local, nanti d'un adjectif numéral ordinal. Ils ne voulaient plus, les auteurs de cette motion, que Tartempion soit premier de la “Grimpée” de ceci, que Zéphirin soit 7ème ex-aequo de la “Journée” de cela et que Tante Ursule soit première du “Critérium” Machin (une seule participante en catégorie dames). En termes plus concis, ils demandaient que l'on fasse du Cyclotourisme chez les Cyclotouristes.

Il se déclancha alors, dans la salle, un étrange tumulte. On vit pâlir de mâles visages, se crispier des faces d'adolescents, se rembrunir des fronts de vétérans, étinceler des yeux virils... On passa néanmoins au vote et, oh stupeur ! Par plusieurs voix de majorité la motion fut adoptée !

La poudrière explosa alors. Par deux fois, le Président quitta son fauteuil ; par deux fois, on le fit se rasseoir. La sonnette grelottait en permanence. À grand peine, on passa aux explications de vote. On se jetait à poignées des arguments aussi nombreux et divers que contradictoires. Il est difficile, même avec le recul, de les démêler exactement.

En gros, les tenants des “épreuves” à classement soutenaient qu'elles assuraient un bon recrutement chez les jeunes, et que c'était pure hypocrisie de vouloir les supprimer ; qu'il était intolérable de vouloir imposer à tous une notion étriquée d'un cyclotourisme académique et collet-monté (sans jeu de mots...). L'un d'eux, parlant de ses adversaires, exprima sa pensée avec brutalité mais clarté : “Ces mecs-là”, ils voudraient que tout le monde fasse du vélo à la papa...” (sic). Je fais partie de ces “meccs-là”. Je suis de ceux qui ont voté contre les “épreuves” à classement. Ce faisant, j'ai agi sans passion et, je crois en pleine connaissance de cause. Je sais que, dans certains clubs de la Ligue, un mode de recrutement intensif est en grande partie basé sur l'attrait de compétitions au rabais.

Je connais aussi ces compétitions pour y avoir beaucoup participé moi-même. N'en déplaise à certains, qui se posent en maîtres-rouleurs malgré leur venue relativement récente au cyclotourisme, j'ai monté, depuis quinze ans, plus de cols contre la montre qu'ils ne l'ont fait eux-mêmes en quelques années de pratique des épreuves chronométrées.

Et si je voulais me placer sur un terrain où je ne me plais guère, je pourrais leur communiquer un “palmarès” (oh ! le vilain mot) dont ils seraient assurément surpris. Je les laisse donc à leurs juvéniles illusions et à leurs outrances, que j'excuse, parce qu'elles sont la marque d'un âge que je voudrai bien avoir encore.

Je préfère m'expliquer plus sérieusement avec des amis et des cyclos d'expérience qui ont sur ce sujet, à vrai dire délicat, une position nuancée, pour ne pas dire contraire à la mienne.

Louis Romand qui sait de quoi il parle, craint que la suppression des épreuves sportives avec classement (autrement dit, des courses) ne freine ou ne compromette le recrutement de ses jeunes. Ses craintes sont sans doute fondées. Il me paraît indéniable que la majorité de ses recrues ne vient pas au V.C. Montauban pour admirer, le dimanche, les contre-jour de la Grésigne, et qu'elle ne se déplace pas à Luchon pour apprécier la courbe harmonieuse du Céciré ou la parfaite pyramide du Quairat. Il le sait

aussi. Mais son but est de faire venir d'abord des cyclistes et d'en faire ensuite, si possible, des cyclotouristes. Il semble y parvenir en partie. Mais ce que j'ai remarqué depuis longtemps, et qu'il voudra bien m'excuser de voir écrit ici, c'est que les résultats quantitatifs, sur ce plan, sont décevants (cette remarque vaut pour bien d'autres clubs que le Véloce). Il convient toutefois de mettre à part les organisations de régularité qui sont du domaine de la randonnée et servent à la recherche du rendement physique et de l'endurance dans le cadre des excursions à bicyclette.) En effet, quatre-vingt inscrits au V.C. Montauban, soit. Mais combien de cyclotouristes (je dis bien de cyclotouristes) roulent au Véloce ? Bien peu, en vérité, et notre camarade Louis Romand doit être le premier à le déplorer.

Alors ?

Légèrement différents sont les arguments de Pierre Dubocs. Lui aussi est un ami, lui qui connaît son affaire (ô, combien!) et ce qu'il m'a dit, ce qu'il a toujours dit, donne à penser. Pierre Dubocs, en effet, considère que nous avons besoin, moralement et physiquement, de disputer, de loin en loin, une "épreuve" où l'on essaie de se bien classer. Je reconnais qu'il s'y est employé, pour sa part avec succès. J'ai partagé longtemps son opinion mais, prenant de l'âge (comme lui...) je prends aussi du recul et je ne crois plus à la nécessité, pour notre équilibre sportif, de nous affronter dans des courses qui n'osent pas dire leur nom.

Plus exactement, je considère, désormais que si nous avons envie de disputer des courses, faisons le en coureurs. Dans des épreuves organisées et disputées en conséquence et où le classement prendra pleine et franche signification.

Nous avons eu et nous avons, aux "Cyclos Randonneurs Commingeois", des jeunes qui ont aussi une licence F.F.C. Nous en sommes ravis. Ils courent quand cela les amuse et, s'il se révèle, parmi eux, un cycliste de classe, il émergera là où il doit émerger. Mais dans notre société, nous avons renoncé à organiser ces luttes où le premier s'éreinte tandis que le dernier prend des photos...

Et puis, il nous reste tant d'occasions de dépenser des calories : une grimée au Pic du Midi ou au Canigou, une "Flèche Velocio", un Brevet de 400, même s'ils ne servent pas la vanité d'un moment, même s'ils sont accomplis anonymement et sans gloire, comptant plus, en définitive, dans la carrière d'un cyclo qu'une place de 3ème ou 4ème dans la catégorie des "25 à 30 ans" ou des "18 à 24 ans" d'une "épreuve" quelconque, où l'on vient de très loin pour avaler quelques kilomètres le nez dans le guidon, dans un site sans doute attrayant, mais que l'on ne voit même pas.

J'ai donc voté pour la motion de l' "Union des Cyclotouristes Toulousains".

P.S. Il convient, toutefois, de mettre à part les organisations de régularité qui sont du domaine de la randonnée et servent la recherche du rendement physique et de l'endurance dans le cadre des excursions à bicyclette.

Les coulisses de l'exploit

Pour l'honnête cyclotouriste qui regagne, en fin d'après-midi dominicale, le contrôle d'arrivée d'une "Randonnée du Comminges", les sensations et les pensées sont diverses, suivant qu'il a fait sec ou humide, que les contrôles intermédiaires se sont situés dans une salle ombreuse de café ou sur une tour féodale battue des vents, suivant aussi le profil de la fin de parcours. Or, ce dimanche 13 juin 1965, il avait fait chaud en Comminges. Les Pyrénées se voilaient sous une brume de chaleur et les coteaux dominant la Garonne se grisaient du chant des grillons.

Depuis longtemps déjà, Godefroy avait gagné son poste de contrôleur, sis au sommet d'une forte colline dominant le verdoyant bassin où la vallée de Luchon s'évase à l'orée des plaines. C'est une tradition et un redoutable honneur, pour Godefroy, que d'officier au dernier contrôle lors des "Randonnées du Comminges". Certaines années, il s'était trouvé perché, des heures durant, sur des tours médiévales sans parapet, partagé entre l'orgueil de faire découvrir aux "invités" des horizons

imprenables et la crainte latente d'une réaction imprévisible d'un malheureux cyclo exaspéré par la fatigue et l'originalité escarpée de l'ultime pointage.

D'autres fois, il était resté embusqué dans un bas-fond, au coin de quelque vieux pont où parvenaient, amaigries et pantelantes, des silhouettes de cyclistes mouillés, qui demandaient, d'une voix éteinte, s'il restait une côte à monter, alors que Godefroy savait qu'il y en avait encore une demi-douzaine, dont deux ou trois à plusieurs chevrons...

Mais, en ce glorieux dimanche de 13 juin, il n'était question ni de donjon à la Gustave Doré, ni de douloureuses surprises avant l'arrivée. Passé ce dernier contrôle, il ne restait, en effet à couvrir, que cinq ou six kilomètres en descente ou sur une route plate. Cela eût été parfait et Godefroy, pour une fois, aurait gardé la conscience pure si, pour parvenir à cet ultime belvédère, il n'avait fallu grimper une méchante rampe de deux bons kilomètres présentant un profil en escalier dont les marches vont s'aggravant avec l'altitude, les deux derniers dépassant confortablement le 15 %.

De plus, Godefroy savait que les escaliers étaient en plein soleil et que le reste de la "Randonnée" n'avait pas été particulièrement facile. Une fois encore, il regrettait, mais un peu tard, le sadisme des organisateurs, dont il faisait partie. Il craignait d'assister à des drames et d'avoir des remords pour onze mois, jusqu'au moment de songer au parcours de la "Randonnée" suivante.

Un tampon encreur flambant neuf attendait les rescapés. Ils vinrent.

Le premier, un apprenti coureur, surgit au haut de la côte, l'œil un peu vague et les genoux tremblants, glorieux malgré tout d'être là le premier, puisqu'il était futur coureur. Il pourrait compter au moins, sans sa hasardeuse carrière, cette victoire là. Godefroy, trop heureux de se tirer de ce premier assaut sans reproches, se garda de tempérer son orgueil et lui indiqua, d'un bras impérial, la fin du parcours. Et d'un...

Le second se fit longtemps attendre. Dans la plaine, tout en bas, les herbes ondoyaient au vent chaud de juin mais Sœur Anne ne voyait rien venir. Sœur Anne, en l'occurrence, était l'épouse de Godefroy, complice malgré elle de cet ultime guet-apens de la journée.

Courageusement, Godefroy, la laissa seule un moment et poussé par ce sadisme que peuvent seuls connaître ceux qui sont promis à d'égales souffrances, il s'en alla dans la fameuse rampe où il s'embusqua, caméra en éveil, à l'endroit qu'il savait être (et pour cause) le plus pentu.

Cette fois, le gibier se présenta sous l'aspect d'un sexagénaire qui passa lentement, silencieux et digne dans la souffrance, dédaigneux sous l'œil froid de l'objectif qui guettait inexorablement la perte de vitesse et l'atterrissage sans gloire.

Mais le vétéran endurci vint à bout de sa tâche et Godefroy, un peu déçu, cessa de mitrailler sa victime. Il devait se rattraper amplement avec sa seconde cible, "un tout jeune cyclo, et qui n'avait rien vu", Celui-ci vit mourir son chétif élan, contre un bourrelet de goudron et il poursuivit à pied son calvaire, la mine basse, les yeux mi-clos et la bouche ouverte, appuyant son torse sur le vélo qui lui servait de canne...

Et puis, comme à l'heure grise où les lions vont boire, surgirent les grands fauves des clubs pyrénéens, garçons tenaces et débordants de vigueur qui enlevaient la rampe dans un élan sauvage et désespéré. Après ceux-là, la route redevint déserte et Godefroy se rendit compte avec tristesse que la moitié à peine du troupeau était passée.

Il n'eut pas le courage d'attendre là les bêtes blessées et il remonta vers le lieu du contrôle pour y recueillir les agonisants. Chemin faisant, il était dépassé par de nouveaux rescapés ; certains poursuivaient sans mot dire, le cerveau encore embrumé par le violent effort consenti ; d'autres affectaient de plaisanter, mais leur bouche pâteuse et leur faciès ruisselant trahissaient leur désarroi. Au contrôle, le tampon entraînait en danse par intervalles irréguliers. Mais, peu à peu, les passages s'espacèrent, se rarifièrent, cessèrent.

À dix-huit heures, Godefroy ferma d'un geste sec, la boîte du tampon encreur, attendit encore quelques minutes par acquit de conscience. Mais il n'y avait pas à tergiverser... le règlement portait que le contrôle fermait à 18 h, il était dix-huit heures dix...

Évidemment, tous n'étaient pas passés. Une bonne dizaine de randonneurs manquait à l'appel... Où devaient-ils être, ces malheureux, ces laissés pour compte, ces victimes d'un périple trop épicé ? Dans

quel fossé, au fond de quelle arrière salle de café agonisaient-ils ? Sous quels ombrages tentateurs prolongeaient-ils une sieste fatale ?

Godefroy ne le sut jamais, car il avait appris à se montrer discret sur les raisons de certaines arrivées tardives. À dix-huit heures trente, manquaient encore à l'appel, un président fédéral, l'épouse dudit président, un président de Ligue, la fille d'un président de club, un jeune homme des Landes et un ancêtre septuagénaire au destin peut-être tragique.

Heureusement, bien avant que le crépuscule bleu ne tombât sur le Comminges, les brebis égarées regagnèrent une-à-une, ou deux par deux, le troupeau.

Le dernier, l'authentique, le calme, l'indifférent, l'imperturbable, le philosophe, le glorieux dernier fut le septuagénaire. Il descendit lentement de machine, par la pédale, fit un lent tour d'horizon, constata que les lieux étaient désertés et, en conclusion de cette mémorable journée, il se moucha longuement dans un grand mouchoir blanc. La "Xème Randonnée du Comminges" avait vécu !

Les individuels

Notre Fédération Française de Cyclotourisme est une Fédération de clubs, ou, si l'on préfère, de sociétés, c'est par ces communautés qu'elle existe, c'est donc avant tout pour elles qu'elle doit fonctionner. Ceci est l'évidence même et il me souvient, à ce sujet, de la remarque fielleuse d'un participant à la Semaine Fédérale de Gourdan-Polignan ; ce dernier, sur le coup peut-être de l'indigestion de cailloux du col de Balès, avait émis, d'un ton lourd de ressentiments, des doutes sur la raison d'être de la F.F.C.T. J'avais choisi de l'approuver, lui démontrant aisément que sans Fédération il n'y aurait pas eu de Semaine Fédérale, sans Semaine Fédérale pas de col de Balès et, partant, pas de cailloux... Car il ne faut point jeter la pierre à ceux qui doutent, même si leurs propos ne sont pas toujours pavés des meilleures intentions.

Cependant, s'il est admis que les clubs forment l'ossature de notre mouvement, nous savons qu'il existe chez nous des milliers de cyclo-touristes dits "individuels" et qui, de ce fait, sont soumis à un régime un peu spécial, au moins pour ce qui est des cotisations. On peut justifier cette différence en considérant que ces adhérents, n'appartenant à aucune société, n'ont pas à cotiser à l'échelon local et peuvent, ou plutôt doivent "racheter" cette économie par un réajustement au niveau fédéral. Encore que discutable, ce point de vue peut se soutenir mais cet aspect financier n'est point ici mon propos.

Je voudrais plutôt me faire l'avocat de ces individuels au plan strictement moral, car il arrive parfois qu'ils soient considérés comme des marginaux, des originaux égoïstes un peu prétentieux. Je ne suis pas d'accord et voici pourquoi : D'abord il existe des individuels géographiquement isolés, trop éloignés de sociétés structurées, ils ne pourraient s'y intégrer que pour figurer sur des listes et "faire nombre", raison peu convaincante à mon sens. Ensuite, il se peut que le club local existant ne convienne pas à tous, soit pour des raisons personnelles où les querelles de clocher ne sont pas toujours étrangères, soit parce que ce club ne correspond pas, par ses activités dominantes, à la mentalité de ces isolés. Je ne cache pas que je connais des sociétés où je ne me sentirais pas à mon aise et dont je préférerais me tenir à l'écart plutôt que d'y semer la zizanie par des réactions discordantes...

Enfin, et peut-être surtout, le cyclotourisme est divers et s'il est souvent agréable de cycler en groupe, entre amis ou, du moins, entre camarades, on peut aussi désirer pédaler en paix, en petit comité ou même seul. "Choisissez bien vos compagnons de route", préconisait Vélocio qui n'hésitait pas à conseiller d'aller plutôt solitaire que mal accompagné. Et puis, ne nous fions pas aux apparences : je ne me suis jamais senti aussi seul que lors d'un certain B.R.A. où "nous" étions plus de 4000 sur les pentes de la Croix-de-Fer et du Galibier. Dans cet apparent et monstrueux triomphe de la randonnée collective, aux plus chaudes heures du Télégraphe et de Plan Lachat, c'étaient 4000 isolés, qui pédalaient bel et bien (ou laid et mal), chacun pour soi, dans le plus rigoureux, le plus ombrageux, mais le plus naturel des individualismes.

Un mauvais quart d'heure

Godefroy sortit de Tarbes par le quartier de Séméac et se retrouva rapidement en pleine nature, dans la première d'une série de côtes qui le séparaient du plateau de Lannemezan.

À l'Ouest, il y avait du nouveau. Parti le matin sous un ciel au bleu innocent, il avait observé d'un œil trop averti pour s'illusionner les cumulus monter au-dessus des Pyrénées béarnaises, prospérer et se boursoufler du côté de l'Aubisque, du Pic de Ger et des Gabizos pour déborder dès midi sur le piémont, vers Pau et Soumoulou. Du haut de Sarrouilles, Godefroy se retourna encore : le mal avait brusquement empiré pendant les quelques minutes passées à monter la côte dans un sous-bois. À l'horizon maintenant dégagé, il vit que le plateau de Ger, à une dizaine de kilomètres à peine à vol d'oiseau, était déjà pris. Une barre noire zébrée d'éclairs venait sur Tarbes encore éclairée de quelques héroïques rayons de soleil ; et cet éclairage de sursis, tantôt glauque et tantôt blafard, mettait sur les toits de la ville comme une teinte de fin du monde.

D'abord estompés par la distance, les coups de tonnerre s'amplifiaient. "Je suis bon..." soliloqua Godefroy ; et d'une main résignée, il passa le grand braquet pour profiter d'une descente encore sèche. Or, comme il arrive parfois avant les catastrophes, il y eut un répit. Tourbillons, effets thermiques, caprices de la nature ? L'orage dévia, parut s'en aller vers le Nord ; en tout cas, Godefroy était encore au sec pour monter la côte suivante, et aussi pour la descendre, et même pour monter la troisième.

Au sommet de cette dernière, cependant, quelques gouttes vinrent s'écraser sur le transparent de son sac de guidon et, dans la descente, il dut ôter ses lunettes éclaboussées de pluie. Mais la route était à peine humide, juste assez pour laisser monter des vapeurs légères, comme ces trucages de cinéma dans les films de fantômes écossais.

Et ce fut tout. Au bas de la descente, Godefroy vira plein sud pour remonter les faux plats menant au pied même du plateau de Lannemezan, en direction de Lutilhous. Il venait juste de dépasser un groupe de trois ou quatre fermes et se trouvait sur une zone dégagée, entre une grande prairie à sa gauche et un champ de blé à droite, lorsque revint la pluie. Une vraie pluie cette fois. Godefroy qui se croyait déjà tiré d'affaire grommela et s'arrêta pour "capeler". Fichu temps, pensait-il en ajustant les brides du poncho sous les cocottes de freins. Un beau poncho, presque neuf, d'un rouge agressif, tiède encore de l'abri douillet où il était resté roulé depuis plusieurs semaines. À cet instant, du reste, la contrariété de Godefroy se limitait à la perspective toujours maussade d'un retour humide à la maison et, plus encore, de l'obligation où il allait se trouver de "briquer" sa monture le lendemain, séance obligatoire mais dénuée de poésie...

Ce fut alors qu'un choc violent sur le crâne lui arracha un "ouille !" instinctif et ancestral, en même temps que sa main droite, emprisonnée sous le poncho, se dégageait convulsivement pour se porter vers le point douloureux. "Ouille!"... un second choc, plus violent encore, en plein au milieu du front, lui fit fermer un instant les yeux. Un très court instant. Mais quand il les rouvrit, l'horizon avait disparu. Plus de route devant ; plus de pré à gauche, ni de blé à droite. Une masse compacte de grêlons s'abattait alentour, et sur la route, et sur lui. Surtout sur lui. Aveuglé, criblé, cinglé, tabassé, meurtri, il fut stoppé net. Vidant les étriers, affolé, éperdu, grimaçant sous les coups, il se blottit contre un talus et ramena le vélo contre lui en un geste instinctif de vaine protection. Mais si vaine, si illusoire que les coups violents sur son crâne le contraignirent à croiser ses mains sur la tête comme on le voit faire dans les films méchants. En vain, plus gros encore et plus agressifs, les grêlons rebondissaient sur lui et sur le vélo en un curieux vacarme de fin du monde. Un coup cinglant sur l'oreille gauche lui arracha un gémissement. Alors, il souleva un peu plus son vélo et fourra vaille que vaille son crâne sous le porte-sac, la joue collée contre le pneu avant.

Le long du talus, des eaux brunâtres ruisselaient en cascates et la chaussée disparaissait sous une couche déjà épaisse de grêlons.

Conscient d'abord d'une situation simplement burlesque, Godefroy sentit poindre une certaine inquiétude ; puis, après quelques minutes, une inquiétude certaine. La tête maintenant épargnée par le

rempart relatif du sac de guidon, c'était son dos qui s'offrait aux coups. Pour être moins dangereux, ils n'en étaient pas moins douloureux ; recroquevillé comme dans le sac de Scapin sous cette bastonnade tombée du ciel, Godefroy guettait vainement la moindre accalmie. En ces instants, des torrents d'eau, des cataractes l'eussent ravi. Tout sauf cette grêle lancinante, ces coups meurtrissant son échine et ses épaules à travers l'illusoire épaisseur du poncho.

Un grêlon plus gros et plus méchant venait de lui arracher un troisième "ouille" en trémolo lorsqu'une masse sombre vint boucher son horizon immédiat, précédée d'une lueur jaunâtre. Une voiture roulant au pas, des visages effarés derrière les vitres, des yeux agrandis qui fixent cette épave biscornue au creux du talus...

"Montez vite!". La voix est indistincte dans le fracas de l'orage. Godefroy a-t-il bien entendu ? Il ne se pose pas de question. Rejetant le vélo au bord du fossé, il bondit et se jette littéralement dans le véhicule salvateur, tête la première, pour se retrouver répandu à la diable sur les autres passagers, sorte de hareng gluant jeté sur le pont d'un chalutier.

Il se redressa pourtant, l'œil écarquillé, pour présenter visage humain à l'assistance ; une assistance fournie de cultivateurs surpris dans leurs travaux et regagnant leur ferme, au jugé, dans le fracas amplifié de la grêle tambourinant sur les tôles.

"Sans votre machin rouge, on ne vous voyait même pas, vous avez eu de la chance ! Et vous alliez loin comme ça ?"

Non, Godefroy n'allait pas loin...

"Et vous venez de loin ?... "

Alors, rejetant sa capuche pour dégager sa tête ruisselante et meurtrie, Godefroy répondit sans réfléchir: "ça oui, pour venir de loin, je reviens de loin !...". Quelques minutes plus tard, essoré, réchauffé, bichonné, alimenté, assis devant un âtre comme il en existe encore au pied des Pyrénées, Godefroy émergea et s'aperçut seulement alors qu'il avait abandonné sa monture sur le bord du chemin sans l'ombre d'une hésitation.

À ce signe, il comprit qu'il venait de lui arriver quelque chose de très exceptionnel. Et il eut beau, l'orage calmé, récupérer sans problème son vélo simplement cabossé par places sur l'arrondi des garde-boue, il ne s'expliqua jamais tout à fait comment les choses avaient pu en venir là. Au point qu'il n'est jamais repassé depuis sur la route de Lutilhous. Par remords peut-être ou par superstition. Mais certainement pas par hasard !

L'escalade

Voici plus de dix ans, se présenta un beau matin chez les Cyclos Randonneurs Commingeois un aimable quidam, représentant de machines à laver à ses heures perdues. Comme le président des C.R.C. se réjouissait déjà à l'idée d'avoir une nouvelle recrue (elles étaient rares à l'époque), ce monsieur le détrompa vivement et tout en l'assurant de ses bons sentiments à l'égard de la bicyclette qu'il avait beaucoup pratiquée dans sa jeunesse, il exposa sans plus tarder l'objet de sa visite. Il ne désirait point vendre aux C.R.C. de machines à laver. Tout au contraire, il venait proposer aux membres du club de magnifiques cadeaux sous forme de chatoyants survêtements propres, assurait-il, à faire loucher d'envie tous les sportifs de la région. C'était magnifique. Tel le loup de la fable, le président du club se délectait déjà et "se forgeait une félicité" qui n'était pas loin de le faire pleurer de tendresse, pour paraphraser La Fontaine. Prompt à s'extasier et à s'attendrir sur la bonté des humains mais point trop naïf malgré tout, le président s'enquit alors des raisons et des modalités pratiques de telles largesses. "Eh bien, dit le représentant, c'est tout simple ; c'est la maison qui offre ces survêtements ; ils sont très beaux, savez-vous... Et quel effet ! Rouges, avec la marque de la firme en grosses lettres blanches dans le dos et sur la poitrine ; avec ça, vous ressemblerez à des professionnels..."

Le président toussa, avala sa salive, regarda le secrétaire des C.R.C. qui, passant justement par là sur sa

bicyclette, s'était arrêté en cours de conversation ; après quoi, sans autre forme de procès, tous deux éclatèrent de rire. Le représentant demeura interloqué quelques secondes puis, comme il n'était point sot, il rougit violemment, formula quelques vagues propos étonnés et, la mine navrée, prit brusquement congé, songeant probablement qu'il s'était trompé de porte (ce qui était évident) et qu'il serait sans doute mieux accueilli ailleurs (ce qui était probable...).

Ainsi se solda par un complet fiasco cette opération de haut commerce qui, si elle avait abouti, aurait épargné aux randonneurs commingeois l'achat de leurs survêtements tout en leur offrant ces tenues uniformes qui donnent à un club l'air sérieux et structuré que l'on sait. Ce fut la première occasion perdue des C.R.C. mais point la dernière ; il y en eut plus tard bien d'autres, notamment lors d'une certaine Semaine fédérale en Comminges qui, par la faute de ses organisateurs, sentait davantage la bouse de vache que les calicots.

Heureusement pour les représentants de machines à laver, y comprises celles à laver les cerveaux, l'accueil n'est pas partout le même et, loin de les éconduire dans un éclat de rire, on leur fait ça et là de plus en plus de ronds de jambes ; on prend des contacts, on discute âprement, on marchande, on ergote, on signe des contrats... Sommes-nous chez des cyclistes professionnels ? Chez des footballeurs ? Chez des navigateurs à voile ? Non point. Nous sommes chez des cyclotouristes, des gens comme vous et moi qui font du vélo pour leur plaisir, qui aiment à se retrouver entre pédaleurs de même goût sur des itinéraires choisis pour eux et par eux. Ça n'est pas plus compliqué que cela ; ou plutôt, ça n'était pas compliqué. Il paraît que cela le deviendrait. Les "dirigeants" de certains clubs crient misère, s'arrachent les cheveux comme de véritables organisateurs de spectacles en plein air.

Pas de sous, pas de cyclotourisme. Il faut des sous pour qu'un club "tourne" (sic) ; il faut des sous pour les jeunes, des sous pour les moins jeunes, des sous pour les coupes, des sous pour les vins d'honneur. Qu'importent les moyens quand le but est si noble ! La publicité ? Pourquoi pas ? Il faut être de son temps. Tout s'achète et tout se vend. Je vais monter le Tourmalet mais, pour m'y retrouver je permettrai que l'on cite dans un compte rendu de presse la marque de mes pneus, celle de mon sac de guidon, de mes souliers et de mes lunettes.

La maison Kadok m'offrira une pellicule si j'arbore son nom sur ma casquette et j'aurai l'an prochain un vélo neuf si je vante dans un prochain article les mérites de mon engin. J'exagère ? Si peu, si peu... Du reste, lors de la prochaine Randonnée du Comminges, qui sera la 22^{ème} du nom, le président des C.R.C. est décidé à couvrir ses frais en faisant porter à tous des casquettes offertes par le journal régional qui enverra aussi un camion avec un haut parleur qui braillera entre deux tangos que les coureurs vont bientôt passer. Les eaux thermales de Frontignan des Antiches (1) tendront une banderole au sommet du col de Balès (vous connaissez ?) et offriront en échange leurs canettes à moitié prix. La salle de permanence à l'arrivée sera décorée aux couleurs de la maison Martano, l'apéritif du sportif qui rincera gratis les gosiers desséchés, tandis que les retardataires rejoindront le but grâce au fléchage flamboyant offert par les fromageries du Cagire.

Et tout le monde sera content ; tout le monde sauf le président et le secrétaire des Cyclos Randonneurs Commingeois qui seront mis, le soir même, en demeure de démissionner par leurs troupes qui les pourchasseront à coups de quolibets jusqu'au plus profond des forêts de la haute Barousse.

Car, Dieu merci, tous les cyclotouristes ne sont pas encore à vendre et, à l'escalade du mercantilisme et de la mascarade, beaucoup préfèrent encore les escalades de cols, même s'ils en font les frais.

P. ROQUES

Conseiller d'administration de la F.F.C.T.

(1) Antichan des Frontignes (NDLR).

Je suis votre Valais

Le delta, Avignon, Valence, Lyon ! c'est bon, jusqu'ici, c'est bon... Attention au piège de la Saône qui continue droit vers le haut de la copie. Mais non, ça va toujours : le crayon juvénile a bien crocheté à droite et dessiné le V des cluses jurassiennes. Et voici le Léman ! Il est réussi le Léman ; il a du style, à mi-chemin entre le béret d'un berger de la Haute Soule et le bonnet détrempé d'un Ecossais en goguette. Mais ici, tout s'achève, ou plutôt tout commence : pour cet élève du Piémont pyrénéen, le Rhône naît à Genève, de ce grand réservoir en croissant de lune si joliment dessiné pourtant... "Et le Valais ?", annote rageusement Godefroy de son crayon à bille qui voit rouge.

Le Valais ! La grogne du prof s'estompe déjà, diluée dans les rêveries du cyclo à fleur de peau. Plus de copie, plus de crayon rouge. Il est déjà loin, Godefroy, là-bas loin, du côté de Brig, au pied des pentes qui mènent au Simplon, au Nufenen, à la Furka, au Grimsel. Comme il était beau ce Haut-Valais parcouru par le jeune Rhône, ce val de Conches aux clochers blancs aigus comme paratonnerres, ce pays de "Goms" où court de village en village l'étonnant chemin de fer du "Furka-Oberalp" avec ses locos à crémaillère et ses convois rouge vif qui franchissent à ciel ouvert l'Oberalp, à plus de 2000 mètres, avec ses wagons à soufflets et ses voitures restaurant... Un monde ! Il est vrai que les souvenirs sont frais encore. Juillet 85. À Brig, sur la place de la grande gare où ils ont débarqué en provenance de Vienne, à l'issue d'un mémorable voyage à vélo à travers la Suisse et L'Autriche, les commingeois se séparent, laissant en arrière-garde Godefroy et son épouse un peu esseulés. Évanouies, pour un temps, les silhouettes familières des amis, la pédalée puissante de Fifi, le coup de pédale aérien d'André, la blanche chevelure de Jo le Tarbais ; lointaines déjà les images de la Silvretta, les meules de foin du Vorarlberg, les rues piétonnes d'Innsbruck ; enfuies, les eaux bondissantes de la Salza dans les gorges de Styrie, aux approches de Mariazell. Souvenirs aussi, le grand poncho jaune canari de Robert, l'inaltérable moral de Georges de Caraman, la selle volage de Bertrand et les tonifiants accès de bonne humeur de Paul l'Aurignacien. Ils sont partis... Restent les Alpes valaisannes. Il faut les voir de plus près. Alors, pour Micheline et Godefroy commence un second voyage, une manière de grande fleur dont les pétales inégaux sont autant de périples quotidiens à partir de Brig.

C'est d'abord la brève escapade pentue qui mène aux chalets de Belalp par le village de Blatten - 35 km aller et retour, dont la moitié sur 28 x 25 et le reste en roue-libre... Et, dès le lendemain, en route pour le Nufenen, Ce col de haute volée commence à la sortie du village d'Ulrichen et mène par des rampes quasi continues de 8 à 12 % à l'ensellement qui s'ouvre à 2478 m. De l'autre côté, c'est Airolo et le versant sud du Gothard par le Val Trémola ; un déjà vieux souvenir pour Godefroy et son épouse. Pour l'heure, ils rentreront à Brig par le Haut-Valais. Vent de face, bien sûr, comme il sied dans les grandes vallées, quand il fait beau et que la journée s'avance. Les villages sont fleuris, propres ; ils fleurissent bon le foin que des norias de petits tracteurs attelés à de mini-remorques emmènent vers les hauts greniers faits de grandes boiseries brunâtres de vieillesse. Les étés sont brefs par ici et les paysans de Reckingen, ceux de Rizingen et ceux de Fisch aussi savent le prix du soleil de juillet.

Lovant ses anneaux rouges à travers les mélèzes, une rame du Furka-Oberalp en provenance de Disentis, dans les Grisons, franchit sur secteur à crémaillère la dernière rampe de son prestigieux parcours. Dans un quart d'heure, elle sera à brig, juste avant les cyclos recuits de soleil.

Repartiront-ils demain ? Ils repartiront. Pour la vallée de Saas-Fee, cette fois, une longue vallée perpendiculaire à la rive gauche du Rhône et qui grimpe, grimpe encore jusqu'au barrage et au lac de Mattmark.

Au terminus de la route, proches à les toucher, les séracs d'un glacier descendu de l'Allalinhom soufflent le froid et sèchent la sueur sur les fronts ; car il a fallu transpirer sans retenue pour atteindre à ce bout du monde suisse. Mais, ce jour-là, Godefroy est doublement heureux ; heureux d'être là, bien sûr, avec sa Micheline piquée comme une fleur dans son anorak rouge sur le décor gris et verdâtre du glacier ; heureux aussi parce que l'heure d'avant il a "piégé" sur la pellicule une vieille paysanne de Saas Gründ râissant le foin près d'une église blanche au clocher à bulbe, un fichu sur la tête et un grand

tablier de l'ancien temps tombant jusqu'aux pieds. Un trésor de guerre, conquis de haute lutte au prix de ruses de Sioux.

Il faut en effet, pour réussir ce genre de clichés, réunir une telle somme de conditions que leur obtention tient un peu de la gageure. Un appareil d'abord, et une pellicule dedans ; la lumière ensuite, ni trop "plate" ni en contre-jour difficile à compenser. Le décor également, sans édifice trop neuf, sans fils ni poteaux, privilège si difficile à obtenir chez nous, mais courant en Suisse : à croire que ces gens ignorent l'électricité, alors qu'en France, au moins, "ça se voit".

Reste enfin l'essentiel, la paysanne. Jeune, elle sera sans doute jolie, mais probablement sans fichu ni long tablier. Entre deux âges, un peu fanée peut-être, elle risque de porter le fichu, mais toujours sans long tablier. Non, il la faut d'un âge historique, fidèle à son passé. Mais que l'on ne s'y trompe pas ; elles ont l'œil vif, les mémés de Saas Gründ, et celle de Godefroy notamment. Il a fallu ruser, s'arrêter assez loin, photographier ça et là des bricoles, un bouquet de géraniums, une fontaine sculptée, Micheline en train de boire et d'autres petits riens sans grand intérêt. Et puis, d'un coup, sans une hésitation, clic, clac et clic, et reclac. C'est fait, C'est gagné. La photo, c'est aussi cela...

Au terrain de camping de Brig, il a fait chaud ce soir-là un peu plus tard qu'à l'ordinaire et sur les hauteurs de Belalp, au delà des hautes crêtes qui séparent le Valais de l'Oberland, quelques éclairs ont fêté le 14 juillet, comme en France. Fera-t-il encore beau le lendemain ?

Le lendemain, il a fait beau, et chaud aussi ; chaud pour négocier les lacets qui mènent de Sierre à l'opulente station de Crans Montana ; chaud pour y gagner à la sueur de son front un pique-nique de midi acquis de justesse avant la fermeture rigoureusement fatidique des magasins à la douzième heure, le tout au prix d'un double sprint échevelé ; à toi l'épicerie de droite, à moi la boulangerie de gauche. Il était moins une !

Cet après-midi là fut consacrée à la longue exploration du Val d'Anniviers. Dégringoler des hauteurs de Crans, traverser le Rhône pour remettre "tout-à-gauche" (1) dans les vignobles étagés sur les premières pentes d'en face, défiler à un petit huit à l'heure devant des chalets où somnolent sous des parasols des beautés helvètes, voir s'éloigner inexorablement de virage en virage le petit vélo bleu de Micheline, sentir la sueur s'accumuler derrière le fragile barrage des sourcils puis déborder en filets piquants au creux des orbites, c'est cela une vie de cyclo. Et bien d'autres choses encore, comme cette zone de goudron frais fleurant bon les terminaux du Golfe Persique, ou les saluts ironiques de touristes passant juste sur votre tête dans une benne de téléphérique... car il y a des téléphériques partout en Suisse, des gros comme des autobus, des moyens pour deux ou trois familles plus le chien et les amis, de tout petits enfin, pendus comme bibelots entre l'azur et les sapins. Vercorin marque ce jour-là le terme des fortes pentes et l'entrée même du Val d'Anniviers, longue série de villages en balcon, tel ce Pinsec de consonnance misérable mais d'aspect cossu, ou Grimentz, et puis Vissoie, et enfin Sierre au terme d'une plongée en roue libre vers le Rhône retrouvé.

Fera-t-il beau demain ? Il fera beau !

Et c'est tant mieux, car le lendemain est la veille du départ pour les Pyrénées natales. C'est aussi le jour du Sanetsch. Le Sanetsch ? Un col dur, un vrai col dur, rude, sauvage, mal peigné, un peu voyou, genre petit Suisse qui aurait mal tourné avec sa chaussée rugueuse, ses ravines instables, ses chalets d'alpage négligés avec juste assez d'orties pour faire vraiment nature. Et avec cela des rampes très soutenues dès le départ civilisé dans les cépages de Sion, des changements de versants inattendus, des petits tunnels pas méchants et, peu avant le sommet, un long boyau très noir, très gluant, très méchant celui-là, que Micheline franchit toute seule, comme une grande, sans attendre son mari attardé on ne sait trop où à cadrer on ne sait quoi sans souci des dangers courus par l'avant-garde. Là-haut, à 2243 mètres, un petit lac frissonne et l'on entend, tout près, les clarines d'un troupeau. On se croirait en Suisse ! De l'autre côté, la route s'en va vers un proche cul de sac au-delà duquel l'aventure devient cyclo-muletère. Pour Micheline et Godefroy, le chemin bourgeois s'en revient vers Sion. Il faudra forcément repasser par le long boyau tout noir, tout gluant. Après, ce sera la pleine lumière retrouvée dans un scillement de paupières. Tout en bas, scintille le ruban du Rhône.

Et c'est fini pour cette fois. Le crayon rouge de Godefroy a repris contact avec la réalité quadrillée de la copie, la main encore distraite a complété la carte de l'élève : un petit trait en amont du Léman, droit au

Sud, jusqu'à Martigny ; et puis une ligne plus longue, ténue, mourant au bord droit de la feuille, là-bas, quelque part au-dessus de Gletch, sous les séracs du glacier du Rhône frôlant à les toucher les derniers lacets de la Furka.

Reste à mettre la note. Godefroy va-t-il se venger lâchement de l'ignorance du pauvre garçon ou de la gamine oublieuse ? Ignorer le Valais... Est-ce permis ? Mais le connaissait-il, lui, Godefroy, le Valais, à l'âge où son vélo n'avait qu'un seul pignon et un guidon plat ?

Alors, c'est dit ; en souvenir de Brig, du Nufenen, de la paysanne de Saas Gründ et du tunnel de Sanetsch, en souvenir de sa jeunesse aussi, Godefroy a mis la moyenne, et un peu plus ; 12 ; comme la dernière rampe du Nufenen, justement.

(1) 28 x 25

C'était pour rire

Rouler en montagne est un exercice bien particulier pour le cyclotouriste : craintes, joies, solitude, exaltation, repli sur soi. .. Tout au long d'une randonnée des cols pyrénéens qu'il s'est offerte un jour d'optimisme, Pierre Roques nous confie ses doutes et ses petits bonheurs. Récit exemplaire d'une randonnée en montagne.

Ca m'est venu comme cela, tout d'un coup, sans raison précise, sans justification rationnelle, par une soirée du début août bourgeoisement vécue à la maison, entre la lecture du dernier Cyclotourisme et l'examen désabusé d'un insipide programme télévisé de "rediffusions".

Oui, ça m'est venu comme cela : "Micheline, dès que la météo est favorable, je fais la RCP..."

Micheline ne s'émeut pas. Avec moi, depuis longtemps, elle ne s'affole plus de rien. Simplement, elle me rappelle que la RCP, c'était l'an dernier, et donc que c'est l'année prochaine (!). Mais la remarque, d'une imparable justesse, me laisse impavide et je répète, avec cette intonation têtue de celui qui n'est pas très sûr de lui :

"Je fais la RCP, ma RCP à moi, pour moi tout seul. C'est simple : je laisse la voiture à Luchon, tu vas la récupérer dans la journée, je couche le soir à Louvie-Juzon et je rentre le lendemain à la maison".

Et cela s'est passé ainsi. Le mardi matin 12 août 1997, j'ai pris le départ de la RCP, à 4 heures précises, devant la gare de Luchon, sans carte de route, sans déclaration préfectorale, sans présentation de licence. Mais avec vérification de l'éclairage : un feu rouge clignotant fixé au sac de selle et, à l'avant, une loupiote installée pour le principe, davantage pour être vu que pour voir : ce bon vieux Peyresourde modernisé, recalibré, rectifié, souligné de bandes blanches et négocié presque partout aux alentours de 8 km/h, n'exige pas de grandes illuminations, avais-je estimé.

Voire ! Dès la sortie de Luchon endormie, passé l'ultime réverbère, je suis tout surpris de redécouvrir combien il fait noir quand il fait nuit. Des étoiles, certes, il y en a, mais que l'étroite vallée de l'One me paraît soudain obscure ! Oui, bien sûr, je sais où je suis, je sens les pentes, les ruptures de pourcentages et les reprises. Je sais que j'approche du carrefour de Trébons, je sais qu'au passage sur le pont qui enjambe la Neste d'Oueil je peux remettre un peu de braquet, juste un peu, et pas bien longtemps, avant de rétrograder dans le premier lacet de La Colonne. Je sais que je vais garder "tout-à-gauche" un bon kilomètre maintenant, jusqu'aux premiers lampadaires qui annoncent l'entrée de Saint-Aventin. Je sais. Je sais. Mais, comme dans la chanson, ou plutôt le monologue de Jean Gabin, je sais aussi que je ne sais rien, que tout est toujours nouveau, et que je dois m'en réjouir car il est bon de se sentir à nouveau débutant, point désarmé certes, car l'expérience est bien là, mais vaguement inquiet tout de même, dubitatif en tout cas.

"La RCP d'une traite, comme au bon vieux temps, comme quand tu avais vingt ans, et trente, et quarante, et même cinquante, d'accord mon bonhomme. Mais tu ne grimpes plus comme autrefois, et de loin ! tu n'as pas, comme Henri Bosc, la qualité des vins de renom et des fromages rouergats qui se

bonifient avec l'âge. Tiens ! la preuve : tu traverses maintenant Garin et voici que sonnent cinq heures. Une heure pour monter de Luchon à Garin, c'est correct, mais ce n'est pas la gloire. Évidemment, sur 26 x 26, il n'y a pas de miracle. Sans parler de ta folie juvénile de 1952 où tu étais allé à Pau avec 44 x 24 tout à gauche, tu es loin des RCP sur 32 x 21 à 60 tours/minute garantis et le sourire aux lèvres. Cinq heures, et tu n'es qu'à Garin..."

Soliloquant de la sorte, j'aborde la rampe de la Moraine de Garin et, sous le pâle faisceau zigzaguant de ma loupiote, je distingue les panneaux du carrefour de Gouaux de Larboust. Je les dépasse. Je les oublie dans les profondeurs noires du passé immédiat. Et je fixe déjà mon regard de noctambule sur le petit paquet de lumières de Portet de Luchon, quelque part à ma droite, sur l'autre versant. Oui, je sais toujours où je suis, très exactement, trop exactement même. D'accord, je n'ai pas encore passé la bergerie qui annonce, à droite de la route, l'approche des derniers lacets : d'accord, j'ai sommeil, car je me suis levé à deux heures ; d'accord, l'obscurité persistante me pèse déjà et je me surprends à escompter, dès le premier lacet, quand la chaussée pointe vers l'est, que les premières lueurs de l'aube découperont déjà les crêtes frontières au dessus d'Artigue.

Eh bien oui, l'aube est exacte au rendez-vous, pas assez cependant pour révéler les reliefs du Val d'Aran. Ce sera, peut-être, pour le lacet suivant. Et c'est pour le lacet suivant. Face à l'est à nouveau, je distingue le Bacanère, et, par-delà la frontière, les crêtes qui dominent Bossost. Et puis, à nouveau, je tourne le dos à cette promesse de jour, mais il ne fait plus assez nuit pour m'empêcher de bien distinguer l'échancrure de Peyresourde, col parmi les vrais cols, exemple géographiquement, scolairement, étymologiquement parfait de ce que l'on peut appeler un col. Journalistes du Tour de France, à vos révisions... Mais non, en ce tout petit matin du 12 août, il n'y a pas de journalistes au Peyresourde. À ma gauche, un camping-car allemand abrite des sommeils de Saxe ou de Thuringe. Je les jalouse un peu. Là haut, je frissonne. Quand Micheline, hier soir, a supervisé mon bagage de mari fugueur à la petite semaine, ajoutant au passage une savonnette et un gant dans ma trousse de toilette, elle a bien vu que j'avais pensé à un cuissard long, à un blouson, à l'anorak, et aussi au poncho. Et c'est vrai que des étoiles sur le Peyresourde en fin de nuit n'excluent pas l'orage sur l'Aubisque en soirée. L'Aubisque ! Il est encore loin, pour toi, l'Aubisque, mon bonhomme. En attendant, couvre-toi. Et je me couvre.

Et j'aborde la descente. Au ralenti tout de même : parce que l'aube n'en finit pas de révéler ces petits détails de la chaussée qui font parfois les grandes chutes. Très vite, à ma gauche, apparaissent très bas les lumières des villages du Louron. Vues d'ici, et à cette heure, Loudenvielle, Génos, Avajan ont des allures de grandes cités avec leurs zones lumineuses encadrées dans le hublot d'un Airbus. Curieuses, surprenantes illusions d'optique... Je descends encore un peu au radar, négocie le lacet à gauche après le carrefour de Mont dont le clocher roman, éclairé

“à giorno”, balise le versant de la Soulane (l'Adret chez les alpins...). À l'aplomb d'Adervielle, il fait à peu près clair. Ma loupiote avant est devenue inopérante. C'est bon signe. Le premier acte s'achève. Je pédale à nouveau sur les faux-plats qui annoncent Bordères. À ma droite, entre la route et les eaux bondissantes de la Neste-du-Louron, surgit d'un hallier une jeune biche qui, m'apercevant, traverse à grands bonds une prairie voilée d'une légère brume avant de disparaître sous les couverts. Et voici Arreau. J'ai presque froid malgré la vêtue et le pédalage intermittent du Louron. Sous la halle, je grignote des biscuits entre deux bâillements. De l'autre côté de la place, une boulangerie-pâtisserie s'ouvre à la clientèle. Je ne suis pas tenté. Je n'ai pas faim. Ce n'est pas bon signe. Allez, on verra bien. Dans l'Aspin, il fera grand jour.

Le premier soleil est venu dessiner mon ombre à mi-col, au dessus de la borne six. J'ai dénudé mes jambes et la rampe surnoise et sévère qui mène vers la borne trois me fait transpirer enfin. Il le faut. Je ne suis bien, en montagne, que si je transpire. Et voici déjà des voitures. C'est pas vrai ! Si tôt ! Dans le Peyresourde, j'ai compté au total deux véhicules. Et deux chats-huants, l'un dans la forêt de Superbagnères, l'autre au dessus de Garin. Avec la biche de Bordères, ce n'était pas la foule. Ici, tout change déjà. Et voici les premiers Parisiens. Incontournables ! Et des Allemands, et des Italiens

aussi, car Lourdes n'est pas loin. Ça promet pour le Tourmalet. Tiens, le premier cycliste... Je l'avais aperçu depuis un moment, quelques virages au-dessous de moi. Il a dû me voir aussi et forcer la vapeur pour me rejoindre et me dépasser. Ce qu'il a fait sans grand mal. Et sans un mot ! Mais ça, désormais, c'est la règle du jeu...

Au sommet d'Aspin, deux randonneurs espagnols aux bagages volumineux mais bien arrimés sur des VTT aménagés pour le voyage, s'apprêtent à se tirer mutuellement le portrait sur fond de pic du Midi. Je leur propose mes services. Un peu hésitant, mais tout de même tenté, l'un d'eux me confie l'appareil. Je comprends sa prudence. Il s'agit d'un Reflex plutôt haut de gamme et non d'un "jetable". Je cadre au mieux les deux compères dont le sourire décripé montre assez qu'ils sont rassurés. Pourvu que la photo soit correcte !

Je ne m'attarde pas. Il y a déjà trop de monde ici. Seules, les vaches du troupeau d'Aspin-Aure qui ont droit de cité demeurent imperturbables, profitant au mieux, et à même la chaussée, des premières tiédeurs du soleil. Et je m'en vais en roue libre dans la sapinière de Payolle, perdant bientôt de vue le pic du Midi caché par les premières pentes, seul demeurant omniprésent l'Arbizon, superbe sous la lumière dorée du matin. À Payolle, je gagne sur la droite un petit chemin menant à une source familière. Je m'y installe pour absorber le contenu frais et énergétique d'une boîte de pêches au sirop. Opération doublement bénéfique : je déleste une sacoche et fais le plein de "super" en vue du Tourmalet. Autre avantage : j'évite ainsi un arrêt prolongé sur la place de Sainte-Marie-de-Campan que je devine déjà fort encombrée. C'est le cas en effet. Cette fois, outre les incontournables touristes motorisés, tous les cyclistes du coin sont sur le pied de guerre. Des dizaines de cyclistes, et bientôt des centaines. Des vacanciers timides aux jambes blanches, tout émus d'affronter les cols "du Tour", des fiers à bras abordant les premières rampes "sur la plaque", des jobards rondouillards affublés des maillots "Festina" de rigueur cette année, de jeunes frimeurs s'élançant vers Gripp après s'être délestés de leur casque dans la voiture familiale, quelques rares cyclocampeurs aussi, visiblement étrangers, et chargés comme la mule de Sancho Pança. Et un raton laveur...

Le raton laveur, c'est moi. Furtif, transparent. Et transpirant ! Car j'ai eu chaud : dès les premières rampes montant vers Gripp, une crampe à la cuisse droite m'a stoppé net, et par deux fois. Bizarre et inquiétant. Je ne suis pas coutumier de la chose, car le Tourmalet m'a toujours inspiré le plus grand respect et je ne l'aborde qu'avec une extrême circonspection. D'où me vient cette crampe ? Est-ce un avertissement ? Serait-ce que ma lubie de "RCP" en privé ne serait, en définitive, qu'un pari stupide, une bravade de bravache ? Devrais-je envisager un repli tactique vers Bagnères et un retour piteux à Saint-Gaudens par le plateau de Lannemezan ?

À petits coups de pédale prudents, profitant des ultimes replats avant la grande rampe qui débute à Gripp pour ne s'achever qu'au col, je mouline doucement, reculant mon séant sur la selle pour étirer au mieux la cuisse douloureuse. Fait rassurant : la position en danseuse me soulage au lieu d'aggraver les choses. Et je continue. Et j'ai raison : je n'aurai plus de crampe de la journée... Bigre, qu'il est dur, ce fichu Tourmalet ! Je l'ai toujours trouvé dur. J'y ai toujours besoin, que ce soit par Luz ou par ici. Son tracé m'a toujours rebuté. Peu de lacets. Peu ou pas d'ombrages. Et, depuis des décades, ces hideuses excroissances bétonnées de La Mongie et les ferrailles tentaculaires des tire-fesses débordant les crêtes du col pour rejoindre les mêmes ferrailles au-dessus de Barèges. Et pourtant, ce Tourmalet mal-aimé, détesté parfois, renié souvent, mais incontournable témoin de mes premiers grands souvenirs de randonneur, toujours j'y reviens, toujours je rampe sur ses pourcentages brutaux, toujours je le redécouvre malgré ses pièges annoncés : le lacet de Caderolles, les pentes cabrées des paravalanches qui précèdent La Mongie, la trahison du dernier lacet quand les voitures, inévitablement, obligent à rester à la corde... Eh bien, m'y revoici justement, dans ce dernier lacet, et point du tout par miracle mais après deux heures et demie de grignotage de rongeur depuis Sainte-Marie. À l'entrée du virage, un quidam qui veut se rendre intéressant me lance "passe à l'extérieur !". À l'extérieur... Je voudrais l'y voir, avec le flot de voitures qui n'arrête plus depuis La Mongie. Du reste, un coup d'œil me permet de juger que ce bon conseiller n'était certainement pas encore né quand je suis passé ici pour la première fois. Et puis, qu'il aille au diable... Il me reste à négocier cette maudite ligne droite qui précède la tranchée du col, ce

plan incliné de deux cents mètres bordé de voitures sur les deux côtés. Près de l'une d'elles équipée d'un porte-vélos, une jeune femme se campe devant moi, l'appareil photo aux aguets. Je m'étonne... Mais un coup d'œil derrière moi m'éclaire, je ne suis pas le héros de la fête ! À quelques mètres au-dessous, le mari Festina festine pour me dépasser. C'est raté, mon vieux ; ou je serai aussi sur la photo, ou tu n'y seras pas ! Ce sera la gloire partagée ou rien du tout...

Dérision, petite étincelle d'amour propre avant de basculer vers Barèges. Il règne ici une telle cohue que, pour la première fois de ma carrière, je franchis le col sans m'y arrêter, gagnant le premier virage de la descente avant de me couvrir au calme.

Midi trente. Et je n'ai décidément toujours pas faim. C'est inquiétant, car les pêches au sirop de Payolle sont loin et je sais bien que, sans nouveau carburant, je cours à une rapide catastrophe.

Négociant au ralenti le début de la descente, la tête un peu vide et la jambe molle, récupérant mon souffle plus lentement qu'à l'accoutumée, je cherche un coin à l'écart pour manger malgré tout un petit quelque chose. Un coin à l'écart, c'est vite dit : d'abord, comme chacun sait, les pentes sommitales, juste sous le col, ne sont que ravines schisteuses et éboulis divers. Un peu plus bas, passé le fer-à-cheval, du côté de la borne trois, apparaissent les premiers replats herbeux. Mais, en cette méridienne d'août, tout est pris. Pas le moindre recoin à proximité de la route sans une voiture et ses pique-niqueurs. Pourtant, il faut que je m'arrête. Il faut que je mange un peu, que je boive aussi et surtout. Car la soif, elle, m'a rejoint... Enfin, à une vingtaine de mètres au-dessus de la chaussée, au prix d'une poussette du vélo dans la caillasse, je déniche une étagère à l'ombre d'un gros rocher et je m'y affale plus que je ne m'y assieds. Je bois enfin, je bois beaucoup et je mâchonne, laborieusement, quelques bricoles qui passent mal. Et je bois encore, avant de m'allonger quelques minutes, les yeux mi-clos. Au dessus de moi, le grand ciel bleu, la bordure irrégulière du gros rocher et, si je tourne un peu la tête à droite, dolent comme Roland à Roncevaux, je distingue les coupoles blanches de l'observatoire du Pic du Midi, là-bas, très haut, par delà Sencours et les Laquets... Et juste au-dessous de moi, passent des cyclistes, toujours par dizaines, des montants, des descendants, des gros, des maigres, des hommes et des femmes.

L'une d'elles retient mon attention : longiligne, presque frêle, elle chevauche un VTT mais sans présenter cette allure ordinairement pataude, lourdaude, provoquée par cet engin. Au contraire, bien posée dessus, les bras normalement écartés en appui sur un cintre sans doute raccourci, elle mouline à toute petite allure mais avec une aisance souveraine. Elle doit monter à quatre ou cinq à l'heure, guère plus, mais avec quelle souplesse, quelle élégance, quelle lucidité aussi, la tête levée vers un décor qui échappe, pour l'essentiel, à tant de congénères qui vont, le regard rivé à la route... Elle est passée, la cycliste longiligne. Et l'heure tourne. Et je ne me sens toujours pas bien. Je repars tout de même. En roue libre jusqu'à Luz, je suis obligé d'avancer !

À Luz, au carrefour des routes de Gavarnie et du Tourmalet, c'est la cohue. Je me faufile, la tête un peu lourde et le mollet paresseux. Les gorges en aval, avec l'inévitable vent de face et le tohubohu motorisé, n'arrangent rien et je trouve pénibles les modestes remontées qui suivent le pont de la Reine. Par bonheur, le flot des voitures et des cars roule essentiellement vers l'amont car il est l'heure de "la montée du lait". Pour moi, vaille que vaille, je gagne Pierrefitte. Je sais que je devrais "normalement" passer à Argelès avant quinze heures pour escompter franchir l'Aubisque dans les temps d'une vraie RCP. Effectivement, c'est à 15 heures précises que je prends le symbolique virage à gauche, signe tangible de la volonté de poursuivre, alors qu'en allant tout droit... c'est la vallée du Gave et le renoncement. Le renoncement... Bien sûr qu'il faudra bien, tôt ou tard, m'y résoudre. Bien sûr que le temps va inexorablement venir où je ne pourrai plus prendre à gauche sur cette place d'Argelès où j'ai si souvent choisi d'embrayer sur le tout à gauche pour aborder la côte d'Arras où il fait si chaud en ces débuts d'après-midi d'été. Je pense très fort, cette fois-ci, à ces échéances ; j'y pense très fort parce que là, en ces instants, collé à 6 ou 7 km/h à la route, au ras du grand mur de soutènement où s'accumule la chaleur, je me sens mal. Je sais où j'en suis, je sais très exactement ce qui m'attend dans l'immédiat, et puis plus haut, dans les faux-plats du Lavedan qui précèdent Arrens, et puis au-delà surtout, dans les 7 km intraitables qui mènent au Soulor. Ici, j'ai soif, je n'ai que soif, et je sais qu'il me faut ingérer

absolument une quelconque nourriture si je veux “passer”, parvenir sur le Litor et basculer par-delà le seuil salvateur d'Aubisque.

Alors voilà je suis encore assez lucide pour dépasser Arras sans m'y arrêter et parvenir à Arrens où je m'affale sur une chaise de café devant trois boules de glace à la vanille et une grande carafe d'eau. La glace passe, très bien même, mais point du tout les biscuits que j'essaie d'ingérer en même temps, comme en catimini. Tant pis pour les biscuits. Il faut que j'y aille. Et j'y vais. Il est déjà 16 h 30, assez tôt encore pour qu'il fasse toujours chaud dans les premiers virages qui se tortillent au-dessus du Val d'Azun, mais assez tard aussi pour avoir le soleil en pleine face dès que la chaussée s'oriente à l'ouest. Et forcément, à ce régime, mes trois boules de glace à la vanille se liquéfient, elles ruissellent de partout : de mon front où elles imbibent ma casquette jusqu'à l'extrémité de sa visière, sur mes arcades sourcilières, dans mon cou, sur mes avant-bras, aux creux des reins. Par bonheur, les mouches, pourtant traditionnellement présentes ici lors des RCP, s'abstiennent de m'accompagner. Ont-elles vu en moi un imposteur, un faux, un non-inscrit, un marginal ? Ou bien, les gaz d'échappement des véhicules motorisés toujours aussi nombreux les incommode-t-elles pour les confiner loin de la route ? Dans ce cas, qui préférer ? La pollution ou les mouches ? Mais ai-je vraiment le choix ? C'est à peu près à mi-col qu'il m'advient une brève mésaventure qui, à la réflexion, me tracasse un peu. Il me souvient que, par-ici, la chaussée, après un ancien affaissement, se redresse brutalement sur une cinquantaine de mètres, formant un “mur” de 15 % au moins. Et puis, je doute, et ne voyant rien venir, je me mets en tête que je confonds avec un semblable phénomène observé (et subi !) quelque part dans la montée du... Télégraphe ! Oui, voilà, je suis fatigué et je confonds avec le Télégraphe. Télégraphe, mon œil ! Au sortir d'un virage, voici bel et bien l'affaissement de la route et, incontournable, inexorable, le “mur” ! Il me fait mal, très mal. Je dois m'arc-bouter, m'échiner, et j'en sors plus faiblard et ruisselant que jamais.

C'en est cette fois bien fini de mes boules à la vanille et la soif refait surface. Les derniers kilomètres de ce maudit Soulor m'achèvent. Pourtant, comme le chante si merveilleusement Jean Ferrat, oui, pourtant que la montagne est belle ! Quand je parviens au col, de longues ombres envahissent déjà les grandes pentes calcaires du Cirque du Litor, cependant que le soleil, encore assez haut pour dominer les crêtes du Gabizos, éclaire violemment le versant de Ferrières et d'Arbéost. Frissonnant, je glisse durant de brèves minutes en roue libre vers le célèbre balcon où la route, je le sais bien, va me mener en douceur, par brèves remontées et faux-plats accommodants, au niveau du tunnel. Tunnel du Litor, te revoici donc, une fois de plus, une fois encore... Revigoré par la fraîcheur et la facilité du pédalage, je laisse errer ma mémoire : que de fins de RCP vécues par ici, que de petits matins gris de Bayonne-Luchon, que de brumes épaisses, que d'averses cinglantes, que de soleils levants ou déclinants... Aubisque, 3,5 km. C'est gravé sur la borne. Une vieille borne grise oubliée là, graciée peut-être par les services iconoclastes de la moderne DDE, fille oublieuse des vénérables Ponts et Chaussées. Ici, c'est à nouveau le petit plateau. Et la fatigue, plus perceptible aux muscles refroidis. Et la sueur. Et la soif. Mais toujours pas la faim ! Quelque chose, décidément, ne tourne pas rond, depuis ce matin, dans ma machinerie. Pas rond du tout, et c'est sans doute beaucoup pour cela que je pédale carré, par saccades, avec, dans les passages un peu durs, de brusques mouvements du guidon que je ne maîtrise pas et qui donnent à ma trajectoire des allures sinusoïdales dont je n'ai point coutume et qui doivent agacer les automobilistes qui me doublent au large, sans doute intrigués et méfiants, mais apparemment compréhensifs puisque je ne subis aucun coup de klaxon ni remarques agacées ou moqueuses.

Enfin, j'y suis. À l'Aubisque bien sûr... Toutes affaires cessantes, je m'allonge quelques instants à l'écart, sur l'herbe rase encore tiédie par le soleil qui baisse pour de bon au ras des grands escarpements calcaires du pic de Ger. De belles photos à faire, un éclairage de rêve... l'ai bien emporté mon petit “compact” de guerre de 35 mm mais je n'ai même pas le cœur à l'utiliser. Je suis plus mal que jamais. Par réflexe, je me couvre un peu car je sais que les ombres seront déjà fraîches dans la profonde combe de Gourette. Mais je me sens si mal à l'aise que j'aborde la descente avec peine, ce qui me paraît un comble. Il en va pourtant ainsi. Après tout, le plus beau paquebot du monde, confronté à des

problèmes de tuyauterie, peut fort bien rester en rade, au double sens du terme. Alors, quand il s'agit d'un vieux rafiot, forcément...

Mais voici que le vieux rafiot, tanguant et louvoyant au gré des courbes entre les Crêtes Blanches et Gourette, menace désormais de faire eau de toutes parts. Les luttes intestines s'aggravant, je cherche désespérément des toilettes en traversant la station. Je crois apercevoir mon salut... Mais non, il ne s'agit que d'un "espace téléphone", terme administrativement pompeux pour désigner une cabine qui n'a rien, hélas, d'un cabinet.

L'affolement me gagne. Plus bas enfin, dans les zones où la végétation redevient touffue, j'avise une amorce de semblant de petit chemin menant je ne sais où, et sans doute nulle part. Ce nulle part, ce renforcement dans les feuillages, m'ouvre toutefois les voies d'un déstassement salvateur. Salvateur, certes. Car voici qu'aux approches des Eaux-Bonnes, je me sens revivre. Je profite vraiment de la descente en la gérant au mieux au lieu de la subir avec une dolente passivité. Bien mieux : passé les Eaux-Bonnes, je me surprends à relancer l'allure sur le grand braquet au sortir des lacets qui dominent le bassin de Laruns. Et enfin, j'ai faim ! Oh, certes, une petite faim, un timide signal, une discrète sollicitation stomacale, prélude, néanmoins, au retour à une situation normale.

Mieux vaut tard que jamais...

Je pédale à nouveau, éperdument, dans les faux-plats roulants en aval de Laruns, je force d'un élan la brève remontée au niveau de Gère-Belesten et celle qui annonce Louvie-Juzon où j'ai prévu l'étape du soir.

Il est 20 heures. Si je devais poursuivre jusqu'à Pau, je serais quand même dans les délais. Les délais ? Mais quels délais ? Et quelle importance puisque, de toutes façons, c'était pour rire ?

Pierre ROQUES

*En hommage aux amis Cyclo club Béarnais,
fidèles organisateurs de la RCP*

Récidive

"C'est pourtant vrai qu'elle couine ; émit Godefroy qui se souvenait à propos du vocable utilisé par un auteur titré pour qualifier le bruit de la neige tassée sous les pas.

Elle couinait en effet. L'œil mi-clos, ébloui malgré le double écran des lunettes et de la visière de sa casquette, le cyclo piétinait besogneusement son ombre, posant ses pieds dans les traces que lui ménageait son épouse. Ils avaient conclu une manière de marché, un additif à leur vieux contrat de mariage adapté aux circonstances : "toi, tu fais la trace ; moi je porte le vélo".

Ils n'étaient tout de même pas encordés, sinon par les indéfectibles liens de la complicité loufoque qui les poussait tous deux, à la suite de deux autres compères commingeois vers la crête sommitale du Col Sommeiller qui ouvre son large seuil à 3009 mètres - pas plus, pas moins - sur les versants inabordables de la Haute-Maurienne.

À vrai dire, Godefroy était, en ces lieux, récidiviste, ce qui n'ôtait rien à son sentiment de culpabilité vis-à-vis de ses trop confiants compagnons, mais le dispensait, selon lui, de porter son propre vélo jusqu'au col.

En effet, dans les années 70, avec André et Robert (1), deux complices qui avaient eu le bon goût de s'en tenir à cette première expérience, ils avaient atteint sans coup férir le col, mais sur leur vélo, comme tout un chacun.

Cette fois, nous étions à la fin juillet 1980, le chaud soleil d'été enfin retrouvé n'avait pas eu loisir de faire fondre assez les neiges du printemps et le mauvais chemin lovant ses innombrables lacets au départ de Bardonnechia, puis au-dessus du village de Rochemolles, s'était étranglé, à un bon kilomètre

du col, entre deux murs de neige de plus en plus hauts et de plus en plus proches.

Après d'ultimes et rageurs barbotages dans une infâme sentine glacée, il avait fallu descendre de machine.

C'était trop bête ; après plus de trois heures de progression besogneuse et cahotante, l'œil ébloui certes par le décor et le ciel limpide, l'appareil photo à l'affût de la marmotte surprise ou du compère en déséquilibre dans l'ornière d'un méchant lacet, mais aussi le front ruisselant, le mollet durci malgré les petits braquets, après ces trois heures de volonté tendue, de regards épiant l'apparition de l'échancrure sommitale, les Commingeois se trouvaient coincés sur l'avant dernier barreau de l'échelle!

Réunis au sec sur un large rocher tiédi par le soleil, ils commencèrent par manger ; manger quand on a faim, c'est déjà une compensation, une consolation partielle au niveau stomacal, la précaution nécessaire aussi avant d'éventuelles décisions ultérieures.

Ces dernières ne tardèrent pas. Georges (2), sans prévenir et sans mot dire, prit soudain son vélo sur l'épaule, enjamba le talus neigeux et, à petits pas frileux, mit le cap sur le col, tout droit, comme Don Quichotte. Sancho le suivit alias Claude (3), son petit cadre de 50 bien calé sur ses larges épaules. Et puis, comme Godefroy s'y attendait, Micheline. Et puis lui-même, forcément, dernier de cordée soupirant et résigné.

Et voilà pourquoi, une demi-heure plus tard, sous un ciel d'un bleu presque noir, dans le chuintement du vent qui caressait par longues risées la surface du névé, accompagné du vol rasant d'un couple de choucas dont les ombres fugaces recoupaient sa route, voilà pourquoi, Godefroy constatait que la neige, effectivement, couinait.

Elle couinait sous ses souliers cyclistes promus, pour l'occasion, au rang de brodequins d'altitude par la seule adjonction de courroies de cale-pieds faisant office, en principe, de crampons. Mais elle couinait aussi dans ses chaussures, avec, en plus, une manière de bruit de succion, quelque chose comme la musique très particulière d'une ventouse à déboucher les lavabos.

Et cela lui faisait un drôle d'effet de se sentir de la sorte, la tête au chaud et les pieds au frais...

À quelques mètres devant lui, Micheline faisait donc la trace, pesant de son mieux sur la surface grenue du névé pour y laisser des semblants de marches utilisables par son porteur d'époux qui grognait ferme lorsque son "guide" redressait exagérément l'angle de montée, le mettant ainsi au seuil du "décrochage", comme disent les aviateurs.

De temps à autre, pourtant, le couple inversait les rôles, notamment lorsque Godefroy désirait prendre une photo. Et ça n'était pas chose si simple ; il fallait d'abord changer le vélo d'épaule, laisser prendre à Micheline quelques pas d'avance, cadrer, réprimer les mouvements parasites dus à l'essoufflement. À un moment donné, Godefroy put inclure dans son viseur la menue silhouette de Claude qui progressait plus haut, vaille que vaille, infime coléoptère sur le vaste névé.

Et puis, on croisa Georges qui redescendait déjà avec la mine hypocritement modeste des vainqueurs. Comme toujours en pareil cas, ceux qui montent encore sont un peu jaloux mais cachent leur soupçon de rancune sous des propos légers et insoucians.

De toute façon, le col était proche désormais. Encore un faux plat, très faux cependant et d'autant plus éprouvant que l'on se hâte d'en finir et que ça n'est justement pas fini.

À gauche, se profila un refuge métallique, aux angles arrondis. À droite claquaient quelques drapeaux formant balises, se déployant au vent des cimes comme moulins à prières du Népal.

Le sommet !... Claude était là depuis un moment déjà, aussi négligemment assis sur la neige croûteuse du col que sur un tapis de Turquie. Il avait carrément planté son vélo dans la couche étincelante, comme un défi, un trophée de victoire de l'absurde sur la logique, de l'inutile sur le pragmatique, du loufoque sur la raison élémentaire.

Micheline, à son tour, planta son vélo, mélange de surfaces étincelantes sous la lumière brutale et de tubes barbouillés jusque sous la selle de grosse neige grumeleuse.

Et elle se tint là, contente d'elle enfin, foulant sous ses pieds mouillés toutes les médiocrités de la terre.

Godefroy était content aussi, comme peut l'être un cyclo sur un névé, à plus de trois mille mètres, les pieds sans chaussettes et le cœur sans regret, quelque part sur la frontière franco-italienne, avec deux choucas, un ami, une épouse et le soleil pour témoin.

Pierre ROQUES

(Extrait de la Revue N° 9 du Club des 100 cols)

(1) André Gachassin et Robert Garant -randonneurs commingeois.

(2) et (3) Georges Tarissan et Claude Larrochelle, autres randonneurs commingeois.

BRA 69

COPIE DU RAPPORT ADRESSÉ PAR LE SECRÉTAIRE DES CYCLOS-RANDONNEURS COMMINGEOIS À SON PRÉSIDENT

Cher Vieux...

Comme promis, je t'adresse le récit du B.R.A. 69 où l'ami André et moi avons représenté les C.R.C. Excuse-nous. Les "couleurs" du club n'ont pas particulièrement brillé dans cette haute compétition que, seule, l'extrême élasticité du vocabulaire permet encore de qualifier de "Randonnée Cyclotouriste".

Tu sais bien pourquoi nos couleurs ne pouvaient briller. Nous nous obstinons, dans ce genre d'aventures, à partir calmement, à grimper de même, à descendre prudemment, et à rentrer discrètement, sur la pointe des pédales, la casquette à la main et nous glissant le plus anonymement possible dans la cohue du contrôle, au Café du Rocher.

Non, cher Président, je ne te dirai pas à quelle heure nous sommes rentrés ; cela n'intéresse personne car il n'était pas assez tôt pour faire dresser l'oreille des costauds, ni assez tard pour faire rigoler les copains !

Non, je ne te dirai pas non plus ce qui nous est arrivé de spécial en route, car il ne nous est précisément rien advenu de particulier.

Alors, voilà : nous sommes partis, avec les autres, tous les autres, les innombrables "autres", Jo, André, à deux heures, avec les anciens modèles, moi, à trois, avec les Formule 1. Crois-le si tu veux, mais j'ai cherché en vain, avant le départ, un visage ami, un compagnon possible et connu avec qui j'aurais pu passer sans ennui la période nocturne. Et pourtant, ils étaient des centaines, mais ils m'intimidaient, tous ces gens, avec leurs vélos de course, leurs maillots et leurs conversations tendues sur le poids des boyaux et les bonnes roues à surveiller. J'ai regardé deux fois de suite ma carte de route pour me bien me persuader que j'étais au départ du B.R.A., celui de Gustave Darchieux et des "Cyclotouristes Grenoblois".

À un moment donné, lâchés par un invisible starter, "ils" sont partis ; alors, j'ai pensé que je pouvais partir aussi parce qu'il ne restait que moi sur la place de la Bastille. Non, pourtant... Quelques groupes retardataires, surgissant des rues voisines, se regroupèrent et foncèrent à la poursuite des autres. Après quoi, je me retrouvai seul, tout nigaud, tout "minus", sur la longue avenue, moulinant mon ridicule 40X17 des familles. Tandis qu'au loin clignotaient les derniers feux rouges des queues de pelotons.

Après, ce fut la nuit, l'atmosphère lourde et empuantie de la basse Romanche, les pentes sournaises du côté de Livet.

Au petit jour gris, un brouillard frisquet m'accueillit sur le plat de Rochetaillée où je déjeunai d'un gâteau de riz. Vois-tu, Président, le lyrisme au petit pied m'emporte, je te sers des petites phrases avec passé simple pour honnête copie de B.E.P.C. Mais quoi, je ne peux te dire en une langue bien originale

que j'ai mangé un gâteau de riz à Rochetaillée.

Après, je fus moins seul ; d'abord, parce que je me suis trouvé confronté avec cette bonne vieille rampe du Rivier (Je lui ai tout de suite fait les honneurs de mon 28 X 25) ; ensuite, parce que j'ai rapidement revu du monde...

Note bien que "mon premier", je ne l'ai pas rejoint, mais croisé ! Oui, il redescendait tout doucement, la mine fermée. Comme je lui demandais ce qu'il avait, il me jeta simplement, d'un ton morne et désabusé : "je m'en reviens..." Comme il faisait beau et que je montais sans beaucoup de difficultés (dame ! avec 28 X 25...), je plaignis sincèrement ce pauvre gars qui "s'en revenait", pour retrouver Grenoble à l'heure des poubelles...

Là-dessus, j'ai rejoint deux compères d'un coup, deux jeunes pratiquement en équilibre. Je ne me suis pas moqué d'eux, cher Président. Le vélociste qui leur avait vendu leurs engins avec les braquets "comme Poulidor" ne savait pas que la rampe du Rivier est une méchante antichambre de la Croix-de-Fer.

Et puis, Président, j'en ai revu bien d'autres, surtout après la cascade, là où un vieux névé des anciens hivers attend le prochain Noël. J'ai même rejoint un cyclo-photographe, penché sur le talus, cadrant les premiers rayons du soleil frôlant les crêtes du côté des Sept Laux ; oui, un cyclo-photographe ! Je l'ai regardé un bon moment, presque incrédule ; un cyclo-photographe au "B.R.A. 69", c'est un peu comme une "De Dion-Bouton" aux "24 Heures du Mans". Je me suis même demandé s'il ne passait pas par là, au hasard d'un voyage cyclo. Mais non, je l'ai revu en cours de journée, du côté de Plan-Lachat, photographiant l'écume brillante de la Valloirette...

Au carrefour du Glandon, comme je venais de doubler un petit peloton emmené par un "Faema", tirant dans sa roue deux "Flandria" et un "Salvarani", j'ai pensé qu'il serait dommage de ne pas m'offrir un petit crochet. Ce que j'ai fait. J'espérais trouver quelque autre cyclo farfêlu au col du Glandon ; je suis même redescendu, sur le versant de St-Colomban ; oh, juste une cinquantaine de mètres, pour voir les premiers lacets. J'étais seul, tout seul à nouveau, merveilleusement seul. Le B.R.A.? Quel B.R.A.? Il n'y avait pas de B.R.A. au col du Glandon...

Alors, j'ai rejoint la route des autres, j'ai un peu forcé la vapeur pour rejoindre à nouveau le "Faema" et ses wagons ; ils m'ont considéré d'un œil rond, me prenant pour le sosie de celui qui les avait dépassés quelques minutes avant !

Ensuite, tu devines... du monde à la Croix-de-Fer où je me suis assis un moment au soleil, face aux Aiguilles d'Arves. J'ai vu beaucoup de participants aborder la descente sans le moindre blouson, ni anorak, comme ça, dans l'air encore froid des 2000 m. J'ai admiré leur stoïcisme. Au fond, ces gens-là sont des puristes : le vélo de course nu, deux freins à la rigueur parce que c'est l'habitude, un collant et un maillot parce que c'est la mode, une casquette parce que ça fait bien. C'est tout. Heureux, les simples.

La descente de la Croix-de-Fer, au dessous de St-Sorlin, avait quelque chose du lit asséché d'un torrent méditerranéen : des ornières, des cailloux... J'étais heureux avec mes roues de 650 et suis arrivé sans encombre à St-Jean où j'ai mangé mon second gâteau (de riz).

Le troisième gâteau (de riz), je l'ai avalé au pied du "Télégraphe" où j'ai rejoint André, assis à l'ombre d'un noyer. Le misérable ! Je lui avais pourtant recommandé d'attaquer le col sans rechigner, quitte à récupérer plus longtemps à Valloire. Mais non ; il était là, à l'ombre du noyer ; un noyer, c'est un arbre fatal aux naufragés. Je l'en ai chassé. Il s'est remis en selle, l'air penaud, et a monté son "Télégraphe" bravement, sans une plainte, sans une larme.

Aux Verneys, j'ai acheté un melon et puis... je l'ai mangé. Plus haut, je me suis retrouvé avec quelques autres cyclos, rencontrés là par hasard, un peu perdus comme moi dans ce B.R.A. post-olympique. L'un d'eux était un dirigeant de l' "U.S. Métro" qui me dit qu'il me connaissait de nom ; le flatteur !

Au Plan-Lachat, les Grenoblois avaient installé un contrôle secret ; oh! Président, comme j'ai eu envie

de rire en voyant ce contrôle secret, alors que j'avais surpris dans le "Télégraphe" trop de voitures "amies", tendre des ailes secourables à de pitoyables oiseaux mal emplumés ! Mais quoi, un contrôle, ça fait sérieux, surtout s'il est secret ; et puis, on y donnait à boire ; du moins on y buvait encore quand j'y suis passé. André te dira qu'une demi-heure après moi, le contrôle secret était toujours là, mais les boissons n'y étaient plus. Voilà ce qu'il en coûte de jouer les calmes dans un B.R.A. contemporain.

André m'a rejoint au Galibier. Nous avons vu la Meije, Président ! Nous l'avons même regardée. Mais je discerne que beaucoup, ce jour-là, ne l'ont ni vue, ni encore moins regardée. Le retour a été long et insipide ; dangereux même. À l'heure où le gros de la troupe dévale du Lautaret, le Tout Dauphiné et le Lyonnais motorisés regagnent aussi les plaines en rangs serrés. Cela fait beaucoup de monde sous les tunnels du Chambon.

Dans la basse Romanche, nous avons retrouvé l'air empesté ; entre Pont-de-Claix et Grenoble, nous avons contemplé une vingtaine de feux rouges (au moins...) Au café du Rocher, il n'y avait plus de médaille. Rassure-toi, Président. J'ai donné mon adresse et on m'en enverra une. Je l'attends dans la fièvre.

Ton dévoué Secrétaire.

Pierre ROQUES

Routes nouvelles

L'un des aspects les plus attrayants du cyclotourisme, c'est sans doute la découverte d'itinéraires originaux, parfois difficiles, souvent anodins, mais toujours agréables; d'abord parce qu'ils sont nouveaux ; ensuite parce qu'ils sont à peu près inconnus de la masse, de plus en plus moutonnière, des automobilistes.

On y roule donc en toute quiétude. Il serait souhaitable que tous ceux qui "dénichent" quelque parcours inédit, quelque route neuve, quelque vieux chemin à peu près cyclable, en fassent part à leurs congénères sans trop ébruiter la chose, toutefois, en dehors de nos milieux. Moins on est de fous, plus on rit.

Pour ma part, durant cet été 1969, j'ai eu la chance de faire quelques découvertes, soit seul, soit en compagnie de camarades de club.

J'ai pu notamment, explorer soigneusement les alentours d'Argelès-Gazost, en Hautes Pyrénées. Pour beaucoup d'entre nous, Argelès, c'est le pied de l'Aubisque... ou du Tourmalet. C'est vrai. Mais c'est aussi le pied de beaucoup d'autre sites.

D'abord, au-dessus d'Argelès même, trois nouveaux cols s'offrent à notre convoitise.

- le plus bas (aux alentours de 1100 m) joint Arrens, sur la route du Col de Soulor, à la route qui monte au lac d'Estaing.

C'est le "Col de Dordères". Entièrement goudronné sur le versant d'Arrens, il fuit très vite dominer le val d'Azun et permet de découvrir la totalité de la montée du Soulor. La descente, vers le hameau d'Estaing, n'était pas encore goudronnée en juillet 69 mais elle est parfaitement cyclable, quoique poussiéreuse et, par endroits, caillouteuse. D'Arrens à Estaing, un cyclotouriste calme, montant sur la digestion et faisant des photos, peut compter une heure environ.

- le deuxième col est celui de Spandelles (1380 m). Il joint Argelès à Ferrières, sur la nouvelle route du Soulor. Il m'avait été indiqué par un Commingeois de mes amis. Il est entièrement goudronné sur le versant d'Argelès. Sa route traverse le village de Gez (à droite, en attaquant le Soulor) et s'élève vers l'Ouest en rampes très irrégulières, parfois raides mais coupées de longs replats. Du sommet du col, on aperçoit les nombreux lacets qui plongent sur Ferrières, mais ces derniers, en juillet 69, étaient

seulement tracés au bulldozer. Du sommet du col, l'horizon est très dégagé ; on aperçoit notamment le minuscule cube noir du refuge de l'Aubisque.

- le troisième col que j'ai découvert domine directement Argelès. C'est celui de Durau qui doit culminer aux alentours de 1400 m au moins. D'Argelès, il faut gagner la rive droite du gave de Pau, et par Ayros, monter au vinage d'Artalens, terminus actuel de la route goudronnée. Le nouveau chemin, seulement empierré mais relativement roulant, est parfaitement tracé en amples lacets qui font découvrir, en vue plongeante, toute la vallée du Gave, et, en enfilade, le val d'Azun et la dépression du Soulor. La route s'achève au milieu d'immenses pâtures qui semblent devoir être bientôt la proie des inévitables "promoteurs" pour tire-fesses" et "tiroirs- caisses" d'altitude. Pour l'instant, les horizons sont vastes et exempts d'aménagement. Il faut se hâter !..

Enfin, toujours dans la région d'Argelès, mais beaucoup plus au Sud, éviter les cohues invraisemblables qui piétinent au pied de Gavarnie, tourner à gauche vers la Chapelle de Héas. Là, une nouvelle et magnifique route goudronnée noue ses lacets face à l'extraordinaire Cirque de Troumouse. Cette route s'achève à plus de 2000 m, sur un immense plateau sillonné de ruisselets et parsemé de sources tièdes que j'ai vues fumer comme des solfatares ! (1)

Ne quittant pas les Pyrénées Centrales, on peut signaler deux cols que plusieurs d'entre nous connaissent déjà.

D'une part, celui de Beyrede (1424 m), au N.-O. du Col d'Aspin. On peut y accéder par trois routes : la première, goudronnée mais extrêmement raide part des carrières de Payolle, à gauche avant d'attaquer le km 5 de l'Aspin. La seconde, également goudronnée et très facile, se prend à gauche, à deux kilomètres de l'Aspin, dans la sapinière, en montant de Payolle. La troisième, débouche au village de Beyrède, en vallée d'Aure, au-dessus de Sarrancollin. C'est un chemin forestier aux pentes difficiles, au sol souvent défoncé. Pour l'avoir emprunté en montant et en descendant, je n'ose pas le recommander aux délicats...

D'autre part, le col d'Estivère (1217 m) joint Sarrancolin à la vallée de Nistos, près de Montréjeau. Le versant de la vallée d'Aure est entièrement goudronné ; la montée est de huit kilomètres, souvent raides. Je mets normalement une heure pour les franchir, sans trop forcer mais sans musarder non plus... La descente vers le Nistos, longue d'une quinzaine de kilomètres, est un chemin forestier souvent humide et glaiseux, surtout vers le haut, en pente très douce sauf à deux kilomètres du hameau de Gerlé où il plonge brusquement (grosse suée obligatoire en sens inverse).

En Comminges même, il faut signaler encore, une jolie route forestière goudronnée qui joint le hameau d'Arize (rive droite du Nistos) au village de Gènerest, au Sud de Mazères de Neste. Toujours en Comminges, le col de Mortis, en vallée de Barousse, hausse au-dessus du village de Gaudent par une jolie route goudronnée de quatre kilomètres ; cette route se prolonge, mais seulement empierrée, jusqu'au Col de Chérach où elle se perd dans les bois. (Mortis : 1841 m - Chérach : 953 m).

J'ai gardé pour les bonnes roues la plus belle "trouvaille" de cet été 1969. Nous sommes quatre Commingeois à l'avoir "dégustée" : le Président Caubin, Robert Garanto, André Gachassin et moi. Il faut se transporter alors en Italie, mais tout près de la France, à Bardonnechia, au débouché du tunnel ferroviaire du Fréjus. Là, se trouve un chemin très mauvais, très pentu, très long, très sinueux, très sauvage, très beau, très exigeant, très enneigé vers la fin, mais sublime, inoubliable...

C'est la route du Colle Sommeiller qui mène, après une bonne trentaine de kilomètres de montée, à l'altitude de 3080 m ; là-haut, les Italiens ont installé une mini-station de ski d'été, assez minable et crasseuse d'ailleurs. Mais le décor de la montée, celui des alentours et la joie d'avoir mouliné à plus de trois mille mètres, font oublier ce terminus décevant.

Horaire "moyen" de l'équipe des Commingeois : départ de Bardonnechia à 8 heures. Sommet entre 11 h 30 et midi. Retour à Bardonnechia vers 15 h. Exemple à ne pas suivre ; ce départ trop tardif nous a valu un bel orage folklorique à la descente...

Il faut souligner toutefois que ce col est, ici un rappel, puisqu'il se trouve déjà cité dans un N° du "Cycliste" de 1968, sous la signature de Nicola Barra. J'ajouterai aussi que trois d'entre nous, équipés

avec des roues de 650 mm, n'ont pas trop souffert de l'état du sol, mais que le quatrième, monté sur des roues de 700 C, a trouvé la descente bien longue ; ses roues aussi... Ceci dit, et pour conclure, il faut considérer qu'un cyclotouriste à l'ancienne mode, avec petits braquets, appareil photo, sac de guidon, anorak pour se couvrir quand il fait froid, serait impardonnable de ne pas monter au Sommeiller au hasard d'un passage à Bardonnechia ou aux alentours.

Mais un fringant cycloportif, sur vélo de course, avec matériel et vêtements dans sa voiture suiveuse, serait impardonnable d'y perdre son temps. À trente kilomètres de là, la grande route de Susa pique vers Turin en longues lignes droites parfaitement asphaltées. A recommander pour le 52X13. N'oubliez pas le guide. Merci.

Pierre ROQUES. du "Randonneur Commingeois".

Janvier 1970

(1) Ces diverses routes ne sont pas encore mentionnées sur la carte Michelin N° 85, édition 1968.

Superbagnères

Une " Première " à Superbagnères

Nos camarades n'ignorent pas - "Le Cycliste" les en ayant informés - que le projet, déjà ancien, visant à l'établissement d'une route reliant Luchon au plateau de Superbagnères (alt. 1800 m.), était en voie de réalisation, après avoir été longtemps différé par manque de crédits, et, sans doute aussi, du fait de sa concurrence avec l'archaïque - et parfois dramatique - train à crémaillère.

Cette construction est pratiquement achevée à l'heure où paraîtront ces lignes. Elle ne l'était pas encore tout à fait en ce dimanche 29 juin 1958, alors qu'en permission régulière du service militaire, je suis parti pour rejoindre Superbagnères par la route me trouvant, de ce fait, être le premier cyclo à froisser sous ses pneus, les herbages fleuris de ce plateau.

Quittant Luchon à 13 h., je pris la route, très fréquentée, de la Vallée du Lys et gravis prudemment la rude côte de Castelvieilh, qui constitue sûrement la plus forte rampe de toute la montée.

Il régnait une chaleur orageuse, incommodante pour un organisme comme le mien, rouillé par les "miasmes casernicoles". Je parvins, malgré tout, au pont de Ravi, dépassais le terrible début de la route de l'Hospice de France, que je laissais à gauche, et, après un court palier, à l'extrémité d'un deuxième pont, je trouvais, à ma droite le commencement de la nouvelle route.

Une pancarte, que renforçait une barrière, en interdisait l'accès, mais pas pour un cycliste, bien entendu, et je passais outre à vrai dire, pour aborder le vif du sujet.

Je m'élevais d'abord à travers la forêt, en direction N.E., la route semblant revenir en direction de Luchon, que je découvrais bientôt, en vue très plongeante, dans les trouées de feuillage.

La chaussée, de largeur normale, permettra une circulation aisée, aussi bien aux cars qu'aux voitures. Le pourcentage, assez difficile à évaluer en raison du mauvais état actuel de la route, ne m'a pas semblé dépasser en aucun endroit du 10 %. Pendant que je me faisais ces réflexions, je progressais, très lentement, évitant de mon mieux les profonds sillons creusés, par les chenilles des bulldozers, dans la terre, heureusement durcie.

Je parvenais ainsi à la verticale de la Tour de Castelvieilh, où la route forme un premier lacet pour repartir vers le fond de la vallée du Lys. La très forte chaleur m'obligea à un arrêt près d'un ruisseau pour me désaltérer.

Depuis le lacet, le pourcentage s'est beaucoup adouci et c'est à peine si le bruit du torrent du Lys, est perceptible tout au fond, sur ma gauche. La forêt s'éclaircissant, l'ardeur du soleil redoublait, tandis que la vallée du Lys se découvrait alors dans toute sa longueur, en enfilade.

Trois lacets, superposés, distants de quelques hectomètres, hissent la route au niveau de pâturages. La

pente continue, forte, régulière. Le vent, en se levant, m'apportait quelque fraîcheur bienvenue. Je roulais obstinément de caillou en caillou, d'ornière en ornière ; mon allure était si lente qu'elle me permit d'observer le manège d'une chenille, dérapant sur une pierre lisse et roulant dans le vide, d'une hauteur certainement prodigieuse pour elle.

Enfin, un dernier lacet surmontant un dernier pli de terrain et je découvris l'hôtel tout proche. En une ultime rampe d'un km, la route revenue sur le bord oriental du plateau, donne une vue plongeante sur la vallée et le Col du Portillon, dont on peut suivre presque entièrement le tracé de la route.

Je mis un point d'honneur à ne mettre pied à terre qu'à proximité immédiate de l'Hôtel, terminant sur le gazon. Il était 15 h. 25. Le petit compteur, adapté pour l'occasion sur ma machine, indiquait 12 km 300, depuis l'amorce de la nouvelle route jusqu'à son terminus à près de 200 m de l'hôtel.

Et pour clore originalement cette première, je redescendis à Luchon par la crémaillère, où je ne payais pas d'enregistrement pour mon vélo, article jamais encore prévu au tarif marchandises de la Compagnie...

J'ajouterai un petit conseil en terminant à l'intention des cyclos qui, de passage à Luchon, voudraient entreprendre cette promenade - que je leur conseille vivement d'ailleurs - c'est de l'effectuer, de préférence, aux heures extrêmes de la journée, car sur le flanc sud de Superbagnères, le soleil ne plaisante pas.

Américains en Comminges

Si l'honorable Docteur Graves, de la Jolla (Californie) n'avait pas pratiqué le cyclotourisme, s'il n'avait pas entraîné dans la vélomanie un certain nombre de ses compatriotes, si cette lointaine confrérie pédalante n'avait point franchi l'Atlantique pour se venir soumettre à la redoutable fêrle de Jacques Faizant, humoriste à ses heures mais intraitable pédaleur à tout moment et en tous lieux, si cette internationale cohorte renforcée d'éléments anglo-saxons n'avait choisi les Pyrénées pour cadre de ses ébats, si les hasards du calendrier ne lui avait pas fait traverser le bas-Salat et la seigneurie d'Aurignac en Comminges un dimanche de la fin septembre, si ce dimanche n'avait pas été pluvieux en ses heures matinales et si Godefroy n'avait été lui-même cyclotouriste, il ne se serait pas trouvé au petit matin, sous un poncho dégoulinant, l'échine froide et le nez en gargouille, quelque part du côté de Salies-du-Salat. Car, que faire un dimanche matin de la fin septembre, à bicyclette et sous la pluie, aux abords du village de Touille, si ce n'est rouler à la rencontre d'Américains également à bicyclette ?

La rumeur publique, et aussi un téléphone plus ariégeois qu'arabe, avaient laissé comprendre à Godefroy et à ses compagnons de club, qu'une forte avant-garde de Yankees, guidée et excitée par le susdit Jacques Faizant, allait quitter les murs de Saint-Girons, où elle avait passé nuitée, pour effectuer une incursion sur les terres de Comminges. Il convenait d'aviser ! Les cyclotouristes sont, comme chacun ne sait pas toujours, individus dangereux, asociaux et de philosophie anti-conformiste. Mais que penser de cyclotouristes américains ? Il se chuchotait tant de bizarreries à leur endroit... D'aucuns, parmi les plus méfiants des C.R.C. (traduisez : "Cyclos - Randonneurs - Commingeois") avançaient d'affreux soupçons.

- Ne vous y fiez pas, susurrail un jeune loup, nouveau venu au club et gauchiste sur les bords, nos cyclos américains sont des agents de la maison Ford ; ce qu'ils veulent, c'est nous dégoûter du vélo et faire de nous des automobilistes à part entière...

- Je ne pense pas, avait rétorqué un calme vétéran, mais je soupçonne ces gens de Californie et d'ailleurs d'utiliser des micro-moteurs ou de coûteux systèmes électroniques qui doivent les propulser sans effort véritable... Du reste, je sais de source sûre, que l'un d'eux est un aviateur et qu'il a "bricolé" un engin spécial qui lui épargne les secousses de la route. Un engin sur coussin d'air en quelque sorte... Moi, je veux bien vous accompagner, mais au moindre signe de tricherie de la part de ces Américains, je bifurque au premier chemin vicinal et je m'éclipse !...

Voulant demeurer impavide, mais quand même vaguement inquiet, Godefroy avait souri de ces réserves et pris, le cœur content, le sillage mouillé de son président qui menait sa petite troupe à la rencontre du commando d'Outre-Atlantique.

Le contact s'établit quelque part entre Salies et Touille, au détour d'une haie vive, sous les regards mornes d'un troupeau de vaches planté en bordure des herbages mouillés :

- Ils ne sont que deux !... émit sous son poncho l'épouse de Godefroy en essuyant discrètement ses lunettes pour mieux voir.

"Ils" n'étaient que deux en effet. Et encore, le premier Américain était-il un Français, Jacques Faizant lui-même, aussi trempé que n'importe qui, un peu plus même si l'on considère qu'il refuse sous les plus fortes averses de recourir au classique poncho, se considérant mieux armé sous un simple anorak vert, couleur heureuse par mauvais temps puisqu'elle est celle de l'espoir...

Le second Américain, amplement abrité celui-là, sous un joli poncho jaune clair, tirant sur la teinte jonquille, stoppa tout près de son guide et découvrit, au ras du capuchon, un regard féminin confirmé par une petite voix aux accents très aimables mais strictement incompréhensibles pour les oreilles de Godefroy.

Le second Américain était donc une miss. "Et ce n'est même pas Albina..." pensa Godefroy en songeant au français, très approximatif mais très explicite, de cette dernière.

Cependant, J. Faizant informa rapidement la troupe commingeoise de ce que le gros des forces du Docteur Graves s'avançait à peu de distance, mais en ordre probablement très dispersé, avec cette nonchalance, ou cette hypocrisie, des envahisseurs pacifiques qui s'insinuent dans les terres étrangères par petits paquets, l'air distrait et sans avoir l'air d'y toucher.

En attendant, comme la pluie persistait et que les circonstances ne se prêtaient guère à de longues congratulations, rendez-vous général fut donné devant l'établissement thermal de Salies-du-Salat, non point certes pour y rechercher des eaux qui coulaient en abondance à l'extérieur, mais au contraire pour s'y mettre au sec et aviser sereinement des dispositions à prendre pour la suite de l'étape.

Peu à peu, et la matinée s'avançant, les Américains parvinrent à Salies, solitaires ou en groupuscules, très mouillés pour la plupart, à l'exception de trois ou quatre éclopés, en délicatesse avec leur tube digestif, et qui avaient préféré user de la camionnette-balai.

Ces arrivées au compte-gouttes (si l'on peut dire), devant les thermes de Salies à la façade rappelant de loin une espèce de temple grec, permirent aux cyclos commingeois les plus sceptiques de constater "de visu" que les cyclotouristes américains étaient des cyclotouristes tout court. D'abord, parce qu'ils allaient à bicyclette ; ensuite parce que leurs vélos ressemblaient presque tous à s'y méprendre à des vélos français, et ce, pour la très suffisante raison qu'ils avaient été construits en France... Enfin, parce que tous ces messieurs et dames avaient une façon inimitable de scruter les nuées avec ce regard à la fois craintif et courroucé qui n'appartient qu'aux gens de plein air qui savent ce qu'est une averse quand on la reçoit sur l'échine sans l'intermédiaire d'une quelconque carrosserie...

Or, sur les 11 heures du matin, les gouttes s'espacèrent, la grisaille du ciel s'éclaircit peu à peu, et avec un timide rayon de soleil encore mouillé disparurent les ponchos, ceux de France et ceux d'Angleterre, ceux de New York et ceux de Californie. Seul, demeura un moment, l'anorak vert de J. Faizant, peut-être à cause de la couleur d'espérance, peut-être parce que son propriétaire considérait qu'il séchait mieux sur ses épaules que dans le sac de guidon...

Du reste, le compagnon habituel d'Albina ne restait pas inactif. Sortant d'un proche bureau de tabac où il était allé quérir quelque substance pour nourrir son inséparable pipe, il avait rassemblé ses troupes et leur tenait harangue dans cet idiome très répandu sur la planète mais inconnu de Godefroy : l'anglais, ou, en la circonstance, l'américain.

De ce discours aux sonorités tour à tour nasales, chuintantes et zézayantes, Godefroy ne connut que le sens général à lui traduit par quelques bonnes âmes. Et il fut très heureux d'apprendre que la cohorte allait monter à l'assaut de la médiévale place d'Aurignac, sise sur les collines, à 10 km au nord de Salies. Ainsi, se trouvait rejetée une funeste proposition tendant à rallyer, par le plus court, le gîte d'étape du soir, prévu à Saint-Gaudens.

Car, c'est vrai, si les Américains n'étaient point passés à Aurignac, Godefroy aurait éprouvé de la

déception et de la mélancolie. Il ne savait pourquoi, mais il se faisait une fête rien que de s'imaginer ces lointains confrères en cyclotourisme sillonnant les petites routes à lui si familières et qui ondulent gentiment, au prix de quelques côtes qui pèsent si peu, si peu...

Et c'est ainsi qu'en ce dimanche de fin septembre 1971, Godefroy, cyclotouriste du sud de la France, monta la côte du Fréchet, hameau du canton d'Aurignac, en compagnie d'un honorable dentiste anglais et d'une jeune Californienne d'origine très japonaise, juchée un peu haut sur une bicyclette qu'elle propulsait avec une conviction sans mélange, et dans ce décor un peu particulier de versants caillouteux et de petits chênes des ultimes plissements du Plantaurel, au sommet de cette côte du Fréchet, tandis que pointait déjà au proche horizon la tour féodale qui domine Aurignac, Godefroy n'est pas près d'oublier la silhouette de la petite Japonaise de Californie coiffée d'un immense chapeau de cow-boy en feutre rouge, précédant de quelques mètres le digne cyclotouriste britannique moulinant placidement sur sa très classique monture française.

Et ni Mlle Jean Kimura, sous son grand chapeau, ni M. Clutterbuck, tout à sa tâche de randonneur en action, ne se doutaient qu'en cet instant ils nourrissaient, par leur présence en ces lieux, cette vanité cocardière un peu sottise qui faisait la nique à l'esprit froidement raisonneur de Godefroy.

Debout en bordure du cercle de ses compagnons attentifs, glissant de temps à autre un regard à la fois aimable et malicieux vers ses amis français qui comprenaient si peu son discours, le Docteur Clifford Graves, président très actif de "l'International Bicycle Touring Society", les talons joints, les doigts des deux mains entrelacés comme pour mieux ponctuer ses paroles, avec un je ne sais quoi de strict et de stylé en filigrane de ses gestes et de ses intonations les plus familières, le Docteur Graves tenait conférence au pied du donjon d'Aurignac.

Et Godefroy, à défaut de mieux, se prenait à évoquer l'image d'un Docteur Graves dans sa maison de Californie, en silhouette devant un horizon souligné par les lointains bleutés de l'Océan Pacifique ; et puis, son regard revenait vers le Docteur Graves sous le donjon d'Aurignac, avec, pour arrière-plan, les collines moutonnant jusqu'aux confins du Gers. Étrange aventure que le cyclotourisme, surprenante passion qui peut mener si loin, aussi bien physiquement que moralement : voilà un cyclotouriste commingeois au bord du Pacifique et un cyclotouriste californien dans les murs des lointains comtés de Comminges... Que le Docteur Graves pardonne à Godefroy ses songes creux, mais à défaut de comprendre l'américain, essayait-il du moins de saisir tout ce que ces moments avaient de privilégié...

Assis parmi les herbes un peu jaunies de cette fin d'été, Jacques Faizant écoutait aussi le Docteur Graves, et c'était encore lui qui, de tous, avait l'air le plus exotique, noyé qu'il était, comme le grand sachem des Sioux, dans les volutes bleuâtres de son calumet de la paix.

Sans être extrêmement tourmentée, la départementale qui mène d'Aurignac à Saint-Gaudens par les villages d'Aulon et de Latoue, comporte quelques sensibles déclivités que Godefroy espérait bien mettre à profit pour "tâter" les plus ardents pédaleurs du parti envahisseur.

Il comptait notamment sur une vilaine rampe qui fait le gros dos pendant deux kilomètres à la sortie de Latoue... "J'essaierai de les distancer, avait-il confié à deux ou trois intimes, pour les photographier en pleine action". Et ce disant, Godefroy se voyait déjà embusqué avec son appareil au détour d'un certain virage bien connu des pédaleurs locaux pour son passage à la corde assez teigneux.

Hélas! les événements en décidèrent autrement et se précipitèrent dès la sortie d'Aurignac, sous l'impulsion vigoureuse et combien véloce du soursnois Jacques Faizant, qui n'est fumeur de pipe que pour mieux égarer l'adversaire... Comme lors des attaques de grand style de la haute compétition, le peloton international des cyclos se trouva, en quelques minutes, étiré à l'extrême, puis disloqué, puis disséminé au hasard des paniques et des essoufflements. Réduit très vite à une pâle défensive, Godefroy se faisait tout petit dans la roue du compagnon d'Albina et songeait que la petite Américaine avait eu bien du mérite en s'acharnant à rouler avec un pareil mentor.

Mais les désillusions du Commingeois ne devaient point se borner à cette seule épreuve. A la sortie du hameau stratégique de Latoue, au pied de la fameuse côte, il essaya de renouer avec son bourreau un semblant de dialogue dans l'espoir évident de faire baisser l'allure. Il croyait y parvenir un peu lorsque surgit des arrières le "captain" Dan Henry. Ce pur Américain de New York était précisément le fameux

aviateur juché sur un vélo très spécial et que l'on soupçonnait pour cela de tricherie... Et, de fait, la bicyclette du "captain" est vraiment spéciale, en ce sens qu'elle joint le classicisme de roues à boyaux, de pédalier et de manivelles en dural, à la bizarrerie de suspensions à grand débattement à l'avant et à l'arrière. En outre, M. Dan Henry, sans doute par nostalgie du siège de pilotage de son "Jet" de l'... American Airlines, pose son postère sur une manière de fauteuil constitué d'un guidon retourné dont les poignées sont reliées par une bande de toile. Ainsi posé très haut et très en avant sur son engin suspendu, le "captain", physiquement affûté, l'œil bleu teinté d'ironie, attaqua la côte de Latoue sans pratiquement ralentir et sans l'ombre d'un déhanchement. Godefroy demeura sidéré... Il va craquer..., pensa-t-il sans trop y croire. Dan Henry ne craqua point. Ce fut Godefroy qui resta pratiquement sur place. Soit gentillesse, soit politesse, J. Faizant voulut bien ralentir un peu plus, juste assez pour ne pas distancer son compagnon du moment, trop heureux de parvenir sans autres déboires en vue de Saint-Gaudens, l'esprit très loin de toutes pensées photographiques...

Et en cette soirée de dimanche de la fin septembre, les C.R.C. rentrèrent au bercail, un peu tristes, un peu esseulés. Ils avaient goûté, durant quelques heures, à l'inimitable climat d'une troupe cyclotouriste emportée dans le rêve d'un voyage à étapes. À l'hôtel de Saint-Gaudens, où tous s'étaient réunis après le retour échevelé d'Aurignac, Godefroy et ses compagnons de club s'étaient crus, un moment, eux aussi, au soir d'une étape, à la veille d'un nouvel épisode. Las ! Pour eux, le lundi ne serait qu'un ordinaire lundi, un ... black monday, comme dirait l'honorable Monsieur Clutterbuck (et non pas Butterclub comme certains Commingeois le prononcent)...

Évidemment, nul ne savait encore ce soir-là que le lundi serait très pluvieux, que des cataractes s'abattraient sur la cohorte de ceux qui étaient.. "dans le coup"... Mais ceci devient une autre histoire, une épopée que Godefroy n'a point vécue et que d'autres sauront, c'est bien certain, nous conter à merveille.

VIE FÉDÉRALE

À qui la perruque ?

Il en est de certains mots usuels comme des vieilles bicyclettes : trop souvent utilisés, maltraités, manipulés comme vils accessoires, on finit par leur faire tout dire, ce qui revient à dire qu'ils ne veulent plus rien dire du tout.

Ainsi est-il advenu du terme de “sport” ; ce vocable d'origine combien française puisqu'il est issu du vieux mot “desport” (divertissements par des exercices physiques) a trouvé un brillant destin et une nouvelle orthographe en passant outre-Manche, avant de nous revenir, à la fin du siècle dernier, un peu allégé mais paré de prestige insulaire.

Pourtant, de retour chez nous, ce volage substantif a beaucoup évolué dans sa signification, victime, en quelque sorte, d'un nouveau transfert : la preuve en est dans les millions de “sportifs” que compte notre pays, ceux des gradins de stades, ceux de la télévision (côté fauteuil), ceux du bord des routes du “Tour” au mois de juillet, ceux des stations de ski, lesquels, pour la plupart, sans les remonte-pentes, ne seraient que ce qu'ils sont...

Chez les cyclistes, pour être moins paradoxale, la situation mériterait malgré tout quelque examen permettant de réviser ou de nuancer certaines certitudes. Ainsi, les coureurs, considérés comme sportifs à part entière par excellence, ne pratiquent plus guère au-delà de la trentaine ; Poulidor, avec ses quarante ans, fait figure d'ancêtre dans les pelotons ; et beaucoup se souviennent de Gino Bartali qui, à 36 ans, était appelé “il vecchio” par les journalistes...

À côté des coureurs, et les singeant parfois, fleurissent depuis quelques années d'innombrables cyclistes du dimanche matin, poursuivant à toutes pédales leur ombre fugitive ou la fuyant éperdument au gré de l'heure ou de la route ; ceux-là aussi se classent et sont classés parmi les sportifs : tout, dans leur allure qui se veut rapide, et leur équipement allégé, permet de leur attribuer ce label. Tant mieux pour eux... Et les cyclotouristes, notamment ceux de la FFCT ? Eh bien, il faut nous faire une raison : d'après un échetier “spécialisé” qui nous octroie chaque mois ses doctes avis et ses généreux avertissements dans un magazine de cyclisme, la moitié d'entre nous seraient, certes, des “cyclotouristes-sportifs” (sic...). Mais bridés, brimés, frustrés, exploités, abusés, désabusés, ils seraient prêts à rejoindre les rangs désormais accueillants d'autres fédérations. La moitié... Quant aux autres, c'est-à-dire, j'imagine, les “cyclotouristes-non-sportifs”, il ne leur reste, comme au Ménalque distrait de La Bruyère, qu'à chercher AUTOUR D'EUX à qui peut bien être la perruque accrochée au lustre ; car nul d'entre nous ne se voudra reconnaître parmi le misérable lot des “cyclotouristes-non-sportifs” ; allons, amis cyclos, du courage, à vos miroirs !

Pierre ROQUES, Vice-président de la FFCT.

Les officiels

À l'angle d'une vieille grange aux murs gris et à la toiture de tuiles brunes, Godefroy laissa tomber sa chaîne sur le petit plateau et s'installa dans la montée du col de Larrieu ; c'est un bucolique passage d'altitude modeste qui mène du pays d'Arbas à celui d'Aspet, sur les contreforts des montagnes boisées du Haut-Comminges. Les rampes en sont brèves mais assez brutales pour provoquer, même en plein hiver, une abondante sudation. Or, en ce début février, il était bien agréable de solliciter ainsi le souffle et les muscles, surtout lorsqu'on est entré depuis plus d'un an dans la quarantaine, que l'on pèse cinq

kilos de plus qu'à vingt ans et que l'on échafaude pour l'été les plus ambitieux projets de randonnées cyclistes...

Mais il était plus agréable encore de songer qu'il est possible de mouliner sur les rampes du Larriou un samedi après-midi et de se retrouver le dimanche matin en séance de Conseil d'administration de la F.F.C.T., et ce par la grâce d'un wagon direct entre Luchon et Paris, qui vous prend dans l'extrême sud de la Haute-Garonne à sept heures du soir pour vous livrer, tout frissonnant, baillant et barbu, à l'air frisquet de six heures du matin, gare d'Austerlitz.

Comme il longeait à huit à l'heure une rangée de bouleaux jaillis de fougères roussies par les récentes neiges, Godefroy sourit même "en son cœur" en se rappelant une remarque d'un quidam parisien jugeant, lors de la Journée Bonnaud, que "ces messieurs du C.A. sont, après tout, des privilégiés..." (sic). Tout compte-fait, il avait raison, ce parisien ; il avait raison car il n'est pas donné à beaucoup de conseillers d'administration d'être à quelques heures d'intervalle d'heureux et authentiques pratiquants et de besogneux administrateurs d'une activité sportive. Certes, Godefroy ignore, et ignorera sans doute toujours, les soucis de dirigeants de nombre de Fédérations sportives ; il ignore tout des arcanes de ces jeux du cirque dont des millions de téléspectateurs se délectent à longueur de dimanches après-midi ; il ignore ce que sont les soucis des gestionnaires de stades à 100000 places, des managers, des marchands de joueurs, des pourvoyeurs de prix ou de primes ; mais ce qu'il sait bien, ce qu'il sait à fond, c'est qu'un cyclotouriste est un cyclotouriste, qu'il soit individuel, membre d'un club, animateur élu à quelque échelon que ce soit. Ce que Godefroy sait bien, c'est qu'au pied d'un col, ou mieux encore à son sommet, la joie est authentique, aussi pure, aussi intense pour le timide débutant que pour le président de club ou de ligue, pour l'isolé et farouche solitaire que pour le capitaine de route d'une longue théorie d'Audax. Et en se rapprochant de la crête de son petit col hivernal, Godefroy songeait que le lendemain il ne se retrouverait pas en compagnie de graves personnages compassés, distants et bouffis d'importance et de graisse, mais avec des congénères, des compagnons de route passés ou à venir, des gens plus portés à évoquer une pédalée mémorable, à signaler un bon coin, une "belle" rampe, qu'à se pencher sur de sombres et lourds problèmes de gestion.

Et pourtant, il savait aussi que le lendemain tous ces conseillers devraient refouler pour un temps leurs élans et leurs véritables penchants et devenir très sérieux face aux obligations que suppose l'administration d'une communauté, surtout quand celle-ci s'achemine vers les 20.000 membres... Il savait bien qu'il aurait encore à entendre et à lire bien des récriminations, bien des critiques, et parfois pire. Il en avait un peu l'habitude pour en avoir essuyé déjà quelques retombées. Tantôt surpris, tantôt amusé, tantôt intrigué, tantôt peiné, tantôt outré, voire révolté, parfois confus, il se sentait prêt à subir encore bien des averses. Mais, à l'instant précis où il laissait courir ces élucubrations résignées et désabusées, la rampe atteignait il son maximum ; il ne pensa plus soudain ni au wagon de Luchon, ni au petit matin d'Austerlitz, ni au local neuf de la rue Jégo, ni aux intimidantes lunettes de Jacques Vicart, ni à la pipe de Jacques Faizant, ni à la magnifique cravate de Jean-Bernard Duranthon, ni aux visages désormais familiers des autres conseillers ; il noua ses mains autour du cintre, expira fortement, happa une large rasade d'oxygène commingeois et se mis en danseuse pour forcer le passage. Il n'aime pas monter ainsi, en force, à la brute ; il se sent devenir en ces instants exclusivement musculaire ; il n'utilise plus son cerveau mais seulement sa moëlle épinière et ça le vexe. Mais tout à coup, il lui vint malgré tout une idée cocasse, farfelue, loufoque, inavouable ; il s'imagina en ces mêmes lieux, dans la même situation, mais avec ses congénères du lendemain égrenés sur la méchante rampe, l'un avec de la buée sur ses lunettes l'autre avec sa pipe éteinte, le troisième cramoisi sous sa cravate, et lui, Godefroy, perdant son souffle à force de bailler, et essuyant du revers de la main la sueur engluant sa barbe rêche... Et sur le bord de la petite route, en double haie serrée, tous les membres de la F.F.C.T. s'agitant et s'esbaudissant au spectacle des "officiels" en séance... de danseuse. S'esbaudissant ? Qui sait ? S'étonnant peut-être. Car il est bien vrai que beaucoup de cyclos oublient, et peut-être ignorent, que les gens qui se retrouvent tous les trois mois au siège fédéral pour s'occuper des affaires fédérales ne sont rien d'autre que des cyclotouristes. Ce fut en tout cas la pensée très nette, la certitude qui envahit

Godefroy lorsque, au terme de sa grimpette hivernale, il desserra ses cale-pieds en jetant un coup d'œil machinal sur les pentes redressées du Pic de Cagire, la montagne sacrée des antiques habitants de son Comminges natal.

La lettre au Père Noël

Depuis que Godefroy a eu la chance et le privilège de rencontrer le Père Noël, un mémorable soir de 24 décembre, dans un chemin discret entre Escanecrabe et Rebirechioulet (voir “Cyclotourisme” de janvier 1970), il lui prend, de temps à autre, fantaisie d'écrire à son vieil ami et il arrive que la lettre soit interceptée par les instances fédérales.

C'est ce qui est advenu cette année et, comme il se doit, le sujet touchant de près aux choses du cyclotourisme, les responsables de la revue se sont fait un devoir de divulguer le contenu de cette missive naïve. La voici donc :

Cher Père Noël,

Nous avons beaucoup vieilli tous deux depuis notre brève rencontre crépusculaire, voici des années, au flanc d'un coteau de Save, dans la côte d'Escanecrabe. L'usure d'un long pouvoir, une image de marque ternie par trop de mercantiles imitateurs t'ont relégué au rang des accessoires désuets ; seuls, ceux qui t'ont bien connu et beaucoup aimé croient encore en toi. Je suis de ceux-là et je t'écis cette année, comme tant d'autres fois, pour te demander ces mille choses impossibles que tu es le seul sans doute à pouvoir m'offrir.

Je voudrais cette année ma part de rêves d'abord, de randonnées grisantes, de paysages aimables ou sublimes, d'amitiés fortifiantes et consolantes ; je voudrais encore et toujours ce que j'ai eu, c'est vrai, à profusion et dont je ne puis me passer ni me lasser : la pratique d'un cyclotourisme dégagé des contraintes et déformations des modes, des illusions, des soucis de grand tapage, d'effets de masse et de tentations ou récupérations de tous ordres, d'outrances athlétiques et de cloneries vestimentaires. Je veux rester un randonneur sans mièvrerie infantile mais hors des chemins battus des spectacles sportifs rentables et grenouillants... Je veux rester un cyclotouriste qui croit toujours au Père Noël.

Et puis, bien sûr, j'ai des “choses” à te commander. Je veux (je voudrais) pour mon vélo un véritable cintre “franco-belge” des années 60, comme la mode actuelle des cintres trop plongeants ne permet plus l'usage ; je veux (je voudrais) un sac de guidon digne de ce nom, en forte toile imperméable renforcée de vrai cuir, avec ou sans label fédéral trop légèrement et imprudemment attribué à des articles pour midinettes ; je veux (je voudrais) des pneus légers, certes, et de bon rendement, mais assez solides pour me permettre de rouler ailleurs que sur des tapis bitumés, assez raisonnablement conçus aussi pour ne pas exiger des précautions de chirurgien lors de leur montage et des bras d'hercule pour les gonfler ; je veux (je voudrais) une roue libre qui ne chante pas les grands airs de la Tosca à la moindre averse et ne me laisse point en détresse à la première rampe sérieuse malgré les assurances du constructeur et les coups de trompette de la publicité.

Pour le reste et pour le moment, je suis pourvu : mon cadre me convient ; sa fourche n'est point trop redressée comme ces triques à la mode qui en tiennent lieu présentement ; mes freins sont à tirage central, braves bêtes de dix ans d'âge, aussi légères et mieux conçues que ces tirages latéraux lancés à grands coups de publicité et qui sont, en tout état de cause, un net retour en arrière. Et je suis bien assis sur ma bonne et souple selle de cuir, ce qui ne m'empêche pas de t'en commander une de rechange, bien grasse, bien rodée, prête à recevoir mon auguste séant lorsque les inévitables craquelures de l'actuelle titulaire la conduiront à une glorieuse retraite.

Voilà. Ce sera tout, je crois. Ah non, pas tout à fait ; il me faut un poncho pour mon épouse ; il a tant plu cet été que le sien est mort à la tâche. Mais un vrai poncho, assez long, qui abrite bien le corps et le sac de guidon, et non point ces petits je ne sais quoi que la véritable averse transperce et qui nous font lorgner vers la voiture suiveuse, ce menu accessoire des randonneurs de la nouvelle vague.

Bien à toi, cher Père Noël, et grand merci par avance, surtout pour la selle en cuir.

P.-S. - Méfie-toi des gravillons dans la côte d'Escanecrabe ; les camions de “l'Équipement” sont passés par là !

P.C.C. Pierre ROQUES
vice-président de la FFCT.

Songes creux

Il n'est point, dit-on, de vrai sommeil sans rêves.

On peut même rêver tout éveillé et s'évader ainsi vers des mondes que la réalité du quotidien nous refuse.

Aussi bien et mieux que d'autres, les cyclotouristes aiment rêver ; volontiers poètes, idéalistes, utopiques à l'occasion, ils évoluent dans un univers bien à eux qu'ils voudraient largement ouvrir à tout venant, pour peu que ce tout-venant sache monter sur un vélo. Mais cet esprit d'ouverture et ce prosélytisme débouchent forcément, et de plus en plus, sur d'amères désillusions, tant il est vrai qu'il ne suffit pas de faire du vélo pour être cyclotouriste. Et depuis quelques années, depuis surtout cette grande vogue de la bicyclette, dont il est difficile de discerner si elle est une mode ou une vague de fond, les motifs de désillusions tendent à se multiplier, surtout à l'occasion de certaines grandes randonnées "à prestige", mais aussi lors de nombreuses occasions de rassemblements et organisations régionales ou locales. Quelques expériences estivales ont sans doute conforté nombre d'entre nous dans leurs inquiétudes, nous incitant à nous poser à nouveau des questions. Pour ma part, j'ai choisi une solution de paresse, la plus irréaliste, la plus inefficace qui soit ; j'ai choisi de rêver !

Je rêve que les 56 000 adhérents actuels de notre Fédération sont tous des cyclotouristes ; je rêve qu'ils ont tous choisi de se regrouper pour apporter leur enthousiasme à la communauté, pour s'y sentir aussi bien partie donnante que partie prenante.

Je rêve que les organisateurs de nos randonnées concrétisent et encouragent cet élan communautaire en supprimant de leurs règlements cette clause démagogique suivant laquelle leurs organisations sont "ouvertes à tous les cyclistes, licenciés ou non"..., clause non seulement erronée dans sa forme puisque nous ne sommes pas licenciés, mais adhérents, mais surtout absurde dans le fond, puisqu'elle signifie qu'il est tout à fait inutile d'adhérer à un mouvement dont on peut librement profiter en restant à l'extérieur !

Je rêve à des participants au BRA, à la RCP, à "Bayonne-Luchon" qui joueraient tous le jeu des vrais randonneurs en pourvoyant à leurs fringales, à leurs chauds et froids, à leurs moments de détresse, à leurs défaillances, sans coffres, ni galeries, ni poignées de portières de voitures d'assistance...

Je rêve à des cyclotouristes conscients de leur dignité et craignant le ridicule en s'affublant de tenues de coureurs professionnels placardés de publicités du cuissard à la casquette... N'est-il pas vrai, vaillante, courageuse petite dame du dernier Bayonne-Luchon, qui aviez sans doute toutes les qualités sauf celle de la discrétion avec votre maillot aux armes d'une marque de mayonnaise ?

Je rêve à des Paris-Brest où des commandos étrangers se croyant dispensés de respecter nos coutumes et règlements nationaux s'abstiendraient de nous envahir de leurs criardes cohortes motorisées et de leurs "soigneurs" !

Je rêve enfin à une Fédération où le bon sens, l'esprit sportif, les usages de bonne compagnie et d'amitié seraient si bien ancrés que tout règlement, tout contrôle officiel ou secret deviendraient caducs et où les cartes de route ne seraient plus que cartes-témoins ou cartes souvenirs.

Mais n'est-ce point assez rêvé ?... Souffrez alors que je m'éveille.

P. ROQUES

(Vice-Président de la FFCT)

Les tunnels

Les jours où Godefroy reçoit du courrier, il effectue un premier tri et ouvre en priorité les plis et lettres qui semblent avoir quelque rapport avec la bicyclette : missives d'amis, enveloppes à l'en-tête fédérale et portant, presque toujours, la mention "urgent", revues et bulletins divers ; on ne commande pas ses sentiments profonds et l'attention se porte toujours d'abord vers ce que l'on aime...

Or, ce matin-là, Godefroy ouvrit une enveloppe affranchie dans un pays voisin (trêve de cachotteries : c'était la Belgique) et lut une fort aimable lettre d'un cyclo qui projetait un voyage à bicyclette vers l'Espagne. Il lui fallait donc franchir les Pyrénées qui, chacun de nous le sait fort bien, existent toujours. Déjà, à peine parcourues les premières phrases, Godefroy échafaudait mentalement un embryon de réponse à son collègue, songeant à quelques passages plus discrets mais combien plus attirants que l'inévitable Perthus, le bouchonnant Envalira ou l'indigne franchissement horizontal de la Bidassoa ; il pensait au col d'Ares, en haut Vallespir (à ne pas confondre avec le gentil col des Ares, en Comminges), à la Bonaïgue du haut Val d'Aran, au Pourtalet moins encombré et plus beau que le Somport, à la Pierre-Saint-Martin, au port de Larrau, voire à quelques petits cols basques moins huppés, exception faite de l'Ybardin promu par les "vacanciers" de la côte Basque au rang de dépotoir en papiers gras et bouteilles vides "made in Spain".

Mais la suite de la lettre fit brutalement chuter les hautes songeries de Godefroy : en touriste pratique et soucieux de gagner au plus vite les terres ibériques, son correspondant se bornait à demander une liste si possible exhaustive des TUNNELS routiers transpyrénéens, avec leur longueur, leur état et l'altitude, de leur accès. Du coup, les horizons de Godefroy s'assombrirent. Des tunnels ! des tunnels pour franchir les Pyrénées à bicyclette... D'abord, des tunnels routiers, il n'y en a que deux et c'est déjà trop : celui de Vieilla ; entre la vallée de la Garonne et celle de la Noguera Ribagorzana et celui, tout récemment ouvert, de Bielsa, en haute vallée d'Aure. Les édiles régionaux en réclament d'autres ; chacun veut le sien, l'un sous le Puymorens, l'autre au sud de Saint-Girons, un autre sous la Maladetta ! On reparle des uns et des autres au hasard des élections cantonales et aux époques de vaches maigres de la presse régionale. Mais ceci est une autre histoire...

Donc, ce correspondant voulait son tunnel ? Eh bien soit : ce serait celui de Vieilla, un innommable boyau, un trou de taupe long de cinq kilomètres, suintant, mal éclairé, à la chaussée gluante et percée de trous d'autant plus traîtres qu'on les voit mal ou pas du tout : et par là-dessus, un trafic de gros camions espagnols puants, vociférants, guidés à grands coups de volant par des conducteurs qui n'ont pas froid aux yeux. Mais quoi ? À toute peine sa récompense, à toute erreur son pardon ; et Godefroy songea qu'après tout ce collègue belge connaîtrait après son purgatoire le paradis des pentes ensoleillées et des eaux bondissantes de la haute Ribagorzana. Car, n'est-il pas vrai, chacun finit par voir, toujours, le bout de son tunnel...

p.c.c. P. ROQUES
Vice-président de la FFCT

Métro Ségur

Traditionnellement et statutairement, l'Assemblée Générale de la F.F.C.T. déroule ses fastes quelques jours avant la trêve des confiseurs.

Non moins traditionnellement, les festivités, sobres et de bon aloi, sont organisées dans les locaux d'un vaste bâtiment réservé aux organisations collectives, congrès, séminaires et rassemblements divers exigeant à la fois un accès dégagé, l'ambiance en demi-teinte d'un amphithéâtre, et la présence d'une scène où les personnalités s'exposent, derrière un tapis vert, aux feux de la rampe.

Du reste, cette obligatoire mise en situation donne aux visages les plus brunis par le grand air des

chemins un teint blafard, voire livide, susceptible d'alimenter les doctes mises en garde de certains médecins sportifs. Que dire alors des épidermes parisiens qui ont perdu, depuis l'automne, les acquis éphémères du soleil estival ? Pour Godefroy, qui débarquait une fois encore de sa France profonde après un rapide ravalement de façade dans les bains-douches de la gare d'Austerlitz, tout commença aux approches du métro "Séguir", ultime halte ferroviaire depuis son lointain départ, la veille au soir, du Sud-Comminges.

Après l'habituelle revue des publicités géantes, lancinant

"tabassage" incitant à tout consommer, du dernier western aux plages tropicales, Godefroy s'éveilla tout à fait. Il se retrouva sur le quai et se posa brutalement une question aussi inattendue que redoutable:

"Qu'est-ce que je f... ici ?".

Question loufoque, hors de propos. Nul n'obligeait Godefroy à se trouver sur le quai du métro Séguir un samedi matin de décembre alors qu'à la même heure, loin vers le Sud, le soleil devait pointer du côté du Mont Vallier, rosissant l'Arbizon et faisant briller les coupoles de l'observatoire du Pic du Midi de Bigorre.

C'était bien de sa faute. Que croyait-il ?

Retraité depuis plusieurs années déjà du C.A fédéral (et heureux de l'être !), débranché, déphasé, que venait-il faire là ? Pleurnicher après des illusions perdues ? Jouer les tribuns de sous-préfecture pour déplorer en de grandes envolées de micro la fin de la revue fédérale pour tous ? Désigner d'un index menaçant et dérisoire les dangers d'une sponsorship désormais à l'ordre du jour ?

Il savait bien, Godefroy, que tout cela serait vain. Il savait qu'il lui serait dit, expliqué, prouvé que tout était pour le mieux, qu'il ne pouvait en être autrement, que la revue continuerait de vivre avec un œil, un bras et une jambe ; quant à la sponsorship, "croix de bois, croix de fer, si je mens je vais en enfer", il n'en serait pas question tant que Marc Dobise serait président fédéral. Apaisement ou sursis ? En tous cas, cette sponsorship frappait à la porte ; et elle frappait fort ; et c'était vrai que dans l'amphithéâtre de cette A.G. parisienne les esprits frappeurs étaient bien vivants, forts de leur logique et de leur lucidité. Qui veut la fin, veut les moyens, n'est-il pas vrai ? Mais la fin de quoi ?

Du cyclotourisme, assurément... Encore que ce dernier, à tout prendre, pourra n'être qu'accessoire, prétexte ou prête-nom d'une fédération d'on ne sait quoi, sorte de doublure ou d'image en négatif de "l'autre", celle de cyclisme.

Et tout à coup, vers la onzième heure du dimanche matin, alors que, déjà, il surveillait sa montre en vue de son retour vers le Sud, Godefroy eut le sentiment que quelque chose ne cadrerait pas entre cette assemblée trop formelle, raisonneuse, ergoteuse ou pontifiante, cette atmosphère compassée et tristounette, ces visages officiels marmoréens sous un éclairage brutal et la raison d'être de ce rassemblement : "la pratique du vélo dans un but à la fois sportif, touristique et culturel !..."

Ah, la belle définition, le rassurant slogan, le cocktail subtilement dosé du grimpeur ailé, du photographe de vélo sur fond de lac montagnard et de l'explorateur de vieux hameaux ! Et Godefroy eut la vision fugitive mais précise comme un rêve en couleurs d'une assemblée générale en plein air, d'une manière de célébration druidique des mystères du cyclotourisme, d'incantations aux mânes de Vélocio s'achevant par une solennelle procession à vélo sur les lacets empilés de quelque col mythique perdu dans les nuées.

Mais, cette fois, Godefroy allait trop loin ; son assoupissement hypoglycémique de la onzième heure se faisait sommeil sacrilège. Allons, un sursaut, un dernier salut de la main à Marc Dobise, là-bas, très loin sur sa tribune, quelques au-revoir à de proches amis, le temps d'apprendre de la bouche même de Philippe Deveaux, rédacteur en chef de la revue fédérale, que nul ne saurait jamais rien de la mort d'un certain petit chien, et Godefroy se retrouva dans le petit air aigrelet de la rue.

Un escalier, un portillon, un quai, celui du métro Séguir. "Chic, songea-t-il alors, dans huit jours, les vacances... Avec un peu de chance, j'irai faire le Menté pour Noël avec Micheline".

Ce qui advint. À vélo. Évidemment.

Pierre Roques

De la pique à l'Adour

"Pourtant, que la montagne est belle..." (Jean Ferrat)

Avec le décalage et l'effet d'inertie propres aux publications mensuelles, et tenant compte en outre des lenteurs inhérentes aux incertitudes et aux lourdeurs du bénévolat et des plumes occasionnelles, les récits et comptes rendus des randonnées estivales ne fleurissent, dans notre revue fédérale, qu'au cœur de l'hiver suivant.

Ainsi en fut-il, pour 1981, du BRA et de Luchon-Bayonne. Du BRA, je ne dirai presque rien. On ne retourne pas le fer dans la plaie. Tout juste oserai-je rappeler les termes sévères, mais combien justifiés selon moi, de l'article de Charles Flotte concernant cette médaille qu'il a suffi d'acheter pour l'obtenir et ces malheureux fourvoyés dans la Croix de Fer, les jambes nues et le torse "protégé" par ces dérisoires K-Way dont la seule qualité est d'être légers... ce qui ne pèse pas lourd face aux réalités sans concession ni poésie du mauvais temps en montagne.

Pour ce qui est de Luchon-Bayonne, il en ira tout autrement. Certes, je ne m'étendrai pas sur la décision cavalière des organisateurs de ce qui fut l'un des plus prestigieux BCMF en l'ouvrant aux "affinitaires" pour "faire nombre", décision qui a entraîné celle que l'on sait de la part du CA fédéral...

Je n'insisterai pas non plus sur les horaires de départs de Luchon, espacés de trois en trois heures, et faisant notamment démarrer le gros de la troupe, sur le coup de midi, dans le Peyresourde dont les premiers kilomètres se situent plein sud, le long de murs de soutènement qui accumulent la chaleur méridienne comme dans le four du boulanger.

Pas plus que je ne dissenterai sur cette bizarre catégorie dite "de cyclistes rapides ou sportifs" lâchés à six heures du soir sur ce parcours de montagne effectué, pour l'essentiel, dans la nuit. Le tout, comme il se doit, et comme il était spécifié dans les règlements, en toute autonomie d'éclairage et sans la moindre voiture suiveuse, cela va sans dire. On ne prête qu'aux riches...

Non, je laisserai de côté ces aspects, relevés par ailleurs, d'une prestigieuse Randonnée que je connais bien, que j'ai beaucoup aimée, au moins dans son sens véritable et d'origine, je veux parler de "Bayonne-Luchon", son accomplissement en sens inverse, pour des commodités d'organisation, en faisant selon moi un ersatz, une image déformée, une culotte à l'envers, un repas commencé par les entremets et achevé par le potage (1). Idées toutes personnelles, certes, et parfaitement subjectives, n'enlevant rien au mérite de toutes celles et de ceux qui ont accompli l'été dernier leur "Luchon-Bayonne" dans les délais, sous le soleil et sous la lune, par leurs propres moyens, avec leur casse-croûte à eux, leur éclairage à eux, leurs faiblesses à eux, leur réussite à eux et à eux seuls.

Plus objectifs, par contre, sont les chiffres: 1300 randonneurs sont partis de Luchon; 748 ont rallié Bayonne. Si je sais bien compter, cela donne 552 abandons.

C'est beaucoup. C'est trop. C'est beaucoup trop.

C'est beaucoup d'abord. Si l'on excepte les hécatombes de la RCP 1978 explicables par une incroyable canicule ou la déjà lointaine édition du BRA de... 1939 qui se déroula, m'a-t-on raconté (car je n'étais alors qu'un petit garçon) par des conditions épouvantables, on peut parler de record...

Pourquoi ce record ? Faisait-il mauvais temps ? Non. Le ciel était bleu ; et au mois d'août, quand le soleil brille, il ne peut qu'être chaud. Mais cette chaleur était NORMALE, même pas orageuse, et passées les basses zones, les fonds de vallées, les fins d'ascensions se déroulaient sans problèmes particuliers. La soirée fut très agréable, splendide même à l'heure du soleil couchant. Je vois encore les longues ombres rasantes des arbres du Soulor où il faisait bon respirer le parfum des foins de regain...

Et puis, il y eut un merveilleux clair de lune, (un clair de lune est toujours merveilleux...) une nuit si douce qu'on pouvait rouler en maillot, sans anorak. Enfin, aux heures matinales où la chaleur des altitudes modestes du Pays Basque aurait pu "assommer" les survivants, une brume de mer, un peu visqueuse certes, mais salvatrice, noya les hauteurs de l'Osquich et les croupes feuillues du Labourd. Pourtant, il y eut 552 abandons.

Les chaussées étaient-elles mauvaises ? Point du tout, exceptés peut-être quelques passages du côté de Gourette où le goudron, mis à mal pendant les mois d'hiver par le trafic automobile de la station de ski,

recelait quelques pièges que des pneus de trop petite section ont mal digérés.

Les délais étaient-ils trop justes ? Certes, il y aurait beaucoup à dire sur le règlement qui ôtait de façon discutable et arbitraire trois ou six heures à ceux qui, partant à midi ou à trois heures, sur le seul critère de l'âge, n'en devaient pas moins rallier Bayonne à la même heure. Je n'évoque pas ici "les cyclistes sportifs" du départ de 18 heures, caste supérieure échappant aux médiocres pesanteurs du "vulgum pecus". Il n'empêche que justes ou pas, généreux ou étriqués, les délais étaient connus au départ et que chacun savait à quoi s'en tenir. Cependant, il y eut 552 abandons. Certes, il y avait dans la troupe les "affinitaires", peu instruits par leurs fédérations non spécialisées des impératifs des grandes randonnées montagnardes et venus là, pour la plupart, comme on se rend à la foire à Neu-Neu.

Mais il y eut, tout de même, 552 abandons.

Faisons aussi la part des malchanceux : cette dame chutant si lourdement dans la descente d'Aubisque qu'elle fut hospitalisée ; ce participant déjà presque au but et qui vit, au contrôle d'Osquich, son garde-boue avant bloquer la roue, lui occasionnant une chute grave et fournissant, au passage, à un contrôleur l'occasion de me démontrer que les garde-boue "c'est de la C..." (sic !...)

Faisons aussi la part d'autres impondérables réels ou supposés : le chien ou le mouton surgis sous une roue avant, l'estomac révolté, la roue libre trop libre. Ce sont là incidents classiques, inhérents à toute randonnée cycliste.

Mais 552 abandons sur 1 300 partants, c'est quand même beaucoup, et c'est trop. C'est TROP parce qu'au fond ce nombre révèle chez beaucoup de participants à ces randonnées montagnardes un manque évident de préparation, tant morale que physique, un manque de méthode aussi, un refus délibéré ou inconscient d'adopter les petits braquets qui sont à la base de toute réussite dans ce genre d'entreprise ; un refus dédaigneux de choisir un matériel de sécurité, notamment dans le domaine des roues et des pneus. Ici, je ne m'embarrasse plus de précautions : oui, j'affirme que l'usage du boyau, dans l'immense majorité des cas, est une maladresse, un pari stupide et une DUPERIE*. Oui, j'affirme que les voitures suiveuses, omni-présentes dans ce Luchon-Bayonne, sont un constant défi vis-à-vis des participants autonomes qui jouent le jeu en respectant un règlement ignoré par les organisateurs eux-mêmes qui ont fermé les yeux, surtout la nuit, sur des abus criants et aisément repérables, ô combien !

Et j'affirme aussi, du reste, que ces voitures suiveuses, commodités mais tentations, outre qu'elles donnent lieu à des tricheries, sont à l'origine de beaucoup d'abandons car il est par trop tentant, lors d'un "passage à vide" (et qui n'en a pas ?) de hisser le vélo sur la galerie et de s'effondrer sur le siège accueillant et compatissant.

Oui, il y a tout cela sans doute dans les 552 abandons de Luchon-Bayonne... Mais enfin, me rétorquera-t-on, en quoi cela vous gêne-t-il ? Il est vrai qu'à raisonner en égoïste, cela ne devrait pas me gêner. Ma femme et moi avons accompli notre Luchon-Bayonne bourgeoisement, transpirant à nos heures, baillant plus tard sous la lune comme tout un chacun et terminant sur les rives de l'Adour, sans précipitation, bien assez tôt en tout cas pour prendre notre train vers le Comminges avec nos amis du club, "tous reçus" eux aussi à l'examen que nous étions d'accord pour ne pas l'avoir considéré comme exceptionnellement ardu.

Mais 552 abandons me gênent dans la mesure où ils témoignent d'une évolution négative de notre mouvement, et ce malgré les efforts des responsables pour promouvoir des principes qui sont trop simples sans doute pour être suivis sans problème : un vrai petit braquet, un vélo en état avec des pneus de section suffisante, un sac de guidon avec un viatique sous la main, un éclairage fiable et un entraînement qui consiste, tout bonnement à pratiquer le cyclotourisme, dès l'hiver, de façon régulière, sans plus.

Mais j'en ai à la fois trop dit et pas assez ; j'ai quand même voulu le dire, sans illusion, tant il est vrai qu'aux prochaines occasions, c'est-à-dire l'été prochain, les mêmes causes engendreront les mêmes effets.

Mais est-il nécessaire d'espérer pour entreprendre ?

(1) Bayonne-Luchon est plus difficile que Luchon-Bayonne voir le profil (NDLR)

* Ici, la mode a bon dos : elle est ce que les marchands ont intérêt à ce qu'elle soit et ce que les consommateurs ont la naïveté d'accepter ou, pire, d'exiger.

Monsieur le Président

Viail habitué de votre randonnée, je ne résisterai pas cette année encore au plaisir de l'effectuer à nouveau. Plaisir de revoir votre région et d'en découvrir peut-être quelque aspect inédit grâce à l'imagination de vos collaborateurs et de vous-même ; plaisir de satisfaire à une manière de rite, comme y sacrifient volontiers les cyclos de la vieille vague ; plaisir de retrouver, au hasard d'une rampe ou d'une halte, quelque ami trop rarement rencontré ; plaisir enfin d'être content de moi si la bonne fortune aidée de quelque expérience me mène au but dans les délais, ces délais qui sont, chez nous, avec le parcours proposé, comme une règle de grand jeu, un pari que l'on se fait à soi-même.

Et, de ce grand jeu, malgré sa rudesse escomptée, et sans doute grâce à elle, j'espère, cette fois encore, retirer grand bénéfice. Bénéfice moral, cela va sans dire. D'autant que je ne pourrai, cette année, prétendre à la moindre médaille, car, monsieur le Président, je compte effectuer votre randonnée sans m'y inscrire. Non point que les 1000 anciens francs auxquels est facturée cette inscription puissent, à notre époque, altérer gravement mon budget de loisirs encore que je le doive doubler si mon épouse, comme il est probable, m'escorte dans l'aventure, à bicyclette comme il se doit.

Mais ces 1000 anciens francs me gênent ; ils sont à la fois trop peu et beaucoup trop. Beaucoup trop pour le prix de revient d'un petit carton imprimé appelé carte de route ; trop aussi pour le "casse-croûte gratuit" dont je n'ai que faire, pourvu que je suis, en cyclo traditionnel, de mes provisions de route dans leur sac de guidon ; trop encore pour la boisson qui me reviendra au hasard de quelque contrôle, à condition de n'y point passer trop tard et en admettant que je ne lui préfère pas l'eau des fontaines de votre vert pays ; trop enfin pour le "service rendu" d'un itinéraire qu'en tout état de cause je suis assez grand, le cas échéant, pour établir tout seul.

Mais surtout, monsieur le Président, ces 1000 anciens francs sont trop peu, beaucoup trop peu, dérisoires au prix de l'amitié, du dévouement et du bénévolat qui doivent, envers et contre tout, rester la règle d'or de notre fédération.

C'est pourquoi, me considérant néanmoins comme votre invité grâce à ma carte fédérale, mais non point comme un client, je ne vous ferai pas l'injure de vous proposer mon inscription payante.

Veuillez agréer, monsieur le Président et ami cyclo, l'assurance de mes meilleures et sportives salutations.

P. ROQUES

vice-président de la FFCT.